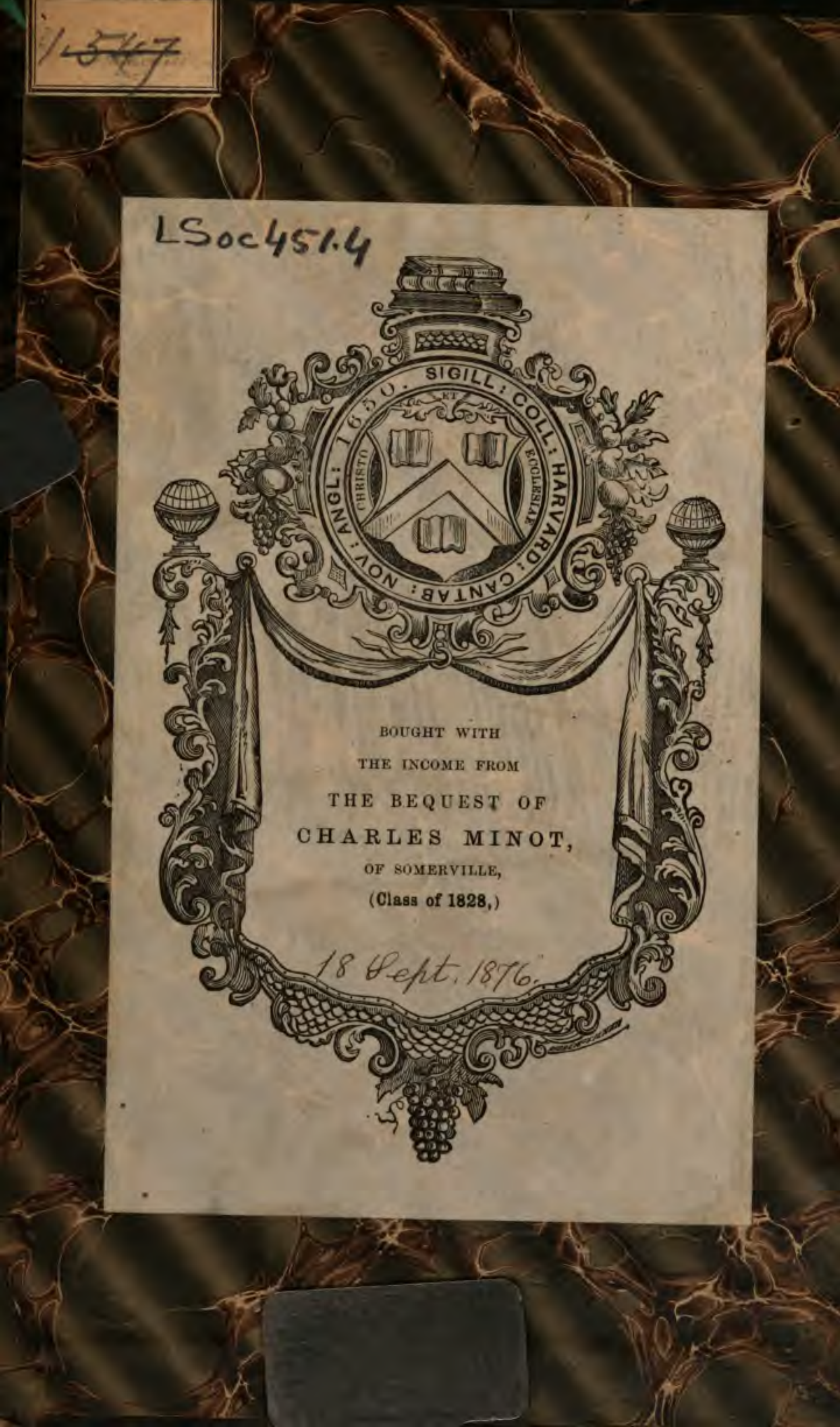



SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



MÉMOIRES COURONNÉS

ET

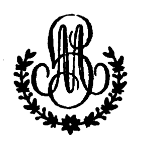
AUTRES MÉMOIRES,

PUBLIÉS PAR

L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

COLLECTION IN-8°. — TOME VIII.



À BRUXELLES,

M. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE.

—

1859.

1876, Sept. 18.
Minot Fund.

CONSIDÉRATIONS

SUR

QUELQUES CLASSES DE COMPOSÉS ORGANIQUES

ET SUR

LES RADICAUX ORGANIQUES EN GÉNÉRAL;

PAR

LOUIS HENRY,

Docteur en sciences naturelles.

(Présenté à la classe des sciences, le 5 avril 1857.)

CONSIDÉRATIONS

SUR

QUELQUES CLASSES DE COMPOSÉS ORGANIQUES

ET SUR

LES RADICAUX ORGANIQUES EN GÉNÉRAL.

PREMIÈRE PARTIE.

---

§ I. — Le nombre des acides monobasiques actuellement connus en chimie organique est assez considérable. D'après leur degré d'oxygénation plus ou moins élevé, nous pouvons les ranger en diverses classes : dans la première (numériquement de beaucoup la plus étendue), nous plaçons les acides qui, considérés dans leurs sels, ne renferment que trois équivalents d'oxygène; dans les autres, qui sont loin d'être aussi riches, se répartissent ceux qui, dans le même état, en contiennent 5, 7, 9, 11, etc., en général, la suite des nombres impairs.

Entre tous les membres de ces différentes classes, quelque éloignés qu'ils puissent être dans leur composition, existe une similitude parfaite de fonctions.

Quel est le lien qui sert à les rattacher mutuellement? Comment peut-on les concevoir dérivés les uns des autres?

Soumis à l'action d'une solution aqueuse de potasse bouillante,

le cyanure d'hydrogène se transforme en formiate d'ammoniaque. Des nitriles ou mieux les cyanures des radicaux multiples positifs organiques, placés dans les mêmes conditions, se conduisent d'une manière en tout semblable, ainsi que le constate le rapprochement des équations qui servent à exprimer ces réactions :

$$\underbrace{H,\,C^2N}_{\text{A. cyanhydrique.}} + 4HO = (NH^4)\,O,\ \underbrace{C^2\,(H)\,O^3}_{\text{A. formique.}}$$

$$\underbrace{(C^2H^3),\,C^2N}_{\text{Cyanure de méthyle.}} + 4HO = (NH^4)\,O,\ \underbrace{C^2\,(C^2H^3)\,O^3}_{\text{A. acétique.}}$$

$$\underbrace{(C^4H^5),\,C^2N}_{\text{Propionitrile.}} + 4HO = (NH^4)\,O,\ \underbrace{C^2\,(C^4H^5)\,O^3}_{\text{A. propionique.}}$$

$$\underbrace{(C^{12}H^5),\,C^2N}_{\text{Benzonitrile.}} + 4HO = (NH^4)\,O,\ \underbrace{C^2\,(C^{12}H^5)\,O^3}_{\text{A. benzoïque.}}$$

Tandis que, dans le premier cas, nous obtenions de l'acide formique simple, dans les autres, nous avons, comme résultat, un acide *composé*. Les radicaux qui remplaçaient l'hydrogène vis-à-vis du cyanogène dans les nitriles, le remplacent également dans l'acide formique.

Quand on a égard à ce mode de production, les acides acétique, propionique, benzoïque, etc., ne peuvent s'appeler autrement ni mieux que *méthyloformique*, *éthyloformique*, *phényloformique*, etc.

Devenus négatifs par la substitution de deux équivalents d'oxygène à deux équivalents d'hydrogène, ces radicaux conservent toujours la propriété de s'unir au cyanogène (1). Traités à chaud par une solution de potasse, ces nouveaux cyanures négatifs pourront-ils encore subir les mêmes transformations qu'auparavant? C'est ce dont il nous est impossible de douter un instant, en présence de l'équivalence *fonctionnelle* parfaite des composés à radi-

(1) Jusqu'à présent, les cyanures négatifs constituent une classe de composés très-peu connue et très-peu étudiée : on n'a pas encore préparé le cyanure de benzoyle ni celui de cinnamyle. Dès qu'on les soumettra à l'étude, on les obtiendra facilement à l'aide des chlorures bromacés et d'acides qui sont presque connus dès maintenant.

caux positifs et des combinaisons correspondantes à radicaux négatifs. Les réactions suivantes semblent mettre cette équivalence suffisamment en lumière :

$$\left.\begin{array}{ll}(C^4H^5) & O \\ K & O\end{array}\right\} + C^4H^5,I = \left.\begin{array}{ll}(C^4H^5) & O \\ (C^4H^5) & O\end{array}\right\} + KI \ldots\ldots \text{(Williamson).}$$

$$\left.\begin{array}{ll}(C^4H^3O^2) & O \\ K & O\end{array}\right\} + C^4H^3O^2,Cl = \left.\begin{array}{ll}(C^4H^3O^2) & O \\ (C^4H^3O^2) & O\end{array}\right\} + KCl \ldots\ldots \text{(Gerhardt).}$$

$$\left.\begin{array}{ll}(C^4H^5) & O \\ K & O\end{array}\right\} + C^2H^3,I = \left.\begin{array}{ll}(C^4H^5) & O \\ (C^2H^3) & O\end{array}\right\} + KI \ldots\ldots \text{(Williamson).}$$

$$\left.\begin{array}{ll}(C^4H^3O^2) & O \\ K & O\end{array}\right\} + C^{14}H^5O^2, Cl = \left.\begin{array}{ll}(C^4H^3O^2) & O \\ (C^{14}H^5O^2) & O\end{array}\right\} + KCl \ldots\ldots \text{(Gerhardt).}$$

$$(C^4H^5), Cl + NH^3 = \left.\begin{array}{l}(C^4H^5) \\ H \\ H\end{array}\right\} N,HCl \ldots\ldots \text{(Hoffmann).}$$

$$C^4H^3O^2, Cl + NH^3 = \left.\begin{array}{l}C^4H^3O^2 \\ H \\ H\end{array}\right\} N + HCl \ldots \text{(Gerhardt).}$$

$$C^4H^5,I + HO = (C^4H^5)O + HI \ldots\ldots \text{(Frankland).}$$

$$C^4H^3O^2, Cl + HO + HO = (C^4H^3O^2)O, HO + HCl \ldots\ldots \text{(Gerhardt).}$$

$$\underbrace{C^4H^6O^2, 2SO^3}_{\text{A. sulfovinique}} = (C^4H^5)O, HO, 2SO^3 \ldots\ldots \text{(Liebig).}$$

$$\underbrace{C^4H^4O^4, 2SO^3}_{\text{A. sulfacétique}} = (C^4H^3O^2)O, HO, 2SO^3 \ldots\ldots \text{(Melsens).}$$

En soumettant donc un cyanure négatif, le cyanure d'acétyle, par exemple, au même traitement auquel nous avons soumis les nitriles organiques que nous venons de citer, nous obtiendrons :

$$(C^4H^3O^2), C^2N + 4HO = (NH^4)O, C^2(C^4H^3O^2)O^3.$$

Avec le cyanure d'éthyle, nous avions obtenu de l'acide formo-éthylique (propionique). Son correspondant négatif, le cyanure d'acétyle, nous donne actuellement un acide formo-acétylique

$$C^2(C^4H^3O^2)O^3,HO.$$

La structure de ces deux produits est identique, et leur composi-

tion globale est équivalente, mais la distribution des atomes entre les éléments constitutifs C, H et O, a changé et la différence que l'on observe est identique à celle qui existe entre les radicaux qu'ils renferment en substitution à l'H de l'acide formique. L'introduction du R acétyle dans l'acide formique y a amené deux nouveaux équivalents d'oxygène qui, ajoutés aux trois équivalents primitifs de cet élément, en ont élevé le nombre jusqu'à cinq.

Nous voici donc parvenus à passer, d'une manière sensible et facile, d'un acide à trois équivalents d'oxygène à un acide qui en renferme cinq. Dans cet ordre d'idées, les cyanures négatifs nous apparaissent avec une signification nouvelle, comme les cyanures des R positifs représentent les nitriles des acides trioxygénés. Les cyanures des radicaux acides représentent les nitriles des acides quintioxygénés.

Continuant à marcher dans la voie où nous venons d'entrer, nous arriverons aux acides à sept équivalents d'oxygène. Dans ce but, nous ferons usage des cyanures à R : $C^{2n}H^{2x-1}O^4$ des acides quintioxygénés. Ces radicaux renfermant quatre équivalents d'oxygène, leur arrivée dans la molécule formique portera jusqu'à sept le nombre des équivalents de cet élément.

Le cyanure d'anisyle nous donnerait, par la réaction suivante :

$$\underbrace{C^{16}H^7O^4, C^2N}_{\text{Cyanure d'anisyle.}} + 4HO = (NH^4)O, \underbrace{C^2(C^{16}H^7O^4)O^3}_{\text{A. formo-anisique.}} = (NH^4)O, C^{18}H^7O^4$$

un nouvel acide $C^{18}H^7O^7, HO$, dont il serait lui-même le nitrile.

En répétant le même genre de réaction, nous pourrons, par les cyanures des acides à sept équivalents d'oxygène, nous élever jusqu'à ceux qui en renferment neuf, de ceux-ci à d'autres qui en contiennent davantage, et ainsi de suite, en passant par toute la série des nombres impairs.

Si au moyen d'un acide $C^{2n}H^{2x-1}O^3$ nous pouvons obtenir une suite d'acides plus oxygénés,

$$C^{2n+2}H^{2x-1}O^7, \quad C^{2n+4}H^{2x-1}O^7, \quad C^{2n+6}H^{2x-1}O^9, \text{ etc.,}$$

de même aussi nous entrevoyons la possibilité de dériver, à l'aide

des cyanures ou des nitriles, d'un acide polyoxygéné quelconque, $C^{2n}H^{2x-1}O^{2x}$, une série d'acides moins riches en oxygène :

$$C^{2n-2}H^{2x-1}O^{2x-1},\quad C^{2n-4}H^{2x-1}O^{2x-3},\quad C^{2n-6}H^{2x-1}O^{2x-5},\ \text{etc.}$$

Le nitrile d'un acide à sept équivalents d'oxygène, soumis à l'action de l'eau seule (1), nous fera descendre à un acide qui n'en renferme que cinq; et, par le nitrile de ce dernier, nous nous abaisserons vers un acide trioxygéné.

Tout ce que nous venons d'établir peut être résumé dans les deux propositions suivantes :

1° *Tout cyanure quelconque*, C^2N, $C^{2n}H^{2x-1}O^{2x}$, *doit être regardé comme le nitrile d'un acide plus oxygéné dont le radical est représenté par le symbole* $C^{2n+2}H^{2x-1}O^{2x+2}$;

2° *Les cyanures acides sont les points d'attache qui servent à relier les unes aux autres les différentes classes d'oxygénation d'acides monobasiques.*

Nous joignons ici la liste aussi complète que possible des acides polyoxygénés.

Un coup d'œil jeté sur ce tableau, nous permettra de faire quelques remarques assez importantes, et de signaler quelques rapprochements assez curieux.

Plusieurs de ces termes renfermant, comme substitution à l'hydrogène formique, des radicaux connus, il serait dès maintenant possible de les dériver par les cyanures négatifs d'acides moins oxygénés. Sont dans ce cas : les acides pyruvique (formo-acétique), anisique (formo-pyrogaïacique), phlorétique (formo-térébenthylique), coumarique (formo-toluique), ricinolique (formo-margarique), tous à cinq équivalents d'oxygène.

Un semblable rapport relie l'acide opianique à l'acide véra-

(1) Mis en présence de l'eau bouillante, le cyanure de benzoyle régénère l'acide benzoïque et dégage de l'acide cyanhydrique :

$$C^2N, C^{14}H^5O^2 + 2HO = C^2NH + C^{14}H^5O^3, HO. \text{ (Liebig et Wœhler.)}$$

trique, l'acide évernique à l'acide lécanorique. L'acide opianique n'est que de l'acide formo-vératrique et l'acide évernique, de l'acide formo-lécanorique.

Tableau général des acides polyoxygénés.

ACIDES POLYOXYGÉNÉS.	RADICAUX D'ACIDES TRIOXYGÉNÉS dont ils dérivent.
Acides à 5 éq. d'oxygène.	
$C^6H^3O^5, HO$ . . . . Ac. pyruvique (formo-acétique).	$C^4H^3O^2$ (acétyle).
$C^{10}H^3O^5HO$. . . . . Ac. pyromucique. Ac. méconique.	$C^8H^3O^2$.
$C^{14}H^5O^5,HO$ . . . . Ac. salicylique. (D = C^2H^2)	$C^{12}H^5O^2$ (radical de l'acide). $C^{12}H^5O^3,HO$ (dérivé du styrol). (Scharling.)
$C^{16}H^7O^5,HO$ . . . . Ac. anisique; Ac. formo-pyrogaïacique. (D = C^2H^2)	$C^{14}H^7O^2$ (pyrogaïacyle.)
$C^{18}H^9O^5,HO$? (Gerhardt). . . . . Ac. phlorétique (formo-térébenthylique). (D = C^2H^2)	$C^{16}H^9O^2$ (térébenthyle.)
$C^{18}H^7O^5,HO$ . . . . Ac. coumarique (formo-toluique).	$C^{16}H^7O^2$ (toluyle).
$C^{12}H^5O^5,HO$? . . . . Ac. japonique.	$C^{10}H^5O^2$.
$C^{20}Cl^5O^5,HO$. Ac. perchloroxynaphtalique.	$C^{18}H^5O^2$.
$C^{20}H^4ClO^5,HO$. Ac. chloroxynaphtalique.	$C^{18}H^5O^2$.
$C^{20}H^3(NO^4)^2O^5,HO$ (Erdmann). Ac. porphyrique.	$C^{18}H^5O^2$.
$C^{30}H^{19}O^5,HO$ (Mason, Weld) . . Ac. pitzoïque.	$C^{28}H^{19}O^2$.

ACIDES POLYOXYGÉNÉS.	RADICAUX D'ACIDES TRIOXYGÉNÉS dont ils dérivent.
$C^{36}H^{33}O^{5},HO$ . . . . Ac. ricinolique (formo-margarique).	$C^{34}H^{33}O^{2}$ (margaryle).
$C^{28}H^{33}O^{5},HO$? . . . . Ac. lichenstéarique.	$C^{26}H^{33}O^{2}$.
$C^{40}H^{27}O^{5},HO$ (Fehling) . . . . Résine du baume de copahu, colombo, etc.	$C^{38}H^{27}O^{2}$. } D = H^{2}.
$C^{40}H^{29}O^{5},HO$ (Johnston) . . . . Rés. acide d'euphorbe, ladanum, etc.	$C^{38}H^{29}O^{2}$. } D = H^{2}.
$C^{28}H^{11}O^{5},HO$ . . . . Ac. benzilique.	$C^{26}H^{11}O^{2}$.
Acides à 7 éq. d'oxygène.	
$C^{16}H^{7}O^{7}HO$. . . . } D = $C^{2}H^{2}$. . . . . Ac. orsellique.	$C^{12}H^{7}O^{2}$.
$C^{18}H^{9}O^{7},HO$ . . . } D = $C^{2}H^{2}$. . . . . Ac. vératrique ; évernique.	$C^{14}H^{9}O^{2}$
$C^{18}H^{5}O^{7},HO$. . . . . Ac. parellique.	$C^{14}H^{5}O^{2}$ (benzoyle).
$C^{40}H^{35}O^{7},HO$ (Ethix et Williamson). Ac. lithofellique.	$C^{36}H^{35}O^{2}$ (stéaryle).
$C^{14}H^{9}O^{7},HO$ . . . . Ac. térébilique.	$C^{10}H^{9}O^{2}$ (valéryle).
$C^{36}H^{7}O^{7},HO$ (Kopp) . . . . . Résine *a*) du baume de Tolu.	$C^{32}H^{7}O^{2}$.
$C^{50}H^{39}O^{7},HO$ (Strecker). } D = $C^{2}H^{2}$. . . . . Ac. hyocholalique.	$C^{46}H^{39}O^{2}$.
$C^{48}H^{37}O^{7},HO$ (Id.) . } D = $C^{2}H^{2}$. . . . . Ac. choloïdique.	$C^{44}H^{37}O^{2}$.
Acides à 9 éq. d'oxygène.	
$C^{20}H^{9}O^{9},HO$. . . . . Ac. opianique (formo-vératrique).	$C^{18}H^{9}O^{6}$. — $C^{14}H^{9}O^{2}$. Vératryle.
$C^{48}H^{39}O^{9},HO$ (Strecker) . . . . Ac. cholalique.	$C^{42}H^{39}O^{2}$.

ACIDES POLYOXYGÉNÉS.	RADICAUX D'ACIDES TRIOXYGÉNÉS dont ils dérivent.
Acides à divers degrés d'oxygénation.	
$C^{80}H^{59}O^{11},HO$ (Thompson) . . . Ac. dammarique.	$C^{72}H^{59}O^{2}$.
$C^{32}H^{13}O^{13},HO$ . . . . Ac. lécanorique.	$C^{22}H^{13}O^{2}$.
$C^{38}H^{15}O^{13},HO$ . . . . Ac. usnéique.	$C^{28}H^{15}O^{2}$.
$C^{34}H^{13}O^{15},HO$ . . . . Ac. évernique (formo-lécanorique).	$\underbrace{C^{32}H^{13}O^{12}}$. — $C^{32}H^{13}O^{2}$. lécanoryle.
$C^{28}H^{13}O^{15},HO$ (Warren; De la Rue). Ac. carminique.	$C^{16}H^{15}O^{2}$.
$C^{32}H^{15}O^{15},HO$ . . . . Ac. érythrique.	$C^{20}H^{15}O^{2}$ (camphyle).
$C^{42}H^{17}O^{21},HO$ (Laurent; Erdman). Ac. euxanthique.	$C^{24}H^{17}O^{2}$.

Plusieurs de ces composés, appartenant à la même classe acide d'oxygénation, ne différant mutuellement que par C^2H^2, font partie de la même série homologue, et peuvent être rapportés à des termes voisins des mêmes séries d'acides trioxygénés. Dans ce cas se trouvent : 1° les acides salicylique, anisique et phlorétique qui se rapportent à des termes immédiatement voisins de la série acide $C^{2n}H^{2n-5}O^2$;

2° Les acides orsellique et vératrique, qui correspondent aux radicaux $C^{12}H^7O^2$ et $C^{14}H^9O^2$ de la série $C^{2n}H^{2n-5}O^2$.

L'on peut encore remarquer que les acides térébilique et lithofellique doivent être rapportés à des membres de la série des acides gras, le premier au valéryle, le second au stéaryle.

§ II. — Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, tout radical positif devient négatif par la perte de deux équivalents d'hydrogène

et l'adjonction à leur place de deux équivalents d'oxygène. Tout alcool diffère donc de son acide correspondant, en ce qu'il renferme deux équivalents d'hydrogène en plus et deux équivalents d'oxygène en moins.

L'exactitude de ce rapport se vérifie pour tous les termes des séries des acides gras et aromatiques, dont les alcools sont connus. Le principe de l'homologie nous autorise à croire qu'il se maintient également entre les acides polyoxygénés et les alcools dont on peut regarder ceux-ci comme dérivés. La relation qui existe entre l'alcool anisique et son acide (1) prouve, d'ailleurs, que l'extension que nous avons donnée à cette sorte de loi est légitimée par l'expérience.

Partant de cette donnée, il nous sera possible de passer des acides polyoxygénés à leurs alcools, et de déterminer quelles sont ou plutôt quelles seront les formules de composition de ces corps lorsqu'ils seront réalisés.

Voici la liste de ces acides et des alcools correspondants :

Tableau des alcools correspondant aux acides polyoxygénés.

ALCOOLS.	ACIDES MONOBASIQUES ISOMÈRES.
$C^6H^5O^3,HO$ . . . . Alcool pyruvique.	$C^6H^5O^3,HO$. Acide propionique.
$C^{10}H^5O^3,HO$. . . . . Alcool pyromucique.	$C^{10}H^5O^3,HO$.
$C^{14}H^7O^3,HO$. . . . . Saligénine.	$C^{14}H^7O^3,HO$. Acide pyrogaïacique.
$C^{16}H^9O^3,HO$. (Cannizzaro) . . . Alcool anisique.	$C^{16}H^9O^3HO$. Acide térébenthylique.

(1) $C^{16}H^7O^5,HO$ = acide anisique. $C^{16}H^9O^3,HO$ = alcool anisique. (Cannizaro et Bertagnini, *Ann. de chimie et de physique,* tome XLVII, 3e série, page 285.)

ALCOOLS.	ACIDES MONOBASIQUES ISOMÈRES.
$C^{18}H^{11}O^{3},HO$ . . . . Alcool phlorétique.	$C^{18}H^{11}O^{3},HO$ ($C^{18}H^{13}$ phoryle).
$C^{18}H^{9}O^{3},HO$ . . . . Alcool coumarique.	$C^{18}H^{9}O^{3},HO$ ($C^{18}H^{11}$ cuminyle).
$C^{12}H^{7}O^{3},HO$? . . . . Alcool japonique.	$C^{12}H^{7}O^{3},HO$. Acide pyrotérébique.
$C^{20}H^{6}ClO^{3},HO$ . . . . Alcool chloroxynaphtalique.	$C^{20}H^{7}O^{3},HO$.
$C^{30}H^{21}O^{3},HO$ . . . . Alcool pitzoïque.	$C^{30}H^{21}O^{3},HO$.
$C^{36}H^{35}O^{3},HO$. . . . . Alcool ricinolique.	$C^{36}H^{35}O^{3},HO$. Acide stéarique.
$C^{28}H^{35}O^{3},HO$. . . . . . . Alcool lichenstéarique.	$C^{28}H^{35}O^{3},HO$.
$C^{40}H^{29}O^{3},HO$. . . . . . . Alcool de la résine du Pérou, Colombo.	$C^{40}H^{29}O^{3},HO$. Résine de la colophane.
$C^{40}H^{31}O^{3},HO$. . . . . . . Alcool de la résine d'euphorbe, ladanum, etc.	$C^{40}H^{31}O^{3},HO$.
$C^{28}H^{13}O^{3},HO$. . . . . . . Alcool benzilique.	$C^{28}H^{13}O^{3},HO$.
$C^{16}H^{9}O^{5},HO$ . . . . Alcool orsellique.	$C^{16}H^{9}O^{5},HO$.
$C^{18}H^{11}O^{5},HO$. . . . . . . Alcool vératrique.	$C^{18}H^{11}O^{5},HO$.
$C^{18}H^{7}O^{5},HO$ . . . . Alcool parellique.	$C^{18}H^{7}O^{5},HO$. Acide coumarique.
$C^{40}H^{37}O^{5},HO$. . . . . . . Alcool lithofellique.	$C^{40}H^{37}O^{5},HO$.
$C^{14}H^{11}O^{5},HO$ . . . . Alcool térébilique.	$C^{14}H^{11}O^{5},HO$.

ALCOOLS.	ACIDES MONOBASIQUES ISOMÈRES.
$C^{36}H^{9}O^{5},HO$ (Kopp) . . . . Résine alcool *a*) du baume de Tolu.	$C^{36}H^{9}O^{5},HO$.
$C^{50}H^{41}O^{5},HO$. . . . . Alcool hyocholalique.	$C^{50}H^{41}O^{5},HO$.
$C^{48}H^{39}O^{5},HO$. . . . . . . Alcool choloïdique.	$C^{48}H^{39}O^{5},HO$.
$C^{20}H^{11}O^{7},HO$. . . . . Alcool opianique.	$C^{20}H^{11}O^{7},HO$.
$C^{48}H^{41}O^{7},HO$. Alcool cholalique.	$C^{48}H^{41}O^{7},HO$.
$C^{80}H^{61}O^{9},HO$. . . . . . . Alcool dammarique.	$C^{80}H^{61}O^{9},HO$.
$C^{32}H^{15}O^{11},HO$ . . . . Alcool lécanorique.	$C^{32}H^{15}O^{11},HO$.
$C^{38}H^{17}O^{11},HO$ . . . . Alcool usnéique.	$C^{38}H^{17}O^{11},HO$.
$C^{34}H^{15}O^{13},HO$ . . . . Alcool évernique.	$C^{34}H^{15}O^{13},HO$.
$C^{28}H^{13}O^{13},HO$ . . . . Alcool carminique.	$C^{28}H^{13}O^{13},HO$.
$C^{32}H^{17}O^{13},HO$ . . . . Alcool érythrique.	$C^{32}H^{17}O^{13},HO$.
$C^{42}H^{19}O^{19},HO$ . . . . Alcool euxanthique.	$C^{42}H^{19}O^{19},HO$.

L'examen de ce tableau nous révèle un fait d'isomérie des plus remarquables, et qui consiste en ce que tous les alcools affectent des formules tout à fait identiques à celles d'acides monobasiques : ainsi l'alcool pyruvique est isomère avec l'acide propionique ; l'alcool anisique avec l'acide térébenthylique ; la saligénine avec

l'acide pyrogaïacique; l'alcool ricinolique avec l'acide stéarique; enfin, la formule de l'alcool parellique est identique à celle de l'acide coumarique. La proposition suivante peut servir à énoncer d'une manière générale et à préciser ces intéressantes relations :

Les alcools correspondant aux acides polyoxygénés sont d'une isomérie parfaite avec les acides immédiatement inférieurs, quant à l'oxygénation.

§ III. — Les anhydrides monobasiques présentent une gradation dans l'oxygène, suivant les nombres impairs, tandis que les anhydrides bibasiques offrent une gradation semblable, suivant les nombres pairs. De là naissent diverses classes d'acides bibasiques caractérisées par la quantité plus ou moins considérable d'oxygène que ces acides renferment. On a rattaché aux acides monobasiques trioxygénés, les acides bibasiques à six équivalents d'oxygène, considérés dans leurs sels neutres. Quant aux autres acides bibasiques qui présentent un degré d'oxygénation plus élevé, ils n'ont encore aucune place marquée dans les classifications chimiques rationnelles.

Essayons de la leur assigner.

Soumis à l'action des oxydants énergiques, l'acide butyrique perd deux équivalents d'hydrogène, en même temps qu'il en gagne quatre d'oxygène, et se transforme en acide succinique (Dessaignes).

$$C^8H^8O^4 + 6O = C^8H^6O^8 + 2HO = C^8H^4O^6, 2HO + 2HO.$$

S'il nous était permis de généraliser cette réaction, nous dirions que tout acide monobasique $C^{2n}H^{2n-x}O^4$ se transforme en son acide bibasique correspondant par la perte de deux équivalents d'H et l'adjonction à leur place d'une quantité double d'oxygène.

Cette formule, en même temps qu'elle exprimerait le moyen de passer des acides monobasiques aux acides polybasiques et réciproquement, constaterait la différence qui existe entre deux acides correspondants, différents en basicité.

Appliquons cette réaction aux acides polyoxygénés, nous verrons qu'aux anhydrides monobasiques à cinq équivalents d'oxygène correspondent des anhydrides bibasiques qui en renferment

huit; à ceux qui en contiennent sept, des bibasiques qui en ont dix, et ainsi de suite.

A tout anhydride monobasique $C^{2n}H^{2n-1}O^{2n-1}$ correspond un anhydride bibasique $C^{2n}H^{2n-4}O^{2n+2}$.

A côté des acides polyoxygénés, nous avons placé, dans le tableau suivant, les acides bibasiques correspondants. On remarquera facilement, en y jetant un coup d'œil, que bon nombre de ces acides bibasiques se rapportent à des composés bien connus.

Acides bibasiques de différentes classes correspondant à des acides polyoxygénés.

ACIDES BIBASIQUES.		ACIDES MONOBASIQUES CORRESPONDANTS.	
A 8 équivalents d'oxygène.			
$C^6O^8,2HO$. Ac. mésoxalique.	. . . .	$C^6H^3O^5,HO$. Ac. pyruvique.	
$C^{10}O^8,2HO$. Ac. croconique.	. . . . . . D=C^2H^2.	$C^{10}H^3O^5,HO$. Ac. pyromucique.	
$C^{12}H^2O^8,2HO$. Ac. coménique.	. . . . . .	$C^{12}H^5O^5,HO$. Ac. japonique?	
$C^6H^2O^8,2HO$. Ac. tartronique.	D=C^2H^2.		
$C^8H^4O^8,2HO$. Ac. malique.			
$C^{16}H^8O^8,2HO$. Ac. cholestérique.			
$C^{22}H^{10}O^8,2HO$? Ac. sinapique.			
A 10 équivalents d'oxygène.			
$C^8H^4O^{10},2HO$. Ac. tartrique.			
$C^{20}H^8O^{10},2HO$. Ac. hemipinique.	. . . .	$C^{20}H^{11}O^7,HO$. Inconnu.	D=C^2H^2.
		$C^{18}H^9O^7,HO$. Ac. vératrique.	
$C^{12}H^{10}O^{10},2HO$ (Strecker). Ac. lactique.			

DEUXIÈME PARTIE.

§ Ier. Par les considérations précédentes, nous avons à réunir d'abord dans un seul faisceau, les acides polyoxygénés et à les rattacher ensuite aux acides trioxygénés. Nous avons signalé les composés qui, placés sur la limite de deux classes voisines, peuvent servir de transition de l'une à l'autre. A côté de ces acides se placent immédiatement des acides polybasiques et des alcools qui affectent séparément entre eux les mêmes rapports que les acides auxquels ils donnent naissance. Nous avons pu de cette manière constituer un système de composés polyoxygénés où toutes les parties s'enchaînent et se lient d'une manière assez étroite. Dans cette partie, nous nous proposons de nous occuper des anhydrides monobasiques trioxygénés et de leurs alcools.

Au point de vue des rapports qu'ils affectent les uns à l'égard des autres, l'étude générale de ces produits est déjà bien avancée. Ces acides et ces alcools viennent se ranger, pour la plupart, dans deux grandes séries homologues, celle des *acides aromatiques* et celle beaucoup plus nombreuse *des acides gras*. A côté de cette dernière, on en distingue depuis quelque temps une troisième, où l'on trouve les acides acrylique, angélique, pyrotérébique, damalurique, ainsi que l'acide oléique et ses congénères. Nous désignerons cette dernière série sous le nom de *série oléique*, qui lui a déjà été appliqué par d'autres chimistes. Les nitriles sont les degrés qui servent à monter ou descendre dans ces séries verticales. Chacune d'elles prise isolément, constitue donc un système complet. Quels sont les liens de parenté qui les unissent entre elles? c'est là un point sur lequel on se tait généralement, même dans les ouvrages théoriques les plus récents.

Nous allons tenter de combler cette lacune. Une étude sérieuse et attentive des réactions connues est de nature, pensons-nous, à nous faire admettre d'une manière légitime que les séries aroma-

tique et oléique peuvent être dérivées de la série des acides gras.

Quoique les travaux importants qui ont été publiés depuis quelques années, aient déjà donné lieu à des déductions remarquables, nous croyons qu'on n'en a pas encore tiré tout le parti possible.

Soumis à l'action de l'oxyde argentique ou d'un de ses sels, le propylène iodé $C^6 H^5$, I, donne les éthers allyliques (Berthelot). Le toluène monochloré $C^4 H^7$, Cl, chauffé avec la potasse aqueuse donne naissance à l'alcool benzoïque (Cannizzaro). Le grand principe de *l'homologie* nous porte à admettre que tout autre carbure hydrique, $C^{2n} H^{2x}$, chloré, bromé ou iodé, en présence de certains oxydes métalliques, subirait, comme les deux précédents, le phénomène de la double décomposition, et produirait, comme résultat final, des composés alcooliques ou éthérés.

Arrêtons-nous un instant à ces réactions.

L'alcool propylique a fourni, par l'intermédiaire du propylène, l'alcool allylique; ces deux alcools ont une histoire chimique d'une symétrie parfaite; l'ensemble des composés allyliques se développe, suivant un parallélisme non interrompu, à côté de ceux de l'alcool propylique, de l'alcool éthylique, etc. Il est donc bien rationnel d'espérer que cette similitude de fonction des alcools se maintiendra encore entre les carbures hydriques que l'on peut en dériver par déshydratation. Ainsi, en préparant l'allylène iodé $C^6 H^3$, I et en le soumettant, comme le propylène, à l'action des sels argentiques, il donnera incontestablement un alcool $C^6 H^3 O$, HO et ses composés éthérés. Continuant sur $C^6 H^3 O$, HO le même système de transformation que sur les deux premiers, on en déduira successivement un nouveau carbure hydrique $C^6 H^2$ et un nouvel alcool C^6 H.

Ici on est forcé de s'arrêter faute d'hydrogène.

Si, au lieu de prendre pour point de départ l'alcool propylique, on avait choisi un alcool plus riche en hydrogène, l'alcool nanthylique, par exemple, nos déductions eussent pu recevoir une extension plus considérable. L'œnanthylène monochloré ou monoiodé $C^{14} H^{13}$ Cl eût donné un alcool à radical $C^{14} H^{13}$ correspondant à l'acide damalurique.

En opérant sur ce composé la même suite de réactions que

précédemment, on arriverait insensiblement, en passant par $C^{14}H^{12}$, $C^{14}H^{11}$, $C^{14}H^{10}$, $C^{14}H^{9}$ à un carbure hydrique $C^{14}H^{8}$ dont l'alcool serait $C^{14}H^{7}O, HO$ et l'acide $C^{14}H^{5}O^{3}, HO$.

$C^{14}H^{8}$ représente le toluène, $C^{14}H^{7}O, HO$ l'alcool benzoïque et $C^{14}H^{5}O^{3}, HO$ son acide monobasique.

Les développements que nous venons de donner nous autorisent donc à croire que, des différents termes alcooliques de la série $C^{2n}H^{2n+1}$, on peut passer insensiblement aux différents termes $C^{2n}H^{2n-1}$ de la série oléique, $C^{2n}H^{2n-7}$ de la série aromatique. Aux alcools se rattachent de la manière la plus intime les acides correspondants; entre l'acide propionique et l'acide acrylique, la filiation est bien proche par les alcools; et nous en concluons que les différents termes des séries des acides aromatiques et oléiques peuvent être dérivés des termes également carbonés de la série des acides gras.

Cette conclusion est quelque peu hardie, sans doute, puisque, jusque maintenant, elle n'a encore reçu qu'un commencement de sanction expérimentale. L'alcool propylique et son acide donnant naissance, en passant par le propylène, à l'alcool allylique et à l'acide acrylique, est le seul fait positif de transition d'une série à l'autre. Nous osons regarder cependant notre manière de voir comme très-rationnelle, parce qu'elle n'est que la généralisation de réactions bien connues.

Comme conséquence de la proposition que nous avons établie plus haut, on peut dire que l'acide formique qui domine la série des acides gras, domine également les séries oléique et aromatique qui en dérivent. Autour de ces séries vient se grouper la longue suite des acides mono et bibasiques des différents degrés d'oxygénation, et, dans cet ordre d'idées, il nous apparaît tout au sommet du vaste système dont il est le générateur premier. Nous aurons plus loin à revenir et à nous étendre plus longuement sur ce point.

TROISIÈME PARTIE.

---

§ I. Il y a déjà longtemps que l'on a assimilé les carbures à nombre pair d'équivalents d'hydrogène ou les halydes $C^{2n}H^{2x}$ aux hydrures de radicaux positifs $C^{2n}H^{2x-1}$. Ces carbures hydriques monochlorés, bromés, iodés, représentent alors les chlorures, bromures et iodures de ces mêmes radicaux alcooliques (1).

Nous adoptons entièrement cette manière de voir, et il ne nous sera pas difficile de trouver, dans l'histoire chimique de ces composés, bon nombre de réactions qui viendront démontrer combien elle est logique et rationnelle.

Nous appellerons ici encore à notre secours le propylène et le toluène : M. Berthelot a parfaitement bien établi que le propylène iodé C^6H^5I est identique à l'éther allyliodhydrique C^6H^5, I; suivant M. Cannizzaro, le chlorure de benzéthyle $C^{14}H^7, Cl$ (2) se comporte d'une manière en tout semblable au toluène monochloré $C^{14}H^7, Cl$.

Ce sont là deux faits d'une importance majeure et auxquels le principe de l'homologie vient encore donner une valeur nouvelle, en étendant le nombre des carbures auquel ce mode de réaction est applicable. Les halydes possèdent la faculté d'échanger, lorsqu'ils sont mis en présence de l'acide nitrique, dans des circonstances variables, un équivalent d'hydrogène contre un équivalent

(1) Cette seconde partie de la proposition n'est pas aussi vraie, ni aussi générale que la première. Les halydes $C^{2n}H^{2n+2}$ monochlorés ne sont qu'isomères avec les chlorures des radicaux $C^{2n}H^{2n+1}$. Le formène et l'acetène chlorés, C^2H^3Cl et C^4H^5Cl, ne sont pas les chlorures de méthyle et d'éthyle, mais seulement des hydrures de méthyle et d'éthyle monochlorés. Le chlore s'est substitué non pas à l'équivalent d'hydrogène libre, mais à un équivalent d'hydrogène du radical.

Cette sorte d'exception n'ôte rien de leur valeur aux arguments que l'on peut alléguer pour montrer que les halydes $C^{2n}H^{2x}$ sont bien réellement des hydrures $C^{2n}H^{2x-1}, H$.

(2) *Ann. de chimie et de physique*, 3me série, tome XLV, page 468.

de nitryle NO^4. Ainsi modifié, le carbure primitif $C^{2n}H^{2x}$ devient $C^{2n}H^{2x-1}(NO^4)$.

Le groupement $C^{2n}H^{2x-1}$, qui a la forme d'un radical positif, en a également les propriétés, car il est capable, ainsi que les radicaux d'alcools, de remplacer l'hydrogène dans l'ammoniaque. Que l'on soumette, en effet, ces produits nitrés à l'action des agents réducteurs du sulfide hydrique (Zinin) ou de l'acétate ferreux (Bechamp); NO^4 se transforme en NH^2, qui s'associe à la place d'un troisième équivalent d'hydrogène, le groupement $C^{2n}H^{2x-1}$, et l'on obtient, en définitive, des ammoniaques composées

$$\left.\begin{matrix} C^{2n}H^{2x-1} \\ H \\ H \end{matrix}\right\} N,$$

comme si l'on avait fait réagir un iodure d'alcool sur l'ammoniaque elle-même. La benzine, le toluène, le xylène, le cumène, la naphtaline et le phtalène nitrés sont autant d'exemples que nous avons à citer de ce genre de métamorphose.

En réagissant sur NH^3, les chlorures, bromures et iodures des radicaux positifs y introduisent, ainsi que nous venons encore de le dire, à la place de l'hydrogène simple, l'hydrogène composé avec lequel ils étaient unis. Sous ce rapport, nous avons encore une nouvelle analogie à signaler entre les halydes monochlorés, etc., et les éthers halogènes.

Le propylène iodé donne, avec NH^3, l'allylamine :

$$\left.\begin{matrix} C^6H^5 \\ H \\ H \end{matrix}\right\} N \quad \text{(Berthelot)}$$

de même que l'éther iodhydrique, dans les mêmes circonstances, donne l'éthylamine :

$$\left.\begin{matrix} C^4H^5 \\ H \\ H \end{matrix}\right\} N.$$

La liqueur des Hollandais, ou plus rationnellement le chlorhydrate d'éthylène chloré C^4H^3, Cl se comporte de la même ma-

nière. Chauffée pendant quelque temps en vase clos avec de l'ammoniaque aqueuse, elle produit, par une double décomposition qui s'exerce entre NH^3 et C^4H^3, Cl de l'acétylamine :

$$\left.\begin{matrix} C^4H^5 \\ H \\ H \end{matrix}\right\} N \quad \text{(Natanson) (1).}$$

Il nous est impossible de ne pas étendre cette réaction au butylène, à l'amylène chlorés ou bromés, au stilbène, à la naphtaline chlorés, tous halydes homologues ou isologues de l'éthylène.

Dans toutes ces circonstances, nous voyons donc toujours se séparer des carbures hydriques $C^{2n}H^{2x}$ du groupement $C^{2n}H^{2x-1}$, qui remplit absolument les mêmes fonctions qu'un radical alcoolique.

La conséquence logique d'un fait aussi général et aussi constant n'est-elle pas que ces carbures hydriques doivent être regardés comme des hydrures de radicaux positifs et que leur formule brute étant $C^{2n}H^{2x}$, leur formule rationnelle doit être

$$\left.\begin{matrix} C^{2n}H^{2x-1} \\ H \end{matrix}\right\} ?$$

Les hydrogènes carbonés $C^{2n}H^{2x}$ qui peuvent donner naissance à des radicaux positifs $C^{2n}H^{2x-1}$ proviennent eux-mêmes, par déshydratation, d'alcools à radicaux $C^{2n}H^{2x+1}$ qu'ils peuvent régénérer. L'éthylène et le propylène se transforment en alcools éthylique et propylique par une action inverse à celle qui les avait produits, c'est-à-dire par hydratation (Berthelot.) (2).

La parenté qui relie les radicaux positifs aux carbures hydriques est donc bien proche et bien étroite. La théorie des radicaux de Liebig, qui accorde tout aux premiers, et celle des noyaux de Laurent, qui donne tout aux seconds, ne diffèrent guère, dans le fond, l'une de l'autre par les résultats, et la distance qui les sépare n'est en réalité pas plus considérable que celle qui s'observe entre l'éthyle

(1) *Ann. de chimie et de physique*, 3me série, tome XLVIII, page 111.
(2) *Idem*, 3e série, tome XLIII, page 385.

et le propyle, d'une part, l'éthylène et le propylène, d'autre part.

Tout carbure hydrique $C^{2n}H^{2n-1}$ pouvant être considéré comme un hydrate de radical d'alcool $C^{2n}H^{2n-1}$, et tout alcool à radical $C^{2n}H^{2n-1}$ pouvant donner lieu, par déshydratation, à un nouveau carbure $C^{2n}H^{2n-2}$, la combinaison de ce double fait nous amène à formuler, comme conséquence, la proposition générale que voici :

Tout radical binaire** $C^{2n}H^{2n+1}$ **peut être considéré comme le point de départ ou le générateur d'une suite de radicaux** $C^{2n}H^{2n+1-(x2)}$ **et de carbures hydriques** $C^{2n}H^{2n-(x2)}$, **qui s'en déduisent par une déshydrogénation successive de plus en plus complète.

Tâchons de rassembler, dans un tableau unique, la suite de tous ces radicaux et carbures primaires et dérivés. (*Voir* le tableau ci-contre.) Écrivons, les uns sous les autres, la série nombreuse des radicaux $C^{2n}H^{2n+1}$, dont les alcools correspondent aux acides gras; à droite de chaque terme se placeront tous les dérivés moins hydrogénés. Nous voyons alors se former, à côté de chaque terme de la série *grasse* $C^{2n}H^{2n+1}$, une suite horizontale, constituée alternativement par des carbures et des radicaux. Entre les dérivés radicaux et halydes des différents générateurs, par l'ablation d'un égal nombre d'équivalents d'hydrogène, la même différence continuant toujours à se maintenir, de même qu'entre deux termes voisins de la série primaire $C^{2n}H^{2n+1}$, nous voyons se former à côté de la série mère une suite nombreuse de séries verticales de radicaux et de carbures moins riches en hydrogène.

Les formules générales des différentes séries sont représentées pour les halydes par :

$C^{2n}H^{2n}$

$C^{2n}H^{2n-2}$

$C^{2n}H^{2n-4}$

$C^{2n}H^{2n-6}$

$C^{2n}H^{2n-8}$

$C^{2n}H^{2n-10}$, etc.

Celles des radicaux d'alcools par :

$C^{2n} H^{2n-1}$

$C^{2n} H^{2n-3}$

$C^{2n} H^{2n-5}$

$C^{2n} H^{2n-7}$

$C^{2n} H^{2n-9}$

$C^{2n} H^{2n-11}$, etc.

En devenant acides, ces radicaux engendrent une suite de séries de radicaux acides qui se développent parallèlement à côté de la série des acides gras.

Leurs formules générales sont :

$C^{2} H^{2n-1} O^{2}$ (série des acides gras).

$C^{2n} H^{2n-3} O^{2}$ (série oléique).

$C^{2n} H^{2n-5} O^{2}$

$C^{n2} H^{2n-7} O^{2}$

$C^{2n} H^{2n-9} O^{2}$ (série des acides aromatiques) (1).

En même temps que ces séries verticales apparaissent, nous en voyons d'autres s'étendre horizontalement à chaque échelon de la série grasse : ce sont des séries de *déshydrogénation*, constituées alternativement par des radicaux alcooliques et par des halydes qui relient, comme nous l'avons vu, les termes correspondants de deux séries verticales voisines.

Outre ces deux sortes de séries caractérisées, les verticales par $C^2 H^2$, les horizontales par H^2, différences qui existent entre deux termes voisins, notre tableau en fait apercevoir une troisième

(1) Nous n'ignorons pas que, dans un travail publié, en septembre 1856, dans le *Journal für praktische Chemie d'Erdman et Werther,* M. Van Kerckoff, professeur de chimie à l'université de Groningue, a signalé de semblables séries. Dès longtemps avant l'apparition de ce travail, nous avions été amené, par les déductions que nous avons exposées, à en admettre l'existence. M. Van Kerckoff nous montre, d'ailleurs, les séries nouvelles sans établir entre elles aucun rapport de filiation. C'est cette différence qui existe entre nous, qui nous a décidé à conserver dans notre travail toute cette partie concernant les séries de déshydrogénation.

espèce intermédiaire entre les deux autres à la fois par leur position et par le rapport qui existe entre leurs membres : ce sont les séries *diagonales* ou de *carburation*, qui sont telles que deux radicaux ou halydes voisins sont séparés l'un de l'autre par C^2. Leurs formules générales sont :

$C^{2n}H$ (radicaux).
$C^{2n}H^3$
$C^{2n}H^5$
$C^{2n}H^7$
$C^{2n}H^9$, etc.
$C^{2n}H^2$ (halydes).
$C^{2n}H^4$
$C^{2n}H^6$
$C^{2n}H^8$
$C^{2n}H^{10}$, etc., (1).

Ces trois séries ont entre elles les rapports les plus intimes; les nitriles nous faisant passer d'un échelon à l'échelon supérieur de la même série verticale, relient deux séries voisines de déshydrogénation. Les halydes rapprochent l'une de l'autre les séries verticales contiguës.

Ces moyens, pris ensemble, nous amènent d'une série de carburation vers sa voisine. De là résulte que tout radical quelconque, pris dans notre tableau, est dans une parenté bien prochaine avec tous ceux qui l'environnent, à quelque série qu'ils appartiennent. Tous ces termes pris ensemble constituent donc un véritable réseau à mailles de diverse nature qui peuvent être toutes rattachées les unes aux autres sans interruption.

(1) Dans certaines décompositions où l'on obtient un produit renfermant autant d'hydrogène, mais moins de carbone que le corps décomposé, on ne fait que descendre ces séries de *carburation*. L'exemple le plus intéressant que l'on puisse citer, est celui de la production du phtalène nitré $C^{16}H^7(NO^4)$ à l'aide de la nitronaphtaline $C^{20}H^7(NO^4)$:

$$C^{20}H^7(NO^4) = C^{16}H^7(NO^4) - 2C^2.$$

Voir Dusart, *Annales de chimie et de physique*, 3me série, t. XLV, p. 332.

Aux radicaux binaires inscrits dans notre tableau, nous avons rapporté les composés acides et alcooliques dont ils sont le pivot. Ainsi qu'il est facile de le remarquer, il est beaucoup de ces termes dont l'histoire reste encore à faire; la plupart sont totalement inconnus, plusieurs n'existent que dans les ammoniaques composées à l'état de substitution à l'hydrogène. La confection de ce tableau général nous a permis de placer, dans des séries dont ils font partie, une foule de composés qui, dans les ouvrages les plus récents et les plus complets, comme celui de M. Gerhardt, sont encore relégués au nombre des *incertae sedis* des classifications chimiques. Ce système a eu pour résultat de nous faire apercevoir des rapprochements entre des corps très-voisins, qui semblent, en apparence, très-éloignés : nous n'essayerons pas de les formuler; outre que cela nous entraînerait dans de trop longs développements, ils se montrent assez clairement par eux-mêmes dans notre tableau.

On remarquera facilement que toutes les séries sont loin d'être bien déterminées. Outre les séries grasses oléique et aromatique dont nous avons déjà parlé, on en aperçoit d'autres à l'état de tronçon, telles que la série $C^{2n}H^{2n-7}$, où l'on trouve un acide $C^{12}H^{5}O^{3}$, HO (1) dérivant du radical $C^{12}H^{7}$, obtenu du styrol par M. Scharling; l'acide pyrogaïacique, l'acide térébenthylique, la phorone ou l'alcool phorylique (2), le camphre des laurinées, l'essence de semen-contra, l'essence de cubèbe, etc.

Dans la série $C^{2n}H^{2n-9}$, on trouve l'acide chrysammique, la phtalidine, le styrone et le cinnamyle, l'essence d'estragon et la paraméine, les résines acides de la colophane, les acides pimarique, sylvique et pinique de Laurent.

D'autres séries ne possèdent jusque maintenant qu'un seul représentant.

Aux abords des divers étages de la série aromatique, on aperçoit des tronçons assez étendus de séries de déshydrogénation, constitués par 3, 4, 5 ou 6 membres. La plus importante de toutes les séries de cette espèce est celle qui commence au radical $C^{20}H^{21}$ ou

(1) *Annales de chimie et de physique*, 3me série, t. XLVII, p. 385.

(2) Liès Bodart, *Comptes rendus*, 1856, p. 394.

$C^{20}H^{19}O^2$ (rutyle), jusqu'à la naptaline $C^{30}H^8$, tous les termes intermédiaires sont représentés par des composés connus. On y trouve successivement le paramylène, l'acide campholique, le menthène, le camphre de Bornéo, l'essence de térébenthine, le camphre des laurinées, le cymène, le thymol et l'acide cuminique, le paranicène de St-Evre, la paranicine, la naphtaline et le naphtyle.

Un examen même sommaire du tableau que nous avons construit, peut nous mettre au courant de la situation générale dans laquelle se trouve actuellement la chimie organique. Nous y voyons, en effet, que tous les composés connus viennent se grouper autour des deux séries grasse et aromatique ou des séries contiguës. Les explorations n'ont guère porté jusqu'à présent que sur une portion bien restreinte du vaste domaine de la chimie du carbone. Si, dès maintenant que nous ne sommes encore qu'à l'entrée de cet immense monument chimique, élevé avec l'ensemble de nos radicaux, nous sommes déjà frappés de la multiplicité des faits que nous connaissons, que sera-ce alors que nous en aurons parcouru tous les étages et toutes les allées? La pensée d'une telle variété et la vue d'une telle richesse de faits effrayeraient l'intelligence qui aurait pris pour tâche d'en acquérir la notion, si elle n'avait à son usage le principe de l'homologie avec l'idée de la série, qui, comme un fil d'Ariane s'étendant dans le labyrinthe sans issue, le lui fera parcourir sans écart et sans peine.

§ II. Tous les radicaux dérivés de la série $C^{2n}H^{2n+1}$ nous présentent cette particularité de composition de renfermer moins d'hydrogène que de carbone.

Nous avons tout lieu de croire qu'à gauche comme à droite de la série mère $C^{2n}H^{2n+1}$, il existe aussi des séries de radicaux et de halydes où l'on observe justement le caractère inverse, c'est-à-dire où l'hydrogène l'emporte sur le carbone.

Nous rencontrons tout d'abord, dans ce cas, les hydrures des radicaux $C^{2n}H^{2n+1}$ de la série des acides gras : ce sont le formène C^2H^4, l'acétène C^4H^6, l'hydrure de propyle, d'amyle, etc.

Il y a quelque temps, M. Lallemand (1) annonçait avoir découvert

(1) Voir l'*Institut*, 10 septembre 1856, n° 1184.

vert, en étudiant les dérivés chlorés du thymol, un carbure gazeux C^4H^8 qu'il appela, à cause de son isomérie avec le gaz des marais, *biformène*.

Le carbure lui avait donné, par déshydrogénation et par hydratation, des alcools renfermant respectivement les radicaux C^4H^7 et C^4H^9. Des expériences subséquentes et plus exactes (1) lui ont démontré que ce gaz n'était autre chose que du propylène. Quoi qu'il en soit de l'existence de ce produit, dont nous avions accueilli l'apparition avec une véritable satisfaction, autour de lui viennent se grouper plusieurs composés bien connus.

L'acide tartronique $C^6H^2O^8,2HO$ est le correspondant bibasique d'un acide $C^6H^7O^5,HO$ qui dériverait du radical C^4H^7. L'acide malique $C^8H^4O^8,2HO$, qui ne diffère du précédent que par C^2H^2 en plus, se rapporterait à un autre terme, C^6H^9, de la même série. Au radical C^4H^9, nous pouvons rapporter un acide inconnu $C^8H^7O^7,HO$ dont le correspondant bibasique serait l'acide tartrique $C^8H^4O^{10}$, 2HO.

Tout récemment, M. Debus a signalé, parmi les produits de l'oxydation de l'éther nitreux, deux nouveaux composés, les acides glycollique et glycoxylique (2), qui viennent naturellement se placer au nombre des dérivés des radicaux polyhydrogénés.

L'acide glycoxylique bibasique, correspondant à l'acide $C^4H^5O^3$, HO, dérive de l'alcool C^4H^7O,HO par oxydation.

L'acide glycollique $C^4H^3O^5,HO$ doit être rapporté au radical C^2H^5 dont le formène C^2H^4 serait le carbure hydrique.

La manière dont la solanine de la douce-amère $C^{42}H^{35}NO^{14}$ se conduit vis-à-vis des iodures alcooliques (3) doit nous faire regarder cet alcaloïde comme un amide primaire renfermant le radical polyoxygène $C^{42}H^{33}O^{14}$.

D'après les vues que nous avons exposées dans notre première partie, $C^{43}H^{33}O^{14}$ dériverait du radical $C^{30}H^{33}O^2$, correspondant au radical positif $C^{30}H^{35}$, qui fait partie, comme C^4H^9, de la série

(1) *Annales de chimie et de physique*, 3me série, t. XLIX, p. 148.

(2) *Idem*, p. 216.

(3) *L'Institut*, 1856, n° 1195.

polyhydrogène $C^{2n}H^{2n+5}$. Si l'on regarde l'acide lactique comme un acide bibasique $C^{12}H^{10}O^{10},2HO$, ainsi que les recherches de Strecker (1) sur ses sels, semblent devoir nous le faire admettre, il correspondrait à un acide monobasique $C^{12}H^{15}O^{7}$, HO qui se rapporterait au radical $C^{8}H^{15}$ encore plus riche en hydrogène que tous ceux dont nous venons de signaler les dérivés.

La série des halydes $C^{2n}H^{2n}$ se trouve donc placée au milieu d'un ensemble de radicaux et de carbures hydriques qui peuvent en être dérivés, dont les uns sont fortement carburés et les autres fortement hydrogénés.

§ III. Comme il existe des acides organiques *polybasiques*, il existe également des bases organiques ou alcools *polyacides*. C'est à M. Würtz que la chimie est redevable de l'acquisition de ce fait.

Synthétisant les belles recherches de M. Berthelot sur les combinaisons de la glycérine avec les acides, il a le premier proposé de les considérer comme un alcool triatomique (2). L'année dernière, il a découvert les alcools triatomiques qu'il a nommés *glycols*.

A l'heure qu'il est, le nombre de ces composés est encore très-restreint.

Les seuls glycols dont M. Würtz ait signalé l'existence sont les glycols

éthylique $\left.\begin{matrix}C^{4}H^{4}\\H^{2}\end{matrix}\right\} O^{4}$, propylique $\left.\begin{matrix}C^{6}H^{6}\\H^{2}\end{matrix}\right\} O^{4}$ et anylique $\left.\begin{matrix}C^{10}H^{10}\\H^{2}\end{matrix}\right\} O^{4}$.

Nous y ajouterons l'acide oxyphénique que nous appellerons *glycol phénique :*

$$\left.\begin{matrix}C^{12}H^{4}\\H^{2}\end{matrix}\right\} O^{4} \ (3).$$

(1) *Das chemisches Laborat. d. Univ. Christiania*, 1854, p. 47, et *Annales de chim. et de phys.*, 3me série, t. XLIII, p. 238.

(2) *Ann. de chim. et de phys.*, t. XLIII, 3me série, p. 492.

(3) Des rapports de composition, en tout identiques, existent entre l'acide phénique et l'acide oxyphénique d'une part, l'alcool vinique et le glycol éthylique de l'autre. — L'alcool phénique jouant le rôle d'une sorte d'acide, on comprend que son glycol jouisse de propriétés analogues. Il serait intéressant d'étudier l'acide oxyphénique à ce nouveau point de vue.

On ne peut citer en fait d'alcools triatomiques que la glycérine allylique :

$$\left.\begin{matrix} C^6H^5 \\ H^3 \end{matrix}\right\} O^6,$$

la triéthyline :

$$\left.\begin{matrix} C^2H \\ (C^4H^5)^3 \end{matrix}\right\} O^6 \ldots\ldots \text{(Williamson)}$$

et la triacétine acétylique :

$$\left.\begin{matrix} C^4H^5 \\ (C^4H^3O^2)^3 \end{matrix}\right\} O^6 \ldots\ldots \text{(Würtz).}$$

Dans le système des idées nouvelles des chimistes français et anglais, qui est celui de M. Würtz, les glycols dérivent de deux molécules d'eau :

$$\left.\begin{matrix} H^2 \\ H^2 \end{matrix}\right\} O^4;$$

la glycérine de trois molécules

$$\left.\begin{matrix} H^3 \\ H^3 \end{matrix}\right\} O^6,.$$

types dans lesquels deux ou trois équivalents d'hydrogène sont remplacés par des radicaux biatomiques $C^{2n}H^{2n}$, ou des radicaux triatomiques $C^{2n}H^{2n-1}$.

Comment et pourquoi les radicaux peuvent-ils jouer le rôle d'une molécule multiple d'hydrogène, c'est un point sur lequel M. Würtz a gardé le silence.

L'idée que nous nous sommes formée plus haut de la structure des halydes et des radicaux d'alcools nous paraît de nature à combler facilement et naturellement cette lacune. Tout carbure hydrique $C^{2n}H^{2n}$ constitue, en effet, non pas une molécule unique, mais un système double $C^{2n}H^{2n-1}$, H, un véritable hydrure dérivant du type hydrogène :

$$\left.\begin{matrix} H \\ H \end{matrix}\right\}.$$

L'éthylène, le propylène, l'amylène étant respectivement

$$\left.\begin{matrix} C^4H^7 \\ H \end{matrix}\right\}, \quad \left.\begin{matrix} C^6H^5 \\ H \end{matrix}\right\}, \quad \left.\begin{matrix} C^{16}H^9 \\ H \end{matrix}\right\},$$

en conçoit qu'ils puissent remplacer

$$\left.\begin{matrix} H \\ H \end{matrix}\right\}$$

vis-à-vis dè l'oxygène dans l'eau et jouer le même rôle. — La formule du glycol éthylique devient alors :

$$\left.\begin{matrix} \left.\begin{matrix} C^4H^3 \\ H \end{matrix}\right\} \\ \left.\begin{matrix} H \\ H \end{matrix}\right\} \end{matrix}\right\} O^4 \text{ au lieu de } \left.\begin{matrix} C^4H^4 \\ H^2 \end{matrix}\right\} O^4.$$

Cette manière de voir trouve d'ailleurs sa confirmation dans la nature même de la réaction qui a servi à M. Würtz pour arriver à ses alcools biacides. Voyons ce qui se passe lors de la formation du glycol éthylique. Il en a obtenu la diacétine en faisant réagir sur un équivalent d'iodure d'éthylène deux équivalents d'acétate argentique.

$$C^4H^4,I^2 + 2\left(\begin{matrix} C^4H^3O^2 \\ Ag \end{matrix} O^2\right) = \left.\begin{matrix} C^4H^4 \\ (C^4H^3O^2)^2 \end{matrix}\right\} O^4 + 2AgI.$$

D'après cette équation, la réaction est d'une assez grande simplicité; les deux équivalents d'iode se combinent à l'argent; l'éthylène, qui leur était uni, va prendre, dans les deux équivalents conjugués du sel, la place que le métal y occupait. — En réalité, le mouvement moléculaire qui s'exécute est beaucoup plus compliqué. L'iodure d'éthylène C^4H^4, I^2 n'est pas simplement $C^4H^4I^2$; mais bien C^4H^3I, HI, ainsi que nous devons bien l'admettre après les expériences décisives de M. Regnault (1).

La double décomposition s'accomplit donc à la fois entre C^4H^3,I et HI; l'argent est remplacé non pas en masse par C^4H^4, mais successivement par C^4H^3 et par l'H de l'acide iodhydrique.

Nous appliquerons les mêmes déductions aux radicaux triatomiques. Du propyle C^6H^7, nous avons successivement déduit, par déshydrogénation, le propylène C^6H^6 et l'allyle C^6H^5. Quand on a

(1) *Ann. de chim. et de phys.*, 2me série, t. LIX, p. 367.

en vue de représenter cette dérivation, le propyle doit s'exprimer par cette formule rationnelle :

$$\left.\begin{array}{c} C^6H^5 \\ H \\ H \end{array}\right\}.$$

Le radical allyle C^6H^5 pouvant donner lieu à une suite analogue, s'écrira :

$$\left.\begin{array}{c} C^6H^5 \\ H \\ H \end{array}\right\}.$$

Est-il étonnant maintenant qu'un radical qui peut se scinder de cette manière puisse remplacer une triple molécule hydrogénée? L'allyle n'est donc pas le même dans l'alcool allylique que dans la glycérine : dans le premier, il s'unit en masse; dans le deuxième, il se fractionne quant à l'H, pour pouvoir multiplier sa fonction substituante. Cette différence de fonctions doit s'exprimer par une différence correspondante de formule. Le groupement C^6H^5 dans l'alcool allylique sera représenté par (C^6H^5); dans la glycérine, par

$$\left.\begin{array}{c} C^6H^5 \\ H \\ H \end{array}\right\} \ldots . (1).$$

Tout radical $C^{2n}H^{2n-1}$ peut donc jouer à la fois le rôle d'une molécule unique ou d'une triple molécule, suivant la position que les divers équivalents d'hydrogène occupent les uns à l'égard des autres. D'après cela, il serait en quelque sorte vrai de dire qu'il n'existe pas en réalité de radical polyatomique.

§ IV. De même que l'on rattache des acides monobasiques aux alcools ordinaires, il nous semble que l'on doit rapporter les acides polybasiques aux alcools polyatomiques. Les acides bi- et tribasiques correspondraient donc respectivement aux glycols et aux glycérines.

Un radical d'alcool monoatomique devenant radical d'acide mo-

(1) L'allyle $\left.\begin{array}{c} C^6H^5 \\ H \\ H \end{array}\right\}$ de la glycérine peut toutefois reprendre la forme C^4H^5 et redevenir radical monoatomique. C'est ce qui se passe dans la production de l'éther allyliodhydrique par l'action de l'iodure de phosphore sur la glycérine.

nobasique, en échangeant deux équivalents d'hydrogène contre une égale quantité d'oxygène, n'est-il pas naturel et logique de croire qu'un radical de glycol deviendra radical d'acide bibasique en gagnant deux fois deux ou quatre équivalents d'oxygène, au lieu de quatre équivalents d'hydrogène, et que l'introduction de trois fois deux, ou six équivalents d'oxygène, dans un radical glycérique, au lieu de six équivalents d'hydrogène, le transformera en radical d'acide tribasique?

A côté de la série des acides bibasiques à radical $C^{2n}H^{2n-4}O^4$ se placera celle des glycols $C^{2n}H^{2n}$, l'acide oxalique vis-à-vis du glycol éthylique, l'acide nicotique de Barral $C^6H^2O^6,2HO$ en face du glycol propylique, l'acide pyrotartrique à côté du glycol amylique.

L'acide oxyphénique, qui fait partie de la série des glycols $C^{2n}H^{2n-8}$, correspond à la série des acides bibasiques aromatiques $C^{2n}H^{2n-12}O^4$, qui compte, comme représentants, l'acide phtalique.

Les acides maléique, pyrocitrique et camphorique à radical $C^{2n}H^{2n-6}O^4$ correspondent à des glycols $C^{2n}H^{2n-2}$. L'acide mellitique et bichloroquinonique de la série $C^{2n}H^{2n-6}O^4$ à une série de glycols $C^{2n}H^{2n-4}$.

Au moment de la transformation d'un acide monobasique dans un acide bibasique, il y a donc passage d'une série de radicaux $C^{2n}H^{2n-1}$ à une série renfermant des carbures hydriques $C^{2n}H^{2n-2}$. Quand l'acide butyrique, soumis à une oxydation énergique, passe à l'état d'acide succinique, on passe de la série $C^{2n}H^{2n+1}$ dans la série $C^{2n}H^{2n}$.

Les acides aconitique $\left.\begin{matrix}C^{12}H^3O^6\\H^3\end{matrix}\right\}O^6$ et chélidonique $\left.\begin{matrix}C^{14}HO^6\\H^3\end{matrix}\right\}O^6$ tribasiques, dériveraient respectivement des glycérines

$$\left.\begin{matrix}C^{12}H^9\\H^3\end{matrix}\right\}O^6,\quad \left.\begin{matrix}C^{14}H^7\\H^3\end{matrix}\right\}O^6$$

appartenant aux séries $C^{2n}H^{2n-3}$, $C^{2n}H^{2n-7}$.

QUATRIÈME PARTIE.

§ I. L'ensemble des idées que nous venons d'exposer nous a conduit insensiblement à quelques vues générales sur la structure des radicaux organiques que nous croyons pouvoir résumer sous le titre de : *Théorie de l'emboîtement des radicaux organiques.*

En se basant sur les réactions analytiques que présentent les acides trioxygénés, la production des nitriles, la mise en liberté des radicaux positifs par l'électrolyse de leurs sels, les chimistes ont été amenés à regarder les radicaux négatifs $C^{2n}H^{2n-1}O^2$ comme dérivant du formyle par la substitution d'un radical binaire à l'équivalent unique d'hydrogène (1). L'acétyle n'est alors autre chose que du formo-méthyle, le valéryle du formo-butyle, le benzoyle du formo-phényle.

La formule générale de ces radicaux $C^{2n}H^{2n-1}O^2$, rationnellement analysée, devient $C^2(C^{2n-2}H^{2n-1})O^2$.

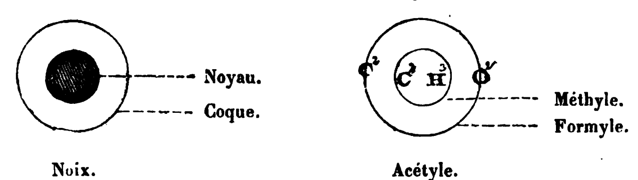
Nous ne croyons pouvoir mieux préciser la nature d'un semblable arrangement qu'en disant qu'il résulte d'un *emboîtement* véritable et réel de deux radicaux l'un dans l'autre.

La disposition des diverses parties d'un fruit à noyau, d'une noix, par exemple, nous fournit une image grossière à la vérité, mais d'une exactitude parfaite de cette structure.

(1) Nous avons essayé de prouver cette manière de voir par la synthèse, en substituant directement un radical alcoolique à l'hydrogène du formyle. Jusqu'ici, nous n'y sommes pas encore parvenu. De l'éther formique chauffé, dans un tube scellé à la lampe, pendant une cinquantaine d'heures à la température de 100°, avec de l'éther iodhydrique, n'a donné aucun résultat :

$$C^4H^5O,C^2(H)O^3 + C^4H^5,I = HI + \underbrace{C^4H^5O,C^2(C^4H^5)O^3 = C^6H^5O^3}_{\text{A. propionique.}}$$

Appliquons cette comparaison à l'acétyle :

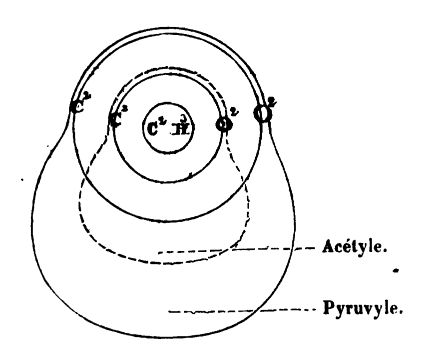


Le méthyle $C^2 H^3$ occupe la place du noyau; le groupe $C^2 — O^2$, (formyle au moment de subir la substitution) en représente la coque. Le noyau et sa coque ensemble constituent le fruit, le méthyle avec son enveloppe constitue l'acétyle. Privons la noix de sa coque, nous verrons apparaître le noyau; enlevons à l'acétyle l'enveloppe $C^2 — O^2$, nous produirons le méthyle.

Les radicaux $C^{2n} H^{2n-1} O^4$ peuvent être aussi dérivés du formyle. Ainsi que nous nous sommes efforcé de l'établir dans notre première partie, le formyle où l'H serait remplacé par le groupement $C^{2n-2} H^{2n-1} O^2$, serait le représentant du radical d'acide trioxygéné. La formule brute $C^{2n} H^{2n-1} O^4$, qui devient d'abord $C^{2n} (C^{2n-2} H^{2n-1}) O^2$, se transforme ensuite en formule définitive, quand on veut y introduire la formule du radical qui s'est substitué à l'H pour produire l'acide trioxygéné du formyle dans le symbole :

$$C^2 [C^2 (^{2n-4} H^{2n-1}) O^2] O^2.$$

Le pyruvyle, qui n'est pour ainsi dire que du formo-acétyle, devient, en dernière analyse, du biformo-méthyle. Le méthyle, qui, dans l'acétyle, n'était recouvert que d'une seule enveloppe formique, est revêtu dans le pyruvyle d'une seconde enveloppe de même nature.



De cette façon, le méthyle est emboîté dans le formyle pour produire l'acétyle, et ce radical lui-même est une seconde fois emboîté dans un nouvel élément formique pour devenir pyruvyle. L'emboîtement est donc ici bien réellement double. Supposons qu'à l'aide du cyanure de pyruvyle, nous préparions l'acide $C^8H^3O^7,HO$: le radical de ce nouveau composé, eu égard à son mode de production, n'est autre chose que du formo-pyruvyle; mais, en définitive, il s'appellera triformo-méthyle.

L'acte de sa préparation ne consiste donc finalement que dans l'addition d'une troisième enveloppe C^2 — O^2 aux deux premières qui recouvraient déjà le méthyle. L'emboîtement est devenu triple. Un pareil arrangement peut être figuré, pour le cas en question, par la formule :

$$C^2 \left\{ C^2 [C^2 (C^2H^3) O^2] O^2 \right\} O^2.$$

On voit d'après cela qu'en partant d'un même radical $C^2(C^{2n-2} H^{2n-1})O^2$, on parvient à doubler le noyau primitif C^{2n-2}, H^{2n-1} d'enveloppes formiques C^2 —O^2 de plus en plus nombreuses, au fur et à mesure que l'on s'élève par les cyanures négatifs vers des acides de plus en plus oxygénés, et par là à produire des emboîtements successifs de plus en plus complexes.

La dissection, s'il est permis de parler ainsi, des radicaux d'alcools nous dévoilera une structure en tout semblable à celle que nous venons d'exposer. Nous n'aurons pour cela qu'à suivre M. Rochleder, qui le premier a parfaitement bien fait ressortir cette manière de voir (1).

Comme le formyle C^2HO^2 est le point de départ des radicaux $C^{2n}H^{2n-1}O^2$, le méthyle est le prototype et le générateur des radicaux $C^{2n}H^{2n+1}$, et en général $C^{2n}H^{2n-1}$; l'éthyle n'est que du méthylméthyle, c'est-à-dire du méthyle $C^2 (H) H^2$, $C^2 (C^2 H^3) H^2$ qui s'est substitué à un équivalent d'hydrogène d'un autre individu de sa propre espèce. Le propyle, qui n'est prochainement que du méthyléthyle, devient en réalité du biméthylméthyle :

$$C^2 [C^2 (C^2H^3) H^2] H^2,$$

(1) *Sitzungsberichte der Natur-Mathem. Wissenschaften.* (Wien), 1853, pages 852 et suivantes.

c'est-à-dire le résultat d'un double emboîtement du méthyle dans lui-même. En avançant de plus en plus dans la série $C^{2n}H^{2n+1}$, nous voyons à la fois les enveloppes $C^2 — H^2$ augmenter de nombre et l'emboîtement se multiplier.

Les séries des radicaux binaires ont donc un développement parallèle à celui des séries des radicaux d'acides polyoxygénés, à la nature des enveloppes près. Le noyau reste identique de part et d'autre, mais les enveloppes, tout en étant équivalentes

$$\left(\begin{array}{l} C^2 - H^2 \\ C^2 - O^2 \end{array}\right),$$

sont positives dans le premier cas, négatives dans le second.

Quelque complexe que puisse être l'emboîtement, et quelque multiples que puissent être les enveloppes au fond, il est toujours possible cependant de ramener un radical quelconque au type primitif du fruit à noyau, c'est-à-dire à un emboîtement simple et à une enveloppe unique. Le pyruvyle est tout aussi bien du formo-acétyle que du biformo-méthyle, le propyle du méthyléthyle que du biméthylméthyle. La complication de l'emboîtement, la multiplicité des enveloppes se reportent sur le noyau lui-même : il y a donc alors en réalité deux noyaux, l'un prochain composé, l'autre ultime simple.

Tout autre radical $C^{2n}H^{2n-1}$, placé à la tête d'une série verticale, peut être regardé comme le noyau de tous les membres de cette série, comme le méthyle sert de noyau pour la série $C^{2n}H^{2n+1}$.

Cet emboîtement que nous venons d'exposer a lieu, ainsi qu'on a pu le remarquer, à la fois par le C et l'H. Les idées que nous avons développées sur la manière dont on peut concevoir la structure des radicaux $C^{2n}H^{2n+1}$ et des halydes $C^{2n}H^{2n}$, nous amène à en définir un d'une nouvelle espèce, l'emboîtement par l'hydrogène seul.

Nous avons vu en effet que tout radical $C^{2n}H^{2n+1}$ doit être regardé comme un vrai générateur d'une série de radicaux $C^{2n}H^{2n-1}$, $C^{2n}H^{2n-3}$, $C^{2n}H^{2n-5}$, etc., et de carbures hydriques $C^{2n}H^{2n}$, $C^{2n}H^{2n-2}$, C^{2n}, H^{2n-4}. De $C^{20}H^{21}$, nous sommes arrivé, par une suite de termes intermédiaires, jusqu'au naphtyle $C^{20}H^7$. Prenons le naphtyle comme noyau, et recouvrons-le successivement d'enve-

loppes plus nombreuses d'hydrogène, nous arriverons, par des emboîtements successifs, jusqu'au point de départ $C^{20}H^{21}$.

Tout radical $C^{2n}H^{2n+1}$ ou carbure $C^{2n}H^{2n}$ est donc le résultat de l'emboîtement d'une suite de radicaux ou de carbures qui dérivent d'un même noyau $C^{2n}H$ par l'addition d'enveloppes hydrogénées de plus en plus nombreuses. Ce dernier genre d'emboîtement est celui que l'on remarque dans les noyaux des radicaux oxygénés dont nous avons parlé plus haut.

De tout ce que nous venons de dire, nous tirerons, comme conclusion, la proposition que voici :

Tout radical peut être regardé comme le résultat successif de l'emboîtement les uns dans les autres et autour d'un même noyau, d'une suite de radicaux de plus en plus simples, que l'on peut faire apparaître en les dépouillant, dans des circonstances variables, de leurs enveloppes de complication.

Quand on réfléchit que tous les radicaux des séries $C^{2n}H^{2n-3}$ peuvent être dérivés par déshydrogénation des différents termes de la série $C^{2n}H^{2n+1}$, et que tous les membres eux-mêmes de cette série peuvent être engendrés du méthyle C^2H^3, on est amené à formuler cette proposition plus générale encore :

Les radicaux organiques binaires ou ternaires dérivent du méthyle positif ou négatif (formyle) par un emboîtement plus ou moins complexe avec lui-même, emboîtement qui a lieu par le C *et l'*H *simultanément ou par l'*H *seul.*

Cette théorie de l'emboîtement des radicaux organiques que nous venons d'exposer, est tout aussi bien la théorie de la complication de la molécule organique : car le résultat immédiat de cet emboîtement est la transition à un degré supérieur dans l'échelle de combustion.

Si le passage de l'aldéhyde à l'alcool, qui est possible dans la série aromatique, l'est également dans les autres, si en même temps les cyanures des radicaux $C^{2n}H^{2n+1}$ positifs peuvent régénérer les alcools, ainsi que les cyanures des radicaux négatifs régénèrent leurs acides, nous aurons alors à notre disposition les moyens de

produire, à l'aide du méthyle seul, tous les radicaux dérivés que nous avons signalés dans notre tableau général.

Le cyanure de méthyle nous donnera l'acide acétique. Avec MM. Piria et Limpricht (1) nous préparerons l'aldéhyde acétique qui, d'après le procédé de M. Cannizzaro (2), nous fera obtenir l'alcool vinique. Du cyanure d'éthyle, nous passerons à l'acide propionique, etc. En nous tenant toujours au même système de réaction, nous nous élèverons successivement aux divers échelons de la série des radicaux $C^{2n} H^{2n+1}$.

De chacun de ces termes, nous dériverons, par une déshydrogénation successive, toute la suite des radicaux et des halydes par les carbures, avec lesquels nous préparerons des alcools, des éthers, des acides de toute variété, des ammoniaques composées, etc.

En restant dans cet ordre d'idées, nous pourrions presque dire *que toute matière organique binaire ou ternaire n'est que le méthyle condensé seul ou associé à l'eau.*

Disons, avant de terminer, que nous n'attachons pas plus d'importance qu'il ne faut aux idées que nous avons essayé de

(1) Suivant MM. Piria et Limpricht, on obtient l'aldéhyde d'un acide organique en chauffant un mélange à équivalents égaux de son sel de chaux avec du formiate de la même base :

$$CaO, C^2(H)O^3 + CaO, C^{14}H^5O^3,O = (CaO)^2, C^2O^4 + \left.\begin{matrix}C^{14}H^5O^2\\ H\end{matrix}\right\}.$$

On a ainsi obtenu les aldéhydes benzoïque, cinnamique, anisique (Piria), acétique, propionique, valérique, œnanthylique et caprylique. (Limpricht, *Ann. de ch. et de phys.*, 3me série, t. XLVIII, pp. 115 et 118.)

(2) M. Cannizzaro a signalé le premier ce fait de la production d'un alcool par l'action d'une solution alcoolique de potasse sur son aldéhyde :

$$2(C^{14}H^5O^2,H) + KO,HO = C^{14}H^7O,HO + C^{14}H^5O^3,KO.$$

On a ainsi obtenu les alcools aromatiques suivants :

1° Benzoïque $C^{14}H^7O,HO$. (Cannizzaro, *Ann. der Chemie und Pharmacie*, 1853, LXXXVIII, 129);

2° Cuminique $C^{20}H^{13}O,HO$. (Kraut, *Ib.*, p. 347);

3° Anisique $C^{16}H^9O^3,HO$. (Cann. et Butagnini, *Ib.*, XCVIII, p. 189.)

développer. Nous n'ignorons pas qu'il y a plus de mérite et d'honneur dans la réalisation des faits que dans leur prévision pure et simple; mais nous savons également que, si l'un des éléments principaux des sciences physiques est la multiplicité des données positives, un autre élément non moins essentiel à leur existence réside dans l'unité résultant de l'enchaînement de cette multitude de faits qui, de l'état de simple catalogue, les porte jusqu'au niveau si élevé d'un véritable système philosophique. Après l'expérience qui découvre les faits, c'est à l'intelligence à en déduire les idées générales qui doivent servir à les rassembler en une harmonieuse synthèse. La découverte de phénomènes encore inconnus a certes une très-large part à revendiquer dans l'avancement des sciences; mais l'apparition d'une théorie, d'un système nouveau n'est pas sans exercer aussi une influence bien puissante sur leur marche progressive.

Toute idée nouvelle, même lorsqu'elle n'est pas d'une application générale et immédiate, peut avoir son utilité et donner lieu à des recherches capables de nous mettre sur la voie de la vérité. Nous aurions atteint notre but si nos réflexions parvenaient à fixer l'attention de quelques chimistes et si elles étaient l'occasion de quelques travaux dont la science puisse s'enrichir et qui serviraient à son avancement.

APPENDICE.

Depuis l'époque où nous avons eu l'honneur de soumettre au jugement de l'Académie, notre travail sur les radicaux organiques en général (avril 1857), l'on a réalisé des réactions qui nous paraissent confirmer quelques-unes des idées que nous avons essayé d'y développer. Nous les rapportons ici sans commentaire :

1° Bouilli, pendant quelques minutes, avec quatre fois son volume d'acide azotique faible, le glycol éthylique se transforme en acide oxalique (Würtz) (1):

$$\left.\begin{matrix} C_4H_4 \\ H_2 \end{matrix}\right\} O_4 + 8O = \left.\begin{matrix} C_4O_4 \\ H_2 \end{matrix}\right\} O_4 + 4HO.$$

2° Parmi les produits de l'action du sodium sur l'œnanthylène chloré, ou d'une solution alcoolique de potasse sur le chlorure d'œnanthylène, M. Limpricht a trouvé un nouveau carbure hydrique auquel il donne pour formule : $C_{14}H_{12}$.

$$C_{14}H_{14}Cl_2 - 2HC = C_{14}H_{12}. \quad C_{14}H_{13}Cl - HCl = C_{14}H_{12} \text{ (2)}.$$

M. Limpricht fait suivre son travail des réflexions suivantes : *Würde, Z. B. der Kohlenwasserstoff* C_{14} H_{12} *sich wieder, mit* 2Cl *verbinden, wie es wohl warscheinlich ist, und sich bei anhaltendem kochen mit weingeistigem Kali wieder auf gleiche Weise zersetzen, so könnte man den Kohlenwasserstoff* C_{14} H_{10} *erhalten, der dann auf gleiche Weise behandelt* C_{14} H_8 (*isomerisch oder identisch mit Toluol*), *geben würde, u. s. w.; kurz die Möglichkeit der Darstellung einer ganzen Reihe Kohlenwasserstoffe mit gleichbleibendem Kohlenstoff-aber abnehmendem Wasserstoff-gehalt wäre*

(1) *Comptes rendus*, t. XLIV, p. 1306.
(2) *Ann. der Chem. und Pharm.*, Bd CIII, p. 83.

dargethan und diese als Ausgangspunkt zur Darstellung von Alkoh betrachtet würden, nicht geringes Interesse darbieten (Juillet 1857).

3° Soumis à l'action de la lumière solaire irrégulièrement réfléc un mélange d'hydrure de méthyle et de chlore secs se transforme, bout de quelque temps, en hydrure de méthyle monochloré $C_2 H_3$, Cl., *miquement identique*, avec le chlorure de méthyle (1). A l'aide de ce duit de substitution, M. Berthelot est parvenu à obtenir l'esprit de et un grand nombre de ses combinaisons.

4° La série oléique $C_{2n} H_{2n-2} O_4$ vient de s'enrichir d'un nouv terme, l'acide crotonique $C_8 H_6 O_4$, qui se trouve dans l'huile de cro (Schlippe) (2).

5° Parmi les produits résultant de l'oxydation de l'huile de coco l'acide nitrique, l'on rencontre un nouvel acide bibasique, l'acide *lé gylique* $C_{18} H_{16} O_8$, qui vient se placer dans la série $C_n H_{n-2} O_8$, c les acides subérique et sébacique (Wirz.) (3).

31 janvier 1858.

(1) *Ann. de ch. et de phys.*, t. LII, p. 97.
(2) *Ann. der Chem. und Phys.*, Bd CV, p. 1.
(3) *Ib.*, Bd CIV, p. 257.

FIN.

$C^{48}H^{40}$.	31.	$C^{48}H^{30}$.	$C^{48}H^{29}$.	$C^{48}H^{28}$.
$C^{50}H^{42}$.	33.	$C^{50}H^{32}$.	$C^{50}H^{31}$.	$C^{50}H^{30}$.
$C^{52}H^{44}$.	35.	$C^{52}H^{34}$.	$C^{52}H^{33}$.	$C^{52}H^{32}$.
$C^{54}H^{46}$.	37.	$C^{54}H^{36}$.	$C^{54}H^{35}$.	$C^{54}H^{34}$.
$C^{56}H^{48}$.	39.	$C^{56}H^{38}$.	$C^{56}H^{37}$.	$C^{56}H^{36}$.
$C^{58}H^{58}$.	41,	$C^{58}H^{40}$.	$C^{58}H^{39}$.	$C^{58}H^{38}$.
$C^{60}H^{52}$.	43.	$C^{60}H^{42}$.	$C^{60}H^{41}$.	$C^{60}H^{40}$.
$C^{62}H^{54}$.	45.	$C^{62}H^{44}$.	$C^{62}H^{43}$.	$C^{62}H^{42}$.

REMARQUES CRITIQUES

SUR

DIVERSES ESPÈCES D'ICHNEUMONS

DE

LA COLLECTION DE FEU LE PROFESSEUR J.-L.-C. GRAVENHORST,

suivies

D'UN COURT APPENDICE ICHNEUMONOLOGIQUE;

PAR C. WESMAEL.

(Mémoire présenté à la classe des sciences, le 6 mai 1858.)

> Signaler l'erreur, c'est faire un grand pas sur le chemin de la vérité.
>
> PAUL DE RÉMUSAT, *Les sc. nat.*, p. 90.

AVANT-PROPOS.

Il est peu d'entomologistes qui aient exercé leur patience et leur sagacité sur des sujets aussi difficiles que feu le professeur Gravenhorst. L'étude des Brachélytres et celle des Ichneumonides auxquelles il a successivement consacré les loisirs de sa longue carrière, ont valu à ces parties de la science des ouvrages qui en ont complétement changé la face, et d'où date, pour elles, une ère de grandeur et d'importance à laquelle, avant lui, on ne les aurait pas crues destinées.

Toutefois, dans notre siècle, la marche des sciences est rapide, et, une fois la route frayée par Gravenhorst, d'autres n'ont pas tardé à s'y précipiter; de sorte que, déjà de son vivant, ses travaux sur les *Coleoptera microptera*, publiés de 1802 à 1806, ont été soumis à de nombreux remaniements, dont le résumé le plus complet est dû à Erichson. Sa colossale *Ichneumonologia Europaea*, mise au jour en 1829, aurait probablement déjà subi le même sort, si sa date beaucoup plus récente, jointe à son effrayante étendue, ne l'en avait en partie préservée.

Passer en revue les réformes partielles dont l'*Ichneumono-*

logia Europaca a été, plus ou moins récemment, l'objet, ce serait m'écarter inutilement de mon sujet; car, excepté mes propres travaux, je ne pense pas qu'il en existe d'autres relatifs au genre *Ichneumon* de Gravenhorst, le seul dont j'aie à m'occuper ici.

Ce genre *Ichneumon*, tel que l'a conçu Gravenhorst, est non-seulement le plus étendu de tous, puisqu'il occupe le premier volume en entier de son ouvrage, mais c'est aussi celui dont l'étude présente le plus de difficultés dans la délimitation des espèces, à cause des fréquentes différences de couleur entre les deux sexes.

Si Gravenhorst, dans cette partie de son œuvre, est arrivé à un résultat peu satisfaisant, on peut assigner à ses erreurs trois causes principales, qui sont, 1° de s'être figuré que les deux sexes de chaque espèce doivent toujours avoir les derniers segments de l'abdomen colorés de même; 2° d'avoir négligé de vérifier le nombre des arceaux du ventre pour la distinction des sexes; 3° de s'être borné à des indications très-superficielles et très-incomplètes sur la ciselure des surfaces.

A l'égard de la coloration, Gravenhorst n'a pas non plus compris l'importance qu'il peut y avoir à signaler l'existence ou l'absence d'un point blanc ou d'une linéole blanche aux orbites du vertex; cependant ce caractère coexiste généralement chez les deux sexes de la même espèce.

Comme il m'est arrivé très-fréquemment, dans mes descriptions, de parler des *orbites du vertex*, il m'importe, pour éviter toute ambiguïté, de déterminer quelle est la région des orbites qui correspond à cette expression, d'autant plus que ma manière de voir diffère un peu, à cet égard, de celle de Gravenhorst.

Pour moi, le vertex est l'espace transversal, s'étendant d'un œil à l'autre, où sont situés les stemmates; entre les stemmates et les yeux sont les orbites du vertex; devant le stemmate an-

térieur se trouve le front, et immédiatement derrière les stemmates postérieurs commence l'occiput.

Récemment, j'ai aussi jugé convenable de désigner sous le nom d'*inorbite* (inorbitum) toute la région médiane de la face, ordinairement limitée de chaque côté par une impression ou une ligne longitudinale qui la sépare des orbites. Cet inorbite présente souvent des caractères importants, soit par sa longueur ou sa brièveté, soit par sa protubérance.

Après ces remarques préliminaires, qu'il me soit permis d'ajouter quelques lignes à l'égard des circonstances auxquelles est due la publication du présent opuscule.

Dès l'apparition de l'*Ichneumonologia Europaea*, je me suis aperçu que le travail de Gravenhorst sur le genre *Ichneumon* était entièrement à refondre, et, mettant la main à l'œuvre, j'ai commencé sur ce sujet, en 1844, une série de publications sans cesse alimentées par les matériaux que j'amassais successivement.

Gravenhorst a-t-il jamais eu connaissance de mes travaux? Je l'ignore; mais, pour ma part, je ne lui en ai adressé aucun, dans la crainte de troubler le repos de ses dernières années en détruisant les illusions qu'il pouvait conserver sur la perfection de son œuvre favorite.

Après sa mort, j'ai pensé que le moment était venu d'utiliser de nouveau, au profit de la science, sa riche et précieuse collection, et de redresser en même temps les erreurs de synonymie qui s'étaient peut-être glissées dans mes propres ouvrages. J'ai donc résolu de tâcher d'obtenir communication d'un certain nombre d'exemplaires originaux extraits de cette collection, qui était devenue la propriété de l'Université de Breslau.

Dans cette circonstance, si mes démarches ont eu une issue favorable, je me plais à déclarer que j'en suis particulièrement redevable à l'obligeante amitié de l'honorable président

de la Société entomologique de Stettin, M. Dorhn, qui a bien voulu user de son influence pour disposer M. le professeur Grube à accueillir favorablement ma demande.

Je m'empresse également d'adresser mes remercîments à M. le D[r] Rotermund, chargé de la conservation des collections zoologiques, qui a mis les soins les plus empressés à satisfaire à mes *desiderata*, et qui voudra bien, j'espère, me pardonner les embarras que je lui ai causés.

Après avoir obtenu l'autorisation que je sollicitais, il me restait à désigner, parmi les Ichneumons décrits par Gravenhorst, les espèces dont je désirais avoir communication.

Mon but principal étant de confirmer ou de rectifier la synonymie des espèces décrites par moi, je n'ai demandé à Breslau que celles dont les descriptions de Gravenhorst ne font pas ressortir les caractères avec assez d'évidence pour rendre, à leur égard, toute erreur impossible, et, dans la plupart des cas, je me suis borné à réclamer l'envoi des types *genuini*, lors même que Gravenhorst leur a adjoint une ou plusieurs variétés; car, en supposant cette adjonction entachée d'erreur, l'espèce *genuina* n'en possède pas moins le privilége de conserver intact le nom imposé par l'auteur.

Pour établir mon opinion sur chacune des espèces de Gravenhorst qui me laissaient du doute, je dois aussi faire remarquer que je n'ai eu à ma disposition qu'un seul individu ou bien un individu de chaque sexe; de sorte que ma responsabilité ne saurait s'étendre au delà de ce que j'ai eu sous les yeux.

Du reste, j'ai conservé au genre *Ichneumon* les limites fixées dans mon *Tentamen*, c'est-à-dire que je continue, d'une part, à en exclure les *Crypturus* et les *Stilpnus* de Gravenhorst, et, d'autre part, à y comprendre ses *Trogus* et la plupart de ses *Hoplismenus*.

En terminant cet avant-propos, je crois utile de donner

l'explication des abréviations sous lesquelles on trouvera cités mes travaux antérieurs sur le genre *Ichneumon* (1).

Tentam. — *Tentamen dispositionis methodicae Ichneumonum Belgii, 1845.* (Mémoires de l'Académie.)

Mantis. — *Mantissa Ichneumonum Belgii, 1848.* (Bulletins de l'Académie.)

Adnot. — *Adnotationes ad descriptiones Ichneumonum Belgii, 1848.* (Bulletins de l'Académie.)

Ich. Plat. Eur. — *Ichneumones Platyuri Europaei, 1853.* (Bulletins de l'Académie.)

Ich. Amb. Eur. — *Ichneumones Amblypygi Europaei, 1854.* (Annexe aux Bulletins de l'Académie.)

Ich. miscel. — *Ichneumonologica miscellanea, 1855.* (Bulletins de l'Académie.)

Ich. oti. — *Ichneumonologica otia, 1857.* (Bulletins de l'Académie.)

(1) Les citations sont toujours faites d'après la pagination des exemplaires tirés à part.

Bruxelles, le 6 mai 1858.

REMARQUES CRITIQUES

SUR

DIVERSES ESPÈCES D'ICHNEUMONS

DE

LA COLLECTION DE FEU LE PROFESSEUR J.-L.-C. GRAVENHORST,

suivies

D'UN COURT APPENDICE ICHNEUMONOLOGIQUE.

ICHNEUMONOLOGIA EUROPAEA.

PARS I.

Subgenus ICHNEUMON GRAV.

SECTIO I.

1. I. MONTICOLA ♂.

Je n'ai pas demandé à Breslau communication de cette espèce, parce qu'elle m'était parfaitement connue; mais je crois devoir rappeler ici que, déjà en 1841, j'ai annoncé que l'*I. monticola* est un mâle de *Cryptus* (*Bullet. de l'Acad. de Belg.*, t. VIII, 1re partie, p. 363).

La femelle est colorée comme le mâle, et sa tarière est un peu

moins longue que la moitié de l'abdomen. — J'en ai pris, en Belgique, 3 mâles et 2 femelles.

4. I. NIGRITARIUS ♂, var. 2?

L'individu reçu de Breslau est la femelle de mon *I. pseudonymus*, conformément à la synonymie que j'en ai donnée (*Tentam.*, 76, 74). — Cette espèce a été transportée plus tard parmi mes *Amblyteles* (*Ich. oti.* 51. 4) avec addition de plusieurs variétés.

5. I. TENUICORNIS (*genuinus*).

J'ai reçu de Breslau les deux individus d'après lesquels Gravenhorst a fait sa description; ils sont de sexe différent, et je les regarde comme étant de la même espèce que mon *Platylabus niger*.

Le mâle est celui à qui Gravenhorst attribue un abdomen plus long et plus oblong; l'autre, à abdomen plus court et plus large, est la femelle. Contrairement à l'assertion de l'auteur, ils n'ont, ni l'un ni l'autre, de point blanc aux orbites de l'occiput. Leur métathorax a deux petites dents. La femelle a, près du bout de l'écusson, deux petits points d'un jaune sombre.—Mon *Plat. niger* ♀ a aussi sur l'écusson des vestiges de ces deux points pâles, mais si peu apparents que je ne les avais pas aperçus quand je l'ai décrit; quant au point blanc que je lui avais attribué au bout de l'abdomen, c'est le résultat d'une illusion que j'ai expliquée ailleurs. — Je dois dire encore que j'ai reçu de M. Boheman un *Plat. niger* ♀ ayant toute l'extrémité de l'écusson jaunâtre.

D'après ce qui précède, la synonymie de cette espèce devra être établie de la manière suivante :

PLATYLABUS TENUICORNIS.

I. TENUICORNIS ♂♀ Grav. I. 115. 5 (exclusa *var.* 1). — PLAT. NIGER ♀ Wesm. *Tentam.* 155. 3. — PLAT. NIGER ♂♀ Wesm. *Ich. Plat. Eur.*, p. 16.

5. I. TENUICORNIS, var. 1.

L'individu que j'ai reçu appartient évidemment à une espèce différente de l'*I. tenuicornis* GENUINUS. Je crois donc pouvoir lui restituer le nom sous lequel Gravenhorst affirme l'avoir désigné précédemment, et, comme c'est une femelle de *Platylabus*, je l'appellerai :

PLATYLABUS FUGATOR ♀.

Orbitis oculorum flavis; femoribus et tibiis anticis rufotestaceis; antennis gracilibus albo-annulatis; fronte scabricula et opaca. = 3 li. — I. FUGATOR Grav. Uebers. nº 2723. — I. TENUICORNIS *var.* 1. Grav. I. 115. 5. — 1 femina.

Caput latitudine thoracis, pone oculos rotundatum; fronte scabricula et opaca. Antennae longae et graciles, setaceae, apice curvatae. Thorax subopacus, subtilissime et confertissime punctatus; scutello nitido punctato, ejus apice et postscutello scabriculis; metathoracis areola superomedia acute marginata, nitida, vix paulo longiore quam latiore, semiovali. Alae areola cubitali 2ª deltoïdea. Pedes mediocres, tarsis breviusculis. Abdomen longitudine et latitudine thoracis, subdepressum, apice truncatum; petiolo punctulato et subcanaliculato; postpetiolo quadrato angulis apicalibus rectis, spiraculis subprominulis, apice medio levi, lineolis duabus subtilibus elevatis; segmento 2 opaco, gastrocoelis transversis, spatio interjacente et proxime postjacente scabriculo; segmento 3 subopaco; 4-7 levibus et nitidis, 5-7 brevissimis; segmento ventrali ultimo breviusculo, apice truncato nec apicem abdominis attingente; terebra vix discernenda.

Fuliginosoniger; caput palpis sordide testaceis, mandibulis fuscis margine supero flavo; orbitis facialibus et frontalibus, externisque in medio, anguste flavis. Antennae fuscae, articulis 11-14 albis. Thorax cum scutello niger. Alae stigmate et squamula fuscis, radice

testacea. Pedes picei, femoribus tibiisque anticis ferrugineis, harum latere antico stramineo; tibiis intermediis, posticis subtus basin versus, sordide ferrugineis. Abdomen segmentis 2-4 margine apicali rufescente, 5-7 margine apicali summo membranaceo-albido.

N. B. — Les différences les plus saillantes entre cette espèce et la précédente (*P. tenuicornis*) portent : 1° sur la sculpture du front; 2° sur la forme de l'aréole supéromédiane du métathorax; 3° sur la forme du dernier segment ventral.

6. I. NIGROCYANEUS.

L'individu reçu de Breslau est un *Platylabus* femelle de même espèce que mon *P. armatus*, dont il a en tous points la coloration, ainsi que l'armure du métathorax. La synonymie devra donc être présentée ainsi :

PLATYLABUS NIGROCYANEUS.

I. NIGROCYANEUS ♀ Grav. I. 117. 6. — PLAT. ARMATUS ♀ Wesm. *Tentam.* 155. 2. — *Ich. Plat. Eur.* p. 15.

Le mâle de cette espèce m'ayant été envoyé par M. le D[r] Kriechbaumer de Munich, en voici la description :

P. NIGROCYANEUS ♂ : Violaceus; caput palpis superne, puncto basali mandibularum, labro, orbitis facialibus et frontalibus, lineolaque in medio orbitarum externarum, albis. Antennae articulis 14-18 albis, subtus fusco-punctatis. Pedes antici femoribus e medio ad apicem, tibiis, et tarsorum articulo 1, antice albis; pedes intermedii antice femorum puncto apicali tibiisque albis. Abdomen totum violaceum. = 4 li.

11. I. BILINEATUS.

J'ai reçu de Breslau : 1° un mâle et une femelle *genuini* de petite taille; 2° une femelle *genuina* de grande taille; 3° une femelle *var.* 1.

1° Les deux premiers, longs de 3 ½ lignes, me paraissent être de même espèce que mon *I. consimilis* (*Tentam.* 22. 2. ♀. — *Ich. oti.* 8. 3. ♂♀);

2° La deuxième femelle, longue de 6 lignes, est d'une autre espèce; sous tous les rapports, elle est exactement comparable à mon *I. bilineatus* ♀ *var.* 1. (*Mantis.* p. 12 et 13);

3° La femelle *var.* 1, longue de 5 lignes, a chaque carène pré-scutellaire marquée d'un petit point blanchâtre : c'est donc probablement une des variétés de l'*I. lineator.*

Il résulte de ce qui précède que, sous le nom d'*I. bilineatus*, Gravenhorst a confondu trois espèces différentes.

13. I. OPTICUS.

La description de Gravenhorst a été faite d'après deux mâles, l'un à *palpes pâles*, l'autre à *palpes noirs :* c'est ce dernier qui m'a été envoyé de Breslau.

Je regarde ce mâle comme appartenant à une espèce réellement distincte de l'*I. gemellus* n° 55; mais, n'ayant pas vu l'autre à *palpes pâles*, il reste douteux pour moi si ce dernier est de même espèce, ou si c'est un *I. gemellus* a écusson tout noir, comme ma *var.* 1, *Tentam.* 33. 22.

13bis. I. ALBIMANUS.

L'individu reçu de Breslau est évidemment le mâle de mon *Acolobus albimanus* ♀ (*Tentam.* 140. 2). C'est par erreur que la description de Gravenhorst indique, pour les pieds de derrière, *articulis* TRIBUS ULTIMIS *tarsorum rufis ;* car, dans son exemplaire unique, il n'y a que les articles 4 et 5 qui soient fauves, de même que chez la femelle décrite par moi.

Le caractère emprunté à la forme du chaperon et d'après lequel j'ai établi le sous-genre *Acolobus*, est encore moins distinct chez ce mâle que chez la femelle.

16. I. RUBELLUS.

Sous ce nom, j'ai reçu de Breslau une femelle et un mâle appartenant à deux espèces très-différentes.

La femelle est ma *var.* 1 du *Diad. quadriguttatus* ♀ (*Ich. miscel.* 74. 2), c'est-à-dire une variété à écusson tout noir de l'*I. quadriguttatus* Grav. I. 178. 42.

Le mâle a les spiracles du métathorax excessivement petits et circulaires, et doit probablement être rangé parmi mes *Ich. pneustici;* mais il a des caractères qui l'éloignent considérablement de tous les sous-genres établis par moi dans ce groupe; sa place définitive ne pourra d'ailleurs être fixée que par la découverte de la femelle, restée jusqu'à présent inconnue. En attendant, je le désignerai provisoirement sous le nom d'*Ectopius rubellus.*

La description de Gravenhorst présente une omission qui n'est pas sans importance à l'égard de la coloration : ce mâle a sous les yeux, contre la base des mandibules, une petite tache blanchâtre qui n'est pas accidentelle, puisqu'elle existe aussi chez un second mâle appartenant à ma collection. D'un autre côté, cette description laissant beaucoup à désirer à l'égard des formes et de la sculpture, je vais tâcher de suppléer à son insuffisance :

ECTOPIUS RUBELLUS ♂.

Puncto infra oculos, alarumque squamula et radice flavidis, stigmate fusco; femoribus tibiisque rufis; segmenti secundi margine summo castaneo. = 3 li. — I. RUBELLUS Grav. I. 138. 16 (exclusa *femina*). — 2 mares.

Corpus nitidum. Caput breve, vix latitudine thoracis, pone oculos rotundatum, stemmatibus majusculis; facie transversa, inorbito subquadrato convexiusculo, clypeo transverso sat fortiter convexo, margine recto. Antennae filiformes, longitudine corporis. Thorax gibbulus, scutello valde protuberante, lateribus

marginato; metathorace brevi, abrupte truncato; areola superomedia latissima et brevissima, transversolineari; areola posteromedia maxima et plana; spiraculis circularibus minutissimis basalibus. Pedes mediocres, tibiis longiusculis. Abdomen oblongum sericeum, thorace capiteque paulo longius; petiolo longo depressiusculo, apicem versus sensim paulum incrassato; postpetiolo latitudine apicis petioli, quadrato lateribus rectis et spiraculis prominulis, levi et nitido, utrinque depressiusculo, disco subconvexo; segmento 2 multo longiore quam latiore, basin versus sensim valde angustato, subtiliter confertim punctato, ad utrumque angulum basalem lineola impressa margini externo subparallela; segmentis sequentibus sensim longitudine decrescentibus. Alae stigmate majusculo, areola radiali lata ovalisublanceolata, areola cubitali 2ª deltoïdea, areola discoïdali interna paulo ante discoïdocubitalem incunte (? semper).

18. I. CLERICUS.

Le mâle qui m'a été envoyé de Breslau, est de la même espèce que mon *Eristicus clericus* ♂ (*Tentam.* 13. 1).

Après avoir établi le sous-genre *Eristicus*, j'ai proposé de le supprimer (*Mantis.* p. 7), et même de changer le nom de l'espèce (*Mantis.* p. 96); et enfin, j'ai manifesté l'intention d'en revenir, pour le sous-genre et pour l'espèce, aux dénominations primitives (*Ich. miscel.* p. 34, not. (2)).

Je me bornerai à expliquer l'origine de ce dernier revirement d'opinion relativement au nom de l'espèce. Vers 1854, en parcourant par hasard les généralités du sous-genre *Ichneumon* (Grav. I. pp. 102-106), je découvris que l'auteur, au commencement de la page 104, indique l'*I. clericus* comme une des espèces dont l'abdomen, plus long et plus grêle que de coutume, a une certaine analogie de forme avec celui des *Ischnus*. Comme ce signalement pouvait s'appliquer à mon *Er. clericus* ♂, j'en conclus dès lors que, probablement, ce dernier était de la même espèce que l'*I. clericus* Grav.

Quant à la valeur du sous-genre *Eristicus*, chacun est libre d'en juger comme bon lui semblera.

19. I. CANALICULATUS.

J'ai reçu de Breslau le mâle *genuinus* et le mâle *var.* 1?.

Le mâle *genuinus* est bien certainement un *Cryptus*, dont la tête est comparable par sa forme à celle de l'*Echtrus reluctator* ♂. Les mandibules, le chaperon et la face sont faits d'après le type normal des Ichneumons. Les antennes sont un peu grêles. L'écusson est médiocrement convexe, oblong, un peu rétréci vers l'extrémité, sans traces de rebord latéral. Le métathorax ne s'éloigne du type des Ichneumons que par son aréole supéromédiane triangulaire; les spiracles sont très-petits, circulaires, éloignés de la base. Aux ailes postérieures, la 2me nervure longitudinale est un peu plus arquée à la base que chez les Ichneumons (1). Il m'a été impossible d'apercevoir les spiracles du postpétiole de l'abdomen; le 2me segment n'a pas de gastrocèles.

L'autre mâle est très-différent : il est identiquement de la même espèce que le *Cryptus leucopsis* Grav. II. 467. 32, dont je possède plusieurs individus.

Quoiqu'il y ait entre ces deux mâles d'importantes différences spécifiques, ils semblent cependant appartenir au même type générique. Sauf la grosseur de la tête, les proportions des autres parties du corps sont à peu près les mêmes. La forme générale de l'abdomen et celle de ses divers segments ont beaucoup de ressemblance : cependant, le mâle *genuinus* a le 1er segment plus élargi vers l'extrémité, et il y est arrondi sur les côtés; quant aux deux carènes de la base du 2me segment, il n'y en a pas de traces chez la *var.* 1. — En parlant de ce dernier, page 142, Gravenhorst dit : *caput aliquanto latius est quam in specie genuina*, ce qui me semble très-inexact, puisque la tête est, au contraire, moins large, surtout en arrière.

(1) *Tentam.*, pag. 8, lin. 9-11.

28. I. BREVICORNIS.

La femelle reçue de Breslau n'est pas un Ichneumon : c'est la même espèce que l'*Ischnus pulex* ♀ Grav. 682. 285.

Je parlerai plus loin de cet *Ischnus* en faisant la revue des espèces de ce sous-genre. Pour le moment, je me bornerai à relever ici une inexactitude dans la description de l'*I. brevicornis*, dont les antennes n'ont pas le 3me article fauve; on peut croire que c'est le résultat d'une faute typographique, et que, au lieu de *3 rufo*, il faut lire *13 rufo* (pag. 147, lin. 3).

SECTIO II.

29b. I. TRANSFUGA.

D'après l'individu reçu de Breslau, cette femelle n'est pas un Ichneumon : elle est de la même espèce que le *Phygadeuon cephalotes* ♀ Grav. II. 644. 149.

SECTIO III.

32. I. FOSSORIUS var. 3 ♂.

Ce mâle est, selon moi, une des nombreuses variétés de l'*Amb. uniguttatus* (*Tentam.* 124. 18), très-voisine de l'*I. sibilans* ♂ I. 528. 18 (*Tentam.* ibid. *var.* 7), auquel Gravenhorst lui-même compare son *I. uniguttatus* I. 310. 9.

La description de Gravenhorst laissant à désirer, je crois devoir la présenter plus complète :

Caput mandibularum medio rufo. Antennae totae nigrae. Thorax colli margine supero, linea ante alas usque ad collum ducta, lineolaque infra alas, albis. Scutellum album. Alae stigmate rufo, squa-

mula et puncto radicis albis. Pedes fulvi, coxis et trochanteribus nigris, illarum anterioribus puncto externo albo, posticis maculis duabus albis in latere supero; tarsis intermediis apicem versus subfuscis, posticis nigris, articulo 1 basi et 1-4 summo apice fulvis. Abdomen segmento 1 margine apicali medio albido; 2 e basi ad medium badio, latera versus dilutiore, marginibus ipsis lateralibus nigris, margine apicali summo stramineo.

Il est à remarquer que les deux taches blanches des hanches de derrière ont absolument la même forme et la même position que chez l'un des mâles de ma *var.* 6 de l'*Amb. uniguttatus.* On retrouve encore la même coloration des hanches chez ma *var.* 9 (*Ich. Amb. Eur.* p. 29).

33. I. ALBOSIGNATUS.

Ce mâle ne paraît pas être de même espèce que celui que j'ai décrit sous le même nom. Il en diffère surtout par la forme de la tête, dont les côtés sont un peu plus prolongés derrière les yeux et sont presque droits. Il appartient, d'ailleurs, à la même division par son postpétiole entièrement ponctué.

34. I. MULTICOLOR.

Le mâle et la femelle, qui m'ont été envoyés de Breslau, appartiennent à deux espèces très-différentes.

La femelle est un Ichneumon de ma Division 1, ayant beaucoup d'analogie avec mon *I. bilineatus* ♀, ainsi qu'avec les *I. lineator, ferreus,* etc.: c'est à elle seule qu'on peut conserver provisoirement le nom d'*I. multicolor.*

Le mâle appartient à l'*I. quaesitorius.*

Observations. — C'est par oubli que, dans aucun de mes ouvrages, je n'ai fait mention de l'*I. quaesitorius,* qui, à la vérité, n'a pas été jusqu'à présent trouvé en Belgique, mais dont j'ai reçu successivement diverses femelles de M. Sichel, originaires de la Bretagne en France, de Moûtier en Savoie, du Piémont et de

Hongrie. — C'est une espèce à aréole superomédiane du métathorax carrée, à postpétiole aciculé, à gastrocèles de largeur médiocre, qui appartient à la même division que les *I. grossorius, cessator, quadrialbatus*, etc., et que l'on peut signaler de la manière suivante :

ICHNEUMON QUAESITORIUS ♀♂.

(♀) : *Scutello, lineola infra alas, maculaque segmentorum* 5-7 *vel* 4-7, *albis; femoribus tibiisque omnibus et tarsis anterioribus rufis, illarum posticis apice nigris; antennis gracilibus setaceis albo-annulatis; metathorace breviter bidentato.* = 6-7 li. — Grav. I. 253. 24. — 7 feminae.

(♂) : *Scutelli macula, lineola infra alas, orbitisque facialibus, albis; femoribus tibiisque omnibus et tarsis anterioribus rufis, illarum posticis apice nigris; metathorace breviter bidentato.* = 7 li. — I. MULTICOLOR ♂ Grav. I. 168. 34. — 1 mas.

35. I. FUSCATUS.

Le mâle reçu de Breslau me semble être de la même espèce que mon *I. computatorius* ♂ (*Tentam.* n° 44, p. 51, ♂?). Il a sous les quatre hanches antérieures un petit point blanc que Gravenhorst n'a pas aperçu, et il ressemble surtout à ma *var.* 2, qui n'en diffère que par ses cuisses de derrière entièrement noires.

Du reste, depuis la publication de mon *Tentamen*, je n'ai pu recueillir aucun document de nature à faire disparaître le doute que j'ai exprimé à cette époque à l'égard de l'*I. computatorius* ♂.

37. I. TRUCIDATOR.

Ce mâle appartient à la même espèce que mon *Probolus alticola* ♂, comme j'en avais déjà émis le soupçon antérieurement (*Ich. Plat. Eur.* p. 6), et il se rapporte exactement à ma *var.* 1 (*Ibid.* p. 9); il a un très-petit point blanc aux orbites du vertex

et un point blanchâtre sur la radicelle des ailes, caractères omis par Gravenhorst, qui, du reste, s'est fort bien aperçu de la largeur du pétiole de l'abdomen (p. 172, lin. 6-7).

Cependant, malgré la justesse de cette remarque relative à la forme du pétiole, c'est seulement après avoir vu, de mes propres yeux vu, l'exemplaire d'après lequel Gravenhorst a fait sa description de l'*I. trucidator,* que je suis resté convaincu de son identité spécifique avec mon *Prob. alticola* ♂. Comme on pourrait s'étonner que je n'aie pas acquis cette conviction plus tôt, je crois devoir expliquer l'origine de ma longue incertitude.

Il existe un opuscule, probablement fort peu connu, publié par Gravenhorst en 1829 (1), à l'occasion de l'installation de Henri Steffens, élu recteur de l'Université de Breslau pour l'année suivante, opuscule de 20 pages in-4°, dans lequel, comme l'annonce l'auteur, *insunt monita quaedam de speciebus nigris Ichneumonum.* A moins d'avoir pris connaissance de cette œuvre singulière, il est impossible de se figurer le degré d'excentricité des opinions hasardées par Gravenhorst au sujet de la prétendue identité spécifique d'une foule d'Ichneumons des sections I-IV de son *Ichneumonologia Europaea.* Cependant l'*I. trucidator* y est conservé comme espèce distincte, avec l'annotation suivante : « Statura tota » graciliore, pedibus tenuioribus, *parte antica segmenti primi* » *haud gibbosa,* a reliquis speciebus hujus sectionis differt. » (P. 13, n° 14.)

Ce que Gravenhorst appelle *pars antica segmenti primi,* c'est pour moi le *postpetiolus ;* or, l'un des caractères de mon sous-genre *Probolus* est précisément d'avoir le *postpétiole surmonté d'une gibbosité* qui, à elle seule, représente les deux carènes de beaucoup d'autres Ichneumons (*Tentam.* p. 150. — *Ich. Plat. Eur.* p. 5). Ainsi donc, je le demande, en présence de l'assertion de Gravenhorst déniant au postpétiole de son *I. trucidator* l'existence d'une gibbosité quelconque, comment aurais-je pu deviner que ce dernier fût le même que mon *Prob. alticola* ♂ !

(1) Par conséquent, la même année que l'*Ichneumonologia Europaea*, mais postérieurement.

38. I. MONOSTAGON.

Le mâle qui m'a été envoyé de Breslau est celui auquel Gravenhorst assigne un point blanc de chaque côté du chaperon : il est de même espèce que mon *I. indagator* ♂ (*Tentam.* 84. 85. — *Adnot.* p. 6. — *Ich. miscel.* 39. 29); d'où il résulte que ce dernier devra changer de nom.

41. I. ALBICILLUS.

Le mâle reçu de Breslau a une grande analogie de formes, de sculpture et de coloration avec les *I. ferreus* et *restaurator*, et, par la couleur des pieds, il semble leur être intermédiaire. Je suis cependant porté à croire qu'il constitue une espèce distincte, parce que : 1° il est un peu plus grêle, et la ponctuation de l'abdomen est un peu plus forte; 2° la ligne blanche des orbites externes se dilate brusquement au bas des yeux, et forme ainsi une tache blanche qui s'étend sur toute la joue.

L'opinion que j'émets ici à l'égard de l'*I. albicillus* a été considérablement fortifiée par la réception, toute récente, d'un individu que m'a envoyé de Paris M. le Dr Sichel, et qui a tous les caractères de celui de Breslau : seulement, il a le milieu du chaperon noirâtre.

43. I. GEMELLUS.

D'après le mâle reçu de Breslau, cette espèce est la même que j'ai décrite sous le nom d'*I. albosignatus* (*Tentam.* 83. 84. — *Mantis.* p. 41). J'ai donc commis une erreur qui doit être corrigée.

47. I. DISSIMILIS.

J'ai reçu de Breslau une femelle de cette espèce; j'avais aussi demandé communication du mâle décrit par Gravenhorst, mais il n'existe plus dans sa collection.

N'ayant eu, dans aucun de mes ouvrages, l'occasion de faire connaître l'*I. dissimilis* ♀, j'entrerai dans quelques détails sur les caractères qui le distinguent.

Habitus *I. annulatoris* Grav., sed terebra longiore. Antennae crassiusculae, apice non attenuatae. Metathorax spiraculis minutis, areola superomedia subsemielliptica, nitidiuscula. Abdomen postpetiolo vix subtilissime aciculato, sublevi; gastrocoelis perparum impressis, transverso-linearibus; terebra longitudine segmentorum 5-7. — Affinis videtur etiam *I. albicincto* ♀ Grav. (509. 215) et praesertim nostro *I. joculari* ♀ (*Mantis.* 32. 71bis).

Scutello apice castaneo; linea ad orbitas frontis, punctoque ad orbitas verticis, albidis aut testaceis; femoribus tibiisque rufis, posticis apice nigris; antennis albo-annulatis. = 3 li.

Remarque. — C'est avec hésitation que Gravenhorst a décrit son *I. dissimilis* ♂ comme étant l'autre sexe de la femelle du même nom; je crois que c'était effectivement une erreur, d'autant plus que je serais assez disposé à regarder mon *I. zephyrus* (1) comme le véritable mâle de l'*I. dissimilis* ♀.

54. I. LUCTUOSUS.

Sous ce nom, j'ai reçu de Breslau deux mâles, choisis parmi les *genuini* de la collection, savoir : 1° un individu à écusson presque tout blanc; 2° un autre à écusson blanc seulement à l'extrémité.

Ces deux mâles appartiennent à deux espèces très-différentes.

Le premier, long de 7 lignes, est de la même espèce que mon *I. languidus* ♂ (*Tentam.* 52. 45).

Le second, long de 6 lignes, est identiquement le même que la *var.* 2 ♂ de mon *I. indagator* (*Tentam.* 84. 85. — *Adnot.* p. 6).

Ces deux mâles n'ayant, ni l'un ni l'autre, le métathorax marqué d'une impression quelconque qui leur serait particulière, j'avoue ne pas comprendre la signification de l'expression *metathorace impresso* employée par Gravenhorst dans sa description.

(1) *Ich. ot.*, p. 38, n° 39.

En combinant les explications qui précèdent avec ce que j'ai dit plus haut au sujet de l'*I. monostagon* n° 38, la synonymie de mon *I. indagator* pourra être présentée de la manière suivante :

I. MONOSTAGON ♂♀.

I. MONOSTAGON ♂ Grav. I. 172. 38. — I. INDAGATOR ♂♀ Wesm. *Tentam.* 84. 85.

Var. 1. ♀ Wesm. *Ibid.*

Var. 2. ♂♀ Wesm. *Adnot.*, p. 6. — *Ich. miscel.* 39. 29. — I. LUCTUOSUS ♂ (ex parte) Grav. I. 200. 54.

Var. 3. ♂ Wesm. *Ich. miscel.* 39. 29.

38. I. FUNEREUS.

Ayant décrit depuis longtemps les deux sexes de cette espèce (*Amb. funereus. Tentam.* 136. 34), et étant bien certain de n'avoir commis aucune erreur à leur égard, j'étais extrêmement curieux de savoir ce que pouvait être l'*I. funereus* ♂ de Gravenhorst : c'est donc du mâle seul que j'ai demandé communication à Breslau.

L'exemplaire que j'ai reçu sous le nom d'*I. funereus* ♂ est une femelle de même espèce que mon *Amblyteles haereticus* ♀ (*Ich. Amb. Eur.* 46. 37). Plus tard, j'ai découvert qu'il faut probablement rapporter à l'*Amb. haereticus* ♀ la *var.* 1 de l'*I. melanogaster* ♀ de Gravenhorst (*Ich. oti.* 50. 3) : d'où il semble résulter que cet auteur a décrit successivement, à quatre pages de distance, des individus de même espèce et de même sexe, comme s'ils étaient d'espèce différente et de sexe différent !

39. I. PERSONATUS.

J'ai reçu de Breslau, par un premier envoi, le mâle *genuinus* et, par un envoi postérieur, la *var.* 1. Ayant eu l'imprudence de renvoyer l'un avant d'avoir reçu l'autre, je me suis trouvé dans l'impossibilité de les comparer entre eux, et je me suis alors

aperçu, mais trop tard, que mes notes manuscrites, résultat de leur examen successif, n'avaient pas le degré de précision nécessaire pour me permettre de décider si ces deux mâles sont réellement d'espèces différentes, comme je penche, cependant, à le croire.

D'abord, ce qu'il importe de remarquer, c'est que, chez ces deux mâles, le postpétiole de l'abdomen n'est ni ponctué ni aciculé; il est finement chagriné, comme chez la plupart des espèces de ma Division 5 (*Tentam.* p. 19).

Le mâle *genuinus* a les gastrocèles sous forme de sillons transversaux, comparables à ceux des *I. castaneus, deletus*, etc., et il ressemble beaucoup à ce dernier par la sculpture et l'aspect mat de tout le thorax; seulement l'aréole supéromédiane, qui est carrée, est un peu luisante; l'écusson est très-convexe; mais au lieu d'être tout blanc, comme le dit Gravenhorst, il n'a que la moitié terminale occupée par une tache carrée blanche. — Du reste, ce mâle me paraît évidemment différent de mon *I. tenebrosus* ♂ (*Mantis.* 51).

Le mâle *var.* 1 a la base du 2me segment de l'abdomen assez fortement rugueuse dans toute sa largeur, et ses gastrocèles, peu distincts, s'étendent transversalement de manière à ne laisser entre eux qu'un intervalle assez étroit. La tache blanche terminale de l'écusson est un peu moins longue que large; elle est légèrement teinte de fauve à son origine, et son extrémité est comme échancrée par un point médian noir. Ce mâle a une grande ressemblance de coloration, et même de sculpture, avec mon *I. tenebrosus* ♂; mais il semble avoir des formes moins allongées, et son postpétiole est plus court, plus large, et plus convexe dans le disque. — On peut aussi se faire une idée assez exacte de ce mâle en le comparant à certains individus de grande taille de l'*I. ochropis* ♂; seulement ses pieds semblent un peu plus robustes.

60. I. LEUCOCERUS.

Sous ce nom, j'ai reçu de Breslau un mâle et une femelle : ils appartiennent à deux espèces différentes.

Le mâle est mon *I. sinister* ♂ (*Mantis.* p. 15), dont j'ai décrit

la femelle postérieurement (*Ich. miscel.* 9. 2) (1). L'exemplaire de Breslau diffère du mien, 1° par un point blanc sur la tégule des ailes; 2° l'aréole supéromédiane du métathorax est un peu plus longue et à bord postérieur presque droit; 3° le 4me article des palpes maxillaires est presque tout blanc; 4° le 1er article des antennes est entièrement noir (tandis que chez le mien, il y a en dessous *un* très-petit point basilaire blanchâtre, et non pas *deux*, comme je l'ai dit abusivement dans ma description).

La femelle est de la même espèce que celle que j'ai décrite sous le nom d'*I. leucocerus* (*Tentam.* 30. 18).

Remarque. — Quant au véritable *I. leucocerus* ♂ décrit par moi (*loc. cit.*), je dois ajouter que, 1° il a souvent un point blanc sur la tégule des ailes; 2° il a quelquefois les orbites externes sans linéole blanche et les palpes noirs.

63. I. SEMIORBITALIS.

Le mâle *genuinus* qui m'a été envoyé de Breslau est de la même espèce que mon *I. computatorius* ♂. Il ne diffère de ma *var.* 2 que par l'absence d'un petit point blanc aux quatre hanches antérieures, et par la coloration un peu différente du 2me segment de l'abdomen, différences sans importance en raison de la grande variabilité de cette espèce (*Tentam.* n° 44, p. 51).

J'ai dit plus haut (n° 35) que je regarde aussi l'*I. fuscatus* ♂ comme étant le même que mon *I. computatorius* ♂; et il est à remarquer que Gravenhorst a également soupçonné que ses *I. fuscatus* et *semiorbitalis* devaient être réunis (p. 214, *in nota*).

65. I. LUGENS.

Le mâle reçu de Breslau n'a aucune analogie spécifique avec la femelle décrite sous le même nom par Gravenhorst.

Ce mâle est un *Amblyteles* qui, sauf la couleur des segments

(1) Dans ce dernier opuscule, au bas de la page 9, j'avais déjà émis l'opinion que l'*I. leucocerus* ♂ Grav. pourrait bien être le même que mon *I. sinister* ♂.

2 et 3 de l'abdomen, ressemble beaucoup à l'*I. nigripes* Grav., tant par sa coloration que par ses formes et sa sculpture. Sous ces deux derniers rapports, il est aussi tout à fait comparable à l'*Amb. conspurcatus* ♂, et on peut lui appliquer sans restriction les caractères assignés à ce dernier au commencement de la page 34 des *Ich. Amb. Eur.* — La description de Gravenhorst n'est pas parfaitement exacte en ce que le bord supérieur du cou est tout blanc, ainsi que la tégule des ailes, et qu'il y a un point blanc sur la radicelle; le 2me segment de l'abdomen a une légère teinte d'un châtain très-sombre.

Je dois encore faire remarquer que ce mâle ne manque pas d'analogie avec la femelle décrite par moi sous le nom d'*Amb. bipustulatus* (*Ich. Amb. Eur.* 39. 30), et à laquelle je n'ai assigné qu'une valeur spécifique douteuse.

Pour toutes les difficultés relatives aux *Amb. uniguttatus*, *nigripes*, *conspurcatus*, etc., je renvoie aux *Ich. Amb. Eur.*, où j'en ai longuement traité.

Quant à l'*I. lugens* ♀ Grav., je persiste à soutenir qu'il a pour mâle celui que j'y ai réuni (*Chasmodes lugens* ♀♂, *Tentam.* 16. 2.)

68. I. DELIRATORIUS.

J'ai reçu de Breslau un mâle et une femelle *genuini* qui appartiennent à deux espèces très-différentes.

Le mâle est mon *Eupalamus oscillator* ♂, conformément à la synonymie que j'en avais donnée (*Tentam.* 14. 1).

La femelle est de la même espèce que celle de l'*I. pistorius*, nº 74, Grav. (*Tentam.* 81. 81. *var.* 1).

70. I. FUSCIPES.

Je n'ai demandé communication que de la *var.* 2 décrite par Gravenhorst.

Le mâle que j'ai reçu n'a aucune analogie spécifique avec les *genuini* : il est identiquement de la même espèce que mon *Chasmodes lugens* ♂.

La synonymie devra donc être établie comme suit :

CHASMODES LUGENS. ♀ : *I. lugens* ♀ Grav.	}	*Tentam.*, 16, 2.
— — ♂ : *I. fuscipes* ♂, *var.* 2, Grav.	}	

72. I. EDICTORIUS.

Le mâle reçu de Breslau est le même que ma *var.* 5 de l'*Amb. divisorius* (*Ich. Amb. Eur.* 53. 43).

A l'endroit cité, j'ai dit que mon exemplaire ne diffère de celui de Gravenhorst que par l'absence d'une linéole blanche sous la base des ailes. J'en possède aujourd'hui un deuxième individu qui présente la même différence, mais qui est un peu plus petit. En outre, j'en ai reçu un troisième de Suède, de M. Dahlbom; chez celui-ci, il y a une linéole blanche sous la base des ailes, et il diffère encore des deux autres, 1° en ce qu'il a une linéole blanche aux orbites faciales; 2° les pieds intermédiaires ont l'extrémité des jambes presque complétement noire, et les tarses noirs; les jambes de derrière sont noires dans une plus grande étendue. — Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que le même envoi de M. Dahlbom contenait deux mâles *genuini* de l'*Amb. divisorius* de même taille que la variété, ayant aussi tous deux une ligne blanche aux orbites faciales, et l'un d'eux ayant également deux linéoles blanches près de la base des ailes, ainsi qu'un point blanc sur la tégule et la radicelle.

76. I. VESPERTINUS.

Le mâle que j'ai reçu de Breslau est bien certainement celui d'après lequel Gravenhorst a fait sa description, puisque, dans la liste d'envoi, il est indiqué comme exemplaire unique. Il est donc important de faire remarquer que la description est inexacte en ce qu'il y a un petit point blanc sur la tégule des ailes et une linéole blanche sous leur base; de sorte que ce mâle a identiquement la même coloration que celui que j'ai indiqué comme *var.* 2 de l'*Amb. mesocastanus* (*Ich. miscel.* 51. 4), et que j'ai décrit

d'après un individu reçu de M. Von Siebold. Du reste, je crois pouvoir persister dans l'opinion que j'ai émise à cette époque.

Dans mon *Tentamen* (136. 34), j'avais rapporté l'*I. vespertinus* à ma *var.* 1 de l'*Amb. funereus;* cette synonymie doit être annulée. (Voir *Ich. Amb. Eur.* n° 47, pp. 57-58.)

SECTIO IV.

78. I. SUBMARGINATUS.

La femelle reçue de Breslau est de la même espèce que mon *I. subreptorius* ♀ (*Ich. miscel.* 16. 10); ce dernier devra donc changer de nom.

Cette femelle a l'écusson et les deux taches anales de couleur *jaune,* comme les individus qui me sont venus de Suède : c'est donc à tort que Gravenhorst attribue à ces parties une couleur *blanche.*

79. I. SALICATORIUS.

Le mâle et la femelle qui m'ont été envoyés de Breslau comme *genuini*, appartiennent à deux espèces différentes.

Le mâle me semble être un *I. iocerus* Grav. n° 121, analogue à sa *var.* 2, mais ayant le 2me et le 3me segment marqués de noir; il a un point blanc sur le 5me segment, et une grande tache blanche sur les 6me et 7me.

Des trois femelles mentionnées par Gravenhorst, celle que j'ai reçue a les orbites frontales jaunâtres, et une linéole jaunâtre sous la base des ailes; son abdomen a des gastrocèles très-peu distincts; il est obtus au bout, noir avec une tache jaune sur le 7me segment. — C'est un *Amblyteles* qui a la plus grande ressemblance avec mon *Amb. indocilis* ♀ (*Tentam.* 126. 20); cependant ses antennes ont les articles 4-8 un peu plus grenus, et ses jambes sont d'un jaune plus pur.

Remarque. — Je n'ai pas demandé communication des variétés

1-3 décrites par Gravenhorst, lesquelles appartiennent peut-être toutes à autant d'espèces différentes.

80. I. MICROCERUS.

D'après la femelle que j'ai reçue, cette espèce n'est qu'une variété de l'*I. anator* ♀. Ses antennes ont un vestige d'anneau ferrugineux; elle a au sommet des orbites frontales une linéole blanche très-petite, et en outre une linéole blanche sous la base des ailes.

85. I. LEUCOMELAS.

La femelle de cette espèce n'étant pour moi l'objet d'aucun doute, c'est du mâle seul que j'ai demandé communication.

Le mâle qui m'a été envoyé est une variété de l'*I. punctus* Grav., très-voisine de ma *var.* 1 (*Tentam.* 49. 43) et n'ayant, par conséquent, aucune analogie spécifique avec l'*I. leucomelas* ♀, dont j'ai indiqué depuis longtemps le véritable mâle (*Tentam.* 87. 88).

83. I. QUADRIALBATUS.

La synonymie de la femelle ne me laissant aucun doute, je n'ai demandé communication que du mâle.

Celui qui m'a été envoyé appartient à une tout autre espèce que la femelle. C'est un Ichneumon de ma Division 4, à postpétiole entièrement ponctué et à petits gastrocèles, qui n'est probablement qu'une variété de l'*I. albosignatus* Grav. nº 33; j'en ai un individu de Belgique chez lequel le dos du 7me segment, au lieu d'être tout blanc, est noir avec un petit point blanc, et qui semble ainsi indiquer le passage d'une espèce à l'autre.

Observations. — Lorsque j'ai publié mes premiers ouvrages sur les Ichneumons, je ne connaissais pas le véritable mâle de l'*I. quadrialbatus;* aujourd'hui j'en possède plusieurs individus, et je puis, par conséquent, compléter la connaissance de cette espèce.

En prenant pour type spécifique la femelle, et en lui laissant le

nom imposé par Gravenhorst, je dirai que l'*I. quadrialbatus* est une espèce voisine de l'*I. gracilicornis* et ayant, comme lui : 1° l'aréole supéromédiane du métathorax rectangulaire; 2° le postpétiole aciculé; 3° les gastrocèles larges et rugueux; 4° les pieds assez grêles; 5° les antennes grêles et sétacées :

I. QUADRIALBATUS ♀♂.

(♀) : *Scutello, maculaque segmentorum* 6 *et* 7, *albis; stigmate, femoribus tibiisque subgracilibus, rufis, harum posticis apice nigris; antennis gracilibus setaceis albo-annulatis, saepe tricoloribus; postpetiolo aciculato; gastrocoelis majusculis.* = 3 ½ - 5 li. — I. QUADRIALBATUS ♀ Grav. I. 252. 83 (excluso *mare*). — Wesm. *Tentam.* 42. 35. — 7 feminae.

(♂) : *Scutello albo; antennis subtus, stigmate, femoribus tibiisque subgracilibus, rufis, harum posticis apice nigris; postpetiolo aciculato; gastrocoelis majusculis.* = 4-5 li. — ? I. FOSSORIUS ♂ *var.* 2 Grav. I. 165. 32 (excluso *mare* Fennico). — 5 mares.

Var. 1. ♀ : *Segmentis* 2 *et* 3 *plus minus castaneis.* = 4-5 li. — Wesm. *Mantis.* p. 18. — 4 feminae.

Var. 2. ♀ : *Scutello nigro.* = 5 li. — 1 femina.

Var. 3. ♂ : *Orbitis facialibus albis.* = 5 ½ li. — 1 mas.

? Var. 4. ♂ : *Antennis rufis, superne fusco-punctatis.* — AMB. CAMELINUS ♂ Wesm. *Mantis.* p. 62. — *Ich. Amb. Eur.* p. 48. n° 39. — 2 mares.

Inter feminas genuinas occurrunt haud raro individua segmentis 2 et 3 piceis, quae transitum ad *var.* 1 parant.

In *var.* 1, antennae ut plurimum tricolores sicut in feminis genuinis.

In *var.* 2. ♀, scutellum totum nigrum; antennae nigrae annulo albo; tarsi omnes rufi; abdominis segmentum 2 rufum, lateribus et apice nigro-maculatum.

Mas : Caput palpis apicem versus, interdumque mandibularum apice, rufis. Antennae subtus rufae, articulo 1 saepe toto nigro. Thorax interdum puncto subobsoleto rufo ante alas. Scutellum

album. Alae stigmate rufo; squamula et radice nigris, raro castaneis. Abdomen nigrum, rarissime segmentorum 2 et 3 margine laterali castaneo-maculato.

Mas *var.* 3, caeteris vix paulo major, a genuinis non differt nisi linea alba ad orbitas faciales.

Quod ad *var.* 4. ♂ spectat, dubium a nobis expressum oritur, non ex antennarum coloratione, sed e sculptura postpetioli qui minus regulariter aciculatus est quam in maribus genuinis, potiusque subscaber videtur. — Quidquid est, monere liceat, e maribus illis tribus dubie indicatis in *Ich. Amb. Eur.* nº 59 (*var.* 1 ?), unum ad *I. quadrialbatum* genuinum referendum esse, alium unum (Belgicum scilicet) ad nostram praesentem *var.* 4; de tertio mare, nil certi asserere audeo.

87. I. MOLITORIUS.

L'exemplaire qui m'a été envoyé de Breslau comme étant l'*I. molitorius* mâle de Gravenhorst, est une femelle de l'*Amb. oratorius* ayant les segments 1 et 2 de l'abdomen entièrement noirs. Cette variété de l'*Amb. oratorius* ♀ n'est pas rare, et si elle n'a pas été mentionnée dans mon *Tentamen* (116. 5), c'est par suite d'un oubli que j'ai réparé postérieurement (*Ich. Amb. Eur.* p. 14 ad finem).

Quant à l'*I. molitorius* ♀ de Gravenhorst, il le compare, et avec raison, à son *I. confusorius* ♀, dont je le regarde même comme une variété (*I. luctatorius* ♀ *Tentam.* 57. 51 *var.* 10), excepté les individus dont l'abdomen, d'un noir bleuâtre, n'a qu'une tache blanche anale et qui appartiennent, je crois, à la même espèce que la femelle de mon *I. deliratorius* (*Tentam.* 37. 28).

Remarques. — En signalant ici la double erreur de Gravenhorst, qui a donné, pour mâle et femelle de la même espèce, deux femelles d'espèces différentes, je n'entends pas décider quelle est celle de ces deux espèces que Linné a décrite sous le nom d'*I. molitorius* dans sa *Fauna Suecica;* car sa courte description peut s'ap-

quer à l'une et à l'autre (1), et elles se rencontrent toutes deux en Suède, comme j'en ai acquis la preuve par ma correspondance avec M. Dahlbom : dans un de ses envois, j'ai reçu, sous le nom d'*I. molitor* ♀ Lin., la variété de l'*Amb. oratorius* ♀ à segments 1 et 2 sans taches blanches; dans un autre envoi, j'ai trouvé l'*I. molitorius* ♀ Grav., mais sans indication de nom. Il paraît que M. Boie partage l'opinion de M. Dahlbom à l'égard de l'*I. molitorius* de Linné, puisqu'il a décrit sous ce nom, comme variétés, des *Amb. oratorius* (*Entom. Zeit.* 1855, p. 91, n° 18).

Une opinion toute différente est celle de Christ, qui, sous le nom d'*I. molitor* Lin., a décrit et représenté l'*I. molitorius* ♀ Grav. (*I. luctatorius* ♀ *var.* 10 mihi); la fig. 6 de la pl. XXXV est très-reconnaissable, et la description (p. 348) est d'une exactitude irréprochable.

SECTIO V.

87ᵇ. I. DIDYMUS.

La femelle reçue de Breslau est un Ichneumon de ma Division 2, qui, par la taille et l'ensemble des formes, a beaucoup de ressemblance avec mes *I. bellipes* et *medialis;* il ne manque pas non plus d'analogie avec mon *I. tuberculipes,* mais il n'a pas le moindre vestige de tubercule sous les hanches de derrière. — Les antennes sont contournées et un peu amincies vers le bout; l'aréole supéromédiane du métathorax est rectangulaire, plus large que longue; le postpétiole est finement aciculé; les gastrocèles sont peu profonds et de largeur médiocre.

Je connais deux variétés de l'*I. didymus* qui ont le 2me segment de l'abdomen entièrement noir et qui peuvent être signalées ainsi:

Var. 1. ♀ : *Segmento 2 toto nigro.* = 7 $\frac{1}{2}$ li. — 1 femina.

Var. 2. ♀ : *Segmento 5 puncto albo.* — *Caetera sicut in* var. 1. =

(1) Cependant, si Linné avait eu sous les yeux un *Amb. oratorius,* n'aurait-il pas aperçu et signalé la couleur blanche, toujours très-apparente, des orbites frontales?

8 li. — 1 femina.

Ambae varietates differunt praeterea a femina genuina, 1° orbitis et collo totis nigris; 2° initio tantum brevissimo lineae rufae ante alas. — In *var.* 2, macula alba segmenti 5 multo minor est quam duae sequentes.

Aucune de ces variétés n'est de Belgique : la *var.* 1 existe depuis plusieurs années dans ma collection, sans étiquette d'origine, et je dois l'avoir reçue de France ou d'Allemagne; la *var.* 2 m'a été envoyée récemment par M. Sichel, comme originaire du nord de la France.

91. I. SILACEUS.

La femelle reçue de Breslau est un Ichneumon de ma Division 2, qui me semble avoir plus d'analogie avec l'*I. raptorius* ♀ qu'avec aucune autre espèce. Comme celui-ci, elle a les antennes un peu grêles et amincies à l'extrémité; les formes et les proportions de la tête, des pieds, du thorax et de ses aréoles sont les mêmes. L'abdomen est largement arrondi sur les côtés, peu aigu au bout, et ses gastrocèles sont assez grands.

A la fin de la description de Gravenhorst, au lieu de 5 *et* 6 *macula alba*, il faut lire : 5-7 *macula alba.*

92. I. AMMONIUS.

J'ai reçu de Breslau deux individus appartenant à l'*I. ammonius* ♂ de Gravenhorst.

Ces deux prétendus mâles sont deux femelles d'un *Amblyteles* d'espèce très-voisine de l'*I. sanguinatorius* (autre *Amblyteles* femelle, dont Gravenhorst a aussi fait un mâle). — Voir *Amb. occisorius* (*Tentam.* 122. 16).

J'avais aussi demandé communication de l'*I. ammonius* ♀ Grav.; mais il ne m'a pas été envoyé. A en juger par la description, je suis à peu près certain qu'il est de la même espèce que mon *I. caloscelis* ♀ (*Tentam.* 59. 52).

Quant à la *var.* 1. ♀ Grav., bien que je ne l'aie pas vue, je la regarde comme d'espèce différente.

Au milieu de ce chaos, comme il est essentiel de pouvoir, à l'occasion, s'exprimer d'une manière intelligible, je préviens que je désignerai à l'avenir, 1° l'*I. ammonius* ♂ Grav. sous le nom d'*Amb. ammonius* ♀, 2° l'*I. ammonius* ♀ Grav. sous le nom d'*I. caloscelis* ♀.

J'ai dit plus haut que l'*Amb. ammonius* ♀ est très-voisin de l'*Amb. occisorius* ♀ ; en effet, leurs différences consistent seulement en ce que le premier a, 1° les joues un peu plus larges et plus convexes, 2° les segments 4 et 5 entièrement noirs.

96. I. CAEDATOR.

La description de Gravenhorst indiquant quelques variations dans la coloration et la taille de cette espèce, je préviens que j'ai reçu de Breslau une femelle longue à peine de 4 lignes, ayant le chaperon et les joues noirs, l'extrémité du 4me segment abdominal bordée de blanc, et la 2me intersection parcourue par une ligne noire.

Cette femelle appartient à ma Division 2 des Ichneumons. La tête est transversale, à peine un peu plus large que le thorax, arrondie et rétrécie derrière les yeux; la face et le chaperon sont assez courts : les côtés de celui-ci sont coupés un peu obliquement; l'inorbite forme une légère protubérance carrée. Les antennes sont un peu courtes, contournées et amincies vers l'extrémité. Le métathorax n'a pas le moindre vestige de dents; ses spiracles sont linéaires, son aréole supéromédiane est en rectangle un peu allongé. L'abdomen a le postpétiole finement aciculé, les gastrocèles petits; son extrémité est aiguë et sa tarière assez grêle.

97. I. RAPTORIUS.

J'ai reçu de Breslau deux individus désignés comme les deux sexes de cette espèce, et portant chacun une étiquette destinée à les distinguer sous ce rapport.

Le prétendu mâle est un *Amblyteles* femelle qui ne diffère de l'*Amb. ammonius* ♀ (voir n° 92) que par l'existence de bandes blanches marginales sur les segments 4 et 5 de l'abdomen; de sorte que, par la forme de la tête, il ressemble à ce dernier, tandis que, par la coloration de l'abdomen, il se rapproche de mon *Amb. occisorius* ♀. Cet assemblage de caractères intermédiaires chez le prétendu mâle de l'*I. raptorius* me porte à croire que celui-ci et l'*Amb. ammonius* ♀ doivent probablement être réunis à l'*Amb. occisorius* ♀, comme étant les femelles d'une seule et même espèce, dont les joues, en raison même de leur dilatation, sont sujettes à des modifications accidentelles (1), et dont les segments 4 et 5 de l'abdomen sont tantôt bordés de blanc, tantôt entièrement noirs.

La femelle *genuina* de l'*I. raptorius* qui m'a été envoyée ressemble à celles que j'ai décrites sous ce nom (2) par les formes et la coloration générale, par les antennes amincies à l'extrémité, l'aréole supéromédiane du métathorax carrée, les pieds un peu grêles, le postpétiole aciculé, les gastrocèles étroits, ainsi que par la grandeur respective des trois taches blanches anales, dont la première est plus petite que les suivantes; mais sa taille est notablement plus forte ($5\frac{1}{4}$ li.), et sa surface est plus fortement ponctuée.

98. I. GRACILICORNIS.

Le mâle reçu de Breslau est celui indiqué avec doute par Gravenhorst. Il diffère de la description en ce qu'il a une linéole blanche aux orbites du vertex, une ligne blanche aux orbites externes, l'extrême base du 4me segment fauve vers les côtés, et près de son bord terminal trois petits points blancs.

(1) Lorsque, chez une espèce d'insecte, l'un des sexes possède, dans un organe ou une région, une exubérance de formes étrangère à l'autre sexe, la partie exubérante est souvent soumise à des oscillations de dimensions. Ainsi, chez le *Lucanus cervus*, la grandeur de la tête et des mandibules des mâles varie considérablement; il en est de même des apophyses corniformes du prothorax ou de la tête chez les mâles du *Geotrupes typhaeus*, du *Bolbocerus mobilicornis*, etc., etc.

(2) *Tentam.* 37. 44 (exclusis *var.* 4, 5 et 6).

Ce mâle, qui n'a aucun rapport spécifique avec l'*I. gracilicornis* ♀, est le véritable mâle de l'*I. callicerus* ♀ Grav. (1). — Voir ci-après n° 130.

L'*I. gracilicornis* ♀ reçu par le même envoi ne diffère en rien de ceux de Belgique.

101. I. BICINGULATUS.

La femelle de cette espèce ne saurait être confondue avec aucune autre de la Section V de Gravenhorst, puisque c'est la seule qui ait les segments 6 et 7 de l'abdomen entièrement noirs.

La tête est de la largeur du thorax, luisante. Les antennes sont assez fortement amincies vers l'extrémité. Le mésothorax est luisant, à ponctuation excessivement fine sur le dos; le métathorax est moins luisant, à ponctuation très-serrée, à spiracles linéaires, deux petites dents aiguës; son aréole supéromédiane est étroite, rectangulaire, notablement plus longue que large; les aréoles de la face postérieure sont effacées. L'abdomen est oblong, peu aigu au bout, à gastrocèles très-petits, à postpétiole légèrement bicaréné et faiblement ponctué-aciculé; les segments suivants sans ponctuation distincte. Les pieds sont de grosseur médiocre.

Parmi les détails de coloration omis dans la description de Gravenhorst, je signalerai les suivants : 1° les 3 derniers articles des palpes maxillaires sont fauves, les mandibules ont une tache fauve avant le bout, les orbites frontales ont une ligne fauve qui s'étend jusque sur le vertex en s'y élargissant un peu; 2° le 1er article des antennes a son côté intérieur en partie fauve; 3° le bord supérieur du cou a une ligne transversale blanche subinterrompue.

Cette espèce appartient certainement à mon sous-genre *Ichneumon;* mais, parmi les espèces de ce groupe, sa place naturelle me semble difficile à déterminer.

(1) Ce mâle a été décrit par moi sous le nom d'*I. plurialbatus*, à une époque où j'avais conçu des doutes sur la synonymie de l'*I. callicerus* ♀. (*Ich. miscel.* n° 30.)

114. I. EGREGIUS.

La femelle décrite sous ce nom par Gravenhorst est un *Amblyteles* que je regarde comme une espèce très-distincte; pour les formes et la sculpture, il l'a, avec raison, comparée à son *I. palliatorius* ♀. — Les mandibules sont en grande partie fauves; il y a un petit point fauve sur les angles du chaperon; devant les ailes, il y a une linéole fauve peu distincte; l'extrême base des jambes de derrière est noire. Le reste de la description est exact.

115. I. SUBINTERRUPTUS.

Le mâle *genuinus* que j'ai reçu de Breslau me paraît être une variété de l'*Amb. uniguttatus*, ayant à peu près la même coloration que mes *var.* 4, 5 et 6 (*Tentam.* n° 18, p. 125); les mâles de ma *var.* 6 ont aussi, sur le bord du 4me segment, une ligne transversale blanchâtre largement interrompue au milieu; mais ils ont les segments 5-7 entièrement noirs.

117. I. SUBCYLINDRICUS.

J'ai reçu de Breslau une femelle et un mâle.

Pour se faire une idée des formes de la femelle, on ne saurait mieux la comparer qu'à l'*Amb. occisorius* ♀ (*I. sanguinatorius* Gr.). Elle en diffère en ce que, 1° sa tête est notablement plus large que le thorax et plus renflée derrière les yeux; la tubérosité médiane de la face est plus large, plus courte et plus saillante; les tubérosités latérales sont aussi plus saillantes, lisses et très-luisantes; le chaperon a, dans le milieu, une fossette linéaire longitudinale assez profonde (peut-être accidentelle); 2° les antennes sont plus grêles et à articles plus allongés; 3° le pétiole de l'abdomen est un peu plus large, le postpétiole un peu plus long; l'abdomen, depuis la base du 2me segment jusqu'à l'extrémité du 5me, est parfaitement droit sur les côtés; le 2me segment est un peu

plus long que large; les trois suivants sont carrés; le 6me est arrondi sur les côtés et rétréci, et porte une grande tache blanche dorsale un peu plus longue que large; le 7me est fortement comprimé (1), et son dos étroit porte une tache oblongue blanche; la tarière est un peu saillante; sous le ventre, les segments 2-4 ont un pli caréniforme, et le bout du 6me est très-éloigné de l'origine de la tarière. — En vertu de ces derniers caractères, cette femelle appartient donc à mon sous-genre *Ichneumon*.

Sous le rapport des tubérosités de la face et de la forme des pieds, la femelle de cette espèce a une certaine analogie avec l'*Alomya ovator* ♀.

Quant au mâle, il me semble entièrement comparable à mon *Amb. Gravenhorstii* ♂, mais il est un peu plus grand: c'est une opinion que j'avais déjà émise à une époque antérieure. (*Ich. Amb. Eur.* n° 24, *var.* 3 ♂). En tous cas, je regarde comme impossible que ce soit le mâle de l'*I. subcylindricus* ♀.

123. I. RIDIBUNDUS.

J'ai reçu de Breslau un mâle qui est identiquement de la même espèce que ceux de Belgique décrits dans mon *Tentam.* 99. 105.

Cette espèce est sujette à varier, aussi bien par la taille que par les couleurs. En 1855, M. le Dr Sichel m'en a envoyé deux individus originaires de Hongrie, longs de 4 lignes; l'un d'eux était conforme à la description de Gravenhorst, excepté les jambes de derrière, qui étaient entièrement noires; l'autre était coloré comme mon mâle *genuinus*, mais il avait une tache blanche sur les hanches de derrière.

Dans ma revue des *Ich. Amb. Eur.* p. 63, j'ai annoncé que les *Anisobas* ont un tubercule en avant du bord antérieur du mésothorax, au milieu du sillon transversal du cou. Un tubercule analogue, mais plus petit, existe chez l'*I. ridibundus*, aussi bien chez la femelle que chez le mâle, et c'est une nouvelle preuve que les

(1) Comme Gravenhorst ne dit absolument rien de cette forme si remarquable, on serait porté à soupçonner que c'est un état purement accidentel.

deux sexes, réunis par moi sous le même nom dans mon *Tentamen*, appartiennent réellement à une seule et même espèce.

124. I. ISCHIOXANTHUS.

Le mâle que j'ai reçu de Breslau est un *I. exulans* Grav. n° 216 (1) sur le 7[me] segment duquel une goutte de matière blanche a formé une tache un peu asymétrique; je suis parvenu à enlever une partie de cette matière, après l'avoir imbibée d'éther sulfurique, et je l'aurais fait disparaître tout entière si je n'avais jugé nécessaire de conserver à cet Ichneumon la preuve originaire de l'erreur de Gravenhorst.

126. I. DECEPTOR.

J'ai reçu de Breslau un mâle et une femelle *genuini*, qui appartiennent à deux espèces très-différentes, et dont l'examen a pleinement confirmé mes prévisions : en effet, le mâle est mon *I. vestigator* ♂ (*Tentam.* 90. 94); la femelle est mon *I. punctus* ♀ (*Tentam.* 49. 43).

Je n'ai demandé communication d'aucune des variétés que Gravenhorst a décrites et parmi lesquelles il a bien certainement confondu diverses espèces. (Voir *I. dolosus, Ich. oti.* n° 26.)

Pour éviter de nombreuses difficultés de synonymie, le meilleur moyen est de supprimer complétement à l'avenir le nom d'*I. deceptor*.

126[b]. I. SUBALBELLUS.

La femelle reçue de Breslau est un *Platylabus* qui ressemble beaucoup à un *Plat. orbitalis* ♀ de petite taille (*Tentam.* 158. 8).

Bien que Gravenhorst lui attribue *caput totum nigrum*, un examen attentif y laisse découvrir une linéole pâle aux orbites du front et un point pâle contre la base des mandibules; aux pieds

(1) *Exephanes hilaris* ♂, *Tentam.* 17. 1.

de derrière, l'extrême base des cuisses et l'extrême bout des trochanters sont blanchâtres.

129. I. MILITARIS.

J'ai reçu de Breslau le mâle et la femelle qui appartiennent à deux espèces très-différentes.

La femelle a identiquement les formes et la sculpture de l'*I. extensorius* ♀, dont je l'avais regardée antérieurement comme une variété (*I. extensorius* var. 1, *Mantis.* p. 100).

Je regarde le mâle comme appartenant à mon *I. angustatus* ♂ (*Ich. miscel.* n° 31, p. 44). Il a une linéole blanche aux orbites de la face, un point blanc aux orbites du front, une linéole blanche sous la base des ailes, et un très-petit point blanc sur la tégule, tous caractères omis dans la description de Gravenhorst.

Pour l'avenir, je propose de conserver le nom d'*I. militaris*, en l'appliquant à la femelle seulement.

130. I. CALLICERUS.

Le mâle et la femelle qui m'ont été envoyés comme *genuini* appartiennent à deux espèces différentes.

La femelle se rapporte réellement à l'espèce que j'avais désignée sous son nom, dans mon *Tentamen.* Elle a sur le 5me segment une bande blanche terminale qui n'est pas mentionnée dans la description de Gravenhorst, de sorte que j'avais postérieurement changé son nom en celui d'*I. plurialbatus.*

Le mâle est un individu de mon *I. chionomus* ♂, comme je l'avais déjà soupçonné dans mon *Tentam.* 91. 95. Il a les orbites de la face et les taches du chaperon blanches (et non pas jaunes); sous le 1er article des antennes, il a deux points blancs.

En résumé, la synonymie doit être établie de la manière suivante :

I. CALLICERUS.

Femina.

I. CALLICERUS ♀ Grav. I. 343. 130 (excluso *mare*).
I. CALLICERUS ♀ Wesm. *Tentam*. 96. 101.— *Adnot.* p. 8, *var*. 1. ♀.

Mas.

I. GRACILICORNIS ♂ (?) Grav. I. 290. 98.

Mas et femina.

I. PLURIALBATUS Wesm. *Ich. miscel.* 39, 30 (deleta *var*. 1. ♂).

De plus, comme j'ai récemment découvert des mâles analogues à ma *var*. 1. ♀ (*Adnot*. p. 8), cette variété doit s'étendre aux deux sexes :

Var. 1. ♂♀ : *Femoribus posticis vel posterioribus totis nigris.* = $3\frac{1}{2}$-4 li. — 2 mares et 1 femina.

Apud unum ex his maribus, tibiae nigrae, anterioribus antice stramineis.

Quant à la *var*. 1 ♂, indiquée dans les *Ich. miscel.* p. 40, elle doit être supprimée comme étant le résultat d'une illusion : l'examen de ces insectes ayant eu lieu pendant l'hiver, à la lumière de la lampe, une certaine transparence des angles du postpétiole leur a donné à mes yeux une teinte blanche, tandis qu'ils étaient en réalité fauves.

131. I. SEXALBATUS.

La femelle que j'ai reçue de Breslau est celle qui avait été envoyée à Gravenhorst du Piémont. C'est un Ichneumon de ma Division 6, et qui me semble être de la même espèce que mon *I. sexalbatus* (*Tentam*. 95. 99).

Remarques. — J'ai reçu de diverses parties de l'Europe des femelles de l'*I. sexalbatus*, dont plusieurs ont deux taches fauves sur le chaperon, et en outre, mais plus rarement, le centre de la

face teint de fauve; les cuisses et les jambes de leurs 4 pieds antérieurs ont plus ou moins de noir. J'ai également reçu des mâles dont la plupart paraissent se rapporter à la *var.* 1 de l'*I. sedulus* Grav., d'autres à la *var.* 3.

En Belgique, je n'ai pu me procurer jusqu'à présent d'autre femelle que celle indiquée dans mon *Tentamen*, laquelle diffère de toutes les autres par le 5me segment de l'abdomen entièrement fauve comme les quatre précédents, par ses 4 hanches antérieures de couleur châtain en dessous, et par ses cuisses de derrière en partie noirâtres le long du côté antérieur. Les mâles que j'y ai réunis (*Tentam.* ibid. — *Mantis.* p. 46) et qui appartiennent à la *var.* 5 de l'*I. sedulus* Grav. ont aussi les segments 1-5-6 entièrement fauves.

Ce que je dois avouer ici, c'est que je ne connais aucun caractère, ni de formes, ni de sculpture, propre à établir la limite entre l'*I. sexalbatus* et l'*I. bilunulatus*, de sorte qu'on en est réduit à invoquer uniquement la couleur des cuisses de derrière, fauves chez l'un, noires chez l'autre; et, même sous ce rapport, on voit la limite s'effacer, puisqu'on rencontre des individus, des mâles surtout, dont les cuisses de derrière sont en partie fauves et en partie noires. Comme preuve de cette ressemblance entre les deux espèces, je rappellerai que, à une époque antérieure, j'ai réuni à l'*I. bilunulatus* des mâles à cuisses de derrière entièrement fauves (*Mantis.* p. 49, *var.* 4).

D'un autre côté, je dois ajouter que si ces deux espèces ne sont que des variétés d'une seule, il semble, cependant, qu'elles ne sont pas également propres aux mêmes contrées, et que, là où l'une d'elles abonde, l'autre est très-rare ou manque complétement. En Belgique, c'est dans les bois de sapins de la Campine qu'on trouve l'*I. bilunulatus* en grand nombre, circonstance en accord avec les observations de M. Ratzeburg, qui a obtenu le mâle des nymphes de la *Noctua piniperda* (*Die Ich. der Forstins.* III, 171. 37).

Enfin, parmi les femelles reçues du dehors et dont la coloration a de l'analogie avec celle de l'*I. sexalbatus*, j'en ai qui ont une forte taille, les cuisses un peu plus renflées, les quatre pieds anté-

rieurs presque entièrement noirs, les segments 1-3-4 châtain : est-ce une autre espèce ?

N. B. Vers la fin de sa description, Gravenhorst dit, à propos du 3me segment de l'abdomen : 3 *interdum basi et margine summo nigris;* au lieu de *nigris*, il faut lire *rufis*.

132. I. MULTIPICTUS.

La femelle reçue de Breslau est un Ichneumon de ma Division 2, qui me semble appartenir à une espèce différente de toutes celles que j'ai décrites. Si l'on excepte la couleur de l'écusson et la taille un peu plus forte, il a à peu près l'aspect et le port de mon *I. latrator* ♀ (*I. crassipes* Grav.).

La tête est de la largeur du thorax, légèrement arrondie derrière les yeux. Les antennes sont filiformes. L'aréole superomédiane du métathorax est carrée. Le postpétiole est très-élargi, très-finement aciculé dans le disque, ponctué vers les côtés; les gastrocèles sont très-peu profonds, transverso-linéaires; les segments 2 et 3 sont un peu déprimés.

Quant à la coloration, il faut ajouter à la description de Gravenhorst : Palpes maxillaires pâles vers l'extrémité; mandibules fauves avec le bout noir; un point fauve orbital au niveau de l'orgine des antennes; scapus fauve avec le côté extérieur noirâtre; bord supérieur du cou d'un roux pâle.

133. I. SUAVIS.

La femelle que j'ai reçue de Breslau se rapporte à mon *I. vestigator* ♀ (*Tentam.* 90. 94).

Elle m'a été envoyée comme *genuina;* mais je crois que c'est par erreur, car ses antennes et ses pieds ont la coloration assignée par Gravenhorst à sa *var.* 1. Je ferai en outre remarquer que, d'après la description de cet auteur, l'*I. suavis* GENUINUS a l'anneau blanc des antennes composé des articles 8-16, tandis que, chez tous les *I. vestigator* ♀ de ma collection, cet anneau se termine au 13me ou au 14me article.

Cette femelle, extraite de la collection de Gravenhorst, paraît avoir été examinée par lui avec peu de soin; car il faut ajouter à sa description : 1° extrême bout des joues fauve; 2° bord du chaperon fauve, surtout vers les angles; 3° une linéole orbitale fauve au niveau de la base des antennes; 4° un point orbital roux-pâle sur le vertex; 5° bord supérieur du cou d'un fauve très-sombre; 6° des traces d'un point châtain sur le postscutellum. — On peut vérifier que tous ces caractères se trouvent mentionnés dans la description de mon *I. vestigator* ♀ (*Tentam.* loc. cit.)

Je me crois en droit de conserver provisoirement à mon *I. vestigator* le nom que je lui ai donné, parce que l'*I. suavis* GENUINUS de Gravenhorst est peut-être d'une autre espèce que sa *var.* 1.

En conséquence de ce que j'ai dit plus haut relativement au n° 126, la synonymie peut être présentée ainsi :

I. VESTIGATOR.

I. VESTIGATOR ♂ Wesm. — I. DECEPTOR ♂ Grav.
I. VESTIGATOR ♀ Wesm. — I. SUAVIS ♀ *var.* 1 Grav.

134. I. LEPIDUS.

J'ai reçu de Breslau un mâle et une femelle *genuini* qui appartiennent certainement à deux espèces différentes.

Le mâle est de même espèce que l'*I. lepidus* ♂ de mon *Tentamen* (98. 104). — Si, dans ma diagnose, j'ai indiqué simultanément l'*I. lepidus* ♀ Grav., c'est de pure confiance, car j'ai eu soin d'ajouter, à la page suivante : *Femina mihi nondum occurrit.*

Je regarde l'*I. lepidus* ♀ Grav. comme devant être réuni à l'*I. sexalbatus* ♀, et, par la taille comme par la coloration, il se rapproche beaucoup de la femelle de Belgique dont j'ai parlé dans mes annotations au n° 131.

Remarques.—Depuis la publication de mon *Tentamen*, en 1844, je n'ai plus fait mention de l'*I. lepidus* dans aucun de mes autres ouvrages sur les Ichneumons. Je profiterai donc de l'occasion qui

s'offre ici pour exposer ce que, dans l'intervalle, j'ai appris à l'égard de cette espèce.

Je crois connaître maintenant la véritable femelle de l'*I. lepidus :* elle ressemble extrêmement à l'*I. vestigator* ♀, mais elle s'en distingue, 1° par ses orbites du vertex entièrement noires; 2° par son front un peu plus convexe, luisant et finement ponctué; tandis que l'*I. vestigator* ♀ a toujours aux orbites du vertex un point fauve ou roussâtre, et que son front est plus déprimé, plus mat, et fortement ponctué. Ces différences concordent avec celles qu'on observe chez les mâles, l'*I. vestigator* ♂ ayant aux orbites du vertex un point blanc qui n'existe jamais chez l'*I. lepidus* ♂.

Quant à l'*I. lepidus* ♂, j'en ai découvert plusieurs variétés dont je vais esquisser les caractères dans le résumé suivant :

I. LEPIDUS.

(♂) : *Scutello et colli margine supero albis; tibiis anterioribus, posticarum basi et segmentis* 1-4 *rufis*, 6 *apice et* 7 *dorso albis*. = 3-4 ½ li. — Grav. I. 351. 134 (exclusa *femina*). — Wesm. *Tentam.* 98. 104 (exclusa *femina*). — 12 mares.

(♀) : *Scutello albo; pedibus rufis, femoribus tibiisque posticis apice nigris; segmentis* 1-3 *rufis*, 6 *et* 7 *dorso albis; antennis tricoloribus; fronte nitida, subtiliter punctata*. = 2 ½ li., rarissime 3 ½ li. — I. SUAVIS ♀ (*genuinus*)? Grav. I. 348. 133. — 6 feminae (1).

Var. 1. ♂ : *Tibiis posticis totis nigris* = 4-4 ½ li. — *Tentam.* ibid. — 6 mares.

Var. 1[b]. ♂ : *Segmenti* 5 *margine apicali albo; femoribus posticis rufis apice nigro.* = 4 li. — Grav. *Ibid.* var. 1 (exclusa *femina*). — 1 mas.

Var. 2. ♂ : *Lineola alba ad orbitas faciales.* = 3 ½ li. — 1 mas.

Var. 3. ♂ : *Orbitis facialibus, et segmenti* 5 *margine apicali, albis.* = 4 li. — 1 mas.

(1) Voir mes annotations à l'*I. suavis*, n° 133.

Var. 4. ♂ : *Pedibus rufis, coxis badiis, femoribus tibiisque posticis apice nigris.* = 3 li. — 1 mas.

Var. 5. ♂ : *Coxis rufo-maculatis.* = 3 li. — 1 mas.

Var. 6. ♂ : *Antennis albo-subannulatis.* = 3 ½ li. — 1 mas.

Var. 7. ♂ : *Antennis albo-annulatis; coxis rufo-maculatis.* = 4 li. — I. FALLAX Grav. I, 351. 135.

Femina : Caput palpis et mandibulis, interdum clypei margine, et rarissime inorbito, rufis. Antennae articulis 1-7-8 rufis, 6-7-8 interdum fuscis, 8-13 vel 9-14 albis. Thorax interdum colli margine supero rufo; punctulo subobsoleto castaneo infra scutellum. Scutellum album. Alae stigmate squamula et radice rufis vel subfuscis. Pedes rufi; femoribus posticis apice, raroque latere postico fere toto, nigris; tibiis posticis apice nigris; tarsis posticis articulorum apice fusco vel nigro. Abdomen segmentis 1-3 rufis, 4 basi summa saepe rufa, 6 et 7 dorso albis.

Apud omnes mares genuinos in Belgio lectos, antennarum articulus 1 totus niger.

In *var.* 1, pedes, non solum postici, sed etiam anteriores, latius nigro-imbuti; abdominis segmentum 1 interdum totum nigrum vel apice rufum.

In *var.* 1[b], nostri speciminis femora postica e medio ad apicem nigra.

Var. 2, praeter characterem indicatum, caeterum a genuinis non differt.

In *var.* 3, antennae subtus rufae articulo 1 stramineo, alarum squamula puncto albo.

In *var.* 5, pedes anteriores rufi, coxis subtus macula fusca; postici nigri, coxis superne femorumque et tibiarum basi rufis. Antennae subtus fuscoferrugineae articulo 1 rufo. Lineola alba infra alas.

In *var.* 6, antennae nigrae articulis 16-18 superne albis. Pedes nigri; femoribus anticis apicem versus, tibiisque anterioribus, subtus rufis. Abdomen segmento 1 nigro, 2 et 3 rufis, 4 e basi ad medium rufo.

Nostra *var.* 7 (*I. fallax* Grav.) medium tenet inter *var.* 5 et 6.

135. I. FALLAX.

D'après le mâle qui m'a été envoyé de Breslau, cette espèce n'est qu'une variété de l'*I. lepidus*. (Voir au n° 134, *var.* 7.)

Si, comme il est probable, cet exemplaire est celui d'après lequel Gravenhorst a fait sa description, il a inexactement compté les articles de l'anneau blanc des antennes, lequel se compose des articles 15-18, et non 13-17, suivant son assertion.

SECTIO VI.

150. I. CONTAMINATUS.

Le mâle que j'ai reçu sous ce nom me semble n'être qu'une variété de l'*I. occupator* Grav. — Les petites taches noirâtres, disposées en série transversale près du bord des 2me et 3me segments, ne sauraient avoir, à elles seules, la valeur d'un caractère spécifique; et je suis d'autant plus porté à les regarder comme accidentelles qu'elles ne sont même pas entièrement symétriques et que, vers la droite, elles sont presque effacées.

Si mon opinion à cet égard est fondée, il en résulterait que l'*I. occupator* présenterait, dans la coloration des derniers segments de l'abdomen, les modifications suivantes :

1° Segmentis ultimis totis nigris. — *I. occupator* (genuinus) Grav. I. 425. 166.

2° Segmento 7 macula alba. — *Ex. occupator* ♂ Wesm. *Tentam.* 17. 2.

3° Segmentis 5-7 albo-maculatis. — *I. contaminatus* Grav. I. 391. 150.

4° Segmentis 4-7 albo-maculatis. — *I. occupator* var. 1 Grav. 415. 166.

Je dois prévenir que je n'ai pas vu cette dernière variété.

152. I. MARGINEGUTTATUS.

Le mâle reçu de Breslau est de la même espèce que mon *Amb. novitius* (*Ich. Amb. Eur.* 12. 11). En septembre 1854, j'en ai pris, près de Bruxelles, un second individu qui se rapproche davantage de la description de Gravenhorst.

Chez les mâles décrits par Gravenhorst, les segments 1-3 ont chacun deux taches jaunes; chez le mâle des environs de Bruxelles, les taches des segments 1 et 2 sont réunies et forment une bande jaune amincie au milieu, tandis que celles du 3me segment sont étroitement séparées; chez le mâle reçu de M. Tischbein, les taches du 1er segment sont réunies, celles du 2me sont étroitement séparées, et celles du 3me manquent complétement.

Mon *Amb. novitius* devra donc prendre le nom d'*Amb. margineguttatus.*

Une autre conséquence, c'est que la femelle décrite par moi (*Tentam.* 121. 11) sous le nom d'*Amb. margineguttatus* étant d'une autre espèce, elle doit aussi changer de nom, et je la désignerai à l'avenir sous celui d'*Amb. restitutor* ♀.

En comparant entre eux l'*I. margineguttatus* Grav. et mon *Amb. novitius*, on peut exprimer leurs différences mutuelles de la manière suivante :

AMB. MARGINEGUTTATUS.

♂ GENUINUS : *Segmentis* 1-3 *maculis duabus apicalibus flavis.* — Grav. I. 393. 152.

♂♀ VAR. : *Segmentorum* 1-3 *maculis utrisque transversaliter coalitis vel subcoalitis; segmento* 3 *interdum toto nigro.* — *Amb. novitius* Wesm. *Ich. Amb. Eur.* 12. 11.

153b. I. ATRAMENTARIUS.

Le mâle qui m'a été envoyé de Breslau n'est qu'une variété de

l'*Amb. oratorius* ♂, comme je l'avais soupçonné antérieurement (*Ich. Amb. Eur.* n° 12, p. 14).

SECTIO VII.

160. I. DEFENSORIUS.

L'Ichneumon que j'ai reçu sous ce nom n'est qu'une des nombreuses variétés de l'*Amb. palliatorius* ♂, et il est surtout voisin de l'*I. erythropygus* Grav., autre variété de l'*Amb. palliatorius*; mais, au lieu d'avoir le dernier segment de l'abdomen distinctement bordé de fauve, l'*I. defensorius* paraît avoir ce segment tout noir, au moins au premier aspect; car une observation attentive permet de distinguer à son extrémité des traces d'un châtain sombre.

Ma *var.* 3 de l'*Amb. palliatorius* (*Tentam.* n° 8, p. 119), dont j'ai négligé de donner une description suffisante, a les pieds identiquement colorés comme ceux de l'*I. defensorius*, et il a également le métathorax marqué de deux petites taches fauves.

Chez l'*I. defensorius*, les segments 2-4 de l'abdomen sont irrégulièrement marquetés de noirâtre, coloration due évidemment à une infiltration accidentelle. Parmi ces taches, on doit seulement considérer comme normales une linéole noire transversale sur l'extrémité des 2me et 3me segments, et une tache transversale noire sur l'extrémité du 4me.

161b. I. BISIGNATUS.

J'ai reçu de Breslau le mâle n° 1 de Gravenhorst : c'est un Ichneumon de ma Division 2 qui, sous le rapport des formes et des proportions des diverses parties du corps et de ses appendices, peut être comparé au mâle de l'*I. grossorius*.

Le métathorax est d'un noir presque mat sur les faces dorsale

et postérieure, où il est couvert de points très-serrés; sur les faces latérales, où les points sont plus espacés, il est luisant; il a postérieurement deux dents très-petites; ses spiracles sont linéaires; son aréole supéromédiane est grande, un peu plus large que longue, subrectangulaire avec le bord postérieur droit et les angles antérieurs subarrondis. Son postpétiole est bicaréné, d'un noir mat, chagriné-subaciculé; ses gastrocèles sont assez profonds, un peu plus larges que l'espace interjacent, qui est aciculé.

Comme il s'agit ici d'une espèce encore mal connue et dont le moindre caractère peut acquérir de l'importance en facilitant la découverte de la femelle, je crois utile de suppléer aux légères omissions ou inexactitudes que présente la description de Gravenhorst à l'égard de la coloration :

1° Sur le chaperon, il y a des traces d'une petite tache sombre submarginale, un point noir au milieu de la base et une linéole noire dans chaque fossette; sur la face, un point noir oblong au milieu du sommet; 2° Le bord supérieur du cou est jaune; la ligne jaune devant les ailes se prolonge jusque près du cou; 3° Les hanches de devant ont en dessous une tache jaune qui s'étend sur une partie du côté externe; celles du milieu ont un point jaune à l'angle externe; 4° Le 2me segment de l'abdomen est bordé de noir à la base, ainsi que sur les bords latéraux jusque vers le milieu; la tache noire médio-subapicale est presque ronde; il y a au-dessus d'elle une paire de très-petits points noirs; l'extrême bord est entièrement d'un ferrugineux sombre; la tache noire médio-subapicale du 3me segment est tridentée, et elle est accompagnée de chaque côté, à une distance assez grande, d'un point oblong noirâtre; l'extrême bord est entièrement d'un ferrugineux sombre.

Cet Ichneumon ne serait-il pas le mâle de l'*I. didymus* ♀?

Remarque. — N'ayant pas vu l'*I. bisignatus* n° 2, je ne sais s'il est de la même espèce que le n° 1 : d'après la description, il y a entre eux non-seulement quelques différences de coloration, mais encore une différence de forme de l'abdomen.

162. I. LUCTATORIUS ♀.

Il y a déjà longtemps que j'ai indiqué comme la véritable femelle de l'*I. luctatorius* ♂, l'*I. confusorius* Grav. (1) (*Tentam.* 57. 51. — *Mantis.* p. 26 et 27); mais je n'avais pu donner aucun renseignement sur les deux femelles qui ont été faussement attribuées à ce mâle par Gravenhorst, et qui, d'après la description, paraissent différer entre elles au point de faire douter si elles ne sont pas de deux espèces différentes. Aujourd'hui, c'est seulement en partie que je puis combler cette lacune, parce que l'une d'elles n'existe plus dans la collection de Breslau. Celle que j'ai reçue est la plus grande des deux, à laquelle Gravenhorst assigne un *point latéral du chaperon et les orbites internes jaunes, une longue ligne jaune devant les ailes, des taches jaunes aux quatre hanches antérieures*, etc. J'en ai reçu une semblable, mais un peu plus grande, de M. Kriechbaumer, de Munich. L'*I. luctatorius* ♀ Grav. est donc le type d'une espèce particulière que je nommerai

I. DISCRIMINATOR ♀.

Scutello, orbitis internis, lineis ad alarum basin, coxarum maculis, tarsis tibiisque flavis, harum posticis apice nigris; segmentis 2 et 3 flavis, basi apiceque summis, lituraque longitudinali media ferrugineis aut fuscis; antennis setaceis albo-annulatis. — 7 ½ - 8 li. — **I. LUCTATORIUS ♀ Grav. I. 411. 162. — 2 feminae.**

Habitus *I. culpatoris* Grav. — Caput et thorax confertissime punctata, subopaca. Caput latitudine thoracis, pone oculos valde et oblique angustatum. Scutellum gibbum, impressione longitudinali media. Metathorax spiraculis linearibus; areola superomedia subtiliter marginata, magna et rectangulari, quadrata vel paulo latiore quam longiore. Postpetiolus subtilissime et confertissime acicu-

(1) Quand je parle des *I. luctatorius* ♂ et *confusorius* ♀ de Gravenhorst, c'est dans une acception restreinte; car, sous chacun de ces noms, il me semble avoir confondu plusieurs espèces réellement différentes, bien que leur délimitation respective présente les plus grandes difficultés.

latus; gastrocoeli profundi et rugosi, latitudine spatii interjacentis; apex abdominis valde acutus, terebra brevissime exserta. Pedes subgraciles. Alae areola cubitali 2ª quinqueangulari.

Caput palpis, mandibularum macula, labro, puncto laterali clypei, orbitisque facialibus et frontalibus flavis. Antennae articulis 12-16 albis, subtus nigro-punctatis. Thorax colli margine supero, linea longa ante alas et lineola infra alas flavis. Scutellum flavum. Alae subfumatohyalinae, stigmate castaneo, squamula et radice nigris puncto flavo. Pedes nigri; coxis anterioribus subtus partim et externe flavis, posticis superne flavo-maculatis; trochanteribus anterioribus apice flavis; femoribus anterioribus antice ferrugineis apice undique flavo; tibiis omnibus flavis, anticis postice linea rufescente, intermediis postice apice fuscis, posticis basi summa et apice nigris. Abdomen segmento 1 macula utrinque apicali ferruginea; segmento 2 flavo gastrocoelis fuscis, linea longitudinali media margineque summo ferrugineo-tinctis; 3 flavo, basi et margine summis vittaque media fuscescentibus, praetereaque macula nigra in medio margine; 4 punctulo flavo juxta angulos basales; 5-7 totis nigris. — Sic *femina* e musaeo Vratislaviensi.

Femina altera differt, 1° alarum stigmate nigro; 2° femoribus posticis basi et intra apicem anticum badiis; 3° macula fusca in margine medio segmenti 2 et in basi media segmenti 3 (reliqua horum segmentorum coloratione sicut in altero specimine).

Remarque. — Ces femelles ayant toutes deux la même impression sur l'écusson, on ne peut pas croire qu'elle soit accidentelle.

166. I. OCCUPATOR.

Le mâle que j'ai reçu de Breslau, comme *genuinus,* a l'abdomen mutilé, les segments 6 et 7 manquant entièrement; il a le 4ᵐᵉ segment fauve dans son tiers antérieur. Du reste, après l'avoir comparé à mon *Exeph. occupator* ♂, je suis resté convaincu que ce dernier en est une variété à 7ᵐᵉ segment marquée d'une tache d'un blanc jaunâtre. (Voir l'*I. contaminatus*, n° 150).

168. I. VIRIDATORIUS.

Comme je connaissais parfaitement le mâle, je n'ai demandé communication que de la femelle. Celle que j'ai reçue est de la même espèce que mon *Amb. atratorius* (*Ich. Amb. Eur.* 15. 14). La seule différence de coloration consiste en ce que, chez cette femelle, le 3me segment de l'abdomen est marqué, près de la base, d'une raie transversale blanchâtre dont les deux bouts n'atteignent pas les bords latéraux et sont un peu dilatés et arrondis : ce sont ces deux bouts ponctiformes qui se voient seuls chez la femelle que j'ai décrite, le reste de la raie étant complétement effacé. D'un autre côté, Gravenhorst convient qu'il y a des femelles dont le 3me segment est tout noir, ce qui ne peut laisser le moindre doute que l'*I. viridatorius* ♀ ne soit de la même espèce que celui qui a été décrit par Trentepohl, d'après l'individu conservé à Kiel, dans la collection de Fabricius, sous le nom d'*I. atratorius*, de sorte que ce dernier nom doit lui être restitué :

I. ATRATORIUS *Fab.*

(♀) Fab. *Ent. syst.* 134. 8. — *Syst. Piez.* 56. 10. — Trentep. *Isi.* 76. 19. — Wesm. *Ich. Amb. Eur.* 15. 14. — I. VIRIDATORIUS ♀ Grav. I. 428. 168.

(♂) I. VIRIDATORIUS ♂ Grav. *Ibid.* — Wesm. *Mantis.* p. 58. — *Ich. Amb. Eur.* 15. 13.

Remarques. — D'après la description de Fabricius, il n'y a que les *trois* derniers segments de l'abdomen qui soient bordés de blanc chez son *I. atratorius*, tandis que, d'après la vérification de Trentepohl, ce sont les *quatre* derniers. Il est facile de s'expliquer l'erreur de Fabricius, quand on a sous les yeux un exemplaire semblable à celui que j'ai reçu de Breslau ; car, en raison de la contraction des derniers segments, les quatre bandes blanches sont tellement contiguës qu'il faut un examen attentif pour ne pas se tromper sur leur nombre.

Gravenhorst terminant la description de son *I. viridatorius* ♀

par ces mots : *segmentis* 4-7 PLERUMQUE *margine glauco*, on doit en inférer que ces segments sont parfois entièrement noirs. Cette circonstance est de nature à expliquer comment il se fait que, chez les mâles, il y a constamment absence de bandes blanches sur les mêmes segments.

173. I. DESIGNATORIUS.

J'ai reçu de Breslau, 1° une femelle et un mâle *genuini*, 2° un mâle de la *var.* 1.

La femelle est identiquement de la même espèce que celle que j'ai décrite (*Tentam.* 29. 16). Ce qu'il importe surtout de remarquer, c'est que cette femelle a, comme la mienne, *un grand point triangulaire blanc* sur les orbites du vertex : à cet égard, la description de Gravenhorst est très-inexacte, puisqu'elle indique implicitement que les orbites du vertex seraient entièrement noires chez les femelles. Du reste, en supposant que toutes les femelles de la collection de Gravenhorst soient semblables à celle qui m'a été envoyée, et en prenant celle-ci et la mienne de Belgique comme types de son *I. designatorius* ♀, je puis certifier qu'elles diffèrent spécifiquement de mes *I. sugillatorius* ♀ et *guttiger* ♀, 1° par leur corps beaucoup plus luisant, 2° par leur front un peu plus excavé et ayant quelques traces de rides transversales, 3° par leurs antennes plus longues, 4° par leurs ailes plus grandes, 5° par leurs pieds plus longs et plus grêles, 6° par leurs gastrocèles plus profonds, 7° par les intersections des segments 2-4 de l'abdomen plus profondes, 8° par la grandeur des taches blanches du vertex, 9° par l'existence de lignes blanches près de la base des ailes.

Le mâle *genuinus* reçu de Breslau appartient à une autre espèce que la femelle. Il est du nombre de ceux qui ont deux points blancs au métathorax ; mais il est en désaccord avec la description de Gravenhorst, en ce qu'il a 1° la tégule et la radicelle des ailes en grande partie blanches, 2° un point blanc à la base externe des hanches de derrière, 3° un large anneau blanc aux tarses de derrière. Ce mâle a aux orbites du vertex un très-petit point blanc.

Parmi les Ichneumons mâles de ma collection qui sont analogues à celui que j'ai reçu de Breslau, il y en a quatre pourvus d'un point blanc à la base externe des hanches de derrière; deux d'entre eux ont des taches au métathorax et sont exactement colorés comme le mâle de Breslau; un troisième n'a plus au métathorax que des vestiges de points blancs, et il a aux tarses de derrière les articles 1-4 entièrement blancs; enfin, le quatrième a le métathorax tout noir, et les articles 1-3 des tarses de derrière ponctués de blanc; ces quatre mâles ont une paire de points blancs sur chacun des segments 1-5 de l'abdomen. Neuf autres mâles de ma collection ont le métathorax, les hanches de derrière et les tarses de derrière entièrement noirs; mais les quatre tarses antérieurs ont toujours au moins leurs premiers articles lignés de blanc; un seul de ces mâles a encore 5 paires de points blancs sur l'abdomen; chez les autres, leur nombre diminue successivement, et se réduit à 4, 3, 2 paires, ou même 1 paire, comme je l'ai indiqué dans mon *Tentamen*, (*I. guttiger* 29. 15), et on voit aussi successivement s'amoindrir, puis disparaître, les linéoles blanches près des ailes, les points blancs de la tégule et de la radicelle des ailes, ainsi que ceux du cou, etc.; enfin ces treize mâles n'ont aux orbites du vertex qu'un petit point blanc, quelquefois même effacé. Je les regarde tous comme appartenant à une seule et même espèce, quelle que soit d'ailleurs l'abondance ou la diminution des marques blanches: ce sont même les mieux dotés à cet égard, c'est-à-dire ceux à hanches de derrière marquées d'un point blanc externe, qui prouvent invinciblement leur analogie spécifique avec mon *I. guttiger* ♀, dont 5 individus, sur 16 que je possède, ont aussi aux hanches de derrière un point blanc conformé et situé comme chez les mâles.

Le mâle de la *var.* 1 reçu de Breslau est celui dont les antennes ont un large anneau blanc, ce qui lui donne une extrême ressemblance avec l'*I. sugillatorius* ♂ Grav.; il en diffère cependant par ses *quatre tarses antérieurs presque tout blancs* et par une tache blanche à la base externe des hanches de derrière; quant aux tarses de derrière et au métathorax, ils sont entièrement noirs. Le point blanc des orbites du vertex est très-petit, comme chez tous les mâles dont je viens de parler.

Gravenhorst, sous sa *var.* 1, mentionne un autre mâle ayant un point blanc sur les articles 16 et 17 des antennes; j'ai un mâle de Belgique qui offre le même caractère et qui, sous tous les autres rapports, est exactement coloré comme le mâle *genuinus* venant de Breslau.

La conclusion de tout ce qui précède, c'est que les mâles décrits par Gravenhorst sous le nom d'*I. designatorius* sont de même espèce que mon *I. guttiger*, et que l'*I. designatorius* ♀ du même auteur est d'une espèce toute différente.

Quel peut donc être le véritable mâle de l'*I. designatorius* ♀ Grav.? Je suis porté à croire que c'est l'*I. multiguttatus* ♂ (Grav. I. 436. 171) dont je possède un individu. Si on le compare aux mâles de l'*I. guttiger*, il est facile de s'assurer que, 1° il a le front plus excavé et ridé partiellement en travers, 2° les antennes plus longues, 3° le thorax plus luisant, 4° les pieds plus longs et plus grêles, 5° les ailes plus grandes, 6° les gastrocèles plus profonds, 7° les intersections 2-4 de l'abdomen plus profondes, 8° une grande tache blanche aux orbites du vertex; toutes différences analogues à celles que présentent les femelles. Quant aux différences de coloration des pieds entre l'*I. designatorius* ♀ et l'*I. multiguttatus* ♂, elles ne sauraient faire l'objet d'une sérieuse objection; car on pourrait en citer une foule d'exemples, tels que entre l'*I. comitator* et son mâle l'*I. fasciatus*, entre l'*I. alboguttatus* et son mâle l'*I. multicinctus*, entre les deux sexes des *Amb. negatorius, funereus, Panzeri, mesocastaneus*, etc.; et, pour ce qui concerne les taches du thorax, entre les deux sexes de l'*Hep. variegatorius*, etc.

Ainsi donc, mon opinion, bien que pouvant laisser des doutes sur sa valeur, se résume ainsi :

I. MULTIGUTTATUS ♂♀.

(♂) : I. MULTIGUTTATUS Grav. I. 436. 171.
(♀) : I. DESIGNATORIUS ♀ Grav. I. 440. 173 (excluso *mare*). — Wesm. *Tentam.* 29. 16 (excluso *mare*).

Remarques. — Dans la digression qui précède, j'ai été amené à parler fréquemment de mon *I. guttiger*, que j'ai cité sous ce nom,

dans la crainte de répandre une nouvelle confusion sur le sujet obscur que j'avais à traiter. Quelques explications ultérieures à l'égard de cette espèce, ainsi que de mon *I. sugillatorius*, ne paraîtront probablement pas déplacées ici.

D'abord, je commence par certifier que ces deux espèces, telles que j'en ai circonscrit les limites dans mon *Tentamen*, sont, l'une et l'autre, pures de tout mélange, c'est-à-dire que chacune d'elles comprend bien réellement les deux sexes de la même espèce.

Mais, ce qui me paraît aujourd'hui tout aussi certain, c'est que, pour avoir consulté avec trop peu d'attention la description de l'*I. sugillatorius* de Gravenhorst, j'ai eu tort de le citer *en entier* comme synonyme du mien.

En effet, l'*I. sugillatorius* Grav. se compose de mâles d'une espèce, et de femelles d'une autre espèce.

L'*I. sugillatorius* ♀ Grav. est le même que l'*I. sugillatorius* Lin., et que mon *I. guttiger* ♀; le mâle de cette femelle est l'*I. designatorius* ♂ Grav. et Lin., c'est-à-dire mon *I. guttiger* ♂.

L'*I. sugillatorius* ♂ Grav. est d'une autre espèce, qui semble n'avoir été indiquée clairement par aucun auteur, et c'est le même que j'ai désigné sous ce nom dans mon *Tentamen*; quant à la femelle que j'ai réunie à ce mâle, Gravenhorst ne l'a pas connue, pas plus que ses prédécesseurs. Cette espèce doit donc prendre un nouveau nom, et, pour rappeler la teinte de son abdomen, je la nommerai *I. cyaniventris*.

Mon opinion à l'égard de la synonymie de ces deux espèces se résume de la manière suivante :

I. SUGILLATORIUS ♀♂.

(♀) : I. SUGILLATORIUS Lin. *Fau. Suec.* 1578. — Grav. I. 437. 172 (excluso *mare*).

(♂) : I. DESIGNATORIUS Lin. *Fau. Suec.* 1595. — Grav. I. 440. 173 (exclusa *femina*).

♀ ♂ } : I. GUTTIGER Wesm. *Tentam.* 25. 15. — I. GUTTIGER ♂ *Mantis.* pp. 13 et 101 (1).

(1) Il y a plusieurs années, j'ai reçu de M. Dahlbom un mâle et une femelle de cette espèce sous le nom d'*I. sugillatorius* Lin. : je cite ce fait parce que

I. CYANIVENTRIS WESM.

(♂) I. SUGILLATORIUS ♂ GRAV. I. 437. 172 (exclusa femina).

♀/♂ } : I. SUGILLATORIUS Wesm., *Tentam.* 28. 14.

Normalement, la femelle de cette dernière espèce n'a de taches blanches que sur les segments 2 et 3 de l'abdomen, et elles sont souvent subanguleuses; cependant, sur une centaine d'individus de ma collection, il y en a quatre qui ont un très-petit point blanc près de chaque angle du 1er segment; une seule en a des traces sur le 4me segment, mais elle a le 1er tout noir (1).

178. I. CHALYBEATUS.

J'ai reçu de Breslau un individu de cette espèce que Gravenhorst a décrit comme étant un mâle, tandis que c'est un *Amblyteles* femelle.

Pour la taille, les formes générales du corps, des antennes et des pieds, il est comparable à l'*Amb. sputator* ♀. L'écusson est fortement convexe; l'aréole supéromédiane, faiblement tracée, est grande, rectangulaire, un peu plus large que longue. Le postpétiole, à carènes presque nulles, est finement chagriné; les gastrocèles sont peu profonds, un peu rugueux, plus larges que l'espace interjacent, qui est chagriné; l'extrémité du dernier segment ventral atteint à peine l'origine de la tarière, qui reste à découvert en dessous, mais ne fait aucune saillie au bout.

Si on en excepte l'anneau des antennes, toutes les autres parties désignées comme *blanches* par Gravenhorst sont, en réalité, d'un jaune pâle; il faut y ajouter : 1° le bord supérieur du cou, 2° un vestige de point au milieu du bord antérieur des *mesopleurae*, 3° trois petits points au côté extérieur des hanches intermédiaires. — Les deux points jaunes du postpétiole sont assez grands, et ceux du 2me segment sont plutôt des taches arrondies que des points.

l'opinion des entomologistes suédois n'est pas sans importance quand il s'agit des insectes décrits par Linné dans sa Faune de Suède.

(1) A cet égard, la diagnose de mon *Tentamen*, p. 28, énonce une erreur que j'ai redressée dans les *Emendanda*, à la suite des *Ich. miscel.*, p. 75.

Remarque. — Chez une seconde femelle de cette espèce, que m'a communiquée M. Kriechbaumer de Munich, l'aréole supéro-médiane est parfaitement carrée; la tégule et la radicelle des ailes sont jaunes avec le bord ferrugineux; les tarses de derrière n'ont que le 1er article jaune; le bord médio-apical du postpétiole est jaune, comme les deux taches latérales; celles du 2me segment sont plus anguleuses. Le jaune est plus vif partout que chez l'individu de Gravenhorst.

179. I. SUBGUTTATUS.

Le mâle et la femelle que j'ai reçus de Breslau sont exactement conformes à la description, sauf un peu d'exagération dans l'indication de la taille.

Je puis aujourd'hui pleinement confirmer ce que j'avais avancé avec doute dans ma *Mantissa*, à savoir qu l'*I. subguttatus* de Gravenhorst n'est qu'une variété de son *I. fuscipes*.

Remarques. — J'ai reçu de M. le Dr Sichel un grand nombre d'individus de l'*I. fuscipes*, originaires de Hongrie et de Savoie. Quoique la plupart des femelles fussent des *genuinae*, il y en avait cependant à postpétiole marqué de deux petits points blancs (*I. subguttatus* Grav.); il y en avait aussi à écusson tout noir, ayant d'ailleurs tous les autres caractères essentiels de l'*I. fuscipes*, et deux de ces derniers avaient, par leur ponctuation très-fine et leur aspect mat, une entière ressemblance avec mon *I. periscelis* ♀ (*Tentam.* 32. 20), de sorte que celui-ci n'est probablement qu'une variété de sculpture de l'*I. fuscipes.* Il faudrait donc introduire dans ma *Mantissa*, page 9, les modifications suivantes :

Var. 2. ♂♀ : *Scutello toto nigro.* = 5-6 li. — 1 mas et 2 feminae.
Var. 2bis ♀ : *Scutello toto nigro; corpore multo subtilius punctato.* = 6-6 $\frac{1}{2}$ li. — I. PERISCELIS ♀ Wesm. *Tentam.* 32. 20.
— I. PALLIFRONS ♀ Grav. I. 117. 7 (excluso *mare*).
— 4 feminae.

SECTIO VIII.

196. I. LEUCOLOMIUS.

Cette espèce est la même que l'*I. salutator* ♀ décrit par Boyer de Fonscolombe, et dont j'ai fait mention dans ma *Mantissa*, page 90, où j'ai fait remarquer qu'elle a une petite dent au milieu du bord du chaperon.

La femelle que j'ai reçue de Breslau est en désaccord avec la description de Gravenhorst, en ce qu'elle a une ligne pâle qui borde les orbites du front, du vertex, et une partie des orbites externes.

D'après la description de l'auteur français, et d'après les individus qu'il m'a envoyés, les cuisses sont tantôt fauves, tantôt mélangées de noirâtre; il mentionne encore d'autres variétés.

La synonymie devra donc être établie de la manière suivante :

I. LEUCOLOMIUS ♀ Grav. I. 479. 196. — I. SALUTATOR ♀. Boy. de Fonsc. *Ann. de la Soc. Ent. de Fr.*, 1847, t. V, p. 402, n° 49. — Wesm. *Mantis.* p. 99.

Remarques. — Boyer de Fonscolombe est porté à croire que son *I. dissectus* (*Ibid.* n° 51) serait le mâle de l'*I. salutator*. Quoique, à en juger d'après la description, cela paraisse assez probable, je ne puis rien certifier à cet égard, l'*I. dissectus* n'existant plus dans les restes de la collection de l'auteur, que M. Sichel a eu la complaisance de me communiquer.

197. I. MICROSTICTUS.

D'après la femelle reçue de Breslau, cette espèce est réellement la même que celle dont j'ai décrit les deux sexes, sous le même nom, dans ma *Mantissa*, page 37. Elle a fréquemment l'écusson tout noir, quelquefois aussi les orbites externes; les cuisses sont souvent en partie noires, et l'étendue de la couleur noire sur les

premiers segments de l'abdomen est très-variable. Outre les individus que M. Dahlbom m'a envoyés de Suède, j'en ai reçu de M. Sichel, originaires du Piémont et de la Savoie, parmi lesquels une femelle mérite d'être distinguée comme variété :

Var. 1. ♀ : *Pedibus nigris.*

Pedes nigri, tibiis anticis subtus rufis; caput nigrum, puncto albo ad orbitas verticis; thorax absque punctis albis juxta basin alarum; scutellum totum nigrum. — Caetera sicut in plerisque genuinis.

200. I. FUSCOCASTANEUS.

Le mâle que j'ai reçu de Breslau est celui d'après lequel Gravenhorst a fait sa description; mais il est tellement mutilé qu'il est impossible d'en rien dire de certain : à la tête, il n'a plus que le chaperon, la face et les yeux, de sorte qu'il lui manque le front, le vertex et les côtés; à l'abdomen, il n'y a de complet que le 1er segment; le 7me manque en entier, ainsi que l'arceau ventral des autres.

Le corps est généralement couvert d'une ponctuation très-serrée. Toutes les aréoles du métathorax sont assez fortement dessinées, la supéromédiane carrée avec un petit angle rentrant au milieu du bord postérieur; le pétiole est long, le postpétiole assez peu élargi, finement et un peu irrégulièrement aciculé au milieu, ponctué vers les côtés; les gastrocèles peu marqués, étendus en longueur; les pieds médiocres; la 2me aréole cubitale subdeltoïde, la discoïdale interne dépassant un peu la discoïdo-cubitale; enfin, si ce mâle avait le 7me segment de l'abdomen blanc, ce serait un *I. saturatorius* assez comparable à ma *var.* 2 (*Tentam.* 66. 62).

202. I. SEMIRUFUS var. 1. ♀.

Cette prétendue variété n'a aucune analogie spécifique avec l'*I. semirufus.* C'est un Ichneumon de ma Division 2, ayant l'aréole

superomédiane du métathorax à peu près carrée, le postpétiole aciculé, les gastrocèles transverso-linéaires et plus larges que l'espace interjacent, les antennes amincies vers l'extrémité. Le 7me segment de l'abdomen a une tache dorsale pâle, assez peu distincte, et qui, pour cette raison, a échappé à l'attention de Gravenhorst. — Cette espèce devrait probablement prendre place près de mon *I. memorator*. (Voir plus loin le n° 242).

203b. I. PERSECUTOR.

Cette espèce est un *Platylabus* qui ressemble beaucoup au *Plat. orbitalis*, sans que j'ose cependant affirmer qu'il n'en soit qu'une variété, surtout à cause de la forme de sa 2me aréole cubitale, qui est quinqueangulaire et assez largement tronquée (si toutefois cette forme n'est pas accidentelle).

D'après le mâle reçu de Breslau, il faut ajouter à la description de Gravenhorst : 1° bord supérieur des mandibules blanc à la base; 2° une linéole blanche au milieu des orbites externes; 3° un petit point blanc sur la tégule des ailes; 4° une nuance d'un fauve sombre avant la base des jambes de derrière.

206. I. ARRIDENS.

Ce mâle me semble être de même espèce que l'*I. xanthops* n° 207. Je rappellerai ici que, dans ma *Mantissa*, page 78, j'ai indiqué l'*I. xanthops* comme devant probablement être rapporté au mâle de l'*Herpestomus facialis*.

209. I. MESOSTICTUS.

J'ai reçu de Breslau le mâle *genuinus* de cette espèce : mon *Apaeleticus longicornis* n'en est qu'une variété à tête toute noire.

Dans la description de son *I. mesostictus*, Gravenhorst indique les hanches comme toutes noires, tandis que celles de devant ont en dessous un point pâle, et que celles de derrière ont au-dessus un

point fauve près de la fossette articulaire. Ces caractères, futiles en apparence, doivent ici leur importance à ce qu'on les retrouve chez mon *Ap. longicornis* ♂, comme ma description en fait foi.

En examinant l'*I. mesostictus*, je me suis aperçu qu'il y a une dent sous l'extrémité de son chaperon : cette dent existe également chez les deux sexes de l'*Ap. longicornis*; chez les autres espèces d'*Apaeleticus* que j'ai décrites, il n'y en a pas de trace.

La synonymie de cette espèce devra donc être établie de la manière suivante :

AP. MESOSTICTUS.

(♂) : I. MESOSTICTUS Grav. I. 504. 209. — AP. LONGICORNIS ♂ Wesm. *Ich. miscel.* 16. 2.

(♀) : AP. LONGICORNIS ♀ Wesm. *Ich. Plat. Eur.* p. 31.

N. B. — N'ayant pas demandé communication de la *var.* 1. de Gravenhorst, je ne puis pas répondre de son identité spécifique, bien que je la regarde comme très-probable.

211. I. ALBINOTATUS.

Le mâle *genuinus* que j'ai reçu de Breslau ne saurait être rapporté à aucune des espèces décrites par moi.

Il appartient au groupe des *Ich. Pneustici*, et son port est celui de mes *Diad. mitis* et *candidatus;* mais il a, au milieu du bord du chaperon, deux tubercules bien distincts; ses mandibules sont très-rétrécies au bout, aiguës (je crois cependant qu'il y a une très-petite dent inférieure). Le métathorax est très-rugueux, assez luisant, à aréoles nettement dessinées, la superomédiane pentagonale, la postéromédiane excavée et ridée en travers. Le postpétiole est finement ponctué; le 2me segment a, un peu en arrière de la base, une impression linéaire transversale allant d'un bord à l'autre, et qui est comme partagée en quatre parties par 3 linéoles élevées, dont une médiane, et une de chaque côté de celle-ci, à quelque distance.

N. B. Il est probable que la *var.* 1. de Gravenhorst appartient à une autre espèce.

217. I. AMPUTATORIUS.

Ayant demandé, à Breslau, communication des deux sexes de l'*I. amputatorius*, je m'attendais à recevoir un mâle et une femelle *genuini*; je ne sais pourquoi l'on m'a envoyé un mâle de la *var.* 4, et une femelle *genuina*, à moins que ce ne soit pour me donner une idée des deux limites extrêmes de la taille de cette espèce; car ce mâle est long d'environ 8 lignes, et cette femelle n'en a pas plus de 4 ½. Ils sont, d'ailleurs, de même espèce que mon *Amb. amputatorius* (*Tentam.* 132. 28).

Quant à ceux des mâles *genuini* à qui Gravenhorst attribue un *metathorax subbispinus*, ils sont peut-être d'espèce différente.

219. I. MESSORIUS.

Sous ce nom, j'ai reçu de Breslau un mâle et une femelle appartenant à deux espèces différentes.

La femelle est parfaitement semblable à mon *Amb. messorius* ♀ (*Tentam.* 134. 31).

Le mâle est un *Amb. uniguttatus*, voisin de ma *var.* 5 (*Tentam.* 124. 18), dont il diffère 1° par la ligne blanche devant les ailes plus longue; 2° par une tache noire vers la base du 3me segment de l'abdomen; 3° par la plus grande étendue de la couleur noire à toutes les cuisses.

Il est à remarquer que Gravenhorst lui-même (p. 531, *nota*) avoue que les mâles de son *I. messorius* ressemblent très-fort à ceux de l'*I. uniguttatus*.

221. I. ALACER.

Cette prétendue espèce n'est qu'une variété de l'*I. coruscator* ♂, analogue à ma *var.* 1 (*Tentam.* 71. 68).

SECTIO IX.

228. I. PROCERUS.

Le mâle qui m'a été envoyé est celui que Gravenhorst avait reçu de Desmaret; outre la ligne blanche des orbites faciales, il a une linéole blanche aux orbites du vertex. C'est un Ichneumon de ma Division 6, par conséquent à postpétiole ponctué, et que je regarde comme de la même espèce que mon *I. derivator* (*Tentam.* 92. 96).

Remarques. — Dans mon *Tentamen*, je n'ai décrit que la femelle de l'*I. derivator;* plus tard, m'étant aussi procuré des mâles, j'ai changé d'opinion, et je l'ai réuni à l'*I. bilunulatus* (*Mantis.* p. 49, *var.* 6. ♂♀). Depuis cette époque, ma collection s'est de nouveau enrichie de plusieurs individus des deux sexes, parmi lesquels il y a des mâles dont l'extrême bout de l'écusson est blanc, caractère qui les rapproche encore davantage de l'*I. bilunulatus* ♂. Cependant, outre la différence de taille, tous ces mâles diffèrent de l'*I. bilunulatus* par leurs orbites externes entièrement noires; de sorte qu'il vaudrait peut-être mieux restituer provisoirement à l'*I. derivator* son rang primitif d'espèce.

230. I. APRICUS.

D'après le mâle que j'ai reçu de Breslau, il faut ajouter à la description de Gravenhorst : Palpes maxillaires blancs au côté supérieur, une tache blanche à la base des mandibules, labre blanc, un point blanc aux orbites du vertex. — L'aréole superomédiane du métathorax est en demi-ovale; le postpétiole est dépourvu de carènes, et sa surface est finement chagrinée; les gastrocèles sont très-petits; les arceaux du ventre 2-4 ont un pli caréniforme.

Je regarde cet Ichneumon comme le mâle de la femelle que j'ai successivement désignée sous les noms d'*Amb. speciosus* et *intersertor*, de sorte que la synonymie devra être établie de la manière suivante :

I. APRICUS.

(♂) : I. APRICUS Grav. I. 553. 230.
(♀) : AMB. SPECIOSUS ♀ Wesm. *Tentam.* 116. 6 (excluso *mare*). — AMB. INTERSERTOR ♀, *Ich. Amb. Eur.* 44. 34.

Ce qui est bien certain, c'est que cette espèce n'est pas un *Amblyteles*, et qu'elle doit être rangée dans mon sous-genre *Ichneumon*; mais il me semble difficile de lui assigner une place dans aucune des divisions que j'y ai établies.

232. I. QUADRIANNULATUS.

La femelle reçue de Breslau appartient à une espèce qui m'est inconnue, et qui a tous les caractères du groupe des *I. lineator, serenus*, etc., c'est-à-dire de ma Division 1 des Ichneumons.

Tête de la largeur du thorax, peu prolongée derrière les yeux, mais nullement rétrécie; mandibules et angles du chaperon fauves, orbites frontales blanchâtres, une linéole blanchâtre aux orbites du vertex, et une autre au milieu des orbites externes. Antennes filiformes. Thorax cylindrique, à dorstilum lisse et très-luisant; écusson très-déprimé, très-lisse et très-luisant; aréole superomédiane incomplète en avant; spiracles linéaires. Pieds à cuisses un peu épaisses, lisses et luisantes. Abdomen à postpétiole aciculé-ponctué, gastrocèles profonds, leur intervalle assez fortement aciculé; le reste de l'abdomen lisse et luisant.

237. I. PULCHRICORNIS.

Cette femelle n'est qu'une variété de l'*I. castaneus* Grav., très-voisine de sa *var.* 4, p. 559. L'individu qui m'a été envoyé a deux points fauves au bout de l'écusson, et son postécusson est entièrement fauve. — J'en ai reçu un presque complétement semblable de M. Dahlbom.

240. I. AUSTRIACUS.

J'ai reçu de Breslau le mâle et la femelle, qui sont réellement les deux sexes de la même espèce. Elle appartient au groupe de mes *Ich. Pneustici* en raison de la forme des spiracles du métathorax et de son aréole supéromédiane, et, par les mandibules, le chaperon, les antennes et les gastrocèles, elle a de l'analogie avec les *Phoeogenes*; cependant, comme son écusson est protubérant, et comme j'ignore quelle est la conformation de l'extrémité de l'abdomen chez la femelle, je ne saurais lui assigner de place certaine. — Cette espèce est facile à reconnaître à la blancheur éclatante de la radicelle et de l'extrême base des ailes qui contraste avec le noir de la tégule; sous ce rapport, le texte de Gravenhorst doit être corrigé, puisqu'il dit, au contraire, *radice nigra, squamula alba.*

Chez les deux individus, il est impossible de reconnaître la forme de la tête, dont les parties latérales et postérieure sont détruites; en outre, la femelle n'a plus, à l'abdomen, que le 1er segment.

Face et chaperon luisants, couverts de points assez serrés. Dorsulum assez fortement convexe, très-luisant et ponctué; écusson convexe, peu allongé, rebordé latéralement vers la base; métathorax luisant, plus rugueux chez le mâle que chez la femelle, à aréoles fortement dessinées, la supéromédiane grande, pentagonale, aiguë en avant, très-luisante, à diamètres égaux chez le mâle, un peu allongée chez la femelle; la postéromédiane assez large, finement ridée en travers, un peu excavée chez la femelle. Pétiole peu allongé, postpétiole transversal, sans lignes élevées, entièrement ponctué chez la femelle, à peu près lisse vers le milieu chez le mâle; gastrocèles du mâle assez profonds, transversaux et très-rapprochés entre eux, ce segment aussi large que long; segments 3-5 plus larges que longs, très-finement ponctués. Pieds du mâle de grosseur médiocre; ceux de la femelle à cuisses renflées, jambes et tarses assez longs. Ailes à 2me aréole cubitale quinquéangulaire.

241. I. ELEGANS.

La femelle reçue de Breslau est mutilée, les segments 5-7 de l'abdomen manquant entièrement.

Sous quelque rapport que j'aie pu l'examiner, je lui ai trouvé tous les caractères de mon *I. latrator* ♀ (*I. crassipes* ♀ Grav.). En comparant la description de l'*I. elegans* avec celle de l'*I. crassipes* Grav., on peut s'assurer qu'elles sont identiques, sauf la couleur anale.

Il se rencontre des *I. crassipes* qui n'ont de tache blanche que sur le 7me segment : cette tache, peut-être altérée ou moins distincte que de coutume, a-t-elle échappé à l'attention de Gravenhorst?

A la fin de la description, l'auteur dit, au sujet du 4me segment : *4 interdum basi nigra;* au lieu de *nigra,* il faut lire *rufa.*

241^{b}. I. BELLUS.

L'individu reçu de Breslau n'est pas un Ichneumon; il appartient au groupe des *Cryptus.*

J'ai cru d'abord que c'était une femelle dont la tarière était cassée; mais, après un examen attentif, il me semble qu'il n'y a pas eu de mutilation, et qu'on aperçoit une tarière fort grêle sous la cavité du dernier segment abdominal.

Ce qui me porte surtout à adopter cette idée, c'est que cette femelle a une grande analogie de conformation avec les femelles de deux autres espèces de ma collection, qui n'ont pas non plus de tarière saillante.

Ces trois espèces ont les antennes assez courtes et un peu renflées du milieu à l'extrémité. Elles doivent former un sous-genre particulier dans le groupe des *Cryptus.*

242. I. LATRATOR ♀.

Lors de la publication de mon *Tentamen*, en 1844, j'avais déjà la conviction que les mâles et les femelles réunis par Gravenhorst sous le nom d'*I. latrator* n'appartiennent pas à la même espèce, et j'ai dès lors rapporté à mon *I. haesitator* ♀ son *I. latrator* ♀ GENUINUS (*Tentam.* 36. 26).

Quoique je regarde cette détermination comme exacte, j'ai cependant demandé à Breslau communication de cet *I. latrator* ♀; mais il n'existe plus dans la collection de Gravenhorst.

Une seconde femelle a été décrite par Gravenhorst sous sa *var.* 4, et c'est celle que l'on m'a envoyée.

Cette femelle ne peut, pas plus que la première, être réunie à l'*I. latrator* ♂. La description en est inexacte à plusieurs égards : 1° les orbites frontales ont une ligne fauve très-fine; 2° les antennes ont, au-dessus, les articles 3 et 4 d'un fauve obscur, 5-8 noirâtres; au-dessous, l'article 3 fauve, 4-8 d'un fauve un peu plus sombre; 3° l'écusson est châtain avec la base noirâtre; 4° les segments 4-6 de l'abdomen ont leur bord d'un fauve plus ou moins sombre, le 7me a une petite tache dorsale blanchâtre. — L'aréole supéro-médiane est rectangulaire, un peu plus longue que large; post-pétiole aciculé; gastrocèles transverso-linéaires à intervalle étroit.

Si l'on compare tous ces caractères avec ceux de la femelle n° 202 *var.* 1 Grav., on restera convaincu qu'il n'y a d'autre différence que le plus ou moins de fauve aux articles 3-8 des antennes. Je pense donc que ces deux femelles appartiennent à la même espèce, et, pour rappeler la diversité des noms qu'elles ont primitivement portés, je la nommerai

I. POLYONOMUS ♀.

Scutello castaneo; abdominis medio rufo, segmento 7 puncto subobsoleto albido; tibiis tarsisque rufis, illis apice nigris; antennis subgracilibus setaceis albo-annulatis; areola superomedia rectangula; postpetiolo aciculato; gastrocoelis linearitransversis = 3 ½ li. — I. LATRATOR ♀ *var.* 4, Grav. I. 575. 242.

Var. 1. ♀ : *Antennis tricoloribus.* = 3 ½ li. — I. SEMIRUFUS ♀ *var.* 1, Grav. I. 489. 202.

243. I. CONFECTOR.

La femelle reçue de Breslau est de la même espèce que mon *Centeteres picticollis* ♀ qui, par conséquent, devra prendre le nom de *Cent. confector*.

244. I. GUTTULATUS.

La femelle *genuina* reçue de Breslau n'est pas entièrement conforme à la description de Gravenhorst à laquelle il faudrait ajouter: *lineola ad orbitas faciales et margine supero colli albis; abdominis segmentis* 5-7 *margine summo,* 5 *etiam summa basi, rufis.*

Cette espèce est très-voisine de mon *Diadr. varicolor* (*Tentam.* 211. 7); elle a, comme ce dernier, un vestige d'échancrure au milieu du bord du chaperon; elle a, en outre, vers le milieu du côté antérieur des cuisses de derrière, près du bord inférieur, une petite impression linéaire, qui existe également chez une des deux femelles décrites dans mon *Tentamen*. Je crois cependant que l'espèce de Gravenhorst n'est pas la même que la mienne, non-seulement parce que celle-ci manque de linéoles blanches près des ailes et sur le cou, mais encore parce que l'*I. guttulatus* a : 1° la tête couverte d'une ponctuation plus fine et plus serrée; 2° la limite entre le chaperon et la face plus nettement indiquée par une linéole transversale enfoncée, et les deux fossettes du chaperon plus profondes. Sous ce double rapport, l'*I. guttulatus* ressemble davantage au *Diadr. troglodytes*, mais celui-ci a les antennes et les pieds moins grêles, et n'a pas de traces d'incision au bord du chaperon.

Remarque. — Il est très-probable que les *var.* 1 et 2 de Gravenhorst sont des espèces différentes.

247. I. GRAVIS.

La femelle *genuina*, reçue de Breslau, est un *Dicoelotus*, c'est-à-dire que son abdomen, entièrement ponctué, n'a pas de gastrocèles; ses mandibules sont munies au bout de deux dents égales, et son postscutellum est marqué de deux fossettes, bien que celles-ci soient moins distinctes que chez les autres espèces du même sous-genre.

Cette femelle ressemble à mon *D. erythrostoma* ♀; mais son port est plus robuste et ses pieds plus épais; son chaperon est plus convexe et moins large; l'aréole supéromédiane du métathorax est plus courte, elle a la forme d'un triangle équilatéral; l'aréole postéromédiane est plus large et beaucoup moins concave; le postpétiole est une fois plus large que long.

Les palpes sont blanchâtres; le stigmate des ailes a un point blanchâtre à la base. Le reste de la description est exacte.

Remarque. — Il est probable que la *var.* 1 Grav. appartient à une autre espèce.

248. I. FUMIPENNIS.

La femelle *genuina*, reçue de Breslau, est un Ichneumon de ma Division 6; elle se distingue de toutes les autres espèces de cette division par ses hanches de derrière, qui, en dessous, sont *obliquement aciculées avec trois ou quatre lignes élevées*, et, subsidiairement, par l'absence d'un anneau blanc aux antennes. Sous tous les autres rapports de sculpture, ainsi que par les formes et la taille, elle est exactement comparable à mon *I. derivator* ♀.

Palpes blanchâtres; mandibules et bord du chaperon fauves; une linéole blanche aux orbites du vertex; au milieu du bord supérieur du cou deux petits points fauves peu distincts; un point blanc sous la base des ailes; le 7me segment de l'abdomen marqué d'une tache dorsale blanche un peu souillée, mais qui n'est nullement membraneuse. — La teinte enfumée des ailes, qui a valu

son nom à cette espèce, est devenue très-peu distincte, probablement par suite de vétusté.

250. I. PARVULUS.

La femelle reçue de Breslau n'a pas plus de 1 ½ ligne; par son abdomen entièrement ponctué, sans gastrocèles, etc., elle appartient à mon sous-genre *Dicoelotus*.

251. I. SUBTILICORNIS.

J'ai reçu de Breslau un mâle et une femelle, comme *genuini*.

Le mâle est un *Phygadeuon*.

La femelle est de la même espèce que mon *Diadr. imbellis* ♀ (*Tentam.* 209. 3), qui devra, par conséquent, changer de nom.

Remarque. — Croyant connaître le véritable mâle de cette espèce, je vais en joindre ici la description :

DIADR. SUBTILICORNIS ♂.

Segmentis 2-4 rufo-annulatis; pedibus anterioribus, posticorum femoribus basi tibiisque medio, rufis; squamula et radice albidis = 2 li. — 2 mares.

Habitus totus gracilis. Caput latitudine thoracis, facie subprotuberante. Metathoracis areola superomedia quadrata. Postpetiolus aciculatus; segmentum 2 ante basin transversè subimpressum.

Caput palpis rufescentibus. Antennae fuscae, subtus ferrugineae, articulo 1 toto nigro. Alae squamula et radice albidis, stigmate sordide rufo. Pedes anteriores rufi, coxis basi tarsisque fuscis; postici nigri, femorum basi tibiarumque medio rufis. Abdomen segmenti 2 apice et fascia ante basin rufis, 3 basi summa et apice rufis, 4 apice rufo.

Ces deux mâles ont une extrême analogie avec mon *Diad. pimplarius* ♂ (*Mantis.* p. 93); mais ce dernier est plus grand, et il a, aux quatre pieds antérieurs, les hanches et les trochanters blancs.

252. I. OPPRIMATOR.

J'ai reçu de Breslau une femelle et un mâle *genuini* qui appartiennent à deux espèces très-différentes.

La femelle est de même espèce que mon *Centeteres opprimator* ♀ (*Tentam.* 178. 3).

Le mâle est un *Phoeogenes* auquel je donnerai le nom de

PHOEOG. CONCILIATOR ♂.

Antennarum scapo, segmentis 2-4, pedibusque rufis, coxis et trochanteribus anterioribus pallidis, femoribus tibiisque posticis apice nigris; squamula et radice albis; segmento 2 basi profunde impresso. = 2 ¼ li. — I. OPPRIMATOR ♂ Grav. I. 595, 252. — 1 mas.

Caput latitudine thoracis, subtiliter confertim punctatum, clypeo levi, inorbito subelongato non protuberante. Metathoracis areola superomedia longa et angusta, posteromedia nullatenus concava. Abdomen latitudine thoracis, petiolo longo et gracili, postpetiolo convexiusculo parum dilatato; segmento 2 aeque lato ac longo, basi angustato, ibique profunde transverse impresso; segmentis sequentibus latioribus quam longioribus. Pedes subgraciles. Alarum areola cubitalis 2ª quinqueangularis.

Caput palpis albidis, mandibulis fulvis. Antennae articulo 1 undique fulvo, sequentibus subtus fulvis, superne fuscis. Alae stigmate fusco, squamula et radice albis. Pedes rufofulvi, anteriorum coxis et trochanteribus pallidis; posticorum coxis, femoribus apicem versus, tibiisque basi et apice nigris, tarsis fuscis. Abdomen segmento 1 puncto apicali rufo, 2-4 rufis; 5 limbo rufo.

253. I. RUFICOXATUS.

La femelle reçue de Breslau est de la même espèce que mon *Dic. unipunctatus* ♀ (*Tentam.* 176. 3. — *Mantis.* p. 79). C'est une rectification que j'ai déjà indiquée dans les *Ich. oti.* p. 64, où j'ai aussi décrit le mâle.

La femelle qui m'a été envoyée diffère de celles de Belgique, en ce qu'elle a les orbites entièrement noires et les hanches de derrière entièrement fauves.

254. I. ACUTUS.

La femelle reçue de Breslau est un *Phoeogenes* dont les formes ont de l'analogie avec celles de mon *Ph. cephalotes*, mais qui constitue une espèce très-distincte. A la description de Gravenhorst, il faut ajouter que le bord supérieur du cou est blanc.

255. I. MUTABILIS var. 5.

Cette variété, indiquée avec doute par Gravenhorst, n'est pas un Ichneumon : c'est un mâle de *Phygadeuon*.

256. I. RUFILIMBATUS.

Le mâle reçu de Breslau est un *Dicoelotus*, probablement de la même espèce que celui dont j'ai fait mention dans les *Ich. miscel.* 59. 2, et qui m'avait été envoyé, sous ce nom, par M. Von Siebold.

Les aréoles du métathorax sont fortement marginées, la supéromédiane est cordiforme, les aréoles postérieures sont régulièrement ridées en travers et la médiane est concave. Le postpétiole est ponctué, ainsi que les segments suivants; gastrocèles nuls.

256. I. MITIGOSUS.

Le mâle *genuinus*, reçu de Breslau, est un *Phoeogenes* qui m'est inconnu.

Sous le rapport de la coloration, ce qu'il a de plus remarquable, c'est que, aux pieds de derrière, les cuisses sont fauves à l'extrémité et les jambes sont entièrement fauves.

Tête de la largeur du thorax; aréole supéromédiane aussi longue

que large, arrondie en avant; postpétiole entièrement ponctué; base du 2me segment occupée par une impression transversale nettement limitée et interrompue au milieu.

258. I. PUSILLATOR.

J'ai reçu de Breslau un mâle et une femelle *genuini*, qui me semblent appartenir à deux espèces différentes.

Le mâle est de la même espèce que l'*I. xanthops* Grav. (1), mais à écusson tout noir.

Ce mâle est un de ceux à qui Gravenhorst assigne une face *toute blanche;* il s'éloigne de la description en ce qu'il a : 1° le bout des joues blanc; 2° le 1er article des antennes blanc en dessous; 3° une longue ligne blanche devant les ailes; 4° les 4 hanches et trochanters antérieurs blancs. — Il est possible que Gravenhorst ait fait la plus grande partie de sa description d'après les mâles qui ont seulement une *tache faciale* blanche, et que, pour ceux-ci, elle soit exacte; mais, dans ce cas, il est probable qu'ils sont d'une autre espèce, et peut-être de la même que la femelle. La qualification de *crassiusculi* ne convient pas non plus aux pieds du mâle que j'ai reçu. — Je crois que la description est fautive à l'avant-dernière ligne de la page 605, où, au lieu de *duplo latiore et longiore*, il faut *duplo latiore et breviore.*

Quant à la femelle, je suis porté à la regarder comme un *Dicoelotus;* la face postérieure du métathorax est en pente un peu oblique, avec l'aréole médiane fortement concave.

260. I. ERYTHROCERUS.

Le mâle reçu de Breslau est la *var.* 1 de Gravenhorst, le mâle *genuinus* n'existant plus dans sa collection.

Cette *var.* 1 appartient à mon sous-genre *Aethecerus;* mais elle ne se rapporte exactement à aucune des espèces que j'ai décrites,

(1) *Herpestomus facialis* ♂ Wesm. *Mantis.* p. 78.

de sorte que je crois convenable de lui laisser provisoirement le nom spécifique qu'elle porte.

Remarque. — Dans ma *Mantissa*, page 89-90, j'ai dit que mon *Oïorhinus pallipalpis* ♂ était probablement de la même espèce que l'*I. erythrocerus* Grav., et que, par conséquent, le nom spécifique donné par moi devait être changé. Aujourd'hui, puisqu'il est certain que ma conjecture était fausse, au moins pour la *var.* 1 de l'*I. erythrocerus*, et puisque, le mâle *genuinus* n'existant plus, toute vérification est devenue impossible à son égard, je suis en droit de conserver à l'*O. pallipalpis* son nom primitif.

SECTIO X.

261. I. FORMOSUS.

Ce mâle est un Ichneumon de ma Division 2, qui a identiquement la même taille, les mêmes formes et la même sculpture de toutes les parties du corps que celui qui est décrit dans mon *Tentamen*, page 42-43, comme mâle de l'*I. obsessor*, et je suis convaincu qu'ils sont, l'un et l'autre, de même espèce, malgré la différence de coloration des antennes.

Un autre mâle qui, sans que je l'aie vu, appartient probablement à la même espèce, est l'*I. salicatorius* ♂ var. 1. Grav. n° 79. Si on compare la description de ce dernier à celle de l'*I. formosus*, on s'apercevra que la différence consiste seulement dans la coloration, 1° de l'écusson; 2° des segments 2 et 3 de l'abdomen; sous ce dernier rapport, l'*I. salicatorius* ressemble à mon *I. obsessor* ♂.

Bien que je ne croie pas avoir commis une erreur en unissant l'*I. obsessor* ♂ aux femelles du même nom, malgré son écusson noir, je n'ai jamais eu l'idée que cette couleur de l'écusson dût être, chez lui, considérée comme normale, et je me suis toujours attendu à la découverte d'autres mâles à écusson blanc, comme les femelles.

264. I. Fabricii.

La femelle reçue de Breslau est un Ichneumon de ma Division 2; elle est conforme à la description de Gravenhorst, excepté les orbites du front, qui ont une ligne blanchâtre, et le postpétiole, qui a un point apical fauve.

Quoique je n'aie plus sous les yeux l'*I. melanocerus* ♀ (*Ich. miscel.* 19. 13), ma description, sauf la couleur des pieds, est si exactement applicable, quant au reste, à l'*I. Fabricii,* que je les crois, l'un et l'autre, de même espèce. Tous les détails de sculpture que j'ai donnés, se retrouvent chez l'*I. Fabricii.*

265. I. incubitor.

La femelle *geunina* que j'ai reçue de Breslau est de la même espèce que mon *I. similatorius* ♀ (*Tentam.* 94. 98). C'est un individu de la plus grande taille, sans linéole blanche sous les ailes, à hanches de devant fauves en dessous et les 4 postérieures ayant une teinte d'un fauve sombre (*coxis rarius nigrobadiis* Grav.), à cuisses de derrière entièrement fauves, segments de l'abdomen 1-4 fauves.

Il est fort difficile de concevoir ce qui a pu porter Gravenhorst à assigner à cette espèce *pedes crassiusculi,* à moins que les autres femelles décrites par lui comme *genuinae* ne soient d'espèce différente.

Remarque. — Je n'ai vu aucune des *variétés* de Gravenhorst. D'après l'opinion émise dans mon *Tentamen*, il est probable que mon *I. chionomus* ♀ est confondu parmi les individus de la *var.* 1; quant à la *var.* 2, elle semble se rapporter à ceux de mes *I. derivator* ♀ qui n'ont qu'une tache blanche au bout de l'abdomen.

266. I. analis.

La femelle reçue de Breslau est de la même espèce que mon *I. analis* (*Mantis.* p. 30); elle a l'inorbite châtain, et le bord supé-

rieur du cou fauve, caractères mentionnés dans ma description et omis dans celle de Gravenhorst..'

268. I. LUTEICORNIS.

La femelle reçue de Breslau est un *Phygadeuon*.

SECTIO XI.

270. I. NOBILITATOR ♀.

et

271. I. LAPIDATOR ♀.

En 1837, dans mes *Ich. oti.* p. 55, j'ai indiqué les erreurs que j'avais précédemment commises à l'égard de la synonymie de ces deux espèces en rapport avec les noms qu'elles portent dans l'ouvrage de Gravenhorst; mais, à cette époque, je ne m'étais pas aperçu que cet auteur lui-même s'est probablement trompé dans l'application du nom d'*I. lapidator* Fab.

En effet, Fabricius (*Ent. syst.* II. 160. 11) termine sa description de l'*I. lapidator* par ces mots : *Pedes nigri, antici ferruginei*, qui ne sont nullement applicables à l'*I. lapidator* Grav. dont un des caractères est d'avoir les cuisses de derrière fauves.

De plus, Trentepohl, qui a trouvé, à Kiel, dans la collection de Fabricius, trois individus de son *I. lapidator*, les décrit comme ayant, tous trois, les pieds de derrière entièrement noirs, et comme étant, par conséquent, conformes à la description de l'*Ent. syst.* (*Isis*, 1826, 77. 21); et cependant Gravenhorst cite aussi la description de Trentepohl comme se rapportant à son *I. lapidator* à cuisses fauves!

Sur quel fondement repose l'interprétation de Gravenhorst? Il

dit, à la p. 630, que Germar lui a transmis l'exemplaire de la collection de Hübner d'après lequel Fabricius a fait sa description; or, il paraît que cet exemplaire avait les cuisses fauves, d'où Gravenhorst a conclu que la description de Fabricius est inexacte.

Pour que cette preuve eût toute la portée que lui attribue Gravenhorst, il faudrait qu'il fût incontestable que l'exemplaire de la collection de Hübner eût *à lui seul* servi de type à la description de Fabricius; mais il en est tout autrement, puisque cet auteur ajoute, en note, *variat rarius antennis albo-annulatis*. Il est donc bien certain qu'il a fait sa description d'après *plusieurs* femelles, les unes à antennes toutes noires, les autres à antennes annelées de blanc. Si, parmi ces diverses femelles, il en était une à cuisses fauves, à tort confondue avec les autres par Fabricius, il n'en reste pas moins vrai que la majorité d'entre elles devait avoir les cuisses noires, conformément à la description de l'auteur et aux trois exemplaires de sa collection de Kiel. De là, je conclus que le nom d'*I. lapidator* Fab. doit s'appliquer à l'*I. nobilitator* Grav.

Quant à l'*I. lapidator* Grav., il me semble très-naturel de lui conserver le nom d'*I. melanocephalus* qui lui a été donné par Gmelin, et dont l'application ne peut pas laisser le moindre doute, comme on peut s'en assurer par la phrase caractéristique de cet auteur : *Capite et abdomine conico albo-maculato nigris; orbita, vertice posterius, antennarumque annulo albis; thorace* PEDIBUSQUE RUFIS.

Voici, en résumé, comment je propose d'établir la synonymie de ces deux espèces :

1. LISTRODROMUS LAPIDATOR.

I. LAPIDATOR Fab. *Ent. syst.* II. 160. 111. ♀.
— *Syst. Piez.* 84. 57. ♀.
— Trentep. *Isis*, 1826, 77. 21. ♀.
I. NOBILITATOR Grav. I. 627. 70. ♀.
LISTR. LAPIDATOR Wesm. *Ich. Amb. Eur.* 66. 2 (exclusa synonymia).
LISTR. NOBILITATOR Wesm. *Ich. oti.* 53. 1. ♀.

2. LISTRODROMUS MELANOCEPHALUS.

I. MELANOCEPHALUS Gmel. *Edit. Lin.* 2687. 251. ♀.
I. LAPIDATOR Grav. I. 628. 271. ♀♂.
— Wesm. *Ich. oti.* 53. 2. ♀.

273. I. ERYTHRAEUS.

D'après la femelle reçue de Breslau, cette espèce diffère de mon *I. discrepator* ♀ (*Tentam.* 102. 110), non-seulement par la coloration des orbites, de l'écusson et des pieds, mais encore par ses antennes plus grêles et par sa tête un peu plus courte et plus oblique derrière les yeux.

Remarque. — Ayant reçu, en 1857, de M. Sichel, deux Ichneumons mâles qui sont évidemment l'autre sexe de l'*I. erythraeus* Grav., je vais en donner la description :

I. ERYTHRAEUS ♂.

Rufus, abdominis apice nigro, ano albo; scutelli apice, antennarum annulo, facie et orbitis, pedibusque anterioribus subtus, albis; posticis partim nigris, tarsis albo-annulatis. = 3-4 li. — 2 mares.

Caput nigrum, ore et facie, orbitis frontis et verticis, temporibusque et genis, albis. Antennae nigrae, subtus ferrugineae articulo 1 albo, 16-20 superne albis. Thorax rufus; linea abbreviata mesonoti, regione circa scutellum, punctoque basali et apicali metathoracis, nigris; collo, mesosterno, lineolis duabus ad basin alarum, et postscutello albis ; maculis duabus albidis subobsoletis juxta apicem metathoracis. Scutellum album basi rufa. Alae stigmate rufescente, squamula et radice stramineis puncto albo. Pedes anteriores pallide rufi, coxis et trochanteribus totis, femoribus et tibiis subtus, albis; femoribus et tarsorum articulis superne fusco-lineatis; pedes postici coxis albis, superne nigro-maculatis, trochanteribus albis basi nigra; femoribus piceis subtus rufis, geniculis puncto albido; tibiis subtus albidis, postice sordide rufis apice

nigro; tarsis nigris, articulis 3 et 4, 5 basi, albis. Abdomen petiolo nigro, postpetiolo rufo; segmentis 2-4 rufis, 4 margine nigro; 5 nigro; 6 nigro apice albo; 7 toto albo; ventris segmentis 5, 6 et 7 nigris, hoc apice albo; 8 toto et valvis genitalibus albis. — Sic mas major.

Mas minor differt : 1° capitis lateribus nigris linea orbitali alba; 2° mesosterno maculis duabus nigris, metathorace toto rufo; 3° pedum anteriorum coxis et trochanteribus puncto nigro; pedum posticorum coxis nigris apice albo, femoribus tibiisque maximam partem nigris.

Hab. in Pedemontio.

Subgenus ISCHNUS.

Parmi les espèces décrites par Gravenhorst, les seules qui réunissent un ensemble de caractères propres à les faire placer dans le même groupe, sont ses *Is. thoracicus, truncator, debilis, filiformis.*

Quant aux autres espèces qui doivent en être éliminées, je rappellerai que : 1° l'*Is. unilineatus* ♂ est pour moi l'*Amb. unilineatus* ♀ (*Ich. oti.* 47. 2); 2° les *Is. porrectorius* et *sannio* sont des mâles de *Cryptus*, et ont probablement pour femelle le *C. assertorius* Grav. (*Tentam.* p. 215); 3° l'*Is. moestus* est pour moi l'*Ich. moestus* (*Ich. oti.* 6. 1); 4° l'*Is. collaris* est mon *Diad. collaris* (*Tentam.* 209. 4).

En examinant les *Ischnus* qui m'ont été envoyés de Breslau et, à cette occasion, ceux de ma collection, le hasard m'a fait découvrir dans ce sous-genre un caractère à ajouter à ceux que je lui avais déjà assignés, et qui consiste en ce que *la base du mésosternum a, dans son milieu, un rebord transversal élevé.*

Ce rebord n'est pas toujours facile à apercevoir, lorsque le prosternum et le mésosternum sont dans leur situation naturelle, c'est-à-dire quand l'extrémité de l'un est intimement appliquée contre la base de l'autre; mais il n'est pas rare qu'ils aient été acciden-

tellement écartés entre eux par l'épingle qui transperce l'insecte : alors, si l'on regarde celui-ci de côté et contre le jour, le rebord du mésosternum se présente sous l'aspect trompeur d'une dent saillante et aiguë.

279. Is. THORACICUS.

Le mâle et la femelle rèçus de Breslau ont, comme ceux de Belgique, l'extrême base des jambes de derrière blanche, caractère omis dans la description de Gravenhorst. — Les femelles de Belgique ont l'écusson fauve à la base, quelquefois même entièrement fauve.

280. Is. TRUNCATOR.

La femelle reçue de Breslau diffère de la description de Gravenhorst en ce qu'elle a l'extrême base des jambes de derrière blanche; mais, sous cette base, il n'y a pas d'anneau noir, ce qui la distingue de l'*Is. thoracicus*.

D'après l'examen de cette femelle, je suis porté à croire que je n'ai pas commis d'erreur dans la détermination du mâle décrit sous le même nom dans mon *Tentamen*, p. 215, nº 2. Cependant je ne puis rien affirmer à cet égard avec pleine certitude, parce que, la femelle ayant accidentellement la tête fortement inclinée en arrière contre le thorax, il m'a été impossible d'en apercevoir exactement la forme.

281. Is. DEBILIS.

Gravenhorst ayant décrit sous ce nom deux femelles diversement colorées, j'aurais désiré les examiner toutes deux; malheureusement, l'une d'elles manque dans sa collection, de sorte que j'ai reçu seulement celle qui a l'écusson blanchâtre et une ligne de même couleur devant les ailes.

Cet *Ischnus* appartient à une espèce très-différente des deux précédentes : sa tête est lisse, très-luisante et, au lieu d'être subcubique, elle est plutôt transversale.

282. Is. filiformis.

Le mâle reçu de Breslau s'éloigne de la description de Gravenhorst, en ce que, 1° le 1er article des antennes a en dessous un point blanc; 2° le bord supérieur du cou est marqué de deux points blancs; 3° il y a sous les ailes des traces d'une linéole blanche; 4° les quatre hanches antérieures sont jaunâtres en dessous, vers l'extrémité.

283. Is. pulex.

La femelle reçue de Breslau est identiquement de la même espèce que l'*Ich. brevicornis* Grav., comme je l'ai annoncé sous le n° 23. Elle diffère de la description par une tache fauve au milieu du bord supérieur du cou, et par une linéole fauve devant les ailes.

Cette femelle s'éloigne de tous les autres *Ischnus*, 1° par son abdomen, dont le postpétiole est plus brusquement élargi, et dont le dernier segment est très-court et obtus; 2° par la direction de sa tarière, qui est arquée vers le haut; 3° par ses antennes notablement plus courtes.

L'importance de ces caractères me semble suffisante pour justifier l'établissement d'un sous-genre particulier que je propose de nommer :

HETERISCHNUS.

Abdomen apice obtusum, segmento ultimo brevissimo.
Terebra sursum arcuata.
(Caetera pleraque sicut in *Ischnis*.)

Heter. pulex ♀.

Is. pulex Grav. I. 652. 283.—*Ich. brevicornis* Grav. I. 146. 23.

Subgenus BRACHYPTERUS.

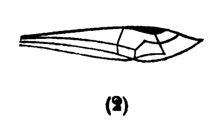
291. Brach. means.

J'ai reçu de Breslau l'exemplaire d'après lequel Gravenhorst a fait sa description.

Cet Ichneumon ressemble tellement à l'*I. crassipes* Grav. (1) par la taille, les formes, la sculpture et les couleurs, que, sans le singulier état des ailes, je n'hésiterais pas à le regarder comme de même espèce; peut-être cependant les premiers articles du flagellum des antennes sont-ils un peu plus courts et un peu plus épais.

L'aréole supéromédiane du métathorax est en rectangle un peu plus long que large; le postpétiole est très-finement aciculé; les gastrocèles forment deux légères impressions transversales.

Quant à certains caractères signalés par Gravenhorst, tels que la protubérance de la face et la largeur du postpétiole, ils existent également chez son *I. crassipes*, et, chez celui-ci, il y a des individus dont le métathorax présente aussi des vestiges de deux petites dents.



(2)

Les ailes du *Brach. means* non-seulement sont courtes et à 2me aréole cubitale nulle, mais elles semblent en outre un peu chiffonnées; elles ont à peu près l'aspect d'ailes qui n'auraient pu s'étendre pour acquérir leur ampleur normale.

Je n'ai cependant aucune preuve qu'un arrêt de développement dans les ailes, au moment de la dernière métamorphose, puisse entraîner à sa suite une modification de nervation aussi considérable; d'ailleurs, je me hâte de dire que je possède un second individu du *Brach. means*, trouvé dans un envoi d'Ichneumonides de

(1) Mon *I. latrator* ♀ *Tentam.* 63. 58.

(2) Une aile antérieure du *Brachypterus means* fortement grossie.

Suède provenant de M. Dahlbom, sous le nom d'*I. scansorius* Zetters. Il est d'un quart plus petit que celui de Gravenhorst; les antennes ont les articles 1-5 fauves, 6 et 7 noirâtres, 8-12 blancs; le 4me segment de l'abdomen est entièrement fauve, et le 7me seul a une tache blanche; pour tout le reste, comme pour les ailes, il y a parfaite ressemblance.

Dans cette conformité de l'état des ailes chez deux individus de la même espèce, on sera sans doute porté à voir la preuve d'un caractère normal plutôt que la répétition d'une même monstruosité.

Remarque. — M. le professeur Foerster, d'Aix-la-Chapelle, sans avoir eu connaissance du *Brach. means,* l'a placé en tête de la série des *Pezomachus,* sous le nom de *Pterocormus means* (*Monog. der Gatt. Pezom.* p. 71).

ICHNEUMONOLOGIA EUROPAEA.

PARS II.

Subgenus MESOLEPTUS Grav.

SECTIO II.

15. M. LARVATOR.

Le mâle reçu de Breslau est de la même espèce que mon *Plat. varipictus* ♂ (*Ich. Plat. Eur.* p. 23). J'avais déjà indiqué cette synonymie dans les *Ich. oti.* 59. 3, en 1857.

Subgenus HOPLISMENUS Grav.

5. H. PICTUS.

J'ai reçu de Breslau le mâle et la femelle qui appartiennent à deux espèces très-différentes.

Le mâle est mon *Plat. rufus* ♂ (*Tentam.* 154. 1. — *Mantis.* p. 70. — *Ich. Plat. Eur.* p. 15. — *Ich. miscel.* 55. 2.) Il est rare que ce *Platylabus* ait l'extrémité de l'écusson jaunâtre comme l'individu de Gravenhorst; il varie, d'ailleurs, considérablement à l'égard de l'étendue respective des couleurs fauve et noire sur les diverses régions du corps.

La femelle est mon *Ich. exornatus* ♀ (*Tentam.* 80. 80. — *Ibid.* p. 220. — *Mantis.* p. 39. — *Ich. miscel.* 36. 28). — Cet Ichneumon, dont j'ai reçu un grand nombre d'exemplaires de Cortenaeken, près de Diest, varie beaucoup : on le trouve dans les bois de sapins.

9. H. albinus.

La femelle reçue de Breslau est de la même espèce que mon *Plat. errabundus* ♀ auquel je l'avais rapportée avec doute (*Mantis*. p. 75). Elle a, comme mes exemplaires, le bord du 5me segment blanc; mais ses quatre jambes antérieures sont entièrement fauves, et celles de derrière sont fauves dans une plus grande étendue.

12. H. orbitatus.

Le mâle reçu de Breslau est, sans aucun doute, le véritable mâle de l'*H. cothurnatus* Grav. nº 11 (*Plat. cothurnatus* ♀ *Tentam.* 157. 6).

Le *Plat. cothurnatus* ♀ n'est pas rare dans les bois de sapins, près de Cortenaeken, et il est étonnant qu'on n'y ait pas encore pris le mâle.

COURTES ADDITIONS

A MES DESCRIPTIONS ICHNEUMONOLOGIQUES.

... trahit quodcumque potest, atque addit acervo.
(Hor. *Satir.* 1.)

Comme il est possible qu'un temps assez long s'écoule avant que je reprenne encore la loupe et la plume pour décrire des Ichneumons, je profite de l'impression du présent opuscule pour publier un très-petit nombre de descriptions nouvelles.

Subgenus ICHNEUMON (Div. 2).

ICH. CEREBROSUS ♀.

Scutello albo; tibiis rufis, posticis apice nigris; segmentis 2 et 3 rufis, 6 et 7 macula alba; antennis subfiliformibus albo-annulatis; metathoracis areola superomedia quadrata; postpetiolo aciculato; gastrocoelis parvis; TUBERCULO SUB COXIS POSTICIS. = 5 li. — 3 feminae.

Habitus *I. extensorii, confusorii* Grav. etc.

Caput palpis fuscis, mandibularum medio rufo. Antennae articulis 4-10 vel 6-10 subtus ferrugineis aut badiis, 11-15-16 albis. Thorax colli margine supero punctis duobus badiis, interdum obsoletis. Scutellum album. Alae stigmate fulvo, squamula et radice nigris, areola cubitali 2ª quinqueangulari. Pedes femoribus anterioribus apice rufis, anticis interdum rufis basi summa nigra; tibiis rufis, posticis apice nigris, interdum intermediis apice et posticis summa basi fuscis; tarsis anterioribus rufis, posticis vel

totis nigris, vel articulis 1 et 2 rufis apice nigro. Abdomen segmentis 2 et 3 rufis; 4 angulis basalibus vel lateribus totis rufis; 6 et 7 macula alba.

Cette espèce n'a pas jusqu'à présent été trouvée en Belgique; j'en ai reçu deux individus de M. Kriechbaumer, de Munich, dont l'un sous le nom d'*I. extensorius;* un troisième m'a été envoyé de Suède, par M. Dahlbom.

ICH. HAEMATONOTUS ♀.

Scutello et mesothoracis dorso castaneis; tibiis, segmentisque 1-3 *rufis*, 6 *et* 7 *macula alba; antennis albo-annulatis; postpetiolo aciculato.* = 4 li. — 1 femina.

Habitus *I. extensorii, confusorii* Grav., etc. — Caput vix latitudine thoracis, pone oculos rectum. Antennae crassiusculae (in nostro specimine apice mutilae). Metathorax areolis plerisque subtiliter marginatis, superomedia quadrata; spiraculis linearibus breviusculis. Alae areola cubitali 2ª quinqueangulari. Pedes subcrassiusculi. Abdomen oblongoovatum, postpetiolo subtilissime aciculato et lineis duabus elevatis; gastrocoelis transversis sublinearibus, spatio interjacente fere latioribus; terebra vix exserta. — Affinis nostro *I. Dahlbomi* (*Ich. ot.* 29. 27), sed habitu toto robustiore, antennis pedibusque crassioribus, abdomine latiore, femorumque colore differt.

Caput mandibulis macula rufa. Antennae articulis 10-14 albis, subtus ferrugineis. Thorax colli margine supero rufo; lineola castanea subobsoleta infra alas; dorsulo castaneo, vitta abbreviata nigra. Scutellum et postscutellum castanea. Alae flavescentihyalinae, stigmate, squamula et radice rufis. Pedes femoribus anterioribus apice, anticis subtus etiam, rufis; tibiis tarsisque omnibus rufis, horum articulo 5 fusco. Abdomen segmentis 1-3 rufis; 5 punctulo apicali albo; 6 et 7 macula alba.

Cet Ichneumon m'a été communiqué par M. Sichel, comme venant de la collection de M. Léon Fairmaire, de Paris.

Subgenus HOPLISMENUS.

Hopl. lamprolabus ♀.

Dans mes *Ich. ot.* p. 43-44, j'ai établi les caractères de cette espèce aussi exactement qu'il était possible de le faire d'après l'examen d'une seule femelle. Depuis lors, j'en ai reçu une seconde, originaire du nord de la France, dont le postpétiole est assez fortement chagriné, de sorte que l'expression *postpetiolo sublevi* employée dans ma diagnose ne lui est pas applicable. Cependant les autres différences énumérées à la p. 44 subsistent, c'est-à-dire que, comparé à l'*H. terrificus* ♀, l'*H. lamprolabus* s'en éloigne : 1° par ses antennes un peu moins grêles et moins longues, et toutes noires; 2° par son mésothorax, qui est un peu moins mat; 3° par ses cuisses de forme moins linéaire; 4° par sa tarière plus courte.

J'ai en outre reçu un mâle, originaire des Pyrénées, ayant la coloration de l'*H. lamprolabus* ♀, excepté une linéole blanche aux orbites de la face, et que la sculpture du postpétiole ne saurait faire distinguer de l'*H. terrificus* ♂, mais dont les antennes sont un peu moins grêles. Ce mâle qu'on serait tenté de réunir à l'*H. lamprolabus* ♀, présente, dans la conformation du pétiole de l'abdomen, un caractère fort remarquable, dont l'expression *petiolus bicoarctatus* donnerait une idée assez exacte. En effet, son pétiole offre un léger étranglement à peu de distance de la base, puis, après s'être élargi en décrivant une courbe, il se rétrécit de nouveau, de manière à former un second étranglement à l'origine du postpétiole. Ce pétiole est d'ailleurs parfaitement symétrique dans toute son étendue, et, de même que chez l'*H. lamprolabus* ♀, sa face supérieure est extrêmement luisante et lisse, et subcanaliculée.

J'ai peine à croire néanmoins que cette conformation du pétiole soit normale, ou que, tout au moins, elle existe constamment développée au même degré. Du reste, si je suis entré dans ces détails, c'est afin d'éveiller l'attention des entomologistes qui seraient

en position d'étudier comparativement plusieurs mâles de cette espèce.

J'ajouterai que ce mâle porte, fixée à son épingle, une chrysalide de Lépidoptère diurne d'où il est sorti, et qu'il se trouvait avec l'*H. lamprolabus* ♀ et des *H. terrificus* dans une boîte d'Ichneumonides reçue récemment de M. Sichel.

Subgenus AMBLYTELES.

Ambl. Panzeri.

Tentam. 136. 35.

Post nostram *var.* 4, addendum :

Var. 5. ♂ : *Similis genuinis, sed marginibus segmentorum concoloribus.* — 1 mas.

Caput orbitis facialibus albidis. Antennae subtus articulis 3 et sequentibus rufis, sensim obscurioribus. Thorax scutello sulfureo. Alae stigmate castaneo, squamula et radice nigris. Pedes femoribus rufis, anteriorum apice summo albido, posticorum nigro; tibiis albidis, apicem versus rufescentibus, posticarum basi et apice summis nigris; tarsis anterioribus albidis, posticis fuscis. Abdomen segmento 1 nigro, 2 et 3 totis rufis, 4-7 totis nigris.

Ambl. homocerus.

Ich. Amb. Eur. 47. 38.

Après la diagnose, il faut ajouter en supplément :

Var. 1. ♀ : *Antennarum medio rufo.* — 1 femina.

Var. 2. ♂ : *Coxis posterioribus macula externa castanea.* — 1 mas.

La femelle de la *var.* 1 a les articles 7-15 des antennes fauves : c'est la seule différence qu'elle présente avec les femelles *genuinae*.

Chez le mâle de la *var.* 2, la tache châtain des quatre hanches

postérieures en occupe non-seulement les côtés, mais encore une faible partie du dessous. Pour ce qui concerne les hanches de derrière, cette tache n'a, tant par sa situation que par sa grandeur, aucune analogie avec le point fauve ou châtain qu'on observe souvent chez l'*A. camelinus* au-dessus des mêmes hanches, près de la cavité où s'articule le trochanter.

Subgenus ANISOBAS.

Anis. flaviger ♀.

Dans mon *Tentamen* (p. 220, n° 4), j'ai placé cette espèce, dont je ne connaissais que la femelle, à la suite de mes *Hepiopelmus*, en indiquant la forme toute particulière de ses mandibules et de son chaperon. Plus tard (*Ich. Amb. Eur.* p. 64), je l'ai mise en tête de mes *Anisobas,* auxquels elle ressemble davantage par le chaperon, bien que ses mandibules soient très-différentes; sa véritable place n'est donc pas encore certaine.

Depuis assez longtemps, je possède aussi le mâle, dont la description a été omise, par inadvertance, dans mes derniers opuscules sur les Ichneumons. C'est une lacune que je vais combler ici:

Anis. flaviger ♂.

Caput palpis, mandibularum medio, clypei apice et lateribus, faciei orbitis et macula infra antennas, orbitis frontalibus, orbitisque externis angustissime, flavoalbis. Antennae articulo 1 subtus flavoalbo. Thorax colli margine supero, linea ante alas, lineolaque infra alas flavis. Scutellum pustulis duabus flavis. Alae stigmate et squamula fuscis, radice badia. Pedes anteriores coxis subtus flavidomaculatis, femoribus et tibiis antice ferrugineis; postici tibiis basi badiis. Abdomen nigrum, segmenti 2 margine summo rufo. = 4 li.

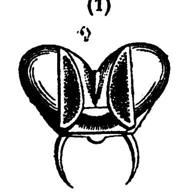
Subgenus HEPIOPELMUS.

Hepio. eudoxius.

Dans mon *Tentamen* (p. 142, n° 3), j'ai décrit sous ce nom un Ichneumon mâle dont je n'avais pas la femelle, et dont, par conséquent, la place était douteuse, comme j'en ai prévenu au haut de la p. 141. En 1852, j'ai pris un second mâle de même espèce, et, en 1854, j'en ai reçu un pris par M. Sichel aux environs de Paris. Je commençais à désespérer de jamais connaître la femelle, lorsque, au mois d'août 1857, j'en ai trouvé une près de Bruxelles.

Après cette découverte, j'ai repris l'examen des caractères de cette espèce, et, l'ayant comparée successivement à toutes celles de ma collection, je suis resté convaincu qu'elle n'a de rapports naturels avec aucune autre. Systématiquement, elle appartiendrait au groupe de mes *Ich. Oxypygi;* mais, pas plus dans ce groupe que dans les autres, je ne saurais lui assigner une place dans les sous-genres que j'ai établis, de sorte que j'ai dû me résigner à en proposer un nouveau sous le nom de

(1)



Subgenus HERESIARCHES.

Caput *breve, occipite pone stemmata abrupte declivi.*

Mandibulis angustis, apice acutis integerrimis.

Labri margine medio dilatato.

Clypei margine integro et mutico.

Faciei margine infra antennas exciso.

Antennis feminae *valde longis et gracilibus, apice arcuatis et setaceis.*

(1) Tête de l'*Heresiarches eudoxius* ♀ fortement grossie et vue par devant; les mandibules sont bâillantes, afin de mettre en évidence leur forme, ainsi que celle du labre.

THORAX *scutello modice convexo.*

Metathoracis spiraculis linearibus.

Metathoracis areola superomedia levissima et nitidissima, immarginata.

Alarum areola cubitali 2ª quinqueangulari.

Pedibus mediocribus, unguiculis simplicibus.

ABDOMEN *petiolo longo et gracili.*

Postpetiolo subdeplanato, quadrato, aciculato, spiraculis subprominulis.

Gastrocoelis linearibus et sublongitudinalibus.

Terebra FEMINAE *breviter exserta, segmento ventrali ultimo ejus originem non attingente.*

La diagnose de l'*Heres. eudoxius,* telle qu'elle est rédigée dans mon *Tentamen,* laissant à désirer sous le rapport de l'exactitude, et étant d'ailleurs incomplète, puisqu'elle ne s'applique qu'au mâle, j'y substituerai la suivante :

HERES. EUDOXIUS ♂♀.

Scutelli margine laterali, lineis et maculis thoracis, abdominis segmentorum margine, macula in angulis apicalibus anteriorum, anoque eborinis; pedibus anterioribus basi albis, eorum femoribus subtus et tibiis, tibiisque posticis basi, stramineofulvis. (*Clypeo, facie et orbitis, scapoque subtus, eborinis* ♂. — *Clypei lateribus et orbitis eborinis; antennis albo-annulatis* ♀) = 4 li. — HEPL. EUDOXIUS Wesm. *Tentam.* 142. 3. ♂. — 3 mares et 1 femina.

Pour les détails, je renvoie à la description que j'ai donnée du mâle dans mon *Tentamen;* les deux autres mâles que j'ai vus depuis lors diffèrent seulement en ce que la couleur noire est plus étendue à la région postérieure des quatre cuisses antérieures. Quant à la femelle, sa coloration, comparée à celle des mâles, ne présente d'autres différences que celles indiquées dans la diagnose, excepté pour les hanches intermédiaires qui sont en partie noires;

à quoi il faut ajouter que toutes les lignes et les taches blanches du thorax et de l'abdomen ont une légère teinte soufrée plus prononcée que chez les mâles.

Subgenus PHOEOGENES.

PHEO. MELANOGONUS.

L'espèce désignée sous ce nom dans mon *Tentamen* (182. 3) n'est pas probablement la même que l'*I. melanogonus* GENUINUS de Gravenhorst que j'ai indiqué comme synonyme; car, d'après la description, celui-ci a sous les hanches de derrière une petite dent *aiguë* (fauve?), tandis que le mien a cette dent *obtuse* et noire.

Je regrette de n'avoir pas demandé, à Breslau, communication de l'*I. melanogonus* GENUINUS : c'est un oubli à réparer plus tard.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

ESPÈCES CONTENUES DANS LES *MÉLANGES CRITIQUES*, ETC.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

ESPÈCES CONTENUES DANS L'*APPENDICE*, ETC.

FIN.

NOTE

SUR

LES TREMBLEMENTS DE TERRE

EN 1856,

AVEC SUPPLÉMENTS POUR LES ANNÉES ANTÉRIEURES,

PAR

M. ALEXIS PERREY,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE DIJON.

(Présenté à la séance du 9 octobre 1858.)

NOTE

SUR

LES TREMBLEMENTS DE TERRE

EN 1856,

AVEC SUPPLÉMENTS POUR LES ANNÉES ANTÉRIEURES.

La haute bienveillance avec laquelle l'Académie m'a fait l'honneur d'accueillir jusqu'ici mes recherches sur les tremblements de terre, n'est pas seulement une faveur dont je doive être reconnaissant, c'est aussi un encouragement à poursuivre mes travaux. Je ne crois donc pouvoir mieux remercier l'Académie qu'en redoublant de zèle et d'activité.

Mon premier catalogue annuel date de 1843; depuis lors, j'ai recueilli et enregistré tous les faits parvenus à ma connaissance. Je suis sans doute loin d'avoir noté toutes les manifestations du phénomène. Isolé dans une ville de province, loin des grands centres scientifiques, j'ai éprouvé de grandes difficultés dans des recherches qui demanderaient qu'on pût consulter tous les recueils consacrés à la science.

Privé de cet auxiliaire important, j'ai cherché à me créer des correspondances sur de nombreux points du globe, et j'y suis assez heureusement parvenu. Plusieurs savants n'ont pas dédaigné de m'aider de leur bienveillant et actif concours.

Cependant, je suis forcé de l'avouer, dans ces derniers temps, le

zèle de mes correspondants s'est un peu ralenti. Toutefois, je ne désespère pas de pouvoir poursuivre des recherches que daignent encourager tant de savants.

Dans la note que j'ai l'honneur de présenter aujourd'hui à l'Académie, se trouvent les communications de MM. Fournet, de Lyon, W. Mallet, de Tuscaloosa, F. Pistolesi, de Florence, Llobet, de Barcelone, Casiano de Prado, de Madrid, monseigneur l'archevêque de Chambéry et le docteur Ami Boué, de Vienne. Qu'il me soit permis de leur en renouveler ici publiquement mes remercîments.

Je commencerai ma note par un supplément que je fais remonter à l'année 1843, date de mon premier catalogue annuel.

PREMIÈRE PARTIE.

SUPPLÉMENT.

1843. — 2 janvier, 1 h. 15 m. du matin, à Manille, une secousse légère en deux vibrations distinctes séparées par un très-court intervalle; la première a été instantanée, la deuxième a duré 9 secondes.

— Le 4, vers minuit, à Singapore et à Malacca, deux secousses.

— Le même jour, 9 h. du matin à 2 h. du soir, éruption du Goentoer à Java.

— Nuit du 5 au 6, dans l'île de Nias et dans une partie de la côte SO. de Sumatra, notamment à Baros, secousses désastreuses et à peu près simultanées, quoique Baros soit à 23 milles géographiques du NNE. de Sitoli, situé sur la côte SE. de Nias. Elles eurent lieu à Baros à 11 h. 1/2 et à Sitoli vers minuit. Dans ces deux localités, elles furent dirigées du SO. au NE., par conséquent, dans une direction perpendiculaire au grand axe de Sumatra. Faibles d'abord dans l'île de Nias, elles augmentèrent de moment en moment, au point qu'on ne put plus en distinguer la direction; les chocs se succédaient avec une rapidité telle que la terre était dans un tremblement incessant; ils se succédèrent ainsi pendant neuf minutes, puis de deux en deux minutes jusqu'à 4 h. 1/2 du matin; alors survint une commotion plus violente encore que la première et qui dura six minutes.

Le tremblement diminua ensuite, et continua, mais légèrement, pendant plusieurs jours. Les journaux français signalent le renouvellement des secousses sur la côte occidentale de Sumatra pendant la journée du 11.

Une portion du mont Horiffa, contigu au mont Goenoeng Sie Toli, ou Sitoli, avec toutes les fortifications de Benting et les autres constructions du gouvernement, furent entièrement détruites. Les arbres furent tordus et arrachés, la terre s'entr'ouvrit, et dans les crevasses profondes parut un liquide noirâtre d'où s'échappaient des gaz.

On n'entendit pas de bruits souterrains; étaient-ils étouffés par le fracas des maisons et des montagnes qui s'écroulèrent?

La soirée avait été magnifique, la mer était calme. Tout à coup, vers minuit et demi, une vague épouvantable s'avança du SE. avec un bruit effrayant, et se répandant sur toute la côte de l'île Nias, du côté de Sitoli, entraîna tout devant elle. Le vaste Kampong de Mego, à un mille du Goenoeng Sitoli, fut entièrement rasé. Les praws qui se trouvaient sur la rivière furent lancés sur les bords à 100 et 160 pas de leur ancrage. Dans le même temps, une vague non moins terrible et accompagnée d'un bruit semblable à celui d'un ouragan, s'élança sur Baros; elle venait du SO., c'est-à-dire du côté de Nias. On retrouva plus tard trois vaisseaux dans les terres à une distance de 1,900 pieds du lieu où ils avaient jeté l'ancre.

Du côté du NE., ce tremblement s'est étendu jusqu'à Singapore et à Penang, du moins on a ressenti, dans ces deux localités, une légère secousse le 6, vers minuit et demi. La grande île de Sumatra, située entre celles de Nias et de Penang, n'a-t-elle été affectée qu'à Baros? C'est peu probable. Cependant le fait n'est pas impossible, et mes nombreux mémoires présentent plus d'un exemple semblable d'une région intermédiaire *faisant pont*, suivant la pittoresque expression usitée en Amérique.

Le 8, vers minuit, à Penang, secousse très-légère.

Le 8 encore, vers 2 h. 1/2 du soir, à Singapore, secousses beaucoup plus sensibles dans les collines que dans la vallée, courtes et dirigées de l'E. à l'O.; à Penang, elles le furent du N. au S. On a

remarqué que, après ces diverses secousses, le temps devenait mauvais et que, jusqu'au 15, on eut de fréquentes et fortes bourrasques.

— Le 16, nouvelle éruption du Bromo à Java.

— Le 18, 11 h. 3/4 du matin, à Amboine, secousse violente. A 8 h., on avait entendu un bruit souterrain.

— Le 23, 10 h. 1/2 du matin, éruption du Gedé à Java.

— 6 février, vers 11 h. du soir, magnifique éruption à Kyouk Phyoo, dans l'île de Ramri, sur les côtes de l'Arracan. Elle dura jusqu'à 1 h. 1/2 du matin seulement. Ces éruptions se renouvellent, dit-on, une fois tous les deux ans et quelquefois annuellement.

— Le 8, 2 h. du matin, à Ahmedabad (Gudjerat ou Goojérat), quatre secousses dans un espace de huit minutes; elles ont été légères, locales, précédées d'un bruit sourd et dirigées du NE. au SO.

— Dans la nuit du 17, au S. de l'île de Gili Genting vis-à-vis la côte SE. de Soemenep (île Madoera), et, par conséquent, au N. du Reinggit, volcan de Java, deux rochers sortirent de la mer et s'élevèrent en peu de temps à deux pieds au-dessus de l'eau. Peu avant leur apparition, la mer formait une barre immense en cet endroit.

— Le 18, 2 h. du soir, à Amboine, forte secousse du NE. au SO., suivant le grand axe de l'île.

— Avant le 12 mars, une secousse dans le Deccan.

— 15 mars, 9 h. 3/4 du matin, à Amboine, deux autres secousses consécutives, fortes et horizontales.

— Le même jour, 9 h. du soir, à Kediri (Java), légère secousse précédée d'un bruit souterrain qui commença par un roulement et finit par des détonations.

— 1er avril, vers 4 h. 1/2 du matin, dans le Deccan, tremblement étendu. Le point le plus septentrional est Sholapore (Sulupur des cartes de Berghaus) par 17°40′ lat. N. et 73°43′ long. E. La secousse, précédée d'un bruit qui parut venir du SE. et a persisté deux minutes, a été légère sous les tentes, mais beaucoup plus forte dans les maisons, où les plâtres des plafonds et des murailles sont tombés. A Muktul (16°43′ lat. N. et 75°15′ long. E.), vers 4 h. 3/4, simple tremblement accompagné d'un bruit sourd semblable à celui

d'une voiture passant sur un pont de bois. Le mouvement a été plus fort à Singsoorgoor (du côté de Bellary) et à Shorapore (Surapur, lat. 16°43′ et long. 74° 1/4); il ne paraît pas s'être étendu jusqu'à Hydrabad. A Bellary (lat. 15°5′ et long. 74°39′), vers 4 h. 3/4, bruit ressemblant à celui de l'émission de la vapeur; sourd d'abord, il a ensuite augmenté comme celui d'un tonnerre médiocre, en même temps, le mouvement ondulatoire du SE. au NO. s'est accru et a ébranlé tout le cantonnement. On regarde Bellary comme le point le plus fortement secoué.

A Kurnool ou Kurnul (lat. 15°50′ et long. 75°47′, altitude approchée 900 pieds anglais), vers 5 h. du matin, secousse de quelques secondes, accompagnée d'un bruit semblable à celui d'une décharge d'artillerie dans l'éloignement, qui a paru venir du NE. et s'éteindre au SO. Les détails manquent pour Belgaum ou Belgaom; on sait seulement que le tremblement y a été ressenti. Le point le plus méridional qui paraît avoir été atteint est Hurrghur (lat. 14°30′ et long. 75°59′). Vers 4 h., légère secousse avec bruit comme celui d'une voiture qui passerait à distance.

— Le 6, tremblement dans les parties supérieures de l'Assam. A Jeypour, 8 h. 9 ou 10 m. du soir, forte secousse suivie, 4 ou 5 minutes après, d'une autre beaucoup plus violente et qui a duré deux minutes. Elle a paru dirigée de l'E. à l'O. Suivant quelques personnes, il y en aurait eu une troisième. A Sibsagur, vers 8 h. 1/2 du soir, plusieurs secousses très-fortes pendant cinq minutes. A Debrooghur, 8 h. du soir, une secousse très-forte de l'O. ou du SO. Elle a duré plusieurs minutes.

Le 7, à minuit (*sic*), nouvelle secousse à Jeypour et à Debrooghur. A 1 h. 1/4 (*sic*), autre secousse à Sibsagur.

— Le 11, 8 h. 5 m. du matin, à Landour (Himalaya, lat. 30°27′, long. 75°40′, altitude 2319 m.), secousse très-forte du N. au S. et de 30 secondes de durée. Elle s'est étendue jusqu'à Hurdwar (lat. 29°52′, long. 75°50′) et aux environs de Delhi, à Mirout ou Merut (lat. 29°0′), où elle a été légère.

— Le 14, 5 h. du matin, à Amboine, une secousse.

— 15 mai, 8 h. 1/2 du soir, à Amboine, autre secousse violente et de quelques secondes de durée.

— 3 juin, vers 10 h. du matin, à Titalayah (à la base des collines Sikkim, sur la route de Darjeling), faible secousse de trois secondes, et dirigée du NE. au SO.

— Le 15, 11 h. du matin, à Sibsagur, première secousse, forte et verticale.

Le 16, 8 h. 15 m. du soir, à Jeypour, une des plus violentes qu'on ait ressenties dans l'Assam. A Sibsagur, 8 h. 45 m. du soir, autre secousse violente.

Le 17, 8 h. du soir, à Sibsagur, secousse très-forte. Le mouvement, d'abord léger et ondulatoire, a été suivi d'un choc violent; à en juger par la position d'une horloge qui s'est arrêtée, il doit être venu du SO. ou de l'O.

— Nuit du 16 au 17, minuit et demi, à Colombo (île de Ceylan), trois légères secousses dans l'espace d'une minute et demie.

— 28 juillet, 11 h. 1/2 du soir, nouvelle éruption du Gedé.

— Dans les derniers jours du mois, soulèvement d'une île nouvelle, non loin de Ramri et de Chedooba, sur les côtes de l'Arracan. Le feu, précédé d'un tremblement de terre et accompagné d'un grand bruit, dura quatre jours (les 26, 27, 28 et 29). L'île n'a paru que le second jour, entre *Flat Rock* et *Round Rock*, à peu près sur l'emplacement du banc de sable appelé : *False Sand*. Elle a disparu au bout d'un mois.

— 3 août, 9 h. 1/2 du soir, à Amboine, une secousse. A 11 h. 1/2, secousse nouvelle.

Le 4, 2 h. du matin, autre secousse.

Le 8, 7 h. 1/2 du soir, une quatrième secousse faible.

— Le 10, 4 h. 1/2 du soir, à Darjeling (Sikkim), une secousse horizontale du NO. au SE. et de 20 secondes de durée. On l'a ressentie à Patna et dans le Tirhut.

— Nuit du 2 au 3 septembre, dans l'Assam, une forte secousse.

Le 3, 7 h. 1/2 du soir, autre secousse venant du S. et précédée d'un bruit aérien.

— Le 16, 1 h. 1/2 du soir, à Amboine, violente secousse du NE. au SO.

— 5 octobre, éruption du Lamongan à Java.

— Le 14, 11 h. 1/2 du soir, à Padang (Sumatra), faible secousse.

Le 27, 1 h. du soir, autre secousse légère.

— Le 30, 7 h. 45 m. du matin, à Sandoway (Arracan), violente secousse du N. au S. et de 2 minutes de durée. On l'a sentie dans l'île de Ramri, mais légèrement; elle a été plus forte dans celle de Chedooba, très-peu sensible dans les monts Youmah-dong et très-violente à Gookheomg, sur le bord de la mer, à 90 milles au S. de ces montagnes. Suivant toutes les probabilités, on l'a sentie à Molmein ou Moulmein dans le Martaban.

— 14 novembre, entre 1 et 3 h. du matin, à Gwahatty (Assam), une secousse.

— Le 25, de 4 h. 1/2 du matin à 8 h. du soir, éruption du Goentoer à Java.

— Le 29, 3 h. 1/2 du matin, à Padang, deux nouvelles secousses du SE. au NO.

— 8 décembre, 10 h. du soir, à Padang, autre secousse légère.

— Le 18, 4 h. 20 m. du soir, à Gwahatty (Assam), violente secousse avec bruit sourd du S. au N.

— Le 21, 9 h. du matin, à Padang, nouvelle secousse faible.

Le 27, 8 h. du soir, encore une secousse semblable.

— Dans le courant de l'année, au cap de Bonne-Espérance, une légère secousse.

— La même année, dans l'île de Bali, tremblement suivi d'une éruption de lave du volcan *Agoeng,* dans la même île.

1844. — 15 février, midi un quart, à Tjandjoer (régence de Préanger, Java), deux secousses faibles et une forte. Depuis quelques jours, le temps était orageux. On éprouva aussi des secousses à Buitenzorg vers la même époque.

Le même jour, 9 h. du soir, à Padang (Sumatra), faible secousse, et à 12 h. de la nuit, secousse violente.

Le 5 mars, midi, une légère secousse encore.

— Nuit du 8 au 9 avril, dans l'île de Banda, secousse très-forte précédée d'un bruit semblable à une décharge d'artillerie, que les habitants attribuèrent à l'écroulement d'une partie du volcan.

— 27 mai, 11 h. 1/2 du matin, à Padang encore, fort tremblement.

— 18 juin, 5 h. du matin, nouvelle secousse violente.

— En juillet, dernière éruption du San-Miguel (San-Salvador), elle causa une grande terreur par suite d'un grand nombre d'ouvertures qui se déclarèrent spontanément, laissant échapper des laves ardentes.

L'Izalco est toujours en éruption.

— Le 19 août, M. Junghuhn passa au pied du Slamat (volcan de Tegal à Java) et remarqua que la colonne de fumée que lançait alors le volcan, était beaucoup plus faible qu'en 1839 et en 1840. Elle était à peine visible.

— De septembre à la fin de l'année, dans l'île de Seroea (Moluques), forts bruits souterrains. Le Gelelala était en éruption.

Du 25 au 27 septembre, éruption du Semiroe à Java. Le Lamongan, au contraire, resta en repos pendant tout ce mois.

— 10 décembre, 2 h. 3/4 du matin, à Padang (Sumatra), violente secousse ondulatoire. Les secousses signalées, depuis le 14 octobre 1843, pour cette localité, ont été éprouvées par le docteur Stumpff.

1845. — Minuit du 11 au 12 janvier, à Selo, sur le col qui joint le Merbaboe au Merapi (Java), tremblement pendant deux minutes.

— 5 février, 7 h. 1/4 du soir, à Modjokerto et autres lieux voisins, à 30 milles au N. de l'Ardjoeno (Java), trois secousses consécutives et horizontales du N. au S.; elles ne durèrent que quelques secondes. D'après le témoignage des Javanais, c'était le premier tremblement qu'on y ressentît depuis 18 ans.

— Le 8, 3 h. 1/2 du soir, à Menado (Célèbes), tremblement désastreux. En 1843 et 1844, on y avait déjà éprouvé de légères secousses. Mais celle-ci commença tout à coup avec une telle violence qu'on ne pouvait se tenir debout, et dura ainsi pendant 50 à 60 secondes; tous les meubles furent renversés dans les maisons en bois; les murs en pierre du fort Amsterdam et des fortifications furent lézardés à Amoerang et à Tanawangko. Toutes les maisons en pierre des Chinois furent renversées; dans beaucoup d'endroits le sol s'affaissa ou s'entrouvrit; l'eau s'en échappa en grande quantité et détruisit les ponts et les chemins; des éboulements eurent lieu dans les montagnes du Goenoeng, Talankaoe, Tomohon et G. Pangalombian; les monts Lokon et Kakas Kasang, dans le voi-

sinage desquels eurent lieu les plus fortes secousses, se fendirent du haut en bas; des pierres et des arbres roulèrent jusqu'à Tomohon.

Les secousses continuèrent ensuite pendant un certain temps; la dernière eut lieu le 17 février, à minuit, et, comme les autres, fut précédée d'un bruit souterrain. Les crevasses du sol étaient encore visibles en 1848, dans la montagne de Lokon. Des sources donnaient alors moins d'eau qu'auparavant, quelques-unes même étaient taries.

— 5 mars, 10 h. 1/2 du soir, à Batavia, Buitenzorg, Tjandjoer et autres lieux, tremblement violent, surtout à Buitenzorg. Au zénith de Batavia, le ciel était pur, cependant l'horizon entier fut illuminé par des éclairs au moment du tremblement, qui dura 57 secondes. Immédiatement après commença l'éruption du Gedé.

— 22 avril, éruption du Goenoeng Salassi à Sumatra.

— 15 mai, dans l'après-midi, à Gorontalo (Célèbes), tremblement violent qui dura 20 secondes.

— 5 juin, 4 h. 3/4 du matin, à Padang (Sumatra), secousse très-violente qui se propagea au SE.

— Du 19 au 25, à Lukput (Delta de l'Indus), 66 secousses, dont quelques-unes avec ruines.

— Le 29, 1 h. 1/2 du matin, à Padang (Sumatra), une nouvelle secousse qui se dirigea pareillement au SE.

— 20 juillet, de 1 1/2 à 2 h. du soir, à Amboine, secousses verticales qui se renouvelèrent dans la soirée et dans la nuit, mais avec moins de force.

Le 21, 6 h. 1/2 du soir, deux nouvelles secousses violentes; des bâtiments en pierre furent endommagés. Plusieurs autres secousses légères dans le jour. Les fièvres épidémiques, qui avaient suivi les secousses du 1er novembre 1835, des 18 janvier et 16 septembre 1843, reparurent encore cette fois dès le 22 juillet.

— Le 30, 5 h. du matin, à Kediri (Java), forte secousse du S. au N.

— 19 août, 1 h. du matin, à Padang (Sumatra), secousses violentes pendant plusieurs minutes, et dirigées encore vers le SE.

Le 20, 1 h. 1/2 du matin, plusieurs secousses fortes. A 4 h. 3/4 du matin, autre tremblement léger.

Le 24, 1 h. $^1/_2$ du soir, léger tremblement.

Le 12 septembre, midi et demi, nouveau tremblement fort et dirigé au SE.

Le 11 octobre, 8 h. $^1/_2$ du matin, violente secousse verticale.

Le 2 novembre, 3 h. $^1/_2$ du matin, une secousse forte et plusieurs légères dirigées encore au SE.

Le 10, 7 h. $^1/_2$ du matin, secousse légère.

Le 12, 7 h. $^1/_2$ du matin, forte secousse dirigée cette fois de l'E. à l'O.

— Du 16 au 18, éruption du Merapi à Sumatra.

— 13 décembre, 8 h. du matin, à Padang encore, autre secousse violente.

— (Sans date mensuelle), à Jagu (Assam), tremblement qui parut venir des collines Cossya.

1846. — 20 janvier, 2 h. $^1/_2$ du matin, à Padang (Sumatra), violente secousse qui se propagea dans la direction du SE.

— Le 25, 9 h. du matin, à Ternate, violent tremblement qui dura 1 $^1/_2$ minute. La mer monta tout à coup de quatre pieds et baissa aussi rapidement; ce phénomène se renouvela dix fois en une heure et continua jusqu'à 4 h. du soir. Pendant tout ce temps, l'eau des puits se tint à une très-grande hauteur. Dans le S. de l'île on n'entendit qu'un bruit souterrain.

Le navire anglais, le *Rochester*, ressentit ce tremblement à 50 milles de la côte au NE. de l'île Mortay.

— Le 26, 2 h. du soir, à Blitar (Java), une secousse ressentie en même temps, mais moins fortement à Kediri.

— 12 mars, aux environs du volcan d'Orizaba (Mexique), deux fortes secousses. M. Heller, qui entreprit l'ascension de ce volcan, le lendemain, l'a vu fumer plusieurs fois, mais il ne se souvient pas d'avoir remarqué des flammes.

Vers la même époque, ce voyageur a vu une montagne, au NO. de Tepetitlan, lancer de la fumée. La nuit, elle paraissait tout en feu. Il la signale comme un volcan encore actif, mais inconnu; il la place par environ 19°18′ lat. N. et 99°45′ long. O. à peu près au milieu, mais un peu à l'O. de la ligne qui joint le volcan d'Orizaba au Coffre-de-Perote.

Le 13, 1 h. du soir, à Padang (Sumatra), léger tremblement qui se propagea dans la direction du NO. et parut venir du pic d'Indrapoera.

Le 11 avril, 10 h. $^1/_2$ du soir, nouveau tremblement léger et dirigé au NO. C'est le dernier signalé par le D[r] Stumpff.

Le 27, 8 h. $^1/_2$ (*sic*), à l'île de Timor, tremblement sans dommages.

— Nuit du 27 mai, à Krawang, au pied N. du Tangkoeban praoe, une secousse suivie de l'éruption du volcan.

Les 6, 7 et 8 août, M. Zollinger tenta l'ascension du volcan de l'île de Lombok. Mais il n'atteignit pas le *Goenoeng Rindjanil*, sommet sur lequel se trouve le cratère; il parvint seulement sur le *G. Sankareau.* De la fumée s'échappait d'une crevasse percée dans le flanc d'une colline conique qui se trouve au milieu d'un petit plateau à l'E. du G. Sankareau.

— 2 septembre, 10 h. du matin, commencement de l'éruption du Merapi, à Java, laquelle dura jusqu'au milieu d'octobre.

— Le 29, 4 h. du soir, à Pandjaloe, sur le lac du même nom (rég. de Galoe, résid. de Cheribon, Java), tremblement de quelques secondes de durée.

Le 30, 2 h. $^1/_2$ du matin, les habitants ont été réveillés par un nouveau tremblement qui a duré 1 $^1/_2$ minute.

— Le même jour, midi trois quarts, à Batavia, tremblement léger.

— Dans le courant du mois, légères secousses à Buitenzorg.

— 1[er] octobre, 2 h. du matin, à Batavia, légère secousse. Elle fut plus violente à Buitenzorg, où elle dura environ une minute.

— 24 novembre, 6 h. 5 m. du matin, à Penggalengan, sur un plateau au SE. du Goenoeng Wajang (Java), nombreuses secousses verticales qui se succédèrent rapidement. On entendit un bruit souterrain, mais la Solfatare resta en repos. Cependant, la nuit précédente, le ciel était pur, il était tombé *une pluie de matière* fine, laquelle continua ensuite nuit et jour, sans interruption, jusqu'au 29, que le ciel redevint clair. Le vent soufflait violemment du S.

— Le 8 décembre, 6 h. $^1/_2$ du soir, nouvelle secousse, légère, mais de longue durée.

— Le 25, dans l'île de Ternate, trois secousses dont les deux premières furent très-fortes. Elles furent précédées d'un tonnerre souterrain.

— Le 24, 3 h. 55 m. du soir, à Penggalengan, nouvelle secousse violente, qui fit craquer les habitations.

Le 29, midi 40 m., violente secousse qui, comme la précédente, ne dura que quelques secondes.

Dans la nuit du 29 au 30, encore une légère secousse.

Le 30, 5 h. 50 m. du soir, une nouvelle secousse fit trembler les maisons.

1847. — 20 janvier, 7 h. 1/2 du soir, sur le plateau de Penggalengan, une secousse légère.

Le 27, 3 h. 1/2 du matin, une secousse nouvelle d'après M. Junghuhn auquel j'emprunte ces détails.

— Nuit du 17 au 18 mars, éruption du Gedé.

— Le 20, 6 h. 1/2 du matin, à Banjoemas (Java), secousse très-forte.

Le même jour, éruption du Slamat, volcan voisin, qui lança, dans l'après-midi, une colonne de fumée très-noire.

Le 26, éruption du Lamangan qui était en repos depuis 1844. Elle dura jusqu'au 26 juin.

— Du 25 septembre à la fin d'octobre, forte éruption du Lamangan.

Le 28 septembre, à Batavia, une secousse légère qui, pourtant, fit arrêter des horloges.

— Du 16 au 18 octobre, éruption du Goentoer à Java.

— Le 17, avant-midi, à Buitenzorg et dans les environs du Gedé, légère secousse. La nuit suivante, le Gedé lança de la cendre.

— Le même jour 17, entre 8 et 9 h. du soir, à Tjikalong et Pesawahan (rég. de Preanger, Java), une secousse.

Le 18, 1 h. 1/4, 1 1/2 et 8 h. du soir, à Tjandjoer (même régence), plusieurs secousses légères.

Le 19, nouvelles secousses légères.

Minuit du 28 au 29, à Pesawahan, tremblement nouveau.

Le 29, 9 h. du matin, autre tremblement, qui se renouvela à midi et demi et dura trois secondes. On entendit un bruit sourd

dans les entrailles de la terre, et les meubles tremblèrent dans le Pasanggrahan.

— 7 avril, 1 h. 1/2 du matin, à Aenggalongan, légère secousse qui pourtant fit trembler les habitations.

— 3 mai, 9 h. 1/4 du soir, nouvelle secousse; les maisons tremblèrent pendant un quart de minute.

Le 17, 8 h. du soir, à Tjelatjap (Java), une secousse légère.

— Nuit du 22 au 23 juin, au sommet du Slamat, volcan de Java, plusieurs faibles secousses ressenties par M. Junghuhn. Elles faisaient trembler le rocher. Il tomba toute la nuit une pluie extrêmement forte.

— Du 10 au 12 septembre, M. Zollinger fit l'ascension du *Goenoeng Perswpoean*, à Sumbawa. Du haut de cette montagne, il aperçut directement, le matin, le *G. Rindjanie* (volcan de l'île de Lombok), d'où s'échappait une grande colonne de fumée.

Le 18, 7 h. du soir, à Lapie (Sumbawa), tremblement de courte durée.

Le 22, 3 h. 1/2 du matin, à Bima (même île), une secousse.

Le même jour, vers 5 h. du matin, à Lapie, tremblement nouveau et plus violent; il dura 4 ou 5 secondes et parut venir de l'E.

— Le 1er octobre, entre 4 et 5 h. du soir, par un ciel clair et sans nuages, M. Zollinger entendit un bruit sourd qui lui parut provenir du Goenoeng Apie (volcan situé dans l'île de même nom à la pointe NE. de Sumbawa). Ce voyageur se trouvait alors sur la côte de Sumbawa, en face de ce volcan qui paraît complétement éteint. Cependant, on y entend, de temps en temps, des bruits semblables au tonnerre, et à Bima, on considère le Goenoeng Apie comme le foyer où s'engendrent les tremblements de terre qu'on ressent à Sumbawa.

— Le 16, éruption du Goentoer (Java), laquelle dura le 17 et le 18.

Le 17, 1 h. 1/4 du soir, à Tjandjoer (Java), forte secousse qui se renouvela à 1 h. 1/2 et à 8 h. le même jour.

— Du 31 octobre au 5 décembre, dans les îles Nicobar, secousses nombreuses et violentes.

Le 31, 3 h. 1/2 du soir, par un ciel pur (la veille, la chaleur avait

été étouffante), à Poelo Miloe, îlot voisin de la petite Nicobar, on entendit plusieurs détonations souterraines consécutives ; elles furent suivies de secousses qu'accompagna un bruit semblable à celui d'une trombe; c'était l'heure de la marée basse, et la mer monta tout à coup comme dans les plus hautes eaux. La première secousse renversa huit maisons. Un quart d'heure plus tard, nouvelle secousse et bruit semblables. On en compta encore une centaine dans le jour, puis elles se renouvelèrent, avec divers intervalles de repos, pendant *dix-neuf* jours, jusqu'au 18 novembre : beaucoup de secousses furent précédées d'explosions, et, pendant tout ce temps, la mer resta plus haute qu'à l'ordinaire.

Les secousses furent plus violentes encore dans l'îlot de Kondoel, situé dans le canal Saint-Georges, entre la grande et la petite Nicobar; de grands blocs de rochers se détachèrent des montagnes et entraînèrent dans leur chute les arbres qu'ils rencontrèrent sur leur passage; les maisons furent détruites; la mer s'éleva de beaucoup au-dessus de son niveau ordinaire, les habitants furent obligés de s'éloigner des côtes, de se retirer dans l'intérieur et de se réfugier dans les forêts qui recouvrent les montagnes. Plus tard, on trouvait encore, à une grande distance des côtes, de l'eau salée et une grande quantité de poissons de mer. Les crevasses qui s'étaient faites dans le sol, restèrent pleines d'une eau froide et saumâtre. On rapporte que, à la première secousse, on vit s'élever *du feu* du sommet d'une des montagnes de la grande Nicobar.

Le 16 novembre, on éprouva de nouveau de violentes secousses sur toute cette île pendant dix minutes.

Dans l'île de Monthute, près de la côte NE. de la petite Nicobar, le sol se fendit; les crevasses avaient deux pieds de large et douze de profondeur.

Le 18, la nature sembla vouloir revenir au repos; cependant, le 5 décembre, on y éprouva encore quelques légères secousses. Les îles ébranlées par ce tremblement sont comprises entre 6° 3/4 et 7° 1/2 de lat. N. Dans les îles situées au N. de la petite Nicobar, à l'île Nancowry notamment, qui en est éloignée de 40 milles, on ne sentit que la première secousse du 31 octobre. La plupart de ces secousses ont paru dirigées du S. au N.

— Le 16 novembre, avant-midi, le même jour où les secousses manifestaient leur recrudescence aux îles Nicobar, un tremblement violent ébranlait les parties occidentale et centrale de Java.

A Batavia et dans l'île d'Onrust, la première a eu lieu à 10 h. 18 m. du matin; elle a duré 8 secondes. La deuxième, plus forte encore, 10 h. 25 m., était dirigée de l'E. à l'O.; c'étaient les plus violentes qu'on y eût senties depuis 1818, celles de 1834 exceptées; des murs nombreux ont été renversés, plusieurs ont *tourné,* dit-on, comme autour d'un pivot vertical, sans tomber.

A Buitenzorg, après 10 h. 1/2, trois secousses violentes avec des intervalles de 5 à 10 minutes; dans le courant du jour, au S. du Gedé, plusieurs secousses qui se sont renouvelées à 6 h. du soir avec moins de violence.

Ce tremblement s'est fait sentir dans beaucoup d'endroits de la régence de Préanger; entre 8 et 9 h. du matin, trois secousses ont fortement ébranlé les maisons en bois de Badjaran; les murs en pierre de la maison de l'assistant-résident, à Soemedang, ont été tellement lézardés qu'elle resta inhabitable.

On l'a senti également dans les résidences de Tégal, de Banjoemas, de Kadoe, de Sàmarang, de Rembang, par conséquent, dans tout l'O. et le centre de Java.

Il en a été de même dans le SE. de Sumatra, dans le district de Lampang. A 10 h. 38 m., une secousse légère; à 10 h. 48 m., violent mouvement ondulatoire suivi, à des intervalles de 5 minutes, de deux fortes secousses du SE. au NO.

Dans la résidence de Chéribon (Java), il y a eu des dégâts considérables. A 10 h. 45 m. (t. vrai; par conséquent, 20 m. plus tard qu'à Batavia), première secousse de 30 secondes, suivie de légers frémissements, puis d'une deuxième secousse. A 11 h. 5 m., violent mouvement ondulatoire du SO. au NE., pendant 61 secondes: on ne pouvait se tenir debout; les maisons et les arbres éprouvaient de violentes oscillations et un formidable bruit souterrain ajoutait à l'épouvante. Toutes les maisons en pierre, au nombre de 200, ont été ou renversées ou rendues inhabitables. Le ciel était pur et l'air calme. Le Tjerimai, situé dans le voisinage, est resté calme;



le Goentoer, au contraire, plus éloigné, a vomi une colonne de fumée. Jusqu'à minuit, on compta 13 secousses, puis une légère dans la matinée du 17. Mais de 6 à 9 h. du matin (le 17), les secousses se renouvelèrent avec violence.

Dans les régions montueuses des résidences de Koeningan, de Madjalengka et de Galoe, dont le sol est plus ou moins volcanique, notamment au pied du Tjerimai, on n'eut aucun dégât important à signaler, tandis qu'on éprouva de grands dommages dans les plaines de Chéribon, de Palimanan et d'Indramajoe, qui appartiennent aux formations tertiaire et d'alluvion, au NE., au N. et au NO. du volcan.

Tous les bâtiments en pierre des districts de Radjagaloe et de Palimanan, les fabriques de sucre des villages de Tanaradja, Pamangkiran, Ardjowinangoen et Glagamidan, ainsi que les principales localités de la régence d'Indramajoe, comprise dans le delta marécageux de Tji Manoek, jusqu'à 16 milles plus loin, à Boedamati, devinrent des monceaux de ruines.

A Tanavadja (district de Palimanan), le sol s'entrouvrit en 50 endroits différents, il en sortit de l'eau mêlée d'un sable fin et bleuâtre (on dit qu'elle était chaude?).

Dans les villages de Genting et de Persana, le 1er à 5 milles, le 2me à 8 milles au nord de Tanaradja, les crevasses vomirent du sable en telle quantité que le courant de la rivière en fut obstrué. A Boendamati, l'eau ainsi lancée forma des jets de trois pieds de hauteur. Des phénomènes analogues ont été observés à Indramajoe.

Les plus fortes secousses ont eu lieu au NE., au NO. du Tjerimai, au pied du volcan, où l'on a remarqué des crevasses de 600 pieds de long sur 3 à 4 pieds de large.

Les secousses se sont continuées jusqu'au 27 décembre à Indramajoe. En voici le journal d'après M. S.-L.-P.-D. Niepce (1).

Le 16, 11 h. 45 m., une secousse très-forte; dans les 10 minutes suivantes, 4 autres secousses encore plus violentes. A midi

(1) Je l'emprunte au *Natuurkundig tijdschrift voor nederlandsch Indië*, t. III, pp. 483-484.

55 m., une secousse légère; à 1 h. 5 m., une un peu plus forte; à 1 h. 15 m., 5 h. 40 m. et 6 h. 5 m., trois secousses légères.

De 9 h. du soir à 5 h. du matin, le lendemain, diverses secousses; celle de 1 h. 30 m. fut la plus violente.

Le 17, 5 h. 30 m. du matin, une secousse légère; 6 h. 5 m., secousse légère; 6 h. 30 m., 2 secousses consécutives; 7 h. 0 m. secousse légère; 7 h. 30 m., secousse très-longue; 4 h. du soir, secousse légère; 7 h. 45 m., secousse remarquable.

Le 18, 1 h. 30 m. du matin, légère secousse.

Le 20, 1 h. 30 m., 8 h. 45 m., 10 h. 30 m. du matin, et 1 h. du soir, quatre secousses légères.

Toute la nuit on a entendu un bruit souterrain continuel, mais sans secousse.

Le 21, 5 h. 30 m., midi et 2 h., 3 légères secousses; à 3 h., une secousse très-forte.

Le 23, midi et demi, une secousse légère.

Le 26, 6 h. 30 m., une secousse légère; 11 h. 30 m., 2 légères secousses; 2 h. 15 m. du soir, légère secousse; 8 h., secousse importante; 10 h., secousse légère.

Le 27, 4 h., secousse remarquable; 5 h. 30 m., deux secousses; midi, une secousse légère.

Le 29, 1 h. du soir, une légère secousse.

Le 9 décembre, 11 h. du soir, légère secousse de l'est à l'ouest.

Le 10, 11 h. 30 m. du matin, légère secousse de l'est à l'ouest, et de 8 secondes de durée.

Le 25, 9 h. 30 m. du matin, deux secousses avec bruit souterrain.

Le 27, 8 h. 30 m. du matin, une très-forte secousse avec bruit souterrain. C'est la dernière signalée par M. Niepce.

— Le 18 novembre, à la petite île de Karimon Java, au nord de Djapara, deux fortes secousses.

Le 23, 7 h. du matin, légère secousse à laquelle en succéda une très-forte qui fit trembler les bâtiments; elles furent accompagnées d'un roulement souterrain. La dernière fut ressentie par le navire l'*Elmina*, qui se trouvait en rade.

— 4 décembre, 8 h. du matin, dans la régence de Kendal, rési-

dence de Samarang, pluie de cendre qui provenait probablement du Pakoeodjo, dans les montagnes de Dieng.

Le 19, 6 h. 30 m. du soir et 6 h. 40 m., à Penggalengan, deux secousses qui firent trembler assez longtemps le plancher de la maison où se trouvait M. Junghuhn.

Le 26, de 7 1/2 h. à 9 h. du soir, sur le plateau de Penggalengan, bruit souterrain.

Le 27, 10 h. du matin, sur le même plateau, une secousse ondulatoire.

(*Sans date mensuelle*). Dans les environs du volcan de Colima (Mexique), tremblement désastreux. Beaucoup de maisons ont été renversées à Colima et à Zapotlan. On n'y en avait pas éprouvé depuis, jusqu'en décembre 1852.

1848. — 7 janvier, 4 h. du matin, dans les résidences de Bagelen, Kadoe, Jogjakerta et Patjitan, tremblement du N. au S., violent surtout dans les dernières régions. A 8 h. du matin, nouvelle secousse à Patjitan.

Le 8, 9 h. du matin (29 heures plus tard), fort bruit souterrain au pied du Merapi, résidence de Jogjakerta.

Le 12, 10 h. du soir, sur le plateau de Penggalengan, forte secousse.

Le 14, entre 9 h. 1/2 et 10 h. du soir, bruit souterrain, sourd et fort, sur tout ce plateau qui est élevé de 4,400 pieds au-dessus de la mer, et couvert de courants de laves sur son sol tertiaire. On m'a souvent assuré, dit M. Junghuhn, que, depuis quelques années, ce bruit, qu'il est impossible de décrire, tant il a un caractère particulier, est très-fréquent; il se renouvelle quelquefois tous les trois ou cinq jours, surtout le soir et la nuit pendant le calme de la nature.

— Nuit du 6 au 7 février, à Kediri et Patjitan, ainsi qu'à Pangoel qui en est éloigné de 38 milles, forte secousse du N. au S.

— Le 17, 10 h. du matin, dans les résidences de Bezoeki et de Banjoewangi, tremblement léger.

— Le 17 encore, à Boleling, sur la côte NE. de l'île de Bali et sur la côte S., à Kassiman, division de Badang, secousses violentes pendant environ trois minutes. Elles ont dû ébranler toute l'île.

— 2 mars, 11 h. 1/2 du soir, à Penggalengan, tremblement.

— 1er avril, 9 h. du soir, dans les résidences de Bonjoemas, Bagelen, Kadoe, Madioen, Kediri et Pasoeroean, fortes secousses.

— 8 mai, le matin, une grande colonne de fumée s'éleva tout à coup du Gedé.

Le 16, de 7 à 12 h. du soir, éruption du Keloet. Nous l'avons décrite dans le *Bulletin de la société géologique de France*, 2me sér., t. XIII, p. 560. Nous y avons indiqué plusieurs secousses ressenties aux environs du volcan.

— Du 4 juin, 3 h. du soir, jusqu'au 7 août, dans la régence d'Andjer et surtout à Tjiringin (résidence de Bantam), nombreuses et fortes secousses qui cependant n'ont causé aucun dommage. On les a aussi ressenties dans le district de Lampong à Sumatra.

A Andjer, elles étaient, dit-on, dirigées de l'E. à l'O.; on n'en donne pas le journal.

A Tjiringin, on n'en a pas compté moins de 80, du 4 au 27 juin. Du 1er au 20 juillet, il n'y en a pas eu; mais on en a compté 22 distinctes du 21 juillet au 7 août.

— Nuit du 4 au 5 juillet, dans la résidence de Kediri, trois secousses.

— Le 29, 9 h. 1/4 du soir, à Buitenzorg, légère secousse, suivant M. Buys-Ballot; M. Junghuhn la dit forte et indique 9 h. 1/2.

— Le 4 août, le Semeroe (Java) lança une colonne de fumée.

Les 8, 9, 14, 16 et 18, à l'île Boeroe (Moluques), nombreuses secousses, sept furent très-fortes et durèrent quatre minutes.

Le 18, 11 h. du matin, à Kediri (Java), deux secousses.

— 2 septembre, 4 h. 1 m. 45 s. du matin, à Batavia, et 4 h. 13 m. (ou simultanément, vu la différence de 3° en longitude), à Pekalongan, deux fortes secousses d'au moins 10 secondes de durée : on les ressentit aussi dans les résidences de Banjoemas, Bagelen, Buitenzorg et Bantam. A Batavia, elles eurent lieu du N. au S.; à Bantam, le mouvement fut ondulatoire du SO. au NE.; à Buitenzorg, il fut vertical et accompagné d'un tonnerre souterrain.

Le 28, à Tjiringin (Bantam), nouvelles secousses très-fortes et de 30 secondes de durée.

— 17 octobre, à Menado (Célèbes), tremblement violent accom-

pagné d'un bruit souterrain semblable à celui d'un ouragan et se dirigeant de l'E. à l'O. Le volcan du Klabat est à l'E. de Menado.

— 6 novembre, 7 h. 1/2 du matin, à l'île Decima, près Nangasaki (Japon), une légère secousse du NNO. au SSE. et de 10 secondes de durée.

— Le 14, 8 h. du soir, à Tjiringin et Andjer (Java), secousses qui se renouvelèrent très-fréquemment pendant toute la nuit.

Le 23, 6 h. du soir, nouvelles secousses qui se continuèrent encore toute la nuit. Plusieurs furent très-fortes.

— 11 décembre, 8 h. 3/4 du matin, à l'île Decima (Japon), secousse du SSE. au NNO. et de 3 secondes de durée.

— Le 16, 7 h. du matin, à Kediri (Java), tremblement.

— Le 25, 10 h. 27 m. du soir, à l'île Decima, nouvelle et forte secousse, du NO. au SE. et de 4 secondes de durée.

— Le 27, 10 h. 1/2 du matin, dans la résidence de Tegal (Java), légère secousse.

— (*Sans date mensuelle*) Éruption du Bromo à Java.

1849. — Nuit du 3 au 4 janvier, dans la petite île de Tajam que forme la rivière de Kapoeas, à Pontianak (Borneo), plusieurs secousses très-fortes.

— 16 février, 5 h. 25 m. du matin, à l'île Decima (Japon), violente secousse de l'E. à l'O. et d'une minute de durée.

— 19 mars, 2 h. du soir, à Tjiringin (Java), nouveau tremblement; jusqu'à 4 h. du matin, le lendemain, on n'a pas compté moins de 71 secousses dont plusieurs ont été très-fortes.

La même nuit, secousses à Pandelang, Andjer et Serang dans la même résidence. Plus tard, elles se concentrèrent à Tjiringin, où elles devinrent légères et rares.

— 26 avril, 3 h. 1/2 du soir, dans les résidences de Banjoemas, Bagelen et Kediri, trois secousses consécutives dont la dernière très-forte, surtout à Kediri.

Le 28, 11 h. 3/4 du matin, à Buitenzorg, tremblement d'environ 3 secondes de durée.

— 5 mai, 6 h. 5 m. du soir, à l'île Decima (Japon), violente secousse du S. au N. et de 3 secondes de durée.

Le 19, 11 h. 1/2 du matin, deux nouvelles secousses très-légères.

— Le 28, 7 h. 1/2 du soir, à Saparoea, sur l'île d'Honimoa, à l'E. d'Amboine, plusieurs secousses; la première fut très-forte et dura 10 à 12 secondes; elles se renouvelèrent ensuite, à des intervalles de 8 à 10 minutes jusqu'à 1 h. 1/2 de la nuit.

On en éprouva ensuite beaucoup d'autres jusqu'au 2 juin, mais plus rares et plus faibles. Toutes eurent lieu du SE. au NO. Les murs des églises à Saparoea, Trouw et Oclat et du fort Duurstede furent fortement lézardés; sur le bord de la rivière de Taraka, près d'Oelat, il y eut plusieurs crevasses dont une avait 276 pieds de long, 2 de large et 8 de profondeur. On ressentit en même temps de légères secousses à Amboine.

— 28 juin, 7 h. 55 m. du matin, à Buitenzorg (Java), léger tremblement. E.-S. (*sic*).

— En juin (sans date de jour), sur un grand nombre de points de la Sicile, une secousse qui n'agita pas Cultanisetta, mais qui y fut annoncée par une éruption des petits volcans de Terrapilata. (Voy. la lettre de M. Ch.-Ste-Claire Deville à M. Dumas, *Comp. rend.*, t. XLIII, p. 361.)

— 7 août, 2 h. 1/2 du soir, à l'île Decima (Japon), violente secousse horizontale du SE. au NO. et de 12 1/2 secondes de durée.

Le 17, 5 h. 40 m. du matin, nouvelle secousse horizontale de l'E. au SO, (*sic*), et de 20 secondes de durée.

Le 12, 1 h. du soir, dans la résidence de Kediri, légères secousses.

— 2 septembre, 2 h. 1/2 du matin, à l'île Decima (Japon), légère secousse horizontale du NE. au SO.

— Du 13 au 15, le pic du Lamongan s'est écroulé. Un nouveau cratère s'est ouvert au-dessous de l'ancien sur le flanc N. De juin à septembre, le volcan avait été surmonté d'une épaisse colonne de fumée.

— Le 15, dans la matinée, dans les résidences de Bagelen et de Banjoemas, deux légères secousses. L'éruption du Merapi, qui avait commencé la veille, à 11 h. du soir, dura jusqu'à 3 h. de l'après-midi. Vers 2 h. 3/4, il tomba une énorme quantité de poussière et de cendre, pendant un quart d'heure, à Buitenzorg.

— Le 16 au soir, à Santa Isabel, entre San Diego et l'embou-

chure du Rio Gila dans le Colorado (Californie du S.), une légère secousse.

Le 22, 3 h. du soir, à 12 milles de Curisco Creek, dans le désert entre Santa Isabel et le Rio Gila, tremblement pendant une violente tempête.

Le 28, 8 h. 15 m. du soir, à *Three Wells*, 12 milles avant de traverser le Colorado, secousse ondulatoire de l'E. à l'O. Le mouvement dura environ deux minutes. Ce sont les trois seules ressenties par l'expédition du lieutenant Whipple, du 11 septembre au 1er décembre (*Hist. of Indian Tribes*, t. II, pp. 102, 107 et 109).

— 6 octobre, le volcan de Poeloe Komba à Batoetara, par 7°48' lat. S. et 123°34'45" long. E., était en pleine éruption; des colonnes épaisses de fumée s'élançaient du sommet, pendant que des courants de lave se précipitaient jusqu'au bord de la mer.

— Le 7, le pic de Lobetolle, sur l'île de Lomblen, par 8°12' lat. S. et 123°45' long. E., lançait beaucoup de fumée.

— Le 19, dans la division de Bondowaso et dans les principales localités de la résidence de Besoeki, secousses du SO. au NE.

Nuit du 22 au 23, dans la résidence de Kediri, une secousse.

Le 23, 5 h. du soir, une nouvelle secousse.

— 14 novembre, 1 h. 1/2 du matin, à Buitenzorg, deux légères secousses.

Le 27, 3 h. 1/2 du matin, éruption du Gamalama à Ternate.

— 1er décembre, de 4 à 6 h. du soir, dans la résidence de Tegal, pluie de cendre provenant probablement du Slamat.

— Le 30, dans l'île de Ternate, une secousse légère.

1850. — Nuit du 28 au 29 janvier, sur plusieurs points de la résidence de Banjoemas, deux secousses consécutives; la dernière a été forte. Quelques heures plus tard, une légère secousse à Tjelatjap.

— 20 février, 11 h. de la nuit, nouvelle éruption du Gamalama à Ternate.

— Le 22, dans le sud de la ville du Lac Salé (Mormons), légères secousses.

— Nuit du 27 au 28, minuit 3/4, à Banka, légère secousse du NE. au SO.

— 12 mars, à San Jose (Californie), une légère secousse.

— Le 18 et le 20, à Amboine, nouvelle secousse violente. Le 27, une nouvelle épidémie se déclara, comme cela était déjà arrivé à la suite de tremblements de terre précédents.

— Le 25, le matin, à Bezaeki et Panaroekan (Java), forte secousse verticale.

— 13 mai, à San Francisco (Californie), légère secousse.

— Le même jour, éruption du Mauna Loa.

— Le 23, des colonnes de fumée s'élevaient encore du sommet le plus haut du Poeloe Komba (voir au 6 octobre 1849).

— 6 juin, à Ternate, tremblement qui dura une minute et fut suivi d'une forte secousse ressentie en mer à 50 milles anglais de la côte.

— Le 28, à San Francisco (Californie), une légère secousse.

— 30 juillet, 11 h. du soir, dans la résidence de Banjoemas, deux légères secousses.

— 2 août, 8 $^1/_2$ h. du soir, le Poeloe Komba paraissait, à $^1/_2$ mille de distance, dans une violente activité. Le torrent de lave, dont on évaluait la largeur à 100 pieds, descendait du sommet jusqu'à la côte orientale de l'île. — On savait à Amboine qu'il brûlait depuis 3 ans.

— Le 4, à Stockton et Sacramento (Californie), secousse violente.

— 14 septembre, à San Francisco et San Jose, violente secousse.

— Le 20, de bon matin, dans la résidence de Madioen, tremblement violent de l'est à l'ouest et de quelques secondes de durée.

Le 21, de grand matin, dans la résidence de Kediri, deux violentes secousses précédées d'un bruit souterrain venant du SE., probablement du Keloet. Durée, quelques secondes; bâtiments en pierre lézardés à Kediri et à Ngrowo.

— Nuit du 7 au 8 octobre, à Amboine, secousses avec bruit souterrain.

Le 8, 11 h. ou 11 $^1/_2$ h. du matin, nouvelle et violente secousse qui endommagea les maisons.

Le 9 et le 10, nouvelle secousse.

— Le 22, M. Bleeker fit l'ascension du Tankoeban Prahoe. Le Kawa Ratoe était à peu près complétement en repos. Seulement il s'élevait, en trois places du cratère, de petites masses de vapeurs qui ne montaient pas très-haut. Un trou était rempli d'eau. En 1846, l'auteur n'avait pas pu voir le fond à cause de la vase bouillonnante qui le recouvrait presque entièrement.— Le flanc oriental qui avait été dévasté par l'éruption de 1846 conservait encore le même aspect sombre. Quelques jeunes arbres commençaient à s'élever au milieu des troncs brûlés et morts.

— Nuit du 14 au 15 novembre, et le 19, 10 h. du matin, deux nouvelles éruptions du volcan de Ternate.

Le 28, 10 h. du soir, à Ternate, secousse violente et de longue durée.

— 30 décembre, à Ternate, secousse légère.

1851. — 24 janvier, 5 h. du soir, à Kediri, trois secousses consécutives, violentes, précédées d'un bruit souterrain du SE., paraissant venir du Keloet qui, depuis quelques jours, donnait des signes d'activité.

— 11 février, à Ternate, quelques secousses.

— 14 mars, 7 $^{1}/_{4}$ h. du soir, à Painan et dans la division méridionale de la résidence de Padang (Sumatra), secousses ondulatoires très-fortes, précédées d'un bruit souterrain et de 5 minutes de durée.

Le 15, 4 h. du matin, nouvelle secousse légère.

— Le 30, 6 h. du soir, à Buitenzorg (Java), une secousse légère.

— 2 avril, au Chili, tremblement sur lequel je me propose de revenir.

— 2 mai. Le Poele Komba était encore en pleine éruption; dans des intervalles de 10 à 20 m., le flanc oriental de la montagne paraissait tout en feu.

— Le 3, midi et demi, à Buitenzorg, secousse un peu douteuse; mais à 3 h. précises, secousse sensible du SO. et d'environ 8 à 10 secondes de durée.

— Le 4, 3 h. 8 m. du soir, à Telok Betong, dans le district de Lampong (Sumatra), secousses horizontales du SO. au NE. pendant

5 minutes. A 9 h. du matin, par un temps calme, la mer s'était élevée à une hauteur extraordinaire. Les dernières secousses furent les plus fortes. Elles furent suivies de rafales et de pluie.

Le même jour, 3 ½ h. du soir, à Batavia, quelques légères secousses horizontales de quelques secondes de durée.

— Le 15, à San Francisco (Californie), trois fortes secousses.

Le même jour, éruption de Mauna Loa.

Le 17, à San Francisco, légère secousse.

Le 28, à Salinas (*on the Salinas*, Californie), une secousse légère.

— 13 juin, à San Francisco, une forte secousse ressentie aussi à San Luis Obispo et San Fernando.

— 23 juillet, 7. h. du matin, à l'île Decima (Japon), légère secousse horizontale de l'O. à l'E., et de 2 ½ secondes de durée (1).

— 27 août, à Ternate, quelques secousses.

— Le 29, 2 h. 53 m, du soir, à Batavia, secousse légère.

— 29 septembre, de grand matin, dans la résidence de Banjoemas, légère secousse du SE. au NO. avec choc un peu vertical.

— 3 octobre, vers 8 h. du soir, sur divers points de la même résidence, une secousse très-violente.

— Le 8, à Ternate, quelques secousses.

— Nuit du 20 novembre, à Amboine et dans les districts de Saparoea, Haroeko, Hila et Larieke, deux secousses.

— 2 décembre, à Downieville (Californie), une secousse.

— Le 20, 11 h. 55 m. du soir, à Amboine, tremblement fort, mais très-court; 10 m. plus tard, deuxième secousse moins forte.

— Le 31, à Downieville, nouvelle et forte secousse.

1852. — 9 janvier, 6 h. du soir, à Batavia, deux secousses très-fortes et plusieurs autres faibles. Une secousse doit avoir eu lieu à 6 h. 9 m., car une pendule astronomique s'est arrêtée sur cette heure. Leur direction paraît avoir été perpendiculaire au méridien.

(1) Les secousses que j'indique pour le Japon sont empruntées au *Nederlandsch meteor. Jaarboek,* 1855; par M. Buys-Ballot. Les observations s'étendent d'octobre 1848 à octobre 1851 inclusivement. J'aurais cru, d'après Kœmpffer et d'autres auteurs, les secousses plus fréquentes dans ce pays.

A Buitenzorg, le mouvement a été très-violent. A Tjiringin (Bantam), 3 secousses très-fortes et 4 légères dans l'espace d'environ 2 minutes; direction de l'E. à l'O. avec bruit souterrain. A Serang (Bantam), une seule très-violente. A Telok Betong, district de Lampong (Sumatra), le tremblement a eu lieu à 6 h. 25 m. et a duré 3 minutes. Les secousses horizontales du SO. au NE. étaient fortes; il y a eu deux intervalles de repos. — A 8 h. du soir, mouvement extraordinaire de la mer.

— Le 22, 10 h. 1/2 du soir, tremblement à Inspruck.

Le 27, 6 h. du matin, à Kediri, quelques secousses précédées d'un fort bruit souterrain du SO.

Le même jour, vers 7 h. du matin, dans la résidence de Madioen quelques secousses de l'E. à l'O. dans la division de Patjitan, on remarqué un bruit sourd et souterrain.

— 5 février, 11 h. du soir, à Inspruck, tremblement qui s'est renouvelé à 1 h. du matin, le 6.

— 12 mars, 9 h. 1/2 du soir, à Tjiamis, résidence de Chéribon trois secousses consécutives.

— 28 mai, éruption du Gedé qui a lancé beaucoup de grosses pierres (de 2 à 12 pieds de diamètre) et de la cendre pendant 5 ou 10 minutes. Le sol frémit aux environs pendant l'éruption.

Le 30 (48 h. après), tremblement violent qui ne s'étendit pas jusqu'à Buitenzorg, mais qui fut ressenti sur le Pandok Gedé.

— 20 juin, 7 h. 1/4 du soir, à Tannah Datar, tremblement qui s'est étendu sur les XX et XIII Kottas, province de Padang (Sumatra). On entendit d'abord un bruit souterrain qui dura 2 secondes puis, une seconde après, une violente secousse qui dura 5 à 6 secondes dans la direction du SSO. au NNE. Air calme.

— Le 29, bruit au volcan de Massaya (voy. au 8 avril 1853).

— 2 juillet, le matin, à Kediri (Java), une secousse du SE.

— Le 9, 5 h. 3/4 du soir, à Buitenzorg, tremblement en deux ou trois secousses du NO. au SE. et de 8 à 10 secondes de durée.

Le 25, 2 h. 40 m. du soir, à Feldkirch (Voralberg), secousse avec bruit.

— Dans les derniers jours de juillet, le Poeloe Komba et les autres pics, au nombre de quatre, étaient en éruption, ainsi que le Batoe tara.

— 12 septembre, 10 h. 3/4 du soir, à Banjoemas (Java), quelques secousses du NNO. au SSE.

— 13 octobre, vers 11 h. 1/2 du matin, et le 15, 8 h. 1/4 du soir, à Banjoemas, Tjilatjap et Bandjarnegara, deux tremblements très-forts, surtout le dernier. Pas de dommages.

Le 13 encore, midi, dans la division de Galoe, résidence de Chéribon, une violente secousse du N. au S.

Le même jour, vers midi, à Keboemen, résidence de Poerworedjo, quatre secousses consécutives de l'E. à l'O.

Le 15, 8 h. du soir, nouvelles secousses très-fortes; même direction; murs lézardés.

Le même jour, 8 h. 15 m. du soir, dans la division de Galoe, trois secousses du N. au S. La dernière a été très-violente.

Le 15 encore, 7 h. 50 m. du soir, à Tagal, légère secousse du S. au N. ressentie aussi sur d'autres points de la résidence et à Magelang. Vers 8 h., nouvelle secousse de même direction.

Vers la même époque, à Poerworedjo et Koeloeardjo, secousses séparées par un intervalle d'environ deux secondes. Direction non déterminée.

— Nuit du 20 au 21 novembre, vers minuit trois quarts, dans tout le S. de Java, jusqu'à Samarang, Dagelen et Kadoe, bruit souterrain suivi d'un mouvement violent du sol, qui paraît avoir duré une minute et demie, dans la direction du SO. au NE. Quelques personnes prétendent même qu'il a duré 5 minutes. Des murs ont été lézardés. Dans la partie orientale, on n'a éprouvé qu'une secousse légère de l'E. à l'O. On croit que le mouvement avait son centre dans la régence de Préanger, où il a été le plus violent. A Batavia, le balancier d'une pendule astronomique était en repos à 12 h. 44 m., et une minute plus tard, il était en mouvement dans le plan N.-S.

— Le 26, 6 h. 45 m. du matin, à Soerabaja (Java), légère secousse ressentie aussi à Sumanap.

— Le même jour, à San Simeon (Californie), onze secousses; nombre égal à Los Angeles et San Gabriel. L'expédition qui allait du camp Yuma à San Diego, en éprouva à peu près le même nombre. Ce tremblement fut ressenti dans tout le pays à l'E. et au

S. de San Luis Obispo, à San Diego et Colorado River, sur une étendue de 300 milles, et même au S. du Colorado jusqu'à Guyamas dans la province de Sonora.

Pendant les six jours suivants, tout le S. de l'État de Californie fut ébranlé à de courts intervalles, et un *volcan de boue* fit éruption dans le désert de Colorado et un autre au S. de Colorado, visité par le major Heintzleman de l'expédition des États-Unis.

— 17 décembre, à San Luis Obispo, deux violentes secousses. Murs crevassés et renversés.

Pendant le mois de décembre, le S. et le centre de la Californie furent fortement agités par des secousses qui s'étendirent jusqu'au 37me parallèle. Elles continuèrent jusqu'en janvier suivant, et furent notées à San Joaquin jusqu'au 5 de ce mois.

1853. — 2 janvier, à Mariposa, San Francisco, Shasta et Bodego (Californie), une forte secousse.

Le 5, à San Joaquin et Corte Maderia, une secousse.

Le 7, 4 h. du soir, à Zuvelje, près Ottocatz (Croatie), secousse du S. au N., durée 3 secondes.

Le 16, entre 2 h. $^1/_2$ et 2 h. $^3/_4$ du matin, à Raun (Styrie inférieure), secousse avec bruit sourd; direction, E.-O.; durée 2 secondes.

La nuit suivante, choc moins fort, senti dans la plaine et non dans la montagne.

Le 22, dans la soirée, à Hallen (Tyrol), secousse avec bruit.

— 14 février, à San Luis Obispo, une légère secousse.

— 1er mars, à San Francisco, une forte secousse ressentie aussi à San Luis Obispo et à Santa Barbara.

— Le 30, à Smyrne, tremblement violent.

— 8 avril, au volcan de Massaya (Amér. centrale), ouverture d'un nouveau cratère, sur le flanc occidental; il en sortit d'épais nuages de vapeurs qui continuèrent avec la même force jusqu'en septembre suivant.

En 1850, M. Squier le regardait comme *éteint;* deux ans plus tard, le 8 juin 1852, on remarquait une espèce de bouillonnement dans les eaux du lac de Massaya; il s'en dégageait des gaz qui s'élevaient du fond avec une grande violence. Le 29 juin, on y

entendit des bruits souterrains semblables au roulement du tonnerre; ils semblaient provenir de l'intérieur de la montagne.

— Le 24, à Humboldt-Bay (Californie), une légère secousse.

Le 26, à Weaverville (Californie), trois secousses.

— 16 mai, 4 h. du matin, et le 18, 3 h. du matin, dans le district de Singkel (Sumatra), secousses ressenties par M. Von Rosenberg. On y avait éprouvé les tremblements de terre de 1842.

— 2 juin, dans les plaines de San Joaquin (Californie), deux fortes secousses.

— 1er juillet, à Bosana (Croatie), troisième secousse depuis le 14 juin précédent.

Le 12, à Yreka, Siskiyou-Co (Californie), une légère secousse.

Le 20, dans l'après-midi, à Portland (Maine), tremblement.

— 3 septembre, dans les plaines de San Joaquin et de Salinas (Californie), quatre secousses.

Le 5, 11 h. du soir; le 7, 10 h. du matin; le 8, 1 h. 1/2 du matin et le 9, 3 h. du matin, dans le district de Singkel (Sumatra), nouvelles secousses ressenties par M. Von Rosenberg.

— 9 octobre, dans l'Herzégowine, tremblement.

Le 18, à Chalcis et dans toute l'Allèque, nouvelles secousses.

Le 20, 3 h. 1/4 du soir, dans l'Herzégowine, deux légères secousses précédées de bruit.

Le 23, 4 h. du matin, et le 25, 7 h. du soir, à Fiume, secousses.

Le 23 encore, à Humboldt-Bay (Californie), trois secousses violentes.

Le 25, autre secousse légère.

— Le 29, par 24° lat. N. et 121° 50′ long. E. (de Gr.?), le *Southampton,* de la marine américaine, aperçut un volcan sous-marin en pleine activité à 10 milles de Formose. « Les colonnes de fumée, dit le lieutenant Boyle, s'élevaient à une hauteur extraordinaire, et tout le phénomène me rappelait celui dont j'avais été témoin sur les côtes de Sicile lors de l'apparition de l'île Julia; seulement le spectacle était plus imposant et l'éruption plus violente, quoique, à cause des nuages de fumée, aucun courant de lave ne fût visible. La profondeur de l'eau était ici beaucoup plus considérable que sur les côtes de Sicile, et cette profondeur seule aurait

suffi pour empêcher de voir la lave. » La vigie, placée dans les *hunes*, crut d'abord que ces manifestations étaient dues à un navire à vapeur. Le *Macedonian*, qui passa dans cet endroit quelques jours après le *Southampton*, eut son pont et toutes ses voiles couverts d'une cendre blanche.

— Dans le courant de septembre, à Tiflis (Géorgie), secousse de 7 secondes de durée.

— 16 novembre, à San Jose (Californie), une secousse légère.

Le 25, à San Francisco, une secousse.

— Le 22, 3 1/2 h. du soir, à Buitenzorg (Java), une secousse.

— 11 décembre, à San Francisco et Mission Dolores, une légère secousse.

Le 25, à Shasta City (Californie), une secousse légère.

— Le 29, à Bex (Vaud), une secousse.

1854. — 15 janvier, le *Susquehannah* doubla la pointe sud de Formose et observa de petits volcans dans deux endroits.

Déjà, en 1850, le lieutenant Jones, commandant le sloop de guerre la *St-Mary*, de la marine des États-Unis, avait, par 20° 36′ lat. N. et 134° 45′ long. E., remarqué un phénomène semblable. Le navire, dans sa traversée des îles Sandwich à Hong-Kong, se trouva dans ces parages, la mer était calme et le vent modéré de l'est. Tout à coup le vent tomba, la mer devint houleuse, l'air brûlant, et une partie de l'équipage ressentit une forte odeur de soufre; on eut quelques coups de vent venant de divers points de l'horizon; mais avant qu'on eût pu carguer les voiles, tout était redevenu calme. Le tout dura 25 minutes à peu près, et le vent d'est recommença à souffler comme auparavant. C'est à l'ONO. de ce point que se manifesta le phénomène du 29 octobre 1853.

— Le 19, à Bex (C. de Vaud), tremblement.

— 2 et 8 février, à Bex, deux nouveaux tremblements.

— 11 mars, 3 h. 24 m. du soir, à Constantinople et dans les environs, fort tremblement. Les secousses se sont renouvelées à 7 h. et à minuit.

Le 12, 4 h. du matin, nouvelles secousses. Dans l'intervalle qui séparait ces divers tremblements, on a observé de petits mouvements du sol. De vieux murs ont été renversés (M. Ritter.)

— Le 20, à Stockton (Californie), une secousse.

— Le 26, tremblement à Palerme.

— Le 29, à Bex (Vaud), nouveau tremblement.

— 4 et 5 avril, à Bex encore, nouvelles secousses.

— Le 7, 2 h. 50 m. du matin, à Buitenzorg (Java), deux secousses légères.

Le 12, 4 3/4 (*sic*), autre secousse légère.

— Le 29, à Santa Barbara (Californie), une légère secousse.

— 24 mai, dans l'Ombrie (États-Romains), secousses.

— Le 25, à Bex (Vaud), autre tremblement.

— Le 31, 4 h. 50 m. du matin, à Santa Barbara, trois secousses, la première accompagnée d'un bruit sourd, la deuxième précédée d'un bruissement comme à l'approche d'un coup de vent. Elles furent séparées par un intervalle de 4 à 5 secondes. La mer fut très-agitée, mais il y eut peu de dommages.

— 26 juin, à Plauer County (Californie), deux secousses légères.

— Le 28, à Bex (Vaud), tremblement.

— 10 juillet, à Georgetown (Californie), une secousse.

Le 14, une secousse encore.

— 4 août, de nuit, sur la côte de Costa-Rica (Amér. centrale), deux violentes secousses à un court intervalle. Elles ébranlèrent l'isthme entier, notamment Matina et Moni sur l'océan Atlantique et la côte de l'océan Pacifique : à Golfo Dolu, une grande étendue de terre tomba dans la mer. Il y eut encore de nombreuses secousses dans la nuit, mais elles furent légères.

— Le 23, vers 9 h. du matin, à Cozenza (Calabre), secousse ondulatoire avec le rambo ordinaire.

— Dans le courant du mois, à Ternate, plusieurs secousses avec bruit souterrain. — Il y a eu aussi, à Batjan, un tremblement très-fort.

— 14 septembre, à Nevada (Californie), une secousse légère.

— Dans la nuit du 14, le Catapaxi a fait une éruption que nous avons décrite dans nos *Documents* sur les tremblements de terre au Pérou.

— 21 octobre, à Monterey (Californie), une secousse légère.

— Les 22, 23 et 24, à Bex (Vaud), nouvelles secousses.

— Le 26, à San Francisco, violente secousse, ressentie aussi à Benicia. Des navires près du quai furent fortement secoués. — Ces diverses citations relatives à la Californie sont empruntées à M. Trask, *on Earthquakes in California from 1812 to 1855.*

— Nuit du 28 au 29, tremblement à Odessa.

— 25 novembre, à Brousse (Asie Mineure), tremblement assez long, mais sans dommages.

— Le 29, à Bex (Vaud), dernier tremblement noté par M. de Charpentier et communiqué, quelques jours avant sa mort, à M. le Dr Noeggerath qui les signale sans détails (*Die Erdbeben in Wispthale*, p. 35.)

— 4 décembre, minuit, à Smyrne, tremblement sans dommages.

— M. Dryer, de Portland, a fait l'ascension du mont Hood (Californie), en 1854. Lors de sa visite, de la vapeur et des gaz chauds se dégageaient sur plusieurs points du sommet. Il y avait eu depuis peu diverses éruptions de cendres.

1855. — 24 janvier, 1 h. 1/2 du matin, à Foerzberg (Transylvanie), secousse verticale avec bruit. On y avait ressenti celle du 23, à 11 h. 1/2 passées du soir, comme à Kronstadt.

— Le 26, entre 5 h. 3/4 et 6 h. du matin, à Villach (Carinthie), trois secousses de l'O. à l'E. avec bruit sourd. A Arnoldstein, 6 h., une secousse du SE. au NO. et de 3 secondes de durée; à 6 h. 1/2, deux nouvelles secousses. A Weissbriach, 6 h., trois secousses. Dans la même matinée, secousses à Tarvis, Saifritz, Malborgath, Pontafel, Weissenfels, Rotschach. Direction, O. à E.

Le même jour, 1 h. du soir, à Villach, nouvelle secousse.

Celle du 18 mars suivant, 7 h. 12 m. du matin, a été plus forte. On l'a ressentie à Klagenfurt (durée 9 à 10 secondes), Obervillach, Ferlach, Bleiberg, Liesenegg, Greifenberg, Arnoldstein, Rosegg et Paterno. M. Boué signale les directions du N. au S., de l'O. à l'E. et de l'E. à l'O., mais sans indication de lieu.

— Le 28, 2 h. du matin, tremblement à Bucharest.

Le même jour, 10 h. 1/2 du soir, en mer, à 5 ou 6 milles de la baie de Simoda (Japon), une secousse de 15 à 20 secondes de durée.

— 9 février, en Virginie (États-Unis), tremblement.

— Le 20, en Savoie, tremblement (?). Mgr l'archevêque de Chambery ne me l'a pas signalé.

— Le 22, 11 h. 40 m. du soir, à Smyrne, tremblement de l'E. à l'O.

— Le 26, 9 h. ½ du soir, à Trêves, tremblement assez fort.

— Le 28, tremblement à l'île de Chios.

— 7 mars, 4 h. du matin, à Fiume, forte secousse de l'E. à l'O. Durée, 8 secondes.

— Le 8, 4 h. 57 m. ½ du soir, à Plan (Bohême), fortes secousses verticales qui durèrent 2 à 3 secondes; le bruit était semblable à celui d'un char pesamment chargé et passant rapidement dans les rues. A 8 et à 9 h., nouvelles secousses.

— Le 11, 8 h. 37 m. du matin, à Agram (Croatie), forte secousse du NE. au SO.

— Le 12, à Pera (Grèce), tremblement.

— Le même jour, à Banda (Moluques), une légère secousse.

— Le 15 et le 23, à Gorontalo, district de Menado (Célèbes), très-fortes secousses.

Le 21, vers 10 h. ½ du matin, à Menado et Kema (Célèbes), très-fortes secousses.

— Le 18, 7 h. 5 m. (*sic*) à Murau (Styrie) et à Turrach, secousse du NE. au SO. avec bruit comme celui d'une avalanche.

— Le 20, à Mondovi et San Remo (Piémont), tremblement. Le 28, nouvelles secousses.

— Le 31, 5 h. 50 m. du matin, à Constantinople, violente secousse non signalée par M. Verrollot.

— 3 avril, à Gorontalo (Célèbes), tremblement long et très-fort. Le mouvement, d'abord vertical, devint peu à peu horizontal.

— Le 21, à Banda (Moluques), une forte secousse de l'E. à l'O.

— Le 25, dans la matinée, à Ternate, tremblement violent qui se renouvela par intervalles jusqu'à 2 h. du soir. La direction, autant qu'on pût la reconnaître, était de l'E. à l'O. Quelques bâtiments publics et particuliers ont été endommagés. Le fort Dodinga à Halmaheira a besoin d'être reconstruit. Les vaisseaux en rade ont senti le mouvement.

— 1er mai, vers 5 h. du matin, à Resina, tremblement faible, mais sensible au moment où la lave du Vésuve commença à couler.

— Le 5, tremblement à Raguse.

— Le 6, le Dr Carl Hoffmann visita l'Irazu (Amér. centrale); le volcan lançait beaucoup de vapeurs et faisait entendre de forts bruits souterrains. Un de ses compagnons, don Manuel Vedoya, qui avait visité le volcan deux ans auparavant, lui assura qu'il s'y était opéré de grands changements. Il supposait qu'ils avaient eu lieu lors du tremblement de terre que nous avons cité plus haut à la date du 4 août 1854.

Le Dr Hoffmann a vu aussi trois fortes colonnes de fumée qui s'élevaient du Turialba, volcan voisin de l'Irazu.

— Le 12, dans la matinée, à Amboine, fort tremblement.

— 12 juin, 7 h. 13 m. du matin, à Buitenzorg, une très-forte secousse de l'E. à l'O. et de 5 secondes de durée. Le ciel était pur, le thermomètre marquait 73° F. (22°85 C.)

— Le 14, 11 h. du matin, à Ternate, une secousse qui s'est renouvelée à 5 h. du soir et dans la nuit à divers intervalles.

Pendant six jours, on a encore ressenti des secousses de temps en temps; la direction était du N. au S., plusieurs cependant ont été verticales. On ne se rappelait rien de semblable depuis 1840. On les a ressenties au fort Dodinga à Halmaheira.

Puis, elles se sont renouvelées, mais moins fréquemment jusqu'au 14 juillet.

— Le 21, 10 h. du matin et 3 h. du soir, à Kema (Célèbes), trois secousses légères.

Le 24, 8 h. du matin, léger tremblement à Menado dans la même île.

— Le 26, 1 h. du matin, à Tjilatjap (Java), deux secousses séparées par un intervalle d'environ 20 secondes.

A Fringat, résidence de Kediri, elles furent très-fortes et durèrent bien 4 à 5 minutes; la direction était du N. au S. Le ciel était clair et sans nuages; le thermomètre marquait 72° F. Les secousses, écrivait-on, se sont fréquemment renouvelées, ces derniers temps, dans le voisinage du Keloed (le Klut); on ne cesse de se demander si ce volcan qui a ruiné tous les environs, il y a

quelques années, ne serait pas près d'entrer en éruption. Suivant les Javanais, une éruption violente aurait lieu tous les 10 ans, et si cette remarque est fondée, le moment d'une catastrophe ne serait pas éloigné (1).

Dans la nuit, il y eut encore huit secousses; des murs furent lézardés.

Le 30 (4 jours après), dans l'après-midi, quelques secousses moins violentes.

— Le 27, 10 h. du matin, à Amoerang (Célèbes), tremblement léger.

— 7 juillet, dans la matinée, à Padang (Sumatra), secousses très-fortes, mais sans dommages.

— Le 12, dans la matinée, à Buitenzorg, une légère secousse.

— Le 13, 11 h. 1/2 du matin et 9 h. 1/2 du soir, à Banda, faibles secousses de l'E. à l'O.

La nuit suivante, vers minuit et demi, secousse plus forte qui se renouvela encore, mais très-faiblement, 1 heure plus tard. Toutes deux furent encore de l'E. à l'O.

— Le 14, 4 h. du soir, à Ternate, tremblement extrêmement violent qui commença par un choc vertical et finit par un mouvement horizontal. Il dura deux minutes et causa de grands dommages. Suivant des nouvelles du 27 juillet, les secousses s'y renouvelaient encore à de courts intervalles.

Les secousses paraissent avoir été encore plus fortes à Tidore et Halmaheira qu'à Ternate. A Tidore, 25 maisons ont été renversées.

On n'a rien observé de particulier dans le volcan de Ternate.

— Les 25, 26 et 27, à Lindau et Oberndorf (Allemagne), secousse.

— Le 27, 4 h. 12 m. du matin, à Genève, une secousse.

On lit dans *Messager du Midi*, du 28 : « *Hier*, à 1 h. après midi, on a éprouvé à Valence une secousse oscillatoire de l'E. à l'O. assez forte. » N'est-ce pas celle du 25?

Le 28, 10 h. 53 m. du matin, à Genève, secousse du S. au N. (?).

(1) Le volcan est resté calme en 1855 et 1856.

Le même jour, 4 h. 0 m. 33 s. du matin (t. astrom), à Milan, secousse qui dura une seconde et demie; elle s'est dirigée du NE. au SO. et a été ressentie à Côme.

Vers 9 h. 35 m. du soir, à Cully (Vaud), trois légères secousses.

Le 29, dans l'après-midi, tremblement à Odenwald et Stuttgardt.

Le 31, à Cuzola (Dalmatie), plusieurs secousses dans la journée.

— Dans les derniers jours du mois (après le 25), du côté de Velletri (États-Rom.), quelques secousses si faibles qu'on ne les a pas enregistrées. On n'y avait rien ressenti le 25.

— On signale plusieurs secousses, à la fin du mois, dans les districts de Soemedang et de Soekapoera, régence de Préanger, entre autres :

Le 29, à 10 h. du matin;

Le 30, à 5 h. du soir;

Le 31, à 9 h. du matin; toutes furent verticales et durèrent de 10 à 20 secondes. Celle du 30 fut plus forte à Tjikadjang et dans le voisinage du volcan du Goentoer et du Papandayang. Du reste, le Goentoer, le Tjermei et le Slamat, qu'on put observer de loin, n'offrirent rien de particulier.

— 3 août, midi, aux mêmes lieux, nouvelle secousse verticale, mais plus violente.

Le 9, au soir, dans toute la résidence de Chéribon, deux secousses consécutives du S. au N. Pas de dommages.

— Le 22, probablement vers 11 h. du matin, la voûte de l'église d'Ausserberg, village situé en face de Viège (Valais), s'est écroulée par l'effet d'une secousse.

— Le 26, à Brousse, nouveau et violent tremblement.

— 17 septembre, à Melbourne (Australie), tremblement.

— 22 octobre, à Transnaki ou Taraknaki (Australie), une secousse qui a renversé plusieurs bâtiments.

— Du 11 novembre au 5 janvier 1856, à Murcie, à Carthagène et surtout aux villages de Librilla, Alhama et Inchola, placés à l'O. d'une chaîne dioritique appelée Carascoy, dix tremblements de terre au moins, dont la force, très-intense dans les premiers jours,

a été en diminuant. La durée des secousses a été de 8 à 10 secondes; leur direction moyenne de l'E. à l'O., quelquefois du N. au S.

Les deux secousses les plus fortes ont été le 11 et le 23 novembre. L'aiguille de l'électromètre a offert de très-fortes déviations et n'a repris sa position ordinaire, qu'après la secousse du 5 janvier.

— Il paraît, d'après M. Favre, qu'il y a eu peu de secousses à Viège (Valais), dans le milieu de novembre.

Le 25, 8 h. 20 m. du soir, il y eut deux secousses assez fortes.

— Le même jour, à Brousse (Turquie), tremblement assez long, mais sans dommages.

— Le 26, à Partrovillari, Melfi, Rapolla, Barile, Rioneri et Atella (Basilicate), plusieurs secousses.

— Le 27, à Viège, vent chaud, suivi d'une pluie qui tomba sans discontinuer jusqu'au 28, 7 h. du matin. Pendant la soirée, trois détonations se firent entendre; à minuit et demi, un fort coup de tonnerre qui fut suivi, à 1 h., d'un second coup accompagné d'éclairs. De petites détonations leur succédèrent jusqu'à 2 h., où les secousses recommencèrent. Dans l'espace de 3 minutes, deux fortes secousses et une détonation. A partir de ce moment, détonations et secousses ne discontinuèrent pas, et jusqu'à 5 h. du matin, on en compta *trente et une.* Une formidable secousse eut lieu enfin à 4 heures; il n'y eut pas de nouveau désastre.

Le 28, deux détonations et dix dans la nuit.

Aujourd'hui, écrivait-on le 29, nous n'avons encore rien entendu.

— 4 décembre, minuit, à Smyrne, tremblement sans dommages.

Le 6, à Truxillo (Amérique du S.), tremblement signalé sans autre détail.

— Dans les premiers jours du mois, à Vicence, une secousse assez forte.

— Le 18, 1 h. 1/2 du matin, à Smyrne, secousse très-violente du S. au N. et de 3 ou 4 secondes de durée.

— Le 23 et le 25, à Zurich, secousses.

— Le 26, 2 h. du matin, à Sion (Valais), une violente secousse accompagnée d'une forte détonation.

A cette époque, les secousses se succédaient assez rapidement à Viège.

— Le 31, 7 h. 1/2 du soir, à Trata (haute Carniole), secousse de 2 secondes de durée. A 11 h. 55 m., nouvelle secousse ressentie aussi à Idria.

— (Sans date de jour). A Vicence, une violente secousse.

DEUXIÈME PARTIE.

TREMBLEMENTS EN 1856.

Janvier. — Le 2, 9 h. du matin, à San Francisco (Californie), violente secousse, ondulation de 3 secondes de durée; le mouvement venait du N. On l'a ressentie à Monterey. Le *Moniteur* du 16 février indique 1 h. du soir, et fait durer la secousse 35 secondes.

— Au 2, l'éruption du Mauna Loa, commencée le 11 août 1855, durait encore. Nous l'avons décrite dans les *Nouvelles Annales des voyages,* août 1856, pp. 199-229.

— Le 3, vers 11 h. du soir, à Menado (Célèbes), premières secousses.

Le 5, nouvelles secousses.

— Le 4, à Interlaken (Suisse), une secousse.

Le 5, 2 h. du matin, à Aarau, une secousse. A 3 h. 50 m., à Brigue, secousse forte et de longue durée. Entre 3 et 4 h. du matin encore, à Interlaken, nouvelle secousse très-sensible; on y ressent, quoique d'une manière plus faible, toutes les fortes secousses de Viège. Enfin, dans le canton de Bâle-Campagne, une secousse dans la matinée.

Le 6, à Interlaken, autre secousse faible. Par suite de ces secousses du 4 au 6, des rochers se sont détachés à l'Abendberg, près d'Interlaken, et dans la vallée de Lauterbrunnen.

— Le 4 encore, à Santiago de Cuba, tremblement.

— Le 5, 2 h. du matin, à Galatz, deux secousses du SE. au NO. dans un intervalle de 5 minutes ; durée, 8 secondes.

— Le 5 encore, dans la soirée, à Ogdensburg, dans l'État de New-York, pendant une tourmente de neige, tremblement.

— Le même jour, dans le royaume de Murcie, une dernière secousse. Elles y avaient commencé le 11 novembre précédent.

— Le même jour, à Menado (Célèbes), légère secousse.

— Le 6, violentes détonations du Vésuve.

— Le 7, 4 h. du matin, à Madrid, tremblement qui dura 3 secondes.

— Nuit du 7 au 8, au Locle (C. de Neuchâtel), secousse faible.

— Le 9, 3 h. du matin, à Winchester (Virginie), tremblement. Il faisait un froid intense.

— Le même jour, entre 10 et 11 h. du soir, à Vienne (Autriche), tremblement.

— Le 10, 4 h. du soir, à Menado, nouvelles secousses.

Le 11, vers 2 h., nouveau tremblement, le plus fort du mois.

— Le 10, éruption du volcan Antigua (*sic*) dans le Guatemala. M. Kluge donne la date du 8, nomme le volcan Fuego, et ajoute que la cendre lancée endommagea les plantations de cochenille à 40 milles à la ronde.

— Dans la nuit du 11, à Ternate, légères secousses.

— Le 12, 5 h. du matin, à Meisenheim (Hesse-Hombourg), tremblement, et le même jour, dans la matinée, à Aarau.

— Le 12 encore, 11 h. 20 m. du matin, à Soulé (Algarves), tremblement considérable ; des maisons se sont écroulées ; dans la campagne, la terre s'est entr'ouverte, des arbres ont été engloutis.

Dans un espace de trois quarts d'heure, le tremblement s'est répété cinq fois encore, mais avec moins de violence. On a entendu de forts bruits souterrains. A Faro, Albufeira et Tavira, il y a eu aussi des dégâts importants.

A Lisbonne, même heure, deux secousses assez fortes.

A Séville, midi moins 8 minutes, secousse de 20 à 25 secondes de durée.

— Le 12, de nuit, à Gresten (basse Autriche), traces de tremblement (?).

— Le 13, vers 10 h. du matin, à Melfi (Basilicate), trois secousses; les deux premières ont été très-courtes, la troisième a duré 3 secondes : mouvement vertical et ondulatoire.

— Le même jour, tremblement à Santa Martha, dans l'Amérique centrale.

— Le 14, 4 h. du matin, à Neuchâtel (Suisse), légère secousse.

— Le 18, 8 h., 10 h. 1/2 du matin, 1 h. du soir et minuit, à Menado, nouvelles secousses.

— Le même jour, 11 h. du matin, à Banda, légère secousse du S. au N.

— Le 19, 3 h. du matin, à Madrid, légère oscillation du S. au N.; elle s'est renouvelée dans la matinée avec plus d'intensité.

— Le même jour, dans la soirée, à Ternate, légère secousse.

— Le 20, vers 2 h. du matin, à Coire (Grisons), secousse assez forte.

— Le même jour, à Grazalema (prov. de Séville), sept ou huit secousses dans l'espace d'une heure. Il y eut des terrains engloutis, des eaux jaillissantes (M. Llobet). Le *Messager* de Bayonne donne la date du 29, et écrit Grazomelas.

— Le 23, 4 h. du soir, à la Mission (Californie), une secousse qui a duré environ une minute.

— Le 24, à Grenade (*sic*), tremblement léger.

— Le même jour, à Erbach (Odenwalde), trois légères secousses. Le 25, entre 1 h. et 2 h. du matin, tremblement nouveau et violent.

— Le 25, 12 h. 55 m. du matin, à Stanz (C. d'Unterwalden), faible secousse. Il paraît qu'on avait déjà ressenti une légère secousse la veille, à la même heure.

— Le même jour, vers 5 h. du matin, à Menado, nouvelles secousses.

— Le 26, dans la matinée, à Frederick (Maryland), tremblement.

— Le même jour, vers 3 h. du soir, le navire américain *Webster* éprouva, en pleine mer, à 120 milles environ du *cap Spartel* (en allant de Cadix à Rio Grande), une violente secousse sous-marine.

— Le 28, 3 h. et quelques minutes du matin, à Pétaluma, comté de Sonora (Californie), secousse assez forte.

— Le 29, minuit trois quarts, à San Francisco et Mission Dolores (Californie), légère secousse en trois mouvements distincts et peu espacés, qui paraissaient venir de l'O.

Le 31, 4 h. du soir, nouvelle et forte secousse paraissant venir du SO.

— Le 28, 10 h. du matin, à Menado, dernières secousses. Nous n'avons cité que les principales. Le temps a été inégal dans ce mois; sur le rivage, il a été très-pluvieux, et une grande sécheresse a régné dans les districts de montagnes.

— Le même jour, 6 h. 1/2 du soir, à Bencoolen (Sumatra), violentes secousses horizontales de l'E. à l'O. pendant 20 secondes.

— Dans la nuit du 29 au 30, bruits souterrains au volcan de Banda.

Le 30, vers 5 h. du soir, à Banda, nouveaux bruits souterrains provenant du Goenong Api. Pendant toute leur durée, la montagne fumait considérablement, l'air était très-lourd.

— Dans le courant du mois, à Gorontalo, résidence de Menado, deux secousses.

Février. — Le 1er, vers 7 h. du matin, au Locle (C. de Neuchâtel), première secousse, à 9 h. 20 m., deuxième secousse plus faible; mouvement d'oscillation lent. La direction était celle du Jura.

A Berne, 9 h. 20 m. du matin, assez forte secousse du SO. au NE. On l'a ressentie à Interlaken, Glaris, Lucerne, Aarau, Bâle (très-faiblement) et Genève, même heure, faiblement. On indique 9 h. 35 m. pour Zurich.

En Italie, on cite Parme, faible secousse du S. au N. à 9 h. 22 m. du matin; Bologne, à 9 h. 25 m. 32 s. t. v., une secousse ondulatoire de l'E. à l'O.; Urbino, 9 h. 27 m., une secousse, et Valona, en Albanie, à 10 h. 24 m. du matin, une secousse de l'E. à l'O.

— Le même jour, 10 h. du matin, à Zittau (Saxe), une violente secousse qui dura, dit-on, deux minutes.

— Le même jour (16 1/2 h. ital.), vers 9 h. 54 m. du matin, à Cosenza et Nicastro, deux légères secousses consécutives. A Barletta, Canosa, Catanzaro et Sessa (même heure), secousse plus sensible. A Naples, elle fut plus faible.

— Le 2, à Acapulco (Mexique), six secousses.

— Le 3, 2 h. du matin, à Bruck, légère secousse avec bruit semblable au tonnerre.

— Le 3 encore, entre 9 et 10 h. du matin et 2 h. du soir, à Interlaken, secousses douteuses.

— Entre 1 et 2 h. (*sic*), à Aslentz (Styrie), une secousse.

— Le 5, à 9 h. 25 m. du matin, à Soleure, secousse douteuse.

— Le 6, l'ébranlement du sol n'a pas cessé à Viège, mais il y a une grande diminution dans l'intensité. Ce n'est qu'une trépidation.

— Le 7, à Menado (Célèbes), une secousse.

— Le 8, 7 h. 10 m. du matin, à Genève, une secousse assez sensible. On prétend qu'il y en avait eu une première vers 4 h. du matin. M. Mérian donne la date du 9.

— Le 9, vers 7 h. du matin, dans le Valais, à Brigue, Viège et Raron, une secousse avec trois fortes détonations. Des rochers se sont éboulés près du pont de Greniols.

A Lausanne (7 h. 15 m.), deux secousses, une faible, puis balancement simple du S. au N.

A Saint-Blaise (C. de Neuchâtel), 7 h. 14 m., deux balancements horizontaux qui se sont suivis de près et que l'on a sentis aussi sur le lac.

Au Locle, 7 h. 15 m., forte secousse, durant 4 secondes.

A la Chaux-de-Fonds, 7 h. 13 m., deux fortes secousses du NE. au SO.

A Meyringen, C. de Berne, 7 h. 1/4, secousse de l'O. à l'E.

A Interlaken, 7 h. 1/4, secousse très-distincte.

A Wangen, 7 h., trois secousses ondulatoires du SO. au NE. Je pense, ajoute M. Mérian, que la secousse assez forte que mentionne Koch dans les *Mittheilungen* de Berne, 1856, p. 122, ressentie à Berne, en Valais, à Interlaken, Lausanne, Genève, etc., le 7 février, se rapporte au 9, quoiqu'il mentionne aussi celle-ci.

— Le même jour, à Klagenfurt (Illyrie), une secousse.

— Le 11, vers 11 h. 1/2 du soir, à Menado (Célèbes), deuxième secousse plus longue. Pas de dommages.

— Le 12, dans la république de l'Équateur (Amérique mérid.),

tremblement très-fort, sur lequel M. Ch. Cassola, professeur à Latacunga, a eu la bonté de m'adresser des renseignements dans une longue lettre datée du 20 mars et contenant les rapports officiels; en voici l'analyse :

« A Latacunga (prov. de Léon), 6 h. 34 m. du matin, secousse de l'O. à l'E.; durée 8 à 10 secondes; sans dommages.

» Dans la province de Chimborazo (d'après le rapport du gouverneur), vers 6 h. 1/4, tremblement très-fort à Alausi et surtout à Garanda, où il fut très-prolongé, presque toutes les maisons et les églises furent endommagées. Les chemins, particulièrement ceux de la montagne, ont beaucoup souffert des ébranlements, beaucoup d'arbres ont été déracinés.

» A Riobamba, quoique fort et long, le tremblement n'a causé qu'un léger dommage, un affaissement (*desplomo*) à l'église Saint-Augustin. »

Le gouverneur termine ainsi son rapport : « On ne peut pas calculer d'où vient ce tremblement et moins peut-on croire qu'il soit causé par le Sangay, parce que, dans ce cas, Riobamba aurait souffert beaucoup, et surtout les paroisses de Guamote et Cabadas qui sont plus près du volcan, *lequel continue ses détonations.*

» A Cuença, 6 h. 45 m., mouvement d'abord oscillatoire et ensuite de trépidation irrégulière. Son impulsion indiquée par les pendules, était de l'E. à l'O. avec une constance *inaltérable*. Sa durée fut de 10 secondes environ (30 à 45 secondes, selon d'autres). Ses effets sur le terrain furent presque nuls, sauf la montagne de *Nulte* (vulgairement Guaguaelluma) qui s'écroula en partie. A Cuença, il y eut beaucoup de dommages. L'église de San Blas tomba et écrasa quelques personnes, et ce sont les seules dont on ait eu à déplorer la mort. Dans la paroisse de *Bånos* (à 2 lieues au SO. de Cuença), les églises et les maisons souffrirent beaucoup : on a observé que l'ancienne source thermale de cette localité a beaucoup diminué depuis le tremblement, mais qu'il s'en est formé à peu de distance une autre beaucoup plus chaude. Avant le tremblement, la température était de 42° (on ne dit pas de quel thermomètre), celle de la nouvelle est de 57°. C'est dans ces deux provinces que le tremblement a causé le plus de dégâts.

» Dans celle de Guayaquil, 6 h. du matin, la pluie avait duré toute la nuit et tombait encore, quand, à la suite d'un bruit sourd et épouvantable, survint un fort tremblement qui a duré 10 secondes à peu près.

» Dans les provinces de Quito et de Pichincha, il a été léger comme dans celle de Léon.

» Le Sangay était dans une grande activité; depuis plusieurs jours, il faisait entendre de fortes détonations qui ont paru plus considérables le 12, et qui ont encore continué plusieurs jours après. On les signale comme ayant été entendues dans ces diverses provinces. On dit même que le 12, au matin, on a aperçu une fente à la partie supérieure. On attribue généralement le tremblement au volcan. Cependant, le Dr Gallegos, préparateur de chimie à Guayaquil, ne le croit pas. Il supposerait un volcan intermédiaire entre Cuença et Guayaquil. Mais M. Cassola paraît adopter l'opinion générale et se propose de visiter prochainement le Sangay.

» Enfin, à Cuença (à 8 lieues au SO. de Sangay), les détonations se répétaient encore de minute en minute à 6 h. du soir le 12; on y ressentit encore de légers tremblements les jours suivants. Celui du 12 y avait été précédé et accompagné d'un bruit qui venait de l'intérieur de la terre. »

— Le 12 encore, 11 h. du soir, à Ternate, tremblement léger, mais d'une minute de durée.

— Le 13, à Berne, une secousse assez forte.

— Le 14, à Menado, une troisième et dernière secousse. Temps pluvieux dans la première moitié du mois, mais moins dans les montagnes que dans les basses terres.

— Le 15, 5 h. 25 m. du matin, à San Francisco (Californie), le plus fort tremblement qu'on ait ressenti depuis la colonisation américaine. Plusieurs faibles secousses ont annoncé le choc principal. Ce dernier a été, en outre, précédé d'un bruit ressemblant à celui d'une forte rafale de vent sifflant à travers les cordages d'un navire; la secousse elle-même a été accompagnée d'un roulement sourd comme celui d'une voiture lourdement chargée passant sur un pont de bois.

Le mouvement a été horizontal (quelques-uns disent circulaire).

La secousse paraît avoir été ressentie à Contra-Costa, Oakland, San Antonio, Alamedo et jusqu'à Stokton et Monterey. A Oakland, presque toutes les vitres ont été brisées. On cite encore San Jose, Santa Clara, Alvaresdo et Clinton.

Je lis dans l'*Écho du Pacifique*, du 20 février, sous le titre : « *Météorologie du tremblement de terre.* »

« Le 14, à 11 h. 1/2 du soir, l'atmosphère était chargée d'électricité d'une manière à surexciter l'attention. Deux heures plus tard, ce phénomène devenait encore plus manifeste, au point de se faire sentir d'une manière extraordinaire et même pénible sur les organisations nerveuses délicates. Le ciel était étoilé et le thermomètre resta toute la nuit entre 11 et 12° c. Le 15, à 5 h. du matin, le baromètre se tenait à 760^{mm},2, à une altitude de 32 milles au-dessus de la baie de San Francisco. A 5 h. 21 m. 2 s., commencèrent à se faire sentir de violentes secousses verticales qui durèrent 25 secondes sans interruption, et qui ébranlèrent violemment les bâtiments en pierres ou en briques. Malgré la puissance des secousses, aucun bruit souterrain ne fut perceptible à l'oreille attentive de l'observateur. Le baromètre, pendant la durée du tremblement de terre, descendit à 756^{mm},3, et remonta quelques minutes après à 760^{mm},1. L'atmosphère ne se déchargea que lentement de l'électricité qui la saturait...... »

Et dans un autre article :

« A 2 h. du matin, une première secousse, mais légère, s'était déjà fait sentir.... Le nombre des secousses n'a pas été moindre de vingt....

Je lis dans le *New-York tribune*, du 14 mars.

Le mouvement a été du NE. au SO.

« Le 14, à 9 h. du soir, il y avait eu une première secousse légère, puis plusieurs autres dans la nuit, dont une à 2 h. du matin; à San Antonio et dans d'autres pointes de la baie, le mouvement est représenté comme ayant été très-violent. A Sacramento, Marysville, Placerville, Downieville, Nevada, Diamond's Springs, Columbia et Sonora, on n'a rien ressenti; à Stockton, mouvement léger, à San José, choc très-violent.

» On peut limiter ce tremblement à Santa Rosa, 53 milles au N.

de San Francisco, à Monterey, 90 milles au S., ou 143 milles dans le sens du méridien. A l'E., il ne s'est pas étendu au delà de Stockton, et des bâtiments en mer, à 60 milles à l'orient, n'ont rien ressenti; la largeur ébranlée ne serait donc que de 66 milles. »

— Le 16, minuit 20 m., à Smyrne, secousse assez forte de l'E. à l'O.

— Le 17, 6 h. 1/2 du matin, à Brousse, tremblement accompagné d'un bruit souterrain prolongé. Dans les environs de Kiwas, deux grands villages ont été entièrement détruits.

— Le 17, vers 10 h. du soir, à environ 6 milles au S. de l'île Monte Rosa (Mexique), violente secousse sous-marine, ressentie par le *Golden Age* qui avait quitté Acapulco le 12, et se rendait à Panama. Le choc a été plus particulièrement ressenti à l'arrière du bâtiment. Temps calme et suffocant.

Le même jour, à peu près à la même heure, tremblement à Acapulco (Mexique).

Le 18, dans la matinée, à Grenade (Espagne), forte secousse qui a duré une minute. Elle s'est renouvelée vers 1 h. du soir.

— Le même jour, 10 h. du soir, à Schaffhouse (Suisse), légère secousse.

— Nuit du 19 au 20, dans l'Engadine (Grisons), une secousse.

— Le 20, vers 1 h. 1/2 du matin, à Banda, une secousse de l'E. à l'O. Des chocs faibles se succédèrent pendant 4 secondes.

— Le 21, 3 h. 25 m. du matin, à Palerme, très-fortes secousses consécutives et ondulatoires; la première, du NE. au SO., dura 1/2 minute, la deuxième, de l'E. à l'O., 2 minutes, et la troisième la plus intense du SE. au NO., de 1/2 à 1 minute. De forts coups de vent de l'O. et du SO. eurent lieu jusqu'à 6 h.

— Les 22 et 23, à Samsoon, Constantinople et Varna, tremblement qui aurait renversé 17 minarets, et détruit plusieurs villages, entre autres Karpan ou Korgo.

Le 23, vers midi, à Galatz, légère secousse.

— Le même jour, 5 h. 1/2 du soir, tremblement à Bucharest.

— Le 28, 1 h. 30 m. du matin, à Chios, tremblement.

— Le 29, 10 h. 3/4 du soir, à Ternate, une légère secousse.

— On mandait de Constantinople, le 25, qu'un violent trem-

blement de terre avait eu lieu à Smyrne et dans l'Asie Mineure. Je ne connais pas de détails. Les secousses auraient cependant duré 10 jours.

Mars. — Du 1er au 5, à Smyrne, plusieurs secousses.

— Le 2 et le 17, éruptions de l'Awoc dans la Grande-Sangir. Nous les avons décrites, *Comptes rendus*, t. XLV, pp. 659-663.

— Le 4, 2 h. 25 m. du matin, à Raguse (Dalmatie), faible secousse. — La même nuit, en Albanie, secousse plus forte.

— Le 5, entre 2 et 3 h. du soir, à Lekoand, province de Stora-Kopparberg (Suède), violentes secousses du NE. au SO., avec bruit sourd.

— Nuit du 5 au 6, à Smyrne, secousse du S. au N.

— La première semaine de mars a été tous les jours marquée par des secousses dans la vallée de Viége.

Le 9, 8 h. 1/2 du soir, à Viége, la plus forte secousse de cette série. Elle fut précédée d'une violente détonation; les ondulations étaient fortement accentuées du SO. au NE. On a remarqué que, depuis le commencement du phénomène, la direction des ondulations a été constamment la même. En partant de Weisshorn, le mouvement se dirige vers le NE. et doit aboutir dans les environs d'Interlaken, dans l'Oberland bernois. Le village de Coerbel paraît être le centre des oscillations et le bourg de Viége, celui des détonations. A droite et à gauche de cette direction, les tremblements vont en diminuant d'intensité.

— Le 7, vers 11 h. 1/2 du soir, à Ternate, une légère secousse.

— Du 7 au 13, dans sa traversée d'Acapulco à San Francisco, le *Golden Age* a ressenti une secousse sous-marine.

— Le 10, 5 h. du soir, à Citta Ducale (R. de Nap.), violente secousse de 6 secondes de durée.

— Le 12, vers 10 h. du soir, à Madison (Connecticut) et dans les villes voisines, secousse d'environ 30 secondes de durée, suivie d'un bruit semblable à un tonnerre lointain. Beau temps, pas de dommages.

— On écrit de Brousse, le 12 : « Nous sommes barricadés dans les maisons par un demi-mètre de neige, et de temps en temps nous ressentons de petites secousses de tremblement de terre, qui ne nous causent aucun préjudice. »

— Le 14, 2 h. 1/4 et 5 h. 1/4 (h. ital.?), à Potenza et Canosa, deux secousses, ressenties aussi à Castrovillari et à Spezzano-Albanese, où la seconde fut assez forte et dura environ 10 secondes. Cette dernière a été éprouvée également à Cosenza, Nicastro, Molfetta et légèrement à Bari.

— Le 15, 5 h. 1/2 du matin, à Aflenz (Styrie), secousse du SE. au NO., bruit sourd.

— Le 16, 7 h. 50 m. du soir, à Raguse (Dalmatie), secousse ondulatoire de 2 à 3 secondes de durée.

— Le 17, dans l'après-midi, à Padang (Sumatra), légère secousse.

— Le 17 encore, dans le voisinage de Long et Canal-Gulches (Californie), d'après l'*Yreka-Union*, léger tremblement accompagné d'un bruit ressemblant au tonnerre.

Quelques journaux citent une secousse du SE. au NO. à San Francisco le 15 mars. M. Trask, qui habite le pays et qui a publié un catalogue des secousses ressenties en Californie pendant l'année 1856, n'en parle pas.

— Le 22, on mande de Probolingo (Java), que, depuis quelques jours, le Lamongan est en activité, et présente un spectacle magnifique.

— Le 23, à Maimatschin (Russie), fort tremblement.

— Le 24, 9 h. 40 m. du soir, à Canal-Gulches, comté de Siskiyou (Californie), et à Yreka, légère secousse horizontale.

— Le 26, 1 h. 38 m. (m. ou s.?), à Raguse (Dalmatie), forte secousse oscillatoire de 4 à 5 secondes de durée; 3 secondes après, secousse faible.

— Le 30, 8 h. 1/2 du soir, à San Francisco (Californie), tremblement léger.

Le 31, vers 1 h. 25 m. du matin, autre plus léger encore.

— Le 31, midi, à Thoun (Suisse), légère secousse.

— Dans le courant du mois, dans l'île de Metelin, tremblement terrible. Je n'en ai aucun détail; suivant M. le Dr Boué, 21 endroits auraient été détruits, et ces secousses auraient continué au commencement d'avril.

— (Vers le milieu du mois) A Frist of the Tay, près de Dundée (Écosse), une légère secousse.

— Il y a eu aussi des secousses à Brousse (Dr Boué).

— On écrivait de New-York, le 19 mars : « Les plantations de cochenille ont beaucoup souffert dans le Guatemala, d'une pluie de cendres volcaniques qui sont tombées sur une étendue de 40 lieues. » Ce fait n'est-il pas le même que nous avons déjà cité.

— Des nouvelles de Guayaquil, en date du 31, annonçaient qu'on y avait ressenti plusieurs tremblements de terre.

Avril. — Le 5, 11 h. 3/4 du soir, à Klagenfurt (Carinthie), faible secousse.

La même nuit, à Tigring (Carinthie), seconde secousse plus forte du SO. au NE., avec détonation.

— Le 6, 11 h. 1/2 du soir, à Los Angeles et Monte (Californie), secousse violente.

— Le 6 et le 7, dans presque toute l'étendue du Punjab et même à Simla, une série de secousses qui ne paraissent pas avoir été considérables.

— Le 9, 9 h. 35 m. du matin, à Bâle, trois secousses dont la première a été la plus forte, et 5 m. après, une quatrième; toutes du NO. au SE.

— « Cette notice, m'écrit M. le professeur P. Merian, donnée par le *Basler Nachrichten*, du 10 avril, a été répétée par les autres feuilles suisses. Je la crois plus que douteuse. Je n'ai rien senti de ces secousses, et les personnes auprès desquelles j'ai pris des informations, n'en savaient rien non plus. »

— Le 10, 2 h. 20 m. du matin, à Lourdes (H.-Pyrénées), une secousse.

— Le même jour, 11 h. du matin, à Zurich, une secousse.

— Le 12 (n. st.), à Irkutsk (Sibérie), première secousse de l'année.

— Le 14, à Los Angeles (Californie), tremblement léger.

— Le même jour, par 4°26′ lat. N. et 95°17′ long. E., pluie de cendre observée par le lieutenant de vaisseau P. van Bleiswyk Ris, commandant la frégate *Palembang*.

— Le 16, 4 h. du soir, à Brousse, forte secousse suivie de bruit.

— Le 21 (n. st.), à Irkutsk, deuxième secousse.

— Le 24, 10 h. 45 m. du soir, à Sainte-Croix (Ténériffe) et à

Laguna, léger tremblement précédé d'un bruit souterrain.

— Le 26, 1 h. 15 m., le 27, 1 h. et le 28, 8 h. 30 m. du soir, à Valona (Albanie), trois secousses; la dernière faible.

— Le 29, 10 h. 45 m. du soir, à Rome, une secousse.

— (Sans date de jour). A Grenade (Espagne), une secousse sans dommages.

Mai. — Le 2, quelques minutes après minuit, à Los Angeles (Californie), une violente secousse qui paraissait venir du NO., et a duré 2 secondes. Deux explosions successives, ressemblant à celle d'une mine que l'on ferait sauter, ont précédé la secousse.

— Dans la journée du 2, à Viége (Valais), une secousse.

Les 3, 5, 6, 8, 14, 17, 18, 28 et 31, nouvelles secousses. On n'a pas entendu, comme l'année dernière, de détonations souterraines, mais elles étaient remplacées par un bruit semblable à un tonnerre éloigné.

— Le 5, à Belize (Honduras) et Omoa, violentes secousses.

— Le 7, 8 h. 5 m. du matin, à Grenade (Espagne), tremblement assez fort de direction variable et de quelques secondes de durée.

— Le 10, à Amboine, deux fortes secousses.

— Le même jour, 9 h. 10 m. du soir, à San Francisco (Californie) et Monterey, légère secousse accompagnée d'une détonation semblable à un coup de canon.

— Nuit du 10 au 11, au Grand-Codere, commune de Saint-Rabier (Dordogne), tremblement affreux dont les oscillations se faisaient du N. au S. La commotion a été si forte, qu'une montagne distante d'environ 5 minutes du village a été déplacée et précipitée dans le ravin avec un fracas épouvantable.... Tout cela paraît exagéré; il s'agit probablement d'un simple glissement de terrain.

— On écrit de Constance, le 12, qu'on avait remarqué, quelques jours auparavant, une espèce de flux et reflux sur le lac; les eaux s'élevèrent de 7 pouces et reprirent ensuite leur niveau de demi-heure en demi-heure.

— Le 13, 9 h. 30 m. du soir, à Moutiers, Brives Allues et dans toute la vallée de Boset jusqu'à 2 lieues de Moutiers, secousse légère. Aux mêmes lieux, 9 h. 58 m., nouvelle secousse, beaucoup plus forte.

— Le 14, 10 h. du soir, à Moor (Hongrie) et dans les environs, notamment à l'E. à l'O., une secousse de l'E. à l'O. avec bruit. Vers minuit, plusieurs secousses faibles. Le même jour, 10 h. du soir, à Pankratz, Hinterstoder et Vorderstoder, léger tremblement.

— Le 16, 1 h. du soir, à Grenade (Espagne), forte secousse accompagnée d'un grand bruit.

Quelques jours auparavant, on y en avait ressenti une autre moins considérable.

— Le 16 encore, 7 h. 1/2 du soir, à Colle d'Elsa (Toscane), une secousse; vers 8 h., deux secousses; à 10 h., deux autres.

Le 17, 1 h. 1/2, 2 h. 1/4, 3 h. 1/2 et 7 h. du matin, quatre nouvelles secousses.

Le 19, 3 h. 1/2 du soir, une dernière secousse. Les deux secousses du 16, à 8 h., furent verticales, toutes les autres, ondulatoires du NE. et de l'E. Les plus fortes furent celles du 16, à 8 h., du 17, à 3 h. 1/2 et 7 h., et surtout celle de 2 h. 1/4 qui dura 8 à 10 secondes. Toutes eurent lieu par un ciel serein, et furent précédées d'un bruit sourd qui semblait provenir du sein de la terre. Ce bruit continua sans interruption toute la soirée du 16 jusqu'au lendemain matin. Le phénomène ne s'est étendu qu'à 5 ou 6 milles de Colle. On prétend qu'on ressentit encore de légères secousses chaque jour jusqu'au 31, mais elles durent être extrêmement faibles.

— Le 17, entre 3 et 4 h. du soir, à Vera Cruz, légère secousse du N. au S. et de 15 secondes de durée.

— Le 17 encore, 4 h. 25 m. du soir, à Chambéry, secousse assez forte; elle a été sensible à Montmélian, aux Marches, à Mayano, à Chapareillan, à la Motte-Servolex, c'est-à-dire dans tous les environs de Chambéry, à la distance d'environ deux lieues et pas plus loin.

— Quelques jours avant, le 17, à Avigliano (roy. de Naples), tremblement.

— Nuit du 22 au 23, dans le cercle de Kjiachta (Sibérie), sur une étendue de 500 milles carrés, trois secousses avec bruit.

— Le 23, à Maimatchin (Russie), une forte secousse. N'est-ce pas la même que celle du 23 mars?

— Le 24, 1 h. 38 m. (*sic*), à Plan (Tyrol), secousse remarquée par les ouvriers en rase campagne. Elle fut accompagnée de bruit et dura 2 secondes.

— Le 26, à 8 h. du soir, à Menado (Célèbes), secousse forte et de longue durée.

— Le même jour, 8 h. $^{1}/_{2}$ du soir, à Ternate, légère secousse.

Le 28, 4 h. du matin, nouvelle secousse légère.

— Le 30, dans l'après-midi, à Gorontalo, résidence de Menado (Célèbes), forte secousse. Le temps a été pluvieux tout le mois, quoique les vents du SE. aient régné.

Juin. — Le 2, 4 h. 50 m. du soir, à Séville, secousse du S. au N. qui dura plusieurs secondes, avec fort bruit. Les vitres s'agitèrent si fortement que quelques-unes se brisèrent. Le baromètre marquait 28 p. $^{1}/_{2}$ h., le thermomètre 12° R., le vent soufflait du NO.

— Le 4, vers 9 h. $^{1}/_{2}$ du matin, à Toeban et Bodjonegoro (Java), trois violentes secousses à des intervalles d'environ 10 secondes. Mouvement oscillatoire du SO. au NE. Temps calme, chaleur accablante tout le jour. Pas de dommages.

— Le 4 encore, pendant un orage, l'eau du lac Ontario s'est élevée soudainement de trois pieds, pour baisser presque aussitôt. Le même mouvement s'est produit à plusieurs reprises, en causant quelques avaries aux navires qui s'y trouvaient.

— Le 5, 7 h. du soir, à la Pieve S. Stefano (Toscane), secousse très-violente qui a causé des dommages considérables, notamment dans les endroits ravagés par les inondations du printemps dernier.

De ce jour au 25, on a compté 60 secousses verticales ou ondulatoires. Celle du 25, 11 h. $^{3}/_{4}$ du soir, a été très-violente et a duré 8 secondes. Ces secousses se sont étendues à 10 milles du côté de Borgo S. Sepolcro et à 20 milles du côté de S. Stefano et de Casentino.

— Le 8, à Kawaikee (îles Sandwich), tremblement violent pendant la nuit.

L'éruption du Mauna-Loa avait augmenté en dernier lieu, mais la lave, au lieu de suivre la direction de Kilo, comme précédemment, se dirigeait vers le S., où elle causera moins de dommages.

— Le 9, 11 h. du soir, à Neuchâtel (Suisse), légère secousse. On l'a ressentie à Landeron et à Cressier.

— Le 10, à Viège, nouvelles secousses, mais sans détonations.

— Le 12, 11 h. du soir, à Neuchâtel, tremblement.

— Le 14, Soerabaja. On mande de Probolingo : « Le Lamongan nous offre chaque soir le spectacle le plus magnifique. Il lance des cendres, des lapilli et des pierres.

— Le 16, vers 1 h. 1/2 du matin, dans le district de Lampong (Sumatra), légères secousses.

— Le même jour, vers 4 h. du matin, dans différentes maisons de campagne, entre Genève et Cologny, sur la rive gauche du lac, secousse faible.

— Le même jour encore, 4 h. 45 m. du matin, à Aoste, légère secousse.

— Le 20, à Viège, nouvelles secousses sans détonations.

— Le 21 (n. st.), à Irkutsk (Sibérie), troisième secousse.

— Le 22, midi et demi, à Moor (Hongrie), deux secousses presque consécutives et plus fortes que celles du 14 mai, la dernière avec bruit.

— Le 22 encore, éruption d'un volcan aux îles Aléoutiennes. Par 50°53′ lat. N. et 158°32′ long. E., la frégate russe la *Dwina* traversa une mer couverte de pierres ponces.

— Le 26, vers 5 h. du soir, à Menado (Célèbes), légère secousse.

— Le même jour, à Viège, secousses encore sans détonations.

— Le 28, vers 5 h. 1/2 du soir, à Benkoelen (Sumatra), tremblement ondulatoire de l'E. à l'O., durée, environ 20 secondes.

— Le 29, 5 h. 50 m. du matin et 3 h. 1/2 du soir, à Grenade (Espagne), deux secousses.

Juillet. — Le 3, 2 h. 20 m. du matin, à Mascara (Algérie), violente secousse.

— Le 4, 10 h. du soir, à Menado (Célèbes), tremblement léger.

— Le 5, vers 3 h. du soir, à Braga et Valença do Minho (Portugal), trois secousses sans dommages. A Melgaço, on n'a rien senti. Suivant le journal *O Bacharense*, il y a eu dans cette ville (*sic*), à 2 h. 1/2 du soir, une secousse qui a duré 2 secondes.

Dans les Caldas das Taypas, ce n'a été qu'un mouvement rapide qui a fait vibrer les fenêtres et osciller les meubles à la même heure qu'à Braga. A Celorico de Basto, le tremblement a eu lieu à 1 h. du soir.

— Le 8, 0 h. 16 m. 54 s. du matin, à Tiflis, une violente secousse du NO. au SE. On l'a ressentie à Troizko-Isawsk, non loin de Kiatcha, sur une étendue de 500 wertses carrés. La secousse y a eu la même direction du NO. au SE., et le thermomètre est monté de + 3°6 à 4°9 pendant la durée du tremblement.

— Le 10, de nuit, tremblement dans le Valais.

— Dans la nuit du 12 à Salonique, forte secousse.

— Le 15, à Lucerne, tremblement qui fit sonner des cloches.

— Le 16, un peu avant 2 h. du soir, à Richmond (Virginie), une secousse. La veille, entre 11 h. et midi, explosion aérienne à Leerester Cinter. Le lendemain, 7 h. du soir, beau météore à Charleston, dans la Caroline du S.

— Le 17, à l'Etna, nombreux grondements souterrains accompagnés de légères secousses.

— Le 23 (n. st.), 9 h. du matin, à Schemakha (Caucase), une violente secousse qui a duré plusieurs secondes, s'est renouvelée vers les 5 h. avec une violence dont on n'avait plus gardé le souvenir depuis le tremblement de 1827. Les secousses étaient si fortes, et se suivaient si rapidement que plusieurs maisons se sont écroulées.

Le *Journal des Débats,* du 15 septembre, écrit : La matinée avait été chaude, et un vent étouffant venait de temps en temps ébranler l'air de ses soudaines rafales, sans cependant le rafraîchir. Le soleil dépouillé de ses rayons, au milieu d'un ciel incandescent, semblait un globe de fer rouge. Un malaise général oppressait hommes et bêtes.

La grande secousse de 5 h. du soir n'a pas duré plus de 30 secondes.

— Le même jour, à 10 h. ½ du soir, à Menado (Célèbes), et à 11 h., à Ternate, tremblements légers.

Le 24, à Menado, nouveau tremblement.

Le 26, vers 8 h. ½ du matin, autre tremblement d'une force extraordinaire.

— Le même jour, au détroit d'Onnimah, par 54°36' lat. N. et 155° long. O. (archipel du roi Georges ou de Saint-Lazare), éruptions volcaniques dont le capitaine C.-H. Newell, du baleinier *Alice Frazev*, a rendu compte (*Moniteur* du 14 janvier 1857). Il s'approcha, avec six autres baleiniers, pour doubler la pointe orientale de l'île et jouir du spectacle de cette effroyable éruption, et écouter le long et sourd mugissement du tremblement de terre, dont il avait déjà ressenti plusieurs secousses. Tout à coup, le vent tomba, et ils se trouvèrent dans une position très-dangereuse à raser la terre.

Après environ 12 heures d'intensités diverses dans le phénomène, pendant lesquelles la fumée noire et épaisse s'élevait verticalement à une hauteur prodigieuse et versait sur les bâtiments une pluie de cendres, la brise s'éleva du S., rabattit la fumée sur la mer et causa une obscurité profonde.

Les bâtiments profitèrent de cette brise pour s'éloigner. Mais, tout à coup, les eaux bouillonnèrent et s'élevèrent en vagues désordonnées, puis elles s'élancèrent, comme par un jet d'une immense source, en une splendide colonne d'eaux roulées sur elles-mêmes à une grande hauteur (800 p.?). Puis on vit s'élancer un torrent de flammes et de fumée, suivi de lave et de pierres ponces de la grosseur d'une noix à celle d'un boulet; les fragments recouvrirent les bâtiments et les mirent dans la plus grande anxiété. Heureusement, l'éruption sous-marine disparut aussi vite qu'elle s'était manifestée, et les navires purent fuir ces parages dangereux, laissant le volcan sous-marin soumis à une succession de tranquillité relative et d'éruption violente, sans que le bruit eût changé depuis le commencement.

— Le 26, de nuit, tremblement dans le Valais.

— Le 29, 3 h. 1/4 du matin, à Neuchâtel (Suisse), quelques personnes croient avoir ressenti une faible secousse.

— Le même jour, 2 h. 1/2 du soir, à Ternate, léger tremblement.

— Nuit du 29 au 30, à Banda, tremblement très-fort, de courte durée et du S. au N.

— Le 30, 2 h. du soir, à Ternate, autre tremblement léger. Le temps était très-pluvieux.

— Le même jour, le soir, tremblement violent à la Jamaïque.

— On lit dans le *Java Bode* du 30 : « On apprend de Bezocki qu'on y a ressenti samedi une violente secousse de l'E. à l'O. S'agit-il du samedi 26 ou du samedi 19?

Août. — Le 2, 5 h. 20 m. du matin, à San Francisco, une légère secousse; elle fut plus forte à Stockton. L'*Écho du Pacifique* donne la date du 3, 4 h. 25 m. du matin, et signale deux secousses précipitées qui ont duré à peine 2 secondes.

— Le 2 encore, 10 h. 1/2 du soir, à Cotrone (roy. de Naples), légère secousse.

Le 3, 3 h. du soir, autre plus faible.

— Le 3 (n. st.), minuit, 41 m., à Tebriz (Perse), une forte secousse du NNE. au SSO., avec bruit souterrain. Elle s'est étendue à Nehend, mais non à Ali-Chah.

— Le 4, 7 h. 40 m. du matin, à Wangen sur l'Aar, faible secousse du S. au N., avec bruit souterrain.

— Les 4, 5 et 6, à Menado (Célèbes), légères secousses.

— Le 5, 1 h. et 8 h. 1/2 du soir, à Catanzaro (roy. de Naples), deux secousses.

— Le 5 encore, à Balize (Honduras), Truxillo et Omoa, tremblement des plus violents. Il s'est étendu aux îles voisines et jusqu'à la Jamaïque. Les secousses ont continué. Dans les 8 premiers jours, on n'en a pas compté moins de 108 à Omoa, et au 27, la terre n'avait pas encore repris son repos.

— Le 6, 2 h. 28 m. du soir, à Glaris et à Schwytz, une secousse. A Soleure (2 h. 1/2), elle fit sonner l'horloge de la tour du Marché. On cite encore Meyringen et Interlaken, comme ayant éprouvé cette secousse.

Quelques personnes veulent encore avoir senti à plusieurs reprises des secousses dans la nuit du 6 au 7, à Soleure.

— Nuit du 6 (pendant la nuit de mercredi dernier, dit le *Moniteur* du 10 août, d'après l'*Inverness Courrier*), près de la ferme de Monkstadt, paroisse de Kilsanir Skye, la terre s'est ouverte sur une longueur de 400 mètres et une largeur de 160. On attribue cet événement soit à un tremblement de terre, soit à l'action de la foudre.

— Le 8, 1 h. 1/2, 2 h., 4 h. et 5 h. du soir, à Interlaken, quatre secousses mentionnées par M. Merian, de Bâle. D'autres n'en signalent qu'une seule à 11 h. du matin. M. J. Margnet les signale toutes quatre aussi dans ses *Observations météorologiques* de Lausanne.

— Le même jour, vers 5 h. du soir, à Tarragone (Espagne), tremblement léger.

— Le 9, 10 h. 50 m. (*sic*), à Gessenay (Saanen, C. de Berne), deux légères secousses à 3 secondes d'intervalle; elles consistèrent en 5 ou 6 balancements du S. au N.

— Le 10, vers 3 h. du soir, éboulement de la montagne dite Eckkopff, près Pfeffers, en Suisse; on ne parle pas de tremblement de terre.

— D'après des nouvelles du 11, on avait éprouvé de fortes secousses, du N. au S., à Kingston (Jamaïque) et à Falmouth. Ce sont probablement celles du 5.

— Le 12, un peu avant minuit, à Altdorf (Uri), secousse accompagnée d'un bruit sourd.

Le lendemain 13, tremblement à Soleure et à Schwytz.

— Le 13, 1 h. du matin, à Valona (Albanie), secousse ondulatoire. A 5 h. 3 m., autre secousse plus faible : toutes deux de l'E. à l'O.

— Le 14, dans la soirée, une légère secousse à Gênes.

— Le 14 et le 15, dans le S. de la province de Pe-tchi-li (Chine), secousses assez sensibles.

Le 16, pas de secousses.

Le 17, vers 3 h. du soir, une secousse épouvantable qui a détruit entièrement Yoo-Tching, ville de 12 mille âmes, à 30 kilomètres de Peking. L'un des fils de l'empereur a péri. Une dizaine de villages ont été détruits. Le phénomène a duré deux minutes presque sans interruption; le mouvement d'oscillation s'est fait sentir dans tous les sens : il a commencé de l'E. à l'O. et s'est terminé du N. au S.

— Le 16, 5 h. 1/2 du matin, à Athènes, une secousse a réveillé la population.

— Le 18, à Kona (îles Sandwich), forte secousse. L'éruption du Mauna-Loa durait encore.

— Le 20, 10 h. 31 m. du soir, en Hongrie, à Tecso, Buftyahaza, Franzenthal, Heveghegy, ou Kerekhagy, une secousse du S. au N. et de 5 à 6 secondes de durée.

Le lendemain, 1 h. du matin, deuxième secousse encore du S. au N. et de 4 secondes de durée avec bruit.

— Le 21, vers midi, à Gênes, une légère secousse.

— Le 21 et le 22, en Algérie, tremblement désastreux. M. de Sénarmont l'ayant décrit dans les *Comptes rendus*, t. XLIV, pp. 586-594, nous nous contenterons de rapporter les dates des principales secousses, en commençant par l'E.

Le 21, 10 h. du soir, à la Calle, secousse dont peu de personnes se sont aperçues. Dans le cercle de Guelma, même heure, secousse très-sensible. A Bone, 10 h. moins quelques minutes, forte secousse. A Philippeville, 9 h. 50 m., 11 h. 45 m. et 11 h. 50 m., fortes secousses. A Stora, 9 h. 35 m. et 11 h., deux secousses; quelques bourdonnements intérieurs le reste de la nuit. A Djidjelli, 9 h. 30 m. et 9 h. 45 m., secousses très-violentes; de moins fortes pendant toute la nuit. A Bougie, 9 h. 55 m., détonation suivie de fortes secousses; d'autres petits ébranlements jusqu'à la grande secousse du 22. A Setif, 9 h. 40 m., cinq ou six secousses. A Batna, faibles secousses. A Alger, 9 h. 50 m., deux secousses.

L'aviso à vapeur le *Tartare*, se trouvant en mer à 15 milles au N. 7° E. de Djidjelli, à 9 h. 45 m. du soir, reçut de violentes secousses. Il faisait calme de vent et de mer. La sonde apprit qu'on n'avait pas touché sur un banc.

A Mahon, 9 h. 30 m., tremblement léger, précédé d'une espèce de fulguration ou météore igné. Pendant la secousse, la mer s'éleva beaucoup et envahit instantanément tous les quais avec tant de violence, que beaucoup de bâtiments brisèrent leurs amarres. A Barcelone, on vit le météore, mais on ne ressentit pas la secousse.

A Carloforte (île de Sardaigne), 10 h. 5 m. du soir, deux secousses ondulatoires de 3 secondes de durée, la première précédée d'un bruit sourd, la seconde fit sonner la cloche paroissiale. A Iglesias et à San Pietro, elles furent plus légères.

A Nice, 10 h., légère secousse.

Le 22, 11 h. 45 m. du matin, à la Calle, forte secousse : on n'a

presque rien senti dans le cercle de Soug-Arhas. Midi, à Guelma, une cloche a sonné, et dans tout le cercle, 4 h. du soir, autre secousse moins forte. A Bone, 11 h. 45 m. du matin et 3 h. du soir, nouvelles secousses. A Philippeville, 11 h. 45 m. du matin, midi trois quarts et 3 h. du soir, secousses violentes (*plusieurs secousses chaque jour jusqu'au 2 octobre*). A Stora, 11 h. 40 m. du matin, 1 h. et 2 h. du soir, secousses de moins en moins fortes (*jusqu'au 12 septembre, quelques tressaillements toutes les 3 ou 4 heures*). A Djidjelli, 11 h. 30 m. du matin, très-forte secousse (*ébranlements continuels jusqu'au 2 septembre*). A Bougie, 11 h. 50 m. du matin, secousses comme celles de la veille, plus fortes dans l'E. du cercle et plus faibles à l'O.; nouvelles secousses légères pendant plusieurs jours. A Setif, 11 h. 36 m. du matin, cinq ou six secousses très-fortes; 11 h. 49 m., trois ou quatre secousses légères, et 2 h. 58 m. du soir, deux ou trois secousses très-faibles. A Batna, faibles secousses.

A Mahon, 11 h. 30 m. du matin, secousse moins forte que celle de la veille; toutes deux de l'E. à l'O.

A propos de ces secousses, M. le baron Prost a écrit de Nice, à M. Élie de Beaumont, une lettre dont je retrouve l'extrait suivant dans les *Comptes rendus*, t. XLIII, p. 552 :

« Je viens vous annoncer, à propos des secousses qui se sont fait sentir en Afrique, que, dans le même moment, c'est-à-dire le 21 août, vers 10 h. du soir, et le 22, vers midi, nous avons eu deux secousses, légères ici, mais beaucoup plus fortes dans la montagne, dans ce district si fréquemment ravagé autrefois par les tremblements de terre, et où se trouvaient les eaux minérales, fort renommées chez les anciens, de Roccabigliera. »

En faisant cette communication, M. le secrétaire perpétuel fait remarquer, ce qu'il y a de curieux à voir, que la secousse des 21 et 22 août, dont la propagation s'est arrêtée à une petite distance le long du pied de l'Atlas, s'est étendue, au contraire, dans une direction transversale jusqu'aux montagnes qui bordent les côtes septentrionales de la Méditerranée.

— Le 23, 3 h. 1/2 du soir, à Parme et à Bercoto, secousse très-légère de l'E. à l'O.

— Le même jour, 8 h. 1/4 et 10 h. du soir, à Philippeville, deux nouvelles secousses. A minuit, une secousse encore.

— Le 24, 1 h. du soir, à Djidjelli, une secousse; la mer a repris son état normal.

— D'après les nouvelles de Constantinople, en date du 24, il y aurait eu un violent tremblement de terre dans le Caucase. Pas d'autres renseignements.

— Le 25, de 1 h. à 5 h. du matin, à Djidjelli, secousses peu fortes. A 9 h. 45 m. du soir, autre secousse légère. Le même jour, 1 h. du matin, à Batna, une secousse.

Le 26, 1 h. du matin, à Djidjelli, une secousse.

Le 27, 5 h. 35 m. du matin, à Djidjelli, secousse assez forte et de longue durée.

— Le 27 encore, 11 h. du matin, à Angora, trois secousses oscillatoires de l'E. à l'O.; la première fut légère, la deuxième plus forte et la troisième encore plus prononcée. N'y a-t-il pas eu d'autres cousses?

— Le même jour, 27, 8 h. 45 m. du soir, à Mission San Juan (Californie), deux secousses ondulatoires de l'O. à l'E., ressenties aussi à Monterey et à Santa Cruz. La deuxième, qui suivit à un court intervalle, fut la plus forte.

Dans la nuit du 29, autre secousse très-forte.

— Le 28, à Saint-Thomas (Indes occidentales), tremblement violent.

— Le 30 (v. st.?), à Irkutsk (Sibérie), tremblement qui a duré 5 secondes et a mis les eaux du fleuve et du lac en mouvement. Le thermomètre marquait 5° de chaleur. Le journal que nous citerons encore au 26 décembre, ne mentionne pas ce tremblement que j'emprunte au *Moniteur*.

— Le 31, dans l'après-midi, à Parme, tremblement avec perturbations magnétiques.

Septembre. — Le 1er, un peu avant 8 h. du soir, à Malaga (Espagne), secousse de l'E. à l'O. et de 2 secondes de durée. Quelques instants après, autre secousse légère.

— Le 2, midi 25 m., à Djidelli, forte secousse de 2 secondes de durée; à 3 h. 40 m., secousse forte, mais très-courte; à 5 h., bruit sourd très-prolongé, sans secousse.

Le 3, 1 h. du soir, à Philippeville, secousse légère.

— Le 5, 9 h. 1/2 du matin, à Filattierra (province de Pantremoli), secousse verticale d'abord, puis ondulatoire du N. au S.

— Le 6, 3 h. du matin, à Santa Cruz (Californie), secousse très-violente.

— Nuit du 9 au 10, au *Passangrahan* de Tosari (Java), légère secousse. On a appris de Tengger que, le 10, il y avait eu une forte pluie de cendre qui empêchait d'aller de Tosari au Bromo; cependant on ne savait pas si elle provenait de Bromo ou de Semeroe. Des voyageurs qui, la veille, avaient visité Bromo, n'y avaient remarqué aucune trace d'embrasement, ce qui ferait supposer que cette pluie de cendres pourrait provenir du Semeroe.

— Le 11, midi trois quarts, à Viége, une secousse accompagnée de fortes détonations.

Le même jour, à minuit, trois nouvelles secousses à différents intervalles.

« Ce sont les dernières qui me soient connues, dit M. Favre, de Genève; plusieurs fois, la *Gazette de Lucerne* a signalé des secousses dans les environs de Viége; mais elle a été réfutée par les journaux du Valais. Ces réfutations n'étaient-elles dictées que par le désir d'obtenir des notes scientifiques d'une grande exactitude? C'est ce que je ne me permettrai pas de décider. »

J'ajoute à cette réflexion que, dans plusieurs lettres particulières, il m'a été assuré qu'on cherchait à nier les secousses pour ne pas effrayer les touristes.

— Le 12, 11 h. 30 m. du soir, à Stora (Algérie), nouvelle secousse.

Le 13, 10 h. du matin, autre secousse; elles s'y renouvelèrent jusqu'au 17.

Le même jour, 13, 9 h. 50 m. du matin, à Philippeville, violente secousse avec grand bruit; à 2 h. 10 m. du soir, autre secousse. A Sétif, 10 h. du matin, légère secousse.

— Le 13 encore, 9 h. 3/4 du matin, à Trieste, secousse ondulatoire assez forte et de 3 à 4 secondes de durée. Des journaux donnent la date du 16.

— Le 13 encore, 5 h. 1/2 du soir, à Kirensk, gouvernement

d'Irkutsk (Sibérie), deux secousses avec les mêmes caractères que celles que nous avons décrites sous la date du 30 août. Ce sont très-probablement les mêmes. Cependant, la correction relative au calendrier conduirait à la date du 11. Le premier phénomène est rapporté par la *Vérité* du 9 novembre, et le second, par le même journal, n° du 15 novembre. M. Kluge, dans son catalogue, donne la date du 12.

— Le 16, 9 h. ¾ du matin, à Trieste, forte secousse ondulatoire de 3 à 4 secondes de durée. A Laybach, même heure, trois fortes secousses consécutives, suivant M. Kluge. Les tableaux météorologiques, publiés par l'Académie de Vienne, ne signalent que le 13.

— Le 17, 3 h. 40 m. du matin, à Smyrne, une légère secousse. La *Presse* seule donne la date du 18, même heure.

— Le 17 encore, 10 h. du soir, à La Paz (basse Californie), commença un ouragan qui continua la nuit et le lendemain.

Pendant les trente heures que dura cette tourmente prolongée, on ressentit quelques trépidations qui passèrent généralement inaperçues, en raison du danger plus sérieux qui préoccupait tous les esprits et de la fureur des vents. M. Trask, qui a donné le catalogue des tremblements de terre en Californie, pendant l'année 1856, n'en parle pas, mais il donne le suivant.

— Le 20, 11 h. ½ du soir, à San Diego (Californie), très-forte secousse.

Le 22, dans la soirée, autre secousse légère.

— 22 encore, 5 h. du matin, à Parme, tremblement ondulatoire.

— Le 24, à Padang (côte occidentale de Sumatra), très-forte secousse. Murs lézardés.

— Le 26, dans la montagne de Beni Melek (Algérie), trois détonations. On ne parle pas de secousses.

— Le 27, 6 h. 53 m. du matin, à Laybach, secousses du N. au S. pendant 5 secondes.

— Le 28, 1 h. 15 m. du matin, à Beyrouth (Syrie), secousse légère. Le thermomètre marquait 26° R., ciel pur, air calme.

— Le 29, à Padang, autre secousse comme celle du 24. Dans le courant du mois, temps pluvieux et vents forts.

— On écrivait, le 6, de Smyrne, qu'on avait éprouvé un léger tremblement à Brousse et un autre violent dans le Caucase.

Octobre. — Le 2, 11 1/2 du soir, à Kirchdorf (Autriche) et dans les environs, secousses très-fortes; voûtes lézardées.

— Le même jour, 1 h. 45 m. (?), à Philippeville, secousse qui a encore lézardé des maisons.

Le 3, nouvelle secousse assez forte.

Le même jour, midi et 3 h. du soir, à Alger, deux secousses.

Le 5, 2 h. du soir, à Philippeville, secousse violente.

Le 6, 6 h. 3/4 du soir, à Batna, assez forte secousse de l'E. à l'O. Les secousses du 21 et du 22 août y avaient été faibles.

— Le 3, vers 11 h. du soir, à Kinterskocker, Vorderstocker, Pankratz et Windischkarsten dans la haute Autriche, tremblement léger. (M. Kluge, auquel j'emprunte le fait, n'écrit pas les noms comme au 14 mai.)

— Le 4 (n. st.), 7 h. 49 m. du soir, à Tébriz (Perse), forte secousse, qui semblait verticale, mais dont le seismomètre a indiqué la direction E. 23°16′ N. Elle a été suivie presque immédiatement d'une seconde moins forte, dont la direction a été O. 31°12′ S., suivant le seismomètre.

M. Abich en a donné une notice dans les *Mélanges physiques et chimiques*, t. III, pp. 349-368, séance du 17/29 janvier 1858, 3 planches.

— Nuit du 7 au 8, dans une partie de la résidence de Kediri et dans le district de Malang (Java), nouvelles secousses.

— Le 9, 1 h. moins un quart du matin, à Murcie (Espagne), une forte secousse. Murs lézardés dans la ville et dans les villages voisins.

— Le même jour, vers 2 h. du matin, à Chambéry, secousse assez violente et de 20 secondes de durée. Elle a paru de l'E. à l'O. Ce fait, emprunté à la *Gazette de Savoie*, n'est pas mentionné dans la liste que Mgr Billiet a eu la bonté de m'envoyer, comme il le fait annuellement depuis longtemps. Mais Son Eminence signale une secousse pour le 12.

— Le 9 encore, 4 h. du matin, à Metelin, une forte secousse; à 9 h. 45 m. du soir, autre secousse verticale, et à minuit, troi-

sième secousse, sans compter, dans l'intervalle, de légères ondulations.

— Le même jour, enfin, 9 h. 1/4 du soir, à Barcelone, pendant un violent orage, la foudre est tombée, et l'on a cru ressentir une secousse venant du NNO., comme la tempête.

— Le 10, vers 4 h. du matin, à Folgoza (Portugal), long bruit semblable au tonnerre, venant du N. et de l'O. et se dirigeant à l'E.; il s'accrut graduellement d'intensité, et, au moment de sa plus grande force, on ressentit un tremblement de terre qui dura une minute en deux reprises. Les maisons furent fortement ébranlées. Sept minutes plus tard, nouveau bruit qui n'alla pas en augmentant comme le premier, mais qui fut aussi accompagné d'une secousse.

Le ciel était couleur d'azur et le temps serein.

Ailleurs, la secousse n'a duré que 8 à 10 secondes.

— Le même jour, 3 h. du soir, à Philippeville et Constantine, une secousse.

— Le 11, 1 h. 34 m. du matin, à Ferrare, une secousse de l'E. à l'O.

— Le même jour, 11 h. 1/4 du soir, à Malte, une secousse légère, à peine sentie.

— Le 12, 1 h. 30 m. du matin, à Chambéry et Moutiers, une secousse médiocre.

— Le même jour, 1 h. 45 m. du matin, à Zittau (Lusace supérieure), une forte secousse.

— Le même jour, vers 3 h. du matin, dans l'île de Candie, tremblement tout à fait désastreux. Les secousses les plus violentes ont eu lieu pendant 2 minutes.

Depuis quelques jours, le vent soufflait du NNE., l'air était pur, léger. Le thermomètre marquait 22° cent., température ordinaire de la Crête au mois d'octobre; il est resté à ce point après la crise. Un baromètre anéroïde de Chevalier marquait beau fixe; l'aiguille n'a éprouvé aucune variation, mais les boussoles ont éprouvé de violentes perturbations. Un capitaine marchand, qui se trouvait en vue de Candie, à plusieurs lieues en mer, a raconté que l'aiguille de sa boussole avait pirouetté sept ou huit fois sur elle-même et

s'était fixée de telle façon, que, s'il se fût guidé sur elle, il se serait dirigé sur Malte au lieu d'entrer au port de la Canée.

« Candie, écrivait Crassan-Pacha, gouverneur de l'île, n'est plus Candie, c'est une ruine; quarante maisons à peine debout....

Le tremblement des 21 et 22 août avait traversé la Méditerranée; celui-ci l'a parcourue dans presque toute sa longueur, et y a causé de grands ravages. Nous allons le suivre sur les points principaux de son action.

A 2 h. 11 m. du matin (d'autres disent, 1 h. 48 m.), dans les îles de Malte et de Gozo, les secousses furent si violentes et si prolongées, que de mémoire d'homme on ne se souvenait pas d'avoir jamais rien éprouvé de pareil. La première secousse ressemblait au roulement d'un tonnerre qui gronde au loin. Ce roulement se répétait à l'infini et dura 9 secondes. Bientôt lui succéda une deuxième secousse encore plus forte et avec un bruit terrible.

Des maisons se sont écroulées, beaucoup ont considérablement souffert, ainsi que les églises. A Civita-Vecchia, dans l'intérieur de l'île, les secousses ont été très-violentes; le dôme de la cathédrale est fendu de manière qu'on voit à travers. C'est partout un spectacle de ruine et de désolation. Les fortifications de Malte sont endommagées.

En Sicile, Syracuse n'éprouva aucun dommage. Le grand Michele, près de Palerme, fut très-endommagé; la secousse y fut de l'E à l'O. L'Etna, qui reposait depuis plusieurs mois, lança ce jour-là d'épaisses colonnes de fumée.

A Naples, 2 h. du matin, et sur toute la côte, deux violents tremblements de terre; il y a d'abord eu seize secousses, puis, 4 minutes après, huit autres moins fortes. Les cloches ont tinté.

M. Kluge ne mentionne que deux secousses, la première du N. au S. et de 15 secondes de durée, la deuxième, 4 minutes plus tard, de l'E. à l'O. et de 10 secondes de durée. Il cite encore Pouzzoles, Castellamare, Bari et Avellino.

A Ancône, 2 h. 10 m., deux secousses.

A Parme, 2 h. du matin, secousses indiquées par l'aiguille magnétique d'inclinaison. Dans le jour, perturbation magnétique.

A Cuxzola (île de la Dalmatie), entre 1 et 2 h. du matin, deux

secousses dans l'intervalle de 13 secondes; la dernière, la plus forte, était du NE. au SO.

A Spalatro, 2 h., secousse ondulatoire du SE. au NO., suivie, quelques minutes après, d'une secousse encore plus longue et dans la même direction.

A Zara, le tremblement fut légèrement ressenti.

A Raguse, 2 h., violente secousse ondulatoire du S. au N. et de 5 à 8 secondes de durée avec bruit précurseur; 8 minutes après, deuxième secousse ondulatoire sans bruit, et à 3 h. 45 m. du soir, secousse de 2 à 3 secondes de durée.

A Valona (Albanie), 2 h., violente secousse de l'E. à l'O.

A Prevesa (Albanie), 2 h., secousse terrible qui dura à peu près une minute avec un grand bruit.

A Corfou, 2 h. 10 m., bruit sourd dans l'air, et au même instant fortes oscillations, pendant 70 secondes. Les cloches sonnèrent d'elles-mêmes; il y eut peu de dommages. A Sainte-Maure, la secousse fut encore plus longue.

A Syra, 2 h. 35 m., de violentes oscillations se sont succédé pendant 50 secondes sans interruption et dans différentes directions.

A Smyrne, 2 h. 45 m., larges ondulations du S. au N., pendant 1 minute ou même 90 secondes.

A Rhodes, 2 h. 40 m., oscillations de l'E. à l'O.; ruines considérables; suivant d'autres, la grande secousse avait eu lieu à 2 h. 56 m., elle aurait duré 75 secondes, et aurait été précédée de trois autres moins fortes.

Le 18, on y ressentait encore de légères secousses.

Les îles de l'Archipel ont toutes ressenti ce tremblement; celles de Stalchi, de Scarpentes et de Cossos sont ravagées; Castellorosso et Limi ont peu souffert; Chio, Stanchio et d'autres n'ont éprouvé aucuns dommages.

On ne parle pas de Santorin, qui cependant paraît avoir éprouvé de grands dégâts (voyez plus bas au 22).

Macri, qui a été dévasté, il y a quelques années, n'a aucunement souffert. A Chorgès, une montagne s'est écroulée. Boudroun et Marmarezzo ont eu peu ou point de dommages.

A Beyrouth (Syrie), 3 h. 15 m., deux secousses consécutives de l'E. à l'O., suivies d'ondulations prolongées qui se terminèrent par une troisième secousse. Le thermomètre marquait 23° R.; ciel pur, vent léger du SE.

A Jaffa, 3 h. 1/4, forte secousse prolongée pendant 28 secondes (*sic*). A 3 h. 1/2, autre secousse de 6 secondes, et un peu plus tard, une troisième secousse légère.

A Tibériade (heure non indiquée), grands dommages, beaucoup de maisons renversées. (Lettre de M. le Dr Granich, médecin à Aïn hamadé près Beyrouth.)

A Jérusalem, on a aussi ressenti, mais légèrement, ce tremblement qui ne paraît pas s'être étendu plus à l'E.

A Alexandrie, 3 h. du matin, trois secousses. La deuxième a duré 55 secondes. Quelques murs lézardés.

Au Caire, trois secousses de l'ESE. à l'ONO. La première, à 3 h. 15 m., a duré près d'une minute. Quatre minutes plus tard (3 h. 19 m.), deuxième secousse semblable, mais plus faible, et de 30 secondes de durée. Enfin, à 3 h. 20 m., troisième secousse qui a duré 2 minutes. Le baromètre marquait 28 p. 4 l. de Paris, le thermomètre 25° cent.; vingt minutes plus tard, le thermomètre était à 23° seulement, et à 2 h. du soir, le baromètre marquait $763^{mm},4$.

Le steamer *Adria*, à 50 milles de Rhodes, crut avoir touché. Dans sa traversée de Malte à Alexandrie, le vapeur le *Saint-Andrew* éprouva une violente secousse à 300 milles de Malte. On cite encore d'autres bâtiments.

Le 12 encore, 9 h. du matin, à Prevesa (Albanie), fort tremblement. Les secousses ont duré 60 secondes. Dommages très-légers. Ne s'agit-il pas de 2 h. du matin?

— Le même jour, 12, 8 h. 1/2 du soir, à Pregratten (Autriche), bruit sourd venant du N. et semblable à celui d'un tremblement de terre.

Le même jour encore, 9 h. 45 m. du soir, à Plan (Bohême), forte secousse avec bruit.

Le 12 encore, 9 h. 35 m., à Reuti, près Seefelda, dans le Tyrol septentrional, tremblement dans la direction S.-N.

Enfin, le même jour, 9 h. 55 m. du soir, à Zire (environs d'Inspruck), une secousse de 5 secondes de durée.

— Le 13, 5 h. du matin, à Raguse, légère secousse ondulatoire.

Le 14, vers 7 h. 20 m. (*sic*), autre secousse ondulatoire de 2 à 3 secondes de durée.

— Le même jour, de 10 à 11 h. $^1/_2$ du soir, au Caire, trois nouvelles secousses faibles et accompagnées d'un bruit pareil à celui d'un coup de vent dans le lointain. Le baromètre marquait 762^{mm},9 et le thermomètre 23° cent. Pendant ces deux jours, l'air était étouffant.

— Le même jour encore, à Djidjelli (Algérie), forte secousse avec détonation.

— Le 16, de nuit, à Sessa, près de Naples, nouvelles secousses. Le Vésuve commence de nouveau à faire entendre de forts bruits souterrains.

— Le 18, on ressentait encore, à Rhodes, quelques secousses. Si elles ne se sont pas renouvelées dans l'île de Candie, après une pareille catastrophe, le fait serait extrêmement curieux. Mais il est probable que de nouvelles secousses ont eu lieu, et que les journaux n'en ont pas parlé. M. Kluge dit qu'elles y durèrent jusqu'à la fin du mois, ainsi qu'à l'île Halki (Karkir).

— Le 18, à la Paz, quelques secousses pendant un ouragan affreux qui durait depuis la veille.

— Le 20, 12 h. 4 m. (*sic*), à Valona, légère secousse de l'ONO.

— Le 22, 2 h. $^1/_2$ du matin, à Santorin, une faible secousse. Quelques minutes après, bruit sourd semblable à celui d'une mer agitée, et en même temps mouvement oscillatoire dans la direction O.-E., auquel succédèrent des soubresauts très-forts. Ces violentes secousses durèrent 50 à 55 secondes, ou peut-être même plus d'une minute, et causèrent des dommages incalculables. A Phira, chef-lieu de l'île, toutes les maisons ont été plus ou moins endommagées. On cite les villages de Megalochorion, de Pyrcos, de Messoria, de Bethona et d'Akrotiri, comme ayant considérablement souffert. N'y a-t-il pas erreur de date? Ce fait n'est-il pas du 12?

— Le même jour, vers 6 h. du matin (12 h. à la turque), à Brousse, nouveau tremblement avec bruit.

— Le 26, au point du jour, dans l'île de Ventilone (roy. de Naples), légère secousse ondulatoire.

— Le même jour, 1 h. 1/2 du soir, à Santiago de Cuba, une secousse accompagnée d'un bruit prolongé. C'était la troisième du mois. Les autres, plus légères, avaient eu lieu de 10 à 11 h. du soir.

— Le 28, de nuit, au Chili, forte secousse. Suivant M. Kluge, qui ne donne pas de date, on en aurait éprouvé un grand nombre dans le courant du mois.

— Le 30, 7 h. 49 m. du matin, à Grenade (Espagne), forte secousse qui dura 4 à 5 secondes, avec mouvement de trépidation et d'oscillation du N. au S. M. Llobet donne la date du 29, sans indication d'heure.

Novembre. — Le 5, vers 1 h. du matin, à Reggio (Calabre), secousse ondulatoire de 3 secondes de durée.

— Le 6, 2 h. 1/2 du soir, au Chili, forte secousse.

— Le 8, 5 h. 45 m. du matin, à Smyrne, secousse assez forte.

— Le même jour, 10 h. 1/2 du soir, à Manlyville, près Paris (Tennessee), forte secousse avec bruit semblable au tonnerre, et venant de l'O.

— Le 9, 11 h. 15 m. du soir, à Klagenfurt (Carinthie), légère secousse ondulatoire, paraissant venir du N. et de 15 à 20 secondes de durée; à Trieste, 11 h. 20 m., secousse assez forte du NE. au SO.; à San-Magdalena, 11 h. 30 m., secousse très-forte. A Laybach, 11 h. 17 m., choc vertical très-fort, d'une seconde de durée, avec bruit semblable à un tonnerre éloigné, et suivi de secousses horizontales du SE. au NO., dont deux surtout furent très-intenses. On compta 20 oscillations dans 4 secondes. Murs crevassés.

Le 10, 8 h. 1/2 du matin, à Laybach, autre secousse moins forte. Les *Sitzungsberichte* de Vienne ne signalent qu'une secousse à Laybach; elle eut lieu, du N. au S., le 10, à 11 h. 20 m. du soir, et dura 30 secondes.

— Le 12, 4 h. du matin, à Humboldt Bay (Californie), forte secousse.

Il y a encore eu une autre secousse, mais la date n'est pas donnée.

— Le 15, 10 h. 1/2 du matin, au Chili, nouvelle secousse remarquable. Il y en a eu plusieurs autres depuis le 28 octobre.

— Le 18, 11 h. 3/4 du matin, à Soest (Westphalie prussienne), une secousse.

— Le 19, vers 7 h. 3/4 du soir, à S. Angelo de' Lombardi (roy. de Naples) et dans tout le district, secousse de 3 à 4 secondes de durée.

— Le 24, 2 h. 1/2 du matin (entre 3 et 4 h., suivant d'autres), à Galatz (Moldavie), courte, mais forte secousse précédée d'un mugissement souterrain. C'est la dernière de l'année.

— Le 25, 11 h. 37 m. du matin (midi 23 m., suivant d'autres), à Smyrne, secousse très-courte, mais assez forte.

— Le 26, 10 h. 1/2 du soir, à Saintes (Charente-Inférieure) et dans les campagnes voisines, secousse qui a fait trembler les meubles.

— (Sans date de jour) Dans le Kentucky, forts tremblements.

— Suivant des nouvelles du Japon, en date du 18 novembre, Hakodadi aurait beaucoup souffert d'une inondation des eaux de la mer et d'un tremblement de terre.

Décembre. — Le 1er, 0 h. 45 m. du matin, à Guastalla, secousse ondulatoire: dix minutes après, autre secousse très-faible, toutes deux précédées du *rombo*.

— Le 4, à Santiago (de Cuba?), une secousse.

— Le 6, 9 h. du soir, forte secousse dans l'Illinois (États-Unis). Le même jour, à Petersbourg (Virginie), légère secousse.

— Le 6 encore, vers 9 h. 1/2 du soir, dans les Sept-Montagnes, faible tremblement. La ville et le cercle de Siegburg, où l'on remarque des basaltes, n'a rien ressenti, mais on l'a éprouvé à Stieldorf, Obercassel, Koenigswinter et Honnef, sur la rive droite du Rhin, dans le cercle de Bonn, à Ramersdof, Beuel, Wilich, etc., sur la rive gauche, à Hersel, Waldorf et Sechtem seulement. Dans les cercles de Coblentz, d'Ahrweiler, de Mayence, de Neuwied, on l'a aussi éprouvé. La durée de la secousse a varié de 1/2 à 5 ou 6 secondes. Dans quelques endroits, comme à Obercassel, on a entendu un bruit sourd.

A Honnef, il y a encore eu une secousse une heure plus tard. A Koenigswinter, une nouvelle secousse dans la nuit. On peut voir d'autres détails dans le catalogue de M. Kluge, qui cite *Bericht vom Gem. Bergrath*, prof., Dr Noeggerath.

— Le 10, à Tarbes (H.-Pyrénées), une secousse.

— Le 12 et le 13, à Quito, pluie de cendre provenant d'une éruption attribuée au Cotopaxi.

Voici ce qu'en dit M. G. Jones, V. S. N., dans une lettre datée de Quito, le 13 décembre, et adressée à M. le professeur Silliman (1):

« ... Hier, au matin, nous avions remarqué que le ciel présentait un aspect étrange; l'horizon paraissait couleur de pourpre sur une étendue de 90° et une hauteur de 45° environ; ce segment était, en outre, marqué de taches blanches. Vers midi, des cendres commencèrent à tomber, en petite quantité d'abord, mais ensuite avec plus d'abondance, et en si grande quantité, vers 8 h., qu'on ne pouvait sortir un instant sans que les habits en fussent couverts, comme ils le sont par la neige, quand elle tombe fortement.

» On présume que ces cendres proviennent du Cotopaxi, volcan situé à environ 30 milles dans le SE., et qui, depuis un an à peu près, se trouve dans une période d'activité plus ou moins grande. Il y a un mois environ, on a déjà eu ici une première pluie de cendres, mais très-peu sensible. Elles étaient noires et plus grossières que celles-ci dont je vous envoie un échantillon. Je viens aussi de mesurer l'épaisseur de la couche recueillie sur une surface plane et horizontale; elle est d'un quart de pouce à très-peu près. Cette épaisseur peut ne pas paraître considérable; mais, si l'on considère la distance qui nous sépare du Cotopaxi et qu'on admette que tout le pays est couvert d'une pareille couche, la quantité de ces cendres paraîtra prodigieuse. Elles ne tombent plus maintenant en aussi grande abondance; elles semblent descendre lentement, sans mouvements brusques; on dirait une couche mince et brumeuse, ou une légère averse de neige qui voile le ciel. Ces cendres sont pesantes, les branches des arbres plient sous leur poids. (A la loupe, elles semblent être des grains de feldspath.)

(1) *Amer. Journ.*, 2d ser., vol. XXIII, pp. 276-278, march 1857.

» Nous n'avons reçu encore aucune nouvelle des environs du Cotopaxi; mais on est inquiet, on craint d'apprendre bientôt les effets désastreux causés non-seulement par cette chute de cendres, mais aussi par la fonte des neiges qui couvrent les flancs de la montagne et par le débordement des rivières et les inondations qui en seront la conséquence. Non loin du Cotopaxi s'élève une ville d'une certaine importance, Latacunga, qui, plus d'une fois, a eu à souffrir des convulsions de ce volcan.

» *Une heure.* — Les cendres ont recommencé à tomber aussi épaisses que jamais.

» 7 h. du soir. — La cendre ne tombe plus; mais les détonations du volcan sont d'une force prodigieuse.

» Lundi 15, au soir. — Il est à peu près certain aujourd'hui que les cendres ne provenaient pas du Cotopaxi, mais du volcan appelé : Laraurco, situé dans un pays sauvage, à l'E., et à une grande distance de celui-ci. En 1844, ce volcan a déjà lancé des cendres, en quantité à peu près aussi grande que cette fois; mais l'obscurité produite alors a été bien plus considérable, car alors, on ne put marcher qu'avec des lanternes, en plein midi, dans les rues de Quito.

» Mercredi 17. — On a de nouveaux doutes sur l'origine de ces cendres : l'opinion la plus probable les attribue au Cotopaxi. »

— Le 14, aux environs de Barbastro (Aragon), tremblement.

— Le 15, à Da Riva, près Trient (Tyrol méridional), une secousse ondulatoire du S. au N., bruit; durée, 6 secondes.

— Le 18, 4 h. du matin, à Viége (Valais), une secousse avec détonation.

— Le 19, vers 6 h. du matin, autre secousse plus forte (M. Favre). M. Boué donne la date du 20.

— Le 20, à Mexico, tremblement léger. Le même jour, tempête effroyable à Vera Cruz, 7 navires se sont perdus.

— Le 21, un peu avant 8 h. du matin, dans le Tyrol, une violente secousse.

— Le 22, 1 h. du matin, à Guastalla et Plaisance, deux secousses consécutives du NO. au SE.

— Le 24, midi, à Kurrachee (Inde), deux secousses.

— Le 25, 4 h. du matin, à Viége, secousse avec détonation.

Le 26, 6 h. du matin, secousse plus forte que la veille.

— Le 25, midi, à Tiflis (Géorgie), une secousse.

— Le 26 (n. st.), 4 h. 1/2 du soir, à Irkutsk (Sibérie), quatrième secousse; le bruit souterrain n'a pas été très-fort, mais l'oscillation a été très-sensible.

Le 27, 4 h. 6 m. du soir, nouvelle secousse plus forte. On a remarqué que toutes ces secousses (des 12 et 21 avril, du 21 juin et celles-ci) se faisaient du SO. au NE., c'est-à-dire qu'elles venaient de la frontière de la Chine, où se trouvent des volcans éteints.

— Le même jour, tremblement à Kiachta.

— Le 26, à Port Towsend, dans les États-Unis (territoire de Washington?), légère secousse.

— Le 27, 2 h. du matin, à Beaumont, Grigors, Plandebaix, Cheyland et autres communes voisines de Crest (Drôme), deux fortes secousses. A la seconde, beaucoup de personnes se sont levées.

— Le 27 encore, vers 3 et 5 h. du matin, à Metelin, violentes secousses. A Smyrne, trois fortes secousses du NE. au SO.

— Le même jour, à Lima, forte secousse.

— Le 28, 3 h. 20 m. du matin, à Smyrne, secousse légère.

— Le 30, 5 h. 1/2 du matin, septième et dernière secousse de l'année.

— Le 30 encore, commotions sous-marines dans l'océan Atlantique.

« J'ai à signaler un événement bien remarquable, dit M. Tousin, capitaine de la *Regina Cœli* (1), et que j'appellerai un tremblement de terre, sans savoir si cette appellation lui convient réellement.

» Le 30 décembre 1856, à 4 h. du matin, nous entendîmes un petit bruit sourd, assez semblable à celui d'un orage lointain. Ce bruit cessa et reprit. A 4 h. 15 m., nous éprouvâmes subitement

(1) Extrait d'un rapport en mer, inséré dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris*, 2, 44, p. 560. Séance du 16 mars 1857.

de fortes secousses, le navire se mit à trembler fortement pendant environ deux minutes, la barre du gouvernail jouait dans les mains du timonier sans qu'on pût la retenir, les jambes flageollaient, on distinguait à peine le son de la voix : ces secousses étaient accompagnées d'un bruit assez fort, semblable à celui que produisent plusieurs feuilles de métal frappées les unes contre les autres.

» Il faisait dans ce moment un temps superbe, petite brise du S., la mer plate, le navire filait quatre nœuds avec les bonnettes des deux bords; l'obscurité n'a pas permis de voir si l'eau de la mer éprouvait des bouillonnements; un seau d'eau puisé le long du bord, nous a fait reconnaître qu'elle n'avait pas changé de température.

» Nous nous trouvions alors par 0°10′ latitude S. et 21°35′ longitude O.

» Nous éprouvâmes encore quelques petites secousses jusqu'à 8 heures du matin, accompagnées du même bruit sourd, mais de plus en plus éloigné : le bruit cessa tout à fait vers 4 heures du soir.

» Le navire avait fait un sillage constant de 3 à 4 milles à l'heure.

» J'ai eu sous la ligne, dit M. Mathieu, capitaine du *Godavery*, un tremblement de terre par 20 degrés O., qui dura environ dix minutes; la mer belle, jolie brise, toutes voiles dehors, le navire fut fortement secoué sans avoir aucune espèce d'avarie.

» Le tremblement de terre a eu lieu le 30 décembre 1856, à 4 heures du matin. »

« L'observation de ce phénomène, éprouvé dans les mêmes parages, à la même heure, et dans les mêmes circonstances atmosphériques, m'a paru devoir être portée à la connaissance de l'Académie des sciences. »

M. Élie de Beaumont fait remarquer que ces deux documents sont très-analogues à ceux qui ont déjà été réunis et présentés à l'Académie par M. Daussy, et qui ont fait conclure à ce savant hydrographe qu'il existe dans l'océan Atlantique vers 0°20′ de latitude S. et 22 degrés de longitude O., un foyer volcanique qui, quelquefois, lance au-dessus de la mer des cendres et de la fumée, et

qui souvent produit des mouvements semblables à ceux occasionnés par les tremblements de terre (1).

— Le 31, 6 h. 22 m. du soir, à S. Magdalena (Carinthie), une secousse. A Tratna, il y eut encore une deuxième secousse à 11 h. 55 m. On les a ressenties à Idria.

— Le même jour, dans le Valais, nouveau tremblement.

— Le même jour encore, 10 h. 1/2 du soir, à Sanet et Negrals, à Tormos, à Bénimchi et Pégo, villages de la province d'Alicante, fort tremblement. On a entendu trois détonations épouvantables, successives, à de courts intervalles et qui ont duré chacune 5 secondes. Puis ont succédé des secousses extrêmement fortes. On a aussi ressenti à Cullera, province de Valence, un tremblement qui a duré quelques secondes.

— Suivant des nouvelles de Malligum (Inde anglaise), en date du 25 décembre, on aurait éprouvé un violent tremblement de terre dans le district de Durampoor (Tapli Rivières à l'E. de Surate) Il fut précédé d'un bruit sourd comme celui du tonnerre dans le lointain. La ville de Buran paraît avoir beaucoup souffert.

— Dans le courant de l'année, 6 h. du matin, à Jarvis (Carinthie), forte secousse du SO. au NO. L'indication du mois a été oubliée dans les nombreuses notes que je dois à l'obligeance de M. le Dr Ami Boué.

(1) Daussy, notes insérées dans les *Comptes rendus de l'Acad. des sciences de Paris*, t. VI, p. 512 (séance du 16 avril 1838), et t. XV, p. 446 (séance du 29 août 1842).

DE L'INFLUENCE

DE LA

CIVILISATION SUR LA POÉSIE,

PAR

M. Ferd. LOISE,

Docteur en philosophie et lettres, professeur de poésie au collége de Tongres.

(Mémoire couronné par l'Académie royale, en la séance du 5 mai 1858.)

DE L'INFLUENCE

DE LA

CIVILISATION SUR LA POÉSIE.

« La littérature est l'expression de la société. »

INTRODUCTION.

Tout n'est pas prose dans la vie. Le sort de l'homme n'est pas celui de la brute, uniquement destinée à accomplir des fonctions matérielles. L'humanité est un être moral. Quand le corps est satisfait, l'âme réclame sa pâture, et pour la chercher tourne ses regards vers le ciel. Cet élan de l'âme vers Dieu, c'est la Poésie. Aussi apparaît-elle, au berceau des nations, sous la forme de l'*hymne,* expression d'enthousiasme et de reconnaissance de l'homme envers son Créateur. La religion, première institutrice des peuples, est donc la source de toute poésie. Dieu l'éveilla dans l'âme humaine au jour trois fois béni où il anima notre fange de son souffle divin. Mais, hélas! l'homme, épris de lui-même, tomba; et, Dieu lui retirant sa lumière, les ténèbres de l'ignorance l'envahirent tout entier. La race humaine erra sur toute la terre, courbée sous le poids de la malédiction divine; mais portant en-

core au front l'empreinte de sa noble originé. Que deviendra l'homme ainsi abandonné à lui-même? A peine sorti des langes de son berceau, il ouvre les yeux, et voit la nature étaler devant lui ses merveilles. Un cri d'enthousiasme s'échappe de son sein : il a retrouvé la poésie. Mais Dieu... le retrouvera-t-il, après l'avoir méconnu? Le tonnerre gronde sur sa tête, le ciel en feu s'entr'ouvre, la foudre éclate : voilà Dieu ! C'est Jupiter irrité qui menace de submerger la terre sous les torrents du ciel. Une terreur religieuse s'est emparée des hommes dispersés dans les forêts. Ils se rassemblent, car il faut pourvoir au salut commun; et la prière s'élève avec la fumée du sacrifice. Voilà l'homme sortant de l'état sauvage pour entrer dans l'état social, sous les doubles auspices de la religion et de la poésie. Mais quelle religion! L'œuvre de Dieu confondue avec son auteur; toutes les forces de la nature personnifiées en autant de divinités, mystérieux symboles devant qui s'incline la faiblesse humaine. Il valait bien la peine d'écouter le démon de l'orgueil pour aboutir à ce résultat!

Entre tous les peuples, un seul reste fidèle à Dieu : la race d'Abraham, d'où sortira le régénérateur de l'humanité. Une voix retentissant dans la nuée en flammes viendra proclamer la loi sainte et relier la terre au ciel. Des prophètes, choisis de Dieu lui-même, prépareront l'avenir par leurs chants inspirés.

Faisons-le remarquer tout d'abord : chaque race a sa physionomie particulière, et, sous l'influence du climat et du milieu social, contracte des mœurs, des usages, des habitudes qui se transmettent par l'hérédité. La famille produit l'État qui, pour assurer la stabilité de l'ordre social, crée des lois sous la sauvegarde de la religion. C'est cette atmosphère physique et morale qui constitue la Civilisation. Les peuples se passent de l'un à l'autre le flambeau. La liberté modifie ce fond traditionnel : de là le progrès. La liberté est le levier qui soulève le monde, la tradition en est le point d'appui. La religion est la première des traditions, car elle remonte à la parole créatrice. La poésie, née sur les lèvres de l'homme, sous la forme d'un hymne à la divinité, obéit donc à un principe traditionnel. Mais si la civilisation détermine le

caractère de la poésie, l'homme, en vertu de sa liberté, réagit à son tour sur la civilisation, et la poésie se modifie, sans pourtant se soustraire à l'influence des agents extérieurs. La question se présente donc sous deux faces : *Influence de la civilisation sur la poésie*, et *influence de la poésie sur la civilisation*. A l'origine des peuples et dans les temps héroïques, ces deux influences sont également actives et inséparables. Dans les civilisations avancées, la prose a plus de pouvoir que la poésie; et c'est l'atmosphère sociale autant que l'inspiration individuelle qui détermine le caractère de l'art. C'est donc avec raison que l'Académie a posé la question sous sa première face; mais nous croyons répondre à ses vues en envisageant les deux côtés de notre sujet.

Après avoir établi ces principes qui nous serviront de guide, suivons les progrès de la poésie parallèlement au développement de la société.

Nous avons vu l'homme, sous l'empire de circonstances impérieuses, amené à l'état social par l'influence de la religion, mais d'une religion qu'il se crée à lui-même, en symbolisant les forces de la nature. Les peuples dans l'enfance se laissent conduire par l'imagination, qui transforme en merveilles des phénomènes dont la raison n'a pas encore sondé les causes. C'est là la source du symbolisme, du polythéisme et de la mythologie orientale et païenne. Le *sabéisme* de la Chaldée et le *magisme* de Zoroastre, le *panthéisme* émanatistique des Hindous, le *naturalisme* d'Orphée, voilà les formes primitives que revêt la poésie dans la race indo-germanique. Les formes de la pensée religieuse varient donc selon les climats; mais l'*hymne* est le caractère originel de la poésie dans le Zend-Avesta, les Védas et les chants d'Orphée, aussi bien que chez les Hébreux. Ce n'est pas de l'âme du peuple que sort cette poésie; c'est la théocratie qui l'invente et la propage pour guider les peuples dans les voies de la civilisation.

Mais à côté de cette poésie sacerdotale cultivée par les chantres divins, se montre, à l'origine des peuples, une poésie instinctive qui n'est pas l'expression du sentiment, mais l'écho irréfléchi de la sensation. Premiers bégayements de la muse épico-lyrique, ces

chants populaires associés à la musique sont tantôt le refrain monotone avec lequel la mère endort son enfant au berceau; tantôt l'expression naïve des joies et des douleurs; tantôt le récit d'un événement survenu au milieu des hasards de la vie, et dont s'alimente la curiosité publique. Ce n'est pas de l'art, pas plus que le chant de l'oiseau : c'est l'explosion instinctive du cœur humain, comme l'hymne est le cri de l'âme; c'est l'expansion naturelle de l'homme au milieu des influences extérieures qui agissent sur son être. Le *lyrisme objectif* sous la forme de l'hymne, ou le genre épico-lyrique, *rhapsodique*, si vous l'aimez mieux, sous la forme du chant populaire, telle est donc la première manifestation du génie poétique de l'humanité.

Les chants populaires n'appartiennent à personne, ils sont anonymes. Quelquefois ils se transmettent par tradition, le plus souvent ils s'éteignent avec le jour qui les vit naître. C'est un météore, ou un ver luisant apparu dans la nuit. Nous ne connaissons pas les chants populaires de l'antiquité; nous ne pouvons en juger que par ceux du moyen âge et des temps modernes, chez les peuples qui naissent à la civilisation; car il ne s'agit pas ici de la chanson littéraire, produit d'une inspiration personnelle, telle qu'on la trouve aux époques de civilisation avancée. Nous en sommes donc réduits à des conjectures sur les chants populaires des premières sociétés. Toujours est-il que cette forme embryonnaire de l'épopée a existé, dès l'origine, comme une surabondance de vie, comme le bruit collectif de la foule, comme les joyeuses saillies d'un peuple aux jours de fête. Et si le chant religieux précède historiquement tous les autres genres, c'est qu'il est l'écho de la première parole qui retentit dans la création. La poésie humaine tire son origine du chant populaire.

L'art, dans sa première efflorescence, poussa des jets vigoureux, mais irréguliers; il n'avait pas encore conscience de lui-même. Nous allons voir cette première séve prendre une direction déterminée et se développer en suivant les phases de l'organisation sociale. Lorsque la religion et la poésie eurent guidé l'enfance des peuples, en accoutumant les hommes à vivre ensemble

pour célébrer en commun les fêtes religieuses, il fallut songer à défendre le sol natal contre les envahissements des tribus ou des peuplades étrangères. C'est l'époque des guerres et des conquêtes qui signalent la jeunesse des peuples. Alors se forme l'esprit national; un intérêt commun unit les hommes de même race. Des guerriers valeureux surgissent dans ces luttes gigantesques. Leurs noms volent de bouche en bouche sur les ailes de la Renommée. La poésie consacre ses chants au récit des exploits merveilleux de ces *héros* divinisés par la reconnaissance publique : voilà l'*épopée*, qui naît sous les auspices de l'aristocratie héroïque. La divinité s'incarne, et, prenant la forme humaine, intervient dans la lutte pour favoriser ou traverser la destinée des héros. Les croyances naïves inspirent le poëte, et les caractères héroïques se dessinent avec une mâle énergie, une fière indépendance. Ils se font la loi à eux-mêmes, car l'état social n'est pas encore réglé par des lois fixes et déterminées. Mais au-dessus des héros planent le destin et les dieux qui dirigent les événements. De là le naturel et la grandeur de l'épopée, qui résume toute une civilisation. De divine qu'elle était d'abord, la poésie est devenue humaine, en chantant les héros qui font la gloire de l'humanité. Et la religion, sous cette influence, a pris une nouvelle forme : l'*anthropomorphisme*. Le poëte, en contractant le calme, la sérénité artistique, en disposant habilement ses matériaux, donne naissance à l'art véritable. Cependant l'auteur oublie sa personnalité, pour laisser se déployer librement l'activité nationale. Il semble que tout un peuple ait travaillé à élever ces monuments gigantesques dont l'étendue et la majesté nous étonnent. Nul doute, en effet, que les immenses épopées indiennes ne soient l'œuvre collective de plusieurs poëtes. Et les poëmes homériques eux-mêmes, quoiqu'ils portent l'empreinte du génie individuel dans leurs savantes constructions, ne sont que de splendides édifices dont un sublime architecte a donné le plan, mais dont il n'a fait que rassembler, avec le coup d'œil du génie, les matériaux épars. Avant lui les exploits des héros étaient déjà célébrés dans des chants isolés; car Homère n'est pas contemporain des faits qu'il raconte. Il se trouvait placé, par rapport à ces grands événements nationaux,

dans un lointain suffisant pour avoir conscience des ressorts qu'il mettait en œuvre. Voilà l'art; mais l'art s'exerçant sur un fond substantiel, sans préoccupation d'aucun but étranger au sujet lui-même. C'est la nature dans toute sa fraîcheur primitive, mais la nature transfigurée par la fiction; c'est le génie organisateur, c'est l'intelligence créant des lois non encore formulées. Tout est spontané dans cette poésie, mais la marche en est régulière. Ce n'est pas encore la conscience réfléchie des lois de l'art, mais c'est le sentiment du beau dans l'harmonieuse régularité de combinaisons poétiques conformes à la nature de l'esprit comme au mouvement de la civilisation. Concentré d'abord dans l'âme de ces puissantes individualités qui incarnent en eux les grands principes sociaux, l'*élément subjectif* va désormais entrer dans l'art.

Une gloire commune a créé la patrie. Rassurés contre les envahissements du dehors, les peuples songent à se consolider au dedans. Les institutions se fondent, les pouvoirs s'équilibrent, l'ordre public s'établit sous l'autorité des lois. Chaque citoyen a ses devoirs à remplir, mais aussi ses droits à exercer. Si l'individu est absorbé dans l'État, chacun aspire à le servir. Le sentiment de l'individualité existe. L'activité nationale fait naître l'esprit de spéculation. La paix intérieure favorise le déploiement des forces individuelles qui s'exercent en tous sens. L'esprit replié sur lui-même cherche ses voies. Les passions fermentent, les ambitions s'éveillent; on s'agite, on s'empresse, on veut jouir de la vie. Les luttes intestines se produisent au sein des États; les partis se forment et se disputent la direction de la société. L'esprit démocratique entre en révolte contre l'aristocratie. Au milieu de ces luttes orageuses où s'exerce l'esprit de liberté, des fêtes religieuses et des jeux publics, rassemblant des populations entières, viennent raviver l'esprit national. Des récompenses solennelles sont accordées au courage, à la force, à l'intelligence. Chacun rivalise de zèle, et la gloire du vainqueur rejaillit sur la nation tout entière. La poésie se fait l'écho mélodieux et sonore de tous ces événements. Les impressions multiples que produit dans l'âme le mouvement de la vie nationale; les réflexions morales suggérées par

le spectacle des vicissitudes humaines; les joies et les douleurs publiques et privées : voilà le domaine du *lyrisme*, sous sa forme subjective. Non pas que le monde des sentiments intérieurs, nés d'eux-mêmes, soit partout et toujours la source principale de l'inspiration poétique; le fond substantiel vient souvent du dehors, au moins chez les nations païennes; mais, au lieu d'écrire en quelque sorte sous la dictée des événements, dans toute leur réalité plastique, le poëte imprime son cachet personnel sur ces événements qui s'emprègnent de la teinte de son imagination et de l'enthousiasme de son âme. En un mot, la poésie n'est plus ce miroir épique reproduisant l'image fidèle des objets, mais un foyer de chaleur et de lumière, colorant et vivifiant tout ce qui tombe sous ses rayons. Si le sujet ne s'objective pas toujours à lui-même, s'il a besoin d'une excitation extérieure, il a du moins conscience de la dualité, et s'exerce librement sur des objets de son choix. Remarquez la différence de cette seconde phase du lyrisme avec le lyrisme primitif où le sujet s'identifiait avec l'objet, comme dans l'*Inde;* ou s'anéantissait devant l'objet, comme chez les *Hébreux;* ou s'absorbait dans l'objet, comme chez les *Pélasges*, au temps d'Orphée. La divinité n'est plus sur le premier plan ; c'est la patrie et ses héros que chante le poëte. L'*ode* a remplacé l'*hymne;* c'est Pindare succédant à Orphée. L'homme livré à son inspiration personnelle s'exerce dans toutes les directions, et crée, en vertu de sa liberté, les mille formes chatoyantes du lyrisme. Les deux principes sont en présence et se comprennent : la liberté et la tradition. Voyons-les s'unir, sous l'appui d'un gouvernement respecté de tous, pour créer un nouveau genre, résumé des deux précédents.

Quand la civilisation d'un peuple a acquis tout son développement; que les pouvoirs sont assis sur une base solide; que les lois ont réglé les rapports des citoyens avec l'État; que l'indépendance au dehors et la sécurité au dedans ont donné tout son essor à l'activité nationale, l'art éprouve le besoin de concentrer ses forces disséminées pour présenter à tout un peuple l'image idéale de la destinée humaine. Ce n'est plus l'époque des grands

événements qui décident de l'existence des nations. Les traditions glorieuses du passé vivent encore dans la mémoire du peuple; mais, comme chacun a ses occupations, on n'a plus le temps de lire les longs récits; c'est le tableau de la vie en action qu'on veut voir représenté dans la personne humaine, agissant dans toute l'indépendance de sa volonté libre, et marchant à un but moral, au milieu d'un conflit de passions où éclate l'énergie du caractère, et où se montre, enfin, dans le dénoûment, la main de l'invisible acteur dont la volonté suprême tranche le nœud gordien des situations inextricables. Voilà le *drame.* Il ne peut naître, sous sa forme littéraire, qu'aux époques de civilisation avancée, car il suppose dans la tragédie un fond de traditions nationales exploité par l'épopée, une grande connaissance des mobiles intimes qui dirigent la conduite des hommes, et de profondes méditations sur les mystères de la destinée. Il faut bien des siècles d'organisation et de vie nationale pour obtenir une maturité de culture intellectuelle propre à l'éclosion du drame. Il faut surtout que l'antagonisme de l'élément aristocratique et de l'élément populaire ait cessé, pour rendre possible dans l'art l'union intime de la tradition et de la liberté; aussi la monarchie prend-elle partout le drame sous sa tutelle.

L'épopée et le lyrisme se combinent ici dans le fond comme dans la forme. Dans le fond : les circonstances extérieures, les conflits, les événements ont le caractère objectif de l'épopée; seulement les caractères héroïques ne se développent plus à l'occasion des événements, mais les produisent par leur volonté propre : ce qui fait de la subjectivité lyrique le principe générateur de l'action dramatique. Dans la forme : c'est sous la forme lyrique que le drame a commencé; car c'est du chœur dithyrambique, chanté en l'honneur de Bacchus, que la *tragédie* est sortie en Grèce, où fut créé le drame. La religion préside donc encore à la naissance de ce nouveau genre de poésie. La divinité, chez les anciens, était mêlée à tout, ne l'oublions pas. Quant à la forme épique, elle apparaît dans le récit des différentes péripéties tragiques que le poëte ne peut exposer aux yeux des spectateurs; l'action proprement dite a pour forme le dialogue qui met les personnages en présence,

pour faire sortir de leur conflit les événements du drame. Voilà donc l'élément épique et l'élément lyrique entrant dans le tissu du drame, mais soumis au principe de l'action qui fait l'essence du genre.

L'art a désormais pleine conscience de son but et de ses moyens. Le *goût* est formé. C'est l'apogée de la poésie, non comme inspiration jaillissant spontanément des profondeurs de l'âme, mais comme art profond renfermé dans des limites précises, choisissant ses moyens d'action, faisant mouvoir avec ensemble des ressorts savamment combinés, créant une langue d'une flexibilité prodigieuse, puisqu'elle doit tour à tour exprimer des sentiments, des réflexions, des sentences lyriques et philosophiques, un dialogue vif et pressé, des récits pathétiques et grandioses comme l'épopée. Le poëte reste caché derrière son œuvre pour laisser agir ses personnages; mais il ne s'efface pas comme le poëte épique, car son œuvre doit porter l'empreinte du talent personnel dans l'étroite connexion des parties, dans l'exposition du sujet, dans la marche de l'action, dans le développement des caractères et dans l'habileté de l'exécution.

Ce n'est là pourtant que le squelette, la charpente intérieure du drame. Ce genre de poésie n'est pas fait pour être lu dans le silence du cabinet, ni pour être récité au peuple par la bouche du poëte. Il doit être représenté, car c'est l'imitation, idéale, mais enfin, l'imitation de la vie réelle. Il faut donc trouver des acteurs, et des acteurs exercés par une longue préparation, par de profondes études de prononciation, de diction, de gestes et d'attitudes. Il faut un édifice vaste et splendide, une scène, des décorations, des costumes d'une grande magnificence; il faut le prestige de la musique pour soutenir les mouvements du chœur; enfin, il faut des spectateurs ayant des loisirs et de l'aisance. Poésie, architecture, sculpture, peinture, musique, danse, tous les arts se donnent rendez-vous dans ces opulents plaisirs. Jugez par là si le drame peut naître et fleurir ailleurs qu'à l'apogée de la civilisation, à ce moment bien court où les peuples, jouissant de tous les trésors intellectuels et matériels que la tradition et la liberté ont pu leur offrir, sont déjà sur la pente de leur décadence, et vont se corrompre par excès de civilisation.

En effet, la *comédie* est le premier signe de la décadence morale; non pas qu'elle apparaisse comme un dissolvant : elle cherche, au contraire, à opposer une barrière au torrent de la corruption qui envahit les mœurs, les institutions, la famille, l'État, la religion. Mais la représentation satirique des vices et des ridicules, au lieu d'arrêter, précipite la décadence : en aigrissant les caractères; en répandant, en dépit d'elle-même, la contagion du vice; en tournant l'arme du ridicule contre les institutions dont elle veut être la sauvegarde; en augmentant la licence, pour s'accommoder aux mœurs du temps; en jetant, enfin, la division parmi les citoyens, sous prétexte de rétablir l'ordre public. La comédie, qui n'est que la satire en action, est donc le reflet d'une civilisation s'affaissant sous le poids de ses propres excès. C'est la peinture des mœurs d'une société vieillie, où les traditions religieuses et nationales perdent peu à peu leur prestige, où la liberté dégénère en licence, et où le scepticisme sape les fondements de l'édifice social. C'est l'époque d'Aristophane en Grèce, de Molière et de Beaumarchais en France.

Quel sera désormais le caractère de la poésie dans cette vieillesse des peuples? Les souvenirs du passé renaîtront-ils comme chez les vieillards? Hélas! non, les traditions s'effacent, et avec elles ce qui fait la vie de l'art. Les croyances naïves d'un autre âge qui étaient l'âme de la poésie, le merveilleux qui alimentait l'imagination, font place à une réalité vulgaire, aux froids calculs d'une raison pratique absorbée dans la sphère du présent. La patrie n'inspire plus les poëtes. C'est le règne de la tyrannie gouvernementale. Le despotisme des intérêts matériels étreint la société et étouffe la poésie. L'idéal est placé au rang des chimères. L'activité intellectuelle s'exerce sur des principes abstraits. La réflexion a détrôné l'intuition. C'est l'époque *philosophique* ou *critique* succédant aux époques de création. Le fond substantiel a disparu; la poésie a cessé d'être l'écho des sentiments de tout un peuple. Elle n'est plus qu'un mécanisme puéril ou savant, un exercice de rhétorique pour lequel le fond est indifférent et qui ne s'attache qu'à la forme. On cherche de sang-froid à dérober leurs secrets aux grands écrivains; et, comme l'originalité ne s'imite pas, on ne

réussit qu'à reproduire des procédés devenus artificiels. Le cadre envahit le tableau qui n'est plus qu'un calque plus ou moins fidèle de l'œuvre des maîtres.

Cependant n'allez pas croire que la flamme de l'enthousiasme soit éteinte pour jamais dans l'âme humaine. Le génie est de tous les siècles. Si les traditions ne sont plus qu'une lettre morte, le principe de la liberté, en raison de son indépendance, pourra pousser le poëte dans des voies fécondes. La prédominance du principe subjectif imprimera un caractère *lyrique* à l'inspiration individuelle, et la satire éclatera comme la dernière protestation de la vertu contre le vice triomphant.

La quatrième phase que nous venons de décrire est la période alexandrine dans la littérature grecque; la décadence romaine à l'époque des empereurs, et, jusqu'à certain point, l'époque contemporaine.

Nous trouvons donc l'*hymne sacerdotal* et *le chant populaire* dans l'enfance des peuples; l'*épopée* dans leur jeunesse; l'*ode* dans leur adolescence; le *drame* dans leur âge mûr; la *poésie artificielle*, la didactique, la satire et la critique dans leur vieillesse.

On se tromperait néanmoins, si l'on prenait cette loi dans un sens trop absolu. Ce n'est pas un de ces principes nécessaires dont la moindre déviation signale une erreur, comme les lois qui régissent les corps ou la raison humaine dans ses opérations logiques; non, il s'agit ici d'*esthétique*, c'est-à-dire d'une science qui détermine les différentes manifestations du sentiment poétique et en étudie les causes. Or, la liberté de l'homme et le caractère des nations, formé ou modifié par le climat, amènent des différences plus ou moins tranchées dans l'exercice des facultés intellectuelles. L'inspiration est d'ailleurs un vent qui souffle où il lui plaît. Mais, chez les grands peuples où la civilisation suit son cours naturel, si le principe de l'*imitation* ne vient pas entraver l'essor du génie poétique, les différentes phases de l'art se déroulent dans toute leur ampleur.

Nous avons vu la poésie naître et se développer en suivant la marche de la civilisation, sous l'influence de deux principes, l'un objectif, l'autre subjectif : la tradition et la liberté. Le progrès

s'accomplit par la liberté appuyée sur la tradition. L'accord des deux principes est le point culminant de l'art comme de la civilisation. Quand la liberté fait divorce avec l'esprit traditionnel, la décadence commence dans les deux sphères. Et si quelque principe nouveau ne vient pas régénérer la société, les peuples périssent avec l'art lui-même, et transmettent à d'autres le flambeau de la civilisation morale. L'art alors recommence-t-il ses évolutions naturelles? Oui, si l'organisme social renferme un principe assez original, assez vivace pour que la poésie jaillisse spontanément de l'âme du peuple, sans emprunter aux civilisations antérieures autre chose que des formes consacrées. Si le principe de l'imitation triomphe, si la civilisation suit un cours irrégulier par l'influence d'éléments étrangers, la loi du développement que nous venons de constater ne se retrouvera plus. C'est ainsi que, à Rome, le drame de la Grèce a précédé l'épopée, et que celle-ci, arrivée à l'époque du drame, en même temps que la poésie lyrique, sans base solide dans la tradition ni dans la liberté, porte le cachet de l'art à un trop haut degré pour être un fruit naturel d'une civilisation originale, une création spontanée contenant dans ses flancs tout un monde, et destinée à alimenter, à vivifier, pendant des siècles, la poésie et l'esprit national.

Deux peuples seulement, privilégiés entre tous, ont vu la poésie suivre un développement organique et complet : les Hindous et les Grecs. Les nations modernes, bien supérieures dans le domaine des idées, ont cédé à des influences trop multiples et trop hétérogènes pour que l'art ait pu y dérouler régulièrement ses évolutions diverses.

Abordons maintenant le vaste champ de l'histoire, et étudions la marche et les transformations de la poésie parallèlement à la civilisation des peuples. Pour procéder avec ordre, plantons quelques jalons sur notre route.

La poésie étant l'expression du beau par la parole, c'est la manière dont les peuples conçoivent l'idéal poétique qui établira entre eux la grande ligne de démarcation. Or, le *beau idéal* c'est l'invisible se manifestant à l'imagination et à l'âme sous une forme

visible ou sensible. Dieu donc est le premier objet des chants de la poésie; non pas Dieu dans sa nature intime, ce qui est du ressort de la philosophie, mais dans ses œuvres, dans la création. Dieu, l'humanité, la nature : voilà le triple domaine de la poésie. Chaque race envisage la divinité, la vie humaine et la nature sous un aspect différent. Mais il n'y a que deux grandes divisions de l'art. D'un côté, l'idée déborde la forme sensible, et celle-ci tend à l'égaler sans pouvoir y parvenir : c'est le *sublime*. De l'autre, l'idée descend dans la forme pour établir entre les deux termes une parfaite harmonie : c'est le *beau* proprement dit. La première de ces divisions répond à l'art chrétien, héritier de l'hébraïsme; la seconde, à l'art grec. L'art oriental qui a précédé les deux autres se déploie comme l'art chrétien dans la sphère du sublime, mais la confusion règne encore dans les productions gigantesques de la race hindoue, et se manifeste par un symbolisme fantastique et bizarre.

Nous venons d'indiquer les trois grandes époques qui se partagent l'histoire intellectuelle du monde. Trois civilisations les dominent : en premier lieu, la civilisation orientale ou la *théocratie* dans une double direction : le théisme unitaire et le panthéisme, qui produisent, d'un côté, le *sublime* par l'anéantissement du fini devant l'infini considéré dans ses perfections; de l'autre, l'*indéfini* par la confusion des deux termes. En second lieu, la civilisation païenne ou le *polythéisme* marqué dans l'art par l'anthropomorphisme ou la fusion intime de l'infini et du fini dans la personne humaine idéalisée. En troisième lieu, la civilisation moderne ou le *christianisme*, créant la nature distincte des rapports de l'infini et du fini, et rétablissant la nature humaine dans sa dignité vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis d'elle-même.

Nous sentons le besoin de réclamer quelque indulgence pour l'expression plus métaphysique que littéraire des principes qui nous servent de base. Quand on est sur le terrain de la philosophie, il faut bien parler sa langue.

Si nous n'établissons que trois grandes époques dans l'histoire de la civilisation et de l'art, ce n'est pas à dire qu'il n'y ait que trois directions imprimées au génie de l'art dans son développe-

ment historique. Mille influences diverses agissent sur l'imagination et sur l'âme des peuples, et modifient l'esprit et les formes de la poésie. Outre les influences politiques et sociales, il faut tenir compte du climat qui *fait les diverses humeurs*. Les peuples sont reliés entre eux par la chaîne des traditions. La liberté les pousse dans des voies nouvelles. Le tableau qui va se dérouler devant nous sera donc bien varié. Une influence cependant dominera toutes les autres dans la sphère intellectuelle, c'est la RELIGION, pierre angulaire de l'édifice social et lien des deux mondes. Aussi la religion nous a-t-elle servi à caractériser les trois grandes époques de la civilisation et de l'art.

Notre intention, vous le comprenez, n'est pas d'analyser en détail les productions du génie oriental. Les investigations de la science moderne n'ont découvert que des fragments de ces œuvres primitives. Ce qui nous est connu nous permet, toutefois, de comprendre le caractère de la civilisation orientale et d'embrasser la synthèse de l'art à cette époque. La place qu'occupent dans l'histoire de la culture intellectuelle, la civilisation païenne et les productions de l'art grec, nous engage à suivre les différentes phases des civilisations grecque et romaine.

Quant à l'âge moderne, il présente des faits si riches, si variés, si nombreux que nous devrons lui consacrer un volume à part.

Nous ne terminerons pas cependant notre étude sur l'antiquité, sans faire entrevoir l'application de nos principes aux littératures nées sous l'influence du christianisme.

LIVRE PREMIER.

LE MONDE ORIENTAL.

L'Orient, cette terre privilégiée qui fut le berceau du genre humain, où le soleil de vérité se leva deux fois sur le monde, pour le créer et le régénérer, l'Orient, où les hommes ont des songes divins, fut aussi le berceau de la civilisation et de la poésie. Deux races eurent pour mission d'initier tous les peuples à la culture de l'esprit : la race *indo-européenne* et la race *sémitique*. De la première sortit la civilisation païenne en passant de l'Inde à l'Égypte et à la Perse; de l'Égypte à la Grèce; de la Grèce à Rome. De la seconde sortit la civilisation chrétienne par les Hébreux, et la civilisation musulmane par les Arabes. Une troisième race entièrement originale se présente à l'extrémité de l'Asie : les *Chinois*, qui n'ont eu qu'à un faible degré le sentiment du beau, pour des causes que nous ferons connaître. C'est aux Hébreux et aux Arabes, d'un côté, aux Hindous, de l'autre, que nous devons toute notre attention; car ces peuples sont les seuls de l'antique Orient qui aient laissé d'impérissables monuments poétiques. Si nous jetons un regard, en passant, sur les monarchies babyloniennes et assyriennes, sur la Phénicie, la Syrie et l'Arménie, c'est pour n'omettre aucune des races appelées par la Providence à jouer quelque rôle sur la scène de l'histoire.

PREMIÈRE SECTION.

LES HÉBREUX.

Les *Hébreux*, dépositaires des promesses de Dieu après la chute adamique, étaient un peuple pasteur et agricole. Avant d'entrer, sous la conduite de Moïse, dans la terre de Chanaan et de s'y former en corps de nation, ils vivaient à l'état nomade, soumis au gouvernement patriarcal. Il était dans leur destinée de conserver leur caractère primitif de peuple errant; et, s'ils furent tour à tour soumis aux Égyptiens, aux Babyloniens et aux Romains, sans se confondre avec eux, c'est qu'ils devaient préparer les voies au Rédempteur, en répandant partout la divine semence de la vérité. Dieu, en faisant alliance avec Abraham, leur père commun, avait, en effet, promis qu'en sa race seraient bénies toutes les nations de la terre; et le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob était le Dieu Créateur.

Le désert, d'ailleurs, en avait fait le peuple de l'*unité*. La solitude, dans l'immensité, n'a que Dieu pour écho. Rien n'y distrait la pensée dans l'océan divin qui l'environne de toute part. La nature n'y étale pas ces charmes séducteurs qui s'interposent entre l'âme et Dieu, et font confondre l'œuvre avec l'ouvrier. L'homme y sent mieux son néant en présence de l'infini, lorsque, élevant ses regards de cette terre aride qui le porte, il plonge son imagination dans cet horizon sans bornes et dans la transparence de ce ciel limpide où, à tout moment, il croit voir apparaître, face à face, l'invisible dans toute sa majesté. Les mystères des nuits, où le nom du Très-Haut se lit en caractères de feu sur les pages étincelantes du firmament; l'immensité de l'ombre qui replie l'âme sur elle-même; le vent du désert qui secoue la tente du pasteur : tout cela n'inspire-t-il pas des songes pleins de magnificence et d'une religieuse terreur?

L'essor de l'âme n'y est jamais comprimé par la tyrannie.

L'homme est libre et ne reconnait que Dieu pour son seigneur et maître. La vie y est prisée ce qu'elle vaut : une halte d'un jour dans l'immensité de l'espace et l'éternité de la durée. Cette tente qu'un coup de vent va emporter ne rappelle-t-elle pas la fragilité de la vie? Cette marche, enfin, sans trêve et sans repos, n'est-elle pas l'image de cette terre d'exil, de cette vallée de larmes où l'homme est condamné à manger son pain à la sueur de son front? Voilà la race d'Abraham, dont la pensée est frappée à l'effigie du désert.

Quel sera le caractère général de la poésie chez un tel peuple? Ce sera l'hymne enflammé qui chante la gloire, la grandeur, la majesté de Dieu. Les cieux raconteront la gloire du Très-Haut. Le cœur de l'homme se fondra d'admiration et de reconnaissance devant les merveilles de la création et les bienfaits que la main divine répand sur la race bénie. Ce n'est pas l'art qu'il faudra chercher dans cette poésie grande et simple comme le désert, et, comme lui, âpre et brûlante... Non, cette poésie est au-dessus de l'art, parce qu'elle est l'acte le plus important de la vie, l'hommage spontané, libre, impérieux de l'âme pénétrée de reconnaissance et d'une sainte terreur pour le souverain maître de la terre et des cieux. Rien ne sera laissé au hasard. Le doigt de Dieu se reconnaîtra dans tous les événements de la vie. L'hymne de reconnaissance éclatera dans le bonheur, les lamentations dans le malheur considéré comme une épreuve ou comme un châtiment. Tel sera le caractère de la poésie sacrée dans les psaumes de David et dans les chants des prophètes.

Mais où trouver le principe de l'harmonie, du rhythme, de la cadence qui doit régler l'essor de ces chants sublimes planant au-dessus de la sphère de l'art? Dans les mœurs primitives, dans le balancement alternatif et cadencé du chameau du désert; de là le *parallélisme* ou la division de la phrase poétique en deux membres de forme symétrique. La conformation de la Judée, couverte de collines, de montagnes, de rochers caverneux répercutant le son de la voix; la pensée qui, pour doubler son énergie ou sa grâce, et s'incruster plus profondément dans la mémoire des hommes, jouit de se faire écho à elle-même; le peuple qui, dans les cérémonies sacrées, est appelé à répéter en chœur les accents

pieux sortis de l'âme du poëte : tout conspirait à perpétuer cette forme de consonnance rhythmique moins régulière et moins matérielle que la prosodie des anciens et des modernes, mais plus favorable aux divins élans de la poésie religieuse.

Le premier hymne qui jaillit de l'âme du peuple israélite est le cantique d'actions de grâces chanté par Moïse, son libérateur, après le passage de la mer Rouge. Il est plein de la grandeur de Dieu qui vient de sauver son peuple de la tyrannie des Pharaons par un miracle de sa toute-puissance. Avant de prendre possession de la terre promise, la race d'Abraham va se retremper au désert et y dépouiller le vêtement de l'esclavage. Après trois mois d'épreuve, où Dieu nourrit Israël de la manne du ciel et de l'eau du rocher, une voix se fait entendre sur le Sinaï au milieu des éclairs et du tonnerre : c'est la voix du Dieu vivant qui parle à Moïse, son prophète. Peuple, à genoux ; c'est ton Dieu qui t'apporte une loi, c'est Jéhovah qui t'a délivré de l'Égypte, et qui te rappelle à lui du sein de l'abjection. Il apparaît vêtu de gloire et d'épouvante. Sa voix fait trembler la terre et retentit dans l'abîme. Malheur à toi si tu méconnais sa volonté sainte, car il t'a choisi comme un vase de prédilection pour y déposer la parole de vie ; que les entrailles des mères tressaillent de joie, si tu lui restes fidèle, car c'est de ta race que doit naître celui en qui se réjouiront toutes les nations de la terre. Voilà la civilisation hébraïque : un *Dieu*, une *loi*, un *peuple* uni par une commune origine et un commun espoir. C'est Dieu qui le gouverne par ses prêtres, interprètes de la loi. La tribu de Lévi préside aux cérémonies du culte. La prière qui monte avec l'encens jusqu'aux pieds de l'Éternel, c'est la poésie uniquement consacrée à célébrer les louanges de Dieu. Quand le peuple, sous la conduite de ses chefs, marche au combat, il invoque le Dieu des armées ; s'il triomphe, c'est le bras du Dieu fort qui a balayé ses ennemis comme une paille légère : Gloire à Jéhovah au plus haut des cieux. Si le peuple est vaincu, il courbe la tête sous le vent de la colère de Dieu, et expie ses fautes, le front caché dans la poussière et dans la cendre. Puis il élève vers Jéhovah la voix de son repentir, le cri de ses douleurs. S'il oublie son Dieu pour se perdre dans les voies de

l'iniquité, Dieu suscite du sein d'Israël quelque prophète dont les oracles tombent comme une pluie de feu sur la race parjure. Pareil au cèdre du Liban, l'impie porte sa tête orgueilleuse jusqu'au ciel; je n'ai fait que passer, dit l'Esprit de Dieu, il n'était déjà plus. Malheur donc à la race coupable; malheur à ce peuple ingrat qui méprise Dieu et ses prophètes. Voilà la vie de ce peuple, et voilà sa poésie.

Dans la joie comme dans la douleur, tout se transformait en hymnes et en élégies sacrées. Les chants des poëtes étaient destinés au culte divin, et la voix des prophètes était le tocsin d'alarme qui ramenait ce peuple au devoir par la crainte des vengeances célestes. La poésie était ainsi liée à tous les actes de la vie nationale. Les deux plus grands rois des Juifs, *David* et *Salomon*, étaient poëtes; et l'un d'eux, David, le roi-prophète, s'éleva dans ses chants à une hauteur telle que Pindare lui-même n'est qu'un cygne timide à côté de cet aigle de la Judée. La musique, voire même la danse, était associée à la poésie, pour seconder l'essor de l'enthousiasme lyrique. David touchait la harpe, et en tirait de si doux accords qu'il endormait les douleurs de Saül. On voyait ce chantre sublime, dans l'élan d'une pieuse extase, danser au son de la harpe devant l'arche du Seigneur, les jours de grandes solennités religieuses. Il avait organisé des masses chorales d'une incomparable majesté. Quatre mille lévites, divisés en vingt-quatre chœurs, étaient destinés à relever la pompe des fêtes publiques. Les chœurs étaient divisés en deux parties qui se répondaient alternativement. Les échos des montagnes retentissaient partout des louanges du Seigneur et des préceptes sacrés. « Représentez-vous, » dit Cantu, représentez-vous tout Israël distribué en deux vastes » chœurs, moitié sur le mont Hébal, moitié sur le Garizim, et le » Jourdain entre eux. Les lévites entonnent un psaume, et à » chaque verset, du haut de l'Hébal, la moitié du peuple répondait » *malédiction* ou *bénédiction*, du sommet du Garizim (1). » Telle est la destination de la poésie chez les Hébreux, tels sont les chants qui s'exhalent de l'âme d'un peuple choisi pour être le phare de la civilisation.

(1) Cantu, *Hist. univ.*, 1er vol., p 128, édition de Bruxelles.

Les psaumes de David, qui respirent tour à tour une foi robuste à soulever les montagnes et à défier toutes les puissances de la terre; l'enivrement d'un triomphe dont Dieu seul est l'arbitre, et les cris déchirants de l'âme repentante qui expie ses fautes dans des larmes de sang et dans l'effusion de la prière; les psaumes où la voix de Dieu même résonne en accents qui font trembler la nature, depuis les hauteurs du ciel jusqu'aux profondeurs de l'abîme, répondent à toutes les émotions de l'âme humaine et représentent, avec les situations du poëte, les joies, les douleurs, les grandeurs, les faiblesses, les espérances, les défaillances, les consolations, les regrets, les repentirs, les remords, les amours, les haines, les doutes, les terreurs, les désespoirs et la foi de l'humanité. Mais tout s'y passe entre l'homme et Dieu; toutes les passions y sont divines; aucun encens n'est réservé à la créature. C'est donc le caractère de l'inspiration hymnique que révèlent partout les *Psaumes* de David. A côté de l'hymne s'exhale le chant plaintif de l'élégie, écho des revers où le roi-prophète voit la main de Dieu s'appesantir sur son front coupable. Mais bientôt la prière s'élève des profondeurs de l'âme pour apaiser la colère du ciel. Toujours l'hymne se mêle à l'expression des sentiments divers que les événements inspirent au poëte sacré. Il n'en faut guère excepter que le chant funèbre du psalmiste à la mort de Saül et de Jonathas, où l'élégie seule s'épanche dans toute sa pureté mélancolique. Et après le règne glorieux de Salomon qui se distingua par sa sagesse et qui créa les immortels proverbes, expression des plus hautes idées de l'esprit humain, présentant des règles de conduite, fruit d'une longue expérience de la vie, on ne retrouve plus la poésie que dans la voix tonnante des prophètes qui gronde de loin en loin pour annoncer à ce peuple rebelle les malheurs qui l'attendent, ou dans les lamentations de Jérémie qui s'assied en pleurant sur les débris de la cité sainte, au milieu de ses rues désertes et de son temple détruit; tandis que sur les rives de l'Euphrate, s'élève la voix plaintive et désolée des enfants de Sion réduite à l'esclavage. Après avoir vainement cherché à ramener le peuple au respect de la loi divine qui avait fait la prospérité d'Israël et qui seule pouvait maintenir sa nationalité, les prophètes, au sein de la capti-

vité de Babylone, ravivaient par de touchantes élégies le sentiment national, et retrempaient, à l'école du malheur, l'énergie morale de ce peuple qui ne devait pas périr, puisque c'était de la race de David que devait naître le sauveur du monde. Les oracles des prophètes sont pleins de cet espoir, une des principales sources de l'inspiration hébraïque, et l'un des pivots de cette civilisation exceptionnelle. Toutes les circonstances de la venue du *Messie* sont décrites en traits saisissants dans ces chants prophétiques dont aucune littérature n'offre d'exemples.

L'hymne sacerdotal forme donc le caractère essentiel de la poésie hébraïque. Si l'ode éclate dans le cantique de *Moïse* comme dans celui de *Débora*, c'est toujours avec les élans enthousiastes de l'inspiration hymnique.

L'élégie seule alterne avec l'hymne sacré. Aucun genre de poésie ne répondait mieux à la fibre nationale, car la vie de ce peuple *à la tête dure* n'est qu'un long tissu d'infortunes amenées par ses continuelles révoltes et sa trop grande supériorité sur les autres peuples livrés à l'idolâtrie. L'élégie d'ailleurs était naturelle aux Hébreux. Les races primitives ne connaissent pas ces contraintes morales qu'impose l'esprit de convenance dans les sociétés raffinées, et ne se font pas un mérite d'une stoïque impassibilité. La sensibilité y éclate dans toute son énergie. Cette douleur vraie que la mort inspire est bientôt conçue comme un devoir; et quand celui dont la vie se retire tient par de puissants liens à la vie même de la nation, tout un peuple doit éclater en sanglots. L'art alors vient en aide à la nature pour établir un courant sympathique dans la foule indifférente, mais si impressionnable quand elle a reçu l'impulsion, et où la moindre étincelle devient en un clin d'œil un immense incendie. De là, l'institution de la *pleureuse antique* chargée de provoquer par ses gémissements la source des larmes dans tous les yeux. La voix de ces femmes élevées dans l'art de gémir est la baguette enchantée de Moïse au rocher d'Hébron, faisant jaillir la source d'eau vive pour tout un peuple. C'est en Judée que prit naissance cette institution qui devait s'étendre à toute l'antiquité. Il ne faut pas chercher ailleurs le principe des chants lugubres de David et des prophètes, et surtout des lamen-

tations de Jérémie. Si nous voulions montrer combien la civilisation hébraïque était supérieure à la nôtre dans l'expression de la plainte et des regrets, il nous suffirait de rappeler ici un mot reçu dans la langue pour caractériser le chant élégiaque, pour peu qu'il interrompe nos occupations prosaïques : *Jérémiades.*

Maintenant que l'on connaît l'esprit de la poésie hébraïque qui s'élance en Dieu sans jamais méconnaître la faiblesse humaine, il nous reste à faire comprendre les rapports de l'idée avec la forme sensible, et à voir dans quel arsenal l'imagination hébraïque puise ses matériaux, pour sculpter l'idée ou plutôt pour la peindre. Mais avant de toucher cette question, il faut en effleurer une autre d'un grand intérêt pour l'art, et que notre plan nous empêche de passer sous silence, s'il nous défend de la développer.

L'*épopée* et le *drame* existent-ils chez les Hébreux? oui et non; oui, comme *poésie,* non, comme *art;* je m'explique.

L'essence de l'épopée c'est le récit, mais un récit d'événements héroïques d'une grande portée, où la lumière de l'idéal se reflète sur la réalité en passant par le prisme de l'imagination. C'est le résumé des deux mondes : la terre et le ciel, l'humain et le divin. L'intervention sensible de la divinité dans les événements de la vie est l'idéal de l'épopée, telle que nous la rencontrons dans Homère, comme œuvre d'art proprement dite. Or, les Hébreux, sans matérialiser l'infini, font partout intervenir la divinité dans les événements humains.

N'est-ce pas du merveilleux que la création du monde; le séjour de l'Éden; l'éducation de l'homme par son créateur; la chute d'Adam, entraînant celle de sa race entière; la promesse du Rédempteur; le déluge engloutissant l'humanité; la préservation miraculeuse de Noë, second père de la race humaine; le sacrifice d'Abraham dont un ange arrête le glaive prêt à frapper, pour obéir à Dieu, son fils innocent; le feu du ciel consumant dans un vaste incendie deux villes coupables; les visions et les apparitions successives de Dieu et des anges à Abraham, à Isaac, et surtout à Jacob, du haut de l'échelle étincelante allant de la terre au ciel par laquelle montaient et descendaient les anges, et dans la lutte nocturne qui le fit surnommer Israël; les prodiges accomplis, en faveur du peuple hé-

breux, depuis sa délivrance d'Égypte jusqu'à son entrée dans la terre promise, par la main de Moïse, son libérateur et son législateur, prophète, poëte et historien tout à la fois, Moïse à qui Dieu apparaît dans le buisson ardent pour lui donner sa mission, et sur le Sinaï dans un nuage de feu, au milieu du tonnerre et des éclairs, au son de la trompette, jetant la terreur dans le camp d'Israël au désert, pour dicter la loi à son peuple par l'organe de son prophète, et dans la colonne de nuée qui descendait devant le tabernacle, où Dieu se montrait *face à face* à Moïse, comme un *ami parlant à son ami;* enfin, tous ces dialogues entre Dieu et les chefs du peuple, et ces inspirations, ces oracles des prophètes envoyés du ciel pour annoncer les arrêts du Très-Haut; encore une fois, n'est-ce pas là du merveilleux, et un merveilleux d'autant plus saisissant qu'il se manifeste dans le domaine de la réalité, au lieu d'être une simple fiction poétique, et qu'il s'impose comme une foi au cœur et à l'imagination des hommes?

Était-ce Dieu lui-même qui apparaissait ainsi à ses serviteurs? Nous répondrons tout à l'heure à cette question. Qu'il nous suffise ici d'avoir établi l'existence du *merveilleux* dans les événements dont l'Écriture sainte nous offre le récit.

Quant à ces événements eux-mêmes, ils surpassent de cent coudées tous ceux qu'Homère a chantés, car au lieu d'intéresser un peuple, ils intéressent l'humanité tout entière, puisqu'ils renferment l'histoire du monde primitif depuis sa création jusqu'à la naissance du christianisme. L'héroïsme y grandit de toute la hauteur de Dieu même dont les héros sont les instruments. Que sont *Achille* et *Ulysse* à côté de tous ces hommes divins qui se succèdent depuis Moïse et Josué jusqu'au grand Machabée? N'est-ce pas d'ailleurs un poëme admirable que ce livre de *Judith,* où la Jeanne d'Arc de la Judée arrache son pays à la servitude, en tranchant de sa main la tête d'Holopherne, chef des Assyriens? Rien n'est comparable à ce courage, sinon la sainteté de l'héroïne dont Dieu lui-même a dirigé le glaive. Et, au milieu de ces pages merveilleuses remplies d'apparitions divines, de guerres, de triomphes, de prophéties, de malheurs, de liberté et de servitude, l'âme se repose sur les touchants épisodes de Joseph dont rien n'égale le

pathétique; de Tobie, ce héros de la charité dans l'Ancien Testament; de Ruth enfin, cette héroïne de l'amitié, dont la naïve simplicité ne se retrouve dans aucune littérature. Il y a donc dans la Bible une mine inépuisable que l'épopée future n'exploitera que pour affaiblir la réalité en y mêlant la fiction. Car, remarquons-le bien, la fiction est le manteau d'emprunt dont l'art enveloppe la nature, pour en voiler la nudité aux yeux de l'imagination. Mais quand la vérité brille assez de son propre éclat, l'art la dénature en s'efforçant à l'embellir.

Quant au drame, il ne pouvait naître, comme art, à aucune époque de la vie de ce peuple, parce que toutes les forces vitales étaient concentrées dans la réalité. Tout le développement de la vie nationale tournait autour de deux pivots : Dieu et sa Loi. Les fêtes religieuses, berceau du drame, n'étaient pas un amusement frivole pour les Hébreux. On n'approchait de Dieu qu'avec crainte et tremblement. La religion judaïque était une religion de terreur, et elle ne pouvait être autre chose pour un peuple qui ne se laissait conduire que par la menace et les châtiments. Ses prophètes étaient tout à la fois ses poëtes et ses guides. Les jeux de la scène auraient juré avec la sainteté de leur ministère. La foi du Dieu de Jacob leur interdisait cette profanation.

L'art dramatique, s'il eût été possible en Judée, se serait produit sous le règne de Salomon. Mais deux causes ont mis obstacle à l'éclosion du drame à cette époque : la première est la haute sagesse du roi lui-même qui créa la poésie *didactique* dans les livres des *Proverbes* et de l'*Ecclesiaste*. La saison du drame est déjà passée. L'esprit a atteint toute sa maturité, et ne peut plus porter que des fruits de sagesse. Cependant le *Cantique des Cantiques*, admirable idylle qui exhale un parfum de naïveté, de pureté, de grâce, de tendresse dont rien n'approche, forme un petit drame où l'on retrouve non pas seulement la forme dialogique, mais l'imitation et la représentation même de la vie. C'est un épithalame où l'on peut observer les mœurs des Hébreux dans la célébration des noces qui duraient *sept jours*, comme toutes leurs grandes cérémonies. On y a vu une allégorie mystique représentant l'union de Dieu avec son Église. Quoi qu'il en soit, on recon-

naît sous les traits de ces jeunes bergers Salomon et son épouse exhalant leur tendresse par des chants de douleur et de joie, selon qu'ils sont séparés ou réunis. Un chœur de jeunes vierges prend part au dialogue, et rappelle ce cortége de jeunes filles qui accompagnaient l'épouse dans les cérémonies nuptiales. Le drame ne se passe pas sous les yeux des spectateurs, et il n'y a là aucune action proprement dite; mais la mise en scène de l'œuvre elle-même a déjà les allures de la poésie dramatique. L'art seul est absent.

Nous rencontrons encore la forme dialogique dans ce psaume XXIIIme qui fut chanté à la cérémonie de la translation de l'arche sainte sur la montagne de Sion.

Mais pour consacrer à Dieu une demeure digne de lui, Salomon éleva ce temple magnifique dont la construction fut le grand événement de son règne. C'est la seconde cause qui s'opposa à l'avénement du drame. Le théâtre du peuple juif, ce fut ce temple où se célébraient les fêtes religieuses, et où reposait l'arche d'alliance, symbole de la protection divine.

C'est sur le théâtre de la réalité qu'il faut chercher le drame hébraïque, qui n'est autre que le drame de l'humanité. Y a-t-il rien nulle part qui puisse être mis en parallèle avec le poëme de Job? La scène est un fumier où un autre Prométhée est déchiré par le vautour du malheur; la décoration est le ciel du désert; les acteurs sont l'homme et Dieu. Du sommet des grandeurs, Job est plongé dans l'abîme de la misère. Il accepte d'abord son sort avec résignation; mais des amis cruels lui reprochent son infortune et l'attribuent à ses crimes. Job proteste de son innocence et prend Dieu à témoin. L'injustice des hommes l'aigrit. Il passe tour à tour de la colère à l'indignation, de l'indignation au blasphème, du blasphème au repentir et à la résignation. C'est le spectacle de la vertu dans le malheur; mais ce malheur est une épreuve et non un châtiment. La sagesse divine, qui semble à Job une dérision dans la bouche de ses amis cruels, éclate bientôt à ses yeux étonnés, quand Dieu, pour foudroyer son orgueil, fait apparaître au tribunal de la conscience les splendeurs de la création qui révèlent à l'homme son néant devant la puissance suprême. Job alors se soumet et expie dans la poussière et dans la cendre son orgueil-

leuse innocence. Tous les éléments du drame sont là, excepté le mécanisme même qui en fait une œuvre d'art. C'est la représentation idéale de la vie avec le dialogue, les personnages, les caractères, l'intérêt, les mobiles et le but : terreur, pitié, admiration.

Mais on n'y trouve pas, direz-vous, l'action avec ses différentes péripéties? C'est vrai; mais cette action créée par Sophocle n'existe pas non plus dans Eschyle, qui n'en est pas moins le père de la tragédie grecque. Lisez le *Prométhée*, lisez les *Perses*, vous n'y découvrirez qu'un sentiment développé à l'occasion d'un fait indépendant de la volonté des personnages. Placez le mécanisme du théâtre dans le poëme de Job, et dites-moi si la révolte de Job sur sa paille forme un drame moins saisissant que la révolte de Prométhée attaché au sommet du Caucase? Il y aurait entre ces deux drames la différence de la réalité à la fiction, et c'est précisément là ce qui fait la supériorité de Job sur Prométhée.

En commençant cette étude sur la poésie hébraïque, nous disions : la race d'Abraham est marquée à l'effigie du désert. C'est que, en effet, la pensée de l'homme ne peut se soustraire à l'influence du milieu où s'exerce son activité. Toutes ses impressions lui viennent des sens. La nature extérieure se reflète dans le miroir de son imagination. La température de l'esprit est analogue à la température de l'air qui nous entoure. De là la grandeur de la poésie du peuple d'Israël, qui s'élève sans effort à la hauteur de l'infini. Les grandes images empruntées aux phénomènes célestes avaient leur source dans l'aspect du désert. La tente des pasteurs avait servi de modèle au tabernacle où reposait l'arche d'alliance renfermant les tables de la loi avant la construction du temple. Quand les Israélites furent établis dans la terre de Chanaan, ils conservèrent les mœurs pastorales des patriarches et s'adonnèrent presque exclusivement à l'agriculture. C'était cette simple nature qui leur fournissait ces images dont la sublimité est dans le contraste frappant de l'idée et de la forme. Le style figuré consistait dans l'emploi de la métaphore, de la comparaison, de la prosopopée, de l'exclamation, de l'interrogation, de l'allégorie et surtout de la parabole, forme essentiellement orientale destinée à rendre la vérité palpable. L'énergie, la chaleur du sen-

timent condensé dans des formules sentencieuses d'une extrême concision donnaient au langage figuré une incroyable audace. Les rochers et les montagnes, les fleuves et les torrents, le Liban avec ses cèdres orgueilleux, le Carmel avec ses oliviers et ses vignes, le Jourdain avec ses débordements, le Cédron avec ses eaux impétueuses, symbolisaient tour à tour la majesté, l'orgueil, la noblesse, la fécondité, la beauté, la grâce, la colère et l'indignation. La vigne, l'olivier, le grenadier, le palmier, le cyprès, les plantes aromatiques dans le règne végétal; les bêtes fauves et les troupeaux dans le règne animal: voilà les objets de la nature physique auxquels le poëte demandait des images pour peindre sa pensée. Mais jamais ces images n'emprisonnaient dans un moule étroit ou un symbole grossier l'infini qui les dépassait de toute l'immensité de sa nature spirituelle. C'était pour animer sa pensée que le poëte donnait la vie à tous ces objets, mais nullement pour ravaler l'idée divine au niveau de la forme sensible. La religion défendait le culte des idoles. Si, pour peindre les sentiments de Dieu à l'égard de l'homme, on lui attribuait une tête, des mains, des bras, des pieds, si même on le faisait rugir comme un lion, ce n'était que par métaphore. Si, pour rendre sensibles l'éclat, la magnificence du Très-Haut, on lui donnait un vêtement de gloire, c'est qu'on ne concevait rien de plus splendide et de plus solennel que les ornements des prêtres dans les cérémonies du culte. Les poëtes, fidèles à la loi morale, ne se laissaient pas prendre aux piéges de ces images. C'est la faiblesse de notre intelligence qui nous force à peindre Dieu sous des images anthropomorphiques. Les anges seuls connaissent la langue du ciel; nous ne pouvons, nous, parler que celle de la terre.

Que faut-il penser maintenant des apparitions de Dieu dans l'Ancien Testament? Était-ce Dieu lui-même qui se montrait à l'homme dans sa nature divine? Non, ce n'était pas Dieu. Aucun homme sur la terre n'a vu la face de Dieu. Le Christ lui-même n'était visible que dans son humanité. Ce n'était que par ses actions qu'il manifestait sa divinité. Qu'était-ce donc que ces apparitions de la Bible? C'étaient des messages divins communiqués par un esprit céleste revêtu d'une forme sensible, ou des visions miracu-

leuses au moyen desquelles Dieu faisait connaître sa volonté à son peuple. Moïse entendit la voix de Dieu sur le Sinaï; mais l'Écriture sainte elle-même nous dit que Dieu ne permit pas à son serviteur de voir sa face auguste. L'idée plane donc toujours au-dessus de la forme. Voyez Moïse, les plus grandes merveilles ne l'étonnent pas; il semble assister aux conseils de Dieu. C'est pourquoi la pensée hébraïque, dans ses manifestations, ne quitte pas la sphère du sublime.

Il faut dire aussi que la langue hébraïque était merveilleusement propre à l'expression intuitive des sentiments divins, sans l'intermédiaire du symbole qui matérialise la pensée dans des formes plastiques. Cependant si les Hébreux ne matérialisent pas l'idéal, ils idéalisent la matière, ou plutôt leur sublime instinct leur fait saisir dans les choses les plus ordinaires l'esprit divin qui anime toute la création. Ils ont ainsi tout le merveilleux du panthéisme, sans en adopter les monstrueux symboles. Singulier peuple! la foule est grossière : à chaque instant elle est prête à retomber dans l'idolâtrie la plus sensuelle; mais la grande voix de ses prophètes réveille sans cesse en elle le sentiment de sa mission, des promesses divines, de ses hautes destinées qui sont celles de l'humanité même. Les prophètes ne sortent pas non plus de la réalité vulgaire en apparence; mais leur intuition profonde y découvre la loi providentielle, l'éternelle justice; et la description des phénomènes changeants de ce monde se transforme tout à coup en une perception surnaturelle et immédiate des plus hautes vérités, où s'évanouissent à la fois l'espace et la durée. Chaque mot est une image physique se prêtant à une multitude de significations dont l'analogie échappe à notre logique bornée. Les Hébreux procèdent par association d'idées plutôt que par déduction. Leur langue est plus physiologique que grammaticale. C'est dans l'histoire, aussi bien que dans la nature, qu'ils voient et suivent l'action de la Providence. Leur religion comme leur poésie est là tout entière. Ils ne cherchent qu'à transporter le ciel sur terre, tandis que les Hindous ne cherchent qu'à transporter la terre au ciel. Rien de mystique chez les Hébreux; tout est réel, même l'idéal. Leur faculté d'abstraction est d'autant plus grande que l'abstrait

et le concret se confondent dans le même terme considéré sous deux aspects différents. Les racines trilittérales présentent déjà un sens à l'esprit avant de pouvoir se prononcer par l'intercalation des voyelles. Et quand je dis voyelles, il ne faut pas s'y tromper; ce sont de simples signes modifiant l'idée fondamentale qui réside, inflexible et immuable, dans la racine primitive. Ces racines la défendant contre les caprices de l'imagination et les altérations du temps, en font un tissu granitique aussi solide que les rochers de la Judée, un vase incorruptible bien digne de contenir la parole de vie et de conserver le parfum natif de la vérité révélée. L'aspiration, qui appelle le souffle prophétique, y domine. Le nom suffit à déterminer l'objet; on y trouve peu de qualificatifs. Cette absence d'éléments secondaires empêche l'idée de s'affaiblir en se délayant, en se noyant dans un flux de paroles plus propres à flatter l'oreille qu'à satisfaire l'esprit. De là, cette vivacité, cette énergie, cette élévation, cette audace, cette concision sentencieuse, cette simplicité enfin si favorables à l'expression lyrique des sentiments les plus sublimes. Il n'y a que deux temps pour exprimer le passé, le présent et le futur; on dirait que le présent n'est rien pour les Hébreux. Ce peuple marche vers l'avenir appuyé sur les traditions du passé. Son verbe est un pont jeté entre les deux rives du temps. Quel puissant véhicule, quel porte-voix de la vérité qu'une langue qui n'a que l'éternité pour écho! La prospérité, loin d'endormir les Hébreux, est pour eux un fardeau; ils se condamnent à être malheureux. En vain l'orage gronde sur leur tête : l'espérance est leur boussole. Leur poésie roule comme un torrent; elle ne coule pas majestueuse et tranquille comme un fleuve limpide. La langue hébraïque, la plus lyrique de toutes celles qui furent jamais parlées sur la terre, est par cela même la moins épique. C'est pour cette raison que les Hébreux, malgré les éléments épiques les plus remarquables, ne parvinrent pas à créer l'art de l'épopée.

DEUXIÈME SECTION.

LES ARABES.

Les *Arabes* dont la langue est de la même famille que celle des Hébreux, n'ont pas laissé non plus de véritable poëme épique (1); mais ce n'est pas uniquement au langage qu'il faut en attribuer la cause.

En abordant la poésie des Arabes, nous devons déclarer qu'il n'entre pas dans notre pensée de présenter autre chose qu'une vue d'ensemble sur le caractère de cette race patriarcale. Si nous avons élargi le cadre de notre étude en ce qui concerne l'hébraïsme, c'est pour deux raisons que vous admettrez aisément : d'abord la poésie sacrée joue un grand rôle chez les nations chrétiennes qui se rattachent aux traditions du peuple hébreu ; ensuite nous avons pris connaissance par nous-même des monuments de l'Écriture sainte dans la langue où ils furent écrits. Nous n'en dirons pas autant de la poésie arabe dont nous ne connaissons pas les sources originales. Notre exposé n'en sera pas moins conforme à la vérité. Il suffit de comprendre les mœurs d'un peuple pour caractériser sa poésie.

La vie errante des tribus arabes ; leur nature, ardente comme le soleil et les sables brûlants du désert ; l'orgueil de la famille ; la soif de la vengeance ; le dévouement à l'autorité des chefs ; la générosité proverbiale envers les étrangers ; le souvenir des bienfaits aussi vivace que celui des outrages ; l'amour de l'indépendance et de la liberté, aussi chère que la vie ; l'impétuosité des désirs ; le culte de la femme ; l'attachement au coursier : voilà le caractère et les mœurs de l'Arabe. D'après cela, on peut juger ce que doit être sa poésie. Brillante et monotone comme le désert, elle est l'image de sa vie. Elle éclate en accents sauvages, en bonds impétueux comme la lave d'un volcan. Tout y respire cette fière

(1) Le poëme d'Antar lui-même est une œuvre épico-lyrique.

indépendance que donne la liberté à ces rois de l'espace. Le sentiment peut y être concentré comme la solitude, mais jamais comprimé par les *convenances sociales* que ne connaît pas le désert. Grave et rêveur quand il est seul, fougueux et emporté quand on le blesse dans sa dignité personnelle, plein d'un enthousiasme chevaleresque pour la beauté, vif et rapide dans la conversation, l'Arabe a l'imagination vagabonde comme le cheval ou le chameau, ses coursiers, et ne connaît aucun frein, aucune règle, aucune loi, sinon celle de son caprice ou de sa volonté. Ce sentiment de l'individualité libre doit imprimer à ses chants un caractère essentiellement *lyrique*. Mais les événements de sa vie sont des luttes incessantes de tribu à tribu, des querelles entre les familles qui allument des haines inextinguibles se transmettant de génération en génération, et dont la poésie éternise le souvenir, pour rappeler aux fils les exploits de leurs pères et entretenir dans leur cœur la soif de la vengeance, volupté sanguinaire qui rend l'Arabe intrépide et lui fait tout braver pour assouvir sa rage. Ces récits sont racontés sous la tente du *cheik* aux heures de loisir. Les auditeurs, assis en cercle, semblent écouter des yeux autant que des oreilles, autour d'un feu qu'entretient la fiente du chameau; et, au milieu de toutes ces figures barbues et de ces teints bronzés, vous voyez le cheval avancer la tête, et le chameau accroupi, les jambes sous son ventre, allonger son cou gracieux, comme s'ils étaient avides d'entendre le récit d'aventures dont ils étaient aussi les héros. Les impressions sont si vives sur ces âmes ardentes et sauvages qu'ils semblent assister aux exploits du guerrier, et qu'ils se récrient d'admiration, de colère ou de compassion, à mesure que les différentes phases de l'action se déroulent. Quelquefois, dans la chaleur du combat dont le récit les entraîne, ils saisissent leur cimeterre comme s'ils étaient dans la mêlée.

Il existe donc chez les Arabes du désert de véritables poëmes, mais ils forment des chants isolés dont les auteurs sont les guerriers eux-mêmes. Ce sont des œuvres *épico-lyriques*. L'épopée proprement dite n'était pas dans le caractère de cette race; car les Arabes nomades, vivant sous un gouvernement patriarcal où chaque tribu était jalouse de son indépendance, ne pouvaient abjurer leurs

haines héréditaires, et se réunir en corps de nation. C'est pour le même motif que le drame n'y fut pas cultivé.

La poésie cependant était honorée parmi eux à l'égal de la valeur guerrière, comme le prouvent les chants de ces héros qui racontaient eux-mêmes leurs exploits. Quand un poëte surgissait dans son sein, c'était une fête pour la tribu. On célébrait son avénement dans un banquet joyeux, et la merveille était proclamée au son de la trompette. Chaque année aux foires d'Okad, près de la Mecque, les poëtes se réunissaient pour s'y disputer le prix; et les chants des vainqueurs étaient suspendus en lettres d'or à la *Caaba*, temple commun des tribus errantes. Ces *Moallakas*, antérieures à Mahomet, sont des chants guerriers ou amoureux, pleins d'enthousiasme et de délire, où la vengeance et l'amour s'exhalent en métaphores hardies, en hyperboles audacieuses entremêlées de proverbes et de sentences d'un style concis, à la manière des Hébreux. Leur chantre national le plus célèbre est Antar, à la fois poëte, amant et guerrier. Il ne faut pas chercher dans le poëme d'Antar, pas plus que dans les *Moallakas*, cet art qui a conscience des moyens d'expression qu'il emploie. La passion, versée toute chaude sur le papier, c'est de la poésie, mais non pas de l'art. Le sentiment part comme une flèche, et s'élève à une hauteur où l'ambitieuse métaphore souvent ne peut l'atteindre. Ces fougueux transports conservent donc le caractère du *sublime*, comme dans l'Écriture sainte. Mais ce n'est plus cette profonde croyance en Dieu qui distingue les chantres sacrés. Et cependant les Arabes sont aussi de la race d'Abraham. Ils s'en font gloire dans leurs généalogies qui remontent à Ismaël, un des fils du grand patriarche, père des Hébreux. Cette divergence des deux races n'est-elle pas le plus grand signe de la vocation d'Abraham et des bénédictions d'Israël? La révélation primitive se perdit bientôt parmi les Arabes, et le *sabéisme*, religion naturelle de l'imagination orientale, qui naît de la contemplation du firmament dans les nuits étoilées, se substitua au culte du vrai Dieu. La notion monothéiste ne s'effaça pourtant pas, mais elle revêtit des formes matérielles, comme dans le culte du feu du Zend-Avesta. Chaque tribu, chaque famille avait ses dieux. De grossières idolâ-

tries se propagèrent parmi eux sans laisser de traces profondes dans leur poésie, car il y avait dans leurs instincts religieux une certaine gravité peu favorable à l'introduction du mythologisme poétique.

Une révolution éclata au VIIme siècle de notre ère, et, mettant fin à l'idolâtrie, rétablit l'unité de Dieu chez les Arabes. L'homme qui se donna cette mission était Mahomet, appartenant à la tribu des Koréischites, issue d'Ismaël et préposée à la garde de la *Caaba*, sanctuaire de l'Arabie dans la ville de la Mecque. Doué d'un génie élevé, nourri des fortes méditations de la solitude, connaissant d'ailleurs les doctrines de la Bible et de l'Évangile puisées à des sources apocryphes, il se persuada qu'il était appelé à régénérer le monde, en ramenant à l'unité les croyances des différents peuples. Les Juifs n'attendaient-ils pas toujours leur Messie? Le Christ lui-même n'avait-il pas promis l'arrivée du *Paraclet?* Les prophètes antérieurs à Mahomet avaient préparé le monde à la vraie religion. Comme Jean fut le précurseur de Jésus, Jésus n'était-il pas le précurseur de Mahomet! Transporté dans une vision jusqu'au trône de l'Éternel, il y lut ces mots: *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.* Il résolut dès lors de propager par le glaive la religion d'*Allah*, en exterminant partout les infidèles. La guerre sainte fut déclarée l'œuvre la plus méritoire pour gagner le ciel. Celui qui se sert du glaive, périra par le glaive, dit l'Écriture sainte. Le moyen est atroce et immoral, la fin ne peut le justifier. Celui qui proclame, au nom de Dieu, de tels principes est un fou ou un imposteur. Mahomet pouvait croire à sa mission. La foi seule peut opérer des prodiges de persuasion comme ceux du faux prophète. Mais ses adeptes ont été le jouet des hallucinations d'un insensé. Pauvre raison humaine!

Mahomet a déposé sa doctrine dans le *Coran*. Sa morale se résume en deux mots: *fatalisme* et *sensualisme.* Aux soldats sanguinaires qui se jetaient sur l'Orient affaibli par les discordes intestines, les sectateurs de l'Islam s'écriaient : *Devant vous sont les houris aux yeux noirs et au sein d'albâtre, derrière vous l'enfer.* Le choix pouvait-il être douteux pour ces races énervées, quand il était appuyé par le glaive? Jamais religion plus attrayante

ne s'offrit aux sens dépravés de l'homme. Mais l'âme, mais la vertu étaient comptées pour rien dans le paradis de Mahomet. Qu'on juge après cela ce qu'a pu produire la civilisation musulmane!

Au point de vue littéraire, le Coran est un imbroglio, où sont entassés sans ordre les visions, les récits, les descriptions, les conseils, les préceptes. La langue du Coran est le dialecte le plus parfait de l'Arabie. Elle a servi de modèle aux écrivains futurs. Les descriptions sont parfois d'une grande magnificence et révèlent dans l'auteur une imagination puissante.

Après Mahomet, la poésie fut noyée dans des flots de sang. Le despotisme sauvage de ses successeurs ne pouvait manquer d'être fatal au génie littéraire. Plus tard, lorsque la paix succéda à l'esprit de conquête dans les vastes royaumes des Abassites, la poésie reprit son essor. *Haroun-al-Raschid* et surtout *Al-Mamoun* mirent leur gloire à protéger la littérature. Mais l'absence d'un fond national changea les conditions de la poésie, qui se réduisit à une question de formes. L'ardente imagination des Arabes dédaigna l'harmonieuse simplicité de l'art grec et donna tête baissée dans l'ambitieuse emphase du style figuré. Peu soucieux du naturel, ils voulurent éblouir par l'éclat des couleurs. La perfection à leurs yeux était dans l'entassement des métaphores les plus hardies, des hyperboles les plus outrées. La difficulté vaincue était leur triomphe. C'est la poésie des siècles de décadence. Elle resta lyrique à cause du tour d'imagination des Arabes et de la corruption des mœurs qui rendaient les poëtes incapables d'un travail soutenu. C'étaient des idylles et des odes amoureuses connues sous les noms de *ghazèle* et de *casside* formant une suite de distiques dont les premiers vers sont blancs, et dont les seconds riment ensemble.

Il existe aussi chez les Arabes un riche écrin de petites perles peu connues en Europe et oubliées par la critique : les *Maouals* qui remontent au temps des Barmécides. Rien de plus original et de plus caractéristique des mœurs arabes que ce genre microscopique, à la fois érotique et élégiaque. Tantôt il tient de la romance française pour la mélancolie et la douceur; tantôt il prend une teinte anacréontique pleine d'un gracieux enjouement. Le *maoual*

n'est que d'une strophe. Il a la touche naïve de Gessner. C'est un petit tableau complet, renfermant un souvenir, une plainte, un message, un désir, une simple pensée, sur un air lent et expressif. Les *Almées*, ces bayadères musulmanes qui sont de toutes les fêtes, ne chantent que des *maouals* (1).

Le drame aurait pu naître sous le règne d'Al-Mamoun, si les exploits des ancêtres avaient encore exercé quelque prestige sur les imaginations énervées; si les victoires de l'Islamisme avaient pu faire l'objet des chants de la poésie; si, enfin, la foule désœuvrée n'avait de tout temps, parmi les Arabes, trouvé dans les récits cet aliment de curiosité publique que cherchent les autres peuples dans les plaisirs du spectacle. Le principe de l'individualité était étouffé par le fanatisme; de là surtout l'absence du drame. La race d'Ismaël ne chantait autrefois que la guerre et l'amour. Et ces chants étaient d'autant plus spontanés que l'auteur était en même temps le poëte et le héros, et n'écrivait que pour immortaliser ses exploits. Au temps dont nous parlons, l'épée du Prophète a passé dans les mains des Tartares et des Turcs; et les Arabes, déposant leurs instincts sanguinaires, ne songent plus qu'à s'enrichir par le commerce et à charmer leurs loisirs par la culture des lettres et des arts.

Alors naissent ces *Contes* merveilleux où l'imagination parcourt des pays fantastiques hantés par les génies et les fées. Le soldat n'est plus là qu'un objet d'épouvante. Les personnages qu'on y rencontre sont des princes, des marchands, des moines, des esclaves et surtout des femmes. Les Arabes de tout temps, on le sait, ont voué un culte à la femme. Nous retrouverons, dans les romans de chevalerie, l'influence de ces *contes*, sous le rapport du merveilleux et de la galanterie. L'art qui n'était pour rien dans la poésie primitive des Arabes est presque tout dans ce nouveau genre de récits. Ces habiles conteurs vous introduisent dans un dédale de combinaisons ingénieuses dont jamais leur imagination ne perd le fil. Il ne faut pas regarder les *contes*, écrits en prose pour l'élasti-

(1) Agoub, Égyptien, *Littér. orient. et française*. Paris, Werden, 1835, pp. 13-59.

cité du récit, comme des œuvres de cabinet. C'étaient de vrais spectacles pour la foule rassemblée dans les lieux publics. En sorte que les conteurs sont les véritables comédiens de ce pays des songes. Le principal recueil de contes est connu en Europe sous le nom des *Mille et une Nuits*. Ils existaient déjà au Xme siècle, c'est-à-dire six siècles avant l'époque assignée à leur origine par M. Caussin de Perceval. Le conte d'introduction n'est pas emprunté au *Joconde* de l'Arioste, comme l'a cru le célèbre orientaliste français. G. Schegel (1) a péremptoirement démontré que l'invention des *Mille et une Nuits* n'appartient pas aux Arabes, mais aux Hindous, ce que M. de Hammer avait déjà soupçonné.

Nous venons d'observer dans les races sémitiques la tendance à *l'unité* dans la religion, le gouvernement, la poésie où domine la forme *lyrique*. Chez les Hébreux, race théocratique, Dieu est l'objet unique de la poésie; chez les Arabes, race patriarcale, la religion n'a pas autant d'empire que la guerre et l'amour, objets constants des chants *épico-lyriques* où se réflète la vie tour à tour sensuelle et sauvage de ces fils du désert.

Tout autre est le caractère de l'Inde dont nous allons bientôt parler.

Mais auparavant effleurons le caractère de certains peuples de l'Asie antérieure célèbres dans l'antiquité; et consacrons quelques pages aux Arméniens, peuple malheureux, mais bien digne d'intérêt.

TROISIÈME SECTION.

Quelques peuples de l'Asie antérieure.

I. — LES MONARCHIES BABYLONIENNES ET ASSYRIENNES.

Nous ne nous arrêterons pas aux monarchies babyloniennes et assyriennes dont la puissance ne fut que d'un jour. Élevées par la conquête, elles sont détruites par la conquête. A peine l'histoire

(1) *Essais litt. et hist.* de G. Schegel. Bonn, 1842, pp. 521 et suiv.

a-t-elle assisté à leur fastueux triomphe, que déjà elle entend derrière elle ces empires s'écrouler avec un lugubre fracas. Le despotisme des mages et des conquérants comprima l'essor de la pensée. Les populations, semblables à un vil troupeau d'esclaves, passèrent leur existence à construire et à décorer des temples et des palais, et à entretenir le luxe de ces orgueilleux dominateurs pressés de jouir de la vie, comme s'ils pressentaient eux-mêmes l'écroulement de leur fortune.

II. — LES PHÉNICIENS.

Un autre peuple de l'Orient a eu sa grande part d'influence sur les destinées de l'humanité : ce sont les *Phéniciens*, originaires de l'Arabie heureuse qui, par leur commerce maritime sur la Méditerranée et par leurs colonies, jouèrent un rôle si important dans l'antiquité. Pour donner une idée de l'influence de la Phénicie sur la marche de la civilisation, il suffit de citer les noms de *Tyr, Sidon* et *Carthage*. La fière indépendance de ces Anglais de l'antique Orient a préparé l'avénement des républiques. Et n'eussent-ils d'autre titre à la reconnaissance de la postérité que la transmission de l'écriture à la Grèce, ce serait assez déjà pour immortaliser dans l'histoire la race de Cadmus. Si ces peuples n'ont pas laissé de monuments poétiques, c'est que leur activité était uniquement concentrée sur le commerce. Mais leur religion, mélange de superstitions voluptueuses et barbares empruntées à l'Inde, à l'Égypte, à l'Assyrie, apporta de nombreux matériaux à la mythologie grecque. On peut s'en convaincre à la lecture des fragments qui nous restent de l'hiérophante *Sanchoniaton*. Le monothéisme primitif a bientôt fait place à la déification des forces de la nature. Baal, leur idole, représentait le soleil; Melcarté ou Moloch, roi de la terre, était leur Hercule, héros symbolique de leurs colonies; Astarté était la déesse de la lune et de la guerre. Ce sont les Phéniciens sans doute qui importèrent dans l'île de Samothrace le culte des *Cabires*, premier foyer de lumières dans la Grèce pélasgique.

III. — LES SYRIENS.

Les Syriens formèrent dès la plus haute antiquité un peuple commerçant et agriculteur, tenant ainsi tout à la fois des Phéniciens et des Hébreux. Leur position entre la Méditerranée et l'Euphrate était trop favorable au commerce maritime pour ne pas éveiller entre eux et leurs voisins une rivalité jalouse. Ces petits États presque indépendants de la Syrie, longtemps en guerre les uns avec les autres, étaient dévorés d'une soif insatiable de domination. La race privilégiée d'Abraham était surtout antipathique aux Syriens, qui regardaient la Palestine d'un œil d'envie. Mais les divisions et les haines livrent bientôt la Syrie entière au pouvoir des Assyriens et des Babyloniens. Les Perses, qui succèdent à ces puissants rois de l'Asie, englobent la nation syrienne dans leur colossal empire. Puis Alexandre, recueillant l'héritage de Darius, se trouve maître à son tour d'une contrée trop désunie pour conserver son indépendance. A la mort du héros macédonien, la Syrie devient un moment le jouet de ses généraux avides ; quand enfin Séleucus, vainqueur d'Antigone, à la bataille d'Ipsus, établit le siége de son nouveau royaume au cœur de la Syrie. Après plus de deux siècles de domination, pendant lesquels ils éprouvent toutes les vicissitudes de la guerre, contre les Parthes, qui leur enlèvent leurs possessions orientales, contre les Romains, qui convoitaient leur royaume, contre les Juifs, qu'ils subjuguent, mais qui s'affranchissent sous les Machabées, les Séleucides, déchirés par la discorde assise à leurs foyers, tombent épuisés sous le fer des Romains et abandonnent à leurs vainqueurs un pays appelé à peser bientôt d'un grand poids dans les destinées du monde chrétien.

Nous ne connaissons rien des productions de la Syrie antique, bien que la langue de cette nation soit aussi ancienne peut-être que l'hébreu avec lequel elle est unie par d'étroits liens de parenté (1). Il n'y a rien là qui doive nous étonner : la Syrie a passé

(1) Le Syro-Chaldaïque est le dialecte dans lequel sont écrits les livres de Daniel et d'Esdras.

par toutes les phases des civilisations orientale et païenne, adoptant successivement la religion de ses maîtres, et renonçant ainsi à son originalité propre. Monothéisme, sabéisme, magisme, polythéisme, telles furent les différentes formes de ses croyances. Les civilisations hébraïque, phénicienne, persane, hellénique, romaine, ont tour à tour exercé leur influence sur la Syrie. Mais le luxe et la mollesse, fruits des richesses accumulées par le commerce et la fertilité du sol, les dissensions intestines et les conquêtes étrangères n'ont pas permis à la littérature de s'épanouir au milieu d'une nature néanmoins si riche et si variée.

Mais quand se fut accompli en Judée le grand sacrifice de la croix, la ville de Séleucus, Antioche, devint le premier siége de la chrétienté, par le pontificat de saint Pierre. C'est là aussi que naquirent saint Luc, saint Jean Chrysostôme, et, avant eux, ce poëte Archias qu'immortalisa Cicéron dans un de ses plus beaux discours. Nicolas de Damas, à l'époque de la venue du Christ, avait fait jouer avec grand succès des tragédies malheureusement perdues. Ces auteurs profanes et ces écrivains sacrés se servirent du grec pour exprimer leurs pensées; car, depuis la domination des Séleucides, la langue des Hellènes était la langue classique de la Syrie. L'idiome national lui-même s'était chargé de mots grecs; c'est avec ce caractère nouveau qu'il se présente dans les œuvres littéraires qui nous sont connues. Bardesane, après avoir célébré les louanges du christianisme, voua sa muse à l'hérésie des Gnostiques et répandit ses idées sous une forme populaire. Saint Ephrem, son contradicteur, composa en syriaque des chants nombreux et variés, pour agir sur l'esprit du peuple et détruire l'effet du gnosticisme qui s'infiltrait comme un poison subtil dans toutes les intelligences. Aux Vme et VIme siècles, les pères et les docteurs de l'Église, formés dans les écoles de Césarée, créèrent une véritable littérature syriaque, remplie de discussions métaphysiques et théologiques, mais peu féconde en œuvres poétiques, car le soin de défendre la religion naissante contre les assauts de l'hérésie absorbait ces premiers apologistes du christianisme.

Pendant qu'Héraclius, empereur d'Orient, jetait la division dans l'Église en consacrant le monothélisme, les Arabes s'emparèrent

de la Syrie qui fut une de leurs premières conquêtes. A l'époque des croisades, plusieurs États chrétiens s'y formèrent; mais bientôt cette contrée fut réunie à l'Égypte par le sultan Kelaoun, pour devenir au XIIme siècle une province ottomane. Plusieurs fois la Syrie tenta vainement de se soustraire à l'empire des Osmanlis. Aujourd'hui le pays, habité par les Maronites et les Druses, ennemis déclarés des Turcs, est appelé à de grandes destinées dans l'Orient. L'avenir appartient aux Maronites, ces catholiques du Liban, dont l'existence remonte au Vme siècle de notre ère, alors que les chrétiens de Syrie, restés fidèles à l'Église, se groupèrent autour d'un pieux solitaire, du nom de Maron, et élevèrent sur les flancs de leurs montagnes ces monastères, devenus le berceau d'une nation. Ce peuple laborieux, brave, hospitalier, aux mœurs patriarcales, où notre religion est mille fois plus respectée et mieux pratiquée qu'en Europe, s'étend tous les jours davantage. Déjà sa population dépasse le chiffre de deux cent mille âmes. Tandis que l'empire turc s'affaisse sur lui-même et s'éteint de vieillesse et de décrépitude dans son fanatisme suranné et son fatalisme énervant, une race jeune et vigoureuse, pleine de la séve du christianisme, grandit dans l'exercice de toutes les vertus, et sera un jour, nous n'en doutons pas, l'instrument providentiel de la régénération de l'Orient.

La langue des Maronites est le syriaque. De célèbres orientalistes sortis de leur séminaire de Rome ont rendu de grands services à la science. Parmi les œuvres peu nombreuses qui s'élaborent au milieu des montagnes du Liban, la poésie n'a guère à revendiquer que les hymnes de la liturgie. Les psaumes chantés en syriaque dans leurs églises ont été traduits par un de leurs savants, Gabriel Sionite, qui professa au collége royal à Paris, au commencement du XVIIme siècle. La poésie des Maronites est simple, vigoureuse, profonde, d'un ascétisme sévère et pénétrant. Les images sont audacieuses et grandioses comme le Liban. Nulle part les hymnes de David et des prophètes ne furent chantés, depuis les Hébreux, avec une plus parfaite consonnance des lieux, du génie et de l'âme d'un peuple.

QUATRIÈME SECTION.

LES ARMÉNIENS.

Entre l'Euphrate et la mer Caspienne, le Caucase et le Diarbeke s'étend un pays que l'histoire, éblouie de la magnificence éphémère des grandes monarchies de l'Orient, semble avoir laissé dans l'ombre, et qui, par sa constance et ses malheurs, s'est fait une place à part dans les annales de l'humanité. Parmi les races religieuses du globe, aucune, après les Hébreux, ne mérite autant d'intérêt. Bien plus, éclairée de bonne heure des divines lumières de l'Évangile, l'Arménie serait aujourd'hui la première nation de l'Orient, si ses querelles religieuses ne l'avaient livrée au pouvoir des fils de Mahomet. Pourquoi faut-il que cette terre, second berceau du genre humain où s'arrêta, après le déluge, l'arche de Noé sur le sommet de l'Ararat, montagne qui voyait à ses pieds ces riantes vallées maintenant stériles, hélas! habitées peut-être par nos premiers pères, pourquoi faut-il que cette terre gémisse sous le joug des barbares, au lieu d'être le grand foyer de la civilisation orientale? C'est le secret de Dieu : nous ne pouvons pénétrer l'avenir; contentons-nous de jeter sur le passé un rapide coup d'œil qui suffise à justifier nos regrets.

L'histoire primitive de l'Arménie est enveloppée de ténèbres, d'autant plus épaisses qu'un zèle outré mais nécessaire peut-être fit disparaître les traces de l'ancienne idolâtrie pour consommer la régénération de ce peuple dans les eaux du baptême. Bien qu'elle dût à ses montagnes de conserver toujours des mœurs et des chefs indigènes, l'Arménie fut tour à tour tributaire des Babyloniens, des Assyriens, des Perses et des Romains, et laissa pénétrer dans son sein la religion de ses vainqueurs. En désertant la croyance au vrai Dieu professée sous le gouvernement patriarcal, elle était devenue le jouet du despotisme, châtiment des peuples idolâtres. A l'adora-

tion des dieux de Babylone enfantés par le sabéisme de la Chaldée, succéda le magisme ou le culte du feu de Zoroastre, quand l'Arménie fut soumise à la monarchie persane. La domination d'Alexandre le Grand, des Séleucides et surtout celle des Romains tendirent à implanter le polythéisme dans l'Arménie; mais le culte mystique du magisme avait plus d'attrait pour ce peuple contemplatif que le riant cortége des divinités olympiques. Une fusion s'opéra pourtant dans les idées religieuses des Arméniens; l'Inde elle-même fit parmi eux des prosélytes. Mais le magisme, avant l'ère chrétienne, resta toujours le centre lumineux de leurs croyances.

Que pouvait devenir, dans la sphère intellectuelle, un peuple qui se condamnait à être le pâle reflet du symbolisme persan, et dont la langue, non fixée par l'écriture, n'était qu'un jargon flottant composé d'éléments hétérogènes empruntés aux dialectes de l'Orient et de la Grèce? Les anciens rois de l'Arménie souvent en guerre avec leurs voisins dédaignaient le culte des lettres et ne songeaient pas à la postérité. Quelques chants populaires conservés de génération en génération parmi les habitants des montagnes, voilà les seuls monuments littéraires de l'antique Arménie. Le caractère épico-lyrique de ces chants nous est révélé par les hymnes consacrés à la louange de Vahakn, cet Hercule arménien, fils de Tigranes, allié de Cyrus contre Astyages, roi de Médie. Le culte du feu s'y manifeste déjà à travers les brillants symboles du magisme.

« Le ciel enfantait, dit un de ces chants populaires, la terre enfantait, ainsi que la mer, couleur de pourpre. Les douleurs de l'enfantement tourmentaient aussi le roseau rouge. De son extrémité s'échappait une fumée, et bientôt la *flamme* parut, et de cette flamme s'élançait un jeune homme à la chevelure blonde. La flamme entoura ses boucles et voltigeait autour de sa barbe; ses yeux et ses paupières étaient deux soleils (1). »

Mais le peuple vivait dans l'ignorance et la superstition qui en est la compagne inséparable. L'art, la science, la civilisation, qui

(1) Voir l'Arménie par Eug. Boré, dans l'*Univers*, ou histoire et description de tous les peuples.

brillaient à Athènes, Alexandrie, Rome, Césarée et Byzance, ne versaient pas leurs lumières sur ce pays tombé dans la barbarie depuis la domination des Parthes, quand tout à coup sortit de son sein un homme de génie, descendant de la famille royale des Arsacides, qui convertit l'Arménie au christianisme, sous le règne de Tiridate le Grand, au commencement du IVme siècle. A peine saint Grégoire, l'*Illuminateur,* eût-il propagé la doctrine du Christ dans son pays, que l'on vit ce peuple, jusque-là si obscur, s'élever, comme par miracle, au plus haut degré de civilisation intellectuelle et morale. Le Vme siècle fut l'âge d'or de la littérature arménienne qui avait enfin trouvé sa langue dans les caractères alphabétiques de saint Mesrob. L'histoire fut surtout cultivée à cette époque par quelques écrivains d'un mérite éminent, à la tête desquels se place Moïse de Khoren, dont nous n'aurions pas à parler ici, s'il ne s'était révélé en même temps comme un poëte inspiré dans cette sublime élégie qui termine son histoire, et où il déplore, avec des accents si pathétiques, le sort de sa patrie en proie à l'hérésie et privée de son indépendance. Les empereurs grecs de Constantinople et les rois néo-persans s'étaient, en effet, partagé les dépouilles de ce malheureux peuple. Aux VIme et VIIme siècles, une décadence prématurée frappa la littérature. Que pouvait produire un pays désolé par la guerre et de vaines disputes théologiques, où il s'agissait de savoir si la divinité en Jésus-Christ n'était pas la cause efficiente des actions humaines, de manière à déterminer l'unité de nature dans l'unité de personne? Le dogme, défini au concile de Nicée contre Nestorius, venait d'être de nouveau proclamé contre Eutychès, au concile de Chalcédoine. La haine des Arméniens contre les Grecs, leurs oppresseurs, fit rejeter par eux le concile de Chalcédoine; et, tout en condamnant Eutychès, qui absorbait l'humanité dans la divinité de Jésus-Christ, ils s'obstinèrent à interpréter à leur manière l'union hypostatique, et restèrent séparés de l'Église catholique par l'adoption de l'unité de nature. C'est là, au point de vue de la civilisation et de la nationalité, la source de tous les malheurs de l'Arménie.

On rencontre, aux VIIIme et IXme siècles, des théologiens et des historiens célèbres, mais ce n'est qu'au Xme siècle que la poésie

retrouve l'inspiration sacrée des premiers temps du christianisme, dans les élégies et les hymnes de saint Grégoire de Nareg, le David arménien. Telle était la foi de la race de Grégoire l'Illuminateur que, dans l'apaisement des luttes religieuses, sous les Pagratides, la poésie arménienne brilla comme un astre radieux au sein des ténèbres amoncelées par l'ignorance et la superstition, et n'eut d'autre rivale au Xme siècle que l'épopée persane du mahométan Firdousi. Au XIme siècle, les lettres, en Arménie comme en Europe, trouvèrent un refuge dans les couvents. Saint Nersès le Gracieux, ce Fénélon de l'Orient, esprit universel qui atteignit de plein bond tous les sommets, ouvrit le second âge littéraire de la nation, âge fécond en écrivains, parmi lesquels un petit nombre se distingua du vulgaire, par les qualités du style. Si le recueil de Fables publié en 1825 par M. Saint-Martin, date de cette époque, il annonce déjà la corruption du goût classique que précipite l'envahissement de l'idiome vulgaire et les traductions d'auteurs latins pauvres de pensée et de style qui habituaient la langue aux constructions incorrectes. Rien ne détruit l'originalité littéraire comme les traductions portant sur des langues dont l'analogie expose l'écrivain à un calque servile. L'arménien qui appartient à la famille indo-germanique se prête mieux que toute autre langue à l'exercice de la traduction. Il peut suivre pas à pas la construction et les tournures grecques et latines. Ce système de traduction contribua à élever sans tâtonnements l'idiome classique à une grande perfection de formes, dès le premier âge littéraire; car on ne traduisait alors que des modèles dignes d'être imités. C'est par l'Écriture sainte que la littérature arménienne avait débuté; et la différence de l'arménien avec les langues sémitiques n'enlevait pas au nouvel idiome sa physionomie originale. L'imitation des modèles grecs fut également féconde. Mais, après le XIIme siècle, les traductions gâtèrent la langue en raison même de leur fidélité.

C'en était fait d'ailleurs de la civilisation arménienne, depuis que les Turcs s'étaient emparés de ces contrées. C'est l'Europe désormais qui fera partout rayonner la pensée, au moyen de l'imprimerie. Le peuple arménien ressentit bientôt aussi l'heureuse influence de la presse. Grâce à cette multiplication des livres, le

célèbre Méchitar, créateur du couvent de Saint-Lazare à Venise, provoqua un nouveau mouvement littéraire en rassemblant tous les ouvrages qui formaient le trésor des lettres arméniennes, et convertit son établissement en atelier littéraire d'où sortirent un dictionnaire classique et des productions savantes embrassant toute l'histoire religieuse, politique et littéraire du peuple arménien. Parmi ces productions, les seules qui appartiennent à la poésie sont les prières du rituel et de la liturgie, et les traductions d'ouvrages étrangers, comme la *mort d'Abel* de Gessner, le *Paradis perdu*, les *Pensées* de Young et les *Méditations* de Lamartine.

Le régénérateur de la littérature arménienne avait pour but d'opérer la réconciliation de l'Église arménienne avec l'Église d'Occident, centre de la catholicité; sans renoncer pourtant au sentiment national, et sans renier les gloires des pontifes, des patriarches et des saints qui ont illustré l'Arménie. Mais que peut un peuple qui a perdu son indépendance? L'Église arménienne produira encore de grands hommes, des saints peut-être; il y aura toujours des Arméniens, mais il n'y a plus d'Arménie.

Ce tableau rapide nous a fait voir dans cette race caucasienne le caractère profondément religieux qui distingue les descendants d'Abraham; de plus, ils sont adonnés au commerce comme les Juifs, les Phéniciens et les Syriens, et, comme les premiers, ils aiment à faire le trafic et à mener une vie errante. D'autre part, la langue arménienne n'a rien de commun avec les langues sémitiques et se rattache directement à la famille indo-germanique. Ce peuple tient donc des deux races. Mais, par son génie poétique, il est exclusivement religieux; car il ne faut pas compter le livre de Fables qu'on attribue à un écrivain du XIIme siècle. Dans le domaine de la littérature, on ne trouve chez les Arméniens que l'histoire, d'un côté, la poésie sacrée, de l'autre. La traduction de la Bible au Vme siècle semble avoir définitivement fixé les tendances littéraires de ce peuple. Mais, dans le genre lyrique, après David et les prophètes auxquels il ne faut rien comparer, aucune littérature ne peut entrer en parallèle avec celle des Arméniens, pour la profondeur mystique des sentiments, la tendresse pure et passionnée

de l'extase religieuse et l'élévation métaphysique des pensées. La poésie chrétienne en Europe n'a pas égalé le ***Charagan***, ce riche écrin qui renferme les plus beaux diamants de la liturgie arménienne. Ce style oriental, tout resplendissant de figures aussi hardies que brillantes, n'est pas toujours aisé à comprendre. Mais jamais le sentiment n'est étouffé sous le poids des métaphores.

« Montagnes, réjouissez-vous, dit l'hymne biblique, en l'honneur du patriarche saint Grégoire; réjouissez-vous toutes de la gloire éclatante réservée au mont Sébouh, qui a servi de retraite à saint Grégoire, colonne lumineuse de la sainte Église d'Arménie, lui dont elle se réjouit, à la gloire de la Sion céleste.

» Qui a sujet de se réjouir plus que le mont Ararat aux cimes escarpées? car dans ses flancs repose saint Grégoire, arche rédemptrice du déluge de péchés qui couvrait l'Arménie, et qui nous met pour toujours à l'abri de la fureur de ses flots.

» Que le mont Sébouh, couronné d'une auréole lumineuse, se réjouisse à l'exemple du mont Sinaï : c'est là qu'apparut l'arc-en-ciel de l'alliance, saint Grégoire, au front éclatant de lumière comme celui de Moïse, et qui a fait briller nos faces par la grâce du Saint-Esprit (1). » Et l'hymne se poursuit sur ce ton dans des strophes étincelantes et enflammées qui rivalisent avec les chants du Roi-prophète.

Au commencement de la messe, pendant que le célébrant s'habille, les clercs chantent dans le chœur l'hymne suivante :

« O mystère profond et incompréhensible, sans principes, au-dessus de nous, vous avez orné les Principautés, dans la chambre nuptiale, d'une lumière inaccessible, et vous avez entouré les chœurs des Anges d'une gloire incomparable !

» Par un pouvoir ineffable, merveilleux, vous avez créé Adam à l'image de votre souveraineté, et vous l'avez revêtu de pompe et de gloire dans l'Éden, lieu de délices.

» Par la passion du Saint, votre Fils unique, toutes les créatures ont été renouvelées, et l'homme est redevenu immortel et a été paré d'un vêtement dont il ne pourra plus être dépouillé.

(1) Eug. Boré, l'*Arménie*, op cit.

» O esprit saint, Dieu, qui, sous la forme d'une pluie de feu d'une ineffable fécondité, êtes descendu sur les apôtres dans le cénacle sacré, répandez aussi sur nous votre sagesse, en même temps que nous nous revêtons de cette tunique !

» A votre demeure convient la sainteté, et puisque vous seul êtes enveloppé de splendeur et entouré d'une sainteté glorieuse, ceignez-nous de vérité.

» Vous qui avez étendu vos bras créateurs jusqu'aux étoiles, armez de force nos bras, afin qu'en soulevant nos mains nous puissions nous rendre intercesseurs auprès de vous.

» Que le diadème qui ceint notre tête protége notre pensée, et que l'étole, qui porte le symbole de la croix, garde nos sens, étole semblable à celle d'Aaron, belle, brillante de fleurs d'or, pour l'ornement du sanctuaire.

» O Dieu unique, véritable maître souverain de toutes les créatures, qui nous avez revêtus de la chape, symbole d'amour, pour nous rendre dignes ministres de votre saint mystère !

» Conservez, roi céleste, votre Église inébranlable, et gardez en paix les adorateurs de votre nom. »

Nous avons, contrairement à nos habitudes, fait ces citations, non-seulement pour donner un avant-goût de la poésie chrétienne, mais pour faire entendre les derniers échos de l'hébraïsme uni au christianisme dans une nation de l'Orient, vieille comme la Judée, au moment où notre imagination va s'enfoncer dans les riantes galeries du polythéisme, si puériles pour la raison.

On ne regrettera pas d'avoir lu ces extraits des hymnes de l'Arménie peu connus parmi nous, et qu'une main amie a bien voulu mettre sous nos yeux.

N'est-il pas d'un touchant intérêt de rencontrer un des plus anciens peuples de l'Asie si profondément attaché à la foi chrétienne, malgré ses malheurs et malgré l'hérésie qui, durant tant de siècles, a déchiré son sein ?

Espérons qu'il n'est pas loin le jour où l'Orient tout entier s'inclinera devant la croix du Rédempteur : *Fiet unum ovile et unus pastor.*

CINQUIÈME SECTION.

I. — L'INDE.

Pénétrons maintenant dans cette riche contrée où la nature semble avoir réuni tous ses charmes, toutes ses magnificences, toute sa majesté, pour inviter l'homme à les reproduire dans le fidèle miroir de son imagination. Visitons l'Hindoustan où fut peut-être le doux et riant Éden, et oublions, pour remonter à son radieux berceau, le triste spectacle que présente en ce moment une race qui fut la mère des sciences, des lettres et des arts du monde entier, tant ancien que moderne.

Si le désert marqua au front les Hébreux et les Arabes du sceau de *l'unité*, la nature de l'Inde transmit à la race indo-européenne ou indo-germanique le génie de la *variété*. Rien n'égale, en effet, la richesse de cette nature. Dominée par l'Himalaya, géant des monts, dont le front chargé de neiges va se perdre dans les nues (1), l'Inde, s'étendant de collines en collines, couronnées de vastes forêts, sombre retraite des animaux sauvages, voit du sein de ses montagnes s'épancher quatre grands fleuves et une multitude infinie de rivières, de torrents, de ruisseaux qui, après avoir porté la fécondité dans des vallées d'une fertilité inouïe, où règne un printemps éternel, vont avec fracas se précipiter dans les abîmes de l'Océan. Le Gange est le Jourdain de l'Inde, et le Mérou, une autre montagne de Sion. Le soleil indien est ardent, mais l'ombrage des bois et des forêts, et la fraîcheur des eaux en tempèrent la chaleur et l'éclat. Des prairies immenses au gras pâturage y nourrissent de nombreux troupeaux d'une beauté incomparable. Les fleurs et les arbres à fruits naissent et croissent sans culture. Deux fois l'année, les moissons se renouvellent, et la terre produit d'elle-même le riz, principal aliment de ce peuple frugal. Des

(1) En s'élevant à 27,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

plantes aussi belles qu'utiles, le palmier, le nard, le lotos, s'élèvent sur les collines ou sourient au bord des eaux. L'éléphant se promène en roi dans les forêts et les vallons. L'Inde, enfin, est cette terre d'*Ophir* qui fournissait à l'antiquité l'or, les pierres précieuses et l'encens.

Quel devait être le caractère du peuple qui vivait sous ce riant climat, au milieu de cette riche nature? doux, simple, naïf, voluptueux, contemplatif, mystique, idéaliste, religieux. La végétation intellectuelle y est analogue à la végétation matérielle. C'est le pays de l'imagination et de la rêverie. Tout y est d'une fécondité intarissable, d'une richesse luxuriante, d'une variété inépuisable, mais tout s'y mêle et s'y confond : l'idéal et le positif, le naïf et le monstrueux, la grâce et l'horreur. Les détails sont pleins de délicatesse, l'ensemble est grandiose, colossal, démesuré, comme les monuments gigantesques taillés dans le roc vif, et la chronologie fabuleuse qui compte des millions d'années dans ses périodes divines.

La langue sacrée des Hindous, le *sanscrit*, présente aussi cette variété, cette richesse qui sont le caractère du sol, du ciel et du climat de l'Inde. Simple et régulière dans ses constructions plus qu'aucune autre langue; douée d'un heureux mélange de voyelles et de consonnes; d'une extrême liberté dans la formation et la composition des mots dont les racines s'étendent à l'aide de préfixes et d'affixes; d'une richesse musicale incomparable dans la combinaison et les modulations des sons vocaux, pas une nuance ne lui manque dans la manifestation des sentiments et des idées. Une flexibilité incroyable lui permet d'exprimer tour à tour l'énergie et la douceur, la terreur et la grâce, les inspirations les plus sublimes, les pensées métaphysiques les plus subtiles et les plus quintessenciées; enfin, tous les rêves de l'imagination, toutes les émotions de l'âme et les formes les plus précises du style sentencieux.

Avec un tel instrument, ce peuple si merveilleusement doué devait parcourir l'échelle entière des conceptions humaines. Aussi, bien qu'il fût plus rapproché qu'aucun autre de la grande scène de la création et de la révélation primitive, oublia-t-il bientôt la notion monothéiste pour se perdre, en suivant les voies de la vo-

lupté ou de l'orgueil, dans un *panthéisme* matériel ou idéaliste qui tour à tour divinisa la nature physique et morale, ou, se détachant de la réalité phénoménale dans laquelle il ne voyait qu'illusions (*maya*), identifia par l'abstraction l'être humain avec l'Être suprême. Le Dieu créateur, au lieu de tout tirer du néant, fut considéré comme tirant tout de lui par voie d'émanation. C'était matérialiser l'idée de Dieu pour faire jaillir de son sein, comme les grandes sources du mont Mérou, le fleuve intarissable de l'être qui, se divisant de canaux en canaux, finit par se confondre avec l'Océan divin. De même que « l'araignée file sa toile avec sa propre substance, » ainsi Brahma compose le tissu de la création. Cette conception, en s'idéalisant, fait envisager les êtres créés comme de purs phénomènes, et Dieu, la réalité substantielle, devient l'unité absolue à l'état d'abstraction. Ce spiritualisme destructeur des formes est associé à la poésie dans les productions de l'Inde; mais il est l'antipode de la poésie, et ne peut être mis en œuvre que dans la vie pratique des anachorètes, et dans ces prescriptions morales destinées à purifier les mœurs, et dans ces exercices pieux par lesquels l'âme s'élève vers l'Être absolu. Le panthéisme matériel est la source de la mythologie des Hindous. Dès que l'intelligence, sollicitée par le sensualisme, s'éloigne des traditions pour identifier Dieu avec son œuvre, le Créateur doit lui apparaître sous des formes sensibles. C'est la mer se confondant avec ses eaux. Dieu contient l'univers et l'univers contient Dieu. En d'autres termes, le Créateur est le contenant, et la création le contenu. De là ces incarnations successives des principes cosmogoniques dans la *trimourti* ou trinité des Hindous. Brahma représente la création, Vichnou, la conservation, Siva, l'amour régénérateur et la destruction des êtres; de là la génération humaine substituée à la génération divine sous la forme du *lingam;* de là toutes les forces et toutes les formes de la nature, depuis les montagnes jusqu'aux astres, et depuis la plante jusqu'à l'homme, converties en *symboles* divins; de là, enfin, ces théogonies où tout devient Dieu, excepté Dieu lui-même, selon l'expression de Bossuet.

Nous avons suivi les déviations de la tradition primitive du Dieu créateur. Voyons ce que devient la tradition du *péché ori-*

ginel. L'homme est tombé. Comment pourra-t-il se régénérer? Par les sacrifices expiatoires et surtout par l'holocauste d'une vie exempte de souillure, disent la raison et Dieu. En passant par tous les degrés de l'échelle de l'être, depuis l'animal jusqu'à Dieu, selon la mesure de ses fautes, dit la religion indienne. De là, la *métempsycose* qui aboutit encore au panthéisme.

Quelles furent les conséquences de cette doctrine sur la civilisation et la poésie des Hindous? D'abord elle consacra le régime des *castes*, dont l'origine est sans doute dans l'invasion et la soumission successives de différentes peuplades, mais dont la distinction est admise en tête du code de Manou, comme un dogme religieux, par suite de la croyance à la métempsycose. Ces castes sont au nombre de quatre : les *Brahmanes* ou caste sacerdotale, interprètes des livres sacrés ou *védas;* les *Xathryas* ou caste guerrière, subordonnée à la caste sacerdotale; le *Vaïscias* ou caste agricole; les *Soudras* ou caste servile. Restent les *Parias;* mais ceux-ci sont mis au ban de la société; c'est la caste impure avec laquelle les autres n'ont aucune communication. Les Parias sortent évidemment d'une peuplade soumise par la victoire, ainsi que les deux dernières classes privées de tout droit politique; mais la première, n'étant pas chargée du pouvoir exécutif, n'est pas née d'une tribu conquérante. C'est une race théocratique sans doute descendue des patriarches qui, par son origine mystérieuse, est regardée comme dépositaire de la révélation, et qu'on croit, par la sainteté de la vie, en communication directe avec la divinité.

Les prérogatives des Brahmanes sont immenses. Interprètes de la religion et des lois, ils sont tout à la fois prêtres, savants, astrologues, juges, médecins, et forment le conseil de la royauté. Leur prestige tient surtout à leur grandeur morale. Ils sont aux yeux des autres classes les plus vertueux des hommes, et s'affranchissant, par la science et l'extase, de la transmigration des âmes, ils ont le privilége de s'unir à la divinité. Ce sont eux qui président aux cérémonies religieuses et aux sacrifices expiatoires par lesquels l'âme cherche à se réhabiliter de ses fautes.

La barrière infranchissable que la religion établit entre ces castes s'oppose invinciblement au progrès et condamne le peuple à un

abaissement irremédiable, car ce n'est qu'après la vie actuelle que l'âme peut, par une série de transmigrations, remonter à une condition meilleure.

Les mariages perpétuent les castes. Aussi est-ce le plus grand des malheurs d'être privé d'enfants. L'âme, d'ailleurs, avant d'entrer dans le paradis (*varga*), a une dernière expiation à subir. Elle ne peut obtenir sa délivrance sans les *suffrages mortuaires*, satisfactions pieuses que les fils doivent à leurs pères.

C'est là aussi qu'il faut chercher la cause du respect que l'Hindou professe pour la femme, *source du salut*. La femme, de son côté, doit se dévouer corps et âme à son mari, dans la vie et dans la mort. Ce dévouement va si loin que maintenant encore on voit des femmes étouffer leurs sentiments de mères pour se précipiter sur le bûcher de leurs maris, coutume barbare qui dépasse les prescriptions des lois; car le code de Manou ne condamne les femmes qu'à un éternel veuvage, en leur rappelant qu'elles se doivent désormais à leurs fils.

Voyons maintenant comment la double influence de la *métempsycose* et du *régime des castes* a réagi sur la poésie. Les deux premières castes sont seules représentées dans les poëmes de l'Inde, parce que, seules, elles ont en main les destinées de la nation et dirigent les événements. Tous ces poëmes sont les fastes des prêtres et des guerriers; ils sont évidemment écrits par les premiers, qui comptent la science parmi leurs attributions. Or, la science dans l'Inde c'est la poésie; car la religion mystique et symbolique, la philosophie, la morale et les lois, tout est confondu dans ces œuvres encyclopédiques. Il est même permis de conjecturer que si les Brahmanes n'étaient pas entrés en lutte avec les Xathrias, la poésie épique ne serait pas née chez les Hindous. Rien d'étonnant donc si partout les anachorètes se mêlent aux guerriers, et si la religion et la philosophie se rencontrent partout, à côté des exploits héroïques, dans les poëmes indiens. Voilà l'influence des castes. Celle de la métempsycose qui s'y rattache, comme je l'ai démontré, n'est pas moins frappante.

C'est pour échapper à la transmigration des âmes que les Brah-

manes se plongent dans l'extase de la contemplation; c'est là la source de cet idéalisme, de ce spiritualisme élevé qui caractérise les grands monuments poétiques de l'Inde.

La doctrine de la métempsycose a jeté sur tous ces poëmes une teinte mélancolique. L'invention de la *sloka*, ou distique indien, par Valmiki, modulant sa voix sur les sons plaintifs d'un oiseau dont une main cruelle avait troublé les amours, n'est qu'un mythe gracieux inspiré par le génie de la mélancolie. Quand la vie humaine n'est considérée que comme un grand sacrifice expiatoire dont l'âme est la victime au fond de sa prison de chair, toutes les fibres de la sensibilité doivent rendre des sons tristes comme le sort. Mais, sur ce fond de tristesse, la nature qui sourit, comme le lotos sur le bord du torrent, répand la grâce et la sérénité.

Ce qui donne à la poésie indienne un charme incomparable, c'est la fraîcheur, la naïveté, la grâce, l'innocence, la tendresse des femmes mises en scène dans les poëmes et les drames de l'Inde. C'est à peine si l'épouse des Cantiques et l'Ève de Milton peuvent rivaliser avec les héroïnes de Kalidasa. Combien le rôle de la femme devait être important pour inspirer aux poëtes de si ravissants tableaux!

Enfin, la transmigration des âmes unie au panthéisme inspire à l'Hindou une sympathie universelle pour la nature animée, pour les animaux et les fleurs. C'est ce culte de la nature, c'est ce *naturalisme* qui donne aux poëtes le sentiment du paysage, et qui rend les descriptions si attrayantes.

Nous allons jeter un rapide coup d'œil sur les productions étonnantes de l'Hindoustan. Elles ont été depuis peu révélées à l'Europe. Bien des œuvres sans doute sont encore enfouies dans les sanctuaires, ou ensevelies sous les débris des temples brahmaniques. Ce que nous en connaissons suffit pour nous montrer le développement complet de l'organisme poétique, suivant la loi que nous avons formulée dans l'exposition de nos principes : l'hymne, l'épopée, l'ode, le drame et les genres de la décadence.

Nous trouvons d'abord les *Védas*, hymnes ou prières qui remontent à la plus haute antiquité, et où l'on respire encore les

parfums de l'Éden. Le Dieu créateur y est célébré avec un enthousiasme et un spiritualisme voisins de la Bible. Ces livres sacrés, au nombre de quatre, contiennent la révélation de Brahma. La personnalité de Dieu n'est pas encore absorbée dans l'Océan de l'être. Cependant, la confusion règne déjà dans les doctrines; le polythéisme symbolique y apparaît, et avec lui le panthéisme, qui est au fond de toutes les doctrines philosophiques et religieuses de l'Inde. Ce qui étonne le plus dans ces livres théologiques et liturgiques, c'est la poésie mêlée à l'abstraction. A force de méditer sur les mystères de la religion, les âmes contemplatives se sentent pousser des ailes, comme dit Platon, et s'élèvent par delà les cieux jusqu'à l'infini. Le malheur est qu'en parcourant les régions de l'idéal, l'imagination perd de vue le réel, et, comme un navire sans boussole, voguant sur des mers inconnues, elle doit rencontrer des écueils. De là l'erreur entée sur la vérité. Les traditions se perdent, et l'esprit n'a plus conscience de la réalité qu'il a sous les yeux. C'est ainsi que les *Védas* qui, à l'origine, consacrent le monothéisme de la race patriarcale, dont descendent les Brahmanes, dégénèrent, peu à peu, en naturalisme pour se perdre enfin dans l'abîme du panthéisme émanatistique.

L'influence des *Védas* sur la civilisation indienne fut immense. C'est de là que sortirent la religion, la littérature et les institutions sociales des Indiens. Le code de Manou lui-même ne renferme que la formule législative des principes contenus dans les Védas. Ces livres sacrés sont le point de départ de toute la littérature indienne.

Nous ne nous arrêterons pas à toute cette encyclopédie connue sous le nom de *Sastras* dont les *Védas* forment la première partie, à la fois dogmatique et poétique. On trouve dans les Sastras des théories sur la médecine, la musique, la guerre et les arts mécaniques qui n'appartiennent à la poésie que par la forme, et dont le fond éehappe à notre sujet. Dans cette encyclopédie sont réunis également les différents systèmes philosophiques. Je dis les différents systèmes, car il n'est pas un coin de la pensée que n'ait exploré la flexible et pénétrante intelligence de la race théocratique de l'Inde. Le panthéisme qui y domine n'est que la synthèse, le confluent de tous ces systèmes tour à tour réalistes, idéalistes,

athéistes, théistes, matérialistes et spiritualistes, où se manifeste clairement la lutte du Brahmanisme et du Bouddhisme dans la triple voie des traditions, de l'étude de la nature et du principe mental.

Qu'on ne croie pourtant pas que la poésie ait trouvé dans l'Inde les véritables formules scientifiques. C'est un vaste chaos où toutes les traditions sont affirmées. La cause et l'effet s'y confondent. Que peut-il sortir d'ailleurs d'une philosophie panthéistique, sinon le chaos? Ce qui empêcha les Hindous de constituer un corps de doctrine digne du nom de science, c'est l'imagination qui enveloppa leurs idées du voile de la fiction poétique. Ce n'est qu'à ce titre que nous touchons à leur philosophie dont l'influence sur la civilisation et la poésie fut si prépondérante.

Les commentaires des Védas, que nous connaissons en partie par les *Oupanizadas*, l'*Ezour Véda*, le *Pouranas*, enfin le *Dharma-Sastra* ou code de Manou, loi civile et morale dont les préceptes sont exprimés dans une forme brève et sentencieuse, voilà des ouvrages qu'il est difficile de classer dans aucun genre, parce que la poésie est partout mêlée à l'exposition et à la discussion dogmatique. Nous voudrions les ranger sous la dénomination de *poésie didactique*. Mais ce genre est tellement répandu dans toute la littérature de l'Inde, qu'il en fait véritablement le fond. Chose singulière, et qui peut seule expliquer la civilisation indienne: la didactique, qui, chez les autres nations, ne s'infiltre dans la poésie qu'aux époques de décadence, pénétra chez les Hindous dès l'époque des *Védas*, sans altérer en rien la fraîcheur d'imagination des poëmes puisés à cette source commune.

Les *Pouranas*, légendes mythologiques où la puérilité se joue à côté du sublime, sont la mise en œuvre de ce symbolisme monstrueux que l'on s'étonne de voir associé à une pureté limpide d'expression dont la Grèce seule offrit plus tard le modèle. C'est une véritable débauche d'imagination. Les dieux métamorphosés en hommes et en animaux y prennent des proportions colossales. Au lieu d'abaisser, d'anéantir la forme devant l'idée divine, comme le font les Hébreux, les Hindous exaltent la forme et l'étendent démesurément pour l'égaler à l'infini. La divinité a des têtes, des

yeux, des bras, des mamelles par centaines, et ouvre une bouche qui contient l'univers et où viennent s'engloutir le temps et les générations humaines. Le dieu Siva a cinq têtes, un œil au milieu du front, et de ce front fait jaillir un fleuve, quand il représente la fécondité. Il porte sur la poitrine un collier et sur la tête un diadème de crânes humains; ses cheveux sont flamboyants et chargés de cendre, comme une forêt incendiée; le feu s'échappe de sa bouche armée de défenses menaçantes; de hideux serpents sont entortillés autour de ses bras et de ses flancs, quand il représente la destruction. La déesse *Ganga* (personnification du Gange), en descendant du ciel, se trouve enlacée dans le labyrinthe de la chevelure de Siva, semblable aux forêts de l'Himalaya. Dans son cours, le fleuve sacré trouble les sacrifices d'un Mouni qui l'engloutit et le rejette par l'oreille (1). Voilà le symbolisme indien. Il tend au sublime par la disproportion de la forme et de l'idée; mais il faudrait l'imagination complaisante des Indiens pour y voir autre chose que la charge ou la caricature des formes humaines, le sublime du ridicule ou de l'horreur. Dans la réalité, ces monstres glaceraient d'épouvante; comme fiction, c'est le cauchemar d'une imagination délirante ou le merveilleux puéril d'un peuple enfant obsédé de terreurs superstitieuses. Tous ces symboles sont tour à tour grandioses et gracieux, comme les objets qui les inspirent. La nature pose devant le poëte, et broie elle-même les couleurs sur sa palette.

Les *Poëmes épiques* de l'Inde sont les archives nationales des Hindous contenant les traditions héroïques, religieuses et mythiques de ce peuple, vastes monuments élevés d'assise en assise par la main des siècles, sous l'inspiration des prêtres. Ces traditions successives ont pu être recueillies et coordonnées par quelques hommes de génie comme Valmiki et Viasa; mais chaque génération a eu sa part dans la construction de ces édifices imposants. Les Védas, ces quatre fleuves de la parole qui jaillissent du mont sacré où Indra tient sa cour, vont, enrichis des ruisseaux et des torrents où se réfléchissent de siècle en siècle les luttes gigantesques des

(1) Voir *Cantu*, t. Ier, pp. 149 et 167.

dieux et des héros, déverser leurs flots chargés d'étoiles, d'azur, de sang et de fleurs dans l'Océan de Valmiki et de Viasa. Deux de ces poëmes nous sont connus : ce sont le *Ramayana* et le *Mahabarata*, incarnations de Vichnou sous des formes humaines.

Le premier de ces poëmes raconte, dans un cadre symbolique, la conquête de l'Inde méridionale et de l'île de Ceylan par Rama, fils de Dasarata, roi d'Ayodia ou *Delhi*. L'adversaire de Rama (Vichnou incarné) est Ravouna, prince des mauvais génies ou *démons*, noms donnés sans doute aux ennemis avec lesquels les Hindous étaient en guerre, comme aujourd'hui les Indiens révoltés appellent les Anglais, leurs maîtres, *semence du diable*. Le héros du poëme, exilé par son père, prend les habits d'anachorète et fait pénitence dans le désert. De là les descriptions lyriques du spiritualisme mystique des Brahmanes et les sentences morales jetées au milieu du récit des batailles. Il y a dans ce poëme des épisodes charmants. Le plus célèbre est la mort d'Yaginadatta, où la tendresse paternelle s'épanche en larmes si touchantes! Il n'y a pas dans toute la littérature une scène de famille plus affectueuse, plus pathétique, hormis l'histoire de Joseph qui est au-dessus de la poésie et de l'art.

Le *Mahabarata*, épopée tellement vaste que les poëmes d'Homère ne sont que des fleuves à côté de cette mer de traditions mythologiques et historiques, est la grande guerre des dieux, des héros et des géants. Il faudrait des années pour lire cette œuvre immense qui ne renferme pas moins de deux cent cinquante millions de vers. Les épisodes y sont vastes comme des poëmes ; on y trouve tous les genres réunis : élégie, lyrisme, drame, récit, description, dogme et systèmes. Là sont racontés les deux plus grands faits de l'histoire intérieure de l'Inde : la lutte des castes sacerdotale et guerrière, et la querelle entre les Koros et les Pandos, les premiers régnant à Ayodia, et les seconds, à Astinapour. Vichnou incarné sous la figure de *Krisna* prend parti pour les Pandos dépouillés de leurs États et leur assure la victoire.

Au point de vue moral, le Mahabarata est bien supérieur aux poëmes de l'antiquité païenne. Si cette conception, dégagée des fables qui l'enveloppent, appartenait à la Bible, on pourrait y

voir la figure du Nouveau Testament ou de la mission divine du Sauveur des hommes. Krisna, en effet, vient sur la terre accomplir un grand sacrifice; il participe à toutes les misères de l'humanité pour détruire le mal et présenter dans sa personne le modèle de la perfection morale. Plein de justice et de miséricorde, il demande à ceux qui veulent se faire ses disciples la foi et l'amour, le renoncement au monde et à soi-même. Tout cela est mêlé d'erreurs grossières. Le panthéisme y est clairement professé. La contemplation mystique qui dédaigne l'action, et, ne voyant partout qu'illusions trompeuses, finit par devenir indifférente sur la moralité des actes humains, voilà l'écueil de ce spiritualisme raffiné. L'Espagne catholique nous a offert les mêmes aberrations dans le quiétisme de Molinos imité plus tard en France dans les *Torrents* de Mme Guyon. Quoi qu'il en soit de ces erreurs, le *Bagavad-Gita*, épisode admirable du Mahabarata, prouve à toute évidence que la tradition primitive du Rédempteur promis au monde s'est conservée dans l'Inde, au milieu des erreurs du panthéisme. On rencontre parfois des idées si élevées sur la divinité et une morale si pure qu'on croirait lire l'Évangile. N'y a-t-il pas de quoi faire rougir les chrétiens dans ces paroles textuellement extraites du Bagavad-Gita : « L'homme qui n'a dans ses œuvres d'autre objet que moi, qui me regarde comme l'Être-Suprême, qui ne sert que moi seul, qui ne songe pas à son propre avantage, qui vit sans colère parmi ses semblables, sera à moi. » Voilà pour l'amour de Dieu. « Celui qui domine ses passions, soumet son intelligence et se montre également doux en toute chose, sera uni à moi (1), dit Krisna ou Vichnou, le verbe de Dieu. » Voilà pour la morale et l'amour des hommes. Soyons justes, la *charité chrétienne* était pressentie dans l'Inde mille ans au moins avant Jésus-Christ; inclinons-nous respectueusement devant ces inspirations sacrées, car c'est la voix de Dieu même entendue sur la scène de l'Éden par les échos de l'Himalaya. Seulement, la charité chrétienne s'étend à l'humanité tout entière, et s'adresse surtout aux déshérités de la fortune; tandis que la charité indienne est sans entrailles pour le

(1) Voir *Cantu*, t. Ier, pp. 154 et 155.

malheureux qui expie, selon la doctrine de la métempsycose, des fautes commises dans une existence antérieure.

A côté de cette poésie grave et sublime du Bagavad-Gita, se rencontrent des récits pleins de larmes et de sang. L'épisode de *Nalo et de Damayanti* est un des plus intéressants du poëme. C'est le récit d'un amour malheureux, pur, naïf, noble et constant. Les paysages y sont grandioses et gracieux comme la nature hindoustane; les aventures y sont fantasques ou terribles, les visions, éblouissantes.

L'imagination sceptique de nos climats tempérés et de nos civilisations rationnelles ne peut s'empêcher de trouver puériles, étranges, extravagantes la plupart de ces conceptions symboliques de l'antique Orient. Mais ce qu'il y a de plus merveilleux dans toutes ces merveilles, c'est la simplicité avec laquelle l'imagination se joue au milieu de ce monde fantastique. C'est une poésie où tout est contraste, et dont le charme réside dans l'expression naïve des sentiments tendres plus encore que dans la magie des couleurs.

Les épisodes du Mahabarata se chantaient ou se récitaient devant le peuple assemblé, comme l'histoire d'Hérodote aux grandes Panathénées; le Bagavad-Gita était lu comme un livre de dévotion dans les cérémonies religieuses, ce qui popularisait ces chants nationaux devenus bientôt une mine inépuisable d'inspirations lyriques.

L'*Ode héroïque*, seconde phase du lyrisme, est donc née dans l'Inde après l'épopée, conformément à la loi des évolutions génériques de la poésie. Nous connaissons peu ces œuvres lyriques. Nous en trouvons des traces dans les *Pouranas*, les derniers des grands monuments littéraires de l'Inde où l'imagination se livre aux conceptions les plus bizarres et les plus désordonnées, mais où le style conserve encore ses développements harmonieux. Le naturalisme et l'idéalisme inspirent tour à tour et tout à la fois le lyrisme indien. Le vol en est hardi, car il franchit avec la rapidité de l'éclair l'espace de la terre au ciel. Ces chants brillent comme le glaive des combats, mais sont encore fondus au feu du sanctuaire.

A cette époque où la poésie religieuse et héroïque fait place à l'inspiration personnelle, l'Inde produisit aussi des *Élégies* éro-

tiques et sentimentales, comme il était naturel à un peuple voluptueux, tendre et mélancolique, où la femme, depuis l'*Apsara*, nymphe céleste, jusqu'à la *bayadère*, incarnation de la grâce, de la musique et de la danse, faisait le charme des yeux, de l'imagination et de l'âme. Ici encore la religion mêlait ses ivresses mystiques à l'ivresse de l'âme et des sens.

La *Fable* ou l'apologue convenait merveilleusement aussi au génie indien. La croyance au panthéisme et à la métempsycose se prêtait aux métamorphoses allégoriques, et l'esprit didactique pouvait s'y donner libre carrière. L'*Itöpadesa* est le recueil le plus renommé. C'est l'Inde encore qui donna naissance à *Kalila et Dimna*, livre de fables du brahmane Bilpaï, devenu par les Arabes une des sources des *fabliaux* du moyen âge.

Le *Drame* préparé de longue main par les exhibitions choristiques et chorégraphiques des solennités religieuses, et aussi par les dialogues répandus dans les poëmes épiques, surgit tout à coup dans toute sa splendeur à la cour de Vicramaditya, qui vivait un siècle avant l'ère chrétienne. Cette époque marque l'apogée de la civilisation indienne et coïncide avec le siècle d'Auguste à Rome. La poésie est devenue un art où tout est minutieusement réglé. On ne peut se faire une idée des distinctions subtiles, des nuances, des divisions, des subdivisions établies par les docteurs indiens. La conduite de l'action, l'intrigue, les conditions de temps et de lieu, la nature et les effets des passions, les qualités des personnages selon le rang, l'âge et le sexe, le développement des caractères, les couleurs du style et les artifices de la versification, tout est soumis à des règles sévères, précises et inviolables. Il y a jusqu'à cent quarante-quatre formes d'héroïsme, et la divinité a des millions de nuances. L'idéal de la femme se compose de vingt prestiges, parmi lesquels on trouve d'incroyables raffinements de coquetterie. Tout annonce une prompte décadence dans les mœurs et dans l'art. Mais, on le voit, c'est toujours le pays des contrastes, de la variété, de l'immensité.

Le drame comme toute la littérature indienne est d'origine céleste. C'est Brahma lui-même qui le fit découvrir dans les *Védas*. La musique et la danse, ornements des cérémonies sacrées, vien-

nent aussi des dieux. Elles apportent au théâtre leur divin prestige, et attestent par leur présence la destination religieuse du drame qui ne se jouait que pour l'édification du peuple dans les circonstances solennelles, comme les fêtes du culte, le mariage et la naissance des princes. Aussi voyez comme le double but religieux et national se fait jour de toute part. Les sujets sont tirés de la mythologie. Le héros principal est un dieu ou un roi appartenant à la mythologie, à l'épopée ou à l'histoire. Les Brahmanes, — et ceci est à remarquer au point de vue de la civilisation, — les Brahmanes s'effacent devant les rois, sans rien perdre pourtant de leur autorité sacrée.

Les négociants, écartés du poëme épique, ont ici leur rôle, ce qui révèle un progrès dans les mœurs publiques. En vain voudrait-on argumenter des dialectes savants ou hors d'usage, pour établir que les deux premières classes seules pouvaient assister à ces représentations. Si les principaux personnages parlaient le *sanscrit*, les femmes le *prâcrit*, les personnages inférieurs se servaient d'un patois qui devait être la langue du peuple. L'orgueil des Brahmanes et des Xathryas aurait-il souffert ce langage, et la présence de ces personnages vulgaires sur la scène, si ce genre de spectacle eût été interdit au peuple qui participait aux fêtes publiques? Les représentations dramatiques, il est vrai, se donnaient ordinairement dans la cour des palais pour les grands dignitaires de l'État; mais les spectacles s'ouvraient aussi les jours de foire et de réunions populaires. En faut-il davantage pour prouver notre assertion?

Quoi qu'il en soit, le poëte indien ne fait pas du spectacle, comme les modernes, un simple aliment de curiosité publique. Les passions tumultueuses et malsaines, les meurtres, les assassinats, les suicides ne viennent pas troubler l'imagination et bouleverser le cœur. Ce n'est pas l'agitation qu'on cherche dans l'Inde, c'est l'inaction, le repos, le bonheur. De là ces scènes domestiques pleines de tendresse, ces tableaux d'une naïveté pastorale, qui font ressembler les drames à des idylles, mais à des idylles douces et mystiques d'où s'échappe une tiède atmosphère qui vous enveloppe de rayons, de parfums et d'ivresse. Quelquefois passe un sombre nuage chargé de tonnerre et d'éclairs; mais bientôt le soleil ramène

son sourire, et le lotos de la félicité présente à ses baisers sa corolle amoureuse. La tragédie grecque ou moderne avec ses catastrophes sanglantes ne pouvait convenir au drame indien. Les deux mobiles: terreur et pitié, s'y retrouvent; mais les terreurs sont sacrées, et la pitié, au lieu de s'attacher à des malheurs sans remède, ne s'éveille qu'au spectacle d'une infortune passagère destinée à attendrir le spectateur par le tableau pathétique des vicissitudes humaines, mais nullement à laisser l'âme sous le poids d'une inexorable fatalité. La sérénité un moment troublée doit renaître au dénoûment dans l'ivresse morale de la vertu récompensée.

L'amour qui fait le fond de tous les drames indiens, mélange de platonisme et d'épicuréisme, s'exhale dans des épanchements de voluptueuse extase; mais l'amour adultère est banni de la scène. Et si, aux yeux d'une morale sévère, les élans passionnés de la muse indienne peuvent paraître encore répréhensibles, les poëtes trouvaient leur excuse dans l'indulgente tolérance d'une religion qui permettait à l'homme de jouir des délices de la vie comme d'une faveur divine.

La distinction des genres, établie par l'art grec, n'était pas conforme au tempérament des Hindous; et si nous avons trouvé dans l'Inde les évolutions successives de l'idée poétique, c'est que cette formule constante est une loi de la nature en harmonie avec le développement de la civilisation des peuples. L'*hymne*, l'*épopée*, l'*ode*, le *drame*, ne désignent que le caractère dominant de la poésie de l'Inde. Mais il y a de tout dans tout chez les Indiens, parce que là le poëte ne prend que la nature pour guide. Ainsi la comédie est associée à la tragédie comme dans le drame moderne. Et qu'on ne s'imagine pas que ce soit un signe de décadence. Non, c'est toujours le résultat de cette tendance au repos, à la tranquillité, dont le climat de l'Inde faisait une loi à ses habitants. Aristote établit que la pitié et la terreur dans la tragédie se *purgent* l'une par l'autre; de même les Hindous consacrent l'union du rire avec les larmes pour empêcher l'âme de se troubler au spectacle de la douleur. De là ces confidents (*vita*) et ces bouffons (*vidoursaka*), espèce de fous de cour chargés de rasséréner l'horizon assombri des situations tragiques, en ramenant, par leurs

plaisanteries, l'auditoire au sentiment de la réalité. Cette confusion ou plutôt ce mélange des genres aurait de quoi surprendre sans l'explication que nous venons d'en donner; car les rhéteurs de l'Inde n'ont rien omis dans leurs classifications anatomiques; mais, loin de couper les ailes au génie, ils ont favorisé son essor en lui laissant le choix des moyens.

L'exposition du sujet, au lieu de se faire en action comme dans Sophocle, se fait sous forme de prologue comme dans Euripide. Puis, après les compliments d'usage au public, au prince qui donne la représentation et à la troupe, un Brahmane invoque la divinité. C'est encore par une prière que finit la pièce, car la religion préside à tous les actes de la vie. En sorte que le drame ressemble à une cérémonie sacrée, et que le public sort du spectacle comme d'un temple où l'on va chercher la parole divine, cette nourriture de l'âme. Quoique l'intrigue soit généralement simple et les péripéties bien enchaînées les unes aux autres, les unités de temps et de lieu n'existent pas dans ces vastes drames qui ont jusqu'à *dix actes* d'étendue, comprenant des événements d'une durée illimitée. Les actes ne peuvent embrasser qu'un jour dans les préceptes des docteurs indiens, mais ils s'étendent jusqu'à une année entière dans les œuvres des poëtes, et les entr'actes laissent s'écouler un intervalle immense, selon les besoins de l'action qui parfois se fractionne et perd son unité littéraire. Cependant, il est de règle dans le théâtre indien que le dénoûment doit sortir de l'action *comme la plante sort de sa graine*. Les faits dont l'accomplissement échappe au temps prescrit sont le plus souvent racontés par un acteur. Les personnages, dont le nombre est considérable, se font annoncer comme de simples visiteurs, au lieu de se faire connaître par le jeu des entrées et des sorties annoncées et motivées les unes par les autres, à mesure que se développent les différents incidents de l'action. C'est l'art dans l'enfance recourant à des expédients grossiers. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le style qui se distingue par la pureté, l'élégance et l'harmonie. Les situations tempérées s'expriment en prose : c'est la langue du dialogue. Quand la passion ou l'idée s'élève, elle prend des ailes et devient cadencée : la versification est la langue des réflexions mo-

rales, des descriptions, des sentiments extatiques. Les vers ont de huit à vingt-sept syllabes (1). On le voit, c'est toujours le pays de la variété, mais aussi de la disproportion.

Il n'y a rien à dire concernant le mécanisme du théâtre. A l'exception de la *Sangita-Sala*, ou salle de chant, dans les appartements des princes, la représentation se donnait le plus souvent dans les cours immenses des palais. Il ne paraît pas qu'il y ait jamais eu de théâtre proprement dit, avec l'appareil de costumes et de décorations de la scène moderne. C'est en plein air, il est vrai, que s'élevait le théâtre grec, mais le mécanisme inventé ou perfectionné par Eschyle n'existait pas dans l'Inde.

Malgré l'étendue de leurs pièces, les poëtes indiens sont loin d'égaler les Grecs pour la fécondité du génie. C'est une preuve irrécusable de la rareté, mais aussi de la solennité de ces représentations scéniques. Nous ne possédons que trois drames de *Kalidasa* et trois de *Bavahbouti*, les deux premiers poëtes dramatiques de l'Inde. Le roi *Soudraka* s'exerça aussi dans ce genre de poésie. Mais la tragédie la plus remarquable est *Sakountala*, qui a pour auteur Kalidasa, le plus beau diamant de la couronne de Vicramaditya. On peut mettre ce chef-d'œuvre en parallèle avec ce que la littérature offre de plus parfait pour le fond comme pour la forme. Toutes les qualités de Kalidasa y sont en relief : naïveté, douceur, pureté, grâce, délicatesse, tendresse, profondeur de sentiments exprimés dans un style d'une simplicité et d'une magnificence incomparables.

Après Kalidasa, le théâtre indien entre dans sa période de décadence par les descriptions à perte de vue des moindres détails de la nature et les raffinements d'une versification démesurée. La morale se corrompt aussi par les exemples funestes des dieux de la mythologie indienne, et la satire se glisse dans les croyances. Cependant Bavahbouti résiste à la contagion, et, dans ses drames héroïques, s'élève à une hauteur prodigieuse. Il est sombre et ter-

(1) Plus tard, le nombre des syllabes alla jusqu'à cent quatre-vingt-quatorze.

rible comme la voix du tonnerre; sa parole brille comme l'éclair ou le glaive, et se précipite en flots orageux comme le torrent. C'est l'Eschyle de l'Inde; Kalidasa en est l'Euripide. « La poésie de Bavahbouti, grandiose et passionnée, dit Lamartine, fait éclater un chaos sublime d'accords majestueux, semblable au géant des tempêtes, qui, d'un pied d'airain frappant les portes infernales, touche de son front le dôme des cieux, et couvre de ses ailes obscures l'Océan, qui mugit et bondit sous sa puissance (1). »

Nous venons de caractériser la dégénérescence du drame qui marque la décadence de l'art chez les Hindous, comme chez les Grecs. Tout est démesuré dans l'Inde. L'âge d'or de cette littérature présentait des conceptions gigantesques; la décadenee n'offre plus que des bagatelles, mais ce sont encore des bagatelles gigantesques. Il n'y a plus d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. La science ici comme ailleurs tue la poésie. C'est le règne des philologues, des rhéteurs, des critiques, des astronomes et des mathématiciens.

Nous ne pouvons terminer ce court aperçu sur la civilisation et la poésie indiennes, sans dire un mot de la religion de Bouddha et des monuments littéraires qu'elle a produits. Le bouddhisme, prêché dans l'Inde au VIme siècle avant notre ère par Çakyamouni, forme un des principaux événements de l'histoire des Hindous. C'est maintenant la religion de la plus grande partie de l'Asie, depuis le Népaul jusqu'au Japon, en y comprenant le Thibet, la Chine et la Corée. Il ne peut donc nous être indifférent d'envisager les principes fondamentaux de cette doctrine et de caractériser la littérature nouvelle qu'elle a créée et que nous connaissons aujourd'hui en partie, grâce aux savants orientalistes d'Angleterre et de France. Le bouddhisme est le protestantisme indien dérivant du brahmanisme comme les Églises réformées en Europe découlent du catholicisme. Si la religion de Bouddha avait su s'affranchir du panthéisme, je dis mal, de l'anthropolâtrie et de la métempsycose, elle serait un acheminement au triomphe du christianisme en

(1) Voir le *Cours familier de littérature*, p. 441.

Asie, car elle s'est manifestée comme une protestation contre le régime avilissant des castes. L'égalité et la fraternité étaient la base de sa réforme sociale; et sa morale douce et bienfaisante contenait le germe des vertus chrétiennes. Mais le vice radical de la religion bouddhique est le *nihilisme*, c'est-à-dire l'anéantissement de l'homme considéré comme le but final de la science et de la vie, la délivrance des misères et des douleurs qui affligent l'humanité, l'affranchissement de la métempsycose qu'on obtient par l'ascétisme religieux. Plus d'immortalité donc, et plus de Dieu dans le ciel, car *Bouddha*, l'intelligence suprême, représenté par un homme parvenu à l'extinction de son être dans le Nirvâna ou le néant, est la personnification de l'athéisme. Il n'y a d'ailleurs dans cette doctrine ni création, ni Dieu personnel existant de soi, ni Providence. Et voilà une religion professée par plus de *deux cents millions* d'hommes en Asie!

O nature humaine, jusques à quand seras-tu le jouet de l'imposture et de la superstition?

Pour déshériter l'âme de ses immortelles croyances, il a fallu arracher du cœur de l'homme les passions, les affections, les désirs. De là cette vie de privations et de pénitence, cet ascétisme sévère qui imposent le respect à la foule, et tout cela pour aboutir au néant! D'un autre côté, l'habitude de prendre la réalité pour une illusion produit l'indifférence sur les actes humains, et la morale se trouve désarmée devant la corruption.

Quelle peut être la source de cet attrait puissant qui porte des milliers d'anachorètes à renoncer à toutes les joies de la vie pour se plonger dans une contemplation stérile où se perd la conscience du monde et de soi-même? Cette source il ne faut pas l'aller chercher loin : c'est l'orgueil, ce vieil ennemi de l'homme, qui, par un étrange raffinement, se cache ici sous les haillons du mendiant afin de mieux éblouir les masses par le détachement apparent des grandeurs humaines.

L'idéalisme contemplatif de Bouddha mentait trop à la nature pour se soutenir à l'état d'abstraction. On comprit que cette divinité de chair qui s'évanouissait à la mort pouvait cesser quelque jour

de recevoir l'encens des mortels; et l'imposture des prêtres, pour mieux enchaîner des populations ignorantes et crédules, éleva aux honneurs divins le grand pontife, représentant de Bouddha. Le *Dalaï-Lama*, tel est son nom, cachant sa divinité au fond des temples, est remplacé à sa mort par celui des hommes qui lui ressemble le mieux; et cette comédie se joue encore aujourd'hui dans l'ombre des cloîtres, au sein des populations dégradées qui attribuent au dieu le don de l'immortalité.

Ce n'est pas à ses dogmes, c'est à sa morale pleine de charité, non moins qu'à son ardent prosélytisme, que la religion de Bouddha dut sa rapide propagation dans l'Asie. Mais ce qui contribua surtout à sa popularité, c'est l'emploi des idiomes vulgaires dans la prédication, forme nouvelle donnée à l'enseignement religieux par Çakyamouni. Et quand les sectateurs de Bouddha rédigèrent en corps de doctrine la tradition orale du maître et de ses premiers disciples, ils employèrent le *prâcrit* et le *pâli* concurremment avec le *sanscrit*, pour mettre l'enseignement à la portée des classes inférieures. C'était là un actif moyen de propagande. Mais, d'autre part, la prédication qui se débarrassait des formes savantes et de la versification des œuvres brahmaniques, et la rédaction précipitée des premiers livres Bouddhiques firent naître cette nouvelle littérature sous des conditions défavorables. C'est en vain que, pour lutter contre le brahmanisme, les Bouddhistes entassèrent volumes sur volumes, ils ne surent que copier leurs rivaux dans l'art et dans la science. Leur originalité ne se manifeste que dans les livres sacrés qui ont pour but de faire connaître la doctrine du fondateur et l'histoire de sa vie. Les *Pitakas* renferment toute la littérature primitive ou indienne du bouddhisme. Les *Soûtras*, qui contiennent les discours, se divisent en deux parties. La première est celle qui offre le plus d'intérêt, parce qu'elle a été rédigée sous l'inspiration des entretiens du maître. Les sentences versifiées s'y rencontrent mêlées aux discours en prose. Il y a là du moins de la simplicité et du naturel. Mais les Soûtras développés, parmi lesquels se place la légende de Bouddha ou *Lalita-Vistâra*, forment un incroyable tohu-bohu d'extravagances qui n'ont aucun

nom en littérature, mais qui servent à prouver par quelle fantasmagorie on captive l'imagination des peuples crédules et supertitieux de l'Orient. Les myriades de dieux, de déesses et de démons enfantés par les cerveaux en délire des Brahmanes et des Bouddhistes sont sans cesse évoqués pour faire cortége à la divinité favorite et entretenir ainsi la dévotion des fidèles. Les légendes, remplies d'apparitions merveilleuses embrassant toutes les vies animales, humaines et divines de Bouddha et de ses saints, sont exposées dans des récits et des descriptions interminables qui exciteraient un inextinguible rire chez les Occidentaux, s'ils ne produisaient bientôt un insurmontable ennui. La cause véritable de toutes ces exagérations, c'est le désir de dépasser le brahmanisme par la mise en scène d'un merveilleux sans égal. Le *Latita-Vistâra* présente cependant des chants de louanges (*Gâthâs*), pleins d'élévation et d'enthousiasme, où les Dévas, divinités brahmaniques, viennent consacrer la victoire de Çâkya sur ses ennemis conjurés.

Mais les croyances et les traditions primitives qui sont la séve même de la poésie, et sans lesquelles ils n'y a ni lyrisme sacerdotal, ni épopée, comment auraient-elles pu conserver leur prestige, dans une religion qui avait pour but de ruiner leur empire?

En général, la langue des écritures bouddhiques est incorrecte, et elle le fut dès l'origine par suite des persécutions qu'endurèrent les Bouddhistes sur le sol de l'Inde dont ils furent enfin chassés. Les images et les comparaisons sont fantastiques et sans réalité; la composition et le style, sans ordre, sans mesure, sans harmonie. L'art semble étranger à ces livres indigestes où la prose est lourde et traînante, les vers, monotones et insipides.

Au point de vue littéraire, le bouddhisme est donc bien inférieur au brahmanisme. Mais, malgré le dégoût qu'inspire l'étude d'une religion si absurde et si dégradante, on ne saurait trop encourager les efforts des savants européens qui consument leur vie dans ce labeur ingrat, pourvu que l'intérêt de la civilisation les guide, et qu'ils parviennent à fournir aux missionnaires chrétiens les moyens de porter à ces peuples, ensevelis dans les ténèbres de la superstition, la lumière qui doit dissiper ces vains fantômes du paganisme oriental.

L'âge des créations poétiques est passé dans l'Inde, il ne reviendra plus; cette civilisation stationnaire n'a plus rien à produire.

Le pouvoir sacerdotal, nécessaire pour guider les peuples dans les voies de la civilisation, ne peut conserver cette suprématie politique sans étouffer à la longue la libre vitalité des peuples.

Le progrès, nous l'avons dit, est produit par la liberté appuyée sur les traditions qu'elle renouvelle et vivifie; sur la route du progrès, qui n'avance pas recule. Sans la liberté, les traditions se dénaturent et laissent les peuples croupir dans l'inaction ou végéter dans l'abrutissement. Dieu seul est immuable, les peuples ne le sont pas impunément. D'un autre côté, sans les traditions, la liberté pousse les peuples à l'abîme. Ces deux forces réunies assurent la stabilité des nations. L'Inde, avec ses castes, son panthéisme et sa métempsycose, devait déchoir et tomber dans la barbarie. Cette variété qui caractérise sa nature n'était pas un élément de progrès; c'était le reflet de son climat et de sa vie intellectuelle. Mais les institutions enchaînées à la tradition des *Védas* restaient frappées d'immobilité. Le *bouddhisme*, en détruisant les castes et établissant l'égalité sociale, pouvait régénérer l'Hindoustan; mais l'anthropolâtrie et la métempsycose condamnaient à l'impuissance la religion de Bouddha. Les nations courbées sous le joug du Grand-Lama ne connaîtront jamais, sans une forte secousse de l'Occident, les bienfaits de la civilisation.

L'Inde est donc dégénérée, et le principe de la liberté ne peut rajeunir cette séve éteinte; car l'Indien, asservi à ses coutumes surannées et barbares, rejette l'élément chrétien de la fraternité, qui, seul, pourrait lui rendre la vie. C'est un cadavre couché dans l'ornière du passé, enveloppé du linceul de ses mœurs décrépites. C'est un peuple mort, il n'y faut plus penser.

Et pourtant cette race, ô néant des destinées humaines, cette race a été l'institutrice de toute l'antiquité païenne. Tout ce qu'ont produit la Perse, l'Égypte, la Grèce et Rome, dans le triple domaine de la religion, de la science et de l'art, était en germe dans la civilisation de l'Inde. Et notre Europe elle-même, héritière de l'an-

tiquité dans la science et dans l'art, est redevable à l'Inde de tous les fruits que n'ont pas donnés la civilisation des races sémitiques, le moyen âge et la liberté moderne.

II. — L'IRAN.

Parmi les pays qui, dans l'antiquité, ont recueilli l'héritage des Hindous, la Perse, connue sous le nom générique d'*Iran*, doit être ici mentionnée, car elle nous a laissé un des plus merveilleux produits de l'esprit humain : le *Zend-Avesta* de Zoroastre; sans compter les œuvres relativement modernes nées sous le ciel de la Perse.

Le monothéisme primitif, commun à tous les peuples de l'Orient, est devenu dans l'Iran le *culte des étoiles* professé par les mages qui forment la caste sacerdotale. Mais le panthéisme indien s'est changé en dualisme dans la religion de Zoroastre; Dieu, principe de la lumière, est opposé aux ténèbres, principe du mal. Les symboles grossiers ont disparu, il ne reste plus que *le culte du feu* purificateur. La croyance à la métempsycose est également éteinte. Le Dieu créateur, la chute de l'homme, la puissance du prince des ténèbres, le sacerdoce exercé par une seule tribu, l'attente d'un rédempteur précédé par une étoile, tels sont les principes religieux de l'Iran. Ne reconnaît-on pas là de singulières analogies avec les dogmes des Hébreux? Ils avaient aussi, comme eux, et plus qu'eux, horreur de l'idolâtrie. Rien d'étonnant donc si Cyrus permit aux Hébreux de relever les murs de Jérusalem, après la captivité de Babylone. Aucun peuple n'avait conservé plus de traditions primitives que les Perses. La morale de Zoroastre était aussi d'une grande pureté; elle tendait à détruire partout l'empire du mal. La caste sacerdotale chez eux n'était plus un pouvoir oppresseur. Les forces vives de la nation pouvaient se développer, sous l'appui tutélaire d'une monarchie toute patriarcale.

La poésie ancienne des Perses était sentencieuse, comme les pro-

verbes de Salomon. Le livre du Droit Éternel (*Dgiavidan khired*) peut donner une idée du génie sage et pratique de l'Iran (1). Les livres *Zends* contiennent un recueil de fables de grand renom attribuées à *Lockman*, l'Ésope de la Perse.

Malgré ce tour d'esprit didactique, les Perses avaient l'imagination riche et puissante. Leur mythologie révèle un culte poétique de la nature et des phénomènes lumineux qui la fait ressembler à l'Edda de la Scandinavie.

Il y a autant de philosophie que de poésie dans les conceptions orientales : c'est un des traits les plus caractéristiques des civilisations de l'Orient.

Les Perses antiques tiennent le milieu entre les Hindous et les Hébreux. Ils ont plus d'indépendance et de vivacité dans les images que les premiers, un caractère moins sauvage et moins sublime que les seconds. Ce qui les distingue surtout des peuples de l'Inde, c'est qu'au lieu de chercher leur idéal dans la spéculation métaphysique et la contemplation insouciante, ils le poursuivent dans l'activité morale et dans l'action,

Nous voudrions dire un mot du *Schah-Naméh* de Firdousi, poëte mahométan du Xme siècle de notre ère, qui chanta les traditions primitives de la Perse. Mais, quelle que soit la valeur de ce poëme, l'auteur était trop éloigné des événements qu'il voulait peindre pour leur conserver cette fraîcheur native qui fait la vie de l'épopée. Malgré ce défaut capital, Firdousi a su, par la force de son génie, conserver à ses récits le caractère antique de la monarchie persane, mélange d'héroïsme et de grâce, où l'on reconnaît le double sang de l'Arabe et de l'Hindou. Ce poëme manque d'unité, mais non d'intérêt. Le style en est riche et brillant.

La littérature persane devait tourner au lyrisme à l'époque mahométane : la Perse, dépourvue d'un fond national, ne laissant aux poëtes d'autre inspiration que les voluptueuses langueurs d'une vie molle et efféminée. Il n'y faut pas chercher une séve vigou-

(1) Voir le travail de Sacy, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. IX, 1831.

reuse, mais les brillants caprices de la fantaisie orientale. Cependant la grâce embellit la verve amoureuse d'*Hafiz*, le poëte de Chîraz, surnommé avec raison l'*Anacréon de la Perse*.

SIXIÈME SECTION.

L'ÉGYPTE.

Tout fait penser que le peuple égyptien tire aussi de l'Inde son origine. Au monothéisme primitif succèdent le panthéisme et la métempsycose. Les institutions ont pour base le régime des castes qui consacre la prépondérance des prêtres et des guerriers. Mais quelle différence cependant entre le génie des deux peuples! Tandis que, chez l'un, tout devient poésie, même la science; chez l'autre, tout devient science, même la poésie. A quoi faut-il attribuer cette divergence dans leurs aptitudes? au climat et à la diversité des races qui ont peuplé l'Égypte. Il y a trop de disproportion et d'extravagance, trop de petitesse et de grandeur dans les mœurs égyptiennes pour qu'il n'y ait pas eu là quelque mélange de races, problème qui malheureusement échappe aux investigations de l'histoire. Quoi qu'il en soit, c'est en passant par l'Éthiopie que les colonies indiennes vinrent civiliser l'Égypte en établissant leur domination sur les naturels du pays. Quant au climat, si l'on en excepte la vallée du Nil que ce fleuve féconde par ses inondations, il ne présente qu'un ciel torride sur un sable brûlant. La caste sacerdotale s'est concentrée dans l'étude des phénomènes célestes. C'était pour elle un but d'utilité : il fallait prévoir, par des observations astronomiques, le retour des débordements du Nil. On reconnaît là le génie positif, scientifique, géométrique de cette race inhabile aux œuvres d'imagination. La critique conjecturale, s'autorisant d'un texte de Cicéron (1), a cru devoir attribuer à l'an-

(1) *Gens Ægyptiorum quae plurimorum seculorum et eventorum memoriam litteris continet.* Cicéron.

tique patrie des Pharaons des hymnes et des poëmes comme chez la plupart des autres peuples de l'Orient. Rien n'a été découvert dans les caractères mystérieux et indéchiffrables de cette écriture monumentale qu'on nomme l'*hiéroglyphe*. On se demande avec étonnement comment la littérature égyptienne a pu s'égarer à travers les âges, alors que l'Inde nous a transmis la plus grande partie de ses œuvres. L'immortalité que cherchaient les Égyptiens sous l'enveloppe des *momies* et sur leurs audacieux monuments, l'auraient-ils dédaignée sous la forme littéraire et auraient-ils détruit eux-mêmes les souvenirs du passé pour ne pas livrer leurs secrets aux nations étrangères? On l'ignore. Peut-être leurs *papyrus* nous révéleront-ils un jour bien des trésors cachés. Attendons que la lumière se fasse. Mais si le texte de Cicéron prouve qu'ils avaient écrit leur histoire, nous n'en pouvons rien conclure, quant à leur poésie. L'esprit scientifique des prêtres égyptiens a sans doute enfanté des systèmes religieux et philosophiques bien différents du panthéisme grossier de la foule ; mais il n'y a, dans tout ce que nous savons de l'Égypte, rien qui ressemble à l'idéal poétique, rien, sinon les monuments de son architecture.

Les poëmes de l'Égypte, ce sont ces pyramides, ces obélisques, ces colonnes, ces temples, ces hypogées, qui attestent les immenses efforts de ce peuple pour échapper à l'oubli. L'histoire générale de l'art doit une attention toute spéciale aux ruines imposantes d'une architecture colossale; mais la poésie n'a pas à s'en occuper.

Tout y est monotone et d'une immobilité gigantesque qui cherche à défier le temps; tout y parle un langage muet qui écrase la pensée. Ces prêtres d'Égypte pouvaient devenir de grands poëtes en contemplant les cieux, mais leur jalouse suprématie étouffait l'art au fond des sanctuaires. On cherche en vain, sur ces immenses blocs de pierre, les traces de sueur de tant de générations qui se sont consumées dans ces constructions stériles : rien. Le contemplateur reste là stupéfait, pétrifié. C'est toute la poésie de l'Égypte, poésie éloquente dans son mutisme, car elle est le plus sublime témoignage du néant des choses humaines.

SEPTIÈME SECTION.

LA CHINE.

Nous pourrions passer sous silence une autre nation de l'Asie qui fut sans influence sur la civilisation du monde; mais il n'est pas sans intérêt de signaler ici les causes qui ont empêché la poésie de prendre un essor puissant chez un peuple aussi ancien que l'Inde, peuple enfant que le temps semble avoir dédaigné de détruire, en accumulant les ruines autour de lui : vous avez déjà nommé la *Chine*. Aucune race ne présente une physionomie plus originale. Mais aussi voyez quel isolement : au nord, le désert, à l'ouest, les montagnes du Thibet, à l'est et au sud, une mer orageuse défendent l'entrée de la Chine aux peuples étrangers. Une seule partie du pays était à découvert entre le désert et les montagnes. Aussitôt une muraille longue de trois cents lieues, et plus haute à certains endroits que des montagnes de trois mille pieds, s'élève comme une barrière infranchissable pour protéger la Chine contre les invasions et le commerce des autres peuples. On reconnaît là l'égoïsme de famille d'une race patriarcale qui ne veut vivre que de ses produits. Le pays est assez fertile pour suffire à l'entretien de ses habitants. C'est un peuple d'agriculteurs. L'empereur est le père de la nation, et il est lui-même *fils du ciel.*

Longtemps la croyance en un seul Dieu fut la religion de la Chine. L'empereur était le grand prêtre; il offrait tous les ans le sacrifice d'un taureau noir, et le blé qui servait à pétrir le pain du sacrifice était récolté dans un champ sacré que le chef de l'État cultivait de ses propres mains. La Chine ne connut point le prosélytisme des races théocratiques. Les mœurs primitives dégénérèrent bientôt dans des guerres intestines. Laotseu et Confucius, par leurs doctrines morales, s'efforcèrent en vain de ramener le peuple

à l'antique sagesse. Enfin, la religion de Bouddha précipita la Chine dans l'abrutissement d'où elle ne peut sortir que par une révolution intérieure impossible à prévoir.

Au milieu de toutes ses vicissitudes, ce peuple est resté fidèle à l'esprit de famille. Mais, chose étrange et qui vaut bien qu'on y réfléchisse : l'esprit de famille, type de la société, a arrêté les progrès de la civilisation intellectuelle en Chine. En voici la raison : la soumission filiale, pour être efficace, doit être fondée sur le sentiment d'un devoir librement accepté. Quand l'enfant est devenu homme, il doit rejeter ses lisières, et ne pas oublier qu'en dehors du cercle de la famille il a d'autres devoirs à remplir par rapport à Dieu, à la société et à lui-même. Or, le Chinois ne connaît que la famille, l'empereur, père de la nation, et ses magistrats, les mandarins. Et son obéissance, loin d'être celle d'un homme, n'est pas même celle d'un enfant; c'est celle d'un automate sans volonté personnelle. De là cette absence de dignité, cet esclavage des formes, cette politesse obséquieuse qui bannit toute spontanéité, tout sentiment vrai, toute générosité naturelle. Le Chinois obéit aveuglément à un vain cérémonial, à une étiquette minutieuse où tout est réglé d'avance. Le corps social est une vaste machine dont l'empereur fait mouvoir à sa guise les rouages humains. Les lois reposent sur la morale, mais une morale dont les maximes élevées restent sans influence sur les masses. Dans la pratique, tout se réduit à des formes puériles où l'être moral perd sa liberté. Le mérite se mesure à la ponctualité servile, à l'exactitude mathématique des bonnes manières, de l'attitude, du geste et du costume. En dehors de ces démonstrations, dont l'inobservance est sévèrement punie par les lois, le culte religieux est libre; mais le Chinois n'a guère le temps d'y songer, car il ne s'appartient pas. Sa vie est un va-et-vient continuel, une agitation sans trêve et sans repos. Au reste, nul lien puissant entre les hommes. Dans les relations commerciales, le plus rusé l'emporte, et tous les moyens lui sont bons, pourvu qu'il réussisse; il importe peu, en réalité, qu'on soit honnête homme, pourvu qu'on soit un homme honnête. L'égoïsme de famille dessèche le cœur, à ce point que chaque famille reste

isolée, sans nouer aucun de ces rapports de bon voisinage qui font le charme de la vie sociale. Chacun vit chez soi et se suffit à lui-même. L'obéissance passive exclut toute liberté. Le progrès est impossible chez une nation qui se refuse à entrer en communication avec les autres peuples, et où la religion des tombeaux défend à l'homme de quitter sa patrie.

La civilisation matérielle s'éleva rapidement chez eux à une grande puissance. Les trois inventions merveilleuses qui transformèrent l'Occident : l'*imprimerie*, la *boussole*, la *poudre à canon*, étaient connues en Chine bien avant de se produire en Europe. Et la Chine est restée stationnaire, car elle ne voyait dans ces merveilles que des jouets d'enfants. La nature sait pourvoir à tout. Elle crée des passe-temps pour les peuples qui contemplent éternellement les mêmes scènes et qui ont renoncé aux grandes conquêtes de l'intelligence. Voilà la Chine.

Quelle littérature pouvait sortir d'une telle civilisation? une littérature souvent mesquine, puérile, compassée, mais ingénieuse et exacte, s'exerçant sur des sciences positives et pratiques: philosophie morale, astronomie, mathématiques, agriculture, architecture enfin. Mais l'idéal, mais le sentiment du beau n'est pas dans la nature du Chinois. Jamais nation ne fut plus prosaïque. Partout où il faut de l'art, ils mettent de l'artifice et du métier. Leur langue, d'ailleurs, leur interdisait toute inspiration spontanée. Leur alphabet est une combinaison de figures hiéroglyphiques, isolées comme les familles chinoises, et dont la place est fixée avec une exactitude aussi rigoureuse que l'étiquette sociale. Chaque signe représente une idée, et rien ne peut y être changé. Ce sont comme autant de cases étiquetées dans lesquelles la pensée s'emprisonne sans pouvoir s'en dégager. L'inspiration personnelle n'y peut rien. Tout est lieu commun. Il n'y a pas deux images pour exprimer la même idée. C'est dans cette étude stérile que l'écrivain consume ses facultés. Rien n'est libre, donc rien n'est poétique, dans le vrai sens du mot. Flexibilité, mouvement, enthousiasme, ces mots ne sont pas chinois, parce qu'ils ont des ailes. Vous trouverez de la couleur, mais non du coloris. Les Chinois dédai-

gnent tout ce qui vient de l'imagination; ils ne visent qu'à l'utile.

Cependant la Chine a sa poésie, poésie numérique, spéculative, pythagoricienne, si je puis dire, faite pour plaire à des imaginations géométriques plutôt qu'éthérées et sentimentales.

Il nous reste un monument de l'ancienne littérature chinoise, les *King*, livres sacrés mis en ordre par Confucius, et qui contiennent en partie les doctrines morales de ce philosophe et de Laotseu, son prédécesseur. Un de ces livres, le *Chi-king*, est le recueil des chants populaires de la Chine. On le devine, l'inspiration y est lyrique et épico-lyrique, comme la première floraison de l'art chez tous les peuples. Ces chants primitifs ne sont pas aussi froids et aussi décolorés qu'on pourrait le croire, à en juger par les productions d'un autre âge. Il y a du sentiment et une grâce naïve dans ces détails souvent puérils. Les *King* ont une valeur morale bien supérieure à leur mérite littéraire. On y reconnaît sans peine la main de Confucius. Le *parallélisme* règle la cadence de ces chants comme dans la poésie hébraïque.

Quant à l'épopée, elle n'a pu naître chez cette race patriarcale dont la plupart des événements furent des luttes intestines propres à alimenter le drame, mais nullement à produire le poëme épique. Leur conquérant, Chi-Ouang-Ti, fut un destructeur d'idées. C'est lui qui avait fait brûler tous les livres chinois. L'empereur *Vouti*, autre conquérant, fit écrire les annales du passé; mais la raison pratique des Chinois était formée. La muse sévère de l'histoire pouvait seule inspirer les littérateurs. Le génie épique, qui vit de fictions, est étranger à l'esprit chinois, qui ne vit que dans la réalité.

Mais le drame, qui n'a jamais reçu aucun encouragement public et auquel la poésie a toujours fait la guerre, s'est constamment reproduit en Chine avec une incroyable ténacité. Pourquoi ce genre de poésie est-il plus conforme que tout autre au tempérament chinois? parce qu'il est l'imitation de la vie réelle. Or, les Chinois, fins et profonds observateurs, sont versés dans la connaissance de l'humanité. Ils devaient donc réussir en ce genre, non au point de créer des œuvres d'art, mais des œuvres de métier.

La scénique cependant est puérile et grossière. Pour changer de lieu, on traverse la scène à cheval sur un bâton, et l'acteur informe le public de l'endroit où il est descendu. Le mérite de ces pièces est tout entier dans l'intrigue habilement conduite et exactement calquée sur la réalité, ce qui en fait de précieux tableaux de mœurs. Les événements historiques y figurent, malgré la défense de mettre les empereurs et les magistrats en spectacle. Le plus souvent ce sont des intrigues de famille pleines d'incidents inattendus. Le mépris qu'inspirent aux Chinois les œuvres d'imagination et les comédiens, assimilés aux bateleurs, n'ont pas permis l'érection d'un théâtre permanent. Cette bohême dramatique va de province en province promener ses jeux scéniques; et l'empereur, pour se distraire des soucis du trône, rassemble parfois ces acteurs ambulants qui alternent avec les danseurs de corde et les marionnettes, spectacle si conforme aux usages de ces hommes étranges, véritables marionnettes vivantes.

De toutes les formes de l'art, celle qui devait être cultivée avec le plus de prédilection est ce genre d'épopée bourgeoise qu'on nomme *roman*. La raison en est encore dans ce réalisme ennemi de la fiction qui favorisa l'éclosion du drame.

Quand les événements tournent à la prose, l'histoire, dans la littérature sérieuse, et le roman, dans la littérature légère, sont les deux genres le plus en faveur, l'un pour les esprits solides et laborieux, l'autre pour les esprits frivoles et les gens désœuvrés. L'histoire et le roman, embrassant toutes les faces de la réalité, satisfont ainsi les besoins intellectuels des peuples qui n'ont pas ou qui n'ont plus le sentiment de l'idéal poétique. L'histoire assiste comme témoin aux événements qui se déroulent sur le théâtre de la vie publique où les personnages paraissent en costume officiel. Le roman se tient derrière la coulisse pour peindre les personnages en déshabillé. C'est un indiscret qui écoute aux portes, pénètre dans le sanctuaire de la famille, et révèle les secrets de la vie privée. Trop souvent, hélas! dédaignant la vertu, il aime à hanter les mauvais lieux, se mêle à l'orgie, et, d'une plume avinée, étale au grand jour les honteux mystères du cœur humain.

Le roman glisse donc sur une pente fatale. Il est des genres, comme la tragédie, où l'écrivain est forcé de se respecter lui-même; ici, pour trouver l'élément poétique, il faut le plus souvent mettre les personnages en révolte contre l'état social et les faire voyager dans le pays des chimères. C'est là le danger de cette nourriture malsaine qui dégoûte de la vie réelle les natures impressionnables. La sécheresse d'imagination des Chinois les défend contre ces écarts; et, bien que le dédain avec lequel le bon sens chinois accueille cette littérature banale laisse à l'écrivain une certaine liberté d'allures, le roman chez eux est une peinture de mœurs publiques et privées sans danger pour la société. Leur police ombrageuse ne s'inquiète nullement de ces intrigues inoffensives qui ne s'écartent en rien des usages de la nation. Parmi ces usages, il en est que réprouve la morale universelle. C'est ainsi que le suicide, pour sauver son honneur et se débarrasser du fardeau de la vie, est regardé comme un devoir. Mais telle est la barbarie de ce peuple que ni la religion, ni la loi civile ne défendent à l'homme d'attenter à ses jours.

L'intérêt du roman chinois est dans la peinture fidèle des mœurs, mais surtout dans les situations qui mettent l'homme aux prises avec les vicissitudes de la destinée. Presque rien n'est accordé à l'imagination; mais les passions humaines y trouvent parfois de profonds accents. Cette littérature n'est donc pas à dédaigner. Il y a là des scènes de famille qui n'ont de pendant que dans la Bible pour la naïveté, la pureté des caractères et le pathétique des situations. Sous le rapport de l'exécution, le roman chinois, disproportionné dans l'ensemble, abonde en détails ingénieux, mais d'une minutie et d'une futilité exorbitantes. L'intrigue se noue et se dénoue avec beaucoup d'adresse, mais on sent que le souffle de l'enthousiasme ne soulève jamais ces lourdes poitrines. Tout est froid, prosaïque et compassé, sauf dans les moments où parle la passion.

Ce peuple ne sera jamais grand par l'imagination, mais sa raison pratique et sa civilisation matérielle pourraient l'élever à de hautes destinées, s'il consentait à échanger ses idées en même temps que

ses produits avec l'Europe. Déjà ses relations avec l'Angleterre semblaient effacer peu à peu ses préjugés nationaux contre les étrangers. Et voilà la guerre qui recommence entre ces deux peuples trop séparés de mœurs et de principes. Tout est donc remis en question. La guerre transformera-t-elle le caractère chinois? C'est demander si une nation qui a vécu plus de quatre mille ans sans changer d'esprit, peut se transformer au contact d'une civilisation étrangère, quand la haine de l'étranger coule avec son sang dans ses veines.

LIVRE SECOND.

LE MONDE CLASSIQUE.

PREMIÈRE SECTION.

LA GRÈCE.

I.—*Préliminaires.*

La Chine nous a fait perdre les sentiers lumineux de l'art; secouons cette poussière de la réalité vulgaire, et pénétrons dans la patrie de l'idéal. La Grèce! à ce nom, quel homme d'imagination et de sensibilité peut s'empêcher d'être ému? C'est la mère de la poésie moderne, c'est la terre classique de la philosophie, des lettres et des arts. Saluons-la donc, et sans nous laisser éblouir, nous chrétiens, par cette Vénus de l'art, décernons-lui, autres Pâris, la palme de la beauté. La beauté! c'est la définition de l'art grec. Chez les nations de l'Orient que nous avons parcourues, nous avons trouvé les éléments du beau : l'idée et la forme, mais partout la disproportion, l'extravagance, l'opposition, quelquefois la stérilité. Chez les Hébreux, l'idée emporte la forme : c'est le sublime

de l'enthousiasme prophétique; chez les Arabes, c'est le sublime de l'indépendance morale, puis les mille jeux artificiels de la forme; chez les Égyptiens, c'est le mystère de la pensée dans la forme architecturale aux proportions gigantesques; chez les Hindous, c'est le sublime dans l'indéfini, le mysticisme religieux de la pensée et le symbolisme extravagant de la forme; chez les Chinois, c'est l'idée pratique et sans ailes appliquée à la morale. La Grèce seule réalise d'une manière originale le grand problème de l'art: l'*harmonieuse union de l'idée et de la forme*, sans sacrifier la réalité à la fiction, comme les Hindous; ni la fiction à la réalité, comme les Chinois; enfin sans laisser planer l'idée au-dessus de la forme, comme les Hébreux.

Tâchons de saisir la nature de l'art grec qui forme l'essence de cette civilisation merveilleuse. L'idée divine, en Orient, soit qu'elle apparaisse directement à la conscience ou qu'elle se révèle à l'imagination, en s'incarnant dans un symbole, déborde la forme et rompt ainsi l'harmonie des deux termes qui constituent l'idéal. C'est l'infini, chez les Hébreux, l'indéfini, chez les Hindous, mais le *fini*, la perfection de la forme encadrant l'idée tout entière n'existe que chez les Grecs. Le domaine de l'imagination est désormais circonscrit. La forme sensible, au lieu de s'abaisser devant l'idée ou de s'étendre indéfiniment pour l'embrasser dans un symbole panthéistique, fait descendre le divin dans l'humain. Ce n'est plus Dieu tel qu'il est conçu en lui-même par l'intelligence, ce n'est plus la nature matérielle divinisée, c'est la nature morale, c'est l'homme déifié, le type humain substitué au type divin. L'*anthropomorphisme* remplace le *naturalisme*. Plus de mystères et plus de nuages dans la poésie. L'idéal se présente dans toute sa réalité plastique devant l'imagination du poëte. La religion devient un art, ou, pour parler plus exactement, il n'y a plus qu'une religion, c'est *la religion de l'art*. Pour arriver là, il a fallu sacrifier l'idée divine à la forme sensible. Tout en admirant l'art classique, il faut savoir protester au nom de la conscience, car le type humain appliqué à la divinité n'est pas chez les Grecs un type moral; et nous verrons ces idoles de chair, créées par Homère et sculptées par Phidias, faire rougir l'humanité, en se plaçant au-

dessus de la morale par un honteux privilége. Aussi, plaindrons-nous du fond du cœur ceux qui, se traînant à la remorque du passé, veulent imiter l'inimitable, si, guidés par les lumières de la civilisation, ils refusent de comprendre la transformation de l'art opérée par le déplacement des conditions de l'idéal dans la poésie moderne, et s'ils gémissent encore de voir l'Olympe et le Parnasse détrônés par le Calvaire.

Assistons maintenant au développement de la poésie grecque dans ses rapports avec la civilisation.

Le caractère de la race indo-germanique est la *variété*, disions-nous, en parcourant la civilisation de l'Inde; et cette variété qui se reflète dans la mythologie et dans l'art, nous en avons trouvé le principe dans la nature du sol et du climat. Mais, à côté de cette variété produite par la richesse d'une nature incomparable, l'Inde nous offrait le spectacle d'un peuple porté à l'*inaction* et consumant sa vie dans une voluptueuse mollesse et dans les extases de la contemplation mystique : autre influence du climat, mais, aussi, de l'orgueilleux despotisme du pouvoir sacerdotal qui frappait d'immobilité toutes les institutions. C'est l'exagération de cette suprématie théocratique qui, dans l'Assyrie et l'Égypte, a tenu l'art enchaîné à l'ombre du sanctuaire.

La Grèce, à la faveur d'une position géographique exceptionnelle, unit à la variété intellectuelle le principe de l'activité, du mouvement, de la liberté. Placée entre l'Europe et l'Asie, pour relier les deux mondes : l'Orient et l'Occident, la tradition et la liberté, la triple Grèce avec ses trois mers, ses îles innombrables qui l'entourent de toute part, ses montagnes couvertes de forêts, ses vallées riantes et fécondes, ses fleuves aux bords enchantés, ses sites pittoresques, son climat tempéré entre le ciel brumeux du Nord et le ciel brûlant des tropiques, était destinée à montrer ce que peut l'homme, quand, éclairé par les traditions du passé, il prend une généreuse initiative, et suit l'impulsion de la nature, en se livrant avec ardeur à son activité personnelle. La voix des vents, des flots et des montagnes partout disait à la Grèce : indépendance et liberté.

L'harmonieuse diversité du langage produite par la variété des

climats favorisait le rapide essor des idées. L'énergie du Nord et la douceur du Midi, l'abondance et la richesse de l'Orient, la précision et l'exactitude de l'Occident se combinèrent à ce point dans la langue des Hellènes si féconde en dialectes, en combinaisons heureuses de voyelles, de consonnes, de diphthongues, de mots composés, que l'idiome national devint susceptible des plus habiles nuances de la pensée, du sentiment et du style, en gardant toujours ce sage tempérament entre la sécheresse et l'exubérance qui évite tous les écueils du génie littéraire.

Grâce à la richesse d'un tel instrument de communication intellectuelle, on vit s'établir bientôt dans toutes les contrées de la Grèce, un courant d'idées qui transforma les traditions, les mœurs, les institutions, et fit tenter à l'esprit grec toutes les voies de la pensée. Le génie aventureux et entreprenant des insulaires était aussi favorable aux travaux de l'intelligence qu'au commerce et à l'industrie. Resserrées dans un espace étroit, les différentes peuplades des îles et des côtes maritimes devaient déborder les unes sur les autres; de là, ces migrations successives qui changent la face du pays et amènent l'établissement des colonies, un des plus puissants moteurs de la civilisation antique. Parmi ces colonies, il en est aussi qui viennent de l'Orient et répandent, par le mélange des races, des idées nouvelles, un esprit nouveau. Heureusement pour la Grèce, ces éléments hétérogènes ne purent dénaturer son caractère original. Elle sut imprimer son cachet à ces emprunts étrangers, par le sentiment de la beauté esthétique, par l'harmonie de ses conceptions. Bien plus, c'est par sa réaction contre l'Orient que la patrie des Hellènes conquit son originalité artistique et sociale. Vous allez voir.

II. — *Temps primitifs : le lyrisme sacerdotal.*

La première population de la Grèce était d'origine orientale. Sortis de l'Asie Mineure, les *Pélasges* s'étaient fixés dans la Thrace, et de là s'étaient répandus dans la Thessalie, l'Épire, la Béotie, l'Attique et le Péloponèse. Un nuage épais, que la critique n'est pas

parvenue à dissiper, dérobe à nos regards cette civilisation primitive de la Grèce. Nous en savons assez néanmoins pour affirmer que la Thrace fut le berceau de la poésie grecque. Là était la Piérie où les Muses inspirèrent les premiers chants. Au sud de la Thrace s'élevaient ces montagnes, habitées par les dieux et les muses; l'Olympe, le Parnasse, le Pinde, l'Hélicon. Là coulait le Pénée; là s'étendait la vallée de Tempé. C'était aussi dans ces lieux qu'Apollon avait vécu parmi les bergers, et que les géants avaient entassé Pélion sur Ossa. Nous ignorons la constitution intérieure des royaumes pélasgiques, mais nous savons, par les constructions cyclopéennes de cette race agricole et par le caractère hiératique de ses chantres sacrés, que la caste sacerdotale y dominait comme en Orient. Olen, Musée, Linus, les Eumolpides sont des noms de mystagogues conservés par les âges, mais dont il ne reste aucun monument poétique.

Un seul de ces chantres, personnification éclatante d'une école de poëtes, se présente à nous entouré d'une auréole de splendeur par la mythologie, mais tellement voilé par le double rideau des siècles et du sanctuaire, qu'il nous est impossible de distinguer clairement ses traits. Orphée, tel est son nom, fut un chantre civilisateur. Vraisemblablement initié aux mystères des Cabires, dans l'île de Samothrace, il institua lui-même des mystères dans la Pélasgie, en l'honneur du Dieu suprême (*Zeus*) et des puissances démiurgiques (la *triade*). Il abolit les sacrifices humains et établit des cérémonies expiatoires. Il cherchait surtout à éteindre les haines héréditaires et à pacifier des populations sauvages. De là ces prodiges qui représentent Orphée sur le Rhodope, la lyre thréicienne à la main, les yeux inspirés, contemplant le ciel, et rendant les animaux féroces et les arbres même sensibles à ses divins accords. Ces fictions merveilleuses sont évidemment l'emblème de l'action civilisatrice exercée par Orphée sur les habitants de la Grèce primitive. Ce chantre, ce pontife, ce poëte célébrait l'origine du monde et l'ordre établi au sein du chaos; il inspirait aux hommes la sagesse et leur enseignait les lois de la morale.

Ses chants étaient des hymnes monothéistes ou symboliques. Les premiers consistaient en prières invocatoires, dont la formule était consacrée dans les initiations des mystères, où le grand ordon-

nateur des mondes, adoré sans voiles, apparaissait à l'intelligence de l'initié. Le *monothéisme* était donc la religion primitive des Pélasges, comme le prouve assez l'oracle de Dodone, centre religieux de toute la Grèce pélasgique. Mais l'influence orientale et aussi la faiblesse de l'esprit qui ne sait croire d'une manière irrésistible qu'à ce qui frappe les sens, créèrent le *naturalisme symbolique* où tous les attributs du Dieu suprême et les forces de la création furent personnifiés sous des emblèmes qui finirent par usurper la place du Dieu créateur. C'est ainsi que naquit en Grèce le *polythéisme*. Déjà Olen avait introduit à Délos le culte d'Apollon et de Diane, le soleil et la lune, enfantés par Latone, c'est-à-dire les ténèbres. Le culte de Cérès, déesse des moissons, remonte également à l'époque pélasgique. Le hiératisme orphique admit cette déification de la nature, dont la source n'est pas seulement dans le besoin de se représenter la divinité sous des images sensibles, mais aussi dans l'ignorance des lois physiques qui régissent la matière. Outre ses hymnes d'initiation, Orphée composa donc des chants symboliques réservés au culte public ou à la religion populaire, et c'est dans ces élans lyriques d'un pieux enthousiasme qu'il faut chercher les premiers bégayements de l'art grec, inséparable de la religion.

Malheureusement, l'antiquité ne nous a pas légué les poëmes d'Orphée déchirés par l'épée des Hellènes. Homère et Hésiode, représentants d'une autre civilisation, ne font pas mention du prêtre de la Thrace. Mais, malgré l'assertion mal comprise d'Hérodote et de Cicéron, la personnalité d'Orphée appartient à l'histoire. Hésiode, Arion de Méthymne, Terpandre, Pythagore, les stoïciens se transmirent, en le défigurant, l'héritage de son dogmatisme. Les logographes et les écrivains du siècle de Périclès nous offrent des témoignages irrécusables de son individualité historique et de l'élévation de son génie mystique. Plus tard, il devint, entre les mains des philosophes d'Alexandrie, la pierre angulaire du syncrétisme mythologique, opposé, par le néoplatonisme, comme la plus redoutable machine de guerre, au christianisme naissant. On prétendait faire remonter jusqu'au théologien de la Pélasgie la doctrine du Christ qui allait réduire en poudre

l'édifice vermoulu du polythéisme. Les Pères de l'Église eux-mêmes s'emparèrent de cette arme pour la retourner contre leurs adversaires, en faisant d'Orphée le précurseur mythologique du Christ, et retrouvant en lui un écho de la tradition primitive perpétué à travers les siècles, pour rendre témoignage au Verbe éternel, dont la parole venait réveiller le monde endormi à l'ombre de la mort. Ce n'est donc pas sans raison que nous nous arrêtons complaisamment sur la figure du premier grand civilisateur de la Grèce. Les poëmes qui lui furent attribués par les Alexandrins ne sont revêtus d'aucun caractère d'authenticité ; on reconnaît, cependant, le fond de sa doctrine sous cette enveloppe brillante, mais recherchée, manteau d'emprunt qui décèle un siècle de décadence, et qui n'imite que par intervalle la simplicité candide et les plis sévères de la robe du prêtre. Un de ces poëmes raconte sous une forme épique l'expédition des Argonautes. Orphée avait fait partie de cette périlleuse entreprise qui fut le premier éveil de l'activité nationale des Grecs. Le chantre sacré de la Thrace vivait donc au XIVme siècle avant notre ère, c'est-à-dire deux siècles après cette première lutte des Hellènes contre les Pélasges qui avait ébranlé l'antique civilisation et replongé la Grèce dans la barbarie. C'est sur ces farouches vainqueurs qu'Orphée exerçait son action civilisatrice, en même temps qu'il consolait les vaincus par ses chants pieux.

Dans le désordre produit par la migration des Hellènes, des colonies orientales étaient venues s'établir dans l'Attique, la Béotie et le Péloponèse, sous la conduite des égyptiens Cécrops et Danaüs, du phénicien Cadmus et du phrygien Pélops, qui donna son nom à la Grèce méridionale. Ces colonies avaient apporté avec elles de nouveaux éléments de civilisation, dont l'empreinte devait rester dans la mythologie grecque comme dans les institutions des temps héroïques.

Mais la stabilité orientale, due à la prépondérance du sacerdoce, s'effaçait de plus en plus. L'activité des Hellènes allait déchirer ce réseau mystérieux qui rattachait les institutions au sanctuaire et faisait du trône le vassal de l'autel. Le bâton du prêtre devait se briser contre le glaive du héros. La liberté était à ce prix. C'est

cette grande révolution qui donna son caractère à la brillante civilisation hellénique ainsi qu'à l'art lui-même. N'allez pas croire, cependant, que le sacerdoce perdit son prestige; non : si le prêtre cessa de présider aux destinées du peuple, si le culte public échappa à son influence, il conserva le culte secret par les mystères; derrière le voile du sanctuaire se cacha l'énigme de l'avenir dont l'hiérophante devint l'interprète, et le prêtre se transfigura à travers l'encens des autels.

III. — *Temps héroïques : l'épopée grecque.*

Étudions cette révolution des temps héroïques et la transformation qu'elle fait subir à la poésie grecque. Les malheurs qui composent le mythe ou la légende d'Orphée, sont à notre avis le symbole des persécutions de la race pélasgique. Son Eurydice, c'est la civilisation sacerdotale qu'il s'efforce vainement d'enraciner au cœur des Hellènes, et qui disparaît dans l'abîme, malgré la magie de ses chants. La mort tragique du divin poëte est la défaite du sacerdoce et l'extinction de la race pélasgique dans les plaines de la Thessalie, sous l'emblème d'une vengeance exercée par les Bacchantes venant troubler les mystères du hiératisme orphique, ou par les femmes de la Thrace, furieuses de se voir dédaignées pour Eurydice. Une fois débarrassée des entraves du mysticisme, la pensée grecque s'élance à la poursuite de son idéal. Les tribus victorieuses se personnifient dans de grandes individualités héroïques qui deviennent des demi-dieux, et dont l'imagination embellit l'histoire de récits merveilleux. Ces héros civilisateurs, sortis du sein de la barbarie, sont doués d'une force prodigieuse, et s'en vont purger la terre des monstres qui la désolent. Hercule, héros dorien, étouffe des serpents dans son berceau. Armé de sa redoudoutable massue, il combat les bêtes féroces et les géants. Il prend part à l'expédition des Argonautes et délivre Thèbes de la domination d'Orchomène. Ses douze travaux représentent les douze signes du zodiaque, et son nom devient la *gloire de l'air*. (Ἡρακλῆς).

Le système épique est déjà là tout entier, avec le principe de la

mythologie grecque : l'abaissement du règne animal que divinisait l'Orient ; les puissances de la nature subordonnées à l'être moral ; le ciel lui-même incarné dans l'homme. Voilà l'union des deux mondes, voilà l'anthropomorphisme, voilà l'art grec. Les institutions politiques et sociales se forment, mais l'esprit d'indépendance met encore une barrière entre les diverses tribus qui ont chacune un héros national à leur tête.

La Crète, tour à tour habitée par les Pélasges et les Phéniciens, et conquise par les Doriens, fut le rendez-vous des dieux de l'Asie, véritable pandémonium de la Grèce future. Non pas que chaque État n'eût ses divinités tutélaires ; mais l'Ida, où Jupiter et Junon s'unirent, enfanta l'olympe homérique, comme les lois de Minos, ce Manou de la Grèce, furent le type des législations helléniques. La sagesse de Minos le constitua, dans la mythologie, juge des enfers, avec son frère Rhadamanthe, dont le nom révèle une origine égyptienne. L'Attique, colonisée par Cécrops, importateur du culte de Minerve (Παλλὰς Ἀθήνη), fut envahie au XVme siècle par les Ioniens, dont le héros, Thésée, parvint à détrôner la dynastie égyptienne, en s'unissant aux premiers habitants de race pélasgique. Thésée abolit le régime des castes, affranchit ses concitoyens du tribut humiliant imposé par Minos, combat le Minotaure, les géants, les amazones, les centaures, et, mis au rang des immortels par la reconnaissance publique, cet autre Hercule étend le cercle des récits fabuleux qui alimentent la mythologie grecque.

Thèbes, où Cadmus avait fondé sa dynastie au milieu d'une population pélasgique, devient, au XIVme siècle, le théâtre du drame le plus terrible et le plus pathétique de l'antiquité. Victime d'une horrible destinée, Œdipe monte au trône sur le cadavre de son père, tué de sa propre main, et s'unit à celle qui lui a donné le jour, après avoir délivré sa patrie du sphinx dont il a deviné l'énigme. Puni dans ses enfants de ses crimes involontaires, il est renversé du pouvoir par Étéocle et Polynice qui règnent ensuite à sa place. Polynice, proscrit par son frère, rassemble une armée dans le Péloponèse ; sept princes conjurés viennent présenter la guerre sous les murs de Thèbes ; et les deux frères tombent noyés dans le sang l'un de l'autre. Dix ans plus tard, les Épigones, des-

cendants des sept chefs, animés par la soif de la vengeance, marchent contre Thèbes qu'ils détruisent de fond en comble. Ces deux guerres et l'histoire d'OEdipe, dont s'empareront les poëtes, annoncent un temps de barbarie, mais de barbarie héroïque, où l'alliance des princes, ligués pour une cause commune, tend à former l'esprit national, en donnant l'essor à l'énergie vitale des farouches enfants de l'Hellénie.

Les traditions achéennes renferment aussi des drames sanglants. Les Achéens, unis aux Danaïdes, régnaient dans l'Argolide et la Laconie, quand les deux frères Atrée et Thyeste, fils de Pélops, s'emparèrent du trône de Mycène. Jetons un voile sur tous ces crimes, sur toutes ces horreurs des palais d'Argos et de Mycène. Tibère, Néron, Caligula, Domitien, Agrippine, Messaline, sont de pâles figures auprès des Tantale, des Persée, des Atrée, des Thyeste, des Médée, des Égisthe, des Oreste, des Clytemnestre. C'est une suite d'assassinats, de parricides, d'adultères et d'incestes qui font frémir. Ces héros n'étaient pas des hommes; c'étaient des monstres. Les poëtes épiques, antérieurs à Homère, s'attachaient à purger la terre de ces crimes, en soulevant le cœur de dégoût à la peinture de ces atrocités. Nous verrons plus tard par quel procédé les tragiques grecs parvinrent à les représenter sans exciter l'horreur et sans révolter la conscience.

Nous voici aux limites de la guerre de Troie. Avant de parler de cette célèbre entreprise, disons ce que l'art était devenu à cette époque. On s'imagine communément, quand on n'a pas la clef de l'histoire, qu'Homère a tout inventé. Vous allez voir qu'il n'a fait que reproduire, mais avec la liberté du génie. Les traditions héroïques que nous venons d'exposer ont fortement impressionné l'imagination grecque qui se plaît à les embellir, en grandissant les héros à la taille des dieux. L'orgueil des rois, jaloux de leurs prérogatives au point d'usurper les fonctions du prêtre, en associant en eux le double prestige du pouvoir et de la religion dans les cérémonies sacrées, attira dans les palais les chantres divins qui se firent les échos harmonieux des exploits du passé. Ces nouveaux *aèdes* n'appartiennent plus au sacerdoce; ils célèbrent encore les louanges des dieux, mais surtout la gloire des héros. Ils

préludent à l'épopée par des hymnes épiques où l'enthousiasme se mêle au récit. Les mythes se multiplient, et de même qu'on élève les grands hommes au rang des dieux, on fait descendre les dieux parmi les hommes. On leur donne une physionomie et des traits particuliers. Les généalogies, les actions, les exploits, les aventures, les passions de l'homme composent le tissu de la vie de ces divinités taillées sur le bloc de l'humanité, dans des proportions idéales, mais précises. Voilà le système mythologique, consacré au temps de la guerre de Troie. La considération qui entoure le *poëte* (car tel est son nom depuis la création du genre épique) lui donne la conscience d'une mission sociale. C'est encore un sacerdoce, mais un sacerdoce laïque qui ne peut plus porter ombrage aux grands. Des écoles de poëtes s'établissent dans toute la Grèce. On y apprend la *cithare* et la *phorminx*, aussi bien que les secrets de la composition poétique. Thamyris, Phémius, Démodocus, tels sont les noms des plus renommés de ces maîtres dans l'art de plaire. Homère nous les a transmis dans l'Odyssée. Or, si l'on réfléchit que deux siècles séparent le chantre de l'*Iliade* des événements qu'il raconte, on se persuadera aisément que bien des aèdes et des rhapsodes ont existé avant lui. S'il est le plus grand des aèdes épiques, il est loin d'en être le premier. Au lieu de composer des rhapsodies éparses, il créa l'*épopée:* voilà son génie.

L'événement que chanta la muse d'Homère fut la guerre de Troie. Cette célèbre entreprise, qui devait décider de l'avenir de la Grèce, en lui donnant la conscience de ses forces et en créant l'esprit national, eut encore pour cause première la vieille rivalité des Hellènes contre les Pélasges. Les Troyens dans la Phrygie étaient en effet de même race que les habitants primitifs de la Grèce (1). Le cri de guerre partit du Péloponèse où les Atrides, descendants du phrygien Pélops, dominaient à Mycène et à Sparte. Mais les chefs de tous ces États indépendants des différentes parties de la Grèce n'auraient pas consenti à courir les chances périlleuses d'une longue guerre pour venger un affront de famille, si

(1) Il ne faut pas en juger par l'*Enéide* où les Hellènes sous les murs de Troie sont appelés *Pelasgi*.

l'instinct national n'eût enflammé le courage de ces fiers guerriers. La haine des deux races avait provoqué déjà des actes d'hostilité et amené de terribles représailles. Tantale, par le rapt du troyen Ganimède, avait fait expulser sa famille; Hercule avait tué Laomédon et enlevé sa fille; à son tour, Pâris emporte Hélène sur les mers et la conduit à la cour de Priam. L'heure de la vengeance a sonné. A l'appel d'Agamemnon et de Ménélas, cinquante sept chefs prennent les armes. Parmi eux on distingue, outre les deux Atrides, des rois vaillants : Achille de Phthia, Ajax de Salamine, Diomède d'Argos, Ulysse d'Ithaque, Nestor de Pylos, Idoménée de Crète. Douze cents navires se rassemblent dans le port d'Aulis en Béotie. Pour apaiser les vents contraires, Agamemnon immole aux dieux sa fille Iphigénie. Après ce sacrifice, la flotte, montée par une armée de cent mille hommes, part pour l'Asie. Arrivés devant Troie, les Grecs mettent leurs vaisseaux à sec sur le rivage, construisent leur camp sous les remparts de Pergame, et le combat s'engage.

Ici commence le poëme d'Homère. La discorde se jette entre Achille et Agamemnon, qui vient d'enlever au chef des Myrmidons Briséis, son esclave. Achille se retire dans sa tente et refuse aux Grecs le secours de son bras. Chrisès, prêtre d'Apollon, outragé par le prince des guerriers, implore Phébus, et le dieu à l'arc d'argent descend du haut de l'Olympe, en faisant résonner son carquois; et, pendant neuf jours, la guerre et la peste désolent le camp des Hellènes. Achille, de son côté, prie Thétis, sa mère, d'attirer sur l'armée la colère du puissant maître des dieux, qui, d'un mouvement de ses sourcils, fait trembler l'Olympe dans ses fondements. Agamemnon, abusé par un fol espoir, présente la bataille aux Troyens. Ce n'est plus pour les Grecs qu'une longue suite de revers, malgré des prodiges de valeur. Partout Hector triomphe et promène le carnage et l'incendie dans le camp et jusque sur les vaisseaux des Grecs que l'absence d'Achille réduit aux abois. En vain, les principaux chefs supplient l'impitoyable guerrier et s'efforcent de désarmer sa colère. Ni Nestor, qui, de sa lèvre harmonieuse, laisse couler comme des flots de miel la douce persuasion, ni Ulysse, fécond en expédients, ne peuvent faire sortir Achille de

son inaction ; leur éloquence se brise contre sa poitrine d'airain.
la lueur de l'incendie, Patrocle, l'ami du héros, sent gronder l'i
dignation et la pitié dans son cœur. Il demande avec des larmes
fils de Pélée de lui permettre au moins de se revêtir de ses arm
invincibles et de combattre à sa place. Achille cède enfin à
prière, et, plein de sollicitude pour cet ami si cher, il le suit av
toute son âme. Mais un funeste destin condamne le guerrier
trépas. Apollon lui enlève ses armes, et le malheureux Patro
périt de la main d'Hector. Alors, une lutte acharnée se livre a
tour de son cadavre. On annonce à Achille que Patrocle n'est pl
L'impétueux guerrier, pleurant de rage et de douleur, sans arm
mais protégé par l'égide de Minerve, apparaît terrible sur son va
seau et jette un cri effrayant qui glace les ennemis d'épouvan
Le courage renaît parmi les Grecs, et le corps de Patrocle est sau
Du fond de sa douleur, Achille entend la voix du sang qui l'a
pelle à la vengeance. Il n'y a plus de place dans son cœur pour
autre sentiment. Il se réconcilie avec Agamemnon, car il sent
l'union fait la force. L'Olympe intervient dans cette lutte suprêm
et les dieux se partagent en deux camps, tandis que Jupiter,
sur son trône, contemple cette scène de carnage. Achille,
des armes nouvelles que Vulcain lui a forgées, à la prière
Thétis, vole au combat. Son épée s'enivre de sang, et Hector,
meurtrier de Patrocle, tombe bientôt sous ses coups.
pouvant s'assouvir, trois fois il fait trainer derrière
autour des murs de Troie, le corps ensanglanté de
Après les pompeuses funérailles de Patrocle, Priam
le meurtrier de son fils d'accorder à ses cheveux
d'Hector. Ému au spectacle attendrissant de la
heur, Achille permet à Priam d'emporter les
son malheureux fils. Et les Troyens célèbrent
milieu des gémissements et des sanglots, les
soutien de sa patrie expirante. Tel est le
grandes scènes de l'Iliade.

Où donc Homère a-t-il puisé l'inspiration
réalité des événements qu'il retrace, mais
avec le coup d'œil du génie. Le poëte, pour

ploits des héros d'après l'ordre purement chronologique, avait besoin de deux conditions indispensables : la perspective des événements et le prestige de l'imagination.

Homère vivait, selon toute vraisemblance, vers la fin du XIme siècle, c'est-à-dire plus de deux siècles après la guerre de Troie. Quel qu'ait été le résultat de cette expédition, — car nous ne savons pas historiquement si Troie fut réduite en cendres ou si un traité de paix fut conclu entre les deux peuples, pour mettre fin aux invasions pélasgiques, — la migration dorienne, antérieure au temps d'Homère, avait achevé la défaite de la race pélasgique et creusé désormais un abîme entre l'Hellénie et l'Orient. La civilisation, chassée du continent par le retour des Héraclides, s'était réfugiée dans les îles de l'Archipel où les Ioniens, sous la conduite des fils de Codrus, avaient établi leur domination. La royauté s'y était maintenue assez de temps pour voir fleurir la poésie et les beaux-arts à l'abri du trône, sous ce beau ciel d'Ionie si favorable à l'imagination, et que la nature semblait avoir créé pour unir dans une indissoluble harmonie le génie idéal de l'Orient et le génie plus positif de l'Occident. C'est dans ces climats qu'Homère vit le jour, non loin du théâtre de la guerre qu'il allait à jamais immortaliser par ses chants. Héritier des traditions héroïques déjà célébrées par d'anciens aèdes dans des rhapsodies isolées, il voulut encadrer dans un vaste poëme les principaux événements de la guerre de Troie. La colère d'Achille qui, peut-être avant lui, formait une simple rhapsodie, devint le pivot de son épopée. Les exploits des héros grecs étaient dans toutes les bouches. Homère n'avait rien à inventer pour le fond; mais on était déjà assez éloigné des événements pour permettre au poëte de grandir la figure de ses héros, pas assez pour lui donner le droit de les transformer en créations purement imaginaires. C'est cette perspective qui enfanta l'idéal homérique, en laissant la fiction se jouer librement sur la palette du divin poëte.

L'imagination d'Homère lui fit créer cette mise en scène dramatique qui donne l'illusion de la réalité, et fixa ce merveilleux poétique qui mêle le ciel à la terre, les dieux aux héros, pour captiver l'homme mental tout entier dans un récit capable d'éveiller toutes

les sympathies, d'éterniser le souvenir des traditions du passé, de former, enfin, l'*esprit national* des Grecs. Quel spectacle, en effet, pour un peuple impressionnable que ces luttes héroïques soutenues en commun pendant dix années, pour assurer l'indépendance de la patrie! Qu'il était différent de cet autre spectacle que présentait la Grèce au temps d'Homère, alors que tous ces guerriers valeureux, au retour d'un long siége, ne retrouvaient plus que la discorde au sein de leurs États, et leurs sujets en proie à des divisions intestines fomentées par une noblesse ambitieuse et jalouse. Alors la Grèce, affaiblie par les tiraillements et les révoltes, avait vu les descendants d'Hercule redescendre des hauteurs de la Thessalie, pour faire la conquête du Péloponèse et détrôner les Pélopides, achevant en quelque sorte la guerre de Troie par l'extinction des derniers débris de la race pélasgique. Et le divin Homère, sentant saigner sa grande âme à la vue des déchirements de la Grèce, s'écriait : *Ce n'est pas une bonne chose que le gouvernement de plusieurs; qu'un seul soit le maître.* C'était donc pour raviver le sentiment national qu'il composait l'*Iliade*. La civilisation semi-barbare des temps héroïques, reproduite dans toute sa réalité plastique par la merveilleuse imagination d'Homère, devait donner à son œuvre cette vitalité puissante qui immortalise les grands poëmes.

On a dit avec raison que la nature avait fait Homère; mais ce don de la nature, il le doit à la civilisation de son époque. C'est ce que je vais vous démontrer. Aux temps héroïques, les mœurs des Grecs étaient formées, il est vrai; mais les habitudes, les coutumes, les usages n'étaient pas encore soumis à des lois positives. Le héros ne connaissait d'autre loi que son instinct. Liberté, fierté, indépendance, passion, pesez ces mots : l'héroïsme est là tout entier, et avec lui la muse de l'épopée. La monarchie héréditaire, forme du gouvernement à cette époque, était tempérée par un conseil aristocratique que le roi consultait dans les grandes circonstances. L'autorité royale avait plus d'importance dans la guerre que dans la paix, par la nécessité d'une plus grande concentration de forces. Voilà pourquoi Agamemnon est chargé de la conduite de la guerre. Mais voyez quelle liberté, quelle fierté, quelle indé-

pendance dans les rois qui forment le conseil de guerre. Agamemnon porte atteinte à la dignité d'Achille. Dès lors, plus de soumission. Le fils de Pélée, n'écoutant que la vengeance, laisse périr les Grecs sous le fer ennemi; il regarde avec impassibilité, que dis-je! avec une joie cruelle la défaite de ses compatriotes et le triomphe des Troyens. Il va jusqu'à désirer que tous les chefs tombent noyés dans leur sang, et qu'il ne reste debout qu'Achille et Patrocle. Vous détournez les yeux de cette barbarie, et vous vous demandez si la poésie est donc dans l'insensibilité? Non, Achille n'est pas insensible. Étudiez les mobiles de sa conduite, et voyez-le dans les différentes péripéties du combat. S'il se condamne d'abord à l'inaction, c'est qu'il est trop sensible à l'outrage. Or, où est la source de cet héroïque défaut? Dans la supériorité naturelle de l'homme. Supposez l'homme avant sa chute; grand comme un Dieu, pourra-t-il se croiser les bras devant l'injure? S'il peut souffrir un égal, souffrira-t-il un maître qui, au lieu de se faire pardonner une autorité temporaire librement acceptée, voudra s'arroger un pouvoir tyrannique? Non, il ne le souffrira pas. Voilà Achille en face d'Agamemnon lui enlevant sa captive. L'inhumanité du héros est la vengeance d'un être surhumain poussée jusqu'au délire de la dignité outragée. Mais ce héros serait à nos yeux un monstre de barbarie s'il n'obéissait qu'à l'amour-propre, et l'intérêt humain ne s'attacherait pas à l'œuvre du poëte. Rassurez-vous, Achille est homme. Autant il est sensible à l'injure, autant il est sensible à l'amitié. Rien n'égale sa douleur quand on lui apprend la mort de Patrocle, son ami. Ce cœur de bronze se fond alors comme la cire au soleil. On frissonne au tableau de cette effrayante douleur qui s'exhale en larmes, en cris, en sanglots. Rugissant comme une lionne à laquelle on a ravi ses petits, il se couvre de cendres, se roule dans la poussière et s'arrache les cheveux de désespoir. Faiblesse, mais héroïque faiblesse qui honore l'humanité, car elle a sa source dans le sacrifice de soi-même pour un autre soi-même, moitié de notre âme, et dont la perte fait saigner le cœur, comme si un poignard homicide nous arrachait la vie. On reconnaît là le cri de la chair et du sang, et l'on est ému jusqu'aux larmes, en dépit de cette fausse honte qui, dans nos civilisations

égoïstes, pétrifie le masque humain au spectacle du malheur, et nous rend indifférents pour tout ce qui n'intéresse pas notre personnalité. Après cette explosion de douleur, que fait Achille? Il tend la main à Agamemnon, car désormais le fils de Pélée n'a plus de ressentiment que contre le meurtrier de son ami. C'est toujours la colère, mais elle a changé d'objet. La soif de la vengeance lui brûle les entrailles. Il tire son épée qui ne rentrera dans le fourreau que rouge du sang d'Hector. Nous assistons en tremblant à ce combat terrible où le généreux Hector, type du courage humain au service de la plus noble des causes, succombe en défendant sa patrie. Achille, sans pitié, parce qu'il est le vengeur de Patrocle, s'acharne sur le cadavre de son ennemi vaincu. Mais voici un autre spectacle : Priam se présente dans la tente d'Achille pour racheter le corps de son fils; baisant cette main homicide encore teinte du sang d'Hector, il s'écrie : « Souviens-toi de ton père, Achille égal aux dieux ! » — O vous, qui cherchez l'éloquence, fermez vos rhétoriques et lisez Homère, car Homère c'est la nature! — Achille, s'il restait insensible à cette éloquence du malheur, s'il repoussait ces vénérables cheveux blancs, serait un monstre. Et cependant peut-il être ému de cette grande infortune, pour elle-même, par générosité? Non, ceux qui l'ont dit ne connaissent pas le cœur humain. Il est ému au souvenir de son père, comme Priam au souvenir de son fils. Le malheureux vieillard pleure, aux pieds d'Achille, sur son Hector, et l'impétueux fils de Pélée pleure sur son père et parfois aussi sur Patrocle. Et leurs gémissements se confondent et remplissent les demeures. Voilà l'héroïsme et voilà l'humanité dans toute leur naïve grandeur. Nous n'insisterons pas sur les autres figures de ce poëme qui toutes sont marquées en traits ineffaçables par le vigoureux pinceau du poëte. Chaque personnage a sa physionomie propre, parce que tous ces caractères sont dans la nature. Il n'y a ici aucune contrainte. C'est le cœur humain tel que Dieu l'a fait, mais aussi tel qu'il est devenu depuis sa déchéance originelle. C'est la lutte des bons et des mauvais instincts.

Rien ne prouve le caractère instinctif de cette poésie comme les comparaisons dont la plupart sont tirées de la nature animale.

L'intention morale y est absente; la seule moralité est dans le spectacle des fautes et des vertus naturelles provoquées sans réflexion par des événements qui devancent toute réflexion. L'intention de l'art n'y est pas non plus; l'art n'est que dans le relief donné par le poëte à la réalité des faits et des sentiments. Mais les règles de convention qui séparent ce que la nature a intimement uni, vous ne les trouverez pas dans Homère. Quel bonheur pour lui d'être né avant Aristote! L'ironie du vainqueur insulte parfois au vaincu en paroles qui mêlent la comédie à la tragédie dans un étrange ricanement, comme lorsque Cébrion, le conducteur du char d'Hector, tombe frappé à la tête d'une pierre que Patrocle a lancée, et que celui-ci s'écrie: *comme il fait bien le plongeon!* Le rire se fait jour à côté des larmes, parce que la nature ne peut pas être toujours sérieuse. Thersite, le plus laid des Grecs qui vinrent sous Ilion, est le bouffon de l'armée. Il fait rire entre deux assauts, quand les chefs se délassent pour retremper leur courage. Il n'y a pas une ligne dans Homère qui ne soit, non pas un calque, mais une imitation de la réalité idéalisée par la saillie.

Les descriptions de batailles sont d'une vivacité, d'une vigueur, d'un entrain qui font entendre à l'imagination le cliquetis des armes, le choc des chars et des boucliers, le cri des blessés, le râle des mourants, et montrent aux yeux l'agitation tumultueuse des guerriers dans la bataille, la confusion de la mêlée, et les torrents de sang qui jaillissent des larges blessures. Alexandre le Grand considérait Homère comme son maître dans l'art des combats et plaçait sous son chevet l'édition de l'*écrin*. Napoléon déclarait que le chantre de l'Iliade avait fait la guerre. Après cela, faut-il s'étonner si l'on a prétendu dans l'antiquité que le grand poëte avait combattu lui-même dans les rangs des Grecs sous les murs d'Ilion?

Les poëmes d'Homère sont le tableau fidèle des mœurs de la Grèce aux temps héroïques. Si le poëte avait dû créer le monde qu'il fait agir et parler, ce n'est pas cette marche qu'il eût suivie. Le plus bel éloge qu'on ait fait d'Homère, c'est en blâmant comme certains critiques français, la crudité de ses peintures qui sont d'autant plus grecques qu'elles sont moins françaises. Poëte national avant tout, le chantre d'Achille veut présenter

à sa patrie une image d'elle-même, pour éterniser ses souvenirs.

Comment ce peintre de batailles a-t-il pu encadrer dans l'Iliade la vie même sous ses aspects divers? Dans une lutte de dix ans où toutes les passions sont en jeu, l'activité nationale doit se manifester dans toutes les directions, surtout à une époque où la vie sociale n'a pour lois que des coutumes traditionnelles, n'apportant aucune entrave au libre arbitre de l'individu.

Nous avons trouvé le principe des caractères héroïques dans la loi de l'instinct s'échappant dans toute sa spontanéité. Achevons de caractériser les mœurs héroïques dans leur rapport avec la poésie. Le sentiment humain de la justice distributive n'a pas encore surgi dans la conscience; on ne connaît d'autre droit que le droit de la force. L'instinct de la vengeance et des représailles arme le bras du héros, et sa justice envers ses égaux est à la pointe de son épée. Le duel était donc en honneur dans ces temps barbares. Quant au peuple, on le roue de coups pour punir ses délits, sans autre forme de procès. Ne croyez pas pourtant que l'armée ne soit qu'un troupeau d'esclaves. Elle est choisie dans l'élite de la population, parmi ces hommes qui plus tard formeront les démocraties aristocratiques de la Grèce. L'esclavage existe depuis l'abolition des castes; mais les esclaves sont attachés à la glèbe et aux travaux des champs. Les soldats suivent volontairement leurs chefs et sont intéressés à sa gloire. La honte de se voir répudiés, frappés, déshonorés par le bras du fort, leur inspire un noble courage; c'est là la poésie de cette discipline militaire, où l'homme, n'ayant d'autre machine de guerre que son armure, conserve la puissance de son initiative et la conscience de sa part du succès. De là cette vivacité, cette énergie entraînante qui enflamme le poëte du feu des batailles, et qui produit ces descriptions ardentes et vigoureuses où le divin Homère semble entrer dans l'âme des guerriers intrépides, pour les animer au combat.

Quelque puissante cependant qu'en soit la séve, cette poésie n'est complète que comme représentation de la vie publique. Au point de vue humain, elle est loin de nous satisfaire. Nous n'en faisons pas de reproche au poëte national. Mais il est bon d'observer que cette suprématie de la force fait sacrifier l'homme au

héros. Les sujets ne sont estimés qu'autant qu'ils servent à la gloire du plus fort : la foule est le piédestal de la statue du guerrier. Aussi ne voit-on que des héros dans la galerie homérique. Il en résulte plus de grandeur, de noblesse et d'éclat. Mais l'intérêt qui s'attache à l'homme est affaibli par le poids de la grandeur écrasante de ces géants de l'humanité que souvent on croirait pétris d'un autre limon que le nôtre. Le cœur ne regarde pas en haut; l'âme seule y regarde, mais c'est pour chercher Dieu.

Si l'amour descend au lieu de monter, les héros n'auront-ils pas du moins, sous leurs cuirasses, un coin pour les sentiments tendres? Non; l'instinct, égoïste de sa nature, et l'orgueil de la force ne peuvent inspirer assez de respect à l'égard de la femme pour l'élever à la dignité de compagne et amie de l'homme, et nouer entre elle et lui ces affections profondes, ces ineffables tendresses que le christianisme seul a enfantées. La femme, au temps de la guerre de Troie, n'était, pardonnez-moi l'expression, en faveur de la vérité, qu'un instrument de plaisir ou de procréation. Les unes étaient des esclaves dont on trafiquait comme d'une marchandise, les autres étaient des épouses occupées aux œuvres serviles du ménage. Mais nous verrons tout à l'heure que ces travaux de ménage n'étaient pas sans dignité. Les héroïnes d'Homère sont intéressantes, autant par le dédaigneux amour dont elles sont l'objet que par leur grâce naïve, leur délicatesse, leur noblesse et leur dévouement. Hélène, considérée par le poëte comme la cause de la guerre de Troie, est plus belle par son noble repentir que par les charmes de sa personne. Mais, après la guerre, Ménélas la reprend sans façon, malgré son infidélité, parce que la tyndaride est la plus belle des filles de Sparte et l'orgueil de sa cour. Les adieux d'Andromaque et d'Hector sont une des scènes les plus touchantes de l'antiquité. Mais quel sentiment trouvons-nous dans le cœur d'Hector? l'amour paternel. Il tremble de ne plus revoir son Astyanax. Mais Andromaque, pour le héros, n'est tout au plus que la mère de son enfant. Et cette noble veuve du plus grand des Troyens consent à passer tour à tour dans les bras de Pyrrhus et d'Hélénus. Andromaque épousant le fils du meurtrier d'Hector! Ah! que ne resta-t-elle ce qu'elle devint plus tard sous la plume de Racine!

Cette sécheresse de cœur, que nous remarquons aux temps héroïques, ne s'étend pas toutefois à toutes les relations sociales. Achille et Patrocle nous ont montré la puissance de l'*amitié* chez les héros d'Homère. La *vieillesse* est honorée parmi eux; c'est une des vertus traditionnelles de ces héros. Le sublime tableau de Priam dans la tente d'Achille en est un bel exemple. Ce respect pour les cheveux blancs n'est pas l'hommage désintéressé de la force à la faiblesse, sentiment inconnu aux anciens. C'est la religieuse admiration d'un peuple artiste pour un monument qui conserve les archives du passé, la science de la vie, la sagesse et l'expérience, fruit des années. L'*étranger* est aussi l'objet des plus vives sympathies. Ce fait peut paraître surprenant, quand on sait que les Grecs repoussaient de leur sein avec tant d'énergie tout élément hétérogène. C'est que ce peuple aventureux et avide de nouveauté considérait l'étranger comme un hôte mystérieux cachant quelque étrange destinée, ou un sage voyageant pour enrichir son esprit, en observant les mœurs des peuples et des cités. C'est là qu'il faut chercher la cause de l'accueil empressé fait à Ulysse chez Alcinoüs, roi des Phéaciens, dans l'Odyssée.

Ce n'était pas l'homme en tant qu'homme qui inspirait cette bienveillance, c'était le mystère de sa destinée. Quoi qu'il en soit, l'hospitalité, sœur aînée de la charité chrétienne, est une coutume qui honore l'antiquité. C'est pour la rendre plus sacrée qu'on en avait fait, en quelque sorte, un article de foi, et qu'on surnommait Jupiter, le *protecteur des étrangers et des malheureux*. L'usage de faire raconter aux hôtes de la maison leurs aventures, atteste le génie épique des Grecs. L'*hospitalité*, le *dévouement à l'amitié* et le *respect envers la vieillesse* sont les trois grandes vertus sociales des héros d'Homère, et les trois grâces de sa poésie.

Dans les intervalles des batailles, les Grecs se livraient à des exercices gymnastiques, auxquels ils attachaient d'autant plus de prix que la force et l'agilité du corps formaient leurs principaux titres de noblesse. Ils se faisaient gloire de leur habileté dans les plus petits détails de la vie domestique, comme de leurs exploits dans la guerre. Les animaux étaient tués, dépecés, servis dans les repas par les héros eux-mêmes, qui souvent aussi faisaient

l'échanson. Ils avaient leur domesticité; mais ils regardaient comme un honneur de servir eux-mêmes leurs amis et leurs hôtes. Les femmes des héros ne dédaignaient pas les plus humbles fonctions, les *gros ouvrages* que remplissent aujourd'hui nos servantes. Non-seulement elles étaient employées à tisser et à filer dans le gynécée; mais on les voyait souvent occupées à laver, comme Nausicaa dans l'Odyssée, à puiser de l'eau, à allumer le feu, à préparer les lits. Ne trouvez donc pas étonnant qu'Homère s'attache à décrire ces détails caractéristiques des mœurs de l'antiquité. Rien n'est vil ni vulgaire de ce que touche la main du héros. Ces enfants de la nature ennoblissaient la matière par leur habileté. Ils vivaient avec la nature comme s'ils l'avaient créée. Voilà la poésie dans les choses qui nous paraissent les plus indignes d'occuper la pensée de l'homme. C'est la jeunesse de l'humanité. Plus tard, quand l'homme vit dans l'abstraction, il s'éloigne de la nature et croirait déroger en accomplissant des fonctions devenues serviles. D'ailleurs les progrès de la civilisation matérielle qui substitue d'ingénieuses machines à l'intelligente adresse de l'homme, nous habituent à considérer d'un œil indifférent les choses qui servent aux premiers besoins de la vie. Quelle dignité peut-il y avoir encore dans l'emploi d'instruments qui dispensent d'habileté? On se refuse à jouer le rôle d'une machine faisant mouvoir une autre machine. Il n'en était pas ainsi au temps d'Homère. Aussi voyez avec quelle complaisante attention et quelle naïve simplicité le poëte nous donne le menu des repas héroïques! Il ne faut pourtant pas croire que cette civilisation fût à l'état rudimentaire. Les ustensiles du ménage étaient déjà d'une grande perfection. Ce n'étaient pas des vases grossiers qui couvraient la table des héros, c'étaient des vases d'or richement ciselés. Mais l'habitude du luxe n'avait pas encore rendu les hommes indifférents aux merveilles de l'industrie humaine. Les œuvres d'art sont décrites par Homère avec le même soin que les mœurs héroïques. C'est que la conception des Dédales de la Grèce était moulée d'un seul jet, de telle sorte que la moindre ciselure avait l'importance de l'œuvre entière. Les Grecs éprouvaient pour ces œuvres d'art une admiration si grande, qu'ils en avaient divinisé les premiers inventeurs. Les Telchines, les Cory-

bantes, les Cyclopes, n'étaient que les précurseurs de Phidias. Le bouclier d'Achille, œuvre gigantesque de Vulcain, où l'imagination d'Homère s'est complue à sculpter toute la civilisation héroïque, est un modèle de ces descriptions épiques, où le poëte ne néglige aucun détail, parce qu'il a fallu à l'artiste autant d'intelligence pour confectionner le coin le plus imperceptible que pour façonner les grandes masses sculpturales; comme le grain de sable et le brin d'herbe ont exigé la même puissance créatrice que la mer et les cieux. Cependant Homère ne suit pas le procédé des romanciers modernes, qui, décrivant pour décrire, *à autant la ligne*, dénaturent l'œuvre de Dieu en donnant aux objets les couleurs artificielles dé leur imagination. Homère, quand il décrit les lieux, est clair et précis, et ne surcharge jamais son pinceau. Quelques traits lui suffisent pour retracer un paysage, car il se tient aux grandes lignes. Ce n'est que quand il voit l'homme aux prises avec la nature que son style devient inépuisable comme son admiration.

La poésie, la musique et la danse, cette trinité de l'art grec, s'il nous est permis de faire cet emploi profane d'un mot sacré, étaient le délassement favori des héros. Achille chantait au son de la cithare pour charmer ses ennuis durant son inaction. Les Grecs avaient parmi eux des aèdes épiques qui égayaient leurs festins, en leur rappelant la gloire des ancêtres. Homère n'oublie jamais de mettre en relief la mission civilisatrice des poëtes. Depuis la déchéance du sacerdoce dans la vie publique, le poëte avait, en effet, remplacé le prêtre. C'est lui désormais qui a l'oreille du peuple aussi bien que des grands. Le respect qui entoure la personne de l'aède est tel, que sa présence suffit pour refouler dans les plus noires profondeurs de la conscience les honteux projets, les criminels desseins. Clytemnestre échappe aux poursuites d'Égysthe, tant qu'elle conserve auprès d'elle le chantre divin chargé de lui enseigner la sagesse. Phémius, dans l'*Odyssée*, endort la discorde dans le cœur des prétendants de Pénélope. Vous le voyez, le poëte est l'homme de confiance du héros. Le prêtre retrouvera son influence dans les mystères et les oracles; mais sa suprématie sociale est perdue, depuis le triomphe de l'élément hellénique sur l'élément oriental. Chrisès, prêtre d'Apollon, se voit enlever sa fille

par le roi des rois, et, quand il redemande son enfant, Agamemnon l'accable d'injures. Les rapports religieux sont donc changés. Le héros, devenu grand-prêtre lui-même, se met en communication directe avec la divinité. La mythologie reçoit sa forme définitive sur la base de l'*anthropomorphisme*.

Homère n'a pas inventé le polythéisme, il n'a fait que déterminer les traits vagues et confus des divinités populaires. Il a établi l'ordre dans les croyances. Mais la révolution qui changea le naturalisme en anthropomorphisme a sa cause dans le triomphe de l'Hellénie sur la Pélasgie. Ainsi s'expliquent la guerre des dieux contre les géants et la dynastie de Jupiter détrônant Saturne. C'est la déification de l'homme succédant à la déification des forces de la nature. L'homme a dompté les éléments. Déjà, dans les exploits d'Hercule, nous avons observé cette révolution marquée par l'abaissement du règne animal divinisé dans l'Orient. Les dieux pourront encore entrer dans le corps des animaux, mais c'est pour se dégrader, comme dans le mythe de Léda. Les éléments conserveront leur puissance, mais ne seront plus adorés pour eux-mêmes. Dans les oracles, ils deviendront des signes révélateurs de la volonté divine, mais l'homme en sera l'interprète. Partout se montre le triomphe de l'esprit sur la matière, dans les théogonies et les cosmogonies qui représentent les différentes transformations du monde, l'origine et les développements de la civilisation. Les croyances populaires fondées sur l'élément oriental ne peuvent être abandonnées. Les phénomènes de la nature trouveront donc leur place à côté du monde moral, mais sur l'arrière-plan du symbole. Jupiter, dieu de la foudre, représente la puissance spirituelle. La fatalité plane sur sa tête, mais à l'état d'abstraction, comme exprimant une idée universelle. Apollon, dieu du soleil, est surtout le dieu de la poésie; Diane, personnification de la lune, est la divinité tutélaire de la chasse. Comme la lune dans le ciel s'avance, entourée d'un cortége d'étoiles, Diane dirige ses chœurs de nymphes vers les sommets du Taygète. Neptune est le dieu de l'Océan, mais il préside à la navigation. Vénus, sortie des flots de la mer, est la déesse de la beauté. Ainsi des autres dieux. Les animaux ont aussi leur place dans ce symbolisme; mais ils ne sont

plus que l'armoirie vivante des nouvelles divinités : l'aigle sert d'emblême à Jupiter, le paon, à Junon, la chouette, à Minerve, la colombe, à Vénus. La cour olympique est organisée à l'instar de la cour héroïque. Jupiter a l'empire comme Agamemnon, mais tous les dieux de l'Olympe ont leur indépendance et leurs attributs personnels. Ils composent le conseil du maître suprême. En se mêlant aux hommes, ils en contractent les passions; ce qui étend le domaine du merveilleux et accumule les fables mythologiques. C'est là l'élément périssable de ces dieux formés à l'image de l'homme. Il ne faut pas exagérer les torts d'Homère; il n'est au fond que l'interprète des croyances populaires. Mais en entourant ces fictions merveilleuses de toutes les séductions de la poésie, il a contribué à répandre le mal; mal immense, car on s'est autorisé de l'exemple des dieux pour justifier tous les crimes.

L'archétype des dieux homériques, c'est l'homme, mais l'homme conçu dans des proportions idéales. Le héros posait devant l'imagination du poëte, quand il a enfanté son Olympe. Donnez à l'homme une beauté idéale, un bonheur inaltérable et le privilége de l'immortalité sans cesse renouvelée dans l'ambroisie et le nectar des festins, et vous aurez les dieux d'Homère. Mais les actions scandaleuses attribuées à la divinité hâteront la ruine du polythéisme. Le malheur est que les fortes têtes seules retrouveront un guide dans leur conscience; le vulgaire, sans point d'appui contre le scepticisme, se précipitera dans l'abrutissement de la superstition. La poésie, de son côté, y perdra son plus éclatant prestige. Mais n'anticipons pas sur l'avenir.

L'idéal religieux d'Homère resta l'idéal de l'art grec. Ses conséquences furent l'abandon du vague, du fantastique, de l'exagération orientale. La clarté, la simplicité, la précision, la netteté, l'unité, l'harmonie et la grandeur, telles furent les qualités de l'art grec créé par la fusion du divin et de l'humain, de l'idée et de la forme dans la personne humaine. Deux choses lui manquèrent : la profondeur des sentiments et la sublimité des idées. Le culte de la forme caractérisa l'imagination grecque et trouva son expression complète dans l'immobile sérénité des statues de Phidias.

Il y a deux phases à distinguer dans la civilisation des temps

héroïques. La première est représentée par l'*Iliade*, la seconde, par l'*Odyssée*. Je n'entreprendrai pas l'analyse de ce dernier poëme, parce qu'il n'a pas exercé une influence aussi grande que l'*Iliade* sur la marche des événements. Cependant l'*Odyssée* nous révèle, dans la sphère de l'esprit, des progrès qui méritent de fixer un instant notre attention. L'*Iliade* est le poëme de la vie guerrière. L'*Odyssée* est le poëme de la vie domestique et aventureuse des Grecs. Ulysse est la personnification de l'esprit de découvertes où se développe l'activité hellénique, après le grand mouvement national déterminé par la guerre de Troie. Le héros, au retour de cette expédition, est ballotté de rivage en rivage, sans pouvoir retrouver Ithaque, sa patrie. Victime de Neptune, il court les plus grands dangers et essuie plusieurs naufrages, avant de revoir le toit de ses aïeux. Son fils Télémaque le cherche par toutes les mers. Et quand Ulysse est de retour à Ithaque, il se trouve en face de nouveaux périls, ayant à déjouer les complots des prétendants de Pénélope, son épouse, qui se disputent sa main. Ulysse, par sa constance et son habileté, triomphe de tous les obstacles. Ne reconnaît-on pas là l'intelligente activité des Hellènes, sondant tous les secrets de la nature, et marchant à la conquête d'une civilisation matérielle et morale qui doit faire l'ornement de la paix et assurer le repos, après les fatigues de la vie? Le cercle des connaissances s'étend, en effet, dans ces longues pérégrinations maritimes. L'homme, ayant à lutter sans cesse contre des dangers de toute nature, s'exerce à la réflexion, acquiert une solide expérience et revient enfin riche de souvenirs qu'il applique à l'organisation de la société. La poésie, de son côté, y trouve une source intarissable de récits, de descriptions, de tableaux, capable de féconder pendant de longs siècles le champ de la pensée. L'*Odyssée*, avec ses larges récits pleins d'aventures merveilleuses, caractérise cette époque où les cités ioniennes vont à la recherche de l'inconnu, sur la mer Adriatique, pour étendre leur commerce et leurs richesses. Pour écouter ces récits épiques, il faut avoir la passion des choses de l'esprit et les loisirs de la paix. C'est là le caractère de la civilisation dans cette seconde période des temps pré-historiques. La royauté aristocratique existe encore; le héros est toujours le géant

de l'humanité. Il marche presque l'égal des dieux, dont les uns favorisent et les autres contrarient sa destinée. Minerve soutient Ulysse dans ses périlleuses entreprises, Neptune le combat en suscitant contre lui les tempêtes. Toutefois, l'intérêt s'attache ici à l'homme plus qu'au héros. Les scènes intérieures sont le charme permanent de ces tableaux de mœurs. La nature est encore dans toute sa naïveté comme dans l'*Iliade;* mais on accorde une plus large place à la vie morale. L'hospitalité s'y exerce dans toute sa magnificence. Le héros, comme un chantre épique, raconte lui-même ses aventures à la cour du roi des Phéaciens. Ses malheurs exposés avec une grande sensibilité excitent une profonde sympathie. C'est là que nous trouvons l'aimable Nausicaa, figure naïve d'une pureté angélique, digne pendant de Sakountala et de Damayanti dans l'Inde, de Ruth et Noémi, et de la Vierge des Cantiques dans la Bible. Pour montrer jusqu'où va l'intérêt humain dans les scènes patriarcales de l'*Odyssée,* il suffit de se rappeler l'entrevue d'Ulysse avec Eumée le porcher, à l'arrivée du héros dans Ithaque, sous l'habit d'un mendiant; — quelle scène touchante! — et ce vieux chien qui attendait son maître pour mourir et qui expire de joie sous ses caresses; puis les entrevues d'Ulysse avec Télémaque, avec la vieille Euryclée, type de la domesticité, qui a servi de seconde mère à Ulysse et à Télémaque; puis le triomphe du héros sur les prétendants où il déploie tant de courage et d'adresse; puis la reconnaissance de l'époux avec l'épouse, cette Pénélope, modèle de fidélité et de constance, si noble malgré la reclusion du gynécée; puis enfin, la surprise ménagée au vieux Laërte, remuant la terre autour de ses poiriers, pauvre père qui depuis tant d'années attendait que son fils revînt pour lui fermer les yeux. C'est le poëme du foyer, l'épopée de la vie intime où les vertus se cultivent à l'ombre des arbres amis, au milieu du parfum des souvenirs, sous l'influence salutaire des exemples de la famille. N'est-ce pas là le *roman de mœurs* dans toute sa pureté? Ceux qui blâment la longueur des derniers chants ne comprennent pas cette poésie, car le moindre de ces vers émus vaut mieux que tous ces contes de fées qui remplissent la plupart des autres chants, et ne sont propres qu'à amuser les enfants et les peuples crédules.

Si les Grecs d'Homère acceptaient sans contrôle les fables ingénieuses qu'il accréditait par son génie, les savants modernes, par un scepticisme favorable à l'esprit de recherche, mais peu honorable pour la science rompant en visière avec la poésie, ont poussé leurs investigations posthumes jusqu'à douter de la *personnalité d'Homère,* pour ne voir dans ses poëmes que d'habiles collections de chants épars rassemblés par les érudits du temps des Pisistratides et des Ptolémées. Cette opinion ne se réfute pas; c'est, comme l'a dit le grand poëte de la France moderne : l'*athéisme du génie.* Comme l'ordre et l'harmonie qui règnent dans l'univers prouvent un dieu, l'unité des poëmes homériques prouve l'unité du génie. En vain la médiocrité jalouse et le scepticisme critique s'inscrivent en faux contre l'admiration des siècles : le monde croit à Homère, et laisse la science, impuissante à tarir la source de l'enthousiasme, se perdre en conjectures stériles, sans nul profit pour l'humanité. N'est-il pas bizarre que l'on ait, dans l'intérêt d'un faux système, évoqué contre Homère ce qui plaide le plus en sa faveur : les négligences, les répétitions, les variétés graphiques? On oublie donc qu'Homère a précédé Aristote, et que les poëtes primitifs n'éprouvent pas, comme les versificateurs savants, le besoin de dissimuler la pénurie du fond sous les artifices du style! La nature est grande, mais irrégulière, et les poëtes qui s'en inspirent procèdent comme elle. Quelle absurdité, d'ailleurs, que d'exiger une perfection continue dans d'aussi vastes poëmes! le poëte sommeille quelquefois sans doute, comme la nature après quelque grand travail; respectez ce fécond sommeil, et laissez se reposer le lecteur : il sera réveillé par des coups de foudre. Le style d'Homère, c'est l'idéal de la simplicité. Si c'est un défaut, il ne reste plus qu'à élever sur le pavois les poëtes de la décadence, et à déclarer que l'art est le contre-pied de la nature.

On a beaucoup argumenté de l'absence de toute écriture, pour contester la personnalité du poëte. Mais c'est là une hypothèse sans fondement, car l'éolien qui domine dans l'Iliade est le dialecte des Pélasges. Et Cadmus qui vivait avant la guerre de Troie passe pour avoir introduit la nouvelle écriture parmi les Hellènes. En supposant même que l'écriture ne fût pas connue des Grecs à

l'époque d'Homère, l'école des homérides qui s'était donné la mission de propager ces poëmes, en les récitant par fragments à la cour des princes et dans toute la Grèce, pouvait, grâce à la cadence et à l'accompagnement musical, se les graver dans la mémoire. Le manuscrit primitif se perdit sans doute, ou si vous l'aimez mieux, la mémoire des aèdes fut la première édition des poëmes homériques. Les Pisistratides rassemblèrent les fragments épars recueillis de la bouche des rhapsodes eux-mêmes. Les *diascévastes* inaugurèrent la critique du texte qui se poursuivit dans les *diorthoses*, dont la principale fut l'édition de l'*écrin* ou de la *cassette*, et s'épura enfin sous la main des savants d'Alexandrie. L'œuvre d'Homère n'est donc plus ce qu'elle était en sortant de la tête de son auteur; mais il lui reste la chose la plus incommunicable qu'il y ait au monde : le *génie*.

Disons, avant d'abandonner Homère, que le scepticisme dont il fut l'objet a pour cause première ce fétichisme littéraire qui, en l'absence de toute critique, lui fit attribuer les élucubrations épiques des aèdes formés à son école. Pour donner plus de crédit à leurs productions, les poëtes cycliques racontant toutes les traditions des temps héroïques, en reportèrent l'inspiration au chantre de l'*Iliade*. Les hymnes eux-mêmes qui servaient de préludes aux chants épiques des rhapsodes, et dont la plupart sont l'œuvre des disciples d'Homère; les premiers essais de la muse comique : la *Batrachomyomachie*, le *Margitès*, tout rentra dans l'océan homérique. La critique a prouvé que si tous ces poëmes conservaient les traditions du langage d'Homère, ils étaient dépourvus du souffle inspirateur, de la beauté architecturale de ces grands monuments connus sous les noms d'*Iliade* et d'*Odyssée*.

Le caractère impersonnel des poëmes d'Homère, les traditions incertaines qui planent sur sa vie, son berceau et sa tombe, voilà les motifs divers qui firent élever ces échafaudages d'hypothèses laborieusement étayées d'arguments spécieux par les propagateurs d'une fausse science. Mais l'impersonnalité de l'œuvre d'Homère est précisément son plus grand mérite; c'est une œuvre nationale où le poëte s'efface pour ne laisser parler que les événements et les grands hommes qui font la gloire de la Grèce héroïque. Il

semble qu'Homère, cet homme-nation, ait senti battre dans sa poitrine l'âme de tout un peuple. Son berceau appartient à la Grèce; mais sa tombe est dans le cœur de toutes les générations qu'il a formées à la vie nationale, intellectuelle, littéraire, religieuse et sociale.

Une autre opinion qui n'est pas dénuée de vraisemblance est celle qui attribue l'*Odyssée* à un autre auteur que l'*Iliade*. Déjà les *chorizontes* d'Alexandrie avaient admis ce partage, en relevant quelques distractions naturelles dans des œuvres de longue haleine, taches légères, comme il y en a sur le front du soleil, et dont la mémoire infidèle des rhapsodes est peut-être seule coupable. Les chorizontes modernes ont établi leur système sur des raisons plus graves. Mais les disparates qu'ils ont observées entre les deux poëmes ne sont que les différences des deux sujets, composés à des époques distinctes et portant l'empreinte de deux civilisations; disons mieux : l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont les deux aspects d'une même civilisation. La religion, les mœurs sociales, la constitution politique, les caractères héroïques, rien de tout cela n'a changé. L'architecture dans l'*Odyssée* n'est pas plus merveilleuse que la sculpture dans l'*Iliade*. Le bouclier d'Achille n'est pas moins étonnant que le palais d'Alcinoüs. La seule différence essentielle, c'est que, d'un côté, le poëte peint la vie guerrière, et de l'autre, la vie domestique. Là est le secret de cette moralité sereine et profonde qui brille dans le poëme du foyer. Homère était plus près des scènes maritimes de l'*Odyssée* que du tableau des camps de l'*Iliade*. Il n'est donc pas même nécessaire de supposer qu'il aurait écrit la première épopée dans sa jeunesse, et la seconde dans sa vieillesse, pour le regarder comme l'auteur des deux poëmes. Le ton de l'*Iliade* est celui de la jeunesse, le ton de l'*Odyssée*, celui de la vieillesse des temps héroïques. Nous voulons bien admettre cependant qu'Homère composa ses deux immortels chefs-d'œuvre à deux âges de sa vie correspondant aux deux époques de la civilisation héroïque; mais sans rien concéder à l'hypothèse de Vico qui confond gratuitement les deux âges d'Homère avec les deux âges de la Grèce, pour mieux détruire la personnalité du poëte.

Quant au style, c'est méconnaître l'instinct du génie que de regarder à la loupe les formes graphiques pour y distinguer, d'un côté, la préférence accordée au dialecte éolien, de l'autre à l'ionien. La langue épique tient le milieu entre ces deux dialectes et forme ce qu'on pourrait appeler la *langue achéenne* qui était celle des héros d'Homère. Si, pour conserver la couleur locale, le poëte a fait usage dans l'*Iliade* de certains archaïsmes tombés en désuétude à son époque, n'est-ce pas un mérite de plus au point de vue social? Mais laissons là ces vaines recherches de mots qui ne conduisent à aucun résultat sérieux, et où les savants ne voient pas plus clair que dans les *patavinités* de Tite-Live. Si tous les mots ne sont pas écrits de la même manière dans les deux poëmes, les tournures, les procédés, le style sont identiques. Quoi de plus? La philologie croit-elle plus facile d'imiter le style d'un auteur que de changer la forme des mots d'un poëme à l'autre, pour se conformer à l'ordre et à l'esprit des temps? L'arbre cesse-t-il d'être le même, parce qu'il perd ses feuilles en automne pour reprendre un nouveau feuillage au printemps? Ce n'est pas lui qui a changé, c'est la saison. Ainsi d'Homère dans ses deux épopées.

Nous n'ajoutons plus qu'un mot pour en finir avec cette question. Après avoir déchargé Homère du fatras des poëmes cycliques où le sentiment s'évapore dans l'imitation, on a trouvé trop merveilleux encore qu'un même homme eût laissé deux monuments aussi gigantesques; comme si deux Homères égaux par le génie et vivant à la même époque n'étaient pas plus étonnants qu'un seul? Trois écrivains : Cicéron, Voltaire, Lamartine, ont prouvé, par l'immensité de leurs travaux, qu'un seul homme pouvait, en concentrant toutes ses facultés sur un même objet, concevoir et exécuter plus d'une *Iliade* et plus d'une *Odyssée*.

On nous pardonnera d'avoir donné tant d'extension à l'examen des poëmes homériques; c'est que toute la poésie future est en germe dans ces épopées. Les hymnes homériques donnent naissance au lyrisme; la tragédie cherche dans l'*Iliade* ses héros, et la comédie trouve son premier type dans Thersite, le bouffon de l'armée. Homère est un beau et large fleuve qui roule majestueusement ses eaux limpides en reflétant dans son sein les paysages

variés de ses rives et l'azur du ciel, puis se divise en divers canaux pour féconder le vaste champ de la poésie.

Nous avons constaté dans la seconde épopée homérique les progrès de la réflexion. A la même époque vivait, en Béotie, un poëte qui créa une sorte d'*épopée morale*, où le récit se mêle au précepte, pour captiver l'intelligence par les charmes de l'imagination. HÉSIODE marque la transition entre le passé et l'avenir, les traditions religieuses et le philosophisme, la monarchie et les institutions républicaines, l'épopée et le lyrisme. Triste, bizarre, fantasque, jamais poëte ne fut plus en harmonie avec son pays et son temps. Originaire de Cumes, dans l'Asie Mineure, il recueille les traditions des aèdes épiques de l'Ionie, et s'établit à Ascra, au pied de l'Hélicon, où les Muses lui versent le lait de l'inspiration poétique. L'air humide, le ciel brumeux, le vent âpre le refoulent en lui-même et il crée la poésie morale, didactique, sentencieuse. Il n'est pas un de ses défauts, pas une de ses qualités d'écrivain qu'on ne puisse expliquer par la nature du climat. Ses compositions sont incohérentes et bouleversées comme le sol volcanique dont il respire les émanations. Les brumes d'Ascra ont déteint sur sa pensée et sur son style, où la lumière, sans transparence et sans éclat, ne pénètre que par intervalles noyée dans une atmosphère d'obscurité profonde. Tour à tour sombre comme l'hiver dans les montagnes et les forêts, et riant comme l'été dans les plaines de la Béotie, Hésiode ne ressemble pas plus à lui-même que la nuit ne ressemble au jour, ou plutôt sa muse est le reflet de son âme, où se condensent à la fois la nuit et le jour. Les malheurs de son pays, livré à la violence d'une race étrangère et retombé dans la barbarie depuis l'invasion dorienne, ont surtout contribué à assombrir son génie. Dégoûté du présent, il aime à remonter aux traditions religieuses du passé, sur les traces des chantres des vieux âges dont il a recueilli les souvenirs.

La *Théogonie* contient l'histoire des anciens et des nouveaux dieux de la mythologie des Pélasges et des Hellènes. Le ton général de ce poëme révèle assez le but didactique de l'auteur. Hésiode semble craindre que les anciennes croyances ne s'effacent de l'es-

prit de ses contemporains, et il veut consacrer les archives du passé par un monument d'érudition qui serve d'arsenal ou de musée mythologique à la postérité. On conçoit qu'un catalogue de divinités ne se prête guère aux grands effets de la poésie. Aussi rien de plus sec et de plus décharné que cet arbre généalogique, quand le poëte se borne à énumérer les différentes transformations du monde personnifiées dans des noms de divinités cosmogoniques. Cependant, les bouleversements de la nature et des sociétés, représentés par la guerre de Jupiter contre les Titans, inspirent au poëte une description sublime où le double génie des bardes de l'Orient et du Nord éclate en traits éblouissants, en images flamboyantes où se croisent la foudre et les éclairs, allumant l'incendie depuis la voûte du ciel jusqu'aux abîmes du Tartare, au milieu du tumulte des flots et des rugissements des vastes forêts embrasées, tandis que les Titans, arrachant les rochers de leur base de granit, les lancent coup sur coup comme une nuée de flèches dans l'immensité. Polyphème n'est-il pas un nain près de ces terribles enfants de la terre, entassant Pélion sur Ossa, comme s'ils avaient affaire à un monceau de cailloux? Ce triomphe de l'esprit sur les puissances de la nature n'a jamais été décrit en Grèce avec autant d'énergie. La guerre de Satan contre Dieu, dans Milton, peut seule être comparée à ce fragment épique. Cette description n'est pourtant qu'un éclair de génie dans un poëme instructif, mais sans intérêt.

Hésiode est avant tout un moraliste, enseignant les leçons de l'expérience et de la sagesse, et prémunissant contre les abus du pouvoir les rois dont il pressent la chute. C'est une haute raison et une conscience droite qui a soif de justice et qui gémit sur les maux de sa patrie. Il apprend aux faibles à s'armer de courage contre la violence et à se résigner en vue d'un meilleur avenir. Il cherche surtout à inculquer l'amour du devoir, la piété envers les dieux, dispensateurs des biens et des maux; enfin, la confiance inaltérable dans la providence divine, seule consolation des malheureux. Hésiode semble être le dernier représentant du sacerdoce antique dans la poésie populaire. Toutefois, la justice qu'il invoque ne regarde que la vie présente. Les châtiments et les récompenses

ne sont pour le poëte moraliste que des agents civilisateurs. Il prêche la vertu pratique à ses concitoyens, et, comme moyen de l'atteindre, le travail. De là l'origine des *Travaux et des jours*, œuvre éminemment nationale pour un peuple asservi, sans autre ressource que l'agriculture. Hésiode, profond observateur des phénomènes de la nature, les peint en traits saisissants, soit qu'il nous fasse grelotter du froid des hivers de la Béotie, en montrant quel parti l'homme sage sait tirer des intempéries de l'air pour augmenter ses ressources, soit qu'il nous convie à goûter les charmes de l'été, en exposant la théorie de la moisson. Le poëte d'Ascra sait donc mêler l'utile à l'agréable. Cependant, sous le rapport de l'art, il reste loin de Virgile dont il fut le modèle. Ici, comme dans la *Théogonie*, les détails techniques reparaissent dans toute leur sécheresse scientifique. Ce qui, dans le premier poëme, est un catalogue de divinités devient, dans le second, un calendrier agricole indiquant, d'après les différentes phases lunaires, les bons et les mauvais jours pour les travaux des champs. Le commerce maritime, auquel tous les peuples de la Grèce demandaient la fortune, avait beaucoup d'attrait pour les habitants de la Béotie, à en juger par les préceptes d'Hésiode sur cette branche importante de la prospérité publique. Les mœurs *béotiennes* de ses compatriotes peuvent seules expliquer cette espèce de manuel de politesse qui fait partie du poëme des *Travaux et des jours*, et par lequel le grand civilisateur de la Béotie espérait corriger la rusticité de ces esprits lourds et insouciants dont le nom est devenu le symbole de l'ignorance et de la grossièreté.

Moraliste sévère, Hésiode a sans doute été malheureux dans sa vie, car il est sans pitié pour les femmes qu'il considère comme une engeance perverse, uniquement appliquée à tourmenter l'homme et à l'abreuver de chagrin et de dégoût. Il faut voir la peinture qu'il fait de Pandore dans les *Travaux et les jours*, où il montre les dieux empressés à parer la création de Vulcain de toutes les grâces, et à verser dans son sein les artifices et la perfidie. C'est là, selon lui, le type de la femme, et il en parle avec une brutalité vertueuse qui nous autorise à croire qu'il avait dû tomber dans les piéges d'une coquette peu digne de sa grande âme. Néan-

moins, les conseils qu'il adresse à son frère Persès, dans les *Travaux et les jours*, sur le chapitre des femmes, sont d'un sage comprenant tout le prix d'un chaste et vertueux hymen, mais éprouvant une juste répulsion pour la perversité de ces êtres qui n'ont droit qu'au mépris, quand, au lieu de faire le bonheur, ils font la honte de l'humanité.

Hésiode fut aussi le chef d'une école de poëtes. Parmi les ouvrages épiques et didactiques qu'on lui attribue, il en est un qui nous est parvenu sous le titre de *bouclier d'Hercule*, fragment rattaché à la Théogonie. Mais ce n'est ni le ton ni la couleur de style d'Hésiode; il faut reconnaître, dans cette description dont Virgile a su tirer parti pour le bouclier d'Énée, une heureuse imitation du bouclier d'Achille, par quelque disciple d'Hésiode, auteur d'une *Héracléide* perdue, dans laquelle il s'efforçait de rivaliser de talent avec le chantre de l'*Iliade*. Nous savons, en effet, par un passage d'Hésiode, que, dès cette époque, les luttes poétiques furent créées à titre d'encouragement, pour entretenir l'amour de l'art parmi des populations que la poésie seule pouvait civiliser. Hésiode avait remporté le prix du chant à Chalcis en Eubée. Le temple d'Hercule à Thèbes, orné d'élégantes sculptures et de riches trépieds, aura sans doute inspiré cette épopée héracléenne dont le bouclier faisait partie. Le caractère principal de l'école d'Hésiode était la tendance moralisatrice qui partout se mêlait au récit. Le précepte didactique, encadré dans l'allégorie sous une forme concise et saillante, fit la fortune du poëte de la Béotie, dont les pensées sculptées par le burin poétique en médaillons d'une profonde effigie, restèrent gravées dans la mémoire et passèrent en proverbes. Hésiode peut être regardé comme le précurseur de Solon et de Théognis dans la poésie gnomique, et d'Ésope dans l'apologue.

Les temps héroïques ont cessé; la royauté est abolie; la noblesse prend possession du pouvoir. Cet avénement de l'aristocratie est marqué par des luttes intestines suscitées par la rivalité des ambitions insatiables et toujours renaissantes. Les classes inférieures, que ne retient plus le respect de la royauté, se révoltent à leur

tour contre les exigences de la noblesse. Ces bouleversements des états, cette fermentation des intérêts, cette soif du pouvoir jettent l'anarchie dans les esprits, et enlèvent à la poésie tout sentiment national. Aussi ne voit-on, dans cet intervalle de quatre siècles qui sépare Hésiode de Tyrtée, surgir aucun poëte de renom. Les traditions homériques et hésiodéennes se conservent parmi les aèdes épiques qui continuent à chanter les exploits des héros pour rallumer dans les âmes le feu sacré du patriotisme. Cependant l'épopée est en décadence.

A côté des *Homérides*, propagateurs des chants d'Homère, apparaissent les *poëtes cycliques* qui rassemblent les traditions mythologiques et héroïques remontant aux généalogies des dieux et descendant jusqu'aux *retours* dans leurs foyers des héros de l'expédition troyenne. L'*Héracléide*, la *Thébaïde* et les *Épigones* sont des sujets traités à diverses époques par les poëtes du cycle épique qui s'attachent surtout aux événements de la guerre de Troie. Dans l'intention de compléter Homère, ils reprennent les faits à la naissance d'Hélène et les continuent jusqu'à la mort d'Ulysse, sous la main parricide de Télégon. Quand on lit les courts fragments qui nous restent de quelques-uns de ces poëtes, comme Stasinus, Arctinus et Leschès, on est étonné que l'opinion publique ait pu attribuer à Homère des poëmes si peu dignes de sa muse. L'art de la composition, si admirable dans l'auteur de l'Iliade, et d'autant plus admirable que l'art en lui n'est que l'instinct du génie, l'art de la composition a disparu dans les poëmes du cycle pour faire place à l'ordre chronologique. Ces poëmes ne sont plus des poëmes, c'est une sorte d'encyclopédie mythologique où les épisodes succèdent aux épisodes, sans unité, sans goût, sans poésie. Mais c'est une source féconde pour la tragédie, le lyrisme et l'épopée des temps postérieurs.

Les rhapsodes, successeurs des Homérides, perdent peu à peu leur prestige, en devenant les échos affaiblis d'un passé glorieux. Rarement le souffle poétique fait encore vibrer la cithare, instrument banal qui répète des airs connus et ne sait plus inventer. Un seul genre fut cultivé avec succès : c'est l'*hymne épique*, servant d'abord de prélude ou *proëme* aux rhapsodies héroïques. La brié-

veté de ces chants était la mesure de l'inspiration des rhapsodes. Nous ne suivrons pas l'histoire de ces aèdes dégénérés au delà du siècle de Pisistrate où se fit la première édition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, telles que nous les possédons aujourd'hui. Dès que l'écriture eut fixé et coordonné les poëmes d'Homère, la mission des rhapsodes fut terminée. L'attrait que présentait à la foule leur déclamation théâtrale s'évanouit bientôt aussi devant le pompeux appareil des exhibitions dramatiques, dont eux-mêmes ils avaient peut-être donné l'idée aux organisateurs des fêtes de Bacchus.

L'hymne épique, dernière invention des rhapsodes, acquiert, à l'époque des olympiades, toute son importance. La Grèce, morcelée depuis l'invasion dorienne, ne se retrouve qu'aux fêtes religieuses, car c'est encore la religion qui vient raviver le sentiment national en rassemblant les tronçons épars de la patrie commune. C'est alors que se forment ces ligues ou confédérations religieuses pour la défense du temple, le maintien de la paix et le jugement des causes qui intéressent l'humanité. Ces *amphictyonies,* devenues plus tard des ligues politiques contre l'étranger, se tenaient aux époques solennelles des grandes fêtes en l'honneur d'une divinité locale. Des *jeux publics* s'organisèrent pour augmenter la pompe de ces fêtes religieuses. Les jeux *Olympiques*, *Néméens*, *Isthmiques,* célébrés dans le Péloponèse, étaient consacrés aux exercices où se déploient l'adresse et la force du corps. Nous verrons bientôt la poésie exalter les vainqueurs et en faire une seconde génération de héros. Mais avant cette transformation de l'art, le temple de Delphes, grand centre religieux de toute la Grèce, fut le théâtre d'autres jeux réservés aux favoris des muses. On y récitait des chants en l'honneur du dieu de la poésie, comme l'hymne à *Apollon Pythien* qui raconte l'institution du sanctuaire de Crissa. Ce genre d'hymne n'a plus le ton éjaculatoire de l'hymne orphique ; l'élément mythique en a fait une épopée en miniature.

La poésie, se produisant dans les solennités religieuses autour des sanctuaires, conserve sa mission civilisatrice ; mais l'esprit ne peut s'endormir éternellement dans le lit d'or des traditions.

IV. — *Époque d'organisation sociale et d'affranchissement : Le lyrisme subjectif et les genres secondaires.*

De toute part la liberté s'éveille, et d'autres cordes s'ajoutent à la lyre antique. La cithare de l'aède sera bientôt le luth de Terpandre. Le contre-coup des luttes intestines où chacun revendique ses droits, crée l'esprit d'indépendance à tous les degrés de l'échelle sociale. Les lois politiques règlent la place de chacun dans l'État et enlèvent aux événements leur poésie. La raison pratique se développe sur la base de la morale civile. La philosophie se sépare de la mythologie, comme celle-ci s'était séparée du hiératisme, dans l'explication des phénomènes de la nature physique et morale. La conscience proteste contre le despotisme de l'imagination, et la raison recompose le miroir de la divinité brisé en mille fragments par le symbolisme mythologique. Cette création philosophique affaiblit les croyances, mais le divorce de la raison avec la poésie n'est pas encore consommé. En répudiant le mythe et le symbole, la philosophie emprunte le secours du rhythme et de l'allégorie, car elle comprend que la vérité, pour être acceptée, doit paraître encore sous les dehors séduisants de la fiction. De là ces poëmes *sur la nature* sortis de l'école d'Élée et portant les noms de Xénophane, de Parménide et d'Empédocle.

Sous l'influence de ces secousses, de ces ébranlements successifs de la pensée, au moment où toutes les bases de la société chancellent, la poésie change de direction : au lieu de retracer des faits, elle exprime des sentiments, elle devient *lyrique*. Déjà l'hymne épique avait préparé cette transformation par le sentiment d'enthousiasme qui pénètre sous les couches du récit mythologique, et par ces retours de la pensée sur elle-même, où éclate la personnalité du poëte.

Le père de la poésie lyrique est le lesbien Terpandre qui, selon toute probabilité, vivait au temps de Lycurgue. Avant lui le chant n'était qu'un récitatif fait pour soutenir la déclamation des aèdes épiques, mais trop monotone pour être en harmonie avec la vivacité des sentiments. Terpandre transforma la cithare et en fit une

lyre à sept cordes destinée à parcourir la gamme entière des sentiments et des émotions de l'âme agitée par les passions les plus diverses. Ce poëte appartenait à l'école des rhapsodes. Mais c'est surtout dans l'art de la musique qu'il est resté célèbre. Plutarque en fait le fondateur d'un établissement musical à Sparte et l'inventeur de l'hymne épique. Pour graver la législation de Lycurgue dans la mémoire et dans l'âme des Spartiates, il la soumit aux lois de la cadence. On dit même qu'au milieu d'une sédition ses chants mélodieux rétablirent l'harmonie dans la cité lacédémonienne et que les habitants attendris scellèrent dans les larmes leur réconciliation (1). Les *Scolies* ou chansons de table seraient aussi, d'après d'imposants témoignages, une des inventions de ce premier des musiciens de la Grèce, dont le nom symbolique prouve assez le prestige fascinateur qu'il exerçait sur les cœurs mâles et sensibles de la race dorienne.

Les successeurs de Terpandre ne laissèrent aucun nom dans la poésie et se bornèrent à appliquer des *nomes* ou mélodies aux chants des poëtes. Les trois modes caractéristiques des productions musicales étaient le *dorien*, grave et martial, comme l'âme des guerriers de Sparte; le *phrygien*, brillant et échevelé, comme le culte des Corybantes; le *lydien*, doux, joyeux et mélancolique, comme la voix des femmes.

A partir du VII[me] siècle, nous voyons le lyrisme se produire dans toutes les directions et multiplier les formes de l'art pour s'accommoder aux mille nuances du sentiment personnel. L'*Élégie* apparaît la première. Jusque-là la poésie n'avait employé que l'hexamètre, vers qui, par la combinaison des longues et des brèves, servait à l'expression des divers mouvements de l'âme; mais sa marche grave, solennelle et un peu monotone ne convenait qu'au récitatif. La lyre réclamait des accents plus variés, une cadence plus légère, des mouvements plus rapides et plus saccadés. Ce besoin du chant, où les sons s'appellent et se répondent, créa l'élégie, c'est-à-dire le distique, pour exprimer, comme l'indique l'étymologie, la plainte, les gémissements, les regrets. Cepen-

(1) Diodore de Sicile, t. II, p. 639, éd. Wesseling.

dant l'élégie fut bientôt appliquée à des chants d'une autre nature.

Éphèse, enrichie par le commerce et amollie par le luxe, se voit attaquée par une horde de barbares qui infeste les côtes de l'Asie Mineure. CALLINUS sonne le tocsin d'alarme et fait honte à ses compatriotes de leur inaction. Il leur montre les intérêts sacrés dont la défense est confiée à leurs bras, et apprend à mépriser la mort par l'impossibilité de la fuir. Callinus réveille dans les cœurs le courage endormi, et la cithare unie à l'épée d'Halyatte délivre enfin l'Ionie du joug de l'étranger. Voilà l'élégie guerrière.

A la même époque, TYRTÉE sauvait la constitution de Sparte et l'indépendance de sa patrie adoptive. La rivalité de deux races ennemies et le caractère belliqueux des Spartiates avaient suscité *les guerres messéniennes*. Une première fois la victoire était restée aux Doriens; les Messéniens asservis subissaient à regret depuis plus de trente ans la domination de leurs puissants voisins, lorsque tout à coup le peuple court aux armes à la voix d'Aristomènes. Des troubles intérieurs jettent la division parmi les Spartiates. Les lois de Lycurgue sont menacées : on réclame un nouveau partage de terres. Le conflit des ambitions avortées assure le triomphe d'Aristomènes. Sparte, aux abois, dépêche, dit la tradition, une ambassade à Athènes pour réclamer son appui. La cité de Thésée envoie par dérision à sa future rivale un poëte boiteux; mais cet autre Vulcain convertit sa lyre en foudre de guerre, et, marquant dans ses chants la cadence guerrière, il mène à la victoire les soldats de Sparte enflammés par ses fougueux accents. Le premier musicien du régiment se trouve transformé en héros. La gloire, dont il faisait briller l'image aux yeux des Spartiates, couronna ses succès. Les élégies de Tyrtée restèrent dans la mémoire de ce peuple aussi habile à manier la lyre que la lance. On peut dire que Sparte dut sa grandeur à Tyrtée; car c'est au son de ces *Marseillaises* et de ces *Brabançonnes* que les indomptables guerriers lacédémoniens accomplirent dans la suite ces prodiges de valeur qui placèrent un moment Sparte à la tête de la Grèce entière.

La mission sociale de Tyrtée ne s'était pas bornée à inspirer un

mâle courage, à flétrir la lâcheté, à montrer la honte et les malheurs de la défaite, la gloire et les joies du triomphe, à évoquer enfin les images de la patrie, des épouses, des mères, des enfants, des vieillards, dont le sort était fixé à la pointe de l'épée du soldat; il apaisait encore au fond des cœurs les orages des passions conjurées contre la société. Ainsi donc un poëte ionien est devenu l'arbitre des destinées de la race dorienne. Le génie seul a pu opérer ce miracle. On ne peut, en effet, méconnaître le caractère ionien de sa langue; mais c'est un cœur dorien qui bat dans sa poitrine. Outre l'élégie, Tyrtée a créé, pour marquer le pas dans la bataille, le mètre anapestique qui toujours semble dire aux soldats : *En avant.*

Un autre contemporain de Callinus et de Tyrtée, qui se rangea aussi sous la bannière de Mars, fut Archiloque. Les fragments de ses élégies témoignent de sa bravoure par la vigueur de l'accent. Comme le poëte romain, son imitateur, Archiloque laissa cependant un jour son bouclier sur le terrain. C'était une âme ardente, mais trop impressionnable pour se bronzer contre les périls de la guerre. Il resta sans cuirasse aussi contre les traits d'un autre ennemi plus redoutable, mais cette fois sa défaite fut son triomphe. Il aimait avec passion une jeune beauté dont les joues effaçaient l'éclat des marbres de Paros, sa patrie. Lycambès, père de Néobule, avait promis sa fille au poëte, mais, on ne sait pour quel motif, il retira sa parole. Archiloque sentit gronder dans son cœur une haine égale à son amour; et, s'armant du fouet de la satire, il flagella jusqu'au sang Lycambès et sa famille, qui devint la fable de toute la Grèce. Le génie le plus acerbe fut mis au service d'une vengeance atroce. Le stigmate de l'infamie, imprimé comme un fer rouge sur le front du malheureux Lycambès, le fit se pendre avec ses filles pour échapper au déshonneur. Un pareil accès de désespoir ne doit pas étonner, quand on pense que la femme honnête, dans l'antiquité, s'expose à l'infamie, en sortant de l'ombre protectrice du *gynécée,* et qu'elle ne paraît dans la société des hommes, au milieu de la joie des festins, que dans l'attitude de la courtisane, la tête couronnée de roses, et la branche de myrte à

la main. La poésie, sous la plume impitoyable d'Archiloque, perdit donc sa mission sociale, et devint une arme de guerre contre la famille, base de la société. Exemple funeste qui faisait appel aux plus mauvais instincts de la nature humaine et devait finir par saper les institutions et les croyances.

Ce qui fit la fortune d'Archiloque, c'est la nouveauté de ses chants. Avec lui commence la poésie personnelle puisant son inspiration dans les événements de la vie privée. La liberté du poëte est sans frein, et la morale civile n'est pas encore assez bien assise pour armer la conscience publique du glaive de la justice, en présence d'un aussi scandaleux système de diffamation. Cependant nous savons que les magistrats de Sparte le chassèrent de leur cité et proscrivirent ses chants comme une gangrène sociale capable d'altérer les mœurs publiques. Pour se dégrader ainsi par d'ignobles pamphlets, le poëte avait dû éprouver bien des déboires, bien d'amères déceptions dans sa vie publique et privée. Il avait vu échouer une à une toutes ses entreprises. Il était mécontent de la société, des hommes, des femmes et de lui-même. Il était détesté et méritait de l'être par son inconduite. La satire était sa vengeance.

Qu'est-ce donc qui fit la réputation de ce poëte, élevé au niveau d'Homère par l'antiquité ? Le sens esthétique des Grecs, l'amour des vers qui faisait boire l'immoralité comme l'eau, pourvu que le nectar de la poésie y fût mêlé; enfin l'instinct satirique qui s'était manifesté déjà dans les *scolies*, dans le *Margitès* et dans la célébration des mystères, comme ceux d'Éleusis, où l'on accordait un jour à la folie. Archiloque eut des rhapsodes comme Homère et Hésiode, des imitateurs depuis Simonide d'Amorgos jusqu'à Aristophane et les Alexandrins dont les critiques s'attachèrent à commenter le texte du poëte.

Nous aimons à croire cependant que le satirique n'eût pas fait tant d'adeptes, s'il n'eût inventé de nouveaux rhythmes, et élargi ainsi la sphère de l'art. Pour décocher ces traits acérés qui partent comme des flèches, il fallait un mètre léger, rapide, ailé en quelque sorte. Archiloque s'empara de l'*ïambe*, déjà employé dans le *Margitès* concurremment avec l'hexamètre. Le poëte de Paros

n'inventa donc pas l'ïambe, mais il le perfectionna par différentes combinaisons, parmi lesquelles on doit citer l'*épode*, sorte de distique ïambique dont Horace a su faire un si brillant usage, tout en répudiant les mordantes invectives si funestes à Lycambès. Le créateur de la poésie ïambique avait aussi composé son *hymne à Hercule* aux jeux Olympiques, des élégies et des épigrammes. Peu de débris des œuvres d'Archiloque ont échappé au naufrage du passé. C'est justice : le poëte qui fait un aussi triste usage de ses facultés mérite d'être supplicié par la main du temps.

Bornons-nous à mentionner ceux qui, à l'exemple d'Archiloque, cultivèrent la poésie ïambique. Simonide d'Amorgos créa la satire morale par son poëme sur les femmes, dont l'inspiration n'a pas d'autre source que cette mauvaise humeur hésiodéenne qui provient des déceptions du cœur. Comme Hésiode, Simonide honore la bonne ménagère; comme lui aussi il fait de la femme en général le fléau du genre humain. Ce poëte, aigri contre les hommes, devait se sentir entraîné vers la satire ïambique.

Il en fut de même d'Hipponax, ce spartiate misanthrope dépaysé au sein de la riante Ionie. Il était de la patrie de Callinus, alors en proie à la tyrannie. Tandis que ses concitoyens dégénérés s'abandonnaient à la vie sensuelle, Hipponax se fit le censeur des mœurs corrompues de son temps. Disgracié par la nature, il se vengea cruellement du ridicule dont il fut l'objet; on dit même que deux sculpteurs de Chios, qui s'étaient avisés de faire la charge de ses défauts physiques, eurent le sort de Lycambès, tant furent meurtriers les traits que dirigea contre eux le satirique. Deux inventions rendirent célèbre le poëte éphésien : le *choliambe* et la *parodie*, premier essai du poëme héroï-comique.

On aurait tort de penser que la civilisation seule fait le poëte. L'homme n'est pas une simple réceptivité. Ses facultés reçoivent l'action du dehors, mais la liberté de l'intelligence réagit sur ces influences externes. C'est ce qui arrive surtout lorsque les institutions n'ont plus une vitalité assez puissante pour éveiller et nourrir l'enthousiasme du poëte. Telle était la situation de l'Ionie

à la fin du VIIme siècle. Cette contrée féconde, qui avait vu fleurir tant de chantres renommés depuis Homère jusqu'à Callinus et Archiloque, avait perdu son indépendance, et se traînait comme une esclave derrière le char des Lydiens, ses nouveaux maîtres. Dans un pareil état de choses, la poésie n'a que deux directions à prendre : opposer une digue au torrent ou se laisser emporter sans résistance au hasard de ses flots. Hipponax prit le premier parti par la satire des mœurs, Mimnerme prit le second par le culte passionné du plaisir.

Il y a pour le poëte deux grandes sources d'inspiration : la religion et la patrie. Quand ces deux puissants mobiles des nobles actions et des grands sentiments ont cessé d'agir sur le cœur de l'homme, la vie matérielle absorbe l'esprit et ne laisse à la poésie d'autre idéal que celui des désirs inassouvis : l'*amour*. Voilà la poésie de MIMNERME, ce précurseur des élégiaques romains, dans le chant érotique. Sa langue, autant qu'il nous est permis d'en juger par les courts fragments qui nous restent, est digne d'un poëte qui a vu le jour et passé sa vie à Smyrne, patrie d'Homère.

Mais, tandis que s'éteignait la brillante civilisation ionienne, Athènes, qui en fut la mère, recueillait son héritage, sous un des descendants de cette famille de Codrus, dont les fils s'étaient réfugiés dans l'Ionie pour échapper au fer des Héraclides. Le grand civilisateur athénien, SOLON, fut un poëte aussi aimable que profond. Pour lui, la poésie n'était pas un métier. Il ne la cultivait que dans ses moments de loisirs. Les grâces furent les compagnes de sa muse qui devint bientôt le porte-voix de sa réforme politique et sociale.

Le secret de sa fortune est dans cette élégie patriotique qu'il composa pour exciter les Athéniens à reprendre Salamine tombée au pouvoir des Mégariens. Les *Archontes* avaient défendu, sous peine de mort, de réclamer désormais la possession d'une île qui avait coûté tant de sang et d'efforts inutiles. Solon, atteint de la folie du patriotisme, feint l'insensé, et paraissant un jour au milieu de l'Agora suivi d'une foule considérable qu'attirait la curiosité

publique, il monte sur la borne des proclamations et chante la Salamine d'une voix qui fait frémir d'enthousiasme la jeunesse athénienne. « Allons à Salamine! » s'écriait Solon à la fin de son élégie; et les échos de la place publique répètent en chœur ce cri de guerre: « Allons à Salamine. » A l'instant on prend les armes, et Salamine est reconquise pour devenir un siècle plus tard le tombeau de la flotte persane et le salut de la Grèce. C'est ainsi que la poésie fut la sauvegarde de l'indépendance hellénique : mission sublime qui fait de l'art l'auxiliaire de la politique et le plus puissant moteur de la civilisation.

L'anarchie grondait dans Athènes quand Solon entreprit la réforme de la constitution draconienne. Les démagogues, ces éternels ennemis de l'ordre public, ces fauteurs de troubles que l'ambition unie à la cupidité mène à l'assaut du pouvoir, avaient ébranlé les bases de la société. D'un autre côté, la noblesse héréditaire, toute-puissante dans l'État, avait amassé contre elle de terribles haines par ses vexations contre les débiteurs insolvables. Solon, dans une élégie sur l'*anarchie* étalant aux yeux de ses concitoyens la plaie hideuse de la misère publique et des luttes intestines, en montra aussi le remède dans les bienfaits des institutions tempérées qui préviennent et corrigent les abus du pouvoir.

L'homme d'État-poëte écrivit, en l'honneur de ses lois, des *élégies politiques*, où il se glorifie avec raison d'avoir inauguré le règne de la justice et étouffé l'oppression des grands, en leur faisant supporter les charges qui conduisent aux honneurs. L'aristocratie des races fut remplacée par l'aristocratie de la fortune à laquelle tout citoyen pouvait aspirer. Ainsi était résolu le problème de l'union des deux forces motrices de la société : la tradition et la liberté. Le grand citoyen se désintéressait du pouvoir, dont il avait organisé les rouages, et, comprenant que le temps est la condition des institutions durables, s'était éloigné d'Athènes pour laisser à ses concitoyens le soin d'appliquer ses lois.

A son retour, il trouva sa patrie déchirée par l'esprit de parti, mal nécessaire peut-être, mais tôt ou tard funeste à la liberté. Pisistrate, le favori du peuple, saisit les rênes de l'État, et s'attacha à consolider sa dynastie. Solon, dans de nouveaux chants, reprocha

au peuple son inconstance et sa lâcheté. Pisistrate parvint à désarmer le poëte par son habileté à maintenir la législation solonienne. Peu lui importait la structure du navire, pourvu qu'il en fût le pilote.

Solon, tranquille alors sur la destinée de ses lois, consacra sa vieillesse à l'étude de la poésie et à la culture des sciences dont il fit passer dans ses vers les notions profondes. Il composa des *élégies morales* où il montrait les biens que procure la sagesse, et les maux qu'enfantent les passions antisociales. Il s'exerça même à manier l'*ïambe* et le *trochée* à la manière d'Archiloque; mais c'était pour se défendre et non pour lancer l'invective et l'injure à la tête de ses détracteurs. Son apologie révèle une grande âme et se distingue par ce caractère de noblesse que le *poëte-orateur* de notre siècle apporte dans la défense de ses principes. Comme Lamartine, avec lequel il a plus d'une ressemblance, Solon avait refusé le souverain pouvoir par désintéressement; comme lui, le civilisateur d'Athènes fut accusé de faiblesse et d'incapacité. Mais l'équitable postérité juge les hommes autrement que les contemporains. Dans cette balance impartiale, ce n'est plus la passion, c'est la raison qui l'emporte.

On place ordinairement Solon parmi les poëtes gnomiques ou sentencieux. Il abonde effectivement en pensées, en réflexions morales; mais il n'en fit pas un métier, comme Phocylide, qui vivait aussi dans ce siècle de raison pratique. Phocylide fut un penseur solide, mais non pas un grand poëte. C'est à l'hexamètre que le moraliste de Milet confiait ses sentences.

Il n'en fut pas de même de Théognis qui, à l'exemple de Solon, se servit du mètre élégiaque pour exprimer les réflexions que faisaient naître en lui les événements. Solon et Théognis sont la personnification des deux principes qui divisent le monde politique et dont la lutte eut alors dans la poésie son premier retentissement: l'*aristocratie* et la *démocratie*. Quand je dis l'aristocratie, il faut entendre par là l'aristocratie de race, car la démocratie solonienne était au fond une véritable aristocratie d'argent. Toute la diffé-

rence, et elle est immense pour l'époque, c'est que la première établit entre le peuple et la noblesse une barrière infranchissable, tandis que la seconde est accessible à tous, et ne fait peser que sur la richesse le poids des charges publiques.

Théognis appartenait à cette aristocratie dorienne, qui régnait dans Mégare avant l'avénement de Théagènes. Sa poésie reflète l'ordre social de la Mégaride. Tandis que l'aristocratie était florissante, Théognis vivait heureux et ses vers respiraient, si j'ose dire, l'haleine des festins égayés par de joyeux convives. Mais quand le vent de la démocratie, grondant contre la noblesse, présage la ruine de la race aristocratique, le frisson de la colère et du mépris passe à travers l'âme du poëte, et ses vers deviennent des brûlots pleins de sinistres lueurs. Comme il arrive toujours aux hommes de parti qui n'écoutent que la passion, ses adversaires, à ses yeux, étaient des bêtes fauves, et ses amis des agneaux sans tache. Il faut entendre Théognis, du haut de son fier dédain, écraser cette *vile populace* qui, par sa victoire, vient de prendre rang dans la société. Mais quand le vainqueur, dans l'ivresse du triomphe, insulte au vaincu et le dépouille de ses biens, alors le poëte, transporté de fureur, foudroie cette canaille, lie abjecte des partis, qui souille de son venin toutes les causes; il voudrait dans sa colère boire le sang de ses spoliateurs. L'explosion était terrible, mais légitime cette fois. Malgré ces excès qui, pour me servir d'une expression moderne, *attelaient la muse au char hurlant des factions*, le poëte sut créer des perles de bon sens, dont l'esprit de parti n'a pu ternir l'éclat. Quoi qu'il en soit des préjugés et des passions aristocratiques de Théognis, c'était une âme bien vertueuse, et que la vue du mal irritait jusqu'au délire et au découragement. C'est ainsi que s'expliquent ses plaintes amères contre la divinité, qui s'élèvent, je me trompe, qui s'abaissent jusqu'au blasphème, quand il contemple d'un œil de mépris la prospérité du méchant. Ah! si son esprit, écartant les voiles de l'avenir, avait pu entrevoir l'aurore d'un jour nouveau! Il aurait compris que, au delà de ce monde de boue, le soleil de justice se lèvera pour l'humanité régénérée, et que les purs rayons de la vérité et de la vertu seront enveloppés de sa divine lumière.

Quand Athènes s'empara de Mégare pour mettre à la raison cette cité turbulente qui, longtemps maîtresse de Salamine, menaçait d'absorber l'Attique, le poëte de l'aristocratie, aussi ionien par sa langue que dorien par le sang, régna par droit de génie sur l'esprit de la race athénienne, principal boulevard de la démocratie en Grèce.

Tel était le goût des sentences, que l'*apologue*, importation orientale, qui mettait les animaux en scène, et qu'Hésiode avait le premier introduit dans la littérature grecque, fut cultivé comme genre particulier, et placé sous l'égide d'un nom populaire, par cette tendance opiniâtre de l'esprit grec à la personnification, tourment de l'histoire, mais attrait puissant de la poésie. Ésope, esclave spirituel qui faisait partout circuler la monnaie de ses bons mots, n'écrivit peut-être aucune des fables qu'on lui attribue. C'est un moine du XIVme siècle de notre ère qui fit le recueil que nous possédons. Le nom d'Ésope devint donc un passe-port pour les fabulistes de fantaisie qui cultivèrent l'apologue. Le vrai fabuliste de la Grèce, c'ést *Babrius*, dont nous parlerons plus tard. D'autres écrivains s'y sont exercés pour faire passer de dures vérités sous le couvert de la fiction; mais ce n'était que par circonstance.

La culture de l'apologue et de la poésie gnomique, au VIme siècle, témoigne assez des progrès de la pensée philosophique et de la morale civile. Cette voie nous conduit directement à l'époque socratique. Mais nous avons auparavant à contempler le magnifique essor de la poésie lyrique dans les écoles éolienne, ionienne et dorienne. Les noms se pressent sous notre plume; chaque cité a son poëte. Nous ne pourrons pas accorder à tous une égale attention. Alcée et Sappho d'abord, Anacréon et Simonide ensuite, Pindare enfin, voilà les grands poëtes dont nous aurons surtout à caractériser les tendances, en rapport avec la civilisation des pays fortunés qui les ont vus naître.

Lesbos, colonisée par les Éoliens, avait conservé les traditions des chantres de la Piérie. Le tombeau d'Orphée à Antissa était

comme le sanctuaire de l'inspiration lesbienne. La lyre de Terpandre, au VIIme siècle, éveilla la muse des deux chantres de Mitylène : Alcée et Sappho.

L'inspiration d'Alcée, le premier des maîtres de la lyre, fut multiple comme sa vie, pleine d'aventures soldatesques, bachiques, amoureuses, et reflétant ainsi les impressions de l'homme public et de l'homme de plaisir. Alcée, comme Théognis, était un aristocrate incorrigible, ennemi juré de la démocratie qu'il poursuivait de la plume et du glaive. Ses vers mordants étaient aussi acérés que son épée. Sa famille trempa dans le meurtre de Mélanchrus, tyran de Mitylène. La peine du bannissement fut prononcée contre lui, et il conçut dès lors contre ses proscripteurs une haine implacable qui s'exhala dans des strophes délirantes montées au diapason de la colère. Vaincu dans une bataille livrée contre Pittacus, nouveau tyran de Mitylène, il ne put dévorer sa honte et chargea la lyre du soin de sa vengeance. Malgré l'injustice des accusations du poëte, le sage Pittacus amnistia les bannis et leur ouvrit les portes de Mitylène. Alcée revint dans sa patrie après un long exil qu'il avait passé dans les agitations tumultueuses de la vie du soldat et du citoyen aigri par l'infortune.

L'âme héroïque d'Alcée était un volcan où fermentait la passion sans cesse nourrie par de nouveaux combustibles. Cette lave qui circulait dans ses veines s'échappait avec des retentissements lugubres, et résonnait comme un glas funèbre à l'oreille des tyrans et des démagogues conjurés contre l'aristocratie. D'autres fois, pour noyer le chagrin et s'étourdir en étouffant la voix de la conscience, il se livrait à la joie des festins avec de gais amis. Sa muse alors, comme une bacchante en délire, la coupe à la main, chantait à tue-tête les plaisirs de la table et s'enivrait aux vapeurs du vin bleu. La civilisation n'a pas à regretter la perte de ces chants bachiques dont Horace a su tempérer l'étourdissante orgie. Le cœur impressionnable du poëte lesbien, réceptacle de toutes les passions, s'ouvrit aussi à l'amour. Et si l'on en juge par les paroles qu'il adresse à Sappho, son amour ne manquait pas de noblesse, et savait revêtir ce caractère de pudeur timide qui annonce un cœur sensible et sincèrement épris. Les trois divinités auxquelles

Alcée accordait son encens étaient donc Mars, Bacchus et Vénus. Nous ne connaissons pas ses *hymnes* aux dieux, mais il est à penser que, s'il suivait, dans les formules invocatoires, les traces des poëtes homériques, il s'en éloignait autant par le rhythme que par le ton vif, ardent, passionné de son lyrisme, substitué aux formes épiques des aèdes de l'Ionie. Les mètres d'Alcée ont singulièrement contribué à sa réputation lyrique dans l'antiquité. La principale de ses inventions métriques est la strophe *alcaïque*, si heureusement imitée par Horace. La nouveauté est dans la combinaison originale du dactyle, du spondée, du trochée et de l'ïambe, le tout fondu en un seul jet rapide et saillant, propre à l'expression des traits qui visent au cœur. C'est moins le moule que le mouvement de la pensée qui fit la vogue de la strophe alcaïque, car Sappho adopta des combinaisons analogues; mais la poëtesse douce et passionnée laissait se dérouler avec une plus caressante harmonie sa strophe amoureuse. Tous deux ils ont la véhémence en partage; mais quand Alcée est vif et animé, Sappho est gracieuse et séduisante.

Pour comprendre l'apparition de cette poëtesse dans le monde de l'art, il faut connaître le rôle de la femme chez les différentes races helléniques. Au temps d'Homère, les Ioniens ne condamnaient pas la femme à une reclusion aussi complète que les Athéniens du siècle de Périclès. Andromaque et Nausicaa ne se déshonorent pas en quittant le gynécée. Au Vme siècle, les Aspasies seules ont le droit de se mêler à la société des hommes et de jouer un rôle public. Sappho, pour les poëtes comiques, n'est qu'une courtisane. Alcée ne la juge pas ainsi; pour lui, c'est une beauté chaste. Les Éoliens et les Doriens donnaient à la femme une éducation civile et littéraire dont l'élégance nous est attestée par la vie de Sappho, d'Érinna et de Corinne. La célèbre Lesbienne formait des chœurs de jeunes filles dont elle était la gracieuse institutrice. Sa tendresse passionnée n'épargne pas plus les reproches qu'elle ne marchande l'élogieuse admiration. L'amitié et l'amour s'y confondent, au grand scandale de ceux qui pèsent le cœur des Hellènes dans la balance des sentiments vulgaires. Sappho avait éprouvé toutes les angoisses d'une passion incomprise. Cette femme, l'idole de son siècle, trouva l'indifférence pour prix de son amour. Le désespoir, cette mort de

l'âme, la saisit un jour à la pointe du rocher de Leucade, et, au milieu des filles éplorées de Lesbos, elle ensevelit son génie dans les flots. Fable ou réalité, cette fin tragique prouve que Sappho fut victime de sa tendresse. La brillante poëtesse s'exerça sur des sujets de différente nature. Mais les plus célèbres de ses chants étaient ces épithalames qu'imita vraisemblablement Catulle. Aucun poëte de l'antiquité ne surpassa la Lesbienne dans l'heureux choix des images et des comparaisons empruntées à la nature. Il nous reste de nombreux fragments de ces chants d'hyménée qui consacraient les mariages heureux. Pauvre Sappho, les filles de Lesbos, au lieu d'épithalame, ne purent chanter sur elle que l'hymne funèbre d'un malheureux trépas!

Arion de Méthymne, le compatriote et le contemporain d'Alcée et de Sappho, est particulièrement connu comme le père du *dithyrambe;* non pas qu'il l'ait inventé, mais il en détermina les formes auparavant échevelées et sans règle. Il y introduisit les aventures du dieu de la vendange, et organisa la danse orgiastique en formant autour de l'autel de Bacchus un chœur circulaire d'un mouvement vif et saccadé. Le dithyrambe, avant de produire le drame tragique, fut longtemps en honneur à Corinthe, où Arion vécut à la cour de Périandre.

L'institution des chœurs nous conduit à l'école dorienne. Aussi bien, nous ne changeons pas de pays en passant de Corinthe à Sparte pour étudier les inventions d'Alcman; et l'analogie de la langue, du caractère et des mœurs est si frappante entre les races éoliennes et doriennes, que la transition d'une école à l'autre est à peine sensible. La muse dorienne plus triste, plus sauvage, mais dont la voix sonore retentit comme la trompette guerrière, s'assouplit enfin sous la main de ce Lydien de Sardes, que le hasard semblait avoir fait naître sur les côtes de l'Ionie pour y respirer le souffle d'Homère et transformer un idiome auparavant rude et grossier. Sparte alors, délivrée des guerres de la Messénie, jouissait d'une paix profonde et pouvait prêter au poëte une oreille attentive. Alcman, quoiqu'il fût de condition servile, y avait con-

quis par ses talents le droit de cité. Les courts fragments de ce poëte montrent en lui un homme qui doit tout à sa volonté. C'est là le secret de son originalité puissante dans l'art des vers. « Le principe de la science, disait-il, c'est *l'effort.* » Ce grand artisan de style se distinguait par l'énergie et l'éclat. Ses chants lyriques étaient des chœurs de jeunes filles destinés pour la plupart aux solennités religieuses et à la célébration des mariages. Le poëte, dans ces chants dont il faisait la musique en même temps que les paroles, ne suivait d'autres règles que celles de la mélodie qui encadrait la strophe, et en marquait ainsi l'étendue et la cadence. Ces chœurs que les anciens appelaient *parthénies*, étaient dirigés par l'auteur qui se réservait le rôle de coryphée, où il exprimait ses sentiments personnels; les personnages du chœur lui répondaient ou établissaient entre eux un dialogue semblable à celui de nos cantates. C'est sans doute dans les odes exprimant les impressions de la vie humaine et de la nature que se manifestait surtout la personnalité du poëte. Mais ces cantates ne devaient se produire que dans les jours de fêtes publiques, en dehors desquelles ce genre de poésie n'a plus de raison d'être.

A l'époque où Alcman organisait à Sparte les chants choriques, le sicilien Stésichore achevait de perfectionner les chœurs en créant l'*épode*. Auparavant on ne connaissait d'autres évolutions que le mouvement circulaire ou cette marche en avant et ce retour sur ses pas qu'on appelait la *strophe* et l'*antistrophe*. Stésichore introduisit dans le chœur un temps d'arrêt, après lequel recommençaient les évolutions jusqu'à la fin du poëme. C'était un élément de variété qui rompait la monotonie de la strophe alternative par un nouveau changement de rhythme. C'est cette invention célèbre qui fit donner à Tisias le nom de *Stésichore*. Ce nom symbolique et le caractère impersonnel de ces productions égarèrent plus d'un critique et furent une nouvelle amorce pour le scepticisme. Les disputes de mots n'avancent pas les choses, et il faut bien admettre que la poésie et l'invention de Stésichore appartiennent à quelqu'un. En laissant sa vie hors de son œuvre, et détournant ses regards des événements contemporains, le poëte se

rattachait à la tradition et faisait revivre le passé sous de nouvelles formes. Il n'est pas jusqu'aux épithalames où il ne voulût être le célébrateur posthume des noces antiques. « Il chante, dit Quintilien, les grandes guerres et les héros les plus illustres, et *soutient sur la lyre le fardeau de l'épopée.* » Le même critique lui reproche la diffusion, en ajoutant que, sans ce défaut, nul autre n'eût approché plus près d'Homère. La précision n'était pas, en effet, la vertu du style de Stésichore. Sous ce rapport, il n'était pas dorien. L'excessive abondance de ce poëte avait sa raison dans les allures épiques données aux chants du chœur. Le poids de tout un monde sur un instrument de sensations fugitives, Quintilien a raison, c'est un fardeau trop pesant pour la lyre. Stésichore voulut faire une œuvre d'art qui fût le confluent de deux genres; la tentative était hardie, mais inspirée par le génie oriental, plutôt que par la muse hellénique. Himère, patrie du poëte, présentait d'ailleurs un mélange de races dorienne et ionienne, qui fait comprendre cet essai d'union entre le présent et le passé. Aussi, la langue de Stésichore, malgré ses désinences doriennes, se rattache-t-elle étroitement à la souche homérique.

Nous disions tout à l'heure que les événements contemporains n'étaient pas l'objet des chants de Stésichore. Il paraît cependant que, vers la fin de sa vie, voulant mettre ses concitoyens en garde contre l'ambition de Phalaris, le célèbre tyran d'Agrigente, il composa un apologue que le temps n'a pas sauvé de l'oubli.

Le poëte d'Himère trouva un imitateur dans Ibycus de Rhégium, dont la patrie offrait le même mélange de races. Mais, attiré à la cour tout orientale de Samos par le tyran Polycrate, Ibycus abandonna les sujets graves et chanta l'amour pour plaire au souverain. Le genre érotique allait mieux que tout autre à sa nature passionnée. Les anciens plaçaient bien au-dessus de ses œuvres épico-lyriques, ses poésies amoureuses, dont l'accent fougueux et brûlant révèle une âme ardente où l'incendie des passions exerçait de terribles ravages.

Deux autres poëtes, dont quelques vers seulement nous sont con-

servés, Lasus et Corinne, jouirent dans l'antiquité d'une grande réputation. Lasus d'Hermione, maître de Pindare, passe pour avoir introduit dans Athènes le dithyrambe d'Arion, qu'il cultiva avec succès. Corinne de Tanagra, rivale de Pindare, remporta cinq fois la palme sur le poëte thébain dans les concours poétiques de la Grèce. Mais on croit que sa beauté ne fut pas étrangère à ses succès. Ses fragments ne démentent pas cette opinion.

Avant d'aborder Pindare, il nous reste à parler des poëtes ioniens du VIme siècle, parmi lesquels Anacréon et Simonide acquirent une juste célébrité.

Le vieillard de Téos, — ainsi le nomment les anciens, à cause de cette verve juvénile qu'il conserva jusqu'à une extrême vieillesse, — mena une vie insouciante et heureuse, tantôt à la cour de Polycrate, à Samos, tantôt auprès des Pisistratides, à Athènes, et des Aleuades en Thessalie, enfin, dans sa ville natale, quand elle sortit de l'état d'abaissement où l'avait plongée Harpagus. Un grand citoyen aurait passé sa vie dans les larmes, s'il n'avait pu rendre la liberté à sa patrie. Anacréon n'était pas de ce tempérament héroïque. Il préféra savourer les charmes de l'existence, et accepta gaiement le sort que lui faisait la fortune.

Gardons-nous cependant de juger le poëte de Téos par le recueil des odes anacréontiques, pièces fugitives aussi gracieuses que légères, mais jetées toutes dans le même moule, et roulant exclusivement sur l'*amour et le vin*. C'est bien là l'école anacréontique. Mais le véritable Anacréon était un poëte aux formes savantes et variées, comme l'atteste l'inépuisable admiration dont il fut l'objet dans toute l'antiquité. Et puis, s'imagine-t-on qu'un poëte lyrique, c'est-à-dire un écho sonore de toutes les impressions de l'âme, une lyre dont tous les vents de la vie font vibrer les cordes harmonieuses et légères, croit-on, dis-je, qu'un tel homme puisse rester insensible à tout ce qui tremble sous ses pieds? Stésichore, il est vrai, ne chantait que le passé, car il faisait de l'art pour l'art, et ne trouvait pas le présent à sa hauteur; mais, enfin, les événements de la vie publique étaient célébrés dans ses rhapsodies chorales. Et l'on voudrait que la muse d'Anacréon se fût contentée

d'assister aux joyeux banquets, de se pencher à l'oreille des convives pour recueillir les petits propos galants, puis de vider les verres et de ramasser les miettes qui tombent de la table des festins! Non, ce n'est pas à cela que se bornait l'œuvre du vieillard de Téos. Anacréon savait prendre son parti des misères de la vie, mais l'exil dont il fut victime dans sa jeunesse, avait mêlé une teinte mélancolique à la grâce et à la bonhomie du chansonnier. On sait aussi que ses odes contenaient des allusions aux princes ses bienfaiteurs, et surtout à Polycrate, dont la mort cruelle a dû arracher à sa lyre des sons douloureux. Nous aimons à croire du moins, pour l'honneur de la mémoire d'Anacréon, que le cri du sang de son protecteur est venu interrompre un moment le bruit des verres. On se tromperait gravement, nous le répétons, si l'on jugeait Anacréon par le recueil des pièces qu'on lui attribue. Les fragments, seuls documents authentiques, se distinguent, comme les odes du recueil, par la légèreté, la naïveté et la grâce. Mais Anacréon avait façonné des perles d'un plus haut prix, plus naturelles surtout et plus pures que ces jeux de style qui portent l'empreinte des siècles de décadence. La vigueur, l'élévation, le pathétique même, n'étaient pas des qualités étrangères au vieillard de Téos, mais elles étaient tempérées par un doux éclat : l'aimable chansonnier n'ayant jamais connu les tumultueux orages des passions.

Simonide de Céos, que le temps, hélas! a si peu épargné, et dont Quintilien a parlé si légèrement, est un des plus grands poëtes de l'antiquité. Anacréon, près de lui, n'est qu'un enfant espiègle et gracieux qu'il surpasse de toute la hauteur de son génie philosophique, lyrique et élégiaque. Pindare seul peut lui être comparé dans le domaine du lyrisme, et nous savons, par le témoignage des anciens, qu'il en balançait la gloire. Sans être étranger à la gaieté, Simonide se distinguait de ses rivaux par la mélancolie de ses accents. La mélancolie, qu'on a eu tort de considérer de nos jours comme un caractère nouveau apporté dans l'art par le christianisme, appartient à tous les temps. — Nous l'avons constaté à propos des Hébreux, des Hindous et même des Chinois. — La mé-

lancolie, en effet, n'est que le contre-coup du malheur sur l'âme humaine. Il ne faut s'étonner que d'une chose, c'est qu'il y ait si peu de poëtes vraiment élégiaques. La raison en est sans doute que les poëtes, au lieu de laisser crier en eux la fibre humaine, et d'ouvrir leur cœur à la pitié, n'obéissent trop souvent qu'à la fantaisie, au despotisme des passions et à l'empire de circonstances où l'âme s'étourdit sur sa destinée. Simonide, doué par la nature d'une sensibilité profonde, fut l'écho mélodieux des grandes infortunes. Les cris de la douleur avaient retenti dans son âme et produit dans l'art grec d'autres lamentations de Jérémie, sous le nom de *Thrènes*, dont l'ode à Danaé offre un admirable modèle. Aucun poëte lyrique, dans l'antiquité, ne s'élève à un pathétique aussi sublime; aucun n'a pressé, comme Simonide, l'éponge du cœur humain, pour en faire jaillir tout ce qu'il contient de larmes. Mais le poëte qui chantait si dignement les malheurs de l'humanité, fut admirablement servi par les circonstances, car sa longue vie le rendit témoin de la terrible lutte que la Grèce eut à soutenir contre la Perse pour assurer son indépendance. L'Hellénie triomphante eut ses jours de victoire, mais aussi ses jours de deuil. Simonide, qui chanta les triomphes, fut aussi l'interprète de la douleur publique. Il composa, en l'honneur des victimes de Marathon, une élégie qui dut faire tressaillir au fond de leur tombeau ces braves morts pour leur pays. Ce chant funèbre fut un double triomphe pour Simonide, car il exaltait la vaillance des Grecs et remportait sur le grand tragique Eschyle lui-même, un des héros de la bataille, une victoire poétique dans un concours à jamais mémorable.

Simonide fut le chantre national de la Grèce. Plus heureux que Pindare, il ne se borna pas à chanter les vainqueurs des jeux Olympiques, mais il eut l'insigne honneur d'être officiellement choisi pour célébrer les exploits de Marathon, des Thermopyles, de Salamine et d'Artémisium. Il faut lire le chant héroïque qu'il consacra à la louange de Léonidas et de ses compagnons. Jamais la muse patriotique ne fit entendre de plus nobles accents. Le désastre des Thermopyles dans les vers de Simonide devient un hymne triomphal. « Leur tombe, dit-il, est un autel. »

Simonide ne marchandait pas l'éloge. C'était sa qualité, et c'était

son défaut, car il agenouillait sa muse aux pieds des grands qui recherchaient l'encens de ses louanges. C'est ainsi qu'il fut en faveur auprès d'Hipparque, des Aleuades et des Scopades de Thessalie, et des deux tyrans de Sicile : Théron d'Agrigente, et Hiéron de Syracuse, qu'il réconcilia, dit-on, au moment où ils allaient se livrer bataille. Il passe pour avoir le premier fait métier de panégyriste public. Il dit lui-même *qu'il n'était pas enclin à la censure*. C'était *un homme de lettres* dans toute l'acception du mot. Il appartenait, comme Stésichore, à une famille d'artistes qui vivait des produits de l'esprit. Aussi ne manquait-il jamais une occasion de tirer profit de ses talents, soit en chantant les gloires de la patrie, soit en participant aux concours poétiques organisés dans toute la Grèce. Il avait gagné cinquante-six bœufs et autant de trépieds, nombre prodigieux quand on songe que ce genre de prix était réservé à des solennités religieuses qui ne se présentaient qu'une ou deux fois par an. Qu'on juge d'après cela combien Simonide dut remporter de triomphes ! On ne saurait trop déplorer la perte de tous ces chants patriotiques. Nous ne connaissons ni ses hymnes aux dieux, ni ses péans chantés à Delphes en l'honneur d'Apollon, ni ses hyporchèmes, chœurs de danse, ni ses dithyrambes en l'honneur de Bacchus.

Parmi les fragments que nous possédons se trouvent quelques lambeaux des odes triomphales où le poëte célébrait les héros des jeux publics. Depuis qu'on eut érigé des statues aux vainqueurs, la poésie fut appelée à embellir ces fêtes de toute la pompe des représentations chorales de Stésichore. Simonide consacra la forme de ces chants héroïques en décrivant toutes les péripéties de la lutte et en prodiguant ses louanges, non-seulement aux vainqueurs, mais aux instruments de la victoire.

Le poëte de Céos fut aussi le créateur de l'*Épigramme* comme genre littéraire. L'épigramme n'avait pas chez les anciens la même destination que chez les modernes. C'était, conformément à l'étymologie du mot, une inscription sépulcrale ou tumulaire. Rien ne s'opposait d'ailleurs à ce que l'inscription fût une épigramme dans le sens moderne ; l'épitaphe du poëte Timoléon en est la preuve. Mais ce n'est là qu'une exception. Les épigrammes de Simonide

sont des monuments historiques. On connaît celle de Léonidas et des trois cents héros des Thermopyles rapportée par Hérodote. « Passant, va dire à Lacédémone que nous reposons ici pour avoir obéi à ses lois. »

Simonide a passé soixante ans de sa vie à répandre sur les noms glorieux de son pays des *larmes* et de l'*encens;* mais cette double face de son génie ne le fait pas connaître tout entier. Un autre trait distinctif du caractère de ce grand poëte, c'est la tendance philosophique qui perce dans tous ses chants. On dirait Solon méditant sur les malheurs de la vie et dirigeant l'éducation morale d'une génération féconde en tragiques événements, et toute meurtrie des coups du sort. L'instinct du poëte est réglé par la réflexion, par la raison pratique. Ce ne sont pas les événements de sa vie qui inspirent à Simonide ses sentiments et ses pensées, c'est la contemplation des vicissitudes humaines et des événements de la vie publique. C'est l'*objectif* rendu *subjectif,* dirait la philosophie. Partout la pensée philosophique se mêle aux larmes élégiaques ou à l'enthousiasme lyrique. On sent que l'esprit humain touche à sa maturité, et, derrière Simonide, on entrevoit Socrate qui va naître. Cette préoccupation alourdit parfois son vol. Le cygne de Céos n'a ni le regard ni les ailes de l'aigle thébain. Si l'on fait abstraction des défauts de la décadence, on peut appeler ce poëte l'Euripide de la lyre; et, à certains égards, le Lamartine de l'antiquité, avec moins d'ampleur et d'universalité dans le génie, mais infiniment plus de précision et de science. Simonide est un savant; c'est à lui que la Grèce doit le perfectionnement de son alphabet.

Nous ne pouvons que mentionner ici ce Bacchylide, neveu du poëte de Céos, que Gélon préférait à Pindare pour sa douceur, et qui, plus d'une fois, disputa la palme au grand lyrique, dans les concours de la Grèce. La lyre d'Anacréon résonnait mieux sous ses doigts que la trompette héroïque. Il entonna pourtant avec succès l'hymne de la victoire aux jeux sacrés. Mais sa muse aimait à hanter les joyeux festins. Il n'avait rien du génie de Simonide, sinon la perfection de la forme et la tendance morale.

Le goût de la poésie était si général parmi les Grecs que les athlètes eux-mêmes n'étaient pas étrangers à la culture des lettres. TIMOLÉON LE RHODIEN touchait la lyre de la même main qui venait de manier le ceste. Couvert encore de la sueur poudreuse de la lutte corps à corps, il rentrait dans la lice pour prendre part aux luttes de l'esprit. Mais il conservait dans les exercices de la muse les allures brutales du pugilat. Ses vers étaient des coups de poing lancés à ses rivaux. L'épigramme de Simonide sur Timoléon nous donne la mesure des excès de verve auxquels l'envie poussait le Rhodien. Parmi les grands hommes qui s'illustrèrent dans les guerres persanes, Aristide seul, par son désintéressement, mérita les éloges de Timoléon; il poursuivit tous les autres de ses traits sanglants. Thémistocle surtout fut le point de mire de ses attaques forcenées.

La démocratie athénienne commençait à payer par l'ingratitude la rançon de sa liberté. Tout ce qui s'élevait au-dessus du niveau de la foule devenait suspect à l'ombrageuse démocratie qui souffrait impatiemment le joug de l'autorité. Et, cependant, elle ne fut grande que quand elle obéit à des chefs respectés. La monarchie tempérée ou le gouvernement des lois est l'indispensable tutelle de la démocratie, par la raison que le souverain est intéressé à satisfaire les droits de tous pour assurer le maintien de son autorité. Les ambitions cessent de convoiter le pouvoir, l'activité nationale se développe dans une double direction : les travaux de l'esprit et les intérêts matériels, c'est-à-dire tout ce qui fait la civilisation d'un peuple. Déjà, sous les Pisistratides, ces zélés protecteurs des arts, la poésie, dont le tiraillement des luttes politiques avait dispersé les forces, s'était organisée dans Athènes. C'est alors que les rhapsodes, dépositaires des chants homériques confiés à leur mémoire, avaient été conviés à raconter, dans l'ordre de leur succession, les rhapsodies de l'Iliade et de l'Odyssée, à l'époque solennelle des *Panathénées* ou fêtes communes de toute l'Attique en l'honneur de Minerve, divinité protectrice de la contrée.

On sait aussi de quelles faveurs Anacréon et Simonide jouirent à la cour d'Hipparque. Mais Hipparque suivit les voies de la corruption. Harmodius, sous prétexte de venger sa sœur, objet des

convoitises du fils de Pisistrate, s'unit à Aristogiton pour mettre à mort le tyran. Grande et terrible leçon pour les souverains qui outragent la morale!

L'amour de la liberté inspira à *Callistrate* une chanson célèbre qui tint en éveil l'esprit démocratique. Partout, dans les festins, on chanta le *scolie* de Callistrate, dont voici le refrain de mort: « Dans la branche de myrte, je porterai l'épée comme Harmodius et Aristogiton, quand, aux fêtes d'Athéné, ils tuèrent le tyran et établirent l'égalité dans Athènes (1). » Vaine illusion pourtant, car Hippias vengea cruellement le meurtre de son frère; et quand Hippias fut renversé sous la main d'un Spartiate, Athènes eut à lutter contre sa rivale pour recouvrer sa liberté. Néanmoins le scolie fit fortune, et quand on se donnait rendez-vous à quelque festin, on disait: *Allons chanter un Harmodius.*

Tous les poëtes en renom s'exerçaient dans ce genre, où la liberté de l'inspiration s'épanchait en vers irréguliers, pleins des fumées de l'ivresse. L'esprit des peuples s'y faisait jour avec plus de spontanéité peut-être que dans tout autre genre de poésie. L'amour de la liberté inspirait les scolies athéniens; ceux de la vaillante Sparte respiraient le feu des combats. Témoin, cette *chanson d'Hybrias*, sauvage et fougueuse comme l'âme des guerriers de la race d'Hercule. Les traditions fortement gravées dans le cœur des Doriens par l'orgueil du passé; le prestige des jeux publics où se rendait la Grèce entière, les grands, pour assurer, par leur triomphe, de nouveaux titres de noblesse à leur famille, le peuple, pour consacrer la victoire par ses applaudissements: voilà la source de l'inspiration aristocratique des Doriens.

Nous avons vu Stésichore, chargeant la lyre du poids de l'épopée, oublier sa personnalité pour faire revivre les traditions antiques; voyons Pindare allier l'épopée au lyrisme, et mêler ses sentiments personnels aux chants de gloire qu'il consacre à la louange des héros. J'en demande pardon aux admirateurs de

(1) Voir Alexis Pierron, *Histoire de la littérature grecque.*

Pindare, mais sans vouloir diminuer en rien sa réputation colossale, il est regrettable, au point de vue de la civilisation, qu'un poëte de cette trempe n'ait pas senti dans son âme assez de patriotisme pour mettre sa muse au service de l'indépendance nationale, et qu'il ait préféré obéir à un enthousiasme de commande, en exagérant l'importance d'un genre de victoire auquel les chars et les coursiers avaient plus de part que les héros eux-mêmes.

Comme citoyen aussi bien que comme homme, Pindare était de beaucoup inférieur à Simonide, le Tyrtée et le Solon de la Grèce. Mais comme poëte, il éclipsa tous ses rivaux par cette heureuse audace qui lui fit parcourir dans ses chants de victoire tous les souvenirs du passé. Les digressions pindariques n'ont pourtant pas le caractère échevelé que certains poëtes leur attribuent pour les faire servir de passe-port à leurs conceptions extravagantes. Pindare suit un plan tracé d'avance, et son désordre n'est qu'apparent. Au lieu de s'arrêter, comme la foule, à suivre tout haletant le char qui vole dans la carrière, l'ode pindarique attend le triomphe; et quand les applaudissements ont éclaté, elle suit le vainqueur au pied de l'autel pour rendre grâces à la divinité, puis célèbre dans la fête triomphale le vainqueur, sa famille, sa patrie, les dieux qui président à la victoire et en l'honneur desquels sont établis les jeux sacrés. C'est ainsi que les traditions religieuses et nationales trouvent leur place dans ces chants. Et comme la forme du récit est essentielle à la mythologie, l'épopée s'allie à l'enthousiasme lyrique. Cependant l'épisode religieux ou héroïque n'est au fond que l'auréole du vainqueur, dont la figure rayonne à travers ce cadre splendide. D'autres fois l'éloge du héros compose seul la trame de l'ode héroïque. Mais c'est quand le vainqueur n'est pas suivi dans sa victoire par le cortége de ses aïeux.

Le ton et le style de l'ode sont déterminés par sa destination. L'*ode dorienne*, grave et solennelle, se prête aux développements épiques et emprunte le rhythme majestueux, et les formes larges et sévères des chœurs de Stésichore. Là le poëte s'efface devant la grandeur de son sujet. L'*ode éolique*, vive et légère, se joue au milieu des caprices de la fantaisie. C'est ici que Pindare met en relief sa personnalité, en s'entretenant avec son héros ou en lan-

çant un défi aux poëtes rivaux, dont il déprécie le style pour exalter le sien. *L'ode lydienne*, d'un caractère doux et onctueux, se chantait au moment où la procession s'avançait vers l'autel pour invoquer la divinité protectrice. Les chœurs stésichoriens faisaient l'ornement de la fête ou du *comos*. Les poëmes sans épodes étaient réservés à la procession du temple ou à l'entrée solennelle du vainqueur dans sa ville natale, où la foule le suivait jusqu'au seuil du foyer paternel. Le lyrisme de Pindare ne ressemble donc aucunement au lyrisme moderne. Son inspiration n'est généralement pas spontanée, car elle a sa source dans les événements extérieurs.

Cependant le poëte conserve son indépendance vis-à-vis des grands. Il sait, quand il le faut, faire la leçon aux rois, revendiquer les droits de l'humanité, jeter l'effroi du crime dans l'âme des tyrans, exalter enfin la vertu et les nobles dévouements. Sans avoir dans l'esprit la tournure sentencieuse de Simonide, les vicissitudes de la fortune lui arrachent des exclamations profondes qui annoncent un penseur habile à sonder les secrets du cœur humain. Nous avons regretté, en commençant l'appréciation de Pindare, que son patriotisme ne l'eût pas entraîné à la glorification des héros de l'indépendance hellénique. Il faut dire ici, comme restriction, que la trahison des Thébains ne trouva pas en lui un apologiste, et que les vainqueurs des Perses eurent plus d'une fois leur part de l'encens réservé aux vainqueurs des jeux publics. Ceux-ci savaient trop bien récompenser le talent, pour n'avoir pas droit aux éloges du poëte. Tous les princes du temps, et surtout les grandes familles de la Thessalie et les tyrans siciliens, le comblèrent de faveurs. Toute sa vie ne fut qu'un long triomphe; et, s'il fut parfois vaincu par ses rivaux dans les concours poétiques, il dut aisément s'en consoler par l'immense retentissement de ses hymnes héroïques, et par la gloire qui partout suivait ses pas.

Pour nous, modernes, cette poésie est d'une étude pénible et laborieuse à cause de l'obscurité de ses allusions, de ses digressions, de ses métaphores, de ses allégories. Le peuple grec lui-même ne pouvait guère comprendre Pindare, car il n'écrivait que pour l'aristocratie. Nous ne disons rien de ses vers, dont il nous est im-

possible de découvrir la forme métrique uniquement appropriée aux exigences de la mélopée.

Nous ne connaissons du grand lyrique que ses *odes triomphales ;* ses autres poëmes sont perdus, et, à l'exception de quelques *scolies*, qui nous révèlent la flexibilité de son talent, il ne reste que des fragments sans importance de ses *dithyrambes*, de ses *chants religieux*, de ses *thrènes*, de ses *hyporchèmes*. La perte des dithyrambes est surtout regrettable; car le savant désordre de la muse pindarique devait se produire avec tout son éclat dans l'ivresse orgiastique des chants dionysiaques.

Est-ce leur supériorité qui accorda aux odes triomphales le privilége d'échapper au naufrage du temps? Non, c'est le soin avec lequel les familles des vainqueurs célébrés dans les vers de Pindare conservèrent et transmirent à leurs descendants le glorieux héritage de ces chants de victoire.

V. — *Siècle de Périclès :* LE DRAME, *et subsidiairement l'épopée et l'élégie.*

Comme art, la poésie touche à son apogée, mais elle a perdu son ancienne mission civilisatrice, depuis qu'elle a cessé d'être l'organe exclusif de la religion, de la philosophie, de la politique et de l'histoire. Chaque genre a désormais son domaine. La religion préside encore à la poésie; mais la philosophie, en portant les lumières de la raison dans le domaine de la physique, a ruiné l'empire de la mythologie qui ne règne plus que sur l'imagination. L'organisation de l'État a réglé la hiérarchie sociale et les rapports des citoyens entre eux. L'histoire a remplacé l'épopée, qui a perdu son empire depuis l'affaiblissement du merveilleux pourchassé par la philosophie. Maintenant que le mouvement des affaires absorbe l'attention des citoyens et que les éléments de la richesse publique affluent de toute part, la poésie ne peut plus être qu'un délassement, un plaisir artistique, un mets de haut goût, fait pour être la pâture intellectuelle d'un peuple amoureux du beau, le couronnement enfin de l'édifice brillant d'une civilisation raffinée. Il faut à une pareille époque un nouveau genre de poésie correspon-

dant au caractère nouveau de la civilisation. L'art doit sortir de sa sphère idéale, et marcher sur le terrain de la réalité. Autrefois la divinité s'était faite homme dans le monde de l'imagination, aujourd'hui, c'est l'art lui-même qui se fait homme à l'image de la société. Cette nouvelle incarnation de l'art, c'est l'action, c'est le *drame*.

La tragédie précède la comédie à cause du sérieux des événements qui se déroulent sur la scène de l'histoire. La comédie apparaîtra plus tard comme une vengeance de la morale publique flétrissant les abus d'une société corrompue.

La tragédie sortit du chœur dithyrambique célébré en l'honneur de Bacchus aux grandes Dionysiaques; c'est donc la religion qui consacre encore ce nouveau baptême de l'art. Le dithyrambe d'Arion était depuis longtemps en vogue. Simonide et Pindare l'avaient cultivé avec succès dans de mémorables concours, en y appliquant l'appareil imposant, la pompe chorale de Stésichore. La trinité artistique, composée de la poésie, de la musique et de la danse autour de l'autel de Bacchus, formait la plus éclatante manifestation du génie lyrique. L'élément mythologique y figurait avec le cortége des satyres dont le dieu du vin était accompagné; mais le drame était en récit, au lieu d'être en action.

Un jour Thespis, pour faire diversion aux chants du chœur, détacha de la légende de Bacchus un épisode qu'il fit représenter par un acteur. Un dialogue s'établit entre cet acteur unique et le chœur. Ainsi commença la *tragédie* du nom du bouc immolé à Bacchus. Mais ce drame épico-lyrique n'était qu'un intermède, et ne différait guère des *Parthénies* d'Alcman, drame-lyrique où la personne et le personnage se confondaient dans l'expression d'un sentiment vrai. Thespis avait néanmoins jeté les fondements du drame en mettant en action un fait étranger à la personne de l'acteur. Ceci se passait au VIme siècle, sous Pisistrate; et Solon, plus législateur que poëte en cette occasion, s'était scandalisé de ce mensonge artistique qu'il craignait de voir s'introduire dans les lois. Thespis eut la hardiesse de chercher ses sujets en dehors de l'histoire de Bacchus, innovation qui passa d'abord pour un sacrilége et qui amena le proverbe sicyonien : *Qu'y a-t-il là pour Bacchus?* Cependant, le dialogue dramatique n'était pas encore inventé, puis-

que l'action ou l'épisode n'était qu'une partie accessoire dans ces exhibitions choristiques, et n'avait pas encore une vie indépendante. Les *Suppliantes* d'Eschyle donnent une idée de cet embryon dramatique. Les successeurs de Thespis : Phrynichus, qui créa le premier les rôles de femmes et prit parfois ses sujets dans l'histoire contemporaine; Pratinus, qui passe pour l'inventeur du drame satyrique, et Chœrilus, leur rival, ne débarrassèrent pas encore l'action proprement dite des entraves de la choristique. Ce perfectionnement fut l'œuvre d'*Eschyle* qui, par la création du dialogue dramatique, mérita d'être appelé le *père de la tragédie*. Eschyle mit en présence deux acteurs se répondant l'un à l'autre, sans toutefois ôter au chœur son rôle actif. Les deux éléments constitutifs du drame, le *lyrisme* et l'*épopée*, le chœur et le récit, furent ainsi enlacés par l'anneau du dialogue dramatique pour former un genre distinct, ayant sa vie et son originalité propres.

Quant au mécanisme théâtral, l'honneur de l'avoir perfectionné revient incontestablement à Eschyle, mais il est peu vraisemblable qu'il l'ait inventé. Toute production mécanique est le résultat de divers essais couronnés par une main habile. Ce ne sont pas là de ces œuvres qui sortent tout d'une pièce de la tête d'un homme de génie, comme Minerve du cerveau de Jupiter. On sait que la tragédie, dès le temps du chœur dithyrambique, se représentait dans Athènes aux grandes Dionysiaques, et non dans les bourgs de l'Attique, ce qui renverse l'opinion d'Horace et de Boileau sur l'histoire du tombereau où Thespis promenait ses acteurs barbouillés de lie. Il est si naturel à quiconque veut se donner en spectacle de monter sur une estrade, que l'invention des tréteaux doit remonter jusqu'à Thespis, bien qu'Horace l'attribue à Eschyle. Il en est de même du costume : les personnages devaient se distinguer de la foule. Le masque qui représentait la figure du dieu, et le cothurne qui donnait au personnage la grandeur imposante des êtres surhumains, ont dû être inventés aussi dès cette époque. A l'apparition d'Eschyle, il y avait déjà dans Athènes un théâtre en bois. Périclès fit construire un immense édifice en pierres qui contenait plusieurs milliers de spectateurs. Sur l'avant-scène s'élevait la *thymèle* ou l'autel du sacrifice qui rappelait l'institution reli-

gieuse du drame et l'immolation du bouc à Bacchus, au temps de l'antique dithyrambe. Ce fut désormais pour le chœur un lieu de repos pendant l'action; le coryphée, du haut de cet autel converti en estrade, dominait la scène, dirigeait les chants et les évolutions du chœur, et prenait, au besoin, la parole en son nom. Les décorations naturelles étaient des palais, des temples, les coupoles d'une ville dans le lointain, des montagnes, des rochers, des arbres et l'aspect de la mer; le théâtre était à découvert et il n'y avait d'autre lustre que le globe du soleil. Rien de magique, rien de féerique comme les représentations d'Eschyle dans le *Prométhée*, où l'Océan et la Terre viennent gémir aux pieds du Titan cloué au flanc du Caucase, et dans les *Euménides*, où cinquante Furies poursuivent Oreste de leurs torches enflammées. On n'avait besoin de rideau qu'avant l'exécution de la pièce; car la présence continuelle du chœur sur la scène rendait inutile la division en actes et entr'actes. De là aussi ces *unités de temps et de lieu* sur lesquelles on a tant discuté, et que l'imitation classique a fait maintenir sur la scène française, souvent en dépit de la vraisemblance; bien que ces règles, habilement observées, soient une perfection de plus, quand le sujet s'y prête.

Le chœur était composé de jeunes gens de bonne famille qui venaient faire admirer leur talent de chanteurs et de danseurs. Les poëtes à l'origine jouaient eux-mêmes un rôle de leur choix; plus tard, ils laissèrent ce soin aux acteurs de profession, qui étaient très-estimés dans la Grèce.

L'institution religieuse du drame et le goût artistique des Grecs expliquent assez cette estime qui entourait les gens de théâtre; on sait qu'à Rome ils étaient notés d'infamie. Les grands talents, comme Roscius et Esopus, parvenaient seuls à se faire pardonner leur métier d'histrions. Les mœurs romaines ressemblaient aux nôtres sous ce rapport; c'est d'ailleurs la faute des comédiens eux-mêmes qui, trop souvent, justifient par leur conduite le mépris dont ils sont l'objet.

Les concours, établis avant la naissance d'Eschyle, entretinrent chez les Grecs l'émulation dramatique. C'était une affaire d'État. L'archonte éponyme fournissait aux trois plus sérieux concurrents

un *chœur* que le poëte exerçait lui-même, et dont le chorége, c'est-à-dire quelque riche citoyen, payait les frais de costumes et d'entretien. On présentait aux concours dramatiques tantôt quatre pièces ou *tétralogie*, dont trois tragédies et un drame satyrique sans liaison, tantôt trois pièces ou *trilogie*, formant comme les trois actes d'un même drame. L'*Orestie* d'Eschyle, composée d'Agamemnon, des Choéphores et des Euménides, est une de ces trilogies. Du temps de Sophocle, et quand la comédie fut admise au concours, on se borna à la présentation d'une seule pièce, ce qui augmenta le nombre des concurrents. Le peuple lui-même était juge du mérite poétique, à l'origine; plus tard, on établit cinq juges choisis par le sort, qui prononçaient l'arrêt, après avoir invoqué les dieux. Voilà l'institution tout à la fois religieuse et artistique du drame. On comprend qu'un genre de poésie, qui réclame tant de secours auxiliaires pour la mise en scène et de si opulents loisirs de la part des spectateurs, ne peut s'épanouir qu'au sein de la paix, à l'ombre d'un gouvernement respecté, à l'époque, enfin, d'une civilisation parvenue à son apogée. Thespis vivait sous Pisistrate, et Sophocle, au siècle de Périclès : ces dates sont tout un argument.

Nous avons dit que la poésie, à l'époque du drame, était devenue un *délassement*. Gardons-nous toutefois d'assimiler les représentations dramatiques de la Grèce aux jeux de la scène moderne, spectacles le plus souvent sans moralité, et où s'assemble une foule désœuvrée, cherchant à se distraire des occupations monotones d'une réalité vulgaire. Les représentations théâtrales de la Grèce étaient de véritables événements, grâce à la double solennité des fêtes religieuses et des concours dramatiques, et grâce aussi à la rareté de ces grands spectacles.

Les héros tragiques, avant Eschyle, étaient les dieux et les demi-dieux de la mythologie. Déjà cependant Phrynichus avait traité un sujet contemporain analogue aux *Perses*, et qui s'intitulait : *les Phéniciennes*. Eschyle, dans son *Prométhée*, emprunte encore la figure d'un demi-dieu, mais c'est le bienfaiteur de l'humanité. Les autres sujets d'Eschyle : les *Sept contre Thèbes*, les *Suppliantes*, l'*Orestie* sont ces drames sanglants des dynasties

d'Argos, de Mycène et de Thèbes dont nous avons parlé en parcourant les temps héroïques. Tous ces faits racontés par Homère et les poëtes cycliques furent exploités par la muse tragique depuis Eschyle jusqu'à Euripide. « Je ne donne, disait le père de la tragédie, que les reliefs des festins d'Homère. » Ces traditions qui allaient s'éteindre au milieu d'une société que la prose de la réalité commençait à envahir, et dont l'activité se concentrait déjà dans la sphère de la philosophie, de la politique et des intérêts positifs de la vie, ces traditions, dis-je, recevaient dans la tragédie la dernière sanction de l'art. Rien de plus tragique que ces sanglantes traditions de famille. L'épopée réclame des guerres étrangères; le drame se nourrit de luttes intestines. La fatalité du malheur s'étendant aux diverses générations d'une même famille, comme celles d'OEdipe et d'Agamemnon, devait alimenter la scène tragique.

Une seule fois Eschyle abandonna ces traditions pour mettre en scène les ennemis des Grecs. Les *Perses* étaient un sujet plus épique que dramatique peut-être; et nous verrons plus tard Chœrilus de Samos le revêtir des formes de l'épopée. La difficulté était d'autant plus grande pour Eschyle, qu'il ne pouvait y introduire les chefs des armées grecques sans s'exposer à blesser la susceptibilité de l'ombrageuse Athènes. Eschyle tourna la difficulté, mais non sans imprimer le sceau de l'épopée à la forme aussi bien qu'à la situation, par le récit du messager. Il ne s'agissait pas d'ailleurs d'une expédition lointaine entreprise par les Grecs, comme au temps de la guerre de Troie, car les Perses étaient venus apporter la guerre aux Grecs jusque dans leurs foyers, en allumant le feu des guerres civiles par l'or qu'ils semaient sur leurs pas. Ce sujet se prêtait donc aussi à la tragédie par ses limites étroites et son dénoûment pathétique.

Nous allons voir quelle fut l'influence des événements et des progrès de l'esprit humain sur la tragédie personnifiée dans ses trois grands représentants : Eschyle, Sophocle, Euripide.

Eschyle, né à Éleusis, l'an 525 avant notre ère, était de la race de ces Eupatrides aux yeux desquels la bravoure militaire était la

première vertu comme le premier devoir. Il fut un de ces soldats valeureux qui versèrent leur sang pour l'indépendance de la patrie. Il combattit à Marathon, à Salamine et à Platée. Blessé dans la première de ces grandes batailles, il se montra fier de ses nobles cicatrices. Le poëte à ses yeux s'effaçait devant le soldat. On lisait sur son tombeau cette épitaphe écrite de sa propre main : « Sous ce monument repose Eschyle, fils d'Euphorion. Athénien de naissance, il mourut dans les plaines fécondes de Géla. Le bois si célèbre de Marathon et le Mède à la longue chevelure diront s'il fût brave ; ils l'ont bien vu. » Ces paroles expliquent tout le génie d'Eschyle, génie bouillant, hardi, impétueux, respirant le souffle guerrier et mettant l'homme aux prises avec les forces de la nature. Initié de bonne heure aux mystères d'Éleusis, sa patrie, son intelligence fut pénétrée de ce mysticisme religieux dont la couleur sombre reflétait les malheurs du temps et qui, pour solution à l'énigme de la vie, ne trouvait qu'un mystère effroyable où se lisait en caractères de sang : *fatalité.*

Les dogmes sévères de la philosophie pythagoricienne avaient aussi contribué à donner cette forte trempe à l'âme du soldat de Marathon.

Il ne faut pas juger Eschyle avec les préjugés de l'esprit de système. Il occupe une place isolée dans l'histoire de l'art ; il ne peut être comparé qu'à lui-même. Le genre qu'il a créé porte son nom et s'est perdu avec lui. C'est ce qu'Aristote appelle la tragédie *simple,* par opposition à la tragédie *implexe*, telle qu'elle fut mise en œuvre par Sophocle et Euripide, et telle que les modernes l'ont adoptée. Pour comprendre la simplicité de ces pièces, il faut tenir compte du lien trilogique qui les unissait, et du rôle de la fatalité, acteur suprême des tragédies d'Eschyle. L'homme dans Eschyle ne se fait pas à lui-même son propre destin. Il ne peut rien changer à la situation qui lui est faite ; il n'a de choix qu'entre la résignation et la révolte. La lutte de la volonté humaine avec la fatalité présente donc un double spectacle : si l'homme fléchit sous la main qui l'écrase, il laisse échapper le cri de la faiblesse et excite la *pitié.* Si, au contraire, il résiste à cette volonté de fer, il excite l'*admiration.* Dans les deux cas, nous éprouvons une invincible

terreur. On conçoit quelle simplicité doit régner dans l'action. L'événement, étant soustrait à la puissance humaine, ne peut subir aucun changement, aucune péripétie. Ce n'est pas l'action qu'il faut chercher ici. L'intérêt réside tout entier dans l'attitude du personnage vis-à-vis du destin. Le sentiment qu'il éprouve est soumis dans ses effets à une constante gradation; ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'on peut intéresser sans prodiguer les coups de théâtre, mais en frappant les coups de passion. L'homme reste libre dans ses actes, mais il arrive un moment fatal où une main s'appesantit sur lui et lui dit comme Dieu aux flots de la mer : « Tu n'iras pas plus loin. » C'est la nature qui se venge de l'orgueil humain.

Deux pièces d'Eschyle peuvent donner une idée complète du caractère de ses tragédies : les *Perses* et le *Prométhée*.

La première nous présente le tableau de la désolation des Perses après la défaite de Salamine. C'est un monument élevé par le soldat-poëte à la gloire de son pays. Ici l'homme succombe et s'abandonne au désespoir. Tout l'artifice de la composition consiste à décrire dans toutes ses phases le sentiment de la douleur : pressentiments lugubres, inquiétude, angoisses avant l'événement; plaintes, déchirements, sanglots, désespoir après l'événement.

Le Prométhée nous offre un autre spectacle : le supplice de l'homme de bien en révolte contre un pouvoir despotique. C'est le plus étrange et le plus sublime défi contre l'injustice qui soit jamais sorti d'une poitrine humaine. Ce fier Titan que rien ne peut abattre est livré sans défense à la rigueur du destin. On a beau le plaindre et le supplier de rendre hommage à une puissance que proclament ses douleurs; non, c'est en vain que la main du destin le tient enchaîné au sommet du Caucase, un cri de désespoir ne déshonorera pas son triomphe. Tout son bonheur à lui est d'entendre le ciel en feu tonner sur son front, de sentir la terre trembler autour de lui et de voir à ses pieds la nature entière contemplant son supplice.

Telle est la haute moralité de ces deux situations : Xerxès est puni de sa folle entreprise contre l'indépendance de la Grèce; Prométhée est puni parce qu'il a ravi le feu du ciel pour en doter la terre. Mais le bienfaiteur de l'humanité en résistant à la tyrannie

s'élève au zénith de la grandeur morale. Eschyle est tout entier dans ces deux tragédies.

On sent que cette muse sauvage, qui se plaît au tableau des grandes catastrophes humaines, est née dans une époque de luttes et de bouleversements. De là ce caractère énergique, impétueux, gigantesque, cette grandeur des pensées et des sentiments unie à la simplicité des moyens, cette magnificence de spectacle, cette originalité de style, cette sonorité de mots, cette hardiesse d'expression, cette sublimité d'images qui révèlent une imagination puissante, une âme ardente et passionnée; mais aussi, cette bizarrerie de formes, cette exagération de couleurs qui annoncent un goût encore imparfait. C'est un immense bloc de granit que la nature a taillé à fortes échancrures, pleines de saillies, mais dont l'art n'a pas arrondi les contours. Nul ne l'a surpassé néanmoins pour la vivacité et la verve du dialogue à deux, l'enthousiasme des chants lyriques, la vie qui circule dans ses récits et dans ses descriptions épiques. Enfin son talent d'exposition montre qu'il y avait en lui autre chose que l'instinct désordonné du génie.

Après avoir composé soixante et dix tragédies dont il ne reste que sept, Eschyle, pour qui l'art était une mission sacrée, qui n'écrivait que pour relever le courage de ses concitoyens et leur inspirer la vertu guerrière, se vit éclipsé par Sophocle. L'occasion était solennelle. Cimon et ses collègues venaient de ramener dans Athènes les ossements de Thésée. Ils entrent au théâtre salués par les acclamations des spectateurs; l'archonte Aphepsion les retient pour les faire juges du concours, et la palme est décernée à Sophocle. C'était l'avénement de la grande tragédie consacrée par le fils de Miltiade, par le héros de l'Eurymédon. La carrière dramatique de Sophocle correspond au règne populaire de Périclès. Il est la brillante incarnation de ce siècle. Ce beau jeune homme qui avait été choisi pour diriger le chœur d'adolescents autour du trophée de Salamine, porta l'art tragique à sa perfection. L'accord de tous les citoyens sous Périclès, l'empire de la liberté unie à l'autorité, amenaient dans l'art cette harmonie, cet idéal serein qui s'éclipsera bientôt comme un météore; mais auquel l'imagination grecque

avait travaillé depuis Homère. Cette auréole de l'idéal anthropomorphique dont l'auteur de l'*Iliade* avait entouré le front des dieux, Sophocle veut la transformer; et, mêlant, d'une main heureuse, les fleurons de l'art à ceux du génie, il en fait une couronne éblouissante de beauté qu'il pose sur la tête de l'*homme*. Ses personnages sont d'une grandeur et d'une noblesse qui dépasse la réalité, mais ce sont des types humains. Si l'on sent que l'humanité n'atteint pas vulgairement cette perfection, on l'en sait capable; et l'on sait gré au poëte d'avoir présenté à l'homme l'image de ce qu'il devrait être. Les événements ici découlent de la volonté humaine. L'action dramatique est créée : les intérêts et les passions sont en jeu; de leur choc jaillissent des contrastes servant à mettre en relief les caractères qui se développent parallèlement aux situations. Cette complication d'incidents qui se croisent et s'entrecroisent pour former un nœud qu'une dernière péripétie vient trancher, c'est ce qu'Aristote appelle la tragédie *implexe*. Deux acteurs ne suffisant plus à la marche progressive du drame, Sophocle en introduit un troisième et même un quatrième.

Le chœur auquel Eschyle avait laissé un rôle actif n'est plus qu'un personnage moral exprimant les pensées que font naître dans l'âme des spectateurs les différentes péripéties de l'action. C'est l'élément populaire incarnant le double génie de la liberté et de l'autorité. La pensée marche : les guerres persanes sont passées; les masses ont cessé d'agir sur les champs de bataille; l'idée descend sur la place publique et se mêle à la foule. Le chœur tragique reçoit la mission de rétablir l'harmonie des puissances morales qui luttent sur la scène.

Un rôle plus large est accordé à la liberté humaine. La fatalité existe encore, mais elle porte sur les conséquences et non sur le principe des actes humains. *OEdipe* est malgré lui coupable de parricide et d'inceste, mais sa volonté n'est pour rien dans ces *actes de l'homme*. La culpabilité matérielle est distincte de la culpabilité morale.

Le poëte de Colone possède une grande connaissance du cœur humain, mais il fait du pathétique un usage modéré. La marche de ses tragédies est savante et régulière; l'enchaînement des scènes

est rigoureux. Discours, récits, tableaux, rien n'est déplacé; tout est en harmonie parfaite avec la situation. Le dialogue est vif et serré, et met les caractères en saillie par d'habiles oppositions. L'action se noue et se dénoue avec un art extrême. Sophocle est l'Homère du drame, et un Homère qui jamais ne sommeille. Son exposition ne laisse rien à désirer; son style est pur, noble et clair, sa versification riche et harmonieuse. Son lyrisme d'une douceur, d'une suavité pleine de charmes l'a fait surnommer avec raison l'*Abeille attique*. Sophocle a été couronné vingt fois dans sa vie. Son répertoire se composait de cent trente pièces; nous n'en possédons que sept parmi lesquelles se distinguent l'*Antigone*, l'*OEdipe à Colone* et surtout l'*OEdipe roi*, chef-d'œuvre du théâtre antique.

Chose remarquable, *l'amour*, absent des tragédies d'Eschyle, ne joue encore qu'un rôle secondaire dans Sophocle. La femme pour lui c'est *Antigone*, l'héroïne du dévouement filial et fraternel. L'amour n'est donc pas considéré par les anciens comme une passion essentielle à la tragédie. Cette sévérité nous surprend tout d'abord, dans une société si corrompue. Mais il suffit d'un moment de réflexion pour en comprendre la cause. La femme, comme telle, n'avait à Athènes aucune dignité personnelle. On pouvait admirer son héroïsme de citoyenne. Mais, dans la vie, elle n'était, comme aux temps héroïques, que l'esclave de l'homme. La courtisane seule était admise dans les réunions publiques. La mère de famille, victime d'une jalouse surveillance, était condamnée aux humbles travaux du ménage, dans la prison de gynécée. Par inspiration artistique, plutôt que par une chaste réserve, Sophocle comprit que, pour relever la femme, il fallait ouvrir son âme aux nobles passions, et ne pas exposer sur la scène les ardeurs sensuelles d'un amour indigne de l'idéal tragique. Pour nous, chrétiens, l'amour profondément enraciné dans le cœur peut devenir le plus puissant mobile des actions humaines, car la femme, désormais l'égale de l'homme, joue un rôle immense dans notre destinée. Quoi qu'il en soit, l'amour, réduit aux proportions d'une intrigue vulgaire, n'est pas à la hauteur de la tragédie. Racine s'en est passé dans *Athalie*; et il n'en a pas moins créé le chef-d'œuvre

de la scène française. L'idée morale, le spectacle des luttes suprêmes qui décident du sort des empires, les vicissitudes de la fortune, les leçons que portent avec eux les événements : voilà les grandes sources de l'intérêt tragique auxquelles allaient s'abreuver Eschyle et Sophocle. Les femmes, qui n'étaient pas admises aux représentations d'Eschyle, purent assister aux tragédies de Sophocle. C'est à cette innovation qu'il faut attribuer la présence de l'*amour* dans quelques pièces du poëte de Colone. Mais le grand tragique n'oublie jamais ce qu'il doit à cette partie de son auditoire, dont la morale lui prescrit de respecter la pudeur et la sensibilité.

Les conditions du drame vont changer désormais, et le cœur humain sera mis à nu sur le théâtre.

Né à Salamine, pendant la bataille qui sauva la Grèce du joug de l'étranger, où Eschyle combattit en héros et où Sophocle exerça ses premiers talents autour du trophée de la victoire, EURIPIDE semble avoir puisé au sein de sa nourrice les larmes amères des catastrophes humaines dont son âme fut le réservoir intarissable. C'est le grand peintre des passions. Personne n'a ému avec plus de puissance les fibres les plus profondes de la sensibilité. Le pathétique chez lui n'est plus un moyen, c'est un but. Il étale complaisamment toutes les faiblesses de l'humanité, pour exciter la pitié des spectateurs. La fatalité n'est plus dans l'événement, elle est dans la passion. Il prodigue les coups de théâtre, mais ce n'est pas pour éveiller la curiosité, c'est uniquement pour émouvoir. L'action n'est plus qu'un vaste cadre où il jette la passion dans toute sa fiévreuse énergie. Il donna par là le vertige au cœur des femmes que les mœurs publiques n'avaient pas habituées à tant d'émotions. Aussi, la première représentation de son *Hippolyte* souleva-t-elle des murmures qui forcèrent l'auteur à remanier sa pièce. Euripide, malheureux en amour, passait pour l'ennemi du sexe. Cependant il sut, aussi bien que Sophocle, créer de belles et touchantes figures de femmes, adorables de dévouement. Iphigénie, Polyxène, Macarie, Électre, Évadné, Alceste peuvent soutenir la comparaison avec Antigone. Et si les angoisses et le

désespoir de l'amour ont fait, plus d'une fois, maudire à ses héros une passion cruelle dont ils étaient victimes, faut-il en accuser le poëte, caché derrière ses personnages? Euripide corrompit la morale publique, en exposant les ravages des passions; mais il faut dire à son éloge que, loin de chercher à justifier ces faiblesses, son but suprême était d'en signaler les fatales conséquences.

Nous venons de montrer, sous son plus beau jour, le génie tragique d'Euripide. Mais ce n'est là qu'une des faces de son talent si riche et si flexible. Il opéra toute une révolution dans l'art; et bien qu'il soit contemporain de Sophocle, on le considère comme ayant donné le signal de la décadence. Aristote lui fait la part assez belle en l'appelant le *tragique des tragiques;* mais il ajoute qu'il pèche par *la conduite de ses pièces.*

La critique moderne, se faisant l'écho des rancunes d'Aristophane, ne s'est pas bornée au jugement d'Aristote. Quels sont donc, à ses yeux, les défauts d'Euripide? Il vise à l'effet plus qu'à la vraisemblance; il entasse les incidents et nuit ainsi à *l'unité d'action;* il abuse du *prologue*, pour faire connaître aux spectateurs l'action dont ils vont être témoins, grossier expédient qui détruit l'art de *l'exposition;* ses *récits* par leur longueur appartiennent plus à l'épopée qu'au drame; il fait descendre le *chœur* à un rôle subalterne, en le désintéressant à l'action; ses *dissertations philosophiques* sont souvent déplacées; ses *discours* prennent les allures d'une rhétorique déclamatoire; il prête à ses héros les mœurs de ses contemporains, et non content de les humaniser, il les *avilit;* la *divinité* n'est plus qu'une machine (*deus ex machinâ*) agissant après l'événement, et n'est conservée que par respect pour des traditions que le public honore, et dont l'emploi est prescrit par la destination de l'art tragique.

Nous n'hésitons pas à le dire, au point de vue de *l'art grec*, tous ces reproches sont mérités; mais au nom du progrès, de la raison, de la civilisation humaine, nous déclarons Euripide supérieur en intelligence, en sentiment, en influence morale, à ses deux devanciers. Sophocle ne l'emporte dans l'art tragique que par ce goût parfait qui sait habilement coordonner les parties et les condenser dans un tout harmonieux.

nues, il peut faire naufrage en abordant. Mais d'autres explorateurs, armés de la boussole de l'art, suivent le sillon tracé par le génie, et mettent à profit ses découvertes.

L'influence d'Euripide fut immense sur les destinées de la poésie dramatique. Aristophane le maltraita pour des raisons que nous signalerons tout à l'heure; mais Ménandre le prit pour modèle dans la peinture des mœurs. Sénèque marcha sur ses traces en introduisant la philosophie et la rhétorique sur la scène, et n'imita que ses défauts qu'il eut le malheur d'exagérer encore. La scène moderne suivit le système tragique du poëte de Salamine, à ce point qu'il est permis de le considérer comme le père du théâtre français, fondé sur l'*analyse des sentiments et des passions*. D'autres influences, l'Espagne et Sénèque, agirent sur Corneille, qui donna la noblesse sophocléenne à ses héros par le triomphe du devoir sur la passion; mais Racine, c'est Euripide moins ses défauts. Voltaire, on le sait, fut entraîné par les circonstances à convertir la scène en tribune philosophique pour travailler à ruiner des croyances indestructibles, comme le grand tragique grec avait ruiné des croyances vermoulues. Euripide est le précurseur du *drame moderne*, tragédie bourgeoise dont les mœurs sont calquées sur le réel, et qui admet le grotesque à côté du sérieux, le rire avec les larmes. Le drame moderne se rattache encore à Euripide par un autre côté : le dédain des règles et des routes battues. On peut l'affirmer, aucun poëte, après Homère, n'exerça une aussi grande influence qu'Euripide sur les destinées de la poésie; et de plus qu'Homère, il a deviné l'avenir par la hardiesse des conceptions et la liberté du génie.

Le plus souvent ses défauts ne sont que relatifs à l'art grec; à un point de vue général, ce sont des beautés. Son style, malgré les négligences et les exagérations que lui reproche Aristophane, est clair, coulant, facile, élégant et harmonieux. Il transmet fidèlement toutes les nuances de la pensée. Noble et familier, il tient le milieu entre la poésie et la prose; c'est le véritable langage de Melpomène.

Rien de merveilleux comme l'enthousiasme que cette poésie provoqua dans l'antiquité. Après la défaite de l'armée de Nicias à Syra-

cuse, les soldats, jetés dans les carrières ou vendus comme esclaves, rachetèrent leur liberté en récitant des vers d'Euripide aux Siciliens. Athènes, prise par Lysandre à la fin de la guerre du Péloponèse, échappa à la destruction, grâce au premier chœur de la tragédie d'*Électre* chanté dans un festin. Heureux le poëte qui, par ses vers, contribua au salut de sa patrie! C'est cet enthousiasme des Grecs pour Euripide qui lui valut de laisser à la postérité onze tragédies de plus qu'Eschyle et Sophocle, ses rivaux.

Ces trois grands noms résument l'histoire du drame tragique que nous ne suivrons pas dans sa décadence, pour deux raisons: la perte des documents authentiques et la médiocrité des derniers représentants de la tragédie. Ion, Achéus et Agathon, contemporains des grands tragiques, tombèrent rapidement dans l'oubli, malgré leurs succès d'un jour. Les fils des trois génies de la scène grecque conservèrent les traditions de leurs pères, mais le fardeau de la gloire paternelle, trop lourd pour leurs talents, étouffa leur renommée. Ce n'est pas sans motif que nous mentionnons ces poëtes de second ordre. Ils prouvent avec quelle émulation la tragédie était cultivée, et nous laissent une grande leçon : c'est que le temps ne respecte rien, sinon le génie; encore ne le transmet-il souvent qu'en lambeaux.

Les fêtes de Bacchus ou les dionysiaques de la ville célébrées dans Athènes avaient enfanté la *Tragédie.* Les dionysiaques de la campagne, organisées à l'instar des fêtes de la ville, produisirent la *Comédie* par la liberté de leurs ébats. Là, des acteurs barbouillés de lie, se promenant sur une charrette, insultaient les passants. Un feu croisé d'injures fut la forme primitive du dialogue comique. Susarion passe pour avoir le premier soumis à des règles cet élément confus et grossier. C'est à lui plutôt qu'à Thespis qu'il faut attribuer l'histoire de la charrette, ce carnaval de vendangeurs joué dans les bourgs de l'Attique. Nous savons qu'aux fêtes de Cérès à Eleusis il se passait quelque chose d'analogue à la folie burlesque des dionysiaques de la campagne. Toutes les fêtes de Bacchus se terminaient d'ailleurs par un banquet appelé *Comos* où ruisselait à grands flots le jus de la treille. Après l'exécution du dithyrambe, la procession des phallophores, pour fêter dignement

le dieu du vin, s'abandonnait au désordre de l'ivresse, et s'échappait en joyeuses saillies, se dédommageant ainsi du sérieux de la représentation. La comédie est donc sœur de la tragédie, mais celle-ci, eu égard à la gravité de la cérémonie religieuse, devait avoir le droit d'aînesse. Comme chant lyrique accompagné de danses, gestes et gambades, le chant du *Comos* est contemporain du dithyrambe. Mais la comédie dramatique est d'origine sicilienne. Les Siciliens, que nous avons vus si enthousiastes d'Euripide, étaient doués du génie dramatique. C'est à *Epicharme* qu'Aristote attribue l'introduction de la fable dans le chœur comique. Cependant la comédie littéraire est née dans l'Attique. Susarion y préluda par son dialogue satirique et injurieux. Mais sous cette forme grossière, elle était répudiée par le bon goût du peuple athénien. La longue enfance de l'art comique doit être attribuée à deux causes : le succès du genre tragique, d'abord ; la raison d'État, ensuite. Les tyrans d'Athènes, Pisistrate et ses fils, ne pouvaient permettre la censure publique de leurs actes. C'est au Vme siècle, quand triompha le principe démocratique, que la comédie s'introduisit dans Athènes. Accueillie sous les auspices de la démocratie, elle devait en suivre les vicissitudes. La comédie est un art athénien ; aussi, comme genre, l'appelle-t-on *comédie attique*.

On distingue trois phases dans l'histoire de la comédie chez les Grecs. La *comédie ancienne* avait un caractère agressif et personnel, s'attaquant aux hommes d'État de la république, aux philosophes et aux poëtes tragiques, livrant surtout à la risée publique les meneurs et les démagogues. Lamachus, sous le gouvernement des *Trente*, porta, l'an 404 avant notre ère, un décret qui défendit de traduire sur la scène les personnages vivants. La *comédie moyenne*, forcée de s'abstenir de politique, donne à sa critique un caractère plus général, sans pourtant renoncer à la satire ; elle dirige ses traits sur d'autres victimes : ce sont les poëtes sérieux et les philosophes qui, cette fois, alimentent la scène comique. La loi se trouve éludée par des allusions si transparentes, qu'une nouvelle répression devient nécessaire. Alors apparaît *la comédie nouvelle*, qui renonce à toute personnalité et se borne à la peinture générale des mœurs de la vie privée.

Pour comprendre la comédie athénienne, il faut connaître l'esprit de l'époque. Nulle part, l'influence de la civilisation ne se fait aussi profondément sentir sur les tendances de l'art. Jetons donc un coup d'œil rapide sur la société athénienne au temps de Périclès et d'Alcibiade.

Les guerres contre les Perses avaient accumulé les richesses dans Athènes; un luxe effréné en fut la conséquence. C'est l'époque de la plus grande prospérité de ce peuple vif, impressionnable, avide des plaisirs de l'art. Sophocle et Phidias, par leurs chefs-d'œuvre, avaient porté à sa plus haute expression le génie de la forme. Périclès, modèle lui-même pour la noblesse, l'élégance et la grâce de sa personne et de son éloquence, donnait l'impulsion aux beaux-arts, et employait les revenus publics à la construction de ces monuments fameux dont les ruines font encore l'admiration du monde. Athènes, défigurée par la main barbare des soldats de Xerxès, semblait sortir de terre éblouissante de splendeur, comme un immense panthéon de l'art. Les théâtres, les temples, les édifices publics, étaient ornés de toutes les merveilles de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. L'esprit courait les rues : c'était l'époque socratique. L'amour des jouissances intellectuelles avait amené cette élégance de mœurs, cette finesse de goût, connues sous le nom d'*atticisme*, dont le sel piquant releva la saveur des œuvres littéraires. Comme le siècle de Louis XIV, avec lequel il a tant d'analogie, le siècle de Périclès fut le règne du bel esprit. Des femmes célèbres par leur beauté et leurs talents, à la tête desquelles rayonnait Aspasie, l'oracle de Périclès, rassemblaient autour d'elles l'élite de la société du temps : politique, philosophie, poésie, arts plastiques, rien ne leur restait étranger. On les voyait fréquenter les écoles des philosophes et des sophistes, pour se perfectionner dans l'art de plaire, pour s'entourer de toutes les séductions de l'imagination et de l'intelligence au service de la beauté. Et, en vérité, elles n'y réussissaient que trop, car bientôt Athènes ne fut plus qu'un vaste lupanar où l'immoralité n'eut plus de frein. Cette société si brillante en apparence était donc rongée au fond par la gangrène du *sensualisme*. C'est là que devait aboutir ce culte de la forme quittant les régions

de l'idéal pour descendre dans le domaine de la réalité. La plume se refuse à retracer le tableau de la corruption de l'époque; et c'est une chose triste à penser, que l'art se soit prostitué lui-même aux pieds de ces courtisanes, de ces hétaires dont on allait contempler les charmes impudiques dans les ateliers des sculpteurs et des peintres qui s'appliquaient à immortaliser le marbre de cette chair publique. La religion elle-même, par ses priapées et ses voyages à Cythère, consacrait, on le sait, cette immoralité révoltante. N'est-ce pas aux prières des courtisanes que l'on attribuait la victoire de Salamine? Les anciens d'ailleurs, nous l'avons dit, ne comprenaient pas l'amour. Ils n'adoraient de la femme que son corps; s'ils étaient sensibles aux charmes de l'esprit, ce n'était là pour eux que l'appât du plaisir. Ils semblaient ignorer que la femme eût une âme.

Au milieu de ce dévergondage de mœurs qui éteignait dans les âmes le feu du patriotisme, d'autres causes entraînaient la société grecque sur la pente d'une irremédiable décadence. Les élus de la richesse étaient en petit nombre; le reste des citoyens, dédaignant les occupations manuelles réservées aux esclaves, étaient en révolte perpétuelle contre l'autorité. Périclès, pour s'attacher la foule, mit en vigueur l'innovation d'Aristide, qui permettait à tous les citoyens de prendre part aux charges publiques. Il fit plus : il attacha un salaire à la fréquentation des assemblées publiques. Les masses désœuvrées, s'établissant en permanence sur la place publique, et fières d'exercer leurs droits de souveraineté, entravaient sans cesse la marche des affaires par leurs turbulentes prétentions. A chaque instant on voyait surgir de leur sein des accusateurs publics ou *sycophantes*, diffamant les magistrats, et leur demandant compte de leur gestion. Cette foule oscillait au vent de la discussion, et s'insurgeait à la voix des démagogues qui flattaient ses mauvais instincts, dans l'intérêt de leur ambition personnelle. On peut aisément se faire une idée du spectacle étrange qu'offraient ces délibérations, quand on songe que les magistrats renouvelés tous les ans, à l'exception des aréopagistes, ne pouvaient rien approfondir et fournissaient ainsi de légitimes griefs contre l'administration des affaires. Procès, jugements, délibérations, c'était là

toute l'existence des Athéniens. La vie publique, absorbant toute l'activité des citoyens, donnait une étonnante sagacité politique à ce peuple intelligent et prompt à saisir le côté vulnérable de ses magistrats. Enfin la dégradation des consciences et l'avilissement des caractères furent portés au comble par le triomphe des sophistes. Ces charlatans cupides, consommés dans l'art de pervertir les plus simples notions de la morale, en confondant le juste et l'injuste, ne tardèrent pas à séduire la populace éblouie des artificieux détours d'une éloquence qui enseignait les moyens de parvenir à la fortune. Ce renversement de la raison était le fruit de cette liberté sans bornes dont Périclès avait doté sa patrie : présent funeste qui devait aboutir à la ruine de la civilisation d'Athènes, en anéantissant toutes les forces vitales de la nation. C'en est fait d'un peuple, quand le scepticisme s'assied en vainqueur sur les débris des antiques croyances.

La Grèce n'a-t-elle donc pas dans son sein quelque citoyen assez courageux pour lutter contre ce débordement de passions anarchiques, et essayer de retenir l'État sur le bord de l'abîme? Cet homme s'est trouvé dans ARISTOPHANE, le grand comique d'Athènes. Mais hélas! il était impuissant à redresser le sens égaré de ses concitoyens. Périclès, par son ambition, avait allumé la guerre du Péloponèse. Un duel à mort était engagé entre le principe aristocratique et le principe démocratique représentés par Athènes et Sparte. Aristophane, dans ses *comédies satiriques*, s'efforça d'étouffer cette guerre impie qui armait l'un contre l'autre deux peuples frères dont les forces réunies avaient sauvé la Grèce de la domination persane. Le célèbre comique d'Athènes, qui appartenait au parti aristocratique, dirigea ses flèches contre les démagogues. Il signala courageusement au peuple les abus de pouvoir, les basses intrigues de ses favoris et la sottise des délibérations. Il ne craignait pas d'exposer au carcan de la scène le plus puissant meneur de la république : le redoutable Cléon lui-même, en l'appelant par son nom et donnant à l'acteur un masque qui reproduisait ses traits. Et ce peuple spirituel, par amour de l'art, allait rire, à ses propres dépens, du portrait fidèle de ses mœurs publiques.

Aristophane fit aussi, dans les *Nuées*, une guerre ouverte aux sophistes, ces ennemis du sens commun; mais malheureusement il choisit pour victime l'homme le plus sage et le plus vertueux de l'antiquité : Socrate. On s'est étonné à bon droit de voir le sophisme incarné dans Socrate, l'adversaire déclaré des sophistes. Cependant, au point de vue des traditions dont il se faisait l'intrépide défenseur, le poëte n'avait pas tort; car le philosophe, en cherchant Dieu dans la conscience et la méditation des causes finales, détruisait dans son essence la religion antique et ébranlait les bases de l'État lui-même fondé sur le polythéisme. Mais, au point de vue de la raison, il faut condamner Aristophane. Les traditions sont la base de la civilisation morale, mais elles se transforment par la liberté, source des progrès de l'esprit humain. Il appartenait à Aristophane moins qu'à tout autre de préparer à Socrate le breuvage d'Anitus; car il se constituait le vengeur du patriotisme, et la vertu devait rester à l'abri de ses traits. Les dieux eux-mêmes, dont le philosophe sapait la croyance, furent plus d'une fois immolés à l'impitoyable raillerie du poëte-citoyen.

Quoi qu'il en soit, la mission qu'il s'était donnée était légitime : il voulait être le restaurateur de la patrie et de l'art, cette autre patrie de l'imagination.

Après avoir lutté contre les démagogues et les sophistes, au nom de l'ordre public et du bon sens, il entreprit, au nom du bon goût, la censure des poëtes qui avaient compromis l'idéal grec par la liberté de leurs conceptions. Euripide fut le point de mire de ses attaques. Il s'efforça de ruiner par le ridicule cette puissante réputation, en mettant en saillie des défauts souvent plus imaginaires que réels. Il reprochait surtout au grand tragique l'élégance et la mollesse de son style, ses tendances morales, ses exagérations dans l'emploi du pathétique et ses déclamations contre les femmes, sa *misogynie*, pour employer l'expression aristophanesque. Nous ne reviendrons pas ici sur notre appréciation du génie d'Euripide; il y a du vrai dans la critique du comique athénien, mais ce qui ne l'est pas, c'est son exagération exorbitante. Quelle que soit la grandeur d'Eschyle, il fallait l'âme aristocratique d'Aristophane pour lui assigner le premier rang dans la tragédie,

au-dessus de Sophocle lui-même. Et puis, voyez l'inconséquence : Euripide est molesté pour avoir fait maudire la passion de l'amour à des personnages dont le désespoir troublait la raison; et Eschyle se vantait de n'avoir jamais peint un héros amoureux! L'auteur des *Grenouilles* n'est donc pas l'oracle du bon goût, et son jugement n'est le plus souvent que l'expression de ses préjugés. La nouveauté le blesse; son esprit ne s'attache qu'au passé; il n'a pas entrevu l'avenir. Son génie est l'antithèse du génie d'Euripide. Il y avait un abîme entre ces deux hommes; ils ne pouvaient s'entendre. C'est d'ailleurs autant et plus encore peut-être par instinct que par principe qu'Aristophane attaquait le poëte de Salamine : les comiques sont ennemis des tragiques, comme le rire est ennemi des larmes.

Sous le rapport moral, le comique était assez malavisé de s'en prendre à Euripide et même aux sophistes; car ses satires politiques, philosophiques et sociales sont d'un cynisme révoltant, et n'ont pas peu contribué à consommer la décadence des mœurs athéniennes. Il faut, nous le savons, faire la part des vices de l'époque. Aristophane a voulu peindre la vie réelle dans toute sa hideuse nudité; mais rien ne peut justifier dans l'art un tel dévergondage. On aime à penser que les femmes étaient exclues de ces spectacles orduriers qui feraient rougir aujourd'hui les fronts les plus intrépides. Ah! si la femme honnête, la citoyenne, la matrone avait pu être admise dans la société des hommes! sa présence eût inspiré ce sentiment des convenances qui fait le charme de la vie et impose l'honnêteté du langage. La morale alors n'aurait pas du moins à déplorer le scandale des comédies d'Aristophane.

Sauf ces restrictions, tout est à louer dans cette poésie qui révèle une extrême richesse d'imagination et une singulière originalité d'esprit. Aristophane a mis le fer dans les plaies sociales et en a sondé toute la profondeur. N'y cherchez pas de vaines déclamations ni des injures gratuites : c'est l'image fidèle des hommes du temps. Sous ce rapport, ses pièces sont des comédies à caractère; mais au lieu d'être un type, le caractère est un être réel que tous les spectateurs peuvent coudoyer dans la rue ou sur la place publique. C'est l'action qui fait le principal mérite de ces comédies. Le chœur représente cette foule tumultueuse, cette mer d'hommes

aux flots agités que l'art du poëte transporte sur la scène, au sortir de l'Agora.

Au double point de vue de la versification et du style, Aristophane est au niveau de Sophocle, de Pindare et d'Archiloque. Sa verve est inépuisable. Il s'est montré solide penseur et grand citoyen, dans ses chœurs surtout. Ce qui faisait la puissance du poëte comique, c'était cette partie du chœur qu'on nommait la *parabase*, et où l'auteur, comme du haut de la tribune aux harangues, s'adressait directement au public pour lui communiquer ses pensées. La manière d'Aristophane, dans la forme, est tout à la fois savante et naïve, de l'aveu de tous les critiques. Soit qu'il raisonne ou qu'il se livre à l'essor impétueux du sentiment, toujours le style suit la pensée sans affectation comme sans faiblesse. Clair et rapide dans l'exposition ou le récit; vif et animé dans le dialogue, brillant et gracieux dans la description : c'est le modèle le plus achevé du style attique. Aristophane a été surpassé dans la comédie; mais personne, dans la satire, n'a déployé une telle puissance d'imagination.

Nous ne connaissons pas les comédies d'*Eupolis* et de *Cratinus*, les prédécesseurs d'Aristophane. Nous savons seulement qu'ils étaient aussi impitoyables que l'adversaire de Cléon. Eupolis fut, dit-on, victime de ses attaques contre Alcibiade, qui le fit noyer pour se venger du ridicule dont l'infortuné poëte l'accablait avec tant de raison. Eupolis était pourtant moins violent que Cratinus. Quant aux autres comiques, successeurs d'Aristophane, leurs œuvres ont complétement disparu, absorbées dans la gloire du prince des poëtes de l'ancienne comédie.

Dans ce siècle mémorable où le drame parvint à une si grande perfection, la *Poésie épique* fut aussi cultivée par quelques poëtes de mérite, dont les œuvres sont perdues. L'heure de l'épopée était passée. L'action avait remplacé le récit; le merveilleux perdait de plus en plus son empire. Mentionnons seulement ici *Panyasis,* auteur d'une *Héracléide* estimée pour la beauté de l'ordonnance et l'élégance du style; *Chœrilus de Samos,* qui mit en récit la seconde guerre médique sous le même titre qu'*Eschyle :* les *Perses.* L'indif-

férence dont ce poëme fut l'objet prouve assez que l'épopée avait fait son temps sous Périclès. Les fragments de Chœrilus ne sont pourtant pas à dédaigner pour l'intérêt du récit et la magnificence des descriptions. *Antimachus* enfin composa une *Thébaïde* que les anciens plaçaient au premier rang après l'épopée homérique, et qui aurait passé pour une merveille si le poëte avait vécu à la même époque que l'immortel auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

L'*Élégie* au Vme siècle est tout entière, comme le *lyrisme* en général, dans les œuvres des grands tragiques. *Critias*, l'un des trente tyrans, s'exerça aussi dans l'élégie; mais, fidèle à son rôle politique, il se contenta de chanter, en homme d'État plus qu'en poëte, les vertus des Spartiates, puis de lancer l'invective à leurs ennemis et aux siens.

Le régime des Trente fut fatal à l'ancienne comédie. La liberté avait péri dans ces luttes désastreuses dont Aristophane avait vainement cherché à détourner ses concitoyens, et où l'énergie des guerriers de Sparte devait finir par triompher de la mollesse et de la turbulence de la démocratie athénienne. Aristophane, l'adversaire de la liberté à laquelle il avait dû ses succès, se vit tout le premier forcé de renoncer à ses audacieuses personnalités, ainsi qu'à la faculté de faire la leçon au peuple et aux gouvernants, dans la *parabase*, par la voix du coryphée. Déjà, dans l'*Assemblée des femmes*, il s'était contenté de stigmatiser, d'une manière abstraite, les rêveries des philosophes. Le décret de Lamachus avait bâillonné sa muse satirique. Cette transformation de la comédie date spécialement de l'apparition ou plutôt de la réapparition du *Plutus*, car le poëte avait dû réformer sa pièce pour l'accommoder aux exigences de la loi. Le *Plutus*, comédie ou plutôt *allégorie* morale, est le chef-d'œuvre d'Aristophane et le point de départ de la *comédie moyenne*. Non-seulement les personnalités ont disparu, mais encore la parabase et le chœur lui-même qui ne pouvait plus vivre depuis qu'on lui avait enlevé le privilége de l'injure. L'immoralité de la scène et du langage ne dépare plus cette pièce qui n'en est pas moins spirituelle, vive et piquante. Le

Plutus méritait de présider aux destinées nouvelles de la comédie. Et, s'il se fût trouvé, parmi les successeurs d'Aristophane, des poëtes de génie capables de marcher hardiment et sagement dans cette voie féconde, nul doute que la comédie moyenne n'eût fourni quelques chefs-d'œuvre de plus aux annales du théâtre. Mais les nombreux comiques du IVme siècle usèrent leurs facultés dans la critique philosophique et la parodie burlesque des derniers poëmes tragiques qu'il fallait laisser mourir de leur belle mort.

VI. — *Siècle de la philosophie : la comédie moyenne et la comédie nouvelle.*

Ce siècle de Platon, d'Aristote et de Démosthènes fut pourtant bien glorieux dans la prose philosophique et oratoire. Platon surtout, avec ce génie universel dont l'avait doté la nature, pouvait, s'il l'avait voulu, imprimer un nouvel essor à la poésie. Il y renonça pour se vouer à l'étude de la métaphysique, où il acquit une renommée que vingt-trois siècles n'ont pas affaiblie. Aristote, génie encyclopédique, laissa sa trace dans toutes les voies de la pensée, y compris la poésie lyrique. Il fixa les règles et les limites des genres, et sa *Poétique* fait encore autorité de nos jours. Cette tendance scientifique frappa la poésie de stérilité. A l'exception de la comédie qui se modela sur le réalisme philosophique, tous les genres languissent tristement, sans que le génie d'Alexandre lui-même puisse les réveiller de leur assoupissement léthargique. Il ne faut attribuer ce sommeil de l'art qu'à *la philosophie*. La raison est ennemie de l'enthousiasme. La philosophie, quand elle s'est emparée de toutes les avenues de l'esprit, tarit la source de l'inspiration poétique. Les ciseaux de l'analyse coupent les ailes au génie. La fiction fuit devant la réalité ; les croyances sont ébranlées par la manie des démonstrations. L'esprit ne croit plus qu'à ce qu'il voit en lui-même et dans la nature, dont il n'étudie plus les phénomènes que dans un but philosophique ou pratique. L'évidence, cet acte de foi de l'esprit, n'est bientôt plus acceptée comme la base infaillible du raisonnement. Le témoignage de l'histoire est révoqué en doute, et le scepticisme envahit l'intelligence. Comment

voulez-vous que la poésie résiste à tant d'assauts? Nous devons le déclarer, malgré notre amour pour la philosophie entée sur la foi : jamais la poésie ne sera sœur de la philosophie. Pourquoi? parce que la poésie vit de fictions; la philosophie, de vérités intellectuelles. L'une procède par intuition; l'autre, par abstraction. L'image rejette l'idée pure, comme l'idée pure rejette l'image. La raison n'est pas contemporaine de l'imagination; et l'instinct, source première de l'inspiration du poëte, peut-il jamais naître sumultanément avec la réflexion philosophique? Non, l'instinct doit éclater avant la réflexion, sous peine d'être refoulé dans les profondeurs de l'organisme. On sait que la raison est l'antipode de la passion. Qu'est-ce à dire? la philosophie et la poésie ne peuvent donc pas vivre en face l'une de l'autre? Oui, mais à deux conditions : c'est que la réflexion naisse après l'instinct pour en régler la fougue, et que l'union du monde physique et du monde moral s'opère dans le sanctuaire de l'âme par l'intermédiaire du sentiment et de l'image. La pensée doit se transformer en sentiment; c'est l'anneau qui unit l'idée à l'instinct : voilà le fond de la poésie. La nature matérielle doit refléter la nature intellectuelle au moyen de l'image : voilà la forme de l'art. La philosophie peut donc s'allier à la poésie; mais la prédominance de la raison sur l'imagination détruit l'essence du beau et amène la décadence de l'art, qui se manifeste par la préoccupation exclusive de *l'idée* ou de la *forme,* et par le règne de la *critique.*

La comédie seule peut fleurir, comme expression sociale, au siècle de la philosophie. C'est que ce genre n'a pas besoin, pour vivre, de sortir de la réalité. Avoir de l'esprit, de la finesse, de la pénétration, puis observer attentivement les mœurs et faire jaillir, par d'habiles contrastes, les ridicules et les travers, résumer enfin sous une forme sentencieuse les leçons de l'expérience, les règles du savoir-vivre et du savoir-faire, la science de la vie en un mot, voilà l'idéal de la comédie. C'est un genre essentiellement philosophique; et quand la philosophie n'empiète pas sur les conditions du drame et ne se perd pas dans les nuages, elle n'est jamais déplacée dans la comédie. Nous dirons tout à l'heure ce que nous pensons de l'essence même du genre, sous le rapport poétique.

Avant de voir mourir la poésie dans les étreintes de la science, jetons donc un dernier regard sur la comédie dont la persistance prouve assez le caractère vif et spirituel du peuple athénien. Nous disions que les poëtes de la comédie moyenne usaient leurs facultés dans la critique des œuvres philosophiques. Les alexandrins n'ont compté dans le canon des classiques que deux des nombreux poëtes de cette seconde phase de la comédie : Antiphane et Alexis. Ces auteurs féconds, plus moralistes que poëtes, savaient enfermer la pensée dans les mailles d'un style serré. Les artifices de la forme leur étaient familiers, mais ce n'est déjà plus de la poésie. Leurs sentences morales révèlent un grand talent d'observation. Mais le second de ces poëtes se vautra dans la fange du vice, et n'adora d'autre divinité que le *ventre* qu'il appelait *le père et la mère des hommes*. Bafouer la philosophie et aboyer contre les lois du devoir, ce fut tout son génie.

La comédie allait expirer d'inanition, au milieu de ce matérialisme grossier, quand Ménandre vint lui rendre la vie par la peinture des mœurs et la création de l'intrigue dramatique. Sous ce rapport, aussi bien que pour la conception et le style, Ménandre est l'Euripide de la comédie. On dit : mais la *comédie nouvelle* est une décadence, au point de vue social, car les mœurs de la vie privée ne pouvaient avoir pour les Grecs l'intérêt ni la puissance des satires littéraires, philosophiques et politiques d'Aristophane. A cela, il n'y a qu'une réponse : l'injure n'a jamais été un instrument d'amélioration sociale. C'est une arme funeste qui ne sert qu'à envenimer les plaies de l'humanité. Et c'est un progrès incontestable que celui qui consiste à substituer à la satire personnelle la censure des vices et des travers de la société. Ce progrès moral, inauguré par le *Plutus* d'Aristophane, s'accomplit enfin dans la nouvelle école. Ceux qui confondent la comédie avec la satire ont raison de voir une décadence dans les transformations de l'art comique. Mais quand on réfléchit aux conditions du drame, qui n'est que l'imitation de la vie réelle, on n'hésite pas à placer Ménandre au-dessus d'Aristophane, dans l'emploi des ressorts de la vraie comédie.

Maintenant que faut-il penser du genre lui-même, au point de

vue de l'art? La peinture de la vie privée appartient-elle à l'idéal poétique? Oui, mais à l'idéal renversé. Le beau est sérieux de sa nature; il nous porte à *l'admiration*. La comédie représente le revers de la médaille humaine : elle provoque le rire; c'est la déviation des lois de notre être, c'est le laid jeté en pâture à la malignité publique. Le laid idéalisé ou devenu type pour être mieux immolé au ridicule et n'affichant aucun nom d'homme, voilà la comédie inventée par Ménandre. Le but moral est, en définitive, la glorification du beau, le retour à l'ordre providentiel. C'est par là surtout que la comédie est poétique : *Castigat ridendo mores*.

Nous ignorons quels furent les antécédents de la comédie moyenne chez les Grecs. Mais il est probable que les *mimes* de Sophron, ce Syracusain du siècle de Denys le Tyran, ne furent pas sans influence sur cette direction nouvelle imprimée à la comédie. Les scènes dialoguées où Sophron imitait avec tant de naturel le langage et les mœurs des gens du peuple, à ce point que Platon et plus tard Théocrite le prirent pour modèle, durent agir sur l'esprit des derniers poëtes de la comédie moyenne, et préparer ainsi l'heureuse innovation de Ménandre. Cependant les *mimes* de Sophron n'étaient pas des comédies, car ces scènes détachées, uniquement destinées à la lecture, n'avaient entre elles aucun lien dramatique. Mais l'impulsion était donnée. La patrie d'Epicharme venait une seconde fois inspirer le drame athénien.

Née au milieu de circonstances défavorables, la comédie de Ménandre ne put atteindre son complet développement. Le théâtre de Bacchus était fait pour les évolutions du chœur et les étourdissants débats de la place publique. Les scènes de la vie privée, jouées ainsi en plein air, n'avaient aucune vraisemblance. Il fallait la finesse de goût du peuple athénien pour ne pas s'ennuyer à ce genre de spectacle dans une salle pleine des souvenirs d'Aristophane et dont les échos retentissaient encore des tumultes de l'Agora. L'immoralité des intrigues était inévitable dans une société où les mœurs étaient si corrompues. La citoyenne n'était pas plus admise ici qu'aux représentations satiriques d'Aristophane. Bien plus, la reclusion des femmes empêchait souvent le poëte d'ouvrir sur la scène les portes du gynécée, pour y montrer la

femme impliquée dans une intrigue qui la déshonorait aux yeux des spectateurs. C'étaient là des entraves que ne connaissait guère Aristophane; car, se bornant à la censure de la vie publique, il pouvait faire paraître sur le théâtre l'*Assemblée des femmes*, sans dévoiler les secrets intimes de la vie domestique. Quant à ces distinctions de rang, si fécondes en contrastes dans la comédie moderne, ce n'est pas à la démocratie athénienne qu'il faut les demander.

L'intrigue était simple, les caractères peu nombreux, mais variés par d'habiles nuances, par d'ingénieuses combinaisons. L'intrigue roulait le plus souvent sur une étrangère qui se trouvait être une Athénienne de bonne famille. Tout finissait, comme tout finit dans la comédie, par un mariage. Les caractères ordinaires étaient le père faible, avare ou impérieux; la mère sage, mais souvent hautaine en vertu de sa dot; le fils prodigue, léger et corrompu, mais se piquant d'honneur et d'honnêteté; l'esclave fripon aidant le fils à tromper son père; le parasite, ce singulier personnage que l'on retrouve à Rome, et qui va se gorger de viandes et de vin à la table du riche, sans y être invité, faisant la chronique scandaleuse du jour, pour payer, avec la fausse monnaie de ses bons mots, l'hospitalité qu'on lui donne; le sycophante qui vit de calomnies; le soldat fanfaron, fort en gueule et lâche dans les combats; la marchande d'esclaves et l'entremetteuse, gens sans foi ni pudeur qui spéculent sur l'immoralité publique; enfin, la jeune fille pleine de coquetterie et d'artifices, mais souvent réduite à la misère et la supportant avec noblesse. On reconnaît là les types de Plaute et de Térence. La seule indication de ces caractères est tout un tableau de civilisation. Il n'y faut pas chercher ce qu'on a faussement appelé l'amour *platonique*, enfant du christianisme. Nous l'avons déjà dit : amour des sens et amour des enfants, c'étaient les seuls sentiments qu'inspirait la femme. Il y a donc bien loin de Ménandre à Molière, j'entends le Molière du *Misanthrope*. Il y a entre eux la distance du paganisme au christianisme, et du talent au génie comique. Mais pour la conception du plan, les pensées philosophiques et surtout la perfection du style, Ménandre, toutes proportions gardées, n'était pas inférieur à Molière. Le disciple de

Théophraste et l'adepte d'Épicure, mais du véritable Épicure, avait sondé, d'un regard pénétrant, les faiblesses de l'homme, et enseignait la résignation, le calme et la sérénité de l'âme. Sa philosophie, plus pure que celle d'Horace, répandait un baume consolateur sur les plaies de l'humanité. On connaît ce vers sympathique, tant de fois répété, que lui emprunta Térence :

« *Homo sum, humani nihil à me alienum puto.* »

Du sein d'un gracieux enjouement, cette poésie suave exhalait un parfum de mélancolie que l'on dirait descendu du Golgotha. Croirait-on qu'un païen ait pu enfanter cette pensée, une des plus chrétiennes qui soit jamais sortie d'un cœur d'homme : « Celui que les dieux aiment meurt *jeune!* » O Ménandre! pourquoi faut-il que tu n'aies pas vécu quelques siècles plus tard, et que le temps n'ait pas épargné tes œuvres?

Philémon, son émule, et souvent son vainqueur dans les concours dramatiques, aussi fécond que lui, mais d'un style plus sévère, était un vrai stoïcien de l'école de Zénon, austère dans sa morale et trop indigné du spectacle de la corruption des hommes pour compâtir, autant que Ménandre, aux misères de l'humanité. Malheureusement la philosophie comprenait trop peu la destinée humaine pour opérer une réaction puissante sur les mœurs publiques. Les grands principes de la conscience n'étaient professés par quelques esprits d'élite qu'au point de vue spéculatif, et restaient sans influence sur la vie. Le peuple croupissait dans l'ignorance et la superstition.

Athènes, après trois siècles de création, perd le sceptre de la littérature en perdant sa liberté. Les écoles philosophiques étaient cependant prospères. Les grammairiens et les critiques, précurseurs des érudits d'Alexandrie, se livraient laborieusement à l'étude des textes anciens. Mais la poésie, égarée dans ce labyrinthe scientifique, ne peut plus retrouver le fil d'Ariane de l'inspiration. Les philosophes n'écrivent pas pour la foule; ils ne s'adressent qu'aux initiés, et laissent aux sophistes les séductions de la forme.

On ne rencontre plus que deux vrais poëtes, TIMON et CLÉANTHE, l'un, disciple de Pyrrhon, l'autre, de Zénon. Le premier, auteur des *Silles*, doué d'un esprit caustique, mit le feu à l'édifice chancelant du dogmatisme avec les torches incendiaires de la satire. Il poursuivit de ses sarcasmes tous les grands noms de la philosophie. La réalité, en se vengeant de la chimère, atteignait le principe même de la certitude; c'est le suicide de l'intelligence par le poison corrosif du scepticisme. Timon fit son œuvre de destruction avec un zèle et un talent dignes d'une meilleure cause. Il n'est pas le seul de cette époque qui ait manié la satire, genre caractéristique des époques de décadence. *Ménippe*, avant lui, avait travaillé à démolir les croyances philosophiques avec la verve mordante des philosophes cyniques. C'est Ménippe qui, par ses piquants mélanges de prose et de vers, donna son nom à la célèbre satire *Ménippée*, éclose au milieu des guerres religieuses du XVI[me] siècle, en France.

Le second des philosophes poëtes qui jeta un dernier éclat sur la littérature athénienne est le stoïcien Cléanthe. Il ne nous reste de lui qu'un *Hymne à Jupiter* en vers hexamètres; mais, il faut le proclamer bien haut, c'est là une des plus sublimes inspirations de l'antiquité. Le Jupiter de Cléanthe n'est plus le roi de l'Olympe; c'est le Dieu d'Abraham, c'est le Dieu des chrétiens, dont la lumière est descendue, au milieu de la corruption universelle, dans l'intelligence de ce païen, trois siècles avant la naissance du Christ. Mais ce n'est qu'un éclair au milieu des ténèbres du paganisme.

Nous devons désormais dire adieu à cette brillante littérature athénienne qui entraîne dans sa chute la poésie elle-même pour faire place au règne de la critique. Suivons la civilisation grecque dans sa dernière étape, et transportons-nous à la cour des Ptolémées.

VII. — *Siècle des Ptolémées : La décadence.*

La décadence littéraire, qui commença à la fin du V[me] siècle par les écarts d'Euripide et qui se continua dans le siècle suivant par

la dégénérescence de la tragédie et la prédominance de la satire comique, grand dissolvant des croyances, fut enfin consommée au IIIme siècle sous la royauté des premiers Ptolémées. *Alexandrie*, le seul monument qu'il ait été donné au génie d'Alexandre de laisser après lui, Alexandrie, qui sera bientôt le dernier rempart du paganisme expirant, devint au IIIme siècle l'asile de la littérature avant d'être celui de la philosophie. Mais hélas! la science tua la poésie. C'est dans cette cité, assise sur les confins de deux mondes, où l'Orient en donnant la main à l'Occident devait préparer les voies au christianisme, que la muse païenne alla chercher son tombeau. Expliquons les causes de cette décadence.

A la suite de l'invasion gauloise et des guerres sanglantes que se livrèrent entre eux les successeurs d'Alexandre le Grand, la civilisation grecque, réduite aux abois, s'était réfugiée à la cour des souverains d'Alexandrie; mais elle se trouva bientôt dépaysée au milieu de ce confluent de l'Europe et de l'Asie qui semblait être devenu le rendez-vous de tous les peuples. L'élément juif, qui devait transformer peu à peu l'esprit européen, et la politique égyptienne mêlée à cette brillante civilisation hellénique si ennemie du génie oriental, amenèrent une étrange confusion. L'absence d'unité, produite par l'incohérence de tant d'éléments disparates, l'extinction des traditions antiques, la perte de la liberté, faisaient de l'art un cadavre sans vie que n'animait plus aucun souffle créateur et qu'une troupe d'anatomistes, armés du scalpel de la critique, allaient disséquer au profit de la science, mais au grand détriment du génie poétique. L'avénement de la science dans l'art est toujours le signal de la décadence dans la poésie. Dieu nous garde cependant de méconnaître les services rendus à la postérité par ces savants modestes dont Aristarque est la glorieuse personnification. Ils portèrent la lumière dans les ténèbres de l'antiquité par leurs ingénieux et profonds commentaires. Nous leur devons la conservation et l'intelligence des monuments du passé qu'ils relevèrent du sein des ruines et rétablirent dans leur intégrité. La Providence le voulut ainsi pour renouer la chaîne des âges et marquer les étapes de l'esprit humain sur la route du progrès. Homère, objet d'un véritable culte à cette épo-

que, fut conservé, grâce aux critiques alexandrins. Il faut aussi payer un juste tribut de reconnaissance à cette génération de souverains qui employèrent leurs trésors à la fondation de ces bibliothèques fabuleuses de quatre cent soixante et dix mille volumes, et réunirent à l'ombre du trône cette pépinière de littérateurs et de savants voués à l'enseignement des lettres au musée académique et universitaire d'Alexandrie. Il est vrai que c'était la vanité plutôt que l'amour des lettres qui poussait ces princes fastueux à déployer ce luxe scientifique. Leur rivalité avec les rois de Pergame, en bibliomanie, et la valeur qu'ils attachaient aux livres venus par mer prouvent assez quelle pensée présida à ces immenses collections. Nous ne faisons cette observation que pour aider à comprendre comment la poésie s'éteignit au milieu de tant de richesses accumulées par le temps. Quelle pouvait être la source de l'inspiration poétique dans un siècle où les écrivains ne cultivaient la littérature que pour jouir de quelque emploi lucratif au *musée*, seul moyen de participer à la munificence du prince; où ces hommes à la tête encyclopédique entassaient dans leur mémoire des mythes désormais sans crédit, vains ornements de l'esprit dont l'étude était une escrime intellectuelle incapable de remuer les fibres de l'âme; où le présent n'offrait d'autre spectacle que celui des assassinats, des parricides, des incestes, jusque sur les marches du trône; où l'adoration du souverain était le seul culte religieux des poëtes? Oui, la protection des princes dans de telles conditions doit être fatale à la poésie.

L'étude des modèles est féconde sans doute, à deux titres : comme moyen de s'initier à l'art de la composition, et comme moyen de former son intelligence et son cœur par la méditation des grandes pensées et des grands sentiments. Mais pour celui qui ne sait lire ni dans son âme ni dans le livre divin de la nature, qui ne sent pas bouillonner en lui le flot sacré des croyances, et qui trouve la flamme éteinte sur l'autel de la patrie, il ne reste plus rien dans les monuments du passé, rien que le squelette de l'art. Le poëte pourra, comme un habile instrumentiste, faire vibrer sous ses doigts le clavier du style en combinant de mille façons les artifices du langage, mais ces notes étincelantes ne sont plus que

les tours de force du métier : la musique de l'oreille, au lieu de la musique de l'âme. Quelque corrects que soient ces jeux de style, nous le répétons, ce n'est plus de la poésie.

C'est à peine si l'on a le courage de relever du sol ces branches mortes d'un arbre merveilleux que sa séve vigoureuse avait fait grandir jusqu'au ciel et qui avait jeté de si profondes racines dans le cœur de neuf générations.

Les *versificateurs* d'Alexandrie, — ne profanons pas la poésie en leur donnant le beau nom de poëtes, — se distinguent par le vain étalage d'une érudition indigeste, l'abus des ornements mythologiques, la recherche d'un style alambiqué ou tiré au compas d'Euclide, un vrai funambulisme littéraire dont on peut admirer la dextérité, mais dont il faut, au nom de l'art, condamner l'emploi. Tous les genres furent cultivés par ces érudits; mais l'universalité, au lieu de masquer, ne fit que trahir davantage la stérilité du génie. *Philétas,* compatriote de Simonide, était estimé des Romains dans l'élégie. Nous ne pouvons pas contrôler leur jugement, car il ne nous reste rien de ces élégies tant vantées.

En revanche, nous possédons des fragments de *Callimaque;* et en vérité, s'il faut juger de Philétas par son émule auquel son nom était associé dans l'admiration de Properce, nous n'avons pas à revenir sur la sévérité de notre appréciation de la poésie alexandrine. Callimaque, en effet, n'était qu'un versificateur habile; mais son lyrisme se perdait dans les raffinements d'un style plus brillanté que brillant, et dont l'érudition fatigue même les plus intrépides amateurs de mythologie. On peut s'en former une idée à la lecture de cette élégie que le *docte* Catulle a traduite et dont le titre seul fait connaître la valeur : *la chevelure de Bérénice.* Callimaque s'est livré, dans tous les genres, à ces exercices de littérature acrobatique, où il fait, avec un aplomb imperturbable, danser les mots sur le vide de la pensée. Tout cela est fort inoffensif; nous le plaignons seulement d'avoir, dans ses *hymnes*, adoré les dieux avec la plume qui venait de tresser les boucles fantastiques de la chevelure de Bérénice, d'où s'exhalait un parfum équivoque. Les dieux pouvaient se passer d'un tel encens.

Quant à *Lycophron*, nous ne pouvons guère en parler, nous n'avons pas eu l'occasion de le lire; mais nous nous en félicitons, car les OEdipes de la critique n'ont pas encore, paraît-il, trouvé la solution des énigmes qu'il propose à l'admiration des hommes. Pour donner un échantillon de ses métaphores bizarres, il suffit de rappeler qu'il *entendait l'éclair* et *voyait un cri;* mais n'allons pas nous en étonner, nous qui avons vu dans les airs les vibrations sonores et les zigzags lumineux du *réveil des cloches!* Cet assembleur de nuages, auteur d'*Alexandra*, est la plus remarquable des nullités prétentieuses de cette *pléiade tragique*, composée de six autres noms dont les œuvres sont inconnues, et que les Alexandrins ont eu le tort de ranger parmi les classiques. Nous ajouterons, pour l'édification de la postérité, que Lycophron passe pour l'inventeur de l'*anagramme*, et de la poésie *aux œufs* et à *la hache*, nouveaux services rendus aux danseurs de corde de la littérature.

Le seul versificateur de ce siècle qui soit quelque peu poëte, c'est APOLLONIUS, l'auteur des *Argonautiques*. Sans lui serait perdue la tradition de cette première des expéditions grecques, dont Orphée faisait partie. Les *Argonautiques*, poëme sans vie, ne manquent ni de grâce ni d'élégance. La langue y est pure du moins, et l'on n'y est pas abasourdi par cette avalanche d'allégories inintelligibles qui dépare les œuvres de Callimaque et de Lycophron. Apollonius fournit à Virgile le modèle de sa Didon.

Un genre nouveau, créé par les Alexandrins : la *poésie didactique*, marque mieux encore la décadence de la poésie que tout ce que nous avons passé en revue jusqu'à présent. Déjà, il est vrai, les philosophes-poëtes : Xénophane, Parménide, Empédocle, Pythagore, sans compter Hésiode et les théologiens de l'école orphique, avaient écrit en vers sur des matières philosophiques et morales, dans le but de propager leurs doctrines. Mais alors on ne connaissait pas la prose, et les philosophes du VIme siècle, malgré leur réaction contre le mythologisme, n'étaient pas dépourvus du feu sacré. Les Alexandrins, au contraire, dédaignant le langage vulgaire de la prose, mirent en vers, par horreur du naturel et par amour de la difficulté, des traités scientifiques sur la physique,

l'astronomie et l'anatomie; ce qui enleva à la science la clarté des pensées et du style, sans faire jaillir de ces descriptions techniques la moindre étincelle de poésie. *Aratus* fut célèbre dans ce genre anatomique, fait pour plaire aux érudits de forte trempe qui peuplaient le musée d'Alexandrie et aspiraient à laisser leurs noms sur les rayons poudreux de la bibliothèque des Ptolémées. Grâce à la traduction de Cicéron, Aratus échappa du moins à l'oubli.

N'oublions pas, pour l'intérêt historique qui s'y rattache, le genre microscopique de l'*épigramme.* Les Alexandrins devaient exceller dans ces pièces de courte haleine qui ne demandaient qu'un trait d'esprit et une forme lapidaire d'une correction irréprochable. Ce genre créé par Simonide et qui avait laissé partout ses traces sur les édifices, les statues, les tombeaux, les trophées, fut cultivé avec une singulière prédilection au siècle des Ptolémées. Les littératures vieillies aiment à ciseler ces petits médaillons au lieu de statues. On écrivit des épigrammes sur tous les sujets et sur tous les tons, depuis l'épitaphe jusqu'à l'énigme, depuis la tristesse jusqu'à la plaisanterie, depuis la poésie jusqu'à la science. Il n'est pas jusqu'à la géométrie qui ne se soit prêtée à ces laborieuses bagatelles. Tantôt c'était un éclair, tantôt une bulle de savon, selon le degré d'inspiration de l'artiste. On en fit plus tard des recueils précieux pour l'histoire, et d'autres comme amusement littéraire, sous de petits noms coquets, comme ceux qu'on donne aujourd'hui aux bluettes éphémères de la poésie : *guirlandes, corbeilles, bouquets de fleurs.* C'est ainsi que devait finir une littérature, dont les premiers monuments avaient été si gigantesques. Au résumé, la poésie alexandrine ne brille que par l'absence d'inspiration véritable. C'est un squelette couvert du lourd manteau de l'érudition mythologique. Le labyrinthe de la rhétorique et de la grammaire, ces poëtes en connaissent les détours; mais le goût aussi bien que le génie est pour eux une lettre morte. Que leur reste-t-il donc? de l'esprit, du talent, de l'érudition. En voilà assez pour faire la réputation d'hommes sérieux qui savent rester dans leur sphère. Que ne se bornèrent-ils à suivre les voies d'Aristarque, par quelque beau commentaire philologique? Ils ont préféré, sur des ailes de

cire, monter au ciel olympique malgré Minerve; ils ont eu le sort d'Icare, et ils l'ont mérité.

VIII. — *La poésie sicilienne.*

Tandis que les Alexandrins s'acharnaient à dépecer le cadavre gisant de la poésie grecque, la vieille terre de Sicile, la patrie d'Epicharme et de Sophron, retrempait dans l'observation de la nature son génie créateur. A l'époque où Archimède s'illustrait dans l'étude de la physique, Théocrite inventait l'*Idylle*, mais, pour cela, il avait dû s'éloigner de la cour de Ptolémée Philadelphe. Ce n'est qu'à cette condition qu'il lui fut donné de ressusciter la poésie couchée aux pieds des rois.

Qu'est-ce que l'idylle? On la confond vulgairement avec la pastorale; et, cependant, Théocrite applique ce nom à des poésies de tout genre. Si l'étymologie n'est pas un vain mot, *idylle* (εἰδύλλιον) ne signifie pas autre chose que petit poëme, pièce fugitive, une miniature susceptible de tous les tons, gracieux lit de Procruste présentant tous les genres en raccourci. C'est bien ainsi que l'entendait Théocrite, car ses idylles renferment des morceaux lyriques et épiques sur des sujets tirés de la mythologie qu'il savait vivifier par la chaleur de son âme. Ici vous trouverez un *mime* à la manière de Sophron; plus loin un épithalame, des épîtres, des épigrammes. Théocrite, en effet, poëte de haute lignée, avait reçu de la nature un génie flexible propre à tous les genres. Nous savons même qu'il s'était exercé dans l'élégie, l'hymne et la poésie ïambique. C'est donc une grave erreur de ne voir en lui qu'un peintre de la vie champêtre. Ses œuvres les plus parfaites ne sont pas ses *Bucoliques*. Mais la nouveauté de ce dernier genre l'a fait considérer, en dépit de ses talents divers, comme un poëte *pastoral*, avant tout; à ce point que l'idylle devint synonyme de bucoliques, d'églogues, de bergeries. Disons donc ce que fut Théocrite dans ce genre qui n'avait pas de modèles avant lui, et tâchons de comprendre le secret de sa supériorité sur ses imitateurs. La pastorale, peignant les mœurs des bergers, suppose une grande con-

naissance des sentiments, des usages, des habitudes de ces simples enfants de la nature. Non pas qu'il soit décent de les faire parler aussi rustiquement qu'on parle au village, car la poésie n'est pas un calque servile. Mais on fait erreur en dressant les bergers sur le modèle des gens de cour; et Boileau a raison quand, par une connaissance profonde de ses talents, il se refuse à s'entourer de hêtres dans son cabinet, au milieu de Paris, pour

« Faire dire aux échos des sottises champêtres. »

Les hommes qui appartiennent aux époques de haute civilisation sont trop loin de la nature pour saisir ces émanations du sol où tout est poésie. L'idéal de l'art n'est pas l'idéal de la nature. L'art choisit; la nature apparaît sans voiles à ceux qui sortent de son sein et qui vivent en communication avec elle. Les héros d'Homère sont grossiers pour ceux qui ne comprennent pas la simplicité de ces mœurs antiques où l'homme, uniquement soumis aux lois de l'instinct, ignore les convenances sociales et se montre tel qu'il est avec ses qualités et ses défauts naturels. Voilà les mœurs que peignit Théocrite; et quand on songe qu'il vivait à l'époque des Alexandrins, on ne peut assez admirer son génie. Seul des poëtes bucoliques, il a fait vivre et parler de vrais bergers peints d'après nature, avec leurs passions violentes et l'idéal de leur existence, au milieu des troupeaux, des bois et des prairies, tantôt insouciants, naïfs et gracieux, tantôt rivalisant d'habileté dans les combats de la flûte, n'aspirant qu'à l'honneur du triomphe, à l'amour de leurs belles, à la prospérité du troupeau dont ils sont les gardiens; vrais rois, moins les soucis du trône, ayant pour sujets des chèvres et des agneaux, pour sceptre, la houlette. La pastorale ainsi conçue n'a de conventionnel que les formes de l'art; tandis que la délicatesse d'un goût raffiné, en remplaçant le naturel par l'élégance et la recherche, donne aux mœurs champêtres un air faux et emprunté qui jure avec la condition des personnages, et ne peut satisfaire que les hommes étrangers à la vie des champs. Théocrite, par son originalité, sa naïveté, sa simplicité, sa grâce, est, nous le répétons, le seul poëte bucolique que la nature ait

inspiré. On a dit en comparant Homère à Virgile : c'est la nature qui a fait Homère, c'est l'art qui a fait Virgile. Ce jugement s'applique également à Théocrite comparé au poëte romain, son rival.

Après cela, il faut reconnaître que le grand poëte des champs n'est pas plus sans défauts que ses bergers. Il y a parfois de l'indécence et de la grossièreté dans ses tableaux ; et Boileau fait bien de montrer entre Théocrite et Virgile le chemin de la perfection. Mais c'est un beau défaut que d'imiter trop fidèlement une nature poétique. Nous aimons mieux cette imperfection que les artifices d'une nature conventionnelle, comme celle qui a servi de guide à Virgile, à Racan, à Ségrais et à Gessner.

On se demande, néanmoins, avec une surprise bien légitime, quel a pu être le but de Théocrite en faisant encenser Ptolémée Philadelphe par ses bergers ; et l'on reconnaît sans peine qu'en laissant à ses pâtres toute la grossièreté de leurs habitudes champêtres, il a voulu faire ressortir par le contraste la magnificence d'une cour dont il était loin de dédaigner les faveurs.

Deux poëtes siciliens, *Bion* et *Moschus,* suivirent la voie tracée par Théocrite. Mais nous ne connaissons rien de leurs bergeries. Leurs idylles, écrites avec talent, mais souvent dépourvues de naturel et de naïveté, ne sont que des chants funèbres, des épithalames, des fragments épiques. Leurs soupirs, froidement cadencés, viennent rarement du cœur, et ressemblent trop aux larmes forcées de la pleureuse antique.

IX. — *Les deux derniers siècles avant notre ère.*

Désormais la Grèce asservie va passer aux mains de ses vainqueurs le flambeau de la civilisation. Les Grecs, toujours artistes, serviront de maîtres aux farouches enfants de Romulus, et se vengeront de la servitude en transformant, par leur esprit mobile et leur imagination brillante, le génie austère des Romains. Les deux derniers siècles avant notre ère sont frappés de stérilité. La civilisation grecque, comme un astre sorti de son orbite, a perdu son éclat.

Les deux poëtes de cette époque, *Nicandre* et *Méléagre*, n'ont dû leur réputation qu'à la stérilité même de leur temps. Le premier, auteur didactique, d'une sécheresse désolante, bien qu'il fût prêtre d'Apollon, écrivit deux traités sur la médecine et un autre sur l'agriculture, auquel Virgile a fait plus d'un emprunt. Le second, philosophe de la secte de Diogène, a laissé des épigrammes et des chants idylliques qui ne manquent ni d'esprit ni de grâce. Il composa, dit-on, le premier de ces recueils épigrammatiques connus sous le nom d'*anthologies*.

On ne compte plus un seul poëte grec de la moindre valeur jusqu'au siècle des Antonins. C'est alors qu'un écrivain supérieur, produit d'une civilisation à l'agonie, vint par son scepticisme railleur porter le dernier coup aux croyances mythologiques et préparer malgré lui le triomphe du christianisme : vous avez déjà prononcé le nom de Lucien. Ce Voltaire du paganisme laissa aussi dans la poésie des traces de son génie moqueur. La divergence d'opinion qui séparait les philosophes entre eux, les superstitions populaires, les secousses imprimées aux croyances antiques par la nouvelle doctrine descendue du ciel, telles furent les principales causes du scepticisme de Lucien. Mais son esprit était naturellement enclin à la satire. Trouvant autour de lui d'inépuisables aliments à sa verve caustique, il jeta sur tous les chemins de la pensée sa mordante ironie. On ne peut cependant le considérer comme un impie, car, à son époque, la mythologie était tombée en discrédit. S'il prit le christianisme pour une nouvelle superstition, c'est que la doctrine du Christ luttait encore contre l'esprit païen. L'auteur des *Dialogues des morts*, en quittant la prose pour les vers, devait y apporter les allures vives et sarcastiques de son esprit. Les épigrammes que cite de lui l'*Anthologie* ne sont que des coups d'épingle, car le scepticisme, quand il ne se pose pas en doctrine, n'est pas assez fort pour lancer des coups de foudre. Mais la plaisanterie de Lucien imprime déjà à l'épigramme ce caractère spirituellement agressif qu'elle conserva plus tard en France. Il est fâcheux que Lucien se soit moqué de l'art autant que de la philosophie, en faisant subir à la tragédie, à l'exemple d'un Syracusain

du temps de Théocrite, les ridicules métamorphoses du *Goutteux tragique* et du *Pied léger*. Lucien est vraisemblablement aussi l'auteur de la *Luciade* ou l'*Ane d'or*, roman satirique qui a servi de modèle à Apulée, et où le sceptique de Samosate immole à sa verve railleuse les *métamorphoses* de Lucius de Patras et toutes ces superstitions ridicules empruntées aux *fables milésiennes*, venues de la Perse, au dernier siècle avant notre ère.

Deux autres noms appartenant au temps des Antonins méritent d'être ici mentionnés : *Oppien* et *Babrius*. Non pas que notre sujet nous force à parler de ces poëtes restés en dehors du mouvement de la civilisation. Mais l'intérêt que présentent tous les monuments de la littérature grecque est trop puissant pour rien omettre de ce qui touche à la poésie antique. D'ailleurs l'influence de la civilisation est si grande sur les œuvres de l'esprit humain, que quand le poëte n'obéit qu'à ses goûts personnels, vous pouvez être sûrs que les événements contemporains n'ont plus assez de vitalité pour agir sur son esprit. C'est ce qui est arrivé au temps où Oppien écrivit ses poëmes didactiques sur la *chasse*, la *pêche* et la *manière de prendre les oiseaux*. Ce poëte, mort à trente ans, était doué d'une brillante imagination et d'une nature ardente. La jeunesse fut sa muse. Aucun écrivain grec ne répandit avec plus de prodigalité les fleurs du langage dans son style. S'il était plus sobre, il serait un modèle d'élégance et de richesse descriptive. Son exactitude scientifique l'a fait estimer des naturalistes. Aussi Buffon en tira-t-il de précieux documents pour son *Histoire naturelle*.

Nous avons peu de chose à dire de Babrius, car un mystère plane sur sa destinée comme sur celle d'Ésope, le créateur de l'apologue. On ne sait trop si ce poëte ésopique a vécu au premier, au second ou au troisième siècle de notre ère. On ignore même s'il fut Grec ou Romain. Quoi qu'il en soit, le moine Planude, qui rédigea au XIV[me] siècle notre recueil des fables d'Ésope, a puisé à pleines mains dans la collection de Babrius. Ce dernier, malgré le mauvais goût qui dépare quelquefois ses apologues, s'est placé à côté de Phèdre par son esprit, sa finesse, la correction de ses vers

ïambiques et le nerf de son style. Quant à l'originalité des idées, nous ne pouvons pas en juger, car le riche trésor de fables auxquelles chaque siècle, depuis Ésope, avait apporté son tribut, est enseveli sous les ruines des âges.

Ce n'est pas par ces jeux de l'esprit que la poésie grecque devait clore sa longue et féconde carrière. Le génie du polythéisme allait s'éteindre au foyer même de l'ancienne civilisation hellénique. Quand le paganisme ruiné dans l'esprit populaire par le sensualisme et la superstition, tenta de se réveiller de son lourd sommeil sous les assauts de la doctrine nouvelle qui transformait le monde au IVme siècle de notre ère, Athènes, dont les écoles s'étaient perpétuées par l'enseignement oral, vit surgir tout à coup dans son sein des maîtres célèbres, Plutarque, Syrianus et Proclus, qui furent les derniers des Grecs. Proclus surtout recueillit dans son âme tout l'esprit de l'antiquité dans la double sphère philosophique et religieuse. Le syncrétisme de l'école néoplatonienne d'Alexandrie se condensa dans sa vaste intelligence. Il voulut aussi rendre un dernier hommage aux dieux dont le culte allait disparaître pour jamais. Ses *hymnes*, pleins de mysticisme et d'effusion lyrique, firent de lui un poëte inspiré, comme ses traités philosophiques en avaient fait un profond penseur. Ce fut une bonne fortune pour la civilisation grecque de mourir ainsi dans le linceul de son antique gloire. Cette extinction fut presque pour l'art une apothéose. Oui, une apothéose, car si la mythologie perdit son empire dans les croyances, elle resta longtemps encore le culte de l'imagination; Jupiter n'eut plus de fidèles, mais Apollon et les neuf sœurs continuèrent à recevoir l'encens des poëtes.

X. — *Période byzantine : Les derniers poëtes grecs.*

Avec Proclus s'éteint, nous l'avons vu, la civilisation grecque. Cependant, sans parler des premiers romanciers qui puisèrent dans les fables milésiennes des aventures amoureuses pleines de scandale, mêlées aux conceptions les plus bizarres qu'ait pu en-

fanter l'imagination orientale et païenne, la poésie épique, ce genre caractéristique de l'art grec, jeta ses derniers reflets sur la période byzantine. A cette époque de transition où la mythologie épuisée rassemblait toutes ses armes dans sa lutte suprême contre le christianisme, où les mœurs publiques avilies par un despotisme brutal et corrompues par la ruine des croyances, offraient un si triste spectacle, où les esprits étaient en proie aux superstitions les plus monstrueuses et les plus incroyables, quelques poëtes cherchèrent à faire revivre les souvenirs homériques pour amuser la vieillesse décrépite d'un peuple retombé en enfance, et distraire par les échos surannés de la mythologie des populations déjà chrétiennes, qui entendaient mugir au loin le torrent des barbares de l'Orient et du Nord prêt à noyer dans le sang ce monde dégénéré.

Nous rencontrons d'abord Quintus de Smyrne, surnommé *Calaber,* parce que son poëme fut découvert dans un monastère de Calabre par le cardinal Bessarion. Ce continuateur tardif d'Homère, qui reprend à la mort d'Hector les événements de la guerre de Troie, n'a d'autre mérite que celui d'une habile imitation qui rappelle assez bien son modèle. C'est beaucoup pour un auteur du IVme ou du Vme siècle; car on ne sait pas au juste la date de sa vie. On croit que ce dernier des *homérides* n'a guère fait qu'abréger les poëmes cycliques. Quoi qu'il en soit, c'est un vrai poëte celui qui, dans des siècles si peu littéraires, a su conserver tant de simplicité et de naturel.

Malgré l'intérêt qui s'attache aux *Paralipomènes,* complément indispensable d'Homère, — même après le second livre de l'*Énéide,* — la période byzantine vit naître un poëte plus inspiré que Quintus; et, chose surprenante, ce fut un grammairien. Le poëme de *Héro et Léandre,* qui passionna Byron, est trop supérieur à l'époque où il apparut et trop étranger aux habitudes d'esprit de son auteur pour que nous hésitions un seul instant à proclamer Musée un poëte de génie. J'en suis fâché pour ma thèse et enchanté pour l'écrivain : à l'exception de certaines allures sophistiques et maniérées, ce poëme est d'un style si correct et d'un charme si pénétrant qu'on y cherche vainement l'influence délétère du Bas-

Empire. Ce n'est pas une œuvre de longue haleine, il est vrai (1) : ce ne serait qu'un épisode dans les épopées d'Homère; ajoutons qu'il tient du roman plus encore que du poëme épique. Néanmoins, c'est un petit chef-d'œuvre digne de figurer dans le panthéon classique de la Grèce.

Il est à peine besoin de faire mention de quelques versificateurs égyptiens qui, comme Quintus, mais sans avoir son talent, ont repris en sous-œuvre et par fragments les poëmes cycliques. *L'enlèvement d'Hélène,* de Coluthus, et la *Prise d'Ilion,* de Triphiodore, sont des épisodes sans originalité, et n'offrent d'intérêt qu'aux amateurs d'érudition mythologique.

Les *Dionysiaques,* de Nonnus, ont une plus grande valeur littéraire par l'habileté de la versification et la beauté de certains fragments. Mais, comme ensemble, c'est un poëme d'une érudition fastidieuse, n'en déplaise à M. de Marcellus, qui traite avec tant de faveur le savant mythologue de Panopolis, dans l'introduction, d'ailleurs si intéressante et si pleine de sagacité, de sa traduction récente des *Dionysiaques.* C'est Nonnus qui, devenu chrétien, écrivit en vers cette paraphrase de l'Évangile de saint Jean, où malheureusement l'auteur substitue l'élégance et la recherche à la simplicité et à l'onction évangéliques.

Il me reste à signaler ici trois romanciers, *Héliodore, Longus* et *Achille Tatius,* dont les deux premiers surtout sont trop connus en France pour qu'il nous soit permis de les oublier dans cette rapide énumération des derniers représentants de la poésie grecque.

Le *Roman,* cette dégénérescence de l'épopée, qui a sa source dans les aventures merveilleuses de l'*Odyssée,* dans les contes orientaux nationalisés en Grèce par les fables milésiennes, et dans les intrigues de la comédie nouvelle, n'a produit qu'un tissu d'invraisemblances et de fantasmagories qu'il faut répudier au nom de l'art grec, mais qui présentent de curieux tableaux de mœurs négligés par l'histoire. La piraterie, le brigandage, la magie, les scandaleuses amours s'y étalent dans toute leur bizarrerie et toute leur impudeur.

(1) Il n'a que quatre cents vers.

Il est fâcheux que les *Amours de Théagène et de Chariclée*, malgré l'emploi des machines en usage, ne soient d'aucun intérêt historique. Tout est fantastique dans les fictions romanesques d'Héliodore et tout y est faux dans les mœurs, parce que tout y est sans réalité. L'accent du cœur humain s'y fait parfois sentir, mais sans la traduction du naïf et gracieux Amyot et sans la lecture passionnée d'Héliodore, par Racine enfant, sous les ombrages de Port-Royal, l'œuvre de l'évêque de Tricca n'aurait pas le moindre crédit en France.

Longus eut la double fortune de trouver pour interprètes l'inimitable traducteur de Plutarque et P.-L. Courier. *Daphnis et Chloé*, sous la plume d'Amyot, semble une création gauloise. Et cependant rien n'est plus maniéré que Longus, cet héritier de Callimaque, qui ne songe qu'à choquer les mots contre les mots pour en faire jaillir de brillantes étincelles, et dont les tableaux indécents et les maximes sophistiques ne sont rachetées par aucune qualité solide.

Achille Tatius, ce dernier des Alexandrins, dont le style se ressent moins des défauts de la décadence que celui d'Héliodore et de Longus, a su intéresser dans ses *Amours de Clitophon et de Leucippe*, roman plein d'aventures invraisemblables encore, mais d'une gaieté franche et d'un esprit ingénieux.

La période byzantine fait donc retentir les derniers échos de la muse épique dans des œuvres d'érudition mythologique, comme au temps de la décadence alexandrine, et dans des poëmes en prose revêtus d'un caractère sentimental. Ici les écrivains se placent en dehors du courant de la civilisation, et, au lieu de faire école (1), se livrent isolément aux exercices de la versification et du style. L'influence de l'époque sur la poésie est toute négative; et, d'un autre côté, les poëtes ont si peu de pouvoir sur leurs contemporains que leur vie même est ignorée, et qu'on a peine à s'expliquer comment leurs œuvres sont parvenues jusqu'à nous.

Un seul genre a produit de véritables chefs-d'œuvre dans cette période si dépourvue d'originalité littéraire : l'*épigramme;* mais le

(1) On a voulu voir dans Nonnus un chef d'école; mais il est permis d'en douter, même après la lecture de M. de Marcellus.

succès de ce genre annonce l'extinction du génie poétique. L'*Anthologie* abonde en piquantes épigrammes qui datent du VIme siècle, et dont plusieurs sont dues à l'historien Agathias.

Ainsi finit la littérature grecque. Non pas qu'elle ait disparu pour jamais de la scène de l'histoire : le moine Planude, auteur des *Fables ésopiques*, vivait, nous l'avons dit, au XIVme siècle. Mais le polythéisme est écrasé sous les décombres de l'empire romain, et fait place au catholicisme triomphant. La littérature grecque avait duré vingt siècles depuis Orphée. Mais en réalité, depuis le temps d'Ennius, Rome était le foyer de la civilisation païenne; la race de Romulus avait dérobé à la Grèce le feu sacré de l'art.

DEUXIÈME SECTION.

ROME.

I. — *Préliminaires.*

Rome, dont l'origine était commune avec les Grecs, — car ils descendaient aussi des Pélasges, premiers habitants du Latium, — fut le second berceau du polythéisme. Malgré cette conformité de croyance, l'esprit romain était bien différent de l'esprit grec. Le génie des arts avait été le principe de la civilisation dans la Grèce; le génie des armes et des lois fut celui de la civilisation romaine. Apollon est le véritable père des Grecs; Mars, celui des Latins. Rome a deux passions : la *gloire* et le *droit*. Elle a juré de ne remettre l'épée dans le fourreau que quand elle sera reine du monde. Aussi la voyons-nous dès l'origine en lutte avec les peuples voisins qu'elle veut asservir. A l'intérieur, c'est un autre spectacle : la lutte des vainqueurs contre les vaincus, du patriciat contre la plèbe. Les patriciens veulent conserver leurs priviléges; les plébéiens veulent conquérir leurs droits politiques et civils. Les Romains n'ont qu'un but : la domination. Le fond de leur caractère, c'est la grandeur,

l'austérité, le désintéressement, l'amour de la patrie, idole à laquelle tout sera sacrifié ; enfin, un attachement profond aux travaux de la campagne. Les Cincinnatus, les Curius, les Fabricius, les Décius, les Régulus, les Manlius, les Brutus, les Caton, les Cicéron, voilà les types immortels des Romains. Chez un peuple qui sacrifiait tout à l'État : la religion, la famille, l'individu, on comprend que tout devait se rapporter aux intérêts de la cité. Aussi l'originalité romaine ne parvint-elle à se manifester que dans les genres les plus prosaïques : l'histoire qui retraçait les exploits des armées; l'éloquence qui ouvrait la carrière des honneurs; la jurisprudence qui interprétait les lois; la satire qui faisait la critique des mœurs et le genre didactique qui enseignait des vérités d'expérience et des faits d'observation matérielle. La vraie poésie chez les Romains est une plante étrangère importée par la conquête. Rome était trop positive pour s'élever de ses propres ailes à la sphère de l'art. Elle se fit imitatrice.

Avant l'introduction de la poésie grecque, c'est-à-dire dans les cinq premiers siècles de Rome, on ne trouve aucune littérature; car on ne peut appeler de ce nom ces espèces de litanies informes que chantaient au printemps les *frères arvales;* ni les chants grossiers dont les *Saliens*, prêtres de Mars, accompagnaient la cérémonie des boucliers dans les rues de Rome; ni les courtes inscriptions lapidaires, comme celle du tombeau de Scipion Barbatus; ni les *chants fescennins* inventés par des laboureurs et qui n'étaient que des bouffonneries satiriques dans un rhythme inharmonieux; ni ces satires triomphales que les vainqueurs devaient subir en montant au Capitole pour expier leur triomphe; ni ces folies burlesques importées de Campanie et d'Étrurie, qui, sous le nom d'*Atellanes*, suffisaient au goût barbare des anciens Romains. La langue romaine qui se distinguera plus tard par la force, la concision, l'austérité, la majesté, n'est encore ici qu'un idiome rude et grossier, sans aucune flexibilité littéraire.

II. — *Les premiers poëtes romains jusqu'au siècle d'Auguste.*

Après la conquête de Tarente et de plusieurs villes de la grande Grèce, un esclave grec, affranchi grâce à ses talents, *Livius Andronicus*, fit connaître aux Romains quelques-uns des chefs-d'œuvre dramatiques de la Grèce qu'il se contenta de traduire en vers saturnins, mètre irrégulier des frères *Arvales* et des *Saliens* que Livius régularisa en le composant d'ïambes et de trochées. Après avoir doté Rome d'un théâtre, à l'aide d'affranchis et d'esclaves, ce qui contribua à discréditer le métier d'histrion, Livius traduisit en vers saturnins l'*Odyssée*, avec assez de bonheur pour qu'il nous soit permis de regretter la perte de cet ouvrage.

Névius, qui vint après lui, fut le premier poëte national de Rome. Il était Latin par la naissance, par la langue, par le caractère, par les sentiments, par le tour d'esprit. Dans ses œuvres tragiques, il fut imitateur d'Euripide et d'Eschyle. Mais, dans la comédie, les Romains l'égalaient à Plaute. Livius n'avait mis en scène que la comédie grecque, *comœdia palliata;* Névius créa la comédie romaine, *comœdia togata*, dont le cadre seul appartenait à la Grèce. Névius était plébéien de cœur et d'âme; aussi fut-il implacable contre l'aristocratie. Les Métellus et les Scipion surtout étaient en butte à ses attaques. C'est dans les prologues de ses comédies qu'il décochait ses traits les plus perçants. Son poëme en vers saturnins sur la *première guerre punique*, premier essai de la muse épique à Rome, est la glorification de Régulus, le héros de cette entreprise. Malgré la difficulté où se trouvait le poëte d'idéaliser des faits aussi récents, il était cependant parvenu à embellir son œuvre par l'invention des détails. Quelques-uns des ressorts employés par Virgile, tels que l'arrivée d'Énée à Carthage, remontent à ce vieux poëte. Homère avait servi de modèle à Névius. Ne nous faisons pas illusion cependant : ce premier essai d'épopée n'est pas une œuvre d'art, mais c'est une œuvre nationale conçue par une âme romaine et écrite en vrai latin, œuvre qui eut un long retentissement dans le cœur et l'esprit des

Romains et qui devait contribuer à perpétuer la race des Régulus.

Ennius, grec de Calabre, entreprit une autre épopée destinée à retracer les exploits du peuple romain depuis son origine jusqu'à la *seconde guerre punique*. Ce poëme eut le malheur de naître à une époque où la langue latine n'avait pas encore dépouillé son ancienne rudesse. Mais ce qui nuisit surtout à l'œuvre d'Ennius, c'est l'austérité même du caractère romain pour qui la fiction n'avait nul attrait. « La mythologie grecque favorisait la fiction, comme le dit un critique (1). Le polythéisme romain était une religion austère. Au culte de la forme extérieure avait succédé le culte d'une énergie mâle et active. Le Jupiter des Romains, roi terrible, avait remplacé le Zeus d'Homère, roi tout-puissant et voluptueux à la fois, dont la foudre s'éteignait au sourire de Junon. » Cette différence explique l'infériorité à laquelle l'auteur des *Annales* était condamné dans l'emploi des machines épiques. Ennius a de beaux vers cependant, et son poëme brille par la peinture des caractères, la rapidité du récit, l'énergie des descriptions de batailles et la vigueur du style. Virgile lui-même lui a fait plus d'un emprunt : mais ce n'est pas là encore une œuvre d'art, ce n'est qu'un poëme historique. Ennius avait composé un autre récit épique où il célébrait son illustre protecteur, *Scipion l'Africain*. Quoique Rudien de naissance, Ennius avait donc l'âme d'un Romain; et il a bien mérité de sa patrie d'adoption dont il a chanté dignement les gloires.

Ennius peut être considéré comme le père de la poésie latine. Imitateur d'Homère dans l'épopée, il se fit traducteur des Grecs dans la tragédie, et ses vers ne sont pas toujours indignes de ses modèles.

La gravité d'Ennius se plia plus difficilement à la comédie, où, malgré l'élogieuse allusion de Térence qui le compte parmi les devanciers dont il se glorifie de suivre les exemples, l'auteur des *Annales* fut aussi loin des grâces de Térence que de la verve comique de Plaute.

(1) Philarète Chasles, *Tableau de la littérature*, dans l'*Encyclopédie* de M. Courtin.

Enfin, Ennius passe pour avoir créé la *satire*, poëme essentiellement romain. Quintilien attribue à sa patrie l'invention du genre : *Satira tota nostra est.* Il faut s'entendre. La satire, quant au fond, est de tous les temps. Depuis sa déchéance, l'humanité est féconde en vices, en ridicules, en travers. Quand l'homme, roi déchu, se sent blessé dans son amour-propre, s'il tient une plume, il la trempe dans le fiel et en fait une flèche qu'il dirige contre son adversaire. Voilà la satire ïambique d'Archiloque. L'ancienne comédie attique était un poëme satirique, et Horace lui-même regarde Eupolis, Cratinus, Aristophane comme les modèles de Lucilius. Les *Silles*, en Grèce, n'étaient que des satires, et celles de Timon étaient en vers hexamètres. Mais il est vrai de dire que la satire est le genre où se manifeste dans toute sa vivacité l'originalité romaine. Les premiers bégayements de la muse romaine furent satiriques, comme le prouvent les chants fescennins qui, mêlés aux danses étrusques, s'exprimèrent en vers de différente mesure, mélange auquel on donna le nom de *Satura*, origine du mot *satire*. Ennius, tout en conservant le mètre saturnin combiné avec l'ïambe, fit la satire des ridicules et des vices avec une grande énergie. Le *parasite*, personnage que nous retrouvons dans la comédie, est un des types qu'Ennius, habile observateur, sut peindre en traits plaisants. Lucilius, qu'Horace regarde comme le véritable inventeur de la satire, n'eut d'autre mérite que d'appliquer au genre d'Ennius l'hexamètre libre et familier, auquel il imprima une violence et une fougue dignes d'un Romain de la vieille roche.

Pacuvius, neveu d'Ennius, se distingua dans la tragédie par la gravité des pensées et une grande énergie d'expression ; il imita les Grecs, mais sans se borner au rôle de traducteur. Les fragments de Pacuvius prouvent que ce poëte avait assez de force de conception pour imprimer son cachet personnel aux drames de la Grèce.

Attius, qui composa un grand nombre de tragédies aujourd'hui perdues, était également doué d'un génie vigoureux. Comme son rival Pacuvius, il avait pris Eschyle pour modèle. Cette prédilection suffirait, en l'absence de tout document authentique, à ex-

pliquer le caractère de ces deux poëtes en qui se personnifie la tragédie romaine, entre la fin des guerres puniques et le commencement des guerres civiles, où l'art tragique s'éteignit sous des flots de sang humain, quand Marius et Sylla, sourds à la voix de la patrie, jouèrent dans les rues de Rome ce terrible drame qui devait se dénouer par la perte de la liberté romaine.

Nous savons qu'Attius avait mis sur la scène des sujets romains, entre autres son *Brutus*. Mais le public, ignorant et grossier, au lieu d'encourager ces premiers essais d'un théâtre national, abandonnait le spectacle pour aller au cirque et à l'amphithéâtre assister à des combats de bêtes féroces, ou pour voir mourir gracieusement les gladiateurs. C'était là le véritable drame qui convenait à ce peuple sanguinaire. Il n'avait pas assez de délicatesse pour goûter les plaisirs purs de l'art; il avait l'âme trop endurcie pour être sensible à l'éloquence des grandes douleurs. Veut-on une preuve de l'inaptitude artistique des Romains? Un jour on annonce une *lutte* de chanteurs. A peine le chant commencé, la foule s'écrie qu'on l'a trompée. Les chanteurs comprennent et se mettent bravement à lutter corps à corps. Aussitôt les applaudissements éclatent : voilà le peuple romain.

A la première représentation de l'*Hécyre* de Térence, le peuple quitta le théâtre pour aller voir des lutteurs et un danseur de corde. A la seconde représentation, l'annonce d'un combat de gladiateurs court dans la salle, et la foule de nouveau déserte le théâtre. Cependant, quoi qu'en dise Quintilien, qui prétend que les Romains ont moins réussi dans la comédie que dans tout autre genre (1), il suffit de connaître les premiers essais dramatiques, *les chants fescennins* et *les fables atellanes*, pour être persuadés que les plaisanteries bouffonnes étaient du goût des anciens Romains, et que la comédie entrait dans les habitudes du peuple. Si, au point de vue moral, nous n'avons pas à regretter la perte des *Atellanes*, il n'en est pas de même au point de vue de la civilisation; car c'était dans ces pièces qu'éclataient la verve et l'originalité romaines.

(1) *In comœdia maxime Claudicamus.* (Quint., *Inst. orat.*)

Les pièces de Plaute et de Térence nous font connaître la comédie nouvelle des Grecs dont il ne reste que de rares fragments. C'est sous ce rapport surtout qu'elles nous sont précieuses. Cependant, malgré l'imitation des Grecs, Plaute a conservé quelque chose de la gaieté bouffonne des *Atellanes;* il a tant de sel, de mordant, de force comique, il réussit si bien à exciter le gros rire de la foule, il est d'ailleurs si Romain dans les détails où il montre un grand esprit d'observation, et dans le style qu'il emprunte au langage de la plèbe, qu'il faut le regarder comme le poëte le plus populaire de Rome. On doit regretter seulement la licence de ses plaisanteries qui prouvent combien était déjà profonde, à l'époque des guerres puniques, la corruption romaine, corruption qui avait sa source dans les richesses accumulées par la conquête.

Si Plaute est le poëte du peuple, Térence, ce demi-Ménandre, selon l'expression de César, est le poëte de l'aristocratie. Trente ans à peine séparent les deux poëtes, et, comme un bois raboteux sur lequel a passé la doloire, la langue rude de Plaute est devenue, entre les mains de Térence, polie, pure, élégante et gracieuse. D'où vient ce phénomène? Les rapports qui s'étaient établis entre Rome et Carthage, d'un côté, et la Grèce, de l'autre, avaient élevé le niveau de la civilisation romaine, tant sous le rapport matériel que sous le rapport moral. Les mœurs étaient devenues élégantes et polies. La scène devait s'en ressentir. Scipion et Lélius, qui donnaient le ton du bon goût, de l'urbanité romaine, passent pour avoir mis la main aux comédies de Térence, esclave carthaginois affranchi du sénateur Térentius Lucanus. Voilà le secret de la différence du style des deux poëtes. Je dis le style, car, sous le rapport de la verve comique, Plaute l'emporte sur son rival. D'ailleurs Térence, et la morale lui en sait gré, ne demandait pas le succès à ces plaisanteries de bas étage et de mauvais lieu qui déparent les comédies de Plaute. La décence, le bon goût, les bienséances sociales et théâtrales sont généralement observées dans le langage et la conduite des pièces. Cependant il ne faut pas se laisser prendre à cet appât trompeur; la corruption de Térence, pour être plus raffinée que celle de Plaute, n'en est pas moins dangereuse. Les

charmes de l'imagination et les grâces du langage ne peuvent servir de passe-port à l'immoralité. C'est au nom de la morale universelle que nous faisons ces réserves. Toutefois, la comédie romaine ne se proposait pas pour but de corriger les mœurs, elle se bornait à divertir le peuple. Le *castigat ridendo mores* n'a jamais été à Rome qu'une théorie sans efficacité. Ce n'était la devise ni de Plaute ni de Térence. Mais si l'imitateur de Ménandre n'a pas converti le théâtre en école de mœurs, il n'en a pas fait non plus une école de perversité. La civilisation romaine autorisait les écarts de morale que se permet Térence; mais rien de ce qui avait droit au respect des Romains n'est livré à la risée publique. C'est une justice à rendre au poëte, et c'est une leçon pour nos auteurs dramatiques qui, au sein du christianisme, cherchent le succès dans le scandale et n'ont le plus souvent pour but philosophique que la réhabilitation du vice.

Nous avons tout à l'heure insisté sur l'urbanité de Térence. Il faut le dire cependant : malgré le naturel du dialogue, il y a sous ce vernis d'élégance comme une couche de glace qui laisse le cœur froid, et qui n'était pas de nature à intéresser la foule. Aussi jamais le poëte favori de l'aristocratie ne put-il atteindre à la popularité de Plaute.

La comédie, étant essentiellement une peinture de mœurs, doit nous offrir, plus que tout autre genre de littérature, de curieux renseignements sur les mœurs privées de l'antiquité. L'autorité absolue du chef de famille entoure de respect la paternité, bien que les pères, dans leur aveugle confiance, soient souvent victimes des ruses perfides de leurs fils et de leurs esclaves. Parfois aussi ils méritent d'être immolés au ridicule quand, oubliant leur dignité, ils se font les rivaux de leurs fils auprès des courtisanes. Mais il est un côté par lequel la comédie ancienne fait honte à la comédie moderne : c'est le respect pour la femme, je veux dire pour la citoyenne, pour la matrone. Jamais la comédie romaine n'étale à nos yeux ces intrigues adultères, ces honteux marchés dont la scène moderne est continuellement souillée. Ce n'était pas le mariage qu'on respectait, c'était la *citoyenne;* car la femme, à Rome comme en Grèce, était l'esclave de l'homme. Mais la dame romaine,

du fond de ses appartements, se voyant souvent consultée sur les intérêts de l'État, avait trop d'orgueil pour descendre au rôle de courtisane. C'est ce respect pour la famille qui, à Rome plus encore que dans la Grèce, réduisait la comédie à ces intrigues vulgaires où les mêmes personnages sont toujours en scène, sans permettre aux poëtes de dévoiler, aux yeux des spectateurs, les secrets intimes du foyer domestique. De là aussi l'immoralité de ces spectacles où l'amour perd sa pudeur en perdant sa dignité sociale.

La grande source de corruption était l'*esclavage*. Les hommes esclaves, pour gagner l'affection de leurs maîtres, se faisaient les pourvoyeurs de leurs plaisirs. D'un autre côté, les malheureuses créatures que la conquête réduisait à l'esclavage, et qui, souvent, réunissaient l'esprit à la beauté, étaient l'objet d'un indigne trafic de la part des marchands d'esclaves. La conquête, amenant à sa suite le luxe et l'esclavage, et éveillant l'ambition, ce ferment des guerres civiles, creusait de plus en plus le tombeau où allait s'ensevelir la vertu romaine.

La satire, instrument de discorde, qui apparaît surtout aux époques où les croyances sont déjà ébranlées, la satire fut un autre dissolvant entre les mains de Lucilius. Ami de Scipion, ce poëte aristocratique flagella les ennemis de l'Africain, et servit sans le vouloir les intérêts de la plèbe, car ses principales victimes étaient dans les rangs des patriciens. La satire de Lucilius était donc personnelle, toute pleine de noms propres, et immolait sans pitié les citoyens sur lesquels tombaient ses traits mordants. La guerre civile était dans la littérature, elle ne devait pas tarder à descendre dans la rue. Néanmoins, l'indignation de Lucilius était vertueuse. C'est la vertu romaine à l'agonie se débattant contre le scepticisme, mais, comme une lampe qui s'éteint, jetant avant de mourir une éclatante lueur. Lucilius proteste contre le vice et le flétrit avec une impitoyable énergie. Il tente un suprême effort pour retremper le caractère romain aux sources antiques. Il veut rappeler les citoyens à leurs devoirs, mais le torrent de la corruption devait emporter cette digue impuissante. Quand la société est gangrenée, la satire ne fait qu'envenimer la plaie. Pour neutraliser l'effet du poison

qui s'est glissé dans ses veines, il n'y a pas d'autre antidote que la religion. Or, Lucilius la poursuit aussi de ses amères railleries. Il ne s'aperçoit pas qu'en attaquant les dieux il enlève la pierre angulaire de l'édifice social. Étonnez-vous encore du langage de Cicéron, quand il dit que deux augures, à cette époque, ne pouvaient plus se regarder sans rire!

La philosophie grecque eut sa part dans cette décadence des mœurs publiques et privées. En vain le Sénat, à l'instigation de Caton l'Ancien, avait lancé contre elle un édit de proscription, pour protéger l'austérité des mœurs nationales. Rentrée dans Rome, lors de l'ambassade des trois philosophes, elle pénétra de plus en plus dans les familles, avec les précepteurs auxquels les patriciens confiaient l'éducation de leurs enfants. L'engouement pour la belle langue des Hellènes était tel que Caton lui-même, Caton octogénaire rougissait d'ignorer le grec et se voyait forcé de l'apprendre, pour ne pas rester en arrière du siècle dans la culture de l'esprit. On le comprend, Caton, et ce qui restait avec lui d'âmes fortes, devait embrasser le stoïcisme, cette déification de la volonté personnelle. Ceux qui ne pensaient qu'à jouir de la vie étaient partisans d'Épicure. *Stoïcisme* et *épicuréisme*, pour le sens pratique des Romains, il n'y avait en Grèce que ces deux philosophies.

Lucrèce, poëte vraiment national, âme de feu, chanta la doctrine épicurienne (*de natura rerum*), et sut, merveille de l'imagination, rester poëte en tuant le sentiment religieux, source première de toute inspiration poétique. Les désolantes doctrines du matérialisme n'ont pas éteint en lui la flamme de l'enthousiasme. On s'est demandé avec raison comment Lucrèce avait pu mêler tant de poésie à l'exposition philosophique des théories d'Épicure; et s'il fallait juger par lui de l'influence de la philosophie sur le génie poétique, on serait tenté de croire que le raisonnement est favorable à l'inspiration. C'est là cependant une profonde erreur dans laquelle est tombé M. Villemain lui-même. L'homme ne raisonne qu'à la condition d'étouffer en lui son imagination et son cœur. Notez qu'il ne s'agit pas ici de l'analyse des sentiments, mais de

l'analyse des idées. Il ne suffit pas de savoir revêtir sa pensée de formes élégantes pour mériter le nom de poëte. Le sentiment et l'image, voilà la poésie. Si l'idée conçue par l'esprit reste dans l'esprit, elle est philosophique; elle devient poétique, quand elle a traversé le cœur en frappant l'imagination. Vous comprenez maintenant combien le scepticisme est anti-poétique, quand il détruit toute croyance et laisse l'esprit indifférent devant le mystère de la destinée humaine.

Cependant il y a une espèce de scepticisme qui, loin d'affaiblir les facultés poétiques, les enflamme, les irrite, et fait subir à l'âme un vrai supplice de Tantale : c'est le doute qui a horreur de lui-même et qui s'efforce d'échapper à l'étreinte du désespoir, c'est le dégoût de la société, c'est le rêve en révolte contre la réalité. Quand le scepticisme a pris ce caractère dans une âme de poëte, c'est la lutte de Satan contre Dieu, mais de Satan irrité de l'énigme de sa destinée et prenant Dieu pour l'incarnation du mal. Il s'est trouvé jusqu'à ce jour deux poëtes de cette nature dans les annales de l'humanité, l'un à la fin du paganisme, l'autre au sortir de la révolution française: Lucrèce et Byron. Nous n'avons à parler ici que du premier; le second aura sa place dans l'histoire des littératures modernes.

A une époque où les dieux du paganisme n'étaient plus que les vains jouets de l'imagination et avaient offert l'exemple de tous les crimes, une raison calme, comme celle de Cicéron, pouvait encore se rattacher à la théorie platonicienne et croire à la Providence; mais pour une âme de la trempe de Lucrèce, dévorée par le scepticisme, il ne restait qu'un refuge : l'*athéïsme.*

Après cela qu'on nie encore la nécessité d'une révélation!

Lucrèce répudia donc la divinité qu'il faisait complice des maux innombrables de l'humanité, dont le contre-coup sur son âme ardente éclate en vers d'une si effrayante énergie. Mais ne vous imaginez pas que ce poëte soit sans croyance. Il est une divinité pour laquelle cet apôtre de l'athéisme professe un culte profond, et cette divinité, c'est la *Nature.* Quand il en décrit les phénomènes, l'organisation, les cataclysmes, il n'a d'égal ni parmi ses devanciers, ni parmi ses successeurs pour la vigueur et l'éclat.

Virgile a plus de goût et une langue plus parfaite, mais il a moins d'invention, moins d'imagination, moins de génie. En un mot, Virgile est plus artiste, il est moins inspiré.

Personne ne conteste à Lucrèce sa force d'imagination. Mais qu'a donc inventé le sectateur d'Épicure? Sa philosophie est peu de chose et ne lui appartient pas en propre; c'est dans ses tableaux sur l'origine des sociétés, sur l'amour, sur les misères de l'humanité, sur les transformations de la matière, que se déploie l'originalité du poëte.

Nous disions tantôt que Lucrèce était essentiellement *national*; non pas qu'il ait chanté la patrie, ce n'était pas là son but. Mais il est Romain par la langue rude, forte et fière qu'il a faite pour les besoins de sa pensée; par son imagination imprégnée des couleurs de la nature et du ciel d'Italie; par le genre didactique dont il est le créateur; et l'on sait que ce genre forme, avec la satire, le caractère original de la poésie romaine, poésie de décadence parfaitement en harmonie avec les tendances positives de la race latine. Enfin, le partisan du matérialisme épicurien, en prêchant, à l'exemple de son maître, la modération des désirs, proscrit le luxe et la mollesse, comme un autre Caton. A ces différents traits on reconnaît l'âme et l'imagination d'un Romain. C'est en vain que Lucrèce se nie lui-même en niant l'âme humaine, il s'est immortalisé en préconisant la doctrine du néant; et si son génie avait reçu la lumière du christianisme, il est permis de croire que le disciple d'Épicure se serait incliné devant celui qui répandit son sang pour soustraire le monde à l'empire du mal.

III. — *Le siècle d'Auguste.*

L'épicuréisme, joint aux autres causes que nous avons précédemment signalées, avait efféminé les mœurs de Rome. On voulait jouir de la vie; on désirait la paix. La liberté, déjà frappée à mort dans les champs de Pharsale, venait d'expirer avec l'âme de Brutus, à la bataille de Philippes où Horace avait jeté son bouclier. Lasse enfin des guerres civiles, Rome se précipite dans les bras d'Auguste qui concentre habilement en lui tous les pouvoirs. Une

nouvelle période commence, et l'âge d'or se lève pour la littérature romaine. La poésie, qui ne peut fleurir qu'au sein de la paix, atteignit son apogée, sous la domination du premier des empereurs. Virgile, Horace, Ovide, Tibulle et Properce, voilà la pléiade immortelle qui fit la gloire du règne d'Auguste, et dont l'éclat dissipa autour de son trône la fumée du sang répandu sous le triumvirat. Le lyrisme, l'épopée, l'élégie, la satire, la poésie pastorale, le poëme didactique et la tragédie, tels sont les genres cultivés à cette époque glorieuse.

Parcourons-les, et montrons ce qu'ils furent sous l'influence de ce nouveau milieu social.

VIRGILE, le plus grand poëte du siècle d'Auguste, commença par se faire imitateur de Théocrite, dans la pastorale. Mais ce siècle brillant n'était pas propre à ce genre de poésie ; aussi Virgile, malgré son génie, resta-t-il loin de son modèle. C'est que la poésie pastorale, comme nous l'avons observé en appréciant Théocrite, est un genre simple et naïf, nullement en harmonie avec une civilisation raffinée. Il faut tenir compte au poëte de ces obstacles, étrangers à la nature de son talent. Virgile devait absolument renoncer à introduire dans la poésie romaine les naïvetés de la muse sicilienne. Il fallait habiller d'un costume décent ces pâtres grossiers, rustiques enfants de la nature. De là ce langage poli, élégant, allégorique pour exprimer des sentiments vrais, mais jurant avec la condition des personnages et la scène de leurs simples et joyeux ébats. Les bergers de Virgile sont des bergers d'emprunt, des pâtres de fantaisie derrière lesquels on entrevoit le poëte et même le courtisan. Il cherchait à rendre dignes d'un consul les forêts et les bois.

« Si canimus sylvas, silvae sint consule dignae. »

Hormis ce défaut essentiel, la poésie des *Églogues* est vivante, le style en est orné, abondant et facile. On y reconnaît déjà ce pinceau magique qui plus tard allait faire de chaque vers un tableau.

Après avoir chanté les bergers, le poëte de Mantoue entreprit,

à la sollicitation de Mécène, les *Géorgiques*, œuvre nationale, s'il en fut jamais. En effet, les Romains, dès leur origine, avaient toujours, grâce à la fertilité du sol italien, montré une grande prédilection pour les travaux de la campagne. L'agriculture et la guerre, voilà les deux sources originelles du caractère romain. Cincinnatus cultivait son champ, lorsqu'on vint lui offrir la dictature; et après avoir assuré le salut de Rome, il déposa le pouvoir souverain pour retourner à sa charrue. Voilà le Romain. Combien le poëte des *Bucoliques* et des *Géorgiques* était loin de ce temps, unique dans l'histoire des peuples! Cependant il entrait dans les desseins d'Auguste de raviver dans l'esprit des Romains l'amour des champs. Il fallait calmer l'agitation fébrile causée par les guerres intestines qui avaient troublé l'Italie. Il importait de faire prendre aux soldats des habitudes de paix, en ennoblissant à leurs yeux les travaux de l'agriculture. Personne mieux que Virgile n'était fait pour célébrer la campagne. N'avait-il pas, dès son berceau, respiré les douces émanations des champs? N'est-ce pas lui qui, au milieu de la cour d'Auguste, s'écrie : *O ubi campi!* cri sublime où l'âme du poëte se révèle tout entière, et qui contient tout un monde de sentiments comprimés. Aussi les *Géorgiques*, poëme didactique où la science de Caton est unie à l'inspiration d'Hésiode et à l'art de Sophocle, sont-elles le chef-d'œuvre de la littérature latine.

Ce n'était pas assez d'avoir chanté les plaisirs et les travaux des champs, il fallait encore, pour la gloire du règne d'Auguste, doter Rome d'un de ces monuments qui immortalisent à jamais les nations; il fallait une *Épopée*. Mais l'époque de Virgile était-elle favorable à une telle entreprise? L'épopée primitive qui apparaît dans la jeunesse des peuples, quand les croyances sont encore dans toute leur fraîcheur et qu'un grand travail d'organisation a suscité des héros immortalisés par la reconnaissance publique, cette épopée était-elle possible à l'époque de la plus haute civilisation de Rome? La question ainsi posée est résolue. Mais je vais plus loin, et je dis que l'épopée primitive à Rome était impossible à aucune époque de son histoire. En effet, un peuple qui, à son berceau, n'a que des chants informes comme ceux des *frères arvales* consacrés à la campagne, et ceux des *Saliens* où l'on entend à peine quel-

ques cris confus entre les chocs des boucliers; un peuple qui ne tient en main que la charrue ou l'épée, qui sans se reposer jamais ne songe qu'à s'étendre au dehors, à conserver ou conquérir ses droits au dedans; un peuple qui n'a pour littérature originale que le laconisme impératif des Douze Tables dont une des lois, dès les chants fescennins, comprima l'essor de la liberté satirique; un peuple qui, après cinq siècles de stérilité littéraire, renonce à son originalité pour marcher à tâtons sur les traces des Grecs, et dont la langue, au temps d'Ennius, était encore dans l'enfance; un peuple, enfin, dont la religion, soumise à l'État, subit toutes les vicissitudes de la politique, et où le prêtre, signe fatal! est bientôt en butte aux traits de la satire, un tel peuple peut être grand dans la guerre, dans la politique et dans les lois; il peut même voir surgir dans son sein des poëtes accomplis, grâce à l'habile imitation des Grecs et à l'amour de la patrie; mais, à coup sûr, il n'a pas le génie de l'épopée. Ah! si l'Étrurie avait pu triompher dans Rome, l'Italie eût trouvé du moins, dès le temps des rois, une langue toute faite et une religion respectée. Mais la race des Tarquins entraîna dans sa chute l'Étrurie et sa religion. C'en est fait, le merveilleux a perdu son empire, et Rome n'aura pas sa bible nationale.

Quand Névius entreprit son poëme sur la première guerre punique, la critique, l'analyse, la discussion avaient déjà discrédité les anciennes croyances. Le règne de l'histoire avait commencé. Les événements racontés par le poëte étaient trop récents : la fiction devait être détrônée par la réalité. Aussi Névius ne fit-il, à tout prendre, qu'une histoire en vers. Il faut en dire autant d'Ennius qui chanta ou plutôt raconta en vers les *Annales* de Rome depuis ses origines jusqu'au temps du poëte. Quelle foi Ennius pouvait-il avoir dans le merveilleux plastique de l'épopée, lui, le traducteur d'Evhémère, ce philosophe sceptique qui faisait passer les dieux pour des personnages historiques déifiés? C'est en vain que les deux poëtes cherchaient, en remontant aux origines de Rome, à unir la fiction à l'histoire; c'était associer des éléments disparates, et se condamner ainsi à manquer à la première loi de l'art littéraire : l'unité de conception. Les grandes actions des Romains étaient assez héroïques pour inspirer l'épopée, mais les

anciennes croyances avaient fait place à la mythologie grecque, et la seule divinité des guerriers romains était *la patrie*. Le merveilleux n'était plus que chose conventionnelle, et les grands événements appartenaient au domaine de l'histoire. Les poëtes qui voulaient chanter les exploits récents, ne pouvaient donc pas donner carrière à leur imagination; et d'ailleurs, les républiques, élevant et renversant tour à tour leurs grands hommes, n'ont pas, sinon dans le lointain des âges, de ces gloires incontestées qui s'identifient avec les intérêts de la nation. Une rivalité de gloire s'établit entre les chefs qui recherchent pour eux-mêmes un encens qui ne devrait brûler que sur l'autel de la patrie; et le poëte protégé par l'idole du jour est tenu à lui consacrer des chants qui n'ont plus dès lors un intérêt général.

Virgile apparut à une époque plus favorable, car il y avait dans Rome un héros personnifiant la nation. Le rôle de fondateur d'empire que jouait Auguste pouvait inspirer le poëte; mais pour Auguste, l'empire c'était la paix. L'heureux monarque voulait jeter un voile sur les tristes événements qui lui avaient aplani la voie du trône. Le poëte devait donc renoncer aux faits contemporains. Il ne pouvait pas non plus chanter les victoires et les triomphes des temps glorieux de la république; il se serait exposé à réveiller dans les âmes l'amour de la liberté. Que devait donc faire Virgile pour célébrer en même temps Rome et Auguste, la patrie et l'empereur. Assistons à la conception du poëte, et observons d'abord que deux hommes posent devant lui : Homère et Auguste. L'art romain étant l'art grec, la conception du poëte ne pouvait être originale. Comment, dans une épopée nationale, se rattachant à la personne d'Auguste, admettre le merveilleux et le tissu de la fable homérique? Tel est le problème à résoudre. Or, il y avait dans les origines de Rome une tradition qui considérait Énée, fugitif de Troie, comme le père du Latium, comme le fondateur de la puissance romaine. La famille Julia prétendait tirer naissance d'Iule, fils d'Énée. L'ancêtre de Rome et d'Auguste est en même temps un des héros de l'*Iliade*. Voilà le sujet trouvé. Le poëte va faire voyager Énée sur les mers : ce sera une autre Odyssée. Puis il lui suscitera un rival dans Turnus, personnifica-

tion de l'Étrurie soumise aux Romains; et une série de combats terminés par le triomphe d'Énée vont se livrer dans le Latium : ce sera une autre *Iliade*. Le merveilleux placé dans le lointain qui le dérobe à l'histoire sera mis en œuvre, non comme une croyance intime du poëte, mais comme une convention littéraire favorisant l'essor de l'imagination poétique. La muse de Virgile, en nous initiant aux mystères de la religion, nous montrera dans les enfers les ombres des héros destinés à faire la gloire de Rome. Cette muse :

« Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des Latins prononcer les oracles,
De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrents,
Et déjà les Césars dans l'Élysée errants. »

Par une heureuse fiction, l'épisode de Didon mettra dans le cœur de deux races une haine traditionnelle qui sera tout à la fois le prétexte et la justification des guerres puniques. La splendeur de la ville éternelle éclatera enfin dans le saisissant contraste que les poëtes aimaient à établir entre la Rome d'Évandre et la Rome d'Auguste. Jamais conception ne fut plus savante, et Virgile, condamné à l'imitation, ne pouvait mieux faire. Mais, on le comprend, une telle épopée ne jaillit pas de source, c'est une *épopée savante*, c'est une œuvre d'art, ce n'est pas le résumé vivant des traditions d'un peuple.

Les époques de civilisation raffinée sont trop loin de la nature pour comprendre toute la naïveté des mœurs primitives. Le poëte le mieux doué ne peut soustraire son imagination à l'atmosphère qui l'entoure. Il sait d'ailleurs que, pour plaire à ses contemporains, pour donner de la vie et de la vraisemblance à ses tableaux, il est contraint de reporter à ses héros les mœurs de ses contemporains. Partout l'épopée commet de ces anachronismes dont personne n'a le droit de s'étonner, sinon ceux qui confondent la poésie avec l'histoire. C'est ainsi que Virgile convertit les compagnons d'Énée en vrais courtisans du palais d'Auguste; qu'il fait combattre à cheval, au son de la trompette, les héros troyens, et montre les dieux à travers un nuage, comme il les voit dans son

imagination, au lieu de les faire descendre dans l'arène guerrière, pour les constituer arbitres suprêmes des événements.

Hormis ces nuances qui appartiennent à l'époque de Virgile, l'auteur de l'*Énéide* n'a rien inventé; tout lui vient des Grecs. Homère, Euripide, Apollonius, Stésichore, Pisandre, Aratinus et Leschès, voilà ses sources. Névius et Ennius lui ont aussi fourni leur contingent, l'un pour le fond, l'autre pour la forme. Il a tellement suivi pas à pas les modèles que lui présentait la Grèce, qu'il a négligé, chose regrettable, ces peintures caractéristiques de la vie champêtre qu'on s'étonne de ne pas rencontrer parfois sous l'habile pinceau du poëte des *Églogues* et des *Géorgiques*.

Sous le rapport de l'invention, Virgile est donc bien inférieur à Homère; sera-t-il son émule dans l'exécution? C'est ce qui nous reste à examiner. Ici nous devons tenir compte à la fois de l'influence du milieu social et du génie particulier du poëte. Dans la description des batailles, Virgile est bien pâle à côté d'Homère. Le chantre de l'Iliade a fait la guerre, dit Napoléon; mais Virgile n'est qu'un *régent de collége* qui n'a jamais vu le feu. D'où vient cette infériorité? Du caractère du siècle d'Auguste et du caractère du poëte lui-même. Auguste, nous l'avons dit, voulait fonder son empire dans la paix; c'était un héros pacifique, ce n'était pas un guerrier. Il était même dans sa destinée d'être privé du génie de la guerre; car s'il eût possédé l'héroïsme de César, Rome peut-être eût encore enfanté des Brutus. Virgile, de son côté, était doux et sensible; avec une telle nature et dans de telles circonstances, l'auteur de l'*Énéide* ne pouvait trouver, pour chanter les batailles, ces accents énergiques et sublimes qu'Homère trouvait en lui parce qu'il sentait dans son âme palpiter l'âme collective de la Grèce des temps héroïques. Ennius, Névius même sont mieux inspirés que Virgile dans la description des batailles.

Les mêmes causes ont fait manquer à Virgile les caractères de ses héros. Homère n'a pas inventé son Achille; toute la Grèce redisait ses exploits. Virgile a dû créer son Énée, et sur quel modèle? Sur Auguste, voilà le malheur. Son héros est un symbole, une abstraction; souvent il semble n'avoir pas d'entrailles. Voyez-le quand il perd Créuse; voyez-le quand il quitte la malheureuse

Didon. Ainsi le voulait sa destinée, nous ne le contestons pas; nous disons seulement que Virgile, loin de faire de son héros un guerrier, n'en a pas même fait un homme, excepté dans sa pusillanimité au milieu des périls, où il ne sait qu'invoquer Vénus sa mère, et dans son profond amour pour son père et ses pénates : conformément à la tradition, et à l'esprit d'Auguste lui-même qui affectait un grand respect pour les institutions de Rome. Énée est partout le *pius Eneas*, c'est-à-dire qu'il est l'instrument docile des décrets du destin qui l'appellent à fonder la puissance romaine. C'est là la source de son insensibilité, de sa froideur, j'allais dire de son immoralité; oui, de son immoralité : il doit quitter Créuse pour épouser Lavinie; il doit se faire aimer de Didon et l'abandonner après l'avoir trompée, car les dieux lui défendent de rester à Carthage; il doit enlever Lavinie à son fiancé, après avoir envahi le territoire de Latinus; c'est à ce prix qu'il sera maître du Latium. Il triomphe, tout est dit. Tel est le droit romain. On voit dans quel sens il faut entendre la *piété* d'Énée. Virgile était réduit à des données confuses sur son héros dont Homère n'avait fait qu'esquisser le caractère. C'était, nous le répétons, un personnage à créer, et le poëte était trop mal servi par les circonstances pour faire d'Énée un type héroïque. — Nous verrons pourtant dans cette même terre d'Italie, mais sous l'empire de circonstances plus favorables, un poëte chrétien accomplir ce prodige de création, et l'on jugera si la piété véritable nuit à l'héroïsme guerrier. C'est alors qu'apparaîtra, par le contraste, toute la faiblesse du héros de l'*Énéide*. — Virgile, en mettant Énée au niveau d'Auguste, devait, chose peu surprenante quand on y regarde de près, annihiler complétement les compagnons d'Énée. Ces pâles ombres ne sont pas des hommes; ôtez-leur l'épithète conventionnelle, il ne reste plus rien. C'est que la personnalité d'Auguste doit tout effacer : il serait peu séant qu'il fût éclipsé par son entourage. Que Virgile est loin d'Homère dont le moindre héros est encore un géant! Mais, me direz-vous, le chantre de l'*Énéide*, a donc manqué tous ses caractères? Non, il a fait trois héros : *Turnus, Pallas, Mézence*. Énée n'a rien d'Hector; Turnus, son rival, est taillé sur le bloc d'Achille. Si Virgile s'est complu à faire de Turnus un

guerrier redoutable, c'est pour rehausser la victoire d'Énée, et par suite le triomphe de sa race. C'est bien; mais, avec tout le respect qu'on doit à Virgile, il faut avouer que le succès d'Énée n'est pas vraisemblable, et ne s'explique que par la volonté des dieux. En vérité, sans les dieux, Enée serait un héros pitoyable; non-seulement il n'est pas à la hauteur de sa destinée, mais il pâlirait même à l'arrière-plan de l'épopée homérique.

C'est dans les rôles de femme que Virgile a excellé. Ses héroïnes, à l'exception de Lavinie, digne compagne d'un insensible époux, ses héroïnes rivalisent avec les plus belles créations d'Homère. Sans doute, l'*Andromaque* de Virgile n'est pas celle de l'*Iliade;* mais, on l'a remarqué avec raison, elle est peut-être supérieure à l'*Andromaque* d'Euripide. Il n'y a pas non plus, dans l'*Énéide,* de Nausicaa ni de Pénélope; mais Junon, le type divin de la femme impérieuse; mais Didon, la passion incarnée, imitation d'Euripide, supérieure à l'original; mais Camille, ce type de guerrière, légère, audacieuse et naïve, dont la création appartient à Virgile, voilà des figures telles qu'on n'en retrouve plus après le poëte romain, si ce n'est dans la *Jérusalem.*

Où donc Virgile a-t-il trouvé le secret de cette supériorité? dans son cœur. Ce n'est pas qu'on ne reconnaisse encore ici l'influence de la civilisation romaine. Cette influence, le poëte la subit malgré lui et sans le savoir peut-être. Les sentiments généraux de l'humanité sont les mêmes partout et dans tous les siècles, pourvu qu'on laisse la nature suivre librement son cours. Mais l'organisation sociale influe sur le caractère particulier des individus. C'est ainsi que Junon et la reine Amata représentent la matrone impérieuse, orgueilleuse, violente et revêche. Camille est une Romaine aussi, mais de la race des Virginie, des Lucrèce, des Cornélie, pour la généreuse audace; avec quelque chose du beau sang de Nausicaa, pour la naïveté et la grâce. Quant à Didon, le type en était dans la Médée; mais le soleil d'Italie et le volcan de l'Etna sont dans ses veines. Les mœurs élégantes et polies de la cour d'Auguste se reconnaissent aussi dans les raffinements de cette passion.

Si son époque lui défendait cette spontanéité, cette naïveté

prime-sautière qui caractérise les peuples dans l'enfance, Virgile sut néanmoins trouver le naturel et l'éloquence dans l'analyse profonde, dans les nuances graduées des sentiments intimes. Sous ce rapport, le poëte latin semble appartenir aux temps modernes. C'est assez dire que la délicatesse et la sensibilité de son âme forment le trait caractéristique de son génie. C'est là la grande source de l'intérêt qu'il sait répandre dans tous ses récits, dans tous ses tableaux. Enfin, ce qu'on doit louer en lui sans réserve, c'est l'incomparable beauté de son style, c'est cet éclat tempéré, c'est ce goût parfait où la raison n'a jamais à relever les écarts de l'imagination. Virgile, imitateur d'Homère, inférieur à son modèle en invention, lui est supérieur par la beauté du style et la perfection des épisodes. Le Romain n'est pas né artiste, et voilà un Romain qui égale, qui surpasse même, à force d'art, les plus grands poëtes de la Grèce. Honneur à toi, Virgile! Ta race a joué les plus sanglantes tragédies sur le théâtre de l'histoire; elle a promené par tout l'univers le ravage et la dévastation. Qu'est-il resté de tant de victoires? quelques ruines conservées par le temps pour attester la vanité des peuples. Mais ton art sublime, poëte harmonieux, lui a élevé un monument aussi impérissable que l'esprit humain.

Le siècle d'Auguste vit surgir, à côté de Virgile, un autre poëte qui devint son émule par la flexibilité du génie. Il faut connaître la civilisation romaine à cette époque pour comprendre HORACE dans l'*Ode* et la *Satire*.

Les luttes patriotiques avaient cessé par la chute de la république. Auguste, investi de tous les pouvoirs, détourna l'activité des citoyens de l'intérêt de la patrie sur leurs intérêts propres. C'est à ce moment que devait naître la poésie lyrique où se reflète la personnalité du poëte. Horace, ayant perdu ses biens pendant les guerres civiles, courtisa les muses par nécessité. Devenu l'ami de Mécène, il rechercha les faveurs de la cour, faisant bon marché de ses sentiments républicains, mais faisant assez décemment sa volte-face. Dans les doux loisirs de Tibur, le poëte épicurien n'oublia pas ce qu'il devait à Auguste et à son ami Mécène. Il leur consacra plusieurs de ses odes héroïques les plus remarquables.

Cependant, sa lyre harmonieuse sut, dans les moments d'enthousiasme, s'émouvoir au souvenir des vertus des Régulus et des Caton, et célébra glorieusement les héros morts pour la patrie. Mais sa philosophie épicurienne lui ferma la grande source de l'inspiration poétique : le sentiment religieux. Le poëte philosophe prêche la modération : *Sit modus in rebus,* morale toute négative qui consiste seulement à éviter tout excès pour jouir mieux et plus longtemps de la vie. Quand il lui arrive de déplorer l'impiété et la dépravation de son siècle, nous trouvons là de grandes images; mais nous plaignons le poëte qui voit l'abîme, et qui, loin de chercher à le combler, le creuse plus profondément par son ironie sceptique. Horace se proclame l'imitateur des Grecs, mais jamais imitation ne fut plus originale. Le poëte romain frappe de son empreinte tout ce qu'il touche. C'est surtout dans les sujets purement romains qu'éclate son originalité. Rien n'y sent l'effort, tout y respire ce naturel, cette facilité soignée qui décèle l'art le plus profond. Il y a dans le talent d'Horace plus de réflexion encore que de spontanéité. Le goût le plus exquis s'allie en lui au génie le plus facile, le plus riche, le plus varié. Quant à l'inspiration, elle est vraie, elle est nationale, mais elle n'a pas le vol sublime d'Orphée ni de Pindare. Horace vivait dans un siècle trop sceptique, il était trop épicurien lui-même pour monter sur les ailes de l'enthousiasme jusqu'aux régions mystérieuses de l'idéal religieux. Il se reconnaît inférieur à Pindare, qu'il compare à un cygne s'élevant d'un vol audacieux dans les airs, et lui à une abeille butinant son miel sur les humbles fleurs de la rive. On peut dire pourtant qu'il égale Pindare dans cette même ode où il se met au-dessous de lui. Nul poëte n'a plus de cordes à sa lyre, il a parcouru toute la gamme des sentiments humains.

Le lyrisme n'est qu'une des faces du talent si flexible d'Horace. La satire en est une seconde, et c'est la plus curieuse à étudier, au point de vue de la civilisation. Horace le satirique est en effet le siècle d'Auguste incarné. Il aspire au bien-être comme ses concitoyens délivrés du cauchemar des guerres civiles. La religion autrefois respectée n'est plus qu'un hochet, un instrument de règne. Les esprits supérieurs ont depuis longtemps secoué ce joug. Le

peuple de son côté est livré à de viles superstitions qui le dégradent. La patrie, idole vénérée que la Rome de Caton portait dans son cœur comme une divinité, la patrie n'est plus qu'un mot vide, sans écho dans ces âmes dégénérées. Rome est morte, et la monarchie d'Auguste s'élève sur ce cadavre qu'elle enveloppe du manteau d'or de la poésie pour faire taire tous les regrets. Les âmes fortes qui restaient encore vivaient dans le passé, et cherchaient dans le stoïcisme un remède aux maux présents. Les autres se déclaraient sectateurs d'Épicure et ne songeaient qu'à savourer les joies de la vie. Les richesses avaient corrompu jusqu'à la moelle l'aristocratie romaine. On respectait cependant les bienséances; on se piquait d'urbanité, de littérature, de philosophie. C'était un raffinement d'élégance qui couvrait les plus vils penchants. Pour peu qu'on soulevât le masque, le vice apparaissait sous ses traits les plus hideux. Le peuple, livré à ses instincts grossiers, ne songeait plus à la république, et vivait dans l'ignorance et l'abrutissement.

La satire, à pareille époque, ne pouvait plus avoir les accents indignés de Lucilius. Elle devait être la peinture générale des ridicules et des vices. Et comme le caractère personnel d'Horace était en harmonie avec son siècle, il ne fallait pas attendre de lui de bien sévères leçons. Il aurait perdu son temps à reprendre la verge de Lucilius, car le vice avait pénétré toutes les couches de la société. Il n'y avait plus qu'une philosophie possible, celle de la modération, conforme d'ailleurs à l'esprit d'Horace autant qu'à celui de la monarchie. Se sentant impuissant à arrêter le mal, le poëte se contente de railler finement les travers. Ce n'est donc plus l'irritation, la violence souvent grossière de Lucilius, c'est une verve brillante et légère, mais toujours polie qui s'épanche en vers pleins de sel et de spirituelle malice, un esprit fin et moqueur qui se plaît à immoler à sa gaieté vengeresse les ridicules du siècle. Ce sont des scènes grotesques où le peuple-roi, dépouillant sa majesté historique, se montre à nous dans le va-et-vient de la foule, dans le pêle-mêle de ridicules et de vices qui se coudoient, au milieu de la place publique, sous les regards de l'observateur. Le poëte ne cherche ni à instruire, ni à corriger, il ne veut qu'amuser. Il a trop de bon sens pour ne pas comprendre qu'il serait

ridicule à lui de déclamer effrontément contre des vices dont il est atteint lui-même. Les satires d'Horace sont donc le tableau fidèle des mœurs de son époque, et c'est à ce titre qu'elles sont précieuses pour l'histoire du temps. On l'a dit avec raison, elles tiennent lieu de la comédie absente.

Il nous reste à parler des épîtres, genre qu'Horace a créé à Rome. Elles ne diffèrent pas des satires par le ton, qui est toujours celui d'une causerie élégante et aimable, mais par le fond des sujets. L'objectivité des satires est reléguée à l'arrière-plan dans les épîtres où la personnalité du poëte se manifeste dans les conseils et les leçons qu'il donne à ses contemporains, sur la morale et la littérature. La morale d'Horace, nous la connaissons. Il s'est défini lui-même, en s'appelant un *pourceau du troupeau d'Épicure*, bien qu'il ait toujours mis beaucoup de décence dans sa conduite, et qu'un fond de générosité naturelle et d'indépendance de caractère l'ait défendu contre la sécheresse d'une philosophie égoïste. Il prêche le désintéressement, l'indépendance, le dévouement à l'amitié. Et s'il faut regretter qu'il ne se soit pas assez mis au-dessus de son siècle, il faut le louer du moins des efforts qu'il fait pour arrêter son époque sur le penchant de l'abîme où elle glissait de plus en plus, en emportant les débris de tout ce qui fut Rome. S'il poursuit de ses railleries les travers de ses contemporains, il leur montre aussi, dans la culture des lettres et de la philosophie, le moyen de parvenir au vrai bonheur : la tranquillité de l'âme. Quelques-unes de ses épîtres offrent un grand intérêt didactique : ce sont les épîtres du second livre, et surtout l'*épître aux Pisons* sur l'art poétique. La critique d'Horace est bien loin d'être impartiale ; il ne rend pas justice aux anciens poëtes. A ses yeux, il n'y a d'autre poésie à Rome que celle d'Horace et de ses émules du siècle d'Auguste. Si ce défaut d'impartialité nuit au critique, il ne fait qu'aviver davantage l'esprit et l'imagination de l'écrivain. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour amnistier le poëte de ses injustes préventions. Nous soupçonnons Auguste d'être pour beaucoup dans ce dédain du passé dont il craignait les idées. Le siècle d'Auguste, par son élégance et son urbanité, a produit les œuvres les plus parfaites, mais non pas les plus romaines.

Les épîtres d'Horace prouvent combien le goût des lettres était général à cette époque, mais elles nous donnent aussi le secret de l'infériorité de ce siècle dans la poésie dramatique. Le moindre poétereau de Rome faisait sa tragédie. C'était un exercice à la mode; mais ce n'était qu'un exercice destiné à amuser un cercle d'amis, et nullement propre à intéresser la foule. C'est pour détourner les Pisons de cette manie du drame qu'Horace entreprit cette épître célèbre qu'on a voulu bien à tort faire passer pour un poëme didactique.

Les satires et les épîtres nous montrent quels progrès l'art avait accomplis, malgré la ruine des mœurs et des institutions romaines. J'ai tort de dire malgré la ruine des mœurs, car l'art, chez les Romains, ne pouvait fleurir que sur les ruines des antiques vertus. Le Romain, nous l'avons dit, n'était pas né artiste; l'austérité de son caractère étouffait en lui le génie de l'art. Si quelques esprits d'élite sont parvenus à faire des chefs-d'œuvre, c'est grâce à l'imitation des Grecs, et c'est la Grèce vaincue par les Romains qui, par une vengeance de la destinée, détrôna l'esprit romain.

Il est à regretter seulement que les poëtes de Rome aient trop souvent choisi pour modèles les versificateurs d'Alexandrie, hommes consommés dans la science mythologique, mais trop pauvres d'inspiration pour ne pas égarer leurs imitateurs.

C'est particulièrement dans l'*élégie* que l'influence des Alexandrins se fit sentir à Rome. Examinons les productions de ce genre de poésie subjective, où se reflétera d'une manière non moins sensible que dans la satire le caractère de la société romaine.

« Sous le ciel enchanteur de l'Italie, dit un critique, l'élégie oublia qu'elle était née parmi les gémissements et les larmes, et qu'un cyprès avait ombragé son berceau. » La douleur et la joie, tel est, selon la définition d'Ovide, le double sentiment que l'élégie exprime. Elle s'était faite en Grèce l'écho des calamités et des joies publiques; les Romains la consacrèrent aux douleurs et aux ivresses de l'amour. Mimnerme, Callimaque et Philétas furent les modèles de Catulle, de Tibulle, de Properce et d'Ovide. L'élégie latine présente le tableau de la corruption de Rome au siècle d'Auguste. C'est l'élégance du langage mise au service du sensualisme le plus gros-

sier. L'élégie érotique était le fruit naturel de cette époque. L'activité romaine, refoulée sur elle-même, devait, au sein de la paix, se consumer dans les ardeurs des passions brutales. La religion, seule gardienne de la pudeur, ne régnait plus sur les consciences. Mars avait cessé de recevoir l'encens des poëtes qui n'adoraient plus que Vénus, non la Vénus olympique, mère d'Énée, mais la Vénus terrestre sous les traits d'une courtisane. Ce siècle tant vanté n'était au moral qu'un bourbier fangeux recouvert d'un vernis d'élégance. La civilisation matérielle était grande sans doute, les richesses abondaient dans Rome. Mais le luxe, père de la corruption, avait depuis longtemps amolli les âmes, efféminé les mœurs; et l'austérité romaine n'était plus qu'un vain souvenir du passé. La *matrone,* fille, épouse et mère, était autrefois respectée. La patrie en danger s'inspirait de ses conseils, recourait à ses prières. On avait élevé des autels à la vertu des femmes. Mais la race des Porcia et des Cornélie était devenue celle des Fulvie et des Julie; bientôt elle sera celle des Messaline. Quant à l'étrangère, l'affranchie, l'esclave, elles n'étaient rien devant la loi. Il n'y a point d'adultère avec « les femmes qui tiennent boutique, dit la loi, ou qui font trafic de marchandises. » La morale de Rome était purement *légale.* Que pouvait donc être l'amour en poésie, sinon le libertinage? Ce qui contribua beaucoup à cette dégradation de l'art, c'est que la femme était, comme en Grèce, exclue des entretiens des hommes, et n'était admise que dans les réunions de mauvais lieu.

Gardons-nous, toutefois, de rendre les poëtes responsables d'un pareil état de choses; ils étaient païens, ils vivaient dans une société dépravée : il faut encore, tout en se montrant sévères pour leurs écarts, être reconnaissant à ces poëtes de ne pas avoir poussé la licence jusqu'à l'infamie, et d'avoir mis du moins une certaine décence dans l'expression de leurs déréglements. Ce ne sont pas leurs écrits qui ont corrompu leur siècle; c'est leur siècle qui a souillé leurs écrits.

Catulle, créateur de langue, habile imitateur des Grecs, est tout à la fois le premier lyrique et le premier élégiaque de Rome dans l'ordre chronologique. C'était un homme d'esprit, qui savait

mettre infiniment de grâce et de finesse dans ses petits chefs-d'œuvre lyriques, épigrammatiques et élégiaques. Mais le dévergondage de l'époque l'a fait tomber, malgré l'élégance de ses vers, dans des obscénités révoltantes. Séparant le beau du bien, à l'encontre de cet idéal sublime qu'avait si bien compris la Grèce, il ne rougissait pas d'avancer que si le poëte devait être *chaste et pieux* dans sa vie, ses vers n'avaient besoin d'afficher aucune retenue. On comprendrait plutôt celui qui établirait en principe qu'il n'est pas nécessaire au poëte d'être vertueux dans sa vie, pourvu qu'il le soit dans ses écrits. Nous y verrions une lâcheté et une inconséquence, mais du moins un honnête calcul; le principe de Catulle n'est que de l'hypocrisie associée à l'impudence dans un froid calcul d'artiste de mauvais goût. A une pareille déclaration de principes, il suffit de répondre par le mot de Boileau :

« Le vers se sent toujours des bassesses du cœur. »

Tibulle est passionné, lui; ce n'est pas un vulgaire libertin. Bien plus : quoique sa passion fût fondée sur l'instinct, et non sur les qualités de l'âme, Tibulle avait, pour son siècle, ce qu'on peut appeler des *mœurs*. Aussi ses élégies respirent-elles comme un parfum de candeur, de douceur, de tendresse, de délicate sensibilité. Il éprouvait aussi cet amour passionné de la nature, un des signes révélateurs du vrai génie poétique; et, pour colorer cette nature, il lisait dans son cœur. Il avait le don de faire passer dans son style l'harmonie de ses sentiments. C'est le plus parfait des élégiaques romains. Il faut ajouter que, pour le naturel, la grâce, la spontanéité, il est sans rival dans la poésie latine.

Properce, son émule, est le jouet d'un amour d'imagination qui le tourmente, sans qu'il ait le courage de briser ses liens. La fougue des sens y éclate parfois dans des images peu décentes, mais l'art n'est jamais oublié. L'imitation des Alexandrins l'a égaré. Il se déclare lui-même disciple de Callimaque et de Philétas. Il charge ses vers d'érudition mythologique; et alors même qu'on le croirait sincèrement passionné, une comparaison, une allusion, une

allégorie avertissent bientôt le lecteur que tous ces vains élans ne sont que jeu d'artiste amoureux de son art plus que de sa belle, et *mourant*, comme dit Boileau, *par métaphore*. Rome est aussi l'objet de ses chants. Il aime à montrer dans une suite d'antithèses brillantes le contraste entre l'humble chaumière d'Évandre et les splendides palais de la cité des Césars. Quelle que soit la beauté du style de Properce, il est trop tendu, trop recherché, trop savant. Ce n'est pas encore le style de la décadence, mais on sent déjà que cette littérature factice, élevée si haut tout à coup par le génie de quelques écrivains d'élite, va dépasser bientôt les limites de l'art par l'excès de l'art même. La poésie tend peu à peu à devenir un jeu d'imagination, car le sensualisme et le scepticisme tarissent toutes les sources de l'enthousiasme.

Voici pourtant encore un grand poëte à la fin du règne d'Auguste; mais pourquoi est-il tombé dans le piége que lui tendait son génie? Nous avons reproché à Properce un style trop étudié; Ovide a le défaut contraire : son style est trop facile. C'est cette facilité, jointe à un défaut d'énergie dans la volonté, qui l'empêcha, malgré ses éminentes qualités, d'être un poëte complet. Son génie s'est trop efféminé au contact de la corruption du temps; il n'a pas connu le *limæ labor et mora*. De là cette abondance stérile, ces redondances, ces répétitions fastidieuses, ces négligences, ces faux brillants, ces jeux de mots qui annoncent d'ailleurs un défaut de goût et sont le signal de la décadence dans la poésie. Et cependant, qui avait plus d'imagination qu'Ovide, s'il avait su la régler? S'il était possible à un homme de balbutier des vers en naissant, Ovide l'aurait fait. Il n'avait qu'à prendre la plume, et tout ce qu'il écrivait était *vers*. Virgile, sous ce rapport, le cédait à Ovide. Mais si rien ne manquait au poëte de Sulmone du côté de l'imagination, pas même cette sensibilité organique qui en fait la perfection, pourquoi faut-il que son siècle ait détruit l'harmonie de ses facultés, en étouffant son cœur sous un abject matérialisme? Il ne comprend pas l'amour, il ne le soupçonne même pas. Au lieu de l'union des âmes trouvant son complément dans l'union des corps, c'est pour lui du libertinage sans passion.

Vous trouvez dans ses vers de l'esprit souvent, de l'imagination toujours, du sentiment presque jamais. Tel est le caractère des élégies érotiques d'Ovide, dans le recueil des *Amours*. Il choisit ensuite des sujets mythologiques, les *Héroïdes* où des gémissements succèdent à des gémissements d'une pitoyable monotonie qui atteste la pénurie du cœur. Enfin, un exil dont on ignore la cause l'éloigne de la cour d'Auguste pour le reléguer sur une terre barbare, aux derniers confins de l'empire du côté de l'Asie, à *Tomes*. Là il compose ses *Tristes*; et, à l'exception de la première pièce qui retrace d'une manière touchante la scène de son départ, quelle monotonie dans ces éternelles jérémiades où l'esprit tient la place du cœur! Quel abaissement de caractère dans ces louanges intéressées qu'il prodigue à ses persécuteurs : Auguste et Tibère! Les *Pontiques* adressées, sous forme d'épîtres, à ses amis ont du moins une valeur historique; elles font connaître Ovide et son époque, sous le rapport des mœurs privées et des relations sociales.

Nous n'aurons point à nous étendre sur les poëmes didactiques d'Ovide, non pas que le poëte s'y montre inférieur à lui-même; c'est, au contraire, le côté le plus brillant de son génie. Mais parmi ces poëmes, les uns sont dégoûtants de dépravation; les autres offrent peu d'intérêt sous le rapport social et ne sont que des monuments mythologiques et archéologiques. Les premiers roulent sur l'amour : *Ars amandi* et *Remedium amoris*. *L'Art d'aimer*, au dire des critiques qui ont eu le courage de remuer cette fange, c'est l'art de séduire, c'est le code du libertinage. Quand Ovide écrivit ses *Amours*, il était dans toute la fougue de la jeunesse, circonstance atténuante pour un païen; mais il avait quarante ans quand il publia l'*Art d'aimer* : jugez d'après cela ce que devait être son siècle! Ovide veut réparer ses torts en composant le *Remède d'amour*, et il ne fait que les aggraver; car les préceptes moraux qu'il jette au milieu d'un cloaque d'images et de pensées immondes, prouvent que sa corruption était réfléchie. Il faut le déclarer, Ovide, malgré la dépravation de son époque, est un grand coupable, car il voyait le bien : *video meliora*, et il avait conscience de son immortalité dans la gloire : *nomenque erit indelebile nostrum*. Il n'était pas assez dépourvu du sens moral

pour ignorer l'influence délétère de ses poëmes érotiques sur les générations futures. Voilà le mal. Ovide ne révoltait pas ses contemporains dont la vie était plus corrompue que ses écrits. On devait même lui savoir gré de colorer cette fange. Mais cette élégance est plus odieuse que la crapule; car celle-ci inspire le dégoût, et celle-là devient l'attrait du vice. Il faut plaindre Boileau, lui si chaste, si sévère et si probe, d'avoir trouvé *charmantes* ces leçons immorales, dictées non par l'*amour*, mais par le libertinage. Boileau est un artiste, il n'a pas connu l'amour : il connaissait pourtant le vice, car c'est lui qui a écrit ces vers :

« Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable. »

Nous avons dit tantôt qu'Ovide avait laissé des poëmes sur l'archéologie et la mythologie : ce sont les *Fastes* et les *Métamorphoses*, l'un consacré aux traditions civiles et religieuses de Rome; l'autre, aux changements de formes attribués aux dieux et aux hommes. Les *Fastes* font connaître les fêtes du calendrier romain. C'est un savant ouvrage, mais il n'a pas d'autre mérite; car un poëme de récits légendaires auxquels personne n'ajoute foi ne peut, quelle que soit l'imagination du poëte, contenir la moindre étincelle d'enthousiasme; c'est l'œuvre d'un pontife incrédule qui fait de son culte un jeu d'esprit pour amuser ses lecteurs. Les *Métamorphoses*, voilà le chef-d'œuvre d'Ovide. C'est par ce poëme qu'il mérite d'être compté au rang des premiers poëtes de Rome; non pas que ses défauts n'y apparaissent encore dans l'ensemble aussi bien que dans les détails. Ovide ne savait pas corriger ses ouvrages. Mais si l'unité n'y est pas parfaite, si les transitions manquent parfois de naturel, si le style n'est pas exempt de négligence, les épisodes, malgré la monotonie des dénoûments similaires, y sont d'une rare beauté. Cependant l'invention ne lui appartenait pas en propre. Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur cet ouvrage; qu'il nous suffise de faire remarquer la prédilection des poëtes de ce temps pour la mythologie. C'est un grand signe

de décadence pour une littérature que d'être réduite à ces exercices d'imagination, sans rapport avec la marche des sociétés.

Ovide avait aussi fait une tragédie aujourd'hui perdue, la *Médée*, qui était, avec le *Thyeste* de Varius, la meilleure des tragédies latines, au jugement de Quintilien. Ne concluez pas de là que la tragédie était populaire au siècle d'Auguste. Elle n'était, avons-nous dit, qu'un exercice littéraire à la mode dans les cercles élégants de l'aristocratie. Quand elle se produisait au théâtre, elle pouvait, par l'attrait de la nouveauté, attirer un moment la foule qui retournait bientôt à ses bateleurs et aux jeux sanglants du cirque.

Pour compléter la physionomie du grand siècle littéraire de Rome, il faut dire un mot de la comédie bouffonne ou de la farce connue sous le nom de *mime*. Les mimes étaient de petites intrigues entremêlées de sentences morales, et accompagnées de gestes et de danses. L'auteur donnait le canevas, l'acteur improvisait les paroles. Aussi le poëte jouait-il le plus souvent lui-même. On comprend ce que devait être un dialogue improvisé. Le langage y était naturel, mais vulgaire et incorrect. C'est précisément ce qui fit la fortune de cette sorte de comédie burlesque. La comédie littéraire, pas plus que la tragédie, n'avait eu le privilége de charmer la foule, excepté le gros sel répandu dans les pièces de Plaute. Les mimes latins représentaient, comme les mimes de Sophron, les aventures de la rue et de la place publique, et remplaçaient pour la foule la *comedia togata*. Les caractères en étaient pris dans la populace, et s'échappaient en quolibets et en plaisanteries grossières qui devaient être du goût de ce peuple dont la poésie avait débuté par les chants fescennins. *Laberius* et *Publius Syrus* sont les coryphées de ce genre qui prit naissance sous César. Les sentences qui nous restent de Publius Syrus sont des perles recueillies au milieu d'un bourbier; car les mimes ne contenaient la plupart du temps que des scènes d'une immoralité révoltante assaisonnées d'ignobles plaisanteries. Et voilà le spectacle qu'aimait à donner au peuple cet Auguste qui voulait passer pour le bienfaiteur du genre humain. A quoi servait donc de tant prôner les mœurs antiques, pour souf-

frir, que dis-je, pour encourager par sa présence de semblables turpitudes? Cependant Rome était satisfaite; les grands se consolaient, au sein de l'opulence, de la perte de la liberté; le peuple avait des spectacles et du pain; les philosophes cherchaient le bonheur dans l'orgueil d'une stoïque indifférence, ou dans les joies d'Épicure; les poëtes enfin doraient le joug du despotisme. Plus de grandes pensées, plus de grands sentiments. A quoi donc l'art est-il réduit? à l'art, c'est-à-dire au métier. Ne cherchez pas ailleurs le secret de cette décadence dont nous allons étudier les causes dans leurs rapports avec la société.

Et d'abord, pourquoi la poésie s'est-elle maintenue si peu de temps à la hauteur où l'avaient portée les auteurs du siècle d'Auguste? Parce que cette poésie, fleur artificielle façonnée avec goût par quelques mains habiles, à l'imitation d'une plante étrangère, mais appropriée à sa destination patriotique, allait devenir un objet de luxe se chargeant peu à peu d'or et de diamants entassés pêle-mêle avec leurs scories par un goût extravagant. Tant que la grandeur de Rome fut l'idéal des poëtes, la poésie eut un grand souffle, une puissante haleine. Mais Auguste, en donnant aux muses les féconds loisirs, leur avait aussi retiré leur indépendance par sa protection intéressée. Les poëtes stipendiés par le prince s'étaient accoutumés à voir en lui la personnification de la patrie, et l'appât des récompenses était désormais le seul aiguillon du génie. Ovide en disgrâce emporte dans son exil la grande poésie qui se meurt, exhalant, pour toute inspiration, une plainte impuissante. L'astre impérial s'éteint à son tour, et la poésie qui vivait de sa lumière disparaît pour un demi-siècle dans l'abîme creusé par le despotisme sous le trône sanglant des Césars.

Phèdre seul, dans l'apologue, élève une voix timide et, loin d'oser, comme le fera plus tard Juvénal, *briser de Séjan la statue adorée*, il se verra en butte aux persécutions de l'odieux ministre de Tibère pour quelque allusion cachée sous le voile de la fable, à l'adresse des ambitieux et des scélérats. Ce genre modeste avait seul le droit de se produire à cette époque, et encore la main de la police venait-elle étouffer le moindre murmure contre les crimes

d'une tyrannie d'autant plus ombrageuse qu'elle était plus cruelle. Nous ne pouvons nous arrêter à Phèdre dans cette revue rapide de la littérature latine; qu'il nous suffise d'en faire mention, en observant qu'il marque le premier degré de la décadence. Non que sa latinité soit entachée des vices gigantesques que nous aurons à signaler chez les poëtes ultérieurs : son style n'est pas ambitieux; et, pour le caractériser en deux mots, il est aussi clair que sobre, mais c'est à tort qu'on vante sa pureté. On s'aperçoit déjà que Rome, devenue la capitale du monde, a accordé le droit de cité à des locutions qu'on chercherait en vain dans l'âge d'or de la littérature romaine. L'abus des mots abstraits est un autre signe bien plus frappant de la dégénérescence du langage poétique, instrument d'où fuit l'inspiration vraie, comme la liqueur s'échappe d'un vase usé. Quoi qu'il en soit, Phèdre avait bien choisi son genre; non-seulement parce qu'il portait moins ombrage que les autres au despotisme, mais encore et surtout parce qu'il était le seul des genres secondaires cultivés par les Grecs qui n'eût pas encore été exploité par les poëtes de Rome.

IV. — *La première décadence et le siècle des Antonins.*

Nous disions tout à l'heure que la poésie était morte pour un demi-siècle; elle tenta cependant de se réveiller, à différents intervalles; mais, chaque fois, elle était écrasée sous le talon des Césars, de ces monstres sanguinaires, furieux ou imbéciles dont les noms sont l'éternel opprobre de l'espèce humaine. Aucune supériorité ne pouvait vivre en face des Tibères, des Caligula et des Claude, qui n'avaient pour ministres que le poison, la confiscation, l'assassinat, la débauche. La poésie, ou plutôt l'art des vers, semble sortir comme de la tombe, sous Néron, cet histrion couronné, et devient la passion des esprits cultivés du temps. Quelle pouvait être, au milieu de l'abjection générale des caractères et de la corruption universelle des mœurs, cette poésie qui s'étend de Sénèque à Juvénal? L'inspiration spontanée n'est plus possible, excepté dans la satire, quand elle trouvera un soupirail pour exhaler son indignation vertueuse.

Les souvenirs du passé sont une autre source de poésie, mais l'oppression du moment doit la tarir. Le stoïcisme, seule ressource contre la tyrannie, inspirera la haine contre le vice et rendra la vertu impossible par des maximes sans application dans la vie; ne pouvant apprendre à bien vivre, il enseignera l'art du suicide en faisant croire au néant; mais il détruira la poésie en substituant les froids calculs du raisonnement à l'inspiration.

Qu'est-ce donc qui fera naître l'enthousiasme? Sera-ce la religion? Le scepticisme, l'ironie, la corruption, l'ont éteinte depuis longtemps dans l'âme des Romains. Sera-ce la patrie? elle n'a jamais été que la cité, et maintenant la cité, c'est le monde. Quand la patrie est partout, elle n'est nulle part; Rome n'a pas encore écouté la voix qui crie : tous les hommes sont frères; Dieu est leur père à tous, et la patrie commune est le ciel. Sera-ce l'amour qui inspirera la poésie? Mais, à Rome, on ne connaît plus que le libertinage le plus dévergondé. La vie du peuple au moins ne peut-elle féconder le champ de la littérature? Mais jamais le peuple n'a compté que dans cette formule : *Senatus populusque romanus.* Aujourd'hui Rome n'apparaît plus que sous les traits d'un tyran cruel et dépravé devant qui l'on tremble, à qui même on rend hommage de ses assassinats. Voilà l'idole, voilà le dieu qu'on encense, aux pieds duquel la poésie, pour avoir droit de vivre, doit s'agenouiller, s'avilir, se prostituer jusqu'à ce que le tyran, fatigué de la grande voix des Muses, envoie aux poëtes l'ordre de mourir. Demandez à Sénèque, à Lucain, à Martial, ils vous répondront. La flatterie la plus éhontée est devenue, *proh pudor!* la muse inspiratrice des poëtes de ce siècle.

L'imagination suppléera-t-elle à l'absence du sentiment? Et, si la poésie est vénale, l'art sera-t-il indépendant? Oui, l'art s'affranchira de l'esprit grec, mais pour obéir à de funestes influences qui détruiront son essence intime : l'harmonie du fond et de la forme. Les conditions des genres seront faussées. L'art ne sera plus qu'un jeu d'imagination et se livrera aux tours de force du métier. L'*exagération*, voilà le caractère de l'art dans la décadence. Quatre causes principales ont amené ce résultat : l'éducation, les lectures publiques, le goût de l'extraordinaire et l'influence de l'esprit étranger, du génie espagnol surtout.

Nous disons d'abord : l'*éducation*. Les empereurs, comme pour arrêter le libre essor de la pensée, avaient ouvert des écoles où les grammairiens et les rhéteurs torturaient l'intelligence de la jeunesse dans des discussions oiseuses et des sujets sans application à la vie réelle, qui ne servaient qu'au triomphe d'un pédantisme stérile et déclamatoire, s'exerçant sur des sujets mythologiques. La grammaire avait remplacé l'art littéraire; les artifices de la rhétorique tenaient lieu d'éloquence. Le droit lui-même, dont l'étude faisait autrefois la gloire des Romains, le droit, privé de sa plus large base, la politique, n'était plus qu'un jeu d'esprit entre les mains des rhéteurs. Les discours d'école, roulant sur des hypothèses pompeusement élaborées, mettaient le sophisme à la place du raisonnement, et faisaient perdre aux jeunes gens ce sens pratique qui distinguait autrefois les orateurs et les jurisconsultes de Rome. On comprend l'influence délétère de cette nourriture indigeste et malsaine sur l'âme des poëtes formés dans ces écoles. La philosophie stoïcienne, avec ses sentences aussi froides que prétentieuses, venait en aide à cet enseignement sans entrailles. Les différents genres de poésie : tragédie, épopée et satire, ne faisaient que servir de canevas aux sentences, aux discours, aux descriptions pédantesques. C'était à qui l'emporterait en tours de force dans ces joutes intellectuelles. Mais le sentiment vrai, mais la pensée vraie n'étaient plus du domaine de la littérature. Le triomphe littéraire était un défi que l'esprit jetait au bon sens, à la raison, au génie, en opposant à l'or pur des grandes et nobles idées la monnaie de ses élucubrations emphatiques, monnaie éclatante et sonore, il est vrai, mais marquée d'une fausse empreinte.

Les *lectures* ou *récitations publiques* n'avaient pas peu contribué à donner à la poésie cette fatale direction. Les auteurs, qui étaient sans ressources, ne pouvaient répandre leurs ouvrages. Les bibliothèques, d'ailleurs, leur faisaient concurrence, en fournissant gratuitement des livres à la masse du peuple. Il ne restait aux poëtes qu'un public restreint, composé d'amateurs et d'amis auxquels l'auteur, dans des lectures publiques, demandait le baptême littéraire. Ce qu'on recherchait dans ces cercles intéressés, ce n'était pas la critique impartiale, c'étaient des applaudissements. La

déclamation des écoles était transportée dans une nouvelle enceinte. Voilà toute la différence. On ne négligeait rien pour captiver un public indifférent. Les éclats de voix, les coups de théâtre, les tirades à effet, c'était là ce qui faisait la fortune d'un poëte. On n'avait pas à redouter le jugement des yeux; dès que l'oreille, fascinée par l'éclat des sons, avait prononcé, on était ce qui s'appelle un poëte à la mode. Disons-le, les lectures publiques furent le tombeau de la poésie. Tout conspirait à dénaturer l'art en outrant toutes les proportions. On sait que le peuple était compté pour rien dans la littérature. C'était l'aristocratie qui lisait et payait les poëtes. L'art ne pouvait songer qu'à reproduire les mœurs de l'aristocratie.

Or, le luxe effréné des familles patriciennes avait créé pour l'imagination un besoin nouveau : le *goût de l'extraordinaire*. On était blasé sur tout ce que la nature peut offrir. Il fallait, pour dépenser royalement de colossales richesses, des festins d'une incroyable magnificence, des parures orientales, des objets réunissant tout ce que l'imagination peut rêver de splendeur, des monuments gigantesques et des voluptés raffinées. Voilà la civilisation de Rome à cette époque. La poésie, devenue courtisane, devait suivre le torrent qui emportait les mœurs vers l'abîme des désirs inassouvis. Elle accumula toutes les richesses du langage; et, lasse de suivre la nature, se jeta à corps perdu dans les sentiers tortueux d'un idéal égaré. Qui pouvait arrêter l'art sur cette pente fatale, quand les poëtes, arbitres du goût, étaient, par la nature de leur esprit, portés à la déclamation, à l'enflure, à l'extravagance?

Des six poëtes les plus renommés de ce siècle : Sénèque, Lucain, Martial, Pétrone, Perse et Juvénal, les trois premiers étaient Espagnols, les trois autres étaient également des étrangers devenus Romains par la conquête. Que faut-il de plus pour précipiter la décadence d'une langue que cette invasion de l'*esprit étranger*, cette immixtion des locutions et des tournures hétérogènes dans la langue de Cicéron et de Virgile? Une famille espagnole, la famille des Sénèque, à laquelle appartenait Lucain, tenait à Rome le sceptre de la littérature. Le génie vigoureux, excentrique, enflé de l'Espagne était en harmonie avec les goûts extravagants des Romains de ce siècle. Ce n'était pourtant pas le génie de la volupté

qui inspirait la famille des Sénèque, il faut le dire à sa louange. C'étaient des âmes fortement trempées, et puisant le mépris de la vie dans les vertueuses impossibilités de la morale stoïcienne.

La *Tragédie* devenue, dès le siècle d'Auguste, nous le savons, un exercice littéraire fort à la mode, fut, sous le règne de Claude, cultivée par SÉNÈQUE le philosophe. La foule, avide de grossiers plaisirs, était moins que jamais disposée à goûter les jouissances de l'esprit. Melpomène, élevée à l'école des rhéteurs, choisit pour théâtre la salle des lectures publiques; et là, prenant les grands gestes déclamatoires des orateurs en renom, elle joua tous les rôles créés par elle dans la Grèce, et, se transformant en furie échevelée, vociféra ses tirades sonores, chargées de maximes stoïciennes, au milieu des cris de désespoir, des torrents de sang et des cadavres qu'elle amoncela pour servir de piédestal à son impassibilité. Ce n'est plus ce développement des passions, cet enchaînement harmonieux des scènes, cette variété des caractères, cette vraisemblance des situations, cette vérité humaine, en un mot, qui avait porté si haut la tragédie grecque. C'est d'un bout à l'autre une suite de coups de théâtre sans gradation, sans naturel, sans à-propos. Les caractères sont d'une monotonie insupportable. Hommes, femmes, enfants, vieillards, ils ne pensent qu'à assaisonner d'ambitieuses sentences les fureurs de leur langage. Les femmes n'ont plus d'entrailles, elles ne sont possédées que du démon de la luxure et de la rage, et montrent pour la mort un mépris inhumain. Partout l'on voit Sénèque derrière ses personnages, et partout aussi l'époque où il vivait. Les stoïciens, pour échapper aux misères de la vie, aimaient à se familiariser, par la vue de spectacles sanglants, avec la mort qui, dans leur pensée, procurait aux hommes le repos du néant. Voilà la morale de Sénèque! La vertu, comme le vice, prend des proportions exagérées. Cependant, au milieu de ces déclamations furibondes, il n'est pas rare de rencontrer de grandes pensées et de grands sentiments. Et si ces pièces ne portaient pas le nom de tragédies, on trouverait beaucoup à admirer dans cette poésie vigoureuse et éclatante. Le style est tendu, emphatique, et fléchit sous le poids des méta-

phores. Mais, à part ces défauts de l'époque, il y a de l'art dans cette latinité savante, où l'idée est parfois moulée dans de saisissantes images. Les descriptions sont trop hautes en couleur et sortent à tout moment de la situation. L'auteur vise toujours à l'effet, et fait jaillir coup sur coup d'éblouissants éclairs; mais parmi ces éclairs, il en est qui laissent dans la pensée un éternel sillon. Les dialogues ne sont le plus souvent que des jeux d'esprit déplacés; mais, dans les situations extrêmes, le poëte trouve des traits d'un orgueil sublime qui éclatent comme la foudre au milieu des orages de la passion. Au résumé, Sénèque est un mauvais modèle, mais un poëte de goût peut y puiser d'heureux hasards d'expression. Racine, dans le récit de Théramène, l'a imité avec goût, mais sans sauver l'invraisemblance de la situation. Corneille, entraîné par son fier génie, s'est égaré en marchant sur les traces du tragique romain.

« *Decipit exemplar vitiis imitabile.* »

Nous ne parlons pas ici de l'*Apocolokyntose* ou métamorphose de Claude en citrouille, parodie burlesque où Sénèque traîne l'imbécile empereur dans la boue, après l'avoir encensé pendant sa vie. La morale stoïcienne ne préservait pas ses adeptes des plus honteuses dégradations de caractère.

Lucain, cette autre idole du grand Corneille, prouve mieux encore que Sénèque ce que devient le génie quand le goût n'est pas là pour en régler l'essor. L'auteur de la *Pharsale* a eu deux malheurs : le premier, de naître dans cette famille des Sénèque et sous ce règne de Néron où les poëtes devaient, avant de se livrer librement à leurs inspirations, laisser garotter leur pensée dans les lourdes chaînes d'une rhétorique contre nature, et plier leur langue aux artifices de la flatterie. Avec de telles habitudes d'esprit, on peut être un écrivain ingénieux, un habile artisan de style, un savant versificateur, mais on n'est pas poëte, à moins que l'on n'ait reçu de la nature les plus heureuses facultés. Lucain dut à sa jeunesse cette chaleur d'imagination que ne put lui enlever la froide atmosphère des écoles. Mais sa plume était façonnée aux longues déclamations sur des sujets stériles. Pour racheter l'exa-

gération du style, il faudrait un de ces sujets qui jaillissent spontanément de l'âme du poëte et trouvent un écho dans la foule, parce qu'ils répondent à ses sentiments. Lucain choisit l'*épopée*, alors impossible : ce fût son second malheur. A l'époque des Néron et des Domitien, deux genres seuls pouvaient être cultivés avec succès : le *panégyrique* et la *satire*. En admettant même que Lucain eût pu enfanter une épopée savante, à la manière de Virgile, le sujet qu'il a traité ne lui permettait pas d'être autre chose qu'un grand déclamateur.

L'épopée est le résumé d'une civilisation. Elle ne peut raconter qu'un événement national, compris de tous et sympathique à tous. Il ne peut exister qu'une entreprise de cette nature : une guerre étrangère contre un ennemi commun, et une guerre d'où dépendent les destinées d'un peuple comme nation. Tels sont les événements chantés par Homère et Virgile.

Qu'a fait Lucain? il a chanté, je dis mal, il a raconté la guerre civile; il a pris pour héros Pompée et César : la lutte du peuple contre la noblesse. C'était s'aliéner une partie de la nation; car entre deux factions rivales, il faut, sous peine de refroidir son inspiration, que le poëte choisisse et soit homme de parti. Or, la personnalité du poëte détruit l'essence de l'épopée en lui enlevant son caractère national, populaire, universel. En outre, les guerres civiles appartiennent à l'histoire et sont trop connues pour acquérir ce prestige de l'éloignement si nécessaire à la fiction et à l'emploi du merveilleux. Ces événements tragiques qui représentent les citoyens armés contre les citoyens sont propres au drame, mais rapetissent, altèrent, détruisent l'idéal épique. Un poëme conçu dans de telles conditions est une œuvre manquée. La *Pharsale* et la *Henriade* en sont des exemples frappants. Mais ce qui ôte toute valeur épique au poëme de Lucain, c'est qu'il se range du parti des vaincus, pour plaire à Néron, héritier de César, il est vrai, mais intéressé à flatter le patriciat, seul soutien du despotisme. Le héros de Lucain, c'est donc Pompée, c'est-à-dire un général ordinaire, qu'une vaine fumée de gloire remplissait d'une satisfaction béate, sans que jamais il ait conçu ni exécuté de hardis projets. Quand ce favori de la fortune fut en présence de César,

on vit ce que peut la vanité devant l'ambition, la routine devant l'activité et le génie. Malgré lui, le poëte devait élever César au-dessus de Pompée; c'est là l'anomalie du poëme de Lucain. Les Romains de son temps étaient ennemis des guerres civiles, non par patriotisme, mais par découragement et par amour de la paix qui leur permettait d'user leur vie dans la mollesse et la volupté. Lucain, pour flatter cette disposition des esprits, fit, non une épopée, mais une longue déclamation contre la guerre civile où il montra :

« De morts et de mourants cent montagnes plaintives; »

et représenta César comme un monstre aimant à s'enivrer de carnage; Pompée, comme un héros pacifique, généreux, ami de la république et de la liberté. La gloire de la guerre revenait donc à César. Aussi Lucain a-t-il marqué en traits d'une puissante énergie le caractère du conquérant. Seulement ses passions aristocratiques lui ont fait méconnaître les grandes qualités du dictateur. La figure de Pompée serait intéressante, si l'on ne songeait combien étaient stériles ces regrets et cet amour d'une liberté qui n'eût pas moins péri dans les champs de Pharsale par la défaite de César que par son triomphe. La victoire de Pompée eût ramené l'ancien despotisme du patriciat; et, à tout prendre, le despotisme impérial était moins lourd pour le peuple.

La *Pharsale* fut donc une œuvre essentiellement impopulaire, c'est-à-dire contraire au principe de l'épopée. Lucain, comme artiste, a-t-il été plus heureux? Son plan révèle-t-il le génie de la composition? Nullement. L'unité d'abord y fait défaut. Les événements se succèdent dans l'ordre chronologique. Après la bataille de Pharsale, le poëte suit ses héros en Égypte, et ne s'arrête que quand il n'a plus rien à raconter. Ce poëme est une histoire en vers; seulement, c'est une mauvaise histoire qui ne fait connaître ni les causes ni les grands mobiles de cette guerre, et qui ne jette aucune lumière sur l'avenir. On a dit, pour justifier Lucain, que sa mort prématurée l'avait empêché d'achever son œuvre. Voici notre réponse : on ne recompose pas un poëme quand il est exé-

cuté, car on ne recommence pas l'inspiration. Le seul spectacle offert aux Romains dans la *Pharsale*, c'est une horrible tuerie où les couleurs du poëte dépassent de beaucoup la réalité. Lucain ne sait raconter que des détails sans importance et qui servent de prétextes à d'interminables descriptions.

Les caractères en général sont vigoureusement tracés. Mais il est regrettable que le poëte qui a la prétention de retracer des faits historiques ait faussé, par esprit de coterie, le caractère de César, en le dépeignant comme un tigre sanguinaire, alors que le plus grand et le plus corrompu des Romains est un héros de clémence et de magnanimité. Lucain, fidèle à son éducation philosophique, n'a pas manqué de faire l'apologie de Caton, thème ordinaire des laborieux enfantements oratoires des écoles. Pour l'auteur de la *Pharsale*, Caton est plus grand que les dieux eux-mêmes, auteurs de tous les maux dont gémit la patrie.

« *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.* »

L'incrédulité romaine devait rendre impossible l'emploi du merveilleux. L'auteur de la *Pharsale*, par mode d'acquit, fit apparaître devant César, au Rubicon, une *vieille femme* représentant la patrie désolée. C'était se mettre peu en frais d'imagination. D'autres fois, c'est la magie ou les présages, le plus souvent, c'est la *Fortune* qui joue le rôle du merveilleux. Voilà quel était à Rome l'état des croyances. Quand la divinité n'a plus d'adorateurs, la superstition prend sa place et vient s'asseoir sur ses autels.

Sous le rapport du style, Lucain est le digne neveu de Sénèque. C'est une cymbale retentissante qui assourdit l'oreille et l'imagination. Il s'amuse à orner les plus minces bagatelles de mots pompeux et emphatiques. Il en résulte un style cahoté, pesant, rocailleux. C'est vigoureux et hardi; mais on finit par s'impatienter de voir le poëte, dans ses descriptions, entasser, au milieu d'une mer de sang, cadavres sur cadavres, comme les géants entassaient Pélion sur Ossa. Il ne faut pas lui demander l'analyse du cœur humain; toute son étude est dans l'alignement des phrases et dans le soin de dissimuler la stérilité du fond sous la richesse

exubérante de la forme. Il n'abandonne la description qu'après avoir épuisé tous les détails. Notre siècle en ce point lui ressemble, avec cette différence seulement que Lucain y met plus de pédantisme et de prétentions; les modernes, plus de naturel et de sensibilité.

L'abondance des détails dans la description est-elle donc un vice essentiel du style? Nullement. Et quand on dit qu'il suffit de quelques mots aux poëtes primitifs pour faire une description, on commet une erreur. Quelques mots suffisent pour les grandes lignes des objets, c'est-à-dire pour le dessin; mais pour la peinture, il faut marier, harmonier, nuancer les couleurs. Qu'on n'oublie pas la description du *bouclier d'Achille* dans l'*Iliade*. Nous sommes de l'avis de Francis Wey: *Celui qui ne sait pas décrire ne sait pas écrire.* Le défaut, comme toujours, est dans l'excès. Il ne faut décrire que ce qui mérite d'arrêter la pensée, et n'admettre cet ornement que quand le sujet le demande. Tous ceux qui, comme Lucain, décriront pour décrire, seront rangés par la critique au nombre, non des écrivains, mais des fabricants de paroles; et au-dessus de leurs magasins littéraires, le bon goût, de son doigt sévère, écrira cette enseigne : *Recette de la décadence.*

Lucain ne manque pourtant pas de grandeur. Plus d'une fois il a trouvé de mâles accents inspirés par l'amour de la patrie qui se fait jour encore dans les œuvres capitales de cette époque, malgré la bassesse de l'adulation pour les monstres qui souillaient le trône. Si Lucain avait vécu dans de meilleurs temps, si les écoles n'avaient pas dénaturé son génie poétique, il serait devenu un poëte de premier ordre. Il ne lui a manqué que le goût pour être l'émule de Virgile qu'il surpassait en imagination. On sait le sort de l'infortuné poëte : il périt à vingt-sept ans, victime de Néron.

C'est sans doute pour satisfaire la jalousie du tyran que Pétrone se fit le rival de Lucain en écrivant un nouveau poëme sur la guerre civile. Nous n'en connaissons qu'un fragment où l'auteur se montre bon versificateur, mais plus homme d'esprit que poëte. Dans le préambule de son poëme, il fait avec assez d'habileté la critique des défauts si saillants de Lucain. Mais ce qui a rendu Pétrone cé-

lèbre, c'est cette étrange production qui porte le nom de *Satyricon* et dont le fragment de la guerre civile fait partie. Le *Satyricon* est la plus gigantesque débauche d'esprit et de mœurs qu'il ait été donné à l'homme d'imaginer. Ce tohu-bohu où tout est mêlé : prose et vers, sérieux et bouffon, morale et voluptés, ce monstrueux assemblage de toutes les infamies et de toutes les horreurs de l'humanité livrée aux plus hideuses saturnales de l'orgie, c'est le tableau du règne de Claude et de Néron. Trimalcion est l'idéal du riche débauché de l'époque des Césars. Que d'autres admirent le talent du conteur ; pour nous, détournons nos regards de cette boue, et écoutons du moins la morale protester contre tant d'opprobres par la voix de deux hommes qu'inspira la Némésis de la civilisation : Perse et Juvénal.

Perse a fait le plus beau vers de l'antiquité :

« Que les tyrans, » dit-il, dans une prière adressée au souverain maître des dieux et des hommes, « que les tyrans, pour prix de leurs forfaits, voient la vertu, et qu'ils sèchent de l'avoir délaissée. »

« *Virtutem videant, intabescantque relictâ.* »

Cet honnête jeune homme, épris des mâles attraits de la vertu, passa sa vie loin du monde, dans l'étude de la morale stoïcienne que lui enseigna Cornutus. Ses six satires roulent sur cette pensée : *Nécessité de connaître la morale stoïcienne, pour être sage, c'est-à-dire libre.* C'est dans ce but qu'il attaqua les passions et les plaisirs, ces éternels corrupteurs du genre humain. Mais les vertueuses déclamations de Perse furent malheureusement impuissantes sur l'esprit de ses contemporains. La cause de cette impuissance n'est pas seulement dans l'irremédiable décadence des mœurs, elle est surtout dans l'inexpérience de l'auteur à qui manquait, non le talent d'observation, mais la connaissance intime des mœurs de son époque et des mobiles secrets des actions humaines. Rien de pratique dans ses conseils, tout est spéculatif. Perse est trop austère pour se mêler à la foule comme Horace, et en étudier malicieusement les vices et les travers. Ses souffrances d'ailleurs le retinrent

dans son cabinet, loin du commerce des hommes. De là tous les défauts de son style. Il est obscur, car le poëte ne converse qu'avec lui-même et s'inquiète peu s'il sera entendu. Il est grave, mais sans grâce et sans enjouement; car il ne songe qu'à instruire, et semble ignorer que le poëte doit mêler l'agréable à l'utile, pour trouver des lecteurs. Il est froid, car il n'a les yeux fixés que sur l'idée spéculative qui crève l'image, ou ne la voit plus qu'à travers le brouillard d'une vision fantastique; la morale stoïcienne faisant à l'homme un devoir d'étouffer la voix des passions bonnes ou mauvaises, le poëte trouve sa grandeur dans l'insensibilité, et éteint, sous les glaces du raisonnement, le feu de l'enthousiasme.

Cependant l'heureuse inconséquence du cœur humain qui sait, malgré tout, secouer le poids du scepticisme, a inspiré à Perse un tableau d'une vivacité et d'une énergie incomparables; c'est le dialogue entre l'avarice et l'oisiveté, si habilement imité par Boileau. On peut dire, pour cette fois, que l'intelligence de Perse a trouvé la verve poétique dans sa passion contre les passions, comme l'esprit de Boileau dans la haine des sots livres. Ce n'est d'ailleurs qu'un éclair au sein d'une nuit profonde. Le style de Perse est un chaos de métaphores disparates et prétentieuses qui ne parviennent pas à dissimuler le vide de la pensée. C'est en vain qu'il affecte la profondeur; plus on creuse le mot, plus les ténèbres augmentent. Ses admirateurs prétendent qu'il s'entourait ainsi de mystères pour échapper à la vengeance de Néron. Mauvaise excuse! Les six satires de Perse ne contiennent pas que des allusions à la tyrannie. Et quand on écrit pour être incompris, on ne mérite pas le nom d'écrivain. Ajoutons toutefois, comme correctif à la sévérité de ce jugement, que Perse et ses contemporains pouvaient s'entendre à demi-mot. L'admiration de Lucain et de Quintilien était sans doute fondée sur autre chose que sur un vain bruit de paroles. Mais pour nous, le satirique de Volaterre est presque toujours impénétrable; et il est à craindre qu'on ne perde son temps à broyer l'os pour en extraire la moelle.

La satire entre les mains du disciple de Cornutus était devenue une tribune philosophique; et les traits que, du haut de son isole-

ment, le poëte avait lancés contre de vaines abstractions, étaient tombés dans le vide sans atteindre aucune réalité. JUVÉNAL releva ces traits impuissants; et, les trempant dans le fiel de son indignation et dans le poison de son siècle, il en fit des flèches terribles qui, pénétrant jusqu'au cœur de la société romaine, en élargirent encore les plaies hideuses et sanglantes. On voudrait que l'éloquent poëte, en marquant d'un fer rouge le front des Néron, des Claude, des Caligula, des Domitien, en étalant impitoyablement les vices de cette société perdue de débauches, la dégradation des caractères, l'indigne bassesse des uns, le faste insolent des autres, l'épouvantable corruption de tous, on voudrait que Juvénal ait pu arrêter sur la pente de l'abîme une nation qui, par les armes et les lois, l'éloquence, l'histoire et la poésie, avait jeté un si vif éclat sur le monde. Mais quand les traditions et la liberté ont disparu, et qu'il ne reste plus pour représenter un peuple que le vice couronné, la satire, comme la comédie, ne fait que précipiter la décadence des mœurs.

Que faut-il penser de Juvénal comme poëte? Est-ce un homme convaincu, foncièrement vertueux, ou n'est-ce qu'un artiste de génie? Sur ce point, on n'est pas d'accord. Les allures déclamatoires d'un écrivain élevé dans les exercices de l'école et rompu aux luttes de l'éloquence, occupation première de sa vie; l'ambitieuse emphase contractée dans les cercles littéraires où se révéla son talent de poëte; ses relations avec Martial, enfin, l'ont fait soupçonner d'avoir moins d'indignation dans son âme que dans ses vers, et de tonner contre le vice plus par amour de l'hyperbole que par amour de la vertu. N'a-t-il pas dit lui-même : *facit indignatio versum!* Oui, Juvénal était de ces esprits qui ne peuvent s'assouvir d'hyperboles. Mais d'où vient donc cette brûlante indignation qui enflamme le poëte, et lui fait traîner le vice et le crime sur la claie de l'infamie aux égoûts de la littérature? N'est-ce là qu'une verve d'imagination imitant le mouvement de l'âme? Je ne sais, pour ma part, comment on a pu le penser. C'est trop élever l'écrivain au détriment de l'homme. Si Juvénal n'était qu'un artiste, quel poëte de Rome le surpasserait en génie? Nous sommes loin de nier aucune des qualités éminentes de l'écrivain. Per-

sonne n'a composé avec plus d'art que lui la trame du discours. Personne n'a dirigé avec une plus indomptable énergie de volonté tous les fils de la pensée vers un but tracé d'avance. Chacune des satires de Juvénal est une armée rangée en bataille dont tous les traits partent au signal donné et portent vers le même point : voilà l'artiste, nous dit-on; oui, voilà l'artiste. Mais croit-on qu'un poëte aussi maître de sa pensée puisse trouver, sous sa plume, ce courant d'indignation qui nous émeut, nous entraîne, nous subjugue, s'il n'avait pas dans son âme vertueuse une source intarissable de colère contre le vice triomphant? C'est à tort d'ailleurs qu'on l'a accusé d'exagérer la corruption de ses contemporains. Ce n'est pas un peintre fidèle, a-t-on dit; nous le croyons aussi, mais nous l'entendons dans un autre sens : les couleurs de Juvénal restent en dessous de la réalité. Tacite et Suétone sont historiens; n'est-il pas avéré cependant que leurs tableaux de la Rome impériale sont aussi sombres que ceux du satirique?

Après cela, ce n'est pas nous qui absoudrons Juvénal d'avoir aussi crûment dévoilé tous ces honteux mystères, ce cloaque d'immondices d'où s'échappent des miasmes méphitiques, et qu'il fallait laisser pourrir dans son ordure. Non, une âme sincèrement éprise des chastes attraits de la vertu n'aurait pas étalé avec tant de complaisance toutes les turpitudes du vice. Mais n'allons pas juger en chrétien un païen plus vertueux d'inspiration et d'instinct que de principes et de pratique. Sans doute, Juvénal devait être souvent inconséquent dans sa conduite. Ses relations avec Martial et les plaisanteries que celui-ci lui décocha dans une de ses épigrammes ne sont pas de nature à nous rassurer sur la vie privée du grand satirique.

L'absence de tout principe vivifiant a réduit ses satires à n'être que d'honnêtes déclamations. Il connaissait et distillait lui-même le poison, mais il ignorait l'antidote. Loin de respecter la religion, sans laquelle la morale n'est qu'un vain mot, il en fait l'objet de ses railleries. D'autre part, ce qui diminue à nos yeux le mérite de ces audacieuses invectives, c'est qu'elles furent publiées sous Trajan, alors que le danger était passé et que les originaux avaient disparu

de la scène de l'histoire. Il fallait donc au poëte moins de courage qu'on ne l'aurait cru d'abord, en songeant à l'ombrageuse tyrannie des premiers empereurs. Enfin, le malheur de Juvénal est d'avoir eu à retracer des mœurs locales dont jamais, grâce à Dieu, l'humanité ne sera plus témoin. L'intérêt de ces satires se borne donc pour nous à l'enseignement littéraire et philologique. Quand on voudra connaître l'homme tel qu'il est dans tous les temps, avec les petits ridicules et les travers d'esprit et de mœurs dont il abonde, c'est Horace et non Juvénal qu'on ouvrira.

Martial, ne trouvant pas dans son âme assez d'énergie pour aborder la satire, se contenta d'aiguiser l'épigramme. La culture de ce genre, nous l'avons déjà remarqué, est le plus grand symptôme de l'épuisement de la poésie. Au siècle d'Auguste, la manie des vers qui inondait Rome de poëtes médiocres et annonçait l'avénement d'une poésie factice, avait déjà mis en vogue l'épigramme, genre de courte haleine qui ne demande qu'une heure de verve; et quel homme n'a pas de ces instants dans sa vie? Quelques écrivains d'élite avaient du moins trouvé dans l'amour de la patrie et du prince, qui en était la personnification éclatante, une veine féconde d'inspiration poétique. Mais sous le règne des tyrans de Rome, il n'y avait plus, pour les cœurs honnêtes, d'autre sentiment que le regret stérile du passé, ou l'indignation satirique contre les horreurs du présent. L'étoile de l'avenir ne brillait pas dans l'imagination de ces poëtes. Le poids du despotisme oppressait leur poitrine, et étouffait en eux tout généreux enthousiasme.

Martial, en cultivant l'épigramme, et rien que l'épigramme, se montrait artiste et homme d'esprit. Mais quel abaissement d'être réduit à attaquer à coups d'épingle des vices qui font monter la rougeur au front de tout honnête homme. Martial porte, plus que tous les autres, les traces de la corruption de son époque. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la bassesse ou de l'impiété qui lui faisait placer Domitien au-dessus de Jupiter, quand, dans ses épigrammes adulatrices, il écrivait, d'une main mercenaire, l'apothéose du tyran. Ce n'est pas tout; Martial lui-même se rend complice des désordres de son siècle par ses pensées et ses paroles

ordurières. On ne doit pas s'exagérer sans doute la culpabilité du poëte, quand on songe au dévergondage du temps. Mais il ne faut pas, par amour de l'art, fermer les yeux sur les écarts d'un écrivain qui, dans la moitié de ses pièces, se vautre dans la fange avec une aussi impertinente insouciance. Malgré cette corruption d'esprit, Martial a façonné bien des perles de bon sens et de fine observation, des traits d'une malice enfantine que relève un style de bonne facture et généralement exempt de l'affectation déclamatoire des poëtes de la décadence. C'est un classique de l'école de Catulle, enfermant ses idées dans un moule étroit qu'il polit avec autant de soin que d'habileté, et où il ne laisse d'autre saillie que l'aiguillon même de la pensée. On ne reconnaît l'Espagnol qu'à certains provincialismes qui altèrent la pureté du latin; le faux goût de son siècle l'a porté parfois aux subtilités du bel esprit. Mais les calculs déclamatoires des écoles et des lectures publiques ne pouvaient avoir de prise sur ces petites miniatures satiriques destinées à être lues en secret par un public étranger à l'esprit de système. C'est là qu'il faut chercher la cause de cette simplicité, de cette précision, de cette concision, de cette clarté qui brillent dans les bonnes épigrammes de Martial.

L'exemple qu'avait donné Martial, en renouant dans sa personne la tradition classique, ne fut pas sans influence sur la réaction qui s'opéra contre l'école de Sénèque et de Lucain. Des versificateurs de talent, dont les principaux sont *Valerius Flaccus*, *Silius Italicus* et *Stace*, arborèrent franchement le drapeau du classicisme et se déclarèrent imitateurs de Virgile. L'intention était excellente; mais que pouvait produire ce réveil tardif de la grande poésie, en l'absence de toute inspiration? L'école virgilienne resta donc impuissante et prouva que l'imitation des modèles ne parvient pas à féconder un champ stérile. On peut dérober aux maîtres les procédés du style, mais non le secret de captiver l'imagination et de remuer les cœurs. On peut magnifiquement draper le squelette de l'art, mais non lui rendre la vie. Les qualités classiques: la simplicité, le naturel, la précision, la netteté, n'appartiennent pas à une littérature épuisée; elles montreraient trop à nu le vide de la pensée et du sentiment.

Chose étrange et instructive tout à la fois : les disciples de Virgile sont devenus, malgré eux, imitateurs des poëtes d'Alexandrie! C'est le même abus d'érudition mythologique, le même luxe indigeste d'imagination, les mêmes artifices de style. Valerius Flaccus amplifia les *Argonautiques* d'Apollonius, et ne parvint qu'à renchérir sur les défauts de son modèle. Silius Italicus, admirateur passionné de Virgile, raconta les *guerres puniques* dans un style beaucoup plus classique que les autres écrivains de l'école virgilienne. Il est même poëte à de certains moments, mais c'est pour retomber bientôt après dans le terre-à-terre de l'imitation servile. Silius était assez heureusement doué; et il eût été un vrai poëte, si le culte qu'il professait pour son maître n'eût comprimé en lui l'essor de l'imagination.

Stace, véritable improvisateur napolitain, broya sur sa riche palette les couleurs les plus brillantes avec une prodigalité qui fit illusion à ses contemporains. Stace était l'idole des salons de lecture. Personne n'obtint jamais de plus éclatants succès. Mais la postérité, qui ne se paie pas de mots, a fait justice de ces misères littéraires qui ne s'adressent qu'à l'oreille et aux yeux, et substituent l'harmonie et la peinture à la poésie de l'âme. L'auteur de la *Thébaïde* a pu se vanter d'avoir vaincu Callimaque dans l'emploi des vieux oripeaux de la mythologie, et dans l'art de revêtir les plus insipides bagatelles des plus splendides ornements de l'imagination; les *Silves*, sous ce rapport, peuvent servir de modèles aux funambules littéraires de nos jours.

Après la mort de Domitien, Rome, courbée aux pieds du tyran, semble se relever tout à coup et renaître à la vie intellectuelle sous ces princes éclairés et bienfaisants qui se succèdent de Nerva à Marc-Aurèle, embrassant une période de quatre-vingt-quatre ans, qu'on nomme le *Siècle des Antonins*. C'est alors que brillèrent dans la littérature les Tacite, les Quintilien, les Pline, les Suétone. La poésie eut aussi un moment de réveil. L'empereur Adrien lui-même aimait à courtiser les muses. Mais si l'on en excepte Juvénal, qui publia ses satires à cette époque, aucun grand nom ne signale cette renaissance dans l'art des vers. Cependant, un esprit nou-

veau régnait à Rome, au siècle des Antonins; esprit de réaction contre le despotisme avilissant des Césars. Il y a dans les écrivains de ce temps je ne sais quelle amertume de pensée, quel dégoût du présent, quel pressentiment de l'avenir qui éclatent en accents nobles et mâles. D'un autre côté se manifeste un découragement qui témoigne de la corruption introduite par la tyrannie et de l'affaissement du sens moral. Ainsi, les uns protestent, les autres cèdent au torrent. Les premiers trouvent dans leur indignation une source de poésie qui féconde encore pour un temps les lettres romaines. L'érudition, la science forme alors le cachet de la littérature, en poésie aussi bien qu'en éloquence, en philosophie et en histoire. Mais ce n'est plus cette érudition stérile roulant sur des mots et de vains souvenirs mythologiques à la manière des Alexandrins; c'est la science des choses, l'étude des lois de l'art, l'analyse raisonnée, la critique, enfin, dans la plus large acception du terme.

On le comprend sans peine : une littérature qui ne vise qu'à la science doit infailliblement s'égarer, ou rétrécir l'imagination et retomber dans une irremédiable décadence quand toute inspiration a disparu. C'est ce qui est arrivé à Rome sous le règne même des Antonins.

Néanmoins, grâce à quelques hommes d'élite, la littérature romaine jeta dans ce siècle un dernier mais resplendissant éclat. Juvénal, comme poëte, et Tacite, comme historien, égalèrent en génie et surpassèrent en vigueur et en originalité les plus grands écrivains des siècles de Cicéron et d'Auguste. Si le goût parfois leur fait défaut, ne l'attribuez qu'à l'énergie même de leur inspiration satirique et à la dégénérescence du langage.

V. — *La seconde décadence.*

La grande poésie est désormais éteinte dans Rome. On ne trouve plus au II[me] siècle de notre ère que des versificateurs sans mérite, comme Arianus; des orateurs, pâles échos de Cicéron, comme Fronton; des grammairiens et des rhéteurs de talent, comme Aulu-Gelle; enfin, un romancier africain, Apulée. Le génie pratique n'a

donc pas encore abandonné Rome; mais le génie poétique qui s'alimente au foyer de la patrie et des croyances, le génie poétique qui ne vit dans le présent que pour le rattacher au passé et s'élancer librement dans les champs de l'avenir, le génie poétique s'est retiré de cette société à l'agonie. Rome, sans le savoir, a travaillé à la civilisation du monde en recevant dans son sein toutes les nations qu'elle a vaincues; mais ce n'est pas elle qui en recueillera les fruits. Ce mélange tumultueux de peuples détruit le sentiment national qui avait fait la grandeur des Romains. La langue latine, autrefois si mâle et si savante, se corrompt de plus en plus par le contact des barbares. Les superstitions populaires ont remplacé les croyances. Rien n'égale la dépravation des caractères et des mœurs. L'*Ane d'or* d'Apulée, roman burlesque dont tira parti Cervantès dans son *Don Quichotte*, représente cet état social. Au milieu de contes orduriers et de métaphores bizarres, cet ouvrage contient une des merveilles de l'antiquité : les *Amours de Psyché.*

Au IIIme siècle, la protection de l'empereur Numérien, qui ambitionnait lui-même les lauriers de la poésie, fit éclore deux poëtes ou plutôt deux versificateurs estimables : *Némésien* et *Calpurnius.* Le premier cultiva la poésie didactique, et dans ses poëmes sur la *chasse*, la *pêche*, la *navigation*, marcha sur les traces de Virgile et d'Oppien. Les *Pastorales* de Némésien ne sont que de pâles reflets des *Églogues.* Celles de Calpurnius ont moins de mérite encore. Que venaient faire des bergers au milieu d'une société tremblante que l'ouragan du Nord allait emporter bientôt dans son tourbillon dévastateur!

Au IVme siècle, tandis que le polythéisme entreprenait une lutte désespérée contre la doctrine chrétienne, on vit la poésie se cramponner convulsivement à l'édifice en ruines de la mythologie. *Claudien* et *Rutilius*, les deux derniers poëtes de Rome, firent retentir leurs vers sonores et vides, échos affaiblis du paganisme, au sein de populations déjà courbées aux pieds de la croix.

Le *panégyrique*, devenu la seule forme de l'éloquence à la cour des empereurs, habitués à la flatterie, le panégyrique, sous la plume de Claudien, envahit la poésie. De là cette emphase renou-

velée de Lucain dans une latinité qui conservait pourtant l'accent des maîtres. Théodose et Stilicon furent les idoles auxquelles Claudien prodigua son encens. La satire vint se mêler à l'éloge, comme il est naturel dans l'apologie d'un héros dont la gloire est contestée. De là ces invectives puissantes contre Rufin et Eutrope, ces deux détracteurs de Stilicon. Dans la sphère mythologique, Claudien écrivit l'*Enlèvement de Proserpine,* son chef-d'œuvre. Mais un poëme où il ne s'agit que d'aventures fictives, auxquelles personne ne croit plus, ne pouvait être d'aucune influence sur la société contemporaine. Néanmoins, les succès du poëte furent immenses. Sous les empereurs Arcadius et Honorius, sa statue, sur un décret du sénat, fut érigée dans le forum Trajan : c'était le but de son ambition d'homme de lettres. Mais, pour l'obtenir, il avait dû sacrifier sa dignité, sa liberté, son indépendance.

Rutilius, personnage politique qui ne fut qu'accidentellement poëte, fit, au commencement du Vme siècle, un voyage dans la Gaule, sa patrie, et il entreprit d'en retracer les impressions dans un poëme en vers élégiaques. C'est là qu'il s'abandonna tout entier à son fanatisme posthume pour le paganisme. Il usa toutes les ressources de son imagination et de son esprit au service d'une cause à jamais perdue. Les juifs et les moines furent particulièrement en butte à ses mordantes invectives. Cependant, quand il se livre sans contrainte et sans préjugés aux sentiments que font naître en lui les misères de l'humanité, ses vers respirent je ne sais quelle mélancolie qu'on n'est pas accoutumé à rencontrer dans la poésie latine. Rutilius aimait passionnément sa patrie. Et quand il annonce qu'il va visiter son sol natal, cette Gaule en proie à la dévastation et à la barbarie, il trouve dans son âme des accents d'une profonde émotion. Mais c'est Rome qu'il faut lui entendre célébrer, Rome dont il pressent la chute et qu'il embrasse dans un adieu suprême qui contient toute la magie des souvenirs et les larmes de l'histoire.

C'en est fait. L'épée d'Attila s'abaisse sur cette société dégénérée. Un nouveau sang coulera dans ses veines avec la sève puissante du christianisme. La croix s'élève triomphante sur le faîte du Capitole,

et la ville éternelle va présider encore, par l'empire de la foi, aux destinées de l'humanité.

Maintenant qu'un art nouveau prend possession de l'esprit humain, montrons la différence qui sépare le monde païen du monde chrétien dans le domaine de la pensée et du sentiment.

ÉPILOGUE.

Considérations générales sur l'art chrétien et sur la poésie des peuples modernes.

Le fond de l'art classique, c'est l'accord de l'idée et de la forme dans la personne humaine idéalisée. Le divin est absorbé dans l'humain. L'idée religieuse se meut tout entière dans la sphère de l'art. La sculpture a réalisé ce type dans l'immobile sérénité de l'idéal plastique. Mais la divinité, sous ses formes multiples, se prêtant complaisamment au capricieux pinceau des poëtes, et quittant l'Olympe pour descendre aux plus honteuses faiblesses de l'humanité, ne pouvait longtemps conserver son prestige. L'imagination était satisfaite, mais la conscience protestait intérieurement contre cette prostitution de la divinité. Un rayon de la vérité vint luire dans l'âme de Socrate, et l'art grec fut atteint au cœur. Le choc fut si terrible que l'édifice de la société antique en fut ébranlé. L'âme, en se repliant sur elle-même, y trouva un vide immense, car les croyances populaires changées en ridicules superstitions disparaissaient comme de vains fantômes aux regards de la raison.

Rome, en recueillant la civilisation grecque, ne put raviver les croyances. L'amour de la patrie seul inspira ses poëtes. Mais quand la flamme du patriotisme fut éteinte au fond des cœurs, tout lien fut brisé entre l'individu et l'État. Les âmes d'élite, se sentant opprimées par un pouvoir tyrannique, s'abandonnèrent aux joies décevantes de la vie ou se créèrent une morale indépendante, en

se vengeant par la satire des monstrueux désordres de la société.

Il était temps qu'un Dieu descendît sur la terre pour inoculer un principe nouveau dans les veines de ce cadavre de l'humanité en putréfaction. Le christianisme, en renouvelant le monde religieux, est venu transformer la civilisation et l'art qui en est le reflet. Désormais les vrais rapports entre l'homme et Dieu sont rétablis sur la base du devoir. L'infini reprend ses droits sur l'âme humaine, le dieu d'Abraham est revenu parmi nous; mais, au lieu de demander au père des croyants le sacrifice de son fils unique, il sacrifie le sien pour arracher l'humanité à l'empire du mal. La loi d'amour remplace la loi de terreur; la pitié a désarmé la justice. L'Homme-Dieu, dans sa vie, ses souffrances et sa mort, devient le type de l'humanité. A l'ombre de la croix germeront toutes les vertus, tous les sacrifices, tous les dévouements. Une femme trois fois sainte, élevée à la dignité de mère de Dieu, réhabilitera toutes les filles d'Ève. Le sang des martyrs scellera la foi nouvelle et enracinera les croyances jusqu'au fond des entrailles humaines. L'homme enfin, racheté au prix du sang d'un Dieu, pourra lever ses regards vers le ciel et marcher sur la terre l'égal de tous, libre de tout esclavage, et soumis à Dieu seul, père commun de l'humanité. *Liberté, égalité, fraternité*, ces trois mots sublimes que, plus tard, une révolution égarée empruntera au christianisme en le reniant, pour montrer clairement aux yeux de tous que Dieu fait sortir le bien du mal, *liberté, égalité, fraternité,* voilà la trinité humaine destinée à transformer le monde, voilà la formule nouvelle du progrès inauguré par le christianisme. L'homme déchu, mais régénéré par le Christ, devra lutter sans cesse contre l'esprit du mal. La vie est un combat dont le ciel est le prix. La terre est une vallée de larmes, la patrie est en Dieu, car lui seul peut combler l'immensité de nos désirs. La mélancolie, la tristesse, voilà le sentiment que le christianisme a mis au fond de l'âme humaine, en faisant de ce monde un lieu d'exil, et du ciel la véritable patrie de l'homme. Déjà ce sentiment de la mélancolie existait dans l'antiquité. L'Inde en était pénétrée; mais c'était la suite de sa croyance à la métempsycose; et, tandis que l'Hindou, pour échapper à ses terreurs superstitieuses, se réfugie dans les volup-

tueuses langueurs du ciel d'Indra, le chrétien trouve un remède à ses tristesses dans les joies intimes d'une conscience sûre de ses immortelles destinées, quand elle obéit à la volonté de Dieu.

La seule terreur que l'âme éprouve c'est de tomber, par le crime, haletante, éperdue entre les mains du Dieu vivant dont la justice égale la bonté. La mort, ce passage terrible entre la vie et l'éternité, est le douloureux mystère qui ramène l'homme à la vertu par la contemplation du néant des choses humaines, perpétue le souvenir des morts et nous fait respecter la vie de nos semblables. La *personnalité humaine*, qui disparaissait dans l'océan du panthéisme indien ou qui était sacrifiée à l'État dans la société païenne, apparaît pour la première fois dans toute sa puissance. La nature, auparavant divinisée par la race indo-germanique, se retire à l'arrière-plan du tableau où règne la personne humaine dans toute sa dignité. L'âme est le foyer lumineux d'où partent et où viennent aboutir les rayons de tout ce qui fait la vie de l'humanité. Tous les sentiments sont ennoblis, à ce point que la soumission même devient le saint orgueil de l'âme qui puise le principe de l'obéissance à la source divine. L'âme étant le centre de l'univers élargit indéfiniment la sphère des idées. L'homme prend possession de la nature, comme roi de la création. Il prêtera l'oreille pour y entendre les voix de Dieu dans les mystères des nuits et des cieux étoilés, dans les murmures des vents et des flots, dans la sublime horreur des tempêtes et les silences recueillis des forêts; mais il ne confondra plus Dieu avec son œuvre, l'infini avec le fini. Le beau dans la forme a cessé d'être le but suprême de l'âme tourmentée de la passion de l'infini. Le *laid*, le *grotesque* n'est plus jugé indigne des représentations de l'art, car l'idéal, tout entier dans l'âme, peut se refléter partout et sur tous les objets de la nature. La matière n'est plus rien par elle-même; c'est l'esprit qui la pétrit, la façonne à son gré, comme le Dieu qui la créa. L'homme achève la création, non en la perfectionnant, mais en l'admirant. L'esprit humain ne peut aspirer à refaire l'œuvre de Dieu. Tout est bien dans la nature pour qui sait lire, avec le regard de l'âme, dans ce livre divin dont les lettres ont été écrites par le doigt de Dieu lui-même.

Le principal caractère d'une poésie fondée sur ce principe de la personnalité, c'est le *lyrisme*. Aussi l'essence de ce genre se retrouvera-t-elle dans toutes les œuvres de l'imagination moderne. L'idéal divin ne sera plus l'homme dépouillé des misères de sa condition mortelle, passant sa vie dans les joyeux festins et les ivresses des sens, buvant le nectar et se nourrissant d'ambroisie, pour échapper à la mort et conserver une éternelle jeunesse. Le Dieu des chrétiens, pour donner l'exemple de toutes les vertus, s'est soumis à toutes les misères, à toutes les angoisses, à toutes les souffrances de l'humanité. Où est donc l'idéal chrétien? dans les profondeurs de l'âme. Un mot le résume, un mot qui fait frissonner les mondes et les réunit dans une indissoluble étreinte : l'Amour; l'amour, sentiment inconnu aux anciens qui ne connaissaient que les instincts brutaux, et prenaient les dieux pour des êtres jaloux, ne s'intéressant à l'homme que quand il peut servir leurs desseins, et considérant sa prospérité comme une atteinte à leur bonheur. L'amour chrétien est l'amour de Dieu pour les bienfaits qu'il nous prodigue, c'est ensuite l'amour des hommes, tous élevés à la dignité d'enfants de Dieu; et cet amour est tellement désintéressé qu'il regarde avant tout les malheureux auxquels il tend une main secourable. C'est, en un mot, la *Charité*, sentiment nouveau, et qui contient la loi et les prophètes. Un rayon de l'amour divin illumine le front de la femme, aux regards de l'homme. L'amour de l'âme domine et purifie l'instinct. Une chaîne de tendresse lie les membres de la famille qui donne l'exemple de toutes les vertus.

Le principe de la personnalité, vivifié par l'amour chrétien, produit la *chevalerie*. Puis, nous voyons l'activité intellectuelle se détacher de la religion pour concentrer toute son énergie dans le domaine des intérêts humains. Le fond traditionnel disparaît peu à peu, et la liberté, abandonnée à elle-même, se livre à des conceptions bizarres. L'exagération de l'esprit chevaleresque conduit à l'esprit d'*aventures;* l'absence d'idéal, au *réalisme;* l'absence de réalité, à la *fantaisie*. C'est la décadence de l'art chrétien quand il se sépare de ses divines croyances.

Les principes qui nous ont guidé dans notre appréciation des littératures orientales et païennes retrouvent leur application chez les peuples modernes.

L'hymne hébraïque retentit sous la voûte des temples chrétiens. Le *chant populaire* transmet les traditions primitives des peuples barbares dont le christianisme vient arrêter le développement épique. Les grandes luttes d'où dépend le sort des nations surgissent du choc des deux principes qui se disputent le monde : le christianisme et le mahométisme. C'est le règne de l'aristocratie héroïque représentée par la féodalité. La chevalerie, avec ses aventures guerrières et galantes, produit tout un monde fantastique qui promène ses héros à travers les événements contemporains : les croisades, et les guerres contre les Maures en Espagne, fondement de l'*épopée* au moyen âge. Les explorations maritimes inspirent aussi la poésie épique; mais la grande source exploitée par les poëtes chrétiens, c'est le monde surnaturel du christianisme. La lutte du pouvoir temporel contre le pouvoir spirituel, les luttes théologiques et les guerres de religion, suscitées par la réforme, ont leur contre-coup dans l'épopée. L'esprit de liberté, se séparant des traditions religieuses et nationales, s'exerce dans différentes directions, et fait éclater partout le sentiment de la personnalité, principe du *lyrisme*. De grandes découvertes : l'imprimerie, la boussole, la poudre à canon, donnent des ailes à la pensée et provoquent dans toute l'Europe une prodigieuse activité d'esprit. La monarchie triomphe et préside aux destinées de la civilisation. C'est l'heure du *drame* que tous les peuples cultivent avec une fiévreuse activité. Le drame romantique, né au sein des mystères du christianisme, trouve son principe dans l'énergie et l'indépendance du caractère individuel. Mais tandis qu'une partie de l'Europe, s'inspirant d'elle-même, évoque sur la scène ses grandes figures héroïques, la réforme, sapant la base des antiques croyances, détache les peuples de leurs traditions et ramène, à la suite de la destruction de l'empire grec d'Orient, le culte littéraire de l'antiquité païenne qui, par un étrange anachronisme, envahit le domaine entier de l'intelligence.

L'imitation classique devient, chez plusieurs peuples, la première condition de tout art sérieux. Cette *renaissance* de l'antiquité donne sa physionomie à l'art moderne, mélange de l'art grec et de l'esprit chrétien. Mais quelle que soit, au point de vue de la

forme, la valeur des œuvres inspirées par l'art antique, la littérature ne peut vivre sans trouver autour d'elle le souffle inspirateur. Après un siècle où, sous les auspices de la monarchie et de l'Église, l'art moderne s'éleva à sa plus haute perfection classique, la réforme protestante et le retour du paganisme littéraire d'un côté, les abus du moyen âge de l'autre produisent un siècle d'incrédulité funeste à la poésie. Le règne de la philosophie et des sciences, signal de la *décadence* dans l'art, étouffe, sous la pression de l'idée, le sentiment poétique bientôt noyé dans les torrents de sang humain répandus sur l'échafaud révolutionnaire et sur les champs de bataille de l'Empire. Au sortir de ces tragédies et de ces épopées sanglantes dont nos pères furent les acteurs et les victimes, la poésie renaît momentanément avec la monarchie régénérée, et se rattache aux croyances par horreur du scepticisme. Le despotisme des intérêts matériels détruit enfin l'idéal, qui n'est plus compris des masses. Chacun cultive l'art à son point de vue. On ne sent plus dans l'air aucun grand courant d'inspiration. Au milieu des ténèbres de l'avenir, une lumière apparaît cependant : le grand principe de la fraternité chrétienne, rapprochant tous les peuples par les conquêtes de l'industrie et de la science, réchauffe la poésie au foyer du cœur humain, et attend le retour de la foi pour renouveler une littérature épuisée.

FIN.

ERRATA.

Page 22, 4[e] ligne, en remontant, *lisez :* réduits à l'esclavage.
— 25, 1[re] — *lisez :* hébreu.
— 26, 7[e] — en remontant, *lisez :* nous offre un petit drame, etc.
— 53, 22[e] — *lisez :* C'est une race théocratique, sans doute descendue des patriarches, qui, etc.
— 54, 3[e] — en remontant, *lisez :* comme nous l'avons démontré.
— 57, 15[e] — *lisez :* les Pouranas.
— 62, 5[e] — en remontant, *lisez :* Mais, on le voit, l'Inde est le pays des contrastes, etc.
— 66, 2[e] — *effacez :* On le voit.
— 70, 10[e] — en remontant, *lisez :* (Voir l'excellent travail de M. Félix Nève : le *Bouddhisme et son fondateur*.)
— 79, 7[e] — en remontant, *lisez :* la police a toujours fait la guerre, etc.
— 97, 12[e] — en remontant, *lisez :* C'est ce que nous allons démontrer.
— 108, 2[e] — *lisez :* Nous n'entreprendrons pas, etc.
— *ib.*, 5[e] — en remontant, *lisez :* dans le but d'étendre, etc.
— 128, 6[e] — *lisez :* consacra sa vieillesse à la poésie, etc.
— *ib.*, 3[e] — en remontant, *lisez :* Quand nous disons, etc.
— 129, 13[e] — en remontant, *lisez :* pour nous servir, etc.
— 131, 13[e] — *lisez :* s'exhala en strophes délirantes, etc.
— 135, 5[e] — en remontant, *lisez :* plaçaient, bien au-dessus, etc.
— 142, 1[re] — en remontant, *lisez :* Que les admirateurs de Pindare nous pardonnent, etc.
— 143, 2[e] — *lisez :* nous ne pouvons nous défendre de regretter, etc.
— 148, 7[e] — en remontant, *lisez :* ressemblaient assez aux nôtres, etc.
— 151, 10[e] — *lisez :* (Voir Alexis Pierron, *Hist. de la litt. grecque.*)
— 157, 3[e] — *lisez :* Si Euripide, etc.; dans la ligne suivante, *effacez :* mais.
— 172, 1[re] — *lisez :* sous les étreintes, etc.
— 189, 13[e] — en remontant, *lisez :* Il nous reste à signaler, etc.
— 207, 9[e] — en remontant, *lisez :* pour plaire à son siècle.
— 209, 4[e] — en remontant, *lisez :* Mais, direz-vous, etc.
— *ib.*, 9[e] — en remontant, *lisez :* les compagnons du héros.
— 216, 8[e] — en remontant, *lisez :* reconnaissants.
— 223, 10[e] — en remontant, *lisez :* Tibère.
— 224, 11[e] — *mettez un point après cette phrase :* Quand la patrie est partout, elle n'est nulle part.
— 233, 9[e] — *lisez :* (Voir Cantu, *Hist. universelle.*)

TABLE

ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

LIVRE PREMIER.

LE MONDE ORIENTAL.

PREMIÈRE SECTION. — *Les Hébreux.*

DEUXIÈME SECTION. — *Les Arabes.*

TROISIÈME SECTION. — *Divers peuples de l'Asie antérieure.*

QUATRIÈME SECTION. — *Les Arméniens.*

CINQUIÈME SECTION. — I. *L'Inde.*

II. — *L'Iran.*

Sixième section. — *L'Égypte.*

Septième section. — *La Chine.*

LIVRE SECOND.

LE MONDE CLASSIQUE.

Première section. — *La Grèce.*

DEUXIÈME SECTION. — *Rome.*

ÉPILOGUE.

FIN DE LA TABLE.

DU PATRONAGE

DES

CONDAMNÉS LIBÉRÉS,

PAR

ÉD. DUCPETIAUX,

CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE, ETC.

(Présenté à la séance du 11 octobre 1858.)

DU PATRONAGE

DES

CONDAMNÉS LIBÉRÉS.

I. — But et utilité du patronage. — Conditions et garanties auxquelles il doit être subordonné.

La question du patronage des condamnés libérés présente un grand intérêt et acquiert incessamment une importance nouvelle.

Jadis, les peines étaient presque exclusivement basées sur le principe de l'intimidation et frappaient les coupables d'un sceau d'infamie. Sous l'action de ce système, le condamné, à sa sortie de prison, restait exposé au mépris et à la répulsion de la société. Mais depuis que les lois pénales se sont adoucies et qu'elles tendent de plus en plus à faire prévaloir le principe de l'amendement, il est devenu nécessaire de frayer aux libérés la voie qui doit les ramener aux habitudes et aux relations de la vie sociale.

Le législateur, en comminant pour certaines offenses des peines *temporaires*, n'a pas entendu qu'elles pussent être *perpétuelles* dans leurs effets. Tel serait cependant le résultat infaillible de toute condamnation si, lorsque la peine est expirée, le condamné ne trouvait pas un appui qui le mît à même de reprendre place dans la famille et la cité. Envisagé sous ce rapport, le patronage est, pour ainsi dire, une œuvre de justice.

Considéré à un autre point de vue, le patronage revêt un caractère d'utilité publique qui ne peut pas non plus être contesté. On sait combien les récidives sont fréquentes. D'après la statistique des prisons, elles s'élèvent à 57 sur 100 condamnés (1). Sans con-

(1) D'après la *Statistique des prisons du royaume*, pendant la période de 1851 à 1855, il existait cette dernière année, sur une population de 5,494 condamnés dans les maisons centrales, 3,008 récidivistes. C'est une proportion de 57 sur 100. Cette proportion varie de la manière suivante dans chaque établissement :

ÉTABLISSEMENTS.	Récidivistes.		Condamnés.	RÉCIDIVISTES sur 100 condamnés. Période de 1850 à 1855.	Période antérieure à 1850.
Maison de force à Gand	703	sur	1,090	64	60
— de reclusion à Vilvorde (1) . . .	674	—	727	92	57
— de correction à Saint-Bernard . .	983	—	1,775	55	60
— de détention militaire à Alost . .	324	—	699	41	90
Quart^r des jeunes délinquants à Alost . .	32	—	162	20	»
— — — à Turnhout .	43	—	63	68	»
Maison pénitentiaire des jeunes délinquants à St-Hubert (2)	10	—	375	3	5
Maison pénitentiaire des femmes à Namur.	233	—	526	44	24
Maison pénitent. des jeunes délinquantes à Liége	6	—	77	8	»
TOTAUX	3,008	sur	5,494	57	59

(1) Le grand nombre de récidivistes dans la maison centrale de Vilvorde, s'explique par la destination de cet établissement, qui reçoit, outre les condamnés à la reclusion dont le nombre décroît chaque année, les condamnés récidivistes à l'emprisonnement correctionnel ayant déjà subi antérieurement des condamnations criminelles.

(2) La proportion des récidivistes à la maison pénitentiaire de St-Hubert ne se rapporte qu'aux jeunes délinquants qui sont renvoyés dans le même établissement. Il ne comprend pas les jeunes délinquants en état de récidive, qui, après avoir été détenus à St-Hubert, subissent leur nouvelle peine dans d'autres prisons.

Sur les 3,008 récidivistes, on en comptait 1,236 qui avaient subi antérieurement une seule condamnation (1,065 correctionnelles, 171 criminelles), et 1,772 qui

tester l'action des autres causes qui peuvent contribuer à amener ce triste résultat, il est évident que, dans un grand nombre de cas, il doit être attribué à l'abandon dans lequel se trouvent les libérés, au préjugé qui les repousse, à la difficulté qu'ils éprouvent à pourvoir par leur travail à leur subsistance. J'en pourrais citer de nombreux exemples, et les directeurs des prisons savent à quoi s'en tenir à cet égard.

L'œuvre du patronage est donc à la fois juste et nécessaire. Mais il ne suffit pas de poser le principe, il faut encore se préoccuper sérieusement de son mode d'application. L'efficacité du patronage est subordonnée à des conditions qui, malheureusement, ont été trop souvent perdues de vue, ce qui explique l'insuccès des tentatives faites dans quelques pays pour réaliser les espérances de ses promoteurs.

Parmi ces conditions, il faut citer en première ligne l'établissement d'un bon système pénitentiaire organisé en vue de l'amendement des prisonniers. Le vice des prisons communes rejaillit forcément sur les malheureux qui y sont colloqués : on sait parfaitement qu'ils n'y deviennent pas meilleurs, et que, le plus souvent, ils en sortent plus dégradés et plus corrompus. Peut-on dès lors les recommander en toute sécurité, et peut-on prétendre que les personnes bienveillantes, informées de leurs antécédents, les accueillent sans méfiance ?

Il faut bien se l'avouer : si le patronage des libérés présente encore tant de difficultés, si le préjugé qui les repousse est encore fréquent et vivace, c'est surtout au défaut de garanties que présente le régime des prisons qu'il faut l'attribuer.

Les libérés eux-mêmes ont la conscience de leur situation ; ils doutent, les premiers, du patronage, et la plupart le repoussent spontanément lorsqu'il leur est offert.

Les autres obstacles à l'action utile du patronage sont :

1° Le mode d'application de la surveillance de la police qui

avaient subi deux ou plusieurs condamnations (1,397 correctionnelles, 375 criminelles). 249 avaient subi leur peine précédente à Gand ; 200, à Vilvorde ; 808, à Saint-Bernard ; 361, à Alost ; 151, à Namur ; 68, à Saint-Hubert, et 1,171 dans d'autres prisons (Maisons de sûreté et d'arrêt).

signale trop souvent le libéré à l'attention et à l'animadversion publiques ;

2° L'absence du système des libérations provisoires ou conditionnelles qui, en facilitant la réintégration des libérés dans la société, les soumet à une sorte d'épreuve intermédiaire, les intéresse à se bien conduire et à éviter les occasions de rechute, et permet de les réintégrer immédiatement en prison, s'ils abusent de la faveur qui leur a été accordée. Je crois inutile, d'ailleurs, d'insister sur les avantages de ce régime transitoire, en me bornant à me référer au travail que j'ai publié naguère à ce sujet (1).

Tant que ces obstacles ne seront pas écartés, il faut renoncer à la possibilité d'étendre l'œuvre du patronage et d'en obtenir de bons fruits. L'application et l'extension de l'emprisonnement cellulaire, en Belgique, suppriment heureusement l'une des principales objections, et ouvrent au patronage une perspective de succès.

II. — Organisation du patronage en Belgique. — Ses phases et ses résultats.

Antérieurement à 1835, le patronage des condamnés libérés était abandonné à l'action individuelle. Plus tard, le gouvernement jugea utile de le confier aux commissions administratives des prisons pour peines et aux colléges des régents des maisons d'arrêt et de justice (2). Des difficultés de toute espèce entravèrent cette organisation. Les commissions administratives, qui devaient commencer dans les prisons mêmes le patronage des détenus à réintégrer dans la société, ne purent mettre que peu d'empressement à cette œuvre morale, en l'absence d'auxiliaires qui continuassent leur œuvre au dehors. On s'adressa, il est vrai, aux associations particulières et l'on obtint même le concours de quelques-unes d'entre elles. Mais ces moyens étaient insuffisants, et le gouvernement se décida à créer lui-même un système complet de patro-

(1) *Des conditions d'application de l'emprisonnement séparé ou cellulaire*, III, § 3, p. 91 à 115. Note, p. 137 et suivantes.

(2) Arrêté royal du 4 décembre 1835.

nage. L'arrêté royal du 4 décembre 1835 fut abrogé et remplacé par des dispositions nouvelles qui consacrent le principe de l'établissement, dans chaque canton judiciaire, d'un comité présidé par le juge de paix, auquel furent dévolues les attributions confiées auparavant aux commissions administratives des prisons. Celles-ci restaient seulement chargées de l'œuvre du patronage intérieur; le patronage extérieur était attribué exclusivement aux comités cantonaux. Un arrêté royal du 14 décembre 1848 détermine l'organisation et les attributions de ces comités, le mode d'exercice, les conditions d'admission à la faveur du patronage, les circonstances qui doivent déterminer sa cessation, et enfin les ressources des comités, et l'envoi des rapports et des renseignements.

Une circulaire ministérielle du 12 septembre 1849, adressée aux gouverneurs des provinces, fait ressortir le caractère de la nouvelle organisation et trace les règles à suivre pour son application.

« Le but du patronage, dit-elle, est de procurer aux condamnés, » à leur sortie de prison, un appui et une direction qui, le plus » souvent, leur ont fait défaut jusque-là. L'état de suspicion dans » lequel ils sont placés, la répulsion qu'ils inspirent généralement, » montrent la nécessité d'un intermédiaire bienveillant, qui faci- » lite leur réintégration dans les rangs de la société et qui, tout en » surveillant leur conduite, en soutenant et encourageant leurs » bonnes résolutions, en écartant, autant que faire se peut, les » causes qui pourraient amener leur rechute, les relève à leurs » propres yeux, comme aux yeux de leurs concitoyens, et apla- » nisse devant eux la voie qui doit les conduire à une existence » laborieuse et honnête.

» Il ressort de ces prémisses que l'œuvre confiée au zèle et aux » lumières des comités de patronage est, avant tout, une œuvre » morale; l'appui matériel ne vient qu'en seconde ligne et comme » complément, pour ainsi dire, de l'action morale dans certains » cas déterminés. Cette action morale peut s'exercer de diverses » manières et se modifier à l'infini selon les circonstances. Ainsi, » les comités s'informeront si le libéré a des parents, des amis » des connaissances qui veulent s'intéresser à son sort et puissent » lui être utiles; ils s'efforceront de rétablir les relations de famille;

» si le libéré a exercé antérieurement une profession dans la loca-
» lité, s'il y a été employé dans un atelier, on avisera aux moyens
» de le remettre dans la position qu'il occupait avant sa condam-
» nation; si le travail fait défaut dans le canton, le comité, consul-
» tant les intérêts et l'aptitude du libéré, le recommandera au
» comité d'un autre canton plus à même de lui procurer de l'oc-
» cupation. Ce cas est prévu par l'art. 25 de l'arrêté du 14 décem-
» bre; toutefois, comme le prescrit l'art. 26, les comités veilleront
» avec le plus grand soin à ce que les libérés ne fassent pas de
» voyages inutiles sous prétexte de chercher de l'ouvrage. Ils s'in-
» formeront d'abord des chances que pourrait présenter leur
» changement de résidence, et ne conseilleront et ne favoriseront
» ce changement qu'après avoir reçu à cet égard des renseigne-
» ments satisfaisants. La nomination des patrons, prévue ou re-
» commandée par le § 3 de l'art. 10 de l'arrêté royal, facilitera,
» sous ce rapport, la tâche du comité, en simplifiant sa correspon-
» dance. L'institution du patronage individuel, sous la direction et
» le contrôle du comité cantonal, forme le complément indispen-
» sable du système adopté; elle offre le moyen d'associer l'inter-
» vention de la charité privée à celle de la bienfaisauce publique.
» Sans son concours, les comités cantonaux seraient bientôt et
» inévitablement absorbés par d'infinis détails qui ralentiraient et
» neutraliseraient à certains égards leur action supérieure. »

Chaque fois qu'un condamné témoigne le désir d'être admis à la faveur du patronage à l'époque de sa libération, il est transmis d'avance au comité du canton où il se propose de fixer sa résidence, un bulletin confidentiel, donnant les renseignements nécessaires sur l'origine du libéré, le motif de sa condamnation, la nature et la durée de sa peine, les incidents de sa détention, son caractère et sa conduite en prison.

Le comité reçoit en même temps le surplus du pécule du libéré après prélèvement de la somme jugée nécessaire pour qu'il se rende au lieu de sa destination.

« L'art. 19 de l'arrêté du 14 décembre, poursuit la circulaire,
» en attribuant aux comités de patronage la faculté de disposer
» du pécule des libérés, leur fournit une ressource précieuse dont

» il ne faut user qu'avec prudence et discrétion. Ils en régleront » scrupuleusement l'emploi, de la manière la plus conforme aux » intérêts des ayants droit, soit qu'ils remettent ce pécule par » petites portions aux libérés, ou bien à leurs femmes et à leurs » enfants pour satisfaire à leurs premiers besoins, soit qu'ils » jugent utile ou préférable de l'affecter spécialement à leur pro- » curer des métiers, des outils ou des matières premières. Ce n'est » qu'exceptionnellement et en cas d'absence ou d'insuffisance du » pécule, que les comités auront à assister pécuniairement les » libérés à l'aide des subsides, des dons volontaires et des autres » ressources qu'ils pourront avoir à leur disposition.

» Mais, même dans ce cas, cette assistance ne peut avoir qu'un » caractère temporaire. Les libérés indigents doivent être rangés » dans la même catégorie que les indigents ordinaires; c'est aux » communes à pourvoir à leur soulagement et à leur entretien.

» L'institution du patronage est essentiellement distincte, sous » ce rapport, de celle des bureaux de bienfaisance et des établis- » sements de charité proprement dits. Les comités cantonaux » doivent se borner à recommander les libérés indigents aux » administrateurs de la bienfaisance locale, à faciliter, s'il y a lieu, » leur admission dans les dépôts de mendicité, les hospices ou » les hôpitaux; mais dès leur entrée dans ces établissements, les » libérés tombent à la charge des communes où ils ont leur domi- » cile de secours; l'action des comités de patronage reste pure- » ment morale à leur égard; il ne peut en résulter aucune obli- » gation pécuniaire.

» Cependant, il peut être posé une exception en ce qui concerne » les femmes et les enfants des deux sexes. Placés à leur sortie de » prison dans une situation toute particulière, il peut y avoir lieu » d'admettre en leur faveur certaines mesures, qui, dans aucun » cas, ne peuvent être appliquées aux libérés adultes du sexe » masculin. Ainsi l'art. 21 de l'arrêté du 14 décembre veut que, en » cas de nécessité, les commissions administratives des péniten- » ciers des femmes condamnées et des jeunes délinquants puis- » sent aviser *provisoirement* au placement de certains libérés, » sauf à en donner immédiatement avis aux comités de patronage

» des cantons où ces libérés auront respectivement leur domicile.
» Sur cet avis, les comités cantonaux examineront s'il y a lieu de
» prolonger ce séjour ou de faire rentrer les libérés dans les
» communes de leur domicile. Dans le premier cas, ils adresseront une proposition au ministre de la justice, en exposant les
» motifs qui militent pour la prolongation du séjour; dans le
» second, ils prendront telles mesures que pourront exiger les
» circonstances. »

Les comités de patronage peuvent être chargés, en outre, de la mise en apprentissage des enfants acquittés comme ayant agi sans discernement, mais retenus, conformément à l'art. 66 du Code pénal, pour être élevés jusqu'à un certain âge déterminé par le jugement. Le bénéfice de cette disposition peut être appliqué, au besoin, aux jeunes libérés, et particulièrement à ceux d'entre eux qui sont privés de leurs parents ou dont la famille ne présenterait pas les garanties désirables.

Quant aux ressources mises à la disposition des comités, elles se divisent en trois catégories :

1° Le montant des masses de sortie des libérés admis à la faveur du patronage. Cette ressource est la plus immédiate, mais elle est aussi toute personnelle; les comités sont invités à en régler l'emploi de la manière la plus conforme aux intérêts et la plus utile à la position des intéressés;

2° Les subsides accordés par les provinces, les communes, les bureaux de bienfaisance, les dons volontaires;

3° Les allocations portées au budget de l'État pour l'œuvre du patronage.

« Ces trois catégories de ressources, » dit en terminant la circulaire de 1849, « doivent servir en partie à pourvoir à l'entretien
» des femmes et des jeunes délinquants libérés dans des maisons
» de refuge et aux frais d'apprentissage; en partie à donner aux
» comités les moyens d'encourager leurs patronés lorsqu'ils se
» trouvent dans une position exceptionnelle. Les comités ne peuvent pas compter sur l'appui exclusif du gouvernement; ils
» s'efforceront de pourvoir à leurs besoins à l'aide de leurs propres ressources.

» En ce qui concerne le patronage lui-même, l'administration » supérieure n'interviendra directement que pour des œuvres » spéciales, telles que le placement de femmes dans des refuges, » et la mise en apprentissage des jeunes délinquants. »

Telle est l'organisation du patronage en Belgique. Voyons quels en ont été les résultats.

Il y a dans chaque canton un comité présidé par le juge de paix; mais, à part trois ou quatre exceptions, ces comités n'existent que pour la forme; ils ne se réunissent pas, ils ne fonctionnent pas.

Sans contester le zèle et l'intelligence des magistrats qui sont chargés de leur direction, on doit reconnaître que ces magistrats ne possèdent pas généralement les aptitudes spéciales et la volonté nécessaire pour accomplir la mission difficile et délicate qui leur est confiée.

Les comités cantonaux sont restés isolés; les auxiliaires, les sociétés, les patrons sur lesquels ils devaient pouvoir compter ne se sont pas présentés ou n'ont pas été appelés; aucune tentative n'a été faite pour associer les femmes à leurs travaux en ce qui concerne particulièrement le patronage des libérés du sexe féminin.

La tutelle des comités s'est bornée le plus souvent à recevoir les masses des libérés et à les leur remettre. Plusieurs juges de paix se sont même plaints de devoir servir ainsi d'intermédiaires entre l'administration et des hommes qui les obsèdent et dont il leur est souvent difficile de se débarrasser.

Depuis dix ans qu'ils existent, aucune mise en apprentissage n'a été opérée par les comités aux termes de l'arrêté du 29 septembre 1848.

Comme nous l'avons déjà dit, les condamnés, au moment de leur sortie de prison, n'ont guère de confiance dans le patronage qu'on leur offre; ils connaissent l'inanité de ses promesses et se refusent d'ordinaire à y avoir recours.

Les ressources mises à la disposition des comités ne sont nullement en rapport avec les besoins auxquels ils devraient pourvoir. Le pécule des libérés a un emploi déterminé et invariable, c'est un simple dépôt sujet à restitution.

Les subventions des provinces, des communes, les dons particuliers, font absolument défaut. Les exigences de la loi sur la comptabilité de l'État ont enlevé aux comités le produit des amendes et des retenues opérées, à titre de punition ou autrement, sur les masses des prisonniers pendant leur détention, ainsi que celui des masses des condamnés décédés dans les maisons centrales, que leur assurait l'arrêté du 14 décembre 1848. Reste la subvention de l'État, qui, portée d'abord à 40,000 francs annuellement, a été réduite, depuis 1853, à 20,000 francs. En déduisant de cette somme 10,000 francs environ, affectés d'ordinaire aux écoles de réforme, à la maison pénitentiaire des jeunes délinquants à Saint-Hubert, au payement des frais d'entretien de quelques femmes et jeunes filles placées dans des refuges, on a tout au plus une dizaine de mille francs à répartir entre tous les comités du royaume.

Malgré ses appels et ses instructions, le gouvernement a dû se rendre à l'évidence et songer à modifier une institution qui menaçait de s'éteindre dans sa forme actuelle, alors que la nécessité de sa conservation et de son extension devenait chaque jour plus urgente.

Il adressa en conséquence, le 19 janvier 1857, une circulaire aux gouverneurs provinciaux pour les inviter à donner un avis sur un plan de réorganisation du patronage qui reposait essentiellement sur la substitution du principe de la charité libre et volontaire au principe de l'organisation officielle et exclusive. « Le » but que s'était proposé un de mes prédécesseurs, » dit le ministre signataire de la circulaire, « par l'organisation du patronage » des condamnés libérés, n'a pas été atteint. Les résultats qu'a » produits cette institution, si utile cependant pour le grand » nombre de libérés qui existent dans le pays, sont en général » peu satisfaisants; d'une part, dans bien des cantons, le patro- » nage n'existe que nominalement; plusieurs comités ne fonc- » tionnent pas, soit que les ressources leur fassent défaut, soit » qu'ils ne se pénètrent pas suffisamment de l'esprit de la mission » toute d'humanité qui leur est attribuée; d'un autre coté, la » plupart des libérés répugnent à recourir à une institution en » laquelle ils n'ont pas confiance. Aussi depuis plusieurs années

» déjà a-t-on reconnu la nécessité de réorganiser le patronage » afin de le rendre plus efficace. »

Les réponses des gouverneurs et des députations provinciales à cette circulaire admettent presque unanimement le fait de la non-réussite de l'organisation officielle du patronage consacrée par l'arrêté de 1848. Pour en faire ressortir le sens et la portée, je crois utile d'en présenter un court résumé.

Province d'Anvers. — La députation approuve les bases proposées pour la réorganisation du patronage qui devrait être confié, suivant elle, à la charité privée. Le gouverneur pense avec la députation que la direction des comités de patronage ne devrait pas être exclusivement attribuée aux juges de paix et à leurs greffiers. Les juges de paix ont aujourd'hui des attributions beaucoup plus étendues qu'autrefois; ces magistrats ne peuvent donc, comme ils le voudraient sans doute, consacrer à l'œuvre du patronage toute la sollicitude qu'elle exige. Des raisons analogues et plus fortes encore existent pour que l'on dispense les greffiers de remplir les fonctions de secrétaires des comités; la plupart sont, en même temps, directeurs de ventes, et tout leur temps est absorbé par ces deux emplois.

Il y a d'ailleurs un inconvénient plus sérieux à ce que le président et le secrétaire des comités appartiennent à l'ordre judiciaire. Les condamnés libérés ont aussi leurs préjugés; ils croient que le patronage ainsi organisé par le gouvernement est moins une institution de bienfaisance et de protection, qu'un moyen de les tenir forcément sous les yeux et la surveillance de la police...... Pour remédier à cet inconvénient, il conviendrait au moins de laisser aux comités la faculté de composer et d'élire eux-mêmes leur bureau.....

..... Il serait à désirer que l'œuvre du patronage fût confiée à des associations charitables privées, constituées sur des bases analogues à celles de la société de Saint-Vincent de Paul. Le dévouement pour les classes malheureuses est si généralement répandu dans toutes les classes de la société en Belgique, qu'on peut prévoir que ces associations se constitueraient dans un avenir prochain, assurées qu'elles seraient du concours du gouvernement.

Brabant. — Le gouverneur et la députation se bornent à criti-

quer en principe le patronage *préventif*, et n'attendent aucun résultat favorable de la réorganisation du patronage des condamnés libérés.

Flandre occidentale. — « L'organisation actuelle des comités de patronage, dit la députation, est évidemment insuffisante, puisque la plupart n'existent que de nom. Cela tient, croyons-nous, à deux causes : la première, à ce que l'institution étant cantonale, ses éléments sont trop dispersés et son action doit s'exercer dans un cercle trop étendu; — la seconde, à ce que les bureaux de bienfaisance n'ont pas été liés assez intimement à son existence. Généralement les membres des comités appartiennent aujourd'hui à diverses communes, et ils ne songent guère à se déplacer pour venir en aide à des individus qu'ils ne connaissent que peu ou point, et dont, du reste, il faut bien le dire, ils ne se soucient que médiocrement. » Selon la députation, on pourrait se borner à inviter les bureaux de bienfaisance des localités les plus importantes à s'adjoindre des personnes charitables dans le but spécial de venir en aide aux condamnés libérés. Le gouverneur partage cet avis.

Flandre orientale. — « L'action des comités officiels ayant été peu efficace dans la plupart des cantons, la députation permanente pense qu'il pourrait être utile de recourir d'une manière plus directe et plus générale au zèle et à la bonne volonté des associations libres, pour remplir une mission toute de dévouement et d'abnégation. » Elle est aussi d'avis que la forme du patronage devrait varier selon l'âge et le sexe des condamnés libérés. Le gouverneur se rallie sans réserve à l'avis de la députation.

Hainaut. — On a jugé à propos, dans cette province, de consulter les comités de patronage eux-mêmes, les juges de paix et les commissaires d'arrondissement, sur le système actuel de patronage et sur les réformes dont il devrait être l'objet. Les avis émis à ce sujet, quoique différant sur plusieurs points accessoires, sont cependant d'accord sur les points essentiels : on reconnaît généralement que l'institution actuelle du patronage n'a pas produit les résultats qu'on en attendait; que, d'une part, les libérés répugnent généralement à invoquer son concours; et que, de l'autre, le pré-

jugé qui pèse sur ces individus à leur sortie de prison neutralise les démarches et les efforts que l'on peut faire pour effectuer leur placement. Les membres qui composent les comités sont trop éloignés les uns des autres; on éprouve beaucoup de difficultés à les réunir. Absorbés le plus souvent par le soin de leurs affaires particulières ou par leurs devoirs publics, le temps leur fait défaut pour s'occuper efficacement d'une œuvre qui demande des loisirs. Aussi la plupart des personnes et des autorités consultées se rallient-elles à la proposition de confier la mission du patronage à des associations charitables libres qui fonctionneraient avec le concours et sous l'impulsion du gouvernement. La députation provinciale, à son tour, sans se prononcer d'une manière formelle, pense avec le gouverneur qu'il conviendrait de laisser aux administrations communales et aux bureaux de bienfaisance le soin de s'entendre pour choisir, parmi les différents moyens qui leur seraient indiqués dans une instruction spéciale émanant du gouvernement, ceux qu'ils croiraient devoir admettre pour que le patronage, aux différents degrés, soit exercé de la manière la plus utile, avec ou sans le concours actif de l'autorité administrative supérieure, selon les ressources et les besoins de chaque localité.

Province de Liége. — La députation remarque que le système proposé tend à substituer dans certaines limites la charité privée à l'action officielle. Or, ce principe, cette tendance dans une œuvre de régénération morale, lui paraît offrir des dangers. La charité privée est souvent plus zélée, plus active que l'assistance publique, mais elle est inégale, parfois irréfléchie; elle s'inspire fréquemment des sentiments religieux, fort respectables sans doute, mais trop exclusifs, et qui lui font perdre de vue le but proposé pour en poursuivre un autre. La députation est donc d'avis qu'il n'y a pas lieu de changer les bases de l'organisation actuelle, et principalement de substituer la charité privée à l'action officielle. Elle se prononce, toutefois, pour une réorganisation du patronage comme institution publique, et approuve l'idée de diviser les libérés en catégories selon le sexe et l'âge, en les soumettant à des dispositions différentes. Selon le gouverneur, il y aurait une mesure qui contribuerait à maintenir la régularité désirable dans

l'action des comités, ce serait de leur adjoindre un secrétaire, légèrement rétribué, chargé des écritures et de la partie matérielle, occupations auxquelles on voit souvent ne se soumettre que difficilement des hommes d'ailleurs dévoués.

Au rapport de la députation sont joints deux rapports particuliers des comités de Liége et de Dalhem, qui font ressortir la nécessité de recourir pour le patronage à l'activité et au zèle des associations particulières.

Limbourg. — La députation et le gouverneur reconnaissent que l'organisation du patronage, consacré par l'arrêté royal du 14 décembre 1848, ne fonetionne que très-imparfaitement et ne donne guère de résultats. Ils proposent de créer dans chaque commune du royaume un comité particulier, en déférant au bureau de bienfaisance les attributions du patronage.

Province de Namur. — Selon la députation, si l'institution du patronage dans cette province ne donne pas tous les résultats qu'on en attendait, on ne doit pas uniquement l'attribuer à un vice d'organisation, mais bien plutôt à deux circonstances indépendantes de celle-ci : le défaut de ressources et le défaut d'individus à patronner. On pourrait, d'ailleurs, supprimer les comités des cantons ruraux qui sont absolument inutiles, et se borner à conserver ceux qui siégent aux chefs-lieux des provinces et des arrondissements administratifs. Il conviendrait de leur adjoindre des membres des commissions administratives des prisons, qui, grâce à la connaissance qu'ils ont des détenus, pourraient rendre d'importants services.

Luxembourg. — Le gouverneur se borne à annoncer l'envoi de l'avis de la députation qui n'est pas parvenu.

La conclusion à tirer de cette enquête est qu'il faut modifier complétement l'organisation du patronage. D'après quels principes doit s'opérer cette réforme ? Pour élucider cette question et faciliter sa solution, nous croyons utile de consulter d'abord les faits et l'expérience dans quelques pays étrangers, où nous trouverons peut-être des modèles à imiter en Belgique.

III. — Organisation et résultats du patronage dans les pays étrangers.

En France, la nécessité du patronage des libérés a été reconnue depuis longtemps. Après avoir fait ressortir le nombre relativement considérable de récidives constatées parmi les jeunes délinquants, M. Perrot, inspecteur général des prisons, s'exprime en ces termes (1) : « Cette situation appelle instamment le frein et » l'appui des institutions de patronage; celles qui fonctionnent » aujourd'hui, et qui résident dans un petit nombre de sociétés » volontaires, font de louables efforts qui ne sont pas en propor- » tion avec l'étendue des besoins, et qui ne peuvent conjurer que » bien faiblement le danger. Une situation analogue inquiète et » préoccupe en ce moment les nations voisines..... Bientôt le pa- » tronage, prévu et prescrit par la loi de 1850 (2), recevra du

(1) *Rapport au Ministre de l'intérieur sur les prisons et établissements pénitentiaires pour l'année 1855*, p. LXXI.

(2) Aux termes de la loi du 5 août 1850, les jeunes délinquants, sans distinction, doivent être conduits dans des colonies pénitentiaires pour y être élevés en commun sous une discipline sévère, et appliqués aux travaux d'agriculture, ainsi qu'aux principales industries qui s'y rattachent. (Art. 3.)

Les jeunes détenus des colonies pénitentiaires peuvent obtenir, à titre d'épreuve et sous les conditions déterminées par un règlement d'administration publique, d'être placés provisoirement hors de la colonie. (Art. 9.)

Ceux qui ont été condamnés à une peine plus grave ou qui ont été déclarés insubordonnés dans les colonies pénitentiaires, sont transférés dans des colonies correctionnelles établies en France ou en Algérie, et dont le régime est plus sévère. (Art. 16.)

Tous les jeunes détenus, à l'époque de leur libération, sont placés sous le patronage de l'assistance publique pendant trois années au moins. (Art. 19.)

Un règlement d'administration publique déterminera, 1° le régime disciplinaire des établissements publics destinés à la correction et à l'éducation des jeunes détenus; 2° le mode de patronage des jeunes détenus après leur libération. (Art. 21.)

Cette loi s'approprie, on le voit, le résultat des expériences faites depuis

» règlement d'administration publique, en ce moment soumis au » conseil d'État, son organisation générale et définitive. Ce sera » le plus grand des bienfaits dont cette législation contenait le » germe, et sans lequel l'œuvre entière reste inachevée et ineffi- » cace. »

Cette organisation ne se rapporte qu'aux jeunes délinquants. Quant au patronage des libérés adultes, il se borne jusqu'ici, en France, à l'existence d'une maison de refuge pour les femmes libérées. La *Solitude de Nazareth*, près de Montpellier, a été fondée, il y a quelques années, par M. l'abbé Coural, aidé de la charité de quelques personnes bienfaisantes. On y reçoit toutes les femmes qui, sorties de la maison centrale de Montpellier ou des autres prisons, demandent à y entrer, ainsi que les jeunes filles acquittées comme ayant agi sans discernement, qui sont détenues par voie de correction jusqu'à un âge déterminé. L'établissement contient environ 200 pensionnaires. A la date de l'année 1852, 360 de ces infortunées avaient été rendues à leur famille ou placées chez des maîtres honorables. Sur ce nombre, 6 seulement avaient de nouveau failli (1). « On a remarqué, » dit M. Bérenger, « que depuis » la fondation de la *Solitude de Nazareth*, le nombre des femmes » rentrées par récidive dans la maison centrale de Montpellier, » qui, comme on le sait, reçoit les condamnées de tous les dépar- » tements du midi de la France, avait sensiblement diminué. » Il existe, en Belgique, deux établissements qui ont à peu près le même but : *la Maison de refuge*, qui forme, à certains égards, le complément de la maison pénitentiaire des jeunes délinquantes à Liége, et la *Maison du Bon Pasteur*, à Namur, où l'on place, dans certaines circonstances, les femmes libérées de la maison centrale établie dans la même ville.

Le patronage spécial des jeunes délinquants condamnés ou acquittés, en France, s'exerce dans quelques localités au moyen de sociétés constituées par la charité privée. Il existe de ces sociétés

quelques années, et tend à appliquer à la France entière les bienfaits réalisés par la société de patronage du département de la Seine.

(1) Bérenger, *De la répression pénale, de ses formes et de ses effets*, p. 455 et suiv.

à Rouen, à Strasbourg, à Lyon, à Bordeaux, à Toulouse et à Paris. Cette dernière, qui fonctionne depuis 1833 et qui a reçu le privilége de la personification civile, a servi à certains égards de modèle à toutes les autres. Son premier fondateur a été M. Charles Lucas, inspecteur général des prisons, et sa présidence a été attribuée dès l'origine à M. Bérenger, président à la Cour de cassation. Elle étend son action bienfaisante aux enfants du sexe masculin, sortis de la maison d'éducation correctionnelle du département de la Seine (1), qui lui sont confiés par l'autorité administrative, aux conditions réglées par le ministre de l'intérieur.

L'œuvre prit bientôt un grand développement; elle institua une agence par les soins de laquelle les jeunes libérés sont placés dans des ateliers, selon leur aptitude et leur vocation. La société veille sur eux avec la plus grande sollicitude, et pour que cette surveillance soit exercée paternellement, elle donne à chaque enfant un patron, pris parmi ses membres. L'action du patronage dure trois ans, pendant lesquels il est pourvu par l'association à tous les besoins de ses jeunes pupilles.

Ceux-ci forment deux catégories, celle des libérés *définitifs* et celle des libérés *provisoires*.

La société reçoit les premiers à l'expiration de leur peine; à cet effet, le greffier de la *Maison de La Roquette* transmet d'avance à l'agent de la société, les noms des enfants dont la libération est prochaine, et la date de leur sortie. De cette manière l'agence n'est jamais prise au dépourvu, elle a le temps de trouver un atelier qui soit prêt à recevoir l'enfant, au moment où il est rendu à la liberté.

La catégorie des libérés provisoires se compose des jeunes détenus qui, par leur bonne conduite, ont mérité la faveur d'être confiés à la société, avant l'époque fixée par le jugement qui les a frappés. Pour s'éclairer à cet égard, elle délègue plusieurs de ses membres, qui, avec l'autorisation de l'administration, visitent souvent les enfants renfermés au pénitencier, les consolent, les encouragent, et, aidés des renseignements que le directeur et l'au-

(1) Le pénitencier cellulaire de *La Roquette*.

mônier de la prison veulent bien leur communiquer, désignent ceux d'entre eux qui leur paraissent dignes de recevoir le bienfait du patronage : alors, sur le rapport qui en est fait à un comité d'enquête, leur liberté provisoire est demandée au ministre de l'intérieur, qui la refuse rarement. Que si la conduite de l'enfant ne répond pas aux soins qui lui sont donnés, il est immédiatement réintégré au pénitencier, pour tout le temps qui est porté dans son jugement.

La société s'occupe avec une égale sollicitude de ces deux catégories de libérés; pour rendre son action sur eux plus efficace, elle a fondé, en 1846, un asile où ses jeunes pupilles sont recueillis lorsqu'ils manquent d'ouvrage. Là, ils trouvent le logement et la nourriture, jusqu'à ce qu'on ait pu les placer de nouveau; ils y trouvent aussi des conseils, et les leçons que comporte leur degré d'instruction. — C'est aussi dans cette maison que sont logés l'agent général de l'œuvre et les divers employés sous ses ordres, et que l'on a réuni les bureaux, le vestiaire, la lingerie, la literie, et tous les objets dont les enfants patronnés par l'institution viennent se pourvoir le dimanche.

Chaque mois, ils s'y réunissent, et, en présence du conseil d'administration, ils écoutent avec recueillement une instruction qui leur est faite par l'un des membres de la société; ils rapportent les livrets sur lesquels leurs maîtres ont consigné, soit leur satisfaction, soit leur mécontentement; ils reçoivent en échange, ou des réprimandes paternelles, ou ce qu'on nomme des *bons points*, avec lesquels, tous les trois mois, ils peuvent acheter, à une vente faite à l'encan, en présence des membres du conseil, divers objets à leur usage. Les *bons points* sont la monnaie reçue en payement.

Lorsque le patronage est expiré, des prix sont accordés à ceux qui les ont mérités par une bonne conduite soutenue pendant sa durée. La société a habituellement à sa charge de 300 à 400 libérés, dont la moitié environ l'est à titre définitif, et l'autre, à titre provisoire. Depuis sa création, elle a contribué à rendre à une vie honnête et laborieuse près de 3,000 jeunes gens qui, sans elle, seraient probablement devenus le fléau de la métropole. Aussi, la

récidive, qui était d'abord de 75 p. 0/0, est-elle descendue à moins de 7 p. 0/0. Ces chiffres ont certainement leur éloquence!

Tout ce bien s'opère à peu de frais; les dépenses ordinaires atteignent rarement 30,000 francs, dont une partie est le produit des cotisations que les membres s'imposent et des libéralités de la famille impériale, et le surplus provient, soit de la subvention de 70 centimes par jour que le ministre de l'intérieur accorde pour les libérés provisoires seulement, soit des allocations de la ville de Paris, si fortement intéressée à la prospérité d'une œuvre qui est pour elle un gage de préservation et de sécurité.

Paris possède aussi une institution de patronage pour les jeunes filles libérées, sortant de la prison de Saint-Lazare. Elle a été fondée en 1837, avec le concours de M. de Metz, par une société de dames sous la présidence de Mme de Lamartine. L'établissement contient près de 200 jeunes libérées; il est dirigé par des sœurs religieuses, sous l'inspection des dames du comité. Lorsque ces jeunes filles sont suffisamment préparées et corrigées, la société les place comme domestiques ou comme ouvrières dans des maisons choisies avec soin; les dames leur servent alors de patronesses, les assistent de leurs conseils, de leurs encouragements et de leur maternelle surveillance. 700 jeunes filles environ, après avoir passé par la maison de réforme, ont ainsi reçu, au dehors, la destination à laquelle chacune d'elles était propre, et ont, à peu d'exceptions près, répondu, par l'honnêteté de leur vie, aux efforts qui avaient été faits pour les ramener au bien. La société a pour se soutenir les mêmes ressources que celle du patronage des jeunes libérés : cotisations de ses membres, subvention du ministère de l'intérieur, secours de la ville de Paris et, en outre, produit du travail de ses pupilles dans la phase de réforme (1).

La colonie agricole de Mettray a organisé un patronage spécial pour les jeunes gens qui sortent de cet établissement. La direction des écoles de réforme de Ruysselede et de Beernem, en Belgique,

(1) Bérenger, *De la répression pénale, etc.*, pp. 239 et suiv. — *Rapports de la société de patronage des jeunes détenus et des jeunes libérés du département de la Seine.* 1844-1853. — Jules de la Marque, *Patronage des jeunes détenus et des jeunes libérés*, 1855, etc.

a eu recours au même moyen avec un égal succès. Il en est de même à la maison de refuge de Liége, où un comité de dames s'occupe du placement et de la surveillance des jeunes filles à leur sortie. Ce sont là des exemples qui font ressortir l'utilité de relier directement et d'annexer, pour ainsi dire, le patronage aux établissements de réforme, dont il étend et complète ainsi le bienfait.

En Angleterre, il existe aussi plusieurs maisons de refuge qui reçoivent les condamnés libérés et notamment les enfants des deux sexes à leur sortie de prison, et s'efforcent de poursuivre et de compléter l'œuvre de leur amendement. Mais en présence du changement de législation pénale qui substitue, dans le plus grand nombre de cas, la *servitude pénale* à la *déportation*, et qui a pour résultat de rejeter dans la société nationale, après une détention plus ou moins prolongée, beaucoup de malfaiteurs qui, auparavant, allaient se mêler à la population des colonies, en présence, dis-je, de ce changement, on se préoccupe de plus en plus dans ce pays de la question de savoir ce que deviendront les libérés, et quels seraient les meilleurs moyens de leur venir en aide en garantissant la société contre leurs atteintes ultérieures.

Dans une réunion récente de la société de Surrey pour la réforme des détenus libérés, présidée par lord John Russell, cet homme d'État s'exprimait en ces termes : « En ma qualité de se-
» crétaire d'État de l'intérieur et de membre de la commission de
» la prison de Pentonville, j'ai eu fréquemment l'occasion de me
» convaincre des difficultés qui assiégent ceux de ces infortunés
» qui, au sortir de prison, ont pris la résolution et s'efforcent de
» vivre honnêtement. Lorsqu'un libéré, se trouvant dans ces
» bonnes dispositions, cherche à pourvoir à sa subsistance par son
» travail, il arrive souvent que ses anciens associés le surveillent
» et le traquent sans relâche, le considèrent comme une proie
» qu'ils ne veulent pas laisser échapper, et vont même jusqu'à le
» dénoncer à ceux qui seraient disposés à lui donner de l'occupa-
» tion, comme un ancien criminel frappé par la loi pénale. Il s'en-
» suit que le malheureux, poursuivi de la sorte, reconnaissant
» qu'il lui est impossible de chercher son salut dans la voie de
» l'honnêteté, est conduit par le désespoir à se rejeter dans la

» carrière du crime et à céder à la force des tentations dont il est
» obsédé.

» C'est surtout pour des individus de cette espèce que le patro-
» nage est utile; et quand même on m'affirmerait que dans neuf
» cas sur dix l'œuvre de bienveillance a manqué son effet, le
» secours a été accordé en pure perte, si dans le dixième cas vous
» avez arraché le libéré à l'abîme qui menaçait de l'engloutir,
» vous avez réussi à le mettre à même de reprendre place dans la
» société et à raviver dans son âme le sentiment des hautes desti-
» nées auxquelles il est appelé par son Créateur, *si, je le répète,*
» *vous n'en avez sauvé qu'un sur dix, encore êtes-vous ample-*
» *ment récompensé de vos efforts.* »

Lord Saint-Léonard, appuyant les paroles de lord John Russell, ajoutait : « Tous les moyens employés pour arrêter les progrès du
» crime sont bons; sous ce rapport, la société de Surrey a des
» droits incontestables à notre appui. Si l'on ne tend pas une main
» secourable au condamné à sa sortie de prison, si on le voue à
» l'abandon, il serait plus charitable d'en finir complétement avec
» lui en le tuant. (*It would be more charitable to shoot him.*) »

La réunion, sous l'impression de ces discours, adopta, à l'unanimité, la résolution suivante que l'on peut considérer comme l'expression de l'opinion de la classe éclairée en Angleterre sur cet important sujet :

« Nul système de discipline pénitentiaire ne peut effectuer une
» réforme permanente dans le caractère et la conduite des pri-
» sonniers, si ce n'est à la condition de leur donner la possibilité
» d'abandonner, après leur libération, leurs pratiques criminelles
» et de reprendre leur position dans la société à l'aide d'une
» honnête industrie. »

Le comité de la Chambre des Communes chargé, en 1850, de constater le régime des prisons du royaume et de proposer les améliorations dont il le jugerait susceptible, exprima l'opinion, « qu'il
» y avait lieu d'adopter un système d'encouragement pour la
» bonne conduite, et d'inculquer aux détenus des sentiments de
» dignité personnelle, d'indépendance et d'espérance dans l'avenir,

» en évitant toutefois d'affaiblir et de dénaturer le caractère essen-
» tiel de toute peine d'emprisonnement. »

« Cette suggestion du comité, » dit M. le colonel Jebb, inspecteur général des prisons d'Angleterre (1), « a été mise en pratique
» par l'administration depuis plusieurs années, et l'on n'a rien
» négligé pour en assurer le succès. Il est toutefois essentiel, en
» éveillant et en entretenant dans l'âme du prisonnier l'espérance
» d'un meilleur sort, de préparer en même temps les moyens de
» la réaliser. Or, ce que demandent les condamnés, à l'époque de
» leur libération et de leur réintégration dans un monde dont ils
» ont été exclus pendant plus ou moins longtemps, c'est avant
» tout un refuge temporaire ou un moyen d'occupation, un appui
» et des conseils bienveillants qui les aident à franchir la barrière
» qui sépare la vie honnête de la vie criminelle, et à persévérer
» dans leurs bonnes résolutions. Quelle que soit leur bonne vo-
» lonté, les employés des prisons sont impuissants pour remplir
» utilement cette mission d'humanité. Elle exige absolument le
» concours d'agences extérieures, et le zèle de sociétés qui se pro-
» posent pour but le patronage des libérés et leur reclassement
» dans la société.

» Il existe déjà plusieurs institutions, telles que le refuge de
» *Manor-Hall* et le pénitencier de Londres (*London Reforma-*
» *tory*), où l'on reçoit les condamnés à leur sortie de prison, en
» vue d'effectuer ou de compléter l'œuvre de leur amendement.
» Ces institutions s'occupent en même temps des moyens de pour-
» voir au placement des individus auxquels elles offrent momen-
» tanément un asile.

» D'autres sociétés limitent leurs opérations à l'assistance des
» détenus libérés, sans accepter la responsabilité et la dépense
» de réformer préalablement ceux qui demandent leur concours.
» Le refuge d'*Élisabeth Fry* et les sociétés de patronage à Londres
» et à Birmingham, présentent des spécimens de ce dernier genre
» d'institutions dont l'utilité est incontestable et qui sont en voie

(1) *Report on the discipline of convict prisons, for 1856 and 1857.* London, 1858.

» d'accroissement (1). Elles peuvent particulièrement venir en » aide aux individus libérés des prisons pénales, et qui ont déjà » été soumis à un régime réformateur. Les refuges proprement dits » exercent une action plus large, qui convient surtout aux con- » damnés qui ne subissent que de courtes périodes d'emprison- » nement, en ce qu'ils y sont soumis à une discipline à peu près » semblable à celle des prisons pénales, destinées à préparer leur » rentrée dans la société.

» Il serait difficile de se prononcer sur le plus ou le moins d'effi- » cacité de ces divers modes. Je suis toutefois d'opinion qu'il faut » chercher à obtenir la coopération des associations privées pour » mener à bonne fin l'œuvre du patronage, et leur accorder à cet » effet une assistance proportionnée à leurs besoins et à leurs » efforts. Si ce système pouvait être établi sur une échelle assez » large, grâce à la charité intelligente et au zèle des membres des » associations, on trouverait bien vite les moyens et la méthode » nécessaires pour atteindre le but proposé. En ce qui concerne » les *convicts,* l'essentiel serait de déterminer le lien qu'il convient » d'établir entre les prisons et les sociétés de patronage.

» Lorsque l'on considère les dépenses occasionnées par la pour- » suite, le jugement, la détention et la libération d'un seul cri- » minel, on doit reconnaître que les frais de patronage et de » placement, après la sortie de prison, seraient amplement com- » pensés par la simple réduction du nombre des rechutes et des » récidives (2). Dans un grand nombre de cas, il en coûte autant

(1) On compte en ce moment 10 sociétés ou institutions de patronage, savoir : celles de Surrey (1824), Devon et Exeter (1836), Durham (1849), Worcester (1855), Birmingham (1856), Wakefield (1856), Glocester (1856), Glascow (1857), Kingston-on-Hull (1857) et Londres (1857).

Une onzième est en voie de formation à Leeds. Les unes étendent leur action aux libérés sans distinction d'âge et de sexe, les autres la limitent soit aux hommes, soit aux femmes, soit aux enfants. Il existe 167 prisons dans les 52 comtés d'Angleterre et du pays de Galles. Il s'ensuit que le patronage fait encore défaut pour 157 de ces établissements. C'est là un vaste champ ouvert à la réforme.

(2) Quelques renseignements statistiques suffisent pour faire ressortir la vérité de cette observation. En Angleterre et dans le pays de Galles, il a été incarcéré, en 1856, 132,699 individus, dont 99,336 hommes et 33,363 femmes. Sur ce

» pour reprendre et réincarcérer un libéré, que pour en sauver » cinquante. Envisagé donc comme mesure préventive, le patro- » nage donne la perspective d'effectuer un grand bien aux condi- » tions les plus économiques. »

Les femmes condamnées en Angleterre, qui subissent leurs peines dans les prisons pénales administrées par le gouvernement, sont soumises à un régime spécial qui établit une sorte de transition entre la détention et la vie libre, et tient lieu ainsi, à certains égards, de patronage. D'après un règlement approuvé par le secrétaire d'État de l'intérieur, le premier degré de discipline pénitentiaire est appliqué dans la prison de *Milbank*, le second dans celle de *Brixton*, le troisième dans le refuge de *Fulham*, où sont admises les détenues qui, par leur conduite exemplaire, se montrent dignes de cette faveur, et où elles jouissent d'un certain degré de liberté qui les prépare à rentrer dans la société.

Un système analogue a été étendu, en Irlande, aux condamnés des deux sexes : après avoir passé successivement par divers stages, ceux d'entre eux dont l'amendement paraît probable, sont admis, avant leur libération, dans un établissement intermédiaire où l'on pourvoit, autant que possible, à leur placement. Il serait intéressant d'étudier dans tous ses détails l'application de ce nouveau système, qui n'en est encore d'ailleurs qu'à sa période d'essai (1).

En ce qui concerne enfin les jeunes délinquants, on a institué depuis quelques années, en Angleterre, des écoles de réforme dirigées, pour la plupart, par des associations particulières, qui s'occupent non-seulement de la réforme de leurs pupilles, mais encore de leur placement lors de leur sortie (2).

nombre il n'y avait pas moins de 36,604 récidivistes, qui avaient déjà passé une ou plusieurs fois par les prisons. Les frais de poursuite représentent, la même année, une somme de près de 200,000 livres sterling (194,912 liv. 4 s. 8 d.); et les dépenses des prisons se sont élevées à 515,917 liv. 2 s. Total 710,829 liv. 6 s. 8 d. (près de 18 millions de francs).

(1) Voy. *Fourth annual report of the directors of convict prisons in Ireland.* Dublin, 1858. — *Report on the discipline of convict prisons, for* 1856 *and* 1857, *by Col. Jebb : Irish convict prisons*, p. 90 et s.

(2) On peut consulter diverses publications à ce sujet, et notamment le Philan-

L'Allemagne est entrée dans la même voie. Il existe dans la plupart des États, des institutions et des sociétés de patronage qui embrassent un cercle plus ou moins vaste, mais qui, généralement, limitent leur action aux besoins des localités où elles ont leur siége.

Cependant, dans le grand-duché de Bade, on a, depuis quelques années, créé une société de patronage pour les condamnés libérés, dont le bienfait s'étend au pays entier. Cette société, dont le siége est à Carlsruhe, a des comités correspondants dans les divers districts. Bien que composée d'éléments particuliers, elle a reçu une sorte de sanction officielle du gouvernement qui lui facilite l'accomplissement de sa mission.

Les sections de district se constituent spontanément par l'association des personnes qui se montrent disposées à participer à l'œuvre du patronage, et qui s'engagent, en conséquence, soit à payer une certaine rétribution annuelle, soit à remplir l'office de patron.

Chaque section est représentée et dirigée par un comité composé au moins de cinq membres, y compris le président et le trésorier. Le comité peut s'adjoindre telles personnes qu'il juge convenable.

Lorsque la section est constituée, elle en donne connaissance à l'autorité administrative du district, qui, par l'intermédiaire du ministre de la justice, la met en rapport avec les directeurs des prisons pour peines. Le comité se réunit à des intervalles indéterminés, sur la convocation de son président, pour s'occuper des intérêts des libérés confiés à ses soins.

Il reçoit avis de la direction de la prison, chaque fois qu'un détenu, dont le terme de libération est prochain, et qui a son domicile ou l'intention de fixer sa résidence dans les limites de sa circonscription, témoigne le désir de profiter du bénéfice du pa-

trope (*The Philantropist and social science gazette*), revue qui sert d'organe aux associations et qui paraît mensuellement à Londres. *Voy.* aussi la Notice sur les institutions de réforme dans le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, par sir Stafford Northcote. (Compte rendu des débats du Congrès international de bienfaisance de Francfort-sur-le-Mein, 1857 t. II, p. 580 et suiv.)

tronage. Le directeur de la prison transmet, dans ce cas, au comité l'avoir ou le pécule du libéré, en même temps que des renseignements aussi détaillés et aussi complets que possible sur ses antécédents, son caractère, sa conduite pendant sa captivité, et son aptitude à l'exercice de telle ou telle profession.

Le comité, après avoir reçu ces renseignements, se met en rapport avec le pasteur et l'autorité communale du domicile ou de la résidence du libéré, avec ses parents ou avec les personnes qui peuvent s'intéresser à sa position, pour obtenir leur appui ou leur concours. Si le libéré lui paraît digne de protection, celle-ci est exercée soit directement par le comité, soit par l'un des membres de l'association, qui consent à remplir l'office de patron. Selon les cas, on avise aux moyens de procurer au libéré de l'occupation, de le placer dans une maison de pauvres ou dans un hôpital, de le secourir momentanément au besoin, ou enfin de favoriser et de faciliter son émigration.

Les patrons sont choisis parmi les personnes connues pour leur humanité et leur expérience; le patronage des femmes libérées est attribué de préférence à des dames. Les patrons exercent une surveillance bienveillante sur les individus confiés à leurs soins; ils les éclairent de leurs conseils et les avertissent ou les réprimandent au besoin.

En cas de mauvaise conduite d'un patronné, il en est donné avis au comité, qui peut lui infliger une punition ou le dénoncer à l'autorité locale, qui lui applique les peines de police.

Les libérés qui n'ont pas sollicité le bénéfice du patronage, au moment de leur sortie de prison, peuvent toujours par la suite s'adresser au comité, qui statue sur leur demande.

Lorsque le patronné change de résidence avec l'autorisation de la police locale, le comité de patronage du district qu'il quitte, le recommande au comité du district qu'il va habiter.

L'action du patronage ne cesse que lorsque le patronné est parvenu à se procurer une occupation régulière et que sa position future paraît assurée. Le comité peut proposer à l'autorité supérieure l'adoucissement, la réduction ou même la remise entière de la surveillance de police, dans le cas où le patronné, par sa bonne conduite soutenue, lui paraîtrait digne de cette faveur.

L'exclusion du patronage peut avoir lieu pour cause d'indignité. Cette exclusion est prononcée par le comité du district, après mûre délibération, lorsque ses avertissements réitérés sont restés sans effet.

Avis de l'exclusion est donné à l'autorité du district où le libéré a sa résidence.

Les ressources des comités de patronage sont les suivantes :

1° Les épargnes des libérés, qui sont transmises aux comités par les directeurs de prisons à la condition, toutefois, de les appliquer exclusivement à l'usage de ceux qui les ont faites;

2° Les donations et les legs;

3° Le produit d'une quête faite annuellement dans toutes les églises du district au profit de l'œuvre;

4° Les rétributions ordinaires des membres de l'association.

A la fin de chaque année, les membres de l'association, domiciliés dans le district, sont réunis en assemblée générale pour entendre le rapport du comité sur la situation de l'œuvre et les résultats qu'elle a obtenus; prendre connaissance du résumé des rapports particuliers que les patrons doivent adresser annuellement au mois de novembre; examiner et approuver les comptes, et se prononcer sur les propositions et les améliorations soumises à leurs délibérations.

Le procès-verbal de l'assemblée générale est adressé au comité central de Carlsruhe, qui le transmet, à son tour, au ministre de la justice, dans le courant du mois de janvier.

Un statut du gouvernement wurtembergeois, du 25 janvier 1857, approuve la constitution d'une société ayant un but analogue pour le Wurtemberg.

Mêmes efforts en Suisse. On peut citer notamment la société de patronage de Saint-Gall qui se rattache au pénitencier de la même ville; son action inspire une confiance telle que tout libéré, recommandé par le comité, trouve aisément un placement convenable et des moyens d'existence. Sur un nombre de 638 individus patronnés par la société, depuis 1839, on ne compte que 10 p. % de récidives. On a remarqué que celles-ci étaient d'autant plus fréquentes que la durée de l'emprisonnement avait été plus courte.

En Toscane, il existe aussi une société de patronage, qui étend son action bienfaisante sur tout le Grand-Duché, au moyen de comités locaux, et dont les résultats ne sont pas moins favorables (1).

En Lombardie, à Milan, dans les États de l'Amérique du Nord, New-York, Pensylvanie, Massachusetts, dans les Pays-Bas, etc., le patronage des condamnés libérés est organisé sur une échelle plus ou moins large. Dans ce dernier pays, la société pour l'amélioration morale des prisonniers a ouvert récemment une maison de refuge, à Leyde, pour les jeunes délinquants à leur sortie de prison.

Mais il me faut mettre un terme à cette énumération qui, si je la complétais, dépasserait les limites que je dois assigner à mon travail. Les renseignements qui précèdent, suffisent d'ailleurs pour faire ressortir l'importance que l'on attache généralement, dans les pays étrangers, à l'œuvre du patronage des libérés, et pour tracer la voie qu'il importe de suivre en Belgique.

IV. — Bases de réorganisation du patronage en Belgique.

L'insuccès du patronage en Belgique, tel qu'il a été établi par l'arrêté du 14 décembre 1848, doit être attribué principalement à son mode d'organisation. On l'a considéré comme une institution essentiellement publique et officielle, et le concours des particuliers et des associations charitables lui a, dès lors, fait défaut. Nous avons vu qu'il n'existe plus guère que pour la forme, et que l'on est presque unanimement d'avis qu'il y a lieu de le reconstituer sur d'autres bases en appelant avant tout le concours de la charité privée. L'exemple de tous les pays et l'opinion des hommes les plus compétents se réunissent pour indiquer cette voie comme la seule pratique et la seule efficace.

(1) *Società caritatevole di patrocinio per i liberati dagli stabilimenti penitenziali del gran ducato di Toscana. Rapporto dagli anni 1854, 1855 e 1856.* Firenze, 1858.

« La charité, » dit l'honorable président du comité de patronage du département de la Seine (1), « la charité ne se crée pas par » ordonnance, elle ne s'impose pas, elle veut être libre dans ses » allures; elle répugne à ce qu'on la soumette au contrôle de tel » ou tel fonctionnaire, ou à ce qu'elle soit exercée de droit par » ceux que désigne plutôt leur position que leur sympathie pour » les œuvres qui relèvent d'elle. » Et il ajoute : « Il suffirait au » gouvernement de faire un appel à la bienfaisance des citoyens; » cet appel serait certainement entendu. N'avons-nous pas en » France (comme en Belgique) une admirable institution qui, » formée sous les auspices de la religion, et sous l'invocation » d'un saint que le monde entier vénère, se consacre à toutes les » œuvres de charité? C'est la société de Saint-Vincent de Paul » qui a des ramifications dans toutes les parties du territoire, et » qui compte des représentants dans les plus humbles villages : » peut-on douter qu'elle ne soit prête à appliquer à ce grand » intérêt d'humanité, ce dévouement dont son patron lui a donné » de si glorieux exemples? »

Sir Stafford Northcote, ancien membre du parlement, dans une notice communiquée au Congrès international de bienfaisance de Francfort-sur-le-Mein, sur les institutions de réforme en Angleterre (2), après avoir fait ressortir le caractère de ces institutions dues à l'initiative de la charité privée, s'exprime en ces termes : « Ce que nous redoutons le plus, c'est l'esprit de centralisation. » Que l'Etat nous aide, qu'il nous surveille, qu'il pose des prin- » cipes dont nous ne puissions nous écarter, soit; mais si l'État, » et je ne parle pas seulement du gouvernement central, mais » aussi des autorités locales et municipales, — si l'État se mêle » trop de nos arrangements intérieurs, s'il s'efforce de traduire » en formules légales les inspirations de la charité, il est à craindre » que cette intervention directe ne produise beaucoup plus de » mal que de bien, et n'entrave ce qu'il faudrait encourager. Qu'on

(1) Bérenger, *De la répression pénale, de ses formes et de ses effets* p. 547.

(2) *Compte rendu des débats*, t. II, p. 595.

» me permette de rappeler à cette occasion les paroles éloquentes » d'un écrivain distingué (M. Guizot) : Caractériser la charité » chrétienne, a-t-il dit, c'est prouver qu'elle a absolument besoin » de liberté : elle s'inquiète d'autre chose encore que de venir en » aide à la misère; elle a son but moral aussi bien que son objet » matériel; elle fait partie d'un ensemble de croyances, de senti- » ments, de devoirs, d'espérances qui aspirent à trouver aussi » dans ses œuvres leur satisfaction; l'âme des pauvres préoccupe » le donateur charitable comme leur corps; il se préoccupe de sa » propre âme à lui comme de celle des pauvres; il cherche le » salut éternel des âmes en même temps que le soulagement des » détresses de la terre. La charité chrétienne a donc ses suscepti- » bilités, ses exigences, ses nécessités particulières; elle a surtout » besoin d'avoir confiance dans les agents de ses œuvres, de les » croire animés des mêmes sentiments qui la possèdent et dévoués » aux mêmes desseins..... L'entraver dans le choix de ses moyens » d'action, c'est lui interdire son action même; il faut qu'elle dé- » termine elle-même sa route pour être sûre d'arriver à son but. » Vous la paralysez, si vous prétendez lui prescrire les chemins » par où elle doit passer, les mains par lesquelles elle doit agir. »

Cette opinion est aussi partagée par un savant légiste qui fait autorité en ces matières, M. Mittermaier, professeur à l'université de Heidelberg (1). « Pour que le patronage, dit-il, porte des fruits » vraiment utiles, il importe qu'il soit exercé par des associations » de charité *libres* qui, seules, sont à même de vaincre les craintes » et les répugnances qu'inspirent les libérés, et d'écarter les diffi- » cultés qui s'opposent à leur rentrée dans la société..... Une insti- » tution qui porte le cachet officiel, qui n'agit qu'en vertu d'ordres » supérieurs, où prévaut l'autorité des fonctionnaires, et qui » n'existe que par eux ou avec leur concours, soumise à un con- » trôle incessant, est frappée dans son germe d'un vice irrémé- » diable. Mais si l'État est intéressé à abandonner l'œuvre du pa- » tronage au zèle des particuliers, il lui appartient néanmoins

(1) *Die Gefängnissbesserung* (De la réforme des prisons). Erlangen, 1858, p. 160.

» d'exercer à cet égard une action des plus utiles en approuvant
» les statuts, en secondant les efforts et en attribuant la personnification civile aux associations. »

Il importe, en effet, que l'organisation du patronage repose sur cette double base : la libre charité des particuliers et des associations, le stimulant actif et le concours bienveillant de l'administration publique. Là où l'un ou l'autre de ces éléments essentiels ferait défaut, l'œuvre manquerait des conditions nécessaires à son succès. L'administration ne peut pas plus se passer de l'aide de la charité que celle-ci ne peut fonctionner utilement sans l'assistance administrative. C'est en alliant ces deux forces et en évitant surtout qu'elles ne se contrarient réciproquement, que dans quelques pays on est parvenu à vaincre, au moins en partie, les obstacles contre lesquels on a échoué en Belgique (1).

L'exemple donné par ces pays doit servir d'enseignement. On pourrait prendre pour types de la nouvelle organisation du patronage en Belgique, la société instituée pour le département de la Seine, et les associations plus larges qui, dans le grand-duché de Bade et en Toscane, embrassent le pays entier. Grâce aux moyens d'influence dont dispose le gouvernement, il lui serait sans doute facile de déterminer un certain nombre de personnes charitables et influentes à se réunir soit pour constituer une société générale avec des succursales dans les principales localités, soit pour former des associations distinctes et indépendantes les unes des autres, mais qui cependant correspondraient entre elles et se prêteraient un mutuel appui. Dans l'une et l'autre de ces hypothèses, il serait également possible et désirable de rattacher à l'œuvre certaines associations existantes, et surtout de lui conserver le concours des comités de patronage actuellement en exercice, qui remplissent avec zèle et intelligence leurs fonctions. Leurs membres ont acquis à cet égard une expérience précieuse qu'ils n'hésiteraient pas sans doute à mettre au service de la nouvelle organisation.

(1) Ce paragraphe a été ajouté pour faire droit à une observation de l'un des honorables membres de l'Académie, chargé de l'examen du mémoire, qui trouvait que j'attribuais une action trop large et trop exclusive à la charité privée en restreignant d'autant le concours nécessaire de l'administration. Telle n'était pas ma pensée, et j'ai cru utile de la mieux préciser.

Les sociétés, les succursales et les comités doivent avoir leur siége dans les localités où se trouvent les prisons, de manière à pouvoir préparer l'action du patronage pendant la captivité même au moyen de la visite des prisonniers dont la libération est prochaine. Dans les prisons cellulaires surtout, ces visites auraient une influence des plus salutaires et viendraient compléter les autres moyens mis en œuvre pour effectuer l'amendement des détenus. Il est bien entendu, du reste, que les associations ou comités ne pourraient avoir accès dans les établissements qu'après avoir été agréés par le gouvernement, et qu'ils contracteraient par là même l'engagement de se conformer strictement aux règlements et aux instructions, et de faire rapport à l'administration des résultats de leur mission.

Le patronage des femmes doit être confié de préférence, et autant que possible, à des personnes de leur sexe, soit que l'on constitue à cet effet des sociétés spéciales, soit que l'on adjoigne aux associations ou aux comités généraux des sections de dames, ou que l'on confie à celles-ci les fonctions de patronnesses.

Il importe aussi que le patronage des jeunes délinquants soit distinct de celui des prisonniers adultes. Le motif de cette séparation est puisé dans l'intérêt des enfants, qui ne peuvent, à aucun titre, être assimilés aux individus qui ont failli en pleine connaissance de cause; les premiers exigent l'emploi de mesures spéciales qui appartiennent à la sphère de la tutelle et de l'éducation, tandis que le patronage des seconds se rattache plus particulièrement à la sphère de la bienfaisance (1).

On a soulevé la question de savoir à quelles conditions il convenait de subordonner le patronage. En règle générale, la première de ces conditions devrait être que les libérés eussent donné, pendant leur captivité, des preuves d'amendement (2) et qu'ils sollicitassent eux-mêmes le bénéfice de l'institution. Cependant, comme il peut arriver des cas où le libéré qui, en sortant de prison, n'a

(1) Éd. Ducpetiaux, *Des conditions d'application du système de l'emprisonnement séparé.* Bruxelles, 1857, p. 60.

(2) *Idem,* pp. 58, 59.

pas demandé le patronage, se trouve plus tard dans la nécessité d'invoquer son appui, il convient, je pense, de ne pas poser à cet égard de règles et de limites trop absolues, et d'accorder aux associations ou aux comités toute liberté d'agir selon les circonstances et les besoins.

La même observation peut être faite en ce qui concerne la durée de l'emprisonnement requise pour être admis à la faveur du patronage. Dans tels pays, en Toscane par exemple, on a porté cette durée à six mois, dans d'autres, à trois mois seulement, tandis qu'en Belgique, l'admission a été strictement limitée jusqu'ici aux condamnés qui subissent leur peine dans les maisons centrales. Il serait difficile de justifier cette sorte de privilége, alors surtout qu'un grand nombre de condamnés, même à l'emprisonnement à long terme, sont journellement autorisés à rester dans les maisons de sûreté et d'arrêt cellulaires.

Quant au but et au caractère du patronage, aux moyens qu'il doit employer pour accomplir sa mission, aux œuvres accessoires qu'il peut embrasser, on trouve toutes les indications nécessaires dans les statuts des associations que j'ai citées, ainsi que dans l'arrêté du 14 décembre 1848 et dans la circulaire du 12 septembre 1849, qui, à l'exception du caractère officiel attribué aux comités, sont entièrement conformes aux principes qu'il est à désirer de voir prévaloir en semblable matière. J'insisterai seulement sur la nécessité d'attribuer, autant que possible, à chaque libéré un patron particulier (1).

C'est là la première condition de succès. Sous ce rapport il convient d'étendre le cadre des associations et d'y appeler les fabricants et même les bons ouvriers disposés à tendre une main secourable aux infortunés qui, après avoir failli, s'efforcent de se relever et d'effacer le souvenir de leur faute.

Il a été question plus d'une fois d'ouvrir des asiles temporaires aux libérés, et diverses tentatives ont même été faites pour réali-

(1) *Les statuts de la société de patronage de Toscane*, du 2 octobre 1844, contiennent une instruction détaillée concernant les attributions et les devoirs des patrons. (*Raccolta d'ordini*, p. 262.)

ser ce projet. En France, la *Solitude de Nazareth;* en Angleterre, le *Pénitencier de Londres;* en Allemagne, le refuge de *Kaiserswerth;* en Belgique, la *Maison de Refuge*, à Liége, et la *Maison du Bon Pasteur*, à Namur, prouvent que ces institutions peuvent être utiles et même parfois nécessaires pour les femmes, au moment de leur sortie de prison. Il en est de même des institutions analogues créées pour les jeunes délinquants et les jeunes libérés des deux sexes. Mais il est plus que douteux que le même système puisse être étendu avec avantage aux libérés adultes du sexe masculin. L'asile pour eux ne serait le plus souvent que la prolongation de la captivité sous une autre forme et dans un autre lieu. Si l'on reconnaît les avantages du régime cellulaire pendant l'emprisonnement pénal, on doit, pour les mêmes raisons, prévenir, autant que faire se peut, la réunion des anciens cellulés après l'expiration de la peine. Ce que l'on peut faire de mieux, c'est de disséminer au plus tôt des éléments dont l'agglomération pourrait entraîner de graves inconvénients. Sous ce rapport, les tentatives que feraient les sociétés de patronage pour favoriser l'émigration des libérés *amendés* et pour leur ouvrir dans d'autres pays les perspectives qui leur font défaut dans leur patrie, ces tentatives, dis-je, devraient être particulièrement encouragées par le gouvernement.

Enfin, l'organisation du patronage doit pouvoir se concilier avec la surveillance de la police, en ce sens que celle-ci ne puisse jamais contrarier l'action bienveillante des patrons et soit obligée, au contraire, de lui prêter son concours. A ce point de vue, on comprendra la nécessité de modifier les règles prescrites pour cette surveillance, et surtout de ne pas la prolonger lorsqu'il serait reconnu qu'elle est devenue inutile.

Il m'a été impossible, dans cette rapide esquisse, d'approfondir, ou seulement même d'indiquer sommairement toutes les questions qui se rattachent au patronage des condamnés libérés, toutes les mesures qui peuvent rentrer dans le cercle de son application. Mon but principal a été d'appeler l'attention sur l'une des réformes les plus urgentes, et de déterminer le gouvernement à re-

chercher la solution du problème posé, en lui fournissant à cet effet quelques éléments puisés à des sources dont l'autorité est incontestable. Ce but, je voudrais l'avoir atteint, car l'expérience me dit tous les jours que, sans une bonne et complète organisation du patronage à l'expiration de la peine, toutes les dépenses, tous les efforts que l'on fait pour améliorer les prisons et pour moraliser les détenus ne conduisent qu'à des résultats incomplets.

FIN.

TABLE

DES

MÉMOIRES CONTENUS DANS LE TOME VIII.






Widener Library
3 2044 092 606 730